
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01925527 2

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# SAINT FRANÇOIS

DE SALES

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE

PUBLIÉES D'APRÈS

LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES

AVEC UN GRAND NOMBRE DE PIÈCES INÉDITES

PRÉCÉDÉES DE SA VIE

Et ornées de son portrait et d'un fac-simile de son écriture

---

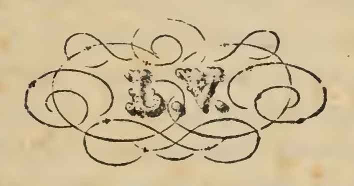
HUITIÈME ÉDITION

---

## TOME IV

SERMONS, 1re PARTIE

DEPUIS L'AVENT JUSQU'AU SIXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES



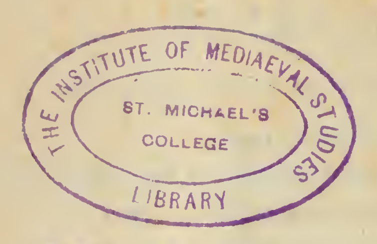
PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

—

1899


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY




ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

# DEUXIÈME CLASSE.

## SERMONS.

—

### AVERTISSEMENT PRÉLIMINAIRE.

En succédant à M. l'abbé Crélier dans la fonction de préparer cette nouvelle édition des Œuvres de saint François de Sales, ç'a été pour nous un devoir, ou pour mieux dire, une nécessité d'adopter le plan et de suivre la méthode de notre docte et pieux confrère. Nous continuerons en conséquence à reproduire, autant qu'il nous sera possible, la manière dont le Saint écrivait les mots, et nous nous attacherons encore davantage à le faire revivre lui-même dans ses écrits, en les présentant tels qu'ils sont sortis de sa plume, au lieu de les défigurer par des corrections mal-avisées.

La partie des Sermons nous a fourni à cet égard une ample matière. Grâce à l'obligeance de Madame la Supérieure de la Visitation de Reims, qui a bien voulu mettre à notre disposition l'exemplaire de 1641 que possède cette maison, nous avons été assez heureux pour pouvoir travailler sur cette édition, dans laquelle les Sermons du Saint ont été publiés pour la première fois; et comme nous avions d'avance la seconde édition de ces Sermons qui est de 1643, il nous a été aisé de reconnaître avec combien peu de goût on avait entrepris de corriger l'œuvre primitive.

Aussi nous gardons-nous bien de faire précéder ces Sermons, comme l'a fait encore tout récemment M. Blaise, de l'Epître dédicatoire de cette édition de 1643, si servilement copiée dans toutes les autres qui se sont succédé jusqu'à nos

jours. Plein de respect pour les motifs qui ont pu porter sainte Jeanne-Françoise de Chantal à provoquer les corrections opérées dans cette seconde édition, deux ans, il est vrai, après la mort de la Sainte, nous croyons que ses intentions ont été mal comprises, ou qu'elles ont été mal exécutées.

Le lecteur pourra du reste en juger, en comparant avec toute autre édition, soit ancienne, soit nouvelle, le texte que nous donnons ici à partir de la page 129 de ce volume, qui est le point précis où commence à proprement parler notre travail personnel.

Nous ne terminerons pas cet avant-propos sans réclamer contre une assertion récente, peu propre, nous semble-t-il, à donner une idée avantageuse des Sermons de notre Saint. « Les Sermons imprimés de l'Evêque de Genève, » a-t-on dit, « laissent sans doute beaucoup à désirer; mais la faute n'en » est pas au prédicateur : nous n'avons guère que le Sermon » pour l'Assomption qui soit écrit de sa main, les autres ou » ont été recueillis par les auditeurs, qui les ont arrangés à » leur façon, ou ne sont que des canevas tracés par le saint » évêque et remplis par les éditeurs. »

Nous en demandons pardon à l'éloquent écrivain; mais nous trouvons beaucoup à redire dans ces lignes échappées de sa plume. 1° Il n'est pas du tout exact d'affirmer que nous n'avons guère que le Sermon de l'Assomption qui soit écrit de la main du saint évêque : l'éditeur de la première édition de ces Sermons, publiée en 1641, assure au contraire de VINGT-CINQ de ces Sermons qu'ils sont ESCRITS DE SA MAIN. Beaucoup de ces Sermons, il est vrai, ne sont que des canevas; mais ces canevas ont été sans aucun doute respectés par l'éditeur, qui les donna pour ce qu'ils étaient; et dans les éditions subséquentes, on n'y a fait d'autres additions que celle de la traduction française mise à côté des textes latins, ni d'autres corrections que celles qu'ont paru nécessiter les règles

de la grammaire et la netteté de l'expression. Et quant aux autres recueillis par les auditeurs, ils n'ont point été *arrangés à leur façon;* mais, comme le témoigne l'édition de 1641, ils ont été *fidellement* recueillis par les auditeurs, qui étaient tout bonnement *les religieuses de la Visitation Sainte-Marie d'Annessy.* On ne peut pas supposer que ces ferventes religieuses, pénétrées comme elles l'étaient d'estime pour leur saint fondateur, aient *arrangé* ces Sermons *à leur façon*, au lieu de les reproduire tels qu'elles les lui avaient entendu prononcer lui-même. La lenteur de débit qu'on reprochait quelquefois à saint François de Sales, comme l'ont observé ses historiens, favorisait on ne peut mieux cette fidélité.

Disons-le encore une fois : l'infidélité ne se trouve que dans les éditeurs venus depuis la mort de sainte Chantal, qui ont effectivement arrangé à leur façon les matériaux laissés entre leurs mains, tantôt en supprimant des détails de mœurs, des comparaisons ingénieuses, tantôt en y ajoutant des mots superflus, ou en s'avisant même de corriger certaines expressions du Saint, pour accommoder son langage à des opinions erronées. Nous avons trouvé en effet dans un de ces Sermons ces paroles de saint François de Sales, *tous sont appelés*, remplacées par celles-ci, *plusieurs sont appelés;* ailleurs, toute une ligne ajoutée pour obliger le Saint à parler de la grâce, sans autre intention peut-être que de le faire abonder dans le sens des schismatiques du temps. Cet artifice, on le sait, n'était que trop familier à ces sectaires.

Pour dire maintenant un mot de l'ordre adopté dans la distribution de ces Sermons, nous y avons suivi, autant qu'il nous a été possible, le cours de l'année ecclésiastique, en entremêlant suivant les occurrences le propre du temps avec les fêtes mobiles, et rangeant à la fin les discours qui se rapportent à d'autres sujets particuliers. Nous donnons à la fin de ce premier volume les deux Sermons sur l'oraison ou la prière,

comme pouvant se rapporter aux deux derniers dimanches après Pâques; ce qu'on ne trouvera dans aucune édition antérieure à celle-ci; il est vrai, pour tout dire, qu'un certain passage de l'un de ces deux sermons semble indiquer qu'ils ont plutôt été prêchés l'un et l'autre vers l'entrée du carême. Nous avons de même affecté au dix-septième dimanche après la Pentecôte un Sermon qui dans les éditions précédentes était marqué pour la fête de la Dédicace, uniquement parce qu'il avait été prêché le jour de la Dédicace d'une église, célébrée le dix-septième dimanche. En revanche, nous avons compté comme Sermon composé pour la Dédicace celui qui a pour sujet la perpétuité de l'Eglise, parce que le texte mis en tête de ce Sermon se compose des premières paroles de l'épître du jour de la Dédicace.

Quant à la lettre de saint François de Sales à l'archevêque de Bourges sur la manière de bien prêcher, qu'il a plu à quelques éditeurs d'intituler *Traité de la prédication*, comme nous ne l'avons pas trouvée imprimée à la tête de ses Sermons, nous la donnerons à la fin, si l'espace nous le permet; sinon, nous la rejetterons parmi les lettres où elle se trouvait dans les anciennes éditions, comme c'est en effet sa place la plus naturelle.

Reims, le 1er Décembre 1857.

A. C. PELTIER,

*Chanoine hon.*

# SERMONS.

## SERMON

### POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'ADVENT.

*In illo tempore, cum audisset Joannes in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi : Tu es qui venturus es, an alium expectamus?* Matth. XI.

En ce temps-là, comme saint Jean eust ouï en la prison les œuvres merveilleuses de Jesus-Christ, il envoya deux de ses disciples luy demander s'il estoit celuy qui devoit venir, ou s'ilz en devoient attendre un autre. S. Matth. XI.

L'Evangile que nous lisons en la messe de ce jour est divisé en trois parties. En la premiere il est dit que saint Jean estant en prison pour la justice, il envoya deux de ses disciples à nostre Seigneur pour sçavoir de luy s'il estoit le Messie promis en la loy, ou s'ilz en devoient attendre un autre; la seconde est la response que leur fit nostre Seigneur; et la troisieme, de ce que nostre Seigneur dit aux Juifs à la loüange de saint Jean, apres que ses disciples s'en furent retournés.

C'est une chose admirable que nos anciens Peres, qui ont esté si clair-voyans, et qui ont eu de si grandes lumieres pour expliquer et developper les plus grandes et obscures difficultés de la sainte Escriture, se soient neantmoins tousjours treuvés estonnés sur le premier point de cet Evangile, pour sçavoir comment se doit entendre que saint Jean, qui connoissoit nostre Seigneur, envoya deux de ses disciples pour

sçavoir de luy s'il estoit ce grand prophete et vray Messie promis, ou s'ilz en devoient attendre un autre. Car, disent-ilz, si saint Jean sçavoit bien qu'il estoit le vray Messie, pourquoy lui envoyoit-il demander s'il l'estoit? Or que saint Jean sçeut bien que celuy à qui il envoyoit faire cette demande estoit le vray Messie, cela est indubitable : il le sçeut qu'il estoit encor dans le ventre de sa mere, et il n'y a eu aucun saint qui aye eu de plus grandes lumieres et intelligences du mystere de l'Incarnation que ce glorieux saint. Certes l'on peut dire qu'il fut comme l'escholier de nostre Dame, laquelle lui apprit ce divin mystere lorsqu'elle alla visiter sainte Elizabeth; visite en laquelle il fut sanctifié par le divin Sauveur de nos ames, lequel il connut, et, tressaillant d'ayse dans les entrailles de sa mere sainte Elizabeth, il l'adora et se consacra dés lors entierement à son service.

Ce fut luy qui fut son precurseur, et qui annonça sa venuë au monde; c'est luy qui le baptiza et qui vit descendre du ciel le saint Esprit en forme de colombe sur luy, et qui entendit la voix du Pere eternel disant : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui :* Celuy-cy est mon Fils bien-aymé, auquel j'ay pris tout mon bon playsir. C'est luy qui le monstra au doigt, disant : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi :* Voicy l'agneau de Dieu, voicy celuy qui oste les pechés du monde. Vous voyez donc bien maintenant comme il connoissoit nostre Seigneur, et le tenoit pour le vray Messie.

Mais pourquoy donc, disent nos anciens Peres, ce glorieux saint estant en prison, et entendant parler des grands prodiges et miracles que faysoit nostre Seigneur, envoye t'-il ses disciples pour sçavoir de luy qui il est, et si c'est luy qui doit venir, ou s'ilz en doivent attendre un autre? Certes tous sont admirables à desmesler cette difficulté, et, si je voulois rapporter la diversité de leurs opinions sur ce subjet, il m'y faudroit employer beaucoup de temps; c'est pourquoy

je m'arresteray seulement à ce qu'en disent le grand saint Hilaire et saint Jean Chrysostome, qui ont, ce me semble, le mieux rencontré en ce subjet.

L'on ne fait pas tous-jours des demandes, disent ces saints Peres, ni par ignorance, ni pour sçavoir les choses qu'on demande; mais l'on en fait pour plusieurs autres causes et raysons : car autrement la divine Majesté ne feroit jamais aucune demande aux hommes, d'autant qu'elle sçayt tout, et ne peut ignorer chose quelconque; elle penetre le plus intime du cœur, et n'y a rien de si secret et caché qui ne soit tres-clair et manifeste à sa divine sapience, ainsy que va disant le saint prophete David, ce divin poëte, en ses psalmes : *Intellexisti cogitationes meas de longe, semitam meam et funiculum meum investigasti, et omnes vias meas prævidisti :* Seigneur, dit-il, vous avés connu de loin mes pensées, vous avés consideré mon sentier, et avés fait recherche du lieu de ma retraite; vous avés preveu toutes mes voyes, et si j'ay esté comme un cerf qui ay couru par les forests les plus remplies de ronces et d'espines pour me cacher, vous estes ce divin chasseur qui de loin avés remarqué mes pas et mes vestiges, et m'avés apperçeu au lieu où je m'estois retiré, d'autant que vous avés des yeux qui voyent tout et qui penetrent tout. *Quo ibo a spiritu tuo? et quo a facie tua fugiam? si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades :* Où iray-je donc pour me cacher de vous? si je monte au ciel, vous y estes, et si je descends en enfer, je vous y treuveray plus present que moy-mesme. *Si sumpsero pennas meas diluculo et habitavero in extremis maris, etenim illuc manus tua deducet me :* Et si, comme la belle Aurore, je m'en vay courant sur les eaux, me transportant jusqu'aux extremités de la mer pour y faire ma demeure, vous m'y conduirés et y serés plustost que moi. Que feray-je donc, ô Seigneur, pour me cacher de vous? je ne sçaurois eschapper de devant vostre face; car vous estes present par tout.

Mais encore que Dieu soit present par tout, qu'il voye et sache toutes choses, il n'a pas laissé neantmoins de faire plusieurs fois des demandes aux hommes, non qu'il ignorast ce qu'il leur demandoit : mais sa divine providence l'a fait specialement pour trois causes, dont la premiere est afin de leur faire confesser leurs pechés. Lorsqu'Adam eut transgressé le commandement que Dieu luy avoit fait, il l'appella, luy disant : *Adam, ubi es?* Adam, où es-tu ? et demanda à nostre mere Eve ce qu'elle avoit fait. Or ce n'estoit pas qu'il ne sçeust bien où estoit Adam et ce qu'Eve avoit fait ; mais la cause pour laquelle il leur fit ces demandes fut qu'Adam confessast sa faute, et luy en demandast pardon : mays le miserable, au lieu de la confesser, il s'excusa sur sa femme, et pour cela il fut chastié de Dieu, luy et toute sa posterité. Certes une partie des Peres tiennent que s'il eust confessé sa faute quand Dieu l'appella, et qu'il eust frappé sa poitrine, et dit un *peccavi,* sa divine bonté luy eust pardonné, et ne l'eust pas frappé du fleau dont il l'avoit menacé, et duquel il l'a puny luy et toute sa posterité : mais d'autant qu'il ne le fit pas, nous sommes tous demeurés entachés du peché, et par consequent subjetz à la peine qu'il tire apres soy.

La seconde cause pour laquelle la divine Majesté fait des demandes aux hommes, est pour les esclaircir de leurs doutes, ou les instruire des mysteres de la foy, ainsy qu'il fit à l'endroit des deux disciples qui s'en alloient en Emaüs. Nostre Seigneur s'apparoissant à eux en forme de pelerin, leur demanda de quoy ilz parloient, les interrogeant et esclaircissant sur les doutes qu'ilz avoient de sa resurrection : *Interpretabatur illis, in omnibus Scripturis, quæ de ipso erant.* Il est certain qu'il ne demanda point à ces deux disciples quelz estoient leurs discours pour ignorer et ne sçavoir pas ce de quoy ilz parloient : mais il leur fit cette demande pour prendre subjet de les instruire et esclaircir de leurs dif-

ficultés, et les retirer de leur ignorance, leur expliquant les Escritures qui parloient de luy, specialement de sa resurrection.

La troisieme cause pour laquelle Dieu fait des demandes aux hommes est pour provoquer leur amour envers sa divine bonté. En voicy un exemple. La Magdeleine, apres la mort et Passion de nostre Sauveur, s'en alla oindre et embausmer son sacré corps; mays voyant le monument ouvert, et qu'il n'y estoit plus, elle pleura amerement. Elle y vit deux anges qui luy demanderent pourquoy elle pleuroit : *Mulier, quid ploras?* Femme, pourquoy pleurés-vous? Hé! dit-elle, c'est qu'ilz ont osté mon Maistre, et je ne sçay où ilz l'ont mis : *Quia tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum.* Puis passant un peu plus avant, elle apperçeust nostre Seigneur en la forme d'un jardinier qui luy demanda encore : « Femme, pourquoy pleurés-vous? et qui cherchés-vous? » Et elle, toute transportée de l'amour qu'elle luy portoit, croyant qu'il fust veritablement un jardinier, luy dit : Seigneur, si vous l'avés osté, dites-moy où vous l'avés mis, et je l'emporteray : *Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti, et ego eum tollam.* Ha! Seigneur, pourquoy demandés-vous cela à vostre chere amante? ne sçavés-vous pas bien la cause de ses larmes, et ce qu'elle cherche? Certes, ce divin Sauveur le sçavoit tres-bien, et ce n'estoit pas pour l'apprendre qu'il luy faysoit cette demande, d'autant que toutes choses luy sont tres-claires et manifestes. Mais il se plaist de faire quelquesfois telles et semblables demandes à ses creatures, pour leur faire produire des oraysons jaculatoires et des actes d'amour envers sa divine bonté.

Vous voyés donc bien maintenant comme l'on ne fait pas tous-jours des demandes par ignorance, mais bien pour plusieurs autres causes et raysons, ainsy que nous avons dit. C'est pourquoy le glorieux saint Jean n'envoya pas ses disciples à nostre Seigneur luy demander s'il estoit le vray

Messie ou non pour le sçavoir; car quant à luy il n'en doutoit nullement : mais il les y envoya pour trois raysons que je declareray briefvement.

La premiere rayson pour laquelle ce grand saint envoya ses deux disciples à nostre Seigneur luy demander s'il estoit le Messie, fut pour le leur faire connoistre, et par leur moyen à tout le monde; car apres leur avoir souvent presché sa venuë, ses grandeurs, il les envoya enfin voir celuy qu'il leur avoit si souvent presché et annoncé. Certes ce doit estre le principal but de tous les docteurs et predicateurs, de faire connoistre Dieu. Les superieurs, et ceux qui ont charge des ames et qui les gouvernent, ne doivent rechercher ni procurer sinon que Dieu soit connu, aymé, servy et adoré de ceux qu'ilz enseignent, et qui sont sous leur conduite : et c'estoit à quoy visoit le glorieux saint Jean. Et le signe qu'il leur donna pour treuver Dieu et le connoistre ne fut autre que Dieu mesme. Les anges à la naissance de nostre Sauveur allerent treuver les pasteurs pour leur annoncer sa venuë, chantans avec une melodie grandement admirable ces sacrées paroles que l'Eglise repete si souvent : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonœ voluntatis :* Gloire soit à Dieu és lieux tres-hautz, et paix en terre aux hommes de bonne volonté; paroles par lesquelles ilz leur faisoient entendre la venuë et naissance de nostre divin Sauveur et Maistre. Mays lorsqu'ilz voulurent confirmer la merveille qu'ilz leur annonçoient : Allés, leur dirent-ilz, le voir en Bethleem, et alors vous croirés ce que nous vous annonçons; car il n'y a point de meilleurs moyens, ni de signes plus asseurés pour treuver Dieu que Dieu mesme. Voilà donc pourquoy le glorieux saint Jean, apres avoir longtemps presché la venuë de nostre Seigneur à ses disciples, il les luy envoya, affin que non-seulement ilz le connussent, mays encore qu'ilz le fissent par apres connoistre aux autres.

La seconde raison pour laquelle il envoya à nostre Seigneur

ces deux disciples luy demander s'il estoit le Messie, fut parce qu'il ne les vouloit pas attirer à soy, ains à luy, et partant il les luy envoya pour estre instruicts de sa propre bouche, comme leur voulant dire : Quoy que je vous presche et enseigne les verités contenuës en la loy, ce n'est point pour vous attirer à moy, mais bien à Jesus-Christ duquel je ne suis que la voix; c'est pourquoy je vous envoye à luy affin que vous luy demandiés s'il est le Messie promis, ou si nous en devons attendre un autre; qui est autant comme s'il leur eust dit : Je ne me contente pas de vous dire et asseurer que c'est luy que nous attendons, mais je vous envoye encor à luy, affin que vous soyez instruitz par luy-mesme de ce qu'il est.

Certes les docteurs, les predicateurs, les superieurs et ceux qui ont charge d'ames, ne feront jamais rien qui vaille, s'ilz n'envoyent leurs disciples et ceux qu'ilz enseignent à l'eschole de nostre Seigneur ; et, s'ilz veulent qu'ilz advancent en la perfection, il faut qu'ilz les envoyent à cette mer de science, et qu'ilz les sollicitent et portent à rechercher ce divin Sauveur pour estre instruitz et enseignés de luy, ainsy que faysoit le grand apostre saint Paul, lequel escrivant aux Corinthiens leur disoit : Mes petits enfans, que j'ay gagnés à Jesus-Christ avec tant de peines, de fatigues et de tribulations, et pour lesquelz j'ay souffert tant de travaux et de douleurs, je ne vous enseigne point pour vous attirer à moy, mays bien pour vous attirer à la connoissance de mon Maistre Jesus-Christ : *Non enim nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum Dominum nostrum :* c'est pourquoy ma predication n'a point esté en paroles attrayantes de science humaine, ains en la force et vertu du saint Esprit : *Et sermo meus, et prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis.*

Les predicateurs et ceux qui gouvernent les ames, qui par leurs belles paroles taschent d'attirer à eux les disciples

qu'ilz enseignent et les ames qu'ilz gouvernent, ressemblent à ces philosophes payens et aux heretiques, lesquelz se donnent bien de la peine de faire de beaux discours subtilz et bien arrangés, non pour conduire les ames à Jesus-Christ, mais pour les attirer à eux-mesmes par leurs belles paroles, seduisant par ce moyen plusieurs ames foibles : tout au contraire des vrais serviteurs de Dieu, qui ne taschent sinon de porter ceux qu'ilz conduisent et enseignent, tant par leurs paroles que par leurs exemples, à l'amour et connoissance de sa divine Majesté, ainsi que nous voyons que fait aujourd'huy saint Jean.

La troisiesme rayson pour laquelle ce grand saint envoya ses disciples demander à nostre Seigneur s'il estoit le Messie, fut affin de les detacher de luy, parce qu'il craignoit qu'ilz ne vinssent à un si grand abus que de faire plus d'estat de luy que de nostre Seigneur. Et vous voyez que saint Matthieu escrit qu'ilz le vinrent une fois treuver, et luy dirent : Pourquoy est-ce que nous et les Pharisiens jeusnons si souvent, et que tes disciples ne jeusnent point? *Quare nos et Pharisæi jejunamus frequenter, discipuli autem tui non jejunant?* Ce qui monstre bien qu'ilz se scandalizoient de la douceur de nostre Seigneur : si bien que saint Jean apercevant cela, et voyant que l'amour que ses disciples luy portoient, et l'estime qu'ilz avoient de luy, pourroit aller insensiblement au mespris de Jesus-Christ, il les luy envoye pour estre instruitz de sa propre bouche, et apprendre à le connoistre par luy mesme.

Ce ne fut donc pas que saint Jean doutat en aucune façon que nostre Seigneur fust le Messie, qu'il luy envoya ses disciples luy faire cette demande; mais pour leur propre bien et utilité, affin que par la connoissance qu'ilz auroient de luy, voyant les merveilles qu'il operoit, ilz vinssent à l'aymer et à en concevoir de l'estime : en quoy il s'accommodoit à leur foiblesse, et les traittoit comme des petitz enfans; car pour luy il croyoit asseurément, ainsi que nous avons dit, qu'il

estoit le Fils de Dieu, le vray Messie et l'Agneau qui oste les pechés du monde.

Certes, il faut que ceux qui gouvernent les ames se fassent tout à tous pour les gagner tous, qu'ilz soient doux aux uns, severes aux autres, enfans avec les enfans, forts avec les forts, foibles avec les foibles; en somme ilz ont besoin d'une grande discretion pour s'accommoder avec tous. O Dieu! que le grand apostre saint Paul a esté admirable en cette prattique! L'amour qu'il portoit au prochain, et le zele qu'il avoit pour le salut des ames estoit si grand, qu'il se faysoit enfant avec les enfans, et pour cela il appelloit les chrestiens ses petitz enfans. Et le grand saint Chrysostome expliquant les Epistres de ce glorieux apostre, dit que, escrivant aux Corinthiens qu'il s'estoit fait tout à tous pour les gagner tous : *Omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos ;* il leur vouloit dire : Je me suis fait parmy vous comme un petit enfant, j'ay marché le petit pas, je n'ay pas marché le pas d'un grand apostre, parce qu'estans encore petitz, c'est à dire, nouveaux nés dans le christianisme, vous ne m'eussiez pu suivre; je me suis donc accommodé à vostre foiblesse, et me comportant parmy vous comme une mere nourrice, je vous ay donné du laict, et vous ay nourris de viande propre et conforme à vostre petitesse. Chose admirable! dit saint Chrysostome, lorsque ce grand apostre estoit avec les Corinthiens et qu'il les enseignoit, il se comportoit avec eux comme une mere nourrice fait avec ses enfans, les nourrissant de viande tendre et douce, propre aux petitz enfans; mays quant il escrivoit aux Hebrieux, qui avoient plus de connoissance de Dieu, c'estoit avec une doctrine si profonde, et un style si admirable, qu'il ne se peut rien voir de semblable. Donc si vous voulés voir saint Paul parmy les Corinthiens, regardés (dit saint Chrysostome) une mere qui a cinq ou six petitz enfans qui l'environnent, et voyés, je vous

prie, l'industrie de cette femme, comme elle sçayt donner à chacun ce qui luy est propre, et le traitter selon sa portée. A celuy qui n'a que deux ou trois ans, elle luy donne du laict, et luy parle en begayant, par ce qu'estant petit il ne peut pas encore bien prononcer; aux autres, qui ont quatre ou cinq ans, elle commence à leur apprendre à mieux parler, et leur donne à manger des viandes plus solides; et les autres, qui sont un peu plus grands, elle commence à les dresser à la civilité et modestie. Or c'est ainsi, dit saint Chrysostome, que se comportoit l'apostre saint Paul avec les Corinthiens.

Il est donc necessaire que ceux qui gouvernent les ames ayent une grande industrie pour les sçavoir gouverner toutes selon leur capacité et la portée de leur esprit; et pour cela ilz doivent avoir une grande discretion, pour leur sçavoir donner la pasture de la parole de Dieu en temps convenable, affin qu'elle leur soit utile et profitable.

La seconde partie de l'Evangile est la response que nostre Seigneur fit à ces deux disciples : *Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis : cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.* Les saints Peres considerans ces paroles de nostre Seigneur, s'esmerveillent de cette response : « Allés, leur dit-il, et annoncés à Jean ce que vous avez veu et entendu : les aveugles voyent, les sourds entendent, les boiteux marchent droict, les lepreux sont nettoyés, les mortz sont ressuscités et les pauvres sont evangelizés. » Il y a quelques docteurs qui disent que nostre Seigneur ne fit pas beaucoup de miracles en la presence des disciples de saint Jean, mais que ses apostres leur dirent les merveilles qu'il operoit. Il est vray que les apostres avoient une grande suavité à raconter les œuvres admirables que faysoit leur bon Maistre; mays neantmoins il est vray aussi que nostre Seigneur ne laissa pas de faire beaucoup de miracles en la presence de ces deux disciples : c'est pourquoy

il leur dit : « Dites à Jean ce que vous avés veu et entendu. »

Quelques-uns des anciens Peres, specialement saint Hilaire et saint Chrysostome, s'arrestent sur cette response que fit nostre Seigneur à ces deux disciples lorsqu'ilz luy demanderent qui il estoit. Vous me demandés, leur dit-il, si je suis ce grand prophete, le Messie promis, celuy qui tonne dans les cieux, et qui doit venir briser la teste à l'ennemy ; et je vous responds : Dites à Jean ce que vous avés veu et entendu. O admirable humilité de nostre Seigneur, qui, venant en ce monde pour confondre nostre orgueil et destruire nostre superbe, ne respond autre chose, quand on luy demande qui il est, sinon : « Dites ce que vous avés veu et entendu, » pour nous apprendre que ce sont nos œuvres, et non point nos paroles, qui rendent tesmoignage de ce que nous sommes.

Certes nous sommes en un siecle où le monde est si remply d'orgueil que, si l'on demande à un gentil-homme qui il est, il prendra tellement cette demande au poinct d'honneur que, pour en avoir rayson, il s'ira miserablement faire couper la gorge sur le pré. Mais, s'il veut monstrer sa noblesse, il doit respondre comme nostre Seigneur aux disciples de saint Jean : Dites ce que vous avés veu et entendu : dites que vous avés veu un homme humble, doux, cordial, protecteur des veuves, pere des orphelins, charitable et debonnaire envers ses subjets. Si vous avés veu et entendu cela, dites asseurément que vous avés veu un bon gentil-homme. Si vous demandés aussi à un evesque qui il est : si vous avés veu un homme qui vit saintement, et qui s'acquitte bien de sa charge, dites alors que veritablement vous avés veu un evesque. Bref, si vous demandés encore à une religieuse qui elle est : si elle est exacte et ponctuelle en l'observance de ses regles, dites semblablement que vous avés veu une vraye religieuse ; car enfin ce sont nos bonnes œuvres qui nous font estre ce que nous sommes, et c'est par icelles que nous devons estre reconnus et estimés.

Ne vous contentés donc pas seulement, lorsqu'on vous interroge et qu'on vous demande qui vous estes, de dire seulement : Je suis chrestien; mays vivés en sorte qu'on puisse dire de vous qu'on a veu un homme qui ayme Dieu de tout son cœur, qui garde ses commandemens, qui frequente les sacremens, et qui fait des œuvres dignes d'un vray chrestien. Il est vray que ce nom est le plus beau tiltre que nous nous puissions donner; et j'ay tous-jours eu une particuliere devotion à sainte Blandine, qui fut martyrisée à Lyon, laquelle, parmy les grands tourmens qu'on luy faisoit souffrir, alloit doucement disant : « Je suis chrestienne, » se servant de ce nom comme d'un bausme sacré pour guerir toutes ses playes.

*Cæci vident :* dites à Jean que les aveugles voyent, dit nostre Seigneur. O Dieu! quel plus grand aveuglement y a-t'il que le nostre, qui, estans si pleins d'abjection et de miseres, voulons neantmoins paroistre et estre estimés par dessus les autres? mays qu'est-ce qui nous aveugle de la sorte sinon nostre amour propre? Ceux qui ont peint l'Amour luy ont bandé les yeux, disant qu'il estoit aveugle. Or l'on peut bien dire, avec plus de verité, que l'amour propre est aveugle, par ce qu'il n'a point d'yeux pour voir sa propre misere, son abjection et le neant d'où il est sorty : et c'est une tres-grande grace que Dieu nous fait quand il nous donne sa lumiere pour reconnoistre nostre abjection; c'est un signe de la conversion interieure du cœur que de connoistre ses propres miseres et defauts, et celuy qui se connoist bien soy-mesme ne desire point d'estre estimé, ni ne se fasche point qu'on le tienne pour imparfait ni qu'on le traitte comme tel.

*Claudi ambulant :* Les boiteux, dit nostre Seigneur, vont droict. Or pour tirer quelque instruction de ces paroles, il faut sçavoir que nous avons deux parties en nous, qui sont comme les deux jambes de nostre ame, à sçavoir, la partie concupiscible et la partie irascible, desquelles procedent

toutes nos passions; et quand ces deux parties ne sont pas bien reglées, mortifiées et sousmises à la raison, elles font l'homme boiteux. La partie concupiscible est celle qui convoite des biens, des honneurs, des dignités et preeminences, des voluptés et plaisirs, et qui fait que l'homme devient cupide et avaricieux; et cette partie n'estant pas bien reglée, il boite de ce costé-là. Il s'en treuve d'autres qui ne sont pas convoiteux, mays ilz ont la partie irascible si forte que lorsqu'elle n'est pas bien sousmise à la rayson, ilz se mettent en cholere, se troublent et s'inquietent quasi à tous propos, et se ressentent si vivement des moindres contradictions qui leur sont faites, qu'ilz sont tous-jours à rechercher des inventions pour se venger d'une petite parole qui leur aura esté dite, ou d'un petit tort qui leur aura esté fait. Or de quelque costé que cette partie se tourne, elle est si forte que, quand elle se tourne du costé du mal, on a bien de la peine de la redresser.

Certes il se treuve plusieurs personnes dans le monde, qui ayant ces deux parties desreglées, l'on peut veritablement dire qu'elles boitent des deux costés : mais nostre Seigneur est venu pour les faire marcher droit devant sa face; il est venu pour faire marcher droitement les hommes en l'observance de ses divins commandemens : c'est pourquoy il ordonne aux disciples de saint Jean de luy dire que les boiteux marchent droict.

*Leprosi mundantur :* les lepreux sont guerys, adjouste ce divin Sauveur. Il y a un grand nombre de lepreux spirituelz parmy le monde, et ce mal n'est autre qu'une certaine langueur, negligence et tepidité interieure que l'on a au service de Dieu, qui est cause que l'on fait toutes ses actions sans force ni vigueur; l'on ne commet pas de grands pechés, mais l'on commet tant d'imperfections et de petitz manquemens que le cœur en demeure tout alangoury et affoibly. Mais la plus grande misere et le plus grand mal de ceux qui

sont atteints de cette lepre spirituelle est qu'on ne les oseroit toucher qu'on ne les picque jusques au cœur, et cela par ce qu'ilz sont si hautains et remplis d'estime d'eux-mesmes qu'ilz ne sçauroient souffrir qu'on les reprenne ou advertisse de leurs defautz que soudain ilz ne s'eslevent et facent paroistre du mescontentement.

*Surdi audiunt :* les sourds entendent, dit nostre divin Sauveur. Il y a une certaine surdité spirituelle qui est bien dangereuse, qui n'est autre qu'une vaine complaysance que l'on a de soy-mesme et de ses actions, qui fait que l'on croit estre desjà parfait, de sorte qu'il semble qu'on n'aye plus besoin d'instruction, l'on ne se soucie plus d'entendre prescher la parole de Dieu, de lire des livres devotz, d'estre repris et redressé de ses defautz, et ainsi l'on se met en grand peril : et cette surdité est bien dangereuse ; car, comme c'est un tres-bon signe en une personne quand elle escoute volontiers la parole de Dieu et les enseignemens qu'on luy donne pour son advancement en la vertu, aussi est-ce un mauvais signe quand elle se degouste de ces choses et pense n'en avoir plus besoin.

*Mortui resurgunt :* les mortz sont ressuscités. C'est la parole de Dieu qui ressuscite les mortz ; c'est en escoutant les predications que l'on reçoit de bons mouvemens, qui font que l'ame ressuscite du peché à la grace. C'est aussi par le moyen de la lecture des bons livres que le cœur est vivifié, et prend tous-jours nouvelles forces et vigueur pour servir Dieu.

*Pauperes evangelizantur :* les pauvres sont evangelizés. Il y en a quelques-uns qui disent que les pauvres evangelizent : or, soit qu'il se doive entendre en ce sens ou non, j'ayme mieux me tenir au texte de l'Evangile, et dire avec nostre Seigneur que les pauvres sont evangelisés. Certes les disciples de saint Jean ne treuverent pas nostre Seigneur parmy les princes et les grands du monde, mais avec les pauvres,

lesquels l'escoutoient et le suyvoient par tout où il alloit; car ce cher Sauveur de nos ames estoit specialement venu pour les pauvres, et prenoit un singulier playsir d'estre avec eux. O Dieu! avec quelle douceur les enseignoit-il! comment s'accommodoit-il à leur ignorance! il se faisoit tout à tous pour les sauver tous. Il repose son esprit sur les pauvres et sur les humbles; car la pauvreté engendre l'humilité : il fuit les cœurs hautains et orgueilleux, et se communique aux simples, et par cette communication il leur donne son esprit, par lequel ilz operent de grandes choses; et par ce moyen il confond les choses hautes et relevées de ce monde par les basses et simples, ainsy que dit le grand Apostre : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes, et infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* C'est pourquoy nous pourrions dire aussi avec verité que non seulement les pauvres sont evangelizés, mays aussi qu'ilz evangelizent, Dieu se servant d'eux pour porter la verité de sa parole par tout le monde; et quoy qu'il soit tres-vray que nostre divin Sauveur et Maistre estoit venu pour enseigner aux grands et aux petitz, aux doctes et aux ignorans, la doctrine de salut, neantmoins on l'a tous-jours treuvé parmy les plus pauvres et simples du peuple. Ce qui nous fait voir que l'esprit de Dieu est bien different de celuy du monde, qui ne fait estat que de ce qui paroist et qui a de l'esclat.

Les anciens philosophes ne vouloient recevoir en leurs escholes que ceux qui avoient un bel esprit et un grand jugement, et s'ilz ne les rencontroient pas tels, ilz disoient librement: « Ce n'est pas là un tableau propre pour mon pinceau. » Et nous voyons encore maintenant parmy le monde combien ceux qui ont l'esprit grossier sont mesprisés des hommes, qui ne prennent plaisir qu'a estre et converser parmy ceux qui ont l'esprit beau et subtil; et quoy qu'ilz soient hautains, fins et superbes, n'importe, l'esprit du monde supporte cela. Mais l'esprit de Dieu fait tout le contraire;

car il rejette les superbes, et converse avec les ames simples et humbles; et par ce que cela ne se prattique pas volontiers, nostre Seigneur le met au nombre des miracles, disant que les pauvres sont evangelizés : *Pauperes evangelizantur.*

Puis il dit : Bien-heureux seront ceux qui ne se scandalizeront point en moy : *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.* Mais quoy! que dites-vous, Seigneur? comment se pourroit-il faire que vous voyant operer tant et de si grands miracles, vous voyant exercer des œuvres de si grande charité et misericorde, l'on pust se scandalizer de vous? Je seray, dit-il, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple : *Opprobrium hominum et abjectio plebis.* Je seray scandale aux Juifs et folie aux Gentils : *Judæis scandalum, Gentibus stultitiam.* Mais bien-heureux seront ceux qui ne se scandalizeront point en moy; car moy qui suis ici parmy vous, faisant de si grands prodiges et miracles, je dois estre crucifié, et mourir attaché sur une croix, de quoy plusieurs se scandalizeront. O que bien-heureux, mes cheres ames, seront ceux qui ne se scandalizeront point des opprobres et ignominies de nostre Seigneur, et qui pendant cette vie se crucifieront avec luy, meditant sa passion, portant en eux sa mortification, ne se scandalizant point de voir qu'il a esté fait le rejet, le rebus et la risée du monde!

Certes il est vray que si nous voulons estre sauvés il nous faut attacher à la croix de nostre Sauveur, la mediter, et porter en nous sa mortification : il n'y a point d'autre chemin pour aller au ciel; nostre Seigneur y a passé le premier. Tant d'extases, d'eslevations d'esprit et de ravissemens que vous voudrés; eslevés-vous, si vous pouvés, jusqu'au troisiesme ciel avec saint Paul : mays si avec cela vous ne demeurés en la croix de nostre Seigneur, et ne vous exercés en la mortification de vous-mesmes, je vous dy que tout cela n'est rien que vanité, et que vous demeurerés vuides de tout bien, sans vertu, subjetz et disposés à vous

scandalizer avec les Juifs de la Passion de nostre divin Sauveur. En somme il n'y a point d'autre porte pour entrer au ciel que l'humiliation et la mortification.

Or pour continuer nostre Evangile, les disciples de saint Jean s'en retournerent vers luy. Mais quelz pensés-vous qu'estoient les cœurs de ces bons disciples? O que grande estoit la suavité et la consolation qu'ilz avoient receuë en la compagnie de nostre Seigneur! et qu'il leur tardoit d'estre aupres de saint Jean pour luy dire ce qu'ilz avoient veu et entendu de ce divin Sauveur! et qu'ilz s'alloient doucement entretenans des grands miracles et des merveilles qu'il avoit fait en leur presence, et des choses qui leur avoient esté dites par les apostres! *Illis autem abeuntibus, cœpit Jesus dicere ad turbas de Joanne: Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam?* Et comme ilz furent partis, nostre Seigneur se tournant vers le peuple qui le suivoit, leur dit : Qu'estes-vous allé voir au desert? peut-estre que vous y avés veu un roseau sur un rocher au milieu d'une mer agitée, exposé à ses orages et tempestes. O non! certes, saint Jean n'estoit point un roseau d'inconstance; car il est tous-jours demeuré ferme et inebranlable au milieu des vagues et tempestes des tribulations.

Mays pourquoy, dira quelqu'un, nostre Seigneur ne loua-t'il pas saint Jean en la presence de ses disciples? Les anciens Peres disent que ce fut pour deux raysons : la premiere, par ce que ces bons disciples aymoient tellement leur Maistre, et l'estime qu'ilz en avoient estoit si grande, qu'ilz l'avoient, ce semble, preferé à nostre Seigneur, lorsqu'ils luy dirent : « Pourquoy nous et les Pharisiens jeusnons-nous, et tes disciples ne jeusnent point? » s'estonnans de quoy nostre Seigneur, qui estoit tenu parmy le peuple pour un grand prophete, ne faysoit point jeusner ses apostres, comme saint Jean faysoit ses disciples. Il n'estoit donc pas convenable qu'il le loüast en leur presence; car il y avoit danger qu'ilz ne vinssent à

le surestimer à nostre Seigneur. Voilà pourquoy cette divine sapience ne dit rien de luy en leur presence.

L'autre rayson pour laquelle nostre Seigneur ne loüa point saint Jean en la presence de ses disciples, fut par ce qu'il n'estoit point flatteur, et, s'il eust loüé saint Jean en leur presence, on eust pu juger que c'estoit par flatterie ce qu'il en faysoit, cela luy pouvant estre rapporté par ses deux disciples; ce qui estoit grandement esloigné de l'esprit de nostre divin Sauveur qui est la verité mesme, et lequel sçachant que l'esprit humain y pourroit treuver à redire, il ne loüa point saint Jean en la presence de ses disciples. Mais quand ilz furent partis, il dit aux Juifs : *Quid existis in desertum videre?* Qu'estes-vous allé voir au desert? Considerés cet homme que vous avés veu, ou plustost cét ange revestu d'un corps humain : vous n'avés point treuvé un roseau d'inconstance, qui tourne à tous ventz, mays un rocher en fermeté; vous avés veu un homme qui a une esgalité admirable parmy la varieté des divers accidens qui luy arrivent, et qui est tel en l'adversité qu'en la prosperité; tel dans la prison et dans les persecutions que dans le desert; tel dans le mespris que parmy les applaudissemens; aussi joyeux en l'hyver de l'adversité qu'au printems de la prosperité; il fait les mesmes fonctions dans la prison qu'il faysoit dans le desert. Mais quant à nous, certes nous sommes si variables, qu'il semble que nous allons selon le tems et la saison; et il se treuve des personnes si inesgales, que lorsque le tems est beau, il n'y a rien de si joyeux, et quand il est pluvieux, rien de si triste. Tel est fervent, prompt et joyeux en la prosperité, qui en l'adversité sera si foible, abattu et deconforté qu'il faudra employer le ciel et la terre pour le remettre. Vous en verrés d'autres qui desirent la prosperité, par ce qu'en ce tems ilz font des merveilles, ce leur semble. D'autres ayment mieux l'adversité, d'autant, disent-ilz, qu'elle les fait mieux retourner à Dieu. Enfin nous sommes

si variables et bijarres, que nous ne sçavons pour l'ordinaire ce que nous voulons. Il n'y a point d'esgalité parmy nous, et toutesfois c'est une vertu des plus necessaires qui soit en la vie spirituelle. Nous sommes des roseaux d'inconstance, qui nous laissons souvent emporter à suivre nos mauvaises humeurs et inclinations.

Finissons ce discours en disant du glorieux saint Ambroise, duquel nous celebrons demain la feste, ce que nostre divin Sauveur dit de saint Jean-Baptiste : Vous n'avés point veu un roseau d'inconstance dans le desert, ains un homme qui a une esgalité admirable. Il est rapporté en sa vie qu'estant encore petit enfant dans le berceau, un essaim d'abeilles se vint poser et faire du miel sur ses levres, comme un presage de sa future douceur et mansuetude ; et le grand saint Augustin raconte, en ses Confessions, que non seulement les doctes predications de ce saint, mays encore sa grande debonnaireté ayda beaucoup à sa conversion. Or si nous demandons à ce glorieux saint qui il est, nous aurons sans doute la mesme response que nostre Seigneur fit aux disciples de saint Jean : Dites ce que vous avés veu et entendu ; dites que vous avés veu un homme doux, benin, charitable, et un vigilant pasteur, zelé de la gloire de Dieu ; en somme, dites que vous avés veu un homme accomply en toutes sortes de vertus, qui s'acquittoit soigneusement de tous les devoirs de sa charge, et qui avoit les deux parties de l'ame si bien reglées, qu'il n'avoit point de haine que pour le peché, contre lequel il animoit son zele, ni d'amour que pour la dilection de nostre divin Sauveur. Mais toutesfois, combien que grandement doux et clement, si estoit-il grandement severe à punir et reprendre ce qui estoit digne de reprehension, sans se laisser fleschir par aucunes considerations humaines.

Quel zele ne fit-il paroistre en la façon qu'il traitta l'empereur Theodose, luy refusant l'entrée de l'eglise, et luy par-

lant avec une fermeté admirable, sans jamais desister jusques à ce qu'il eust reconnu sa faute! O qu'il fit bien paroistre qu'il n'avoit esgard ni à roy, ni à empereur, pour obeyr à Dieu et demeurer ferme à exercer ce qui estoit du devoir de sa charge! Et la renommée de ce grand saint s'estendant par tout, à cause de ses rares vertus et de son grand sçavoir, il venoit des gens fort doctes et experimentés de bien loin pour entendre sa doctrine. Vous voyez donc bien maintenant comme il est vray que l'homme se connoist par ses œuvres. Donc si nous voulons sçavoir qui nous sommes, il nous faut regarder quelles sont nos œuvres, reformant ce qui n'est pas bien, et perfectionnant ce qui est bon, affin qu'imitant ces deux glorieux saints en leurs vertus, nous puissions, apres cette vie, jouyr avec eux de la gloire eternelle là-haut au ciel. Au nom du Pere, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE TROISIEME DIMANCHE DE L'ADVENT.

*Miserunt Judæi ab Hierosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem ut interrogarent eum: Tu quis es? Et confessus est, et non negavit; et confessus est quia non sum ego Christus.* JOAN. I.

Les Juifs envoyerent de Hierusalem des prestres et levites à saint Jean pour l'interroger et sçavoir de luy qui il estoit; et il confessa, et ne nia point qu'il n'estoit pas le Christ. S. JEAN, ch. I.

Certes il faut confesser que la premiere et plus forte tentation qui soit parmy le monde, c'est l'orgueil et l'ambition; elle se treuve en tout lieu, parmy toutes sortes d'artz, de conditions et de professions : ç'a esté l'ambition qui a fait tresbuscher du ciel Lucifer, et qui l'a precipité dans l'enfer. Or ce miserable esprit sçachant par experience que l'ambition estoit une tres-puissante amorce pour nous faire transgresser les commandemens de Dieu et nous faire descheoir de sa grace, il s'en servit pour tenter nos premiers parens, leur proposant de manger du fruict defendu, avec tant d'artifice, qu'il les asseura que s'ilz en mangeoient ilz seroient semblables à Dieu : *Eritis sicut dii.* Il ne leur dit pas qu'ilz seroient esgaux à Dieu; car qui est-ce qui peut esgaler Dieu? Cela est une chose du tout impossible, et si le miserable les eust tentés de la sorte, ilz eussent facilement conneu sa tromperie, et eussent bien-tost veu que c'estoit leur proposer une chose impossible, par ce qu'estans encore en la justice originelle, ilz avoient de grandes lumieres et connoissances : c'est pourquoy il leur dit seulement : « Vous serés semblables à Dieu. » Mais comment semblables à Dieu? c'est que mangeant de ce fruict, vous aurés comme Dieu la connoissance

du bien et du mal : *Scientes bonum et malum.* Et cette ambition donna si avant au cœur de nos premiers parens que, presumant de participer à la science et sapience de Dieu, ilz se laisserent seduire par ce tentateur, et descheurent de la justice originelle, perdant la grace en laquelle ilz avoient esté creés. Les theologiens, disputans du subjet de la cheute de Lucifer et de ses complices, disent que ce fut une certaine complaisance qu'ilz eurent d'eux mesmes, qui leur causa un tel orgueil en la connoissance de la beauté et excellence de leur nature, qu'ilz voulurent avec une presomption insupportable s'esgaler à Dieu en quelque maniere, estre comme luy et mettre leurs sieges à l'esgal de celuy de sa divine Majesté.

Les autres disent que la cause de leur cheute fut l'envie : car ces superbes esprits voyans comme Dieu vouloit creer l'homme et se communiquer à luy, s'incarner et unir sa nature divine avec la nature humaine par une union hypostatique, en sorte que ces deux natures ne feroient qu'une seule personne; voyans donc comme Dieu vouloit enrichir la nature humaine et la relever par dessus la leur, ilz furent tellement touchés d'envie et de presomption qu'ilz commencerent à dire : « Pourquoy est-ce que Dieu, voulant sortir de soy-mesme pour se communiquer, ne choisit plustost la nature angelique pour faire cette communication? n'est-elle pas plus noble et excellente que la nature humaine? » et de là ilz vinrent à estre si remplys d'ambition et d'orgueil, qu'ilz se revolterent contre Dieu et se perdirent miserablement.

Mais à quel propos dis-je cecy, sinon pour exalter l'humilité de saint Jean-Baptiste, qui est une des personnes qui intervint au mystere de l'Incarnation? humilité certes la plus excellente et la plus parfaite, ce me semble, qui aye jamais esté, apres celle de nostre Seigneur et la sacrée Vierge. Voicy donc qu'il s'esleva contre luy une tentation d'orgueil

et d'ambition, la plus forte et la plus rude qu'on se puisse jamais imaginer. Mais remarqués, je vous prie, qu'elle ne luy fut point presentée par l'ennemy, ni ne vint point immediatement de cet esprit rusé. Certes quand l'ennemy est descouvert, et qu'on voit que la tentation vient d'une personne ennemie, l'on doute que la chose qu'il nous dit, et à laquelle il nous sollicite, soit suspecte, et partant l'on ne s'y veut pas fier : et il est vray que si Adam et Eve eussent conneu leur tentateur, ilz ne se fussent pas laissés seduire comme ilz firent.

Or cet esprit malin sçachant que s'il ne se couvroit, et ne prenoit quelque marque ou figure d'amy, lorsqu'il nous vient tenter, il ne feroit jamais son coup, il le fait tous-jours : et de là vient qu'il en seduit tant par ses ruses et artifices ; et bien que quand il vint tenter nos premier parens, il prit la figure d'un serpent, neantmoins il leur parla sous l'apparence d'amy, leur proposant qu'ilz seroient semblables à Dieu ; et ainsy il les tenta d'ambition. Mays quant à Lucifer et ses anges, ilz n'eurent point d'autre tentateur qu'eux-mesmes ; car il n'y avoit point encore de diables. Et voylà comme nous pouvons dire que l'ambition s'est treuvée et a commencé dans le ciel, et que du ciel elle est descenduë dans le paradis terrestre, et du paradis terrestre elle est venuë au monde, et en a fait un enfer terrestre. L'ambition a fait que l'ange est devenu diable, et d'amy de Dieu qu'il estoit il est devenu son ennemy : et l'homme, par son orgueil et ambition, a perdu la justice originelle en laquelle il estoit creé, et s'est fait un enfer çà-bas en terre ; car les maux que ces vices traisnent apres eux ne sont autre chose qu'un enfer, et qui des peines temporelles nous conduisent aux eternelles.

Voicy donc l'une des plus fortes, subtiles et dangereuses tentations qui se puisse voir, laquelle s'addresse à saint Jean, non par ses ennemis, comme j'ay desjà dit, ni par des gens revestus de quelque masque d'hypocrisie, mais par ses amis,

envoyés à luy de Hierusalem par les princes et docteurs de la loy. Hierusalem estoit la ville royale dans laquelle estoit le souverain pontife, les princes des prestres, le senat et la magistrature ; les Scribes estoient les docteurs de la loy, et les Pharisiens estoient comme les religieux de ce temps-là. Donc les princes des prestres et les docteurs qui gouvernoient la republique envoyerent à saint Jean des ambassadeurs, non pour autre chose que pour sçavoir de luy s'il estoit le Christ, Filz de Dieu, et le Messie qu'ilz attendoient, affin de luy rendre l'honneur qui luy estoit deu.

Voyés un peu, je vous prie, la misere de l'esprit humain : ces docteurs attendoient le Messie, et sans doute ilz voyoient ou pouvoient voir que toutes les propheties estoient accomplies ; car ilz lisoient et interpretoient l'Escriture sainte. Il estoit venu, et alloit parmy eux, enseignant sa divine doctrine, faysant des miracles, confirmant tout ce qu'il disoit par des œuvres merveilleuses ; et neantmoins, au lieu de le reconnoistre, ilz en vont chercher un autre.

Ilz s'addresserent donc au glorieux saint Jean, et luy dirent : *Tu, qui es? Et confessus est, et non negavit ; et confessus est quia non sum ego Christus :* Qui estes-vous ? Et il confessa, dit l'Evangeliste, et ne nia point qu'il n'estoit pas le Christ. Qui estes-vous donc ? estes-vous Helie ? Non, je ne le suis pas. Estes-vous prophete? Non, leur dit-il, je ne le suis pas. *Et interrogaverunt eum : Quid ergo? Helias es tu? Et respondit : Non sum. Propheta es tu? Et respondit : Non.*

Les saintz Peres disent que quand les Juifs s'adresserent à saint Jean pour luy demander : « Qui estes-vous ? » ilz n'allerent pas seulement à luy pour sçavoir qui il estoit, mais encore pour sçavoir s'il estoit le Messie qu'ilz attendoient ; car autrement saint Jean ne leur eust pas respondu qu'il n'estoit pas le Christ, s'il n'eust creu qu'ilz venoient à luy affin de le reconnoistre pour tel : et comme il estoit vray qu'il ne l'estoit pas, il le confessa franchement.

Mais considerés l'admirable et tres-parfaite humilité de ce glorieux saint à rejetter et refuser les honneurs, dignités, preeminences et tiltres qui non seulement ne luy appartenoient pas; mais, qui plus est, il refuse encore ceux qu'il pouvoit recevoir et qui luy appartenoient. En quoy nous voyons qu'il estoit arrivé et parvenu à un tel degré d'humilité qu'il triomphoit de l'orgueil et de l'ambition, ne voulant recevoir ni accepter aucun honneur ni dignité.

Lucifer estant dans le ciel a recherché, non point d'estre Dieu; car il estoit trop bon philosophe pour commettre une telle absurdité, et son ambition n'arriva point jusques-là, par ce qu'il sçavoit bien que Dieu estant le souverain principe et Createur de toutes choses, il auroit tous-jours quelque puissance et authorité sur luy : il ne pretendoit donc pas d'estre Dieu, ains seulement d'estre semblable à Dieu. Mais ce miserable ne luy fut pas semblable comme il presumoit; au contraire, par son ambition, il descheut de ce qu'il estoit, et fut chassé et banny du ciel pour jamais.

Nos premiers parens au paradis terrestre, entendans dire à cet esprit malin que s'ilz venoient à manger du fruit deffendu de l'arbre de science du bien et du mal, ilz seroient semblables à Dieu, quoy qu'ilz fussent en la justice originelle, et que la partie inferieure fust alors parfaitement soumise à l'esprit, neantmoins, à cette seule proposition que leur fit ce malheureux, ilz furent tellement touchés d'ambition qu'ilz vinrent à s'oublier du commandement de Dieu, et de la deffense qu'il leur avoit faite. O que l'ambition et l'orgueil a de fortes, mais dangereuses amorces, pour seduire l'homme et le faire oublier de la loy et des commandemens de Dieu! C'est pourquoy quiconque veut entrer au combat et entreprendre la guerre contre le vice, il faut necessairement qu'il soit bien revestu et armé d'humilité.

Certes le glorieux saint Jean estoit merveilleusement bien armé de cette vertu; car il n'estoit point au ciel, ains en la

terre; il n'estoit point ange, ains homme; il n'estoit point en la justice originelle comme Adam, et on ne luy propose pas seulement qu'il sera semblable à Dieu, mais on vient pour luy faire confesser qu'il est le Christ et le reconnoistre pour tel. Mais luy, par une tres-profonde humilité, refusa et rejetta promptement cet honneur bien loin de luy, confessant, ainsy que dit l'Evangeliste, qu'il n'estoit pas le Christ.

O Dieu! combien grande fut cette tentation, et combien grande l'humilité avec laquelle il la repoussa! car elle ne luy fut point presentée par ses ennemis, comme j'ay desjà dit, ains par ses amis et gens d'authorité, qui avoient la loy et les saintes Escritures entre les mains, qui estoient envoyés en ambassade vers luy par les princes des prestres et les docteurs de la loy.

Remarqués, je vous prie, comme ilz luy parlent : Nous sommes icy envoyés de la part des pontifes et de toute la Republique pour vous dire que toutes les propheties sont accomplies, et que le tems est arrivé auquel nous doit venir le Messie promis par les Escritures. Il est vray que nous voyons parmy nous beaucoup de personnes qui vivent bien et sont fort vertueuses; mais il faut confesser que nos yeux n'en ont point encore veu qui soit semblable à vous, ni de qui nos cœurs goustent les œuvres comme nous faysons les vostres : en somme nous croyons que vous estes le Messie que nous attendons. Si cela est, nous vous supplions de ne nous le point celer; car nous sommes venus icy pour vous rendre l'honneur que vous merités. Or il n'y a point de doute que si saint Jean eust dit qu'il estoit le Messie, ilz l'eussent reconneu pour tel : mais ce glorieux saint estoit trop grand amateur de la verité et de l'humilité pour se laisser emporter à une telle ambition que d'accepter un honneur qui ne luy estoit pas deu.

Les Scribes et Pharisiens disent qu'ilz attendent le Messie promis, le desiré des nations, et celuy que Jacob nomme le

desir des collines eternelles : *Desiderium collium æternorum*[1]. Quelques-uns des anciens Peres expliquans ces paroles, disent que par icelles nous devons entendre le desir que les anges avoient de l'Incarnation. Les autres disent que par ces paroles nous devons entendre le desir que Dieu avoit eu, de toute eternité, d'unir la nature divine avec la nature humaine ; desir qu'il communiqua aux anges et aux hommes, quoy qu'en differentes manieres : et nous voyons en l'Escriture sainte combien les patriarches et les prophetes desiroient cette union, par les souspirs tres-ardens qu'ilz eslançoient sans cesse vers le ciel, par lesquelz ilz demandoient l'incarnation du Filz de Dieu.

Salomon, au Cantique des Cantiques, nous fait entendre ce desir de l'Incarnation par ces paroles de l'Espouse à son bien-aymé : Qu'il me baise, luy dit-elle, d'un baiser de sa bouche : *Osculetur me osculo oris sui;* baiser qui ne signifie sinon l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine. Or il est certain que tous les hommes desiroient grandement cette union, mais comme imperceptiblement ; car de tout tems on les a veus enclins à rechercher une divinité ; et ne pouvans faire un Dieu humanisé, par ce que cela n'appartenoit qu'à Dieu seul, ilz cherchoient des inventions pour faire de fausses deïtés, et pour cela ilz dressoient des idoles et simulachres, lesquelz ilz adoroient et tenoient parmy eux comme des dieux. Et bien que tout cela ne fust que des erreurs, neantmoins cela fait voir le desir que Dieu avoit, ce semble, infus dans le cœur des humains de l'incarnation de son Filz, affin de les disposer à la croyance de ce divin mystere par lequel il vouloit unir sa nature divine avec nostre nature humaine ; union qu'il avoit specialement promise au peuple juif, lequel voyant que toutes les propheties estoient accomplies, et que le tems estoit venu auquel ilz devoient voir celuy qui estoit le desiré de toutes les nations,

[1] Gen. XLIX.

ilz dirent à saint Jean par les prestres et levites envoyés pour ce subjet vers luy : «Qui estes-vous ? n'estes-vous point le Christ que nous attendons ? » Et il confessa et ne le nia point, disant : « Je ne le suis pas. »

O mes cheres ames ! que l'esprit de ce saint estoit esloigné de ceux de ce siecle ! Il n'usa point de belles paroles pour respondre à ces ambassadeurs, ains il se contenta de dire seulement qu'il n'estoit pas le Christ. Mais nous autres sommes si soigneux de bien recevoir les honneurs qui nous sont faitz, nostre amour propre tirant tous-jours à soy tout ce qui fait à son avantage, et toute la gloire, non seulement qui luy appartient en quelque facon, ains encore celle qui ne luy appartient pas ! tout au contraire de ce que fit le glorieux saint Jean, qui ne se contenta pas de rejetter la gloire qui ne luy appartenoit pas, ains il rejetta encore celle que tres-justement il pouvoit recevoir.

« Mais, puisque vous n'estes pas le Christ, dirent les Juifs à saint Jean, n'estes-vous pas Helie ? — Non, dit-il, je ne le suis pas. » Certes il pouvoit bien veritablement dire qu'il estoit Helie ; car bien qu'il ne le fust pas en personne, il estoit neantmoins venu en l'esprit et en la vertu d'Helie, ainsi que l'ange l'avoit predit à Zacharie : *Ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute Heliæ :* et cela se pouvoit dire de luy, comme nous disons encore aujourd'huy parmy le monde : Celuy-là a l'esprit d'un tel, il fait ses actions par un tel esprit. Comment est-ce donc que saint Jean, estant venu en l'esprit d'Helie, peut dire avec verité qu'il n'est pas Helie ?

Pour comprendre cecy, il faut sçavoir qu'il estoit escrit en Malachie qu'avant la venuë du Messie, Dieu envoyeroit un grand prophete et un excellent homme, qui se nommeroit Helie : *Ecce ego mittam vobis Heliam prophetam :* qui viendroit pour enseigner le peuple, et le disposer pour l'advenement de nostre Seigneur. Or saint Jean vit bien que s'il disoit qu'il estoit Helie, on croiroit qu'il seroit le Messie :

c'est pourquoy il dit qu'il ne l'estoit pas, crainte qu'on ne luy rendist l'honneur qui n'estoit deu qu'à nostre Seigneur. O que l'humilité de ce saint fut grande! Il ne rejetta pas seulement l'honneur qui ne luy estoit pas deu, ce qui appartient au premier degré d'humilité, de ne point rechercher d'estre tenu et estimé pour ce qu'on n'est pas; mays ce glorieux saint, passant encore plus outre en la prattique de cette vertu, il refuse mesme l'honneur qui luy est deu, et, voyant une façon de parler en laquelle sans faire tort à la verité, il pouvoit dissimuler et nier ce qu'il estoit, il le fit promptement sans disputer, ni se servir de beaucoup de discours, ainsy que je diray maintenant.

Les Juifs donc entendant cette seconde negation, le rechargerent d'une troisieme demande, et luy dirent: « Si vous n'estes ni le Christ ni Helie, vous estes pour le moins quelque grand prophete; car vos œuvres en font foy et nous en donnent des preuves certaines. » Mays ce grand saint, demeurant ferme en son humilité, leur dit: « Je ne suis pas prophete. »

Comment est-ce, dira-on, que saint Jean pouvoit faire cette troisieme negation avec verité, luy qui estoit non seulement prophete, mais plus que prophete, nostre Seigneur l'ayant dit de sa propre bouche aux Juifs, lorsqu'il leur demanda ce qu'ilz estoient allés voir au desert: *Sed quid existis videre? prophetam? Etiam dico vobis, et plus quam prophetam.* Comment donc ose-t'il dire qu'il n'est pas prophete, veu qu'il sçavoit bien que son pere Zacharie, poussé du saint Esprit, l'avoit predit de luy en son cantique: *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis?* Certes tous les anciens Peres admirans les trois negations de ce glorieux saint, s'estonnent grandement de cette derniere, et disent que ce fut en icelle qu'il alla aux extremités de l'humilité.

Mays, pour mieux entendre cela, il faut sçavoir qu'il

estoit encore promis en la loy au peuple juif qu'il leur seroit envoyé un grand prophete. Je leur susciteray, dit Dieu à Moyse, un prophete comme toy du milieu de leurs freres: *Prophetam suscitabo eis, de medio fratrum suorum, similem tui.* Or je sçay bien qu'il y avoit diverses opinions là-dessus, à sçavoir qui seroit ce grand prophete; mais la plus commune estoit que ce grand prophete n'estoit autre que le Filz de Dieu. Saint Jean voyant donc que les Juifs ne luy demandoient pas seulement s'il estoit un simple prophete, il jugea bien par leur demande que s'il confessoit d'estre prophete, ilz le prendroient pour le Messie; c'est pourquoy il leur dit qu'il n'estoit pas prophete, voyant que sans contrevenir à la verité il pouvoit parler ainsy.

Voilà comme saint Jean surmonta cette tentation d'orgueil et d'ambition, et comme l'humilité luy donna des inventions admirables pour ne point admettre ni recevoir l'honneur qu'on luy vouloit rendre, et comme il dissimula humblement et nia d'estre ce qu'il estoit; car il n'y a point de doute qu'il ne fust Helie et prophete, et mesme plus que prophete. Mays voyant que s'il confessoit d'estre prophete on luy rendroit l'honneur qui ne devoit estre deferé qu'à Dieu seul, il dit franchement qu'il ne l'estoit pas : et il n'y a point de doute qu'on peut quelquesfois parler avec cette prudente feintise et dissimulation, quand la gloire de Dieu le requiert. Tous les theologiens sont d'accord sur ce subjet : mais plusieurs, n'ayant pas bien compris cela, s'en sont fort mal servis, et n'ont point pensé mentir en disant beaucoup de choses fort esloignées de la verité, se couvrans de quelque bon pretexte; et mesme il y en a eu qui sont arrivés jusques-là, que de croire qu'ilz pouvoient dire des mensonges, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu. Mais quel aveuglement! comme si Dieu pouvoit estre glorifié par le peché! O non, certes! c'est une ignorance insupportable que de croire cela. Voyés que le glorieux saint Jean n'en a pas fait ainsy;

car il pouvoit avec verité faire la response qu'il fit, comme je vous ay fait voir.

Or ces ambassadeurs, tous estonnés de ses responses, luy dirent : Si vous n'estes ni le Christ, ni Helie, ni prophete pourquoy est-ce donc que vous baptisés? *Quid ergo baptizas, si tu non es Christus, neque Helias, neque propheta?* Pourquoy est-ce que vous avés des disciples et que vous faites des œuvres si merveilleuses? O certes! vous avés beau vous cacher, vos œuvres nous font bien voir que vous estes quelque grand personnage : c'est pourquoy nous vous prions de nous dire qui vous estes, afin que nous le disions à ceux qui nous ont envoyés vers vous : *Ut responsum demus his qui miserunt nos.* Ces ambassadeurs perdent quasi patience par l'humilité de saint Jean ; mais il confessa et ne nia pas, dit l'evangeliste, qu'il n'estoit ni le Christ, ni Helie, ni prophete. Or ces paroles, quoique succinctes, sont merveilleusement bien expliquées par une phrase hebraïque : cette langue est admirable, elle est toute divine; et c'est cette langue que nostre Seigneur parloit quand il estoit en ce monde, et, selon l'opinion de quelques docteurs, c'est celle que les bien-heureux parleront là-haut au ciel. Les phrases hebraïques ont tous-jours une merveilleuse grace en tout ce qu'elles expliquent. Il confessa donc et ne le nia pas : ces deux motz n'ont quasi qu'une mesme signification : car confesser une chose, c'est ne la pas nier; et ne la pas nier, c'est la confesser.

Mais puisqu'il vient à mon propos, je diray un mot de la confession. Il arrive souvent que plusieurs confessent leurs pechés et les nient. Que veut dire cela, sinon que plusieurs se vont confesser de leurs defautz, mays en telle sorte, qu'en s'accusant ilz s'excusent, disans des paroles pour faire voir qu'ilz ont eu rayson de commettre les fautes desquelles ilz s'accusent? et non seulement ilz s'excusent en s'accusant, mais encore ilz accusent les autres. Je me suis mis en cholere,

dira quelqu'un, et j'ay fait telle chose ensuite; mays j'en avois bien subjet: l'on m'avoit fait ou dit telle chose, c'estoit pour une telle occasion. Or ne voyés-vous pas qu'en confessant ainsy vostre faute, vous la niés? Dites donc simplement : Je m'accuse que par malice, par mon impatience ou mauvais naturel, ou en suite de mes passions et inclinations mal mortifiées, j'ay fait telles et telles fautes. Un autre dira : J'ay mesdit d'autrui; mais ç'a esté en des choses qui estoient toutes claires et manifestes; je ne suis pas seul qui ay fait cette medisance : et ainsy nous nions d'estre coupables des fautes dont nous nous accusons. O certes! il ne faut pas faire cela, ains il se faut accuser clairement et nettement, sans mettre nos fautes sur les autres, advouant que nous sommes vrayement coupables, sans nous mettre en peine de ce que l'on pensera ou dira. Je suis un miserable pecheur, devons-nous dire, et je ne veux pas estre tenu pour autre que je suis, suivant l'exemple du glorieux saint Jean, lequel a confessé et n'a point nié qu'il n'estoit pas si grand qu'on l'estimoit; sans se soucier de ce que l'on diroit ou penseroit de luy, il est allé droitement devant Dieu, et n'a point fait comme ceux qui vont et ne vont pas. Vous treuverés des personnes auxquelles on dira : Il faut faire cela, il faut aller là; mais avant que de faire ou aller au lieu qui leur est marqué, elles feront mille retours et regards, et la moindre petite difficulté leur fait perdre courage et les arreste en chemin. Certes on peut dire que telles personnes vont et ne vont pas, qu'elles veulent et ne veulent pas.

Ces ambassadeurs veulent donc sçavoir qui est saint Jean, affin de le dire à ceux qui les ont envoyés; mais il demeure tous-jours dans le sentiment de sa petitesse et de son neant, et, se voyant en fin pressé de respondre, il ne leur dit autre chose sinon : Je suis la voix de celuy qui crie au desert : Applanissés le chemin du Seigneur : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.* Mais voyés, je vous prie, la

parfaite humilité de ce glorieux saint, comme il va tousjours s'approfondissant dans son neant, descendant tousjours un degré plus bas en humilité. O noble vertu d'humilité, tant necessaire à l'homme en cette vie mortelle ! Ce n'est pas sans rayson que l'on dit qu'elle est la base et le fondement de toutes les vertus ; car sans elle il n'y a point de vraye vertu, et, bien qu'elle ne soit pas la premiere (la charité et l'amour de Dieu la surpassant en dignité et excellence), si est-ce neantmoins que la charité a une telle convenance et sympathie avec l'humilité qu'elles ne vont jamais l'une sans l'autre. Et par ce qu'il vient à mon subjet, je vous diray à ce propos un beau trait que j'ay lu avec playsir dans la Vie des Peres du desert, nouvellement imprimée.

L'autheur qui les a recueillis aussi curieusement que soigneusement, rapporte que plusieurs de ces saintz Peres s'estans un jour rassemblés pour faire une conference spirituelle sur les vertus, l'un d'eux loüoit l'obeyssance, un autre loüoit la charité, un autre la patience ; mays l'un de ces Peres ayant ouï ce que tous disoient à la loüange des vertus : «Et moy, dit-il, il me semble que l'humilité est la premiere de toutes et la plus necessaire,» et fit cette comparayson, qui vient fort bien à mon propos : «L'humilité, dit-il, et la charité vont ensemble comme saint Jean-Baptiste et nostre Seigneur, d'autant que l'humilité precede la charité, comme saint Jean a precedé nostre Seigneur : c'est elle qui prepare les chemins, c'est une voix qui crie : Applanissés le chemin du Seigneur. Et tout ainsy que saint Jean-Baptiste est venu devant nostre Seigneur pour preparer le peuple à le recevoir, ainsy faut-il que l'humilité vienne preparer les cœurs pour par apres y recevoir la charité ; car elle ne pourra jamais demeurer dans un cœur que l'humilité ne luy aye premierement preparé le logis. »

Saint Anthoine fut un jour ravy en extase, et, comme il fut revenu à soy, ses bons religieux lui demanderent ce

qu'il avoit veu. « Ah ! mes chers enfants, j'ai veu, leur dit-il, le monde tout rempli de filetz propres à faire non seulement chopper, mais encore tomber lourdement les hommes dans de profonds precipices. » De quoy tous estonnés, ils luy dirent : « Et si tout le monde est rempli de filetz, qui est-ce qui en pourra eschapper? » Il leur respondit : « Ceux-là seulement qui seront humbles. » En quoy nous voyons combien l'humilité est requise pour eviter les tentations, et eschapper de tomber dans les filetz du Diable.

Saint Jean avoit cette vertu en un degré de tres-grande perfection. « Vous me demandés, dit-il aux Juifs, pourquoy je baptize. Je baptize, respondit-il, avec de l'eau : *Ego baptizo in aqua.* Mais il y en a un parmy vous, lequel vous ne connoissés pas, qui doit venir apres moy, et qui est fait devant moy, duquel je ne suis pas digne de deslier les souliers, qui vous baptizera au saint Esprit : *Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto*[1]. Toutesfois, puisque vous voulez sçavoir qui je suis, je vous dy que je ne suis rien qu'une voix : » comme s'il eust voulu dire : O pauvres gens ! vous estes bien trompés. Vous pensés que je sois le Messie, par ce que je ne suis pas vestu comme les autres hommes, mon vestement n'estant tissu que de poil de chameau, et que je ne mange point de viande, ni de pain, et ne me nourris que de miel sauvage et de sauterelles, que je ne bois point de vin, et n'ay point de maison, ains que j'habite dans ce desert avec les bestes, et suis le rivage du fleuve Jordain, baptizant et preschant la penitence; et pour cela vous croyés que je suis le Messie, ou quelque grand personnage : or je vous dy que je ne suis rien de tout ce que vous pensés, et que je ne suis seulement que la voix de celuy qui crie au desert : Aplanissés le chemin du Seigneur : *Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.*

Mais comment saint Jean se pouvoit-il humilier et abais-

[1] S. Marc. II.

ser davantage que de dire qu'il n'estoit qu'une voix; car la voix n'est rien qu'une fumée, qu'une exhalaison et qu'un son qui se dissipe en l'air en faysant quelque peu de bruit. Vous croyés, vouloit-il dire aux Juifs, que je sois le Messie, et moy, je vous dy en un mot que je ne le suis pas, et que je suis moins qu'homme; car je ne suis qu'une simple voix sans substance, qui se dissipe et se perd en un moment. Si vous allés dans ce desert parmi ces rochers, vous y treuverés des echos, et si vous parlés, ilz vous respondront, d'autant que vostre voix entrant dans des concavités de la terre, et frappant ces corps propres à retentir, il s'y forme une espece de parolle semblable à la vostre, qui n'est autre chose qu'un son et reflexion de voix. Or dites moy, je vous prie, qui est-ce d'entre vous qui estime que l'echo soit un homme, à cause qu'il luy respond? l'on sçayt bien que l'echo n'est rien qu'un son ou retentissement de voix : or c'est ce que je suis, et rien davantage, disoit ce saint.

Vous voyés donc comme le glorieux saint Jean, se comparant à la voix, s'est humilié jusqu'au centre du neant. Mais à mesure qu'il s'abaisse, Dieu l'exalte, et dit tout haut de luy qu'il est prophete et plus que prophete; car il l'appelle ange, disant : Voicy que j'envoye mon ange devant ta face, pour preparer ta voye: *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te.*

Certes c'est de tout temps que la divine sapience a regardé de bon œil les humbles, qu'elle a humilié et abaissé ceux qui s'exaltent, et exalté ceux qui s'humilient, ainsi que le chante nostre glorieuse maistresse nostre Dame en son sacré cantique : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles :* Ceux qui s'exaltent seront humiliés, ceux qui veulent mettre leur siege sur les nuës seront abaissés, et les pauvres qui s'abaissent et s'humilient seront exaltés; car Dieu, qui ayme les humbles, se communiquera à eux, et leur donnera son esprit, par lequel ilz opereront de grandes choses.

En somme saint Jean est proposé par nostre divin Sauveur à toutes sortes de personnes pour estre imité et leur servir d'exemple, et il ne doit pas estre seulement consideré des prelatz et des predicateurs, mais encore des religieux et religieuses, qui doivent specialement imiter son humilité et mortification, et qui à son exemple doivent estre des voix les uns parmy les autres, criant que l'on prepare les voyes, et qu'on aplanisse les chemins du Sauveur, à ce que l'ayant receu en ceste vie, nous jouyssions apres icelle eternellement de luy en l'autre, où nous conduise le Pere, le Filz et le saint Esprit. *Amen.*

# SERMON

## POUR LE QUATRIEME DIMANCHE DE L'ADVENT.

*Factum est verbum Domini super Joannem, Zachariæ filium, in deserto, et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.* LUC. III.

La parole de Dieu est tombée sur Jean, filz de Zacharie, au desert, et il vint par toutes les contrées d'alentour le Jourdain, preschant le baptesme de la penitence, en la remission des pechés. S. LUC. III.

Le glorieux saint Jean, ainsi que je vous monstray dimanche, ayant donné des preuves tres suffisantes de la grandeur de son humilité, lorsqu'estant enquis s'il estoit le Christ ou quelque grand prophete, il respondit franchement qu'il ne l'estoit pas, ainsi que dit l'evangeliste ; se voyant pressé par ceux qui estoient venus à luy de dire qui il estoit, il leur respondit : Je suis la voix de celuy qui crie au desert : Applanissés le chemin du Seigneur : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini ;* comme leur voulant dire : Je ne suis pas celuy qui crie : Faites penitence, ains seulement la voix de celuy qui vous le dit par moy. O certes ! il est vray que ce n'estoit pas saint Jean qui crioit, mais nostre Seigneur qui parloit par sa bouche.

Le grand apostre saint Paul, escrivant aux Thessaloniciens, leur disoit : «Quand vous avés receu de nous la parole de la predication, vous l'avez receuë, non point comme parole d'homme, mais comme parole de Dieu, laquelle aussi a operé en vous. Or il est certain que si nous voulons tirer profit des choses qui nous sont dites et des enseignemens qui nous sont donnés, nous les devons recevoir comme nous estans ditz de la part de Dieu, qui nous fait connoistre sa

volonté par le moyen des predicateurs ou autres, qui sont ordonnés pour annoncer sa parole, ainsi que je diray maintenant.

Saint Jean estoit sur le bord du fleuve Jourdain preschant la penitence. Ce fleuve estoit à l'entrée d'un desert où il s'estoit retiré, et le monde accouroit à luy de toutes partz pour ecouter ses paroles et estre baptisés, et il disoit à tous : Faites penitence, car le royaume des cieux est proche; preparés les voyes du Seigneur, applanissés et redressés les chemins : *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum ; parate viam Domini, rectas facite semitas ejus*[1]. Mais d'autant, disoit ce glorieux saint, que je crie et presche en ce desert qu'on fasse penitence, vous voulés sçavoir qui je suis : je vous dy que je ne suis que la voix de celuy qui crie; comme s'il disoit : Ce n'est pas moy qui crie : Faites penitence, mais c'est Dieu qui le vous dit par moy, et je ne suis que la voix et la trompette par laquelle il vous fait sçavoir et entendre ce que vous devés faire pour vous disposer à son advenement : c'est pourquoy vous devez ecouter mes paroles, non comme miennes, mais comme paroles de Dieu.

Or ce qui est dit en l'evangile de ce jour, que la parole de Dieu est tombée sur Jean, filz de Zacharie, au desert, se peut entendre diversement, d'autant que la parole de Dieu tombe specialement sur les cœurs en deux manieres : la premiere est, quand nostre Seigneur parle au cœur de quelqu'un pour l'instruire, et luy enseigner ce qui est de sa volonté et de son bon plaisir, luy faisant connoistre ce qu'il doit faire pour sa conduite particuliere; la seconde est, quand elle tumbe sur le cœur, non pour soy seulement, mais aussi pour la porter et communiquer aux autres, afin de leur faire sçavoir ce qui est de la volonté de Dieu, soit par la predication ou autrement : et c'est en cette maniere

[1] S. Matth. III.

qu'elle tumba sur saint Jean, qui fut choisi et esleu de Dieu pour estre son avant-coureur, et pour annoncer sa venuë au peuple. Mais notés ce mot que je diray en passant, que nul ne peut estre receu ni eslevé en quelque dignité et prelature, si la parole de Dieu ne tombe sur luy, c'est à dire, qu'il ne soit premierement choisy et esleu de Dieu. Et le choix et les elections que Dieu fait de ses creatures sont presque tousjours communes et ordinaires, et l'on n'en doit point desirer ny rechercher de particuliere ny d'extraordinaire; car les vocations particulieres et extraordinaires sont dangereuses et suspectes, quand elles ne sont pas approuvées ny authorisées par les pasteurs et maistres de la vie spirituelle.

Or saint Jean fut esleu et choisi de nostre Seigneur pour annoncer sa venuë au monde, et luy-mesme approuva sa vocation et maniere de proceder. Il l'envoya devant luy et le suivit, et prescha ce qu'il avoit presché. Il est donc certain que ce glorieux saint devoit annoncer la parole de Dieu, prescher la penitence, et faire les autres fonctions de sa charge : mais comme il estoit obligé de crier que l'on preparast la voye au Seigneur, que l'on applanist les sentiers et les chemins, le peuple auquel il preschoit estoit aussi obligé non seulement de l'ecouter, mais encore de faire ce qu'il leur disoit, et de recevoir le baptesme qu'il leur presentoit : car si les predicateurs sont obligés de prescher et annoncer la parole de Dieu, l'on est aussi obligé de l'escouter, et bien recevoir ce qu'ils disent de sa part et le mettre fidellement en prattique, et, pour le bien faire, il faut bien mascher et savourer ce que l'on a ouï, afin d'en faire une bonne digestion; car, dites-moy, je vous prie, qu'eust-il servy au peuple d'Israël que Dieu leur eust fait pleuvoir la manne au desert pour leur nourriture, s'ilz ne l'eussent voulu recueillir et ramasser? Et que leur eust-il profité de la recueillir, s'ils ne l'eussent voulu manger pour s'en nour-

rir et substanter? Certes quand Dieu fit tomber la manne du ciel pour nourrir ce peuple, il l'obligea de se lever du matin pour l'aller recueillir avant que le soleil fust levé, et non seulement de la recueillir, mais encore de la manger, afin de s'en nourrir et substanter. De mesme pouvons-nous dire que ceux à qui on presche la parole de Dieu sont obligés non seulement de l'escouter, mais encor de la prattiquer, afin d'en nourrir et substanter leurs ames.

Il y a deux causes principales pour lesquelles l'on ne profite pas de cette divine parole. La premiere est, que si bien on l'escoute, l'on n'est pas neantmoins bien determiné de la mettre en prattique, l'on differe tousjours l'execution jusqu'au lendemain. O que nous sommes miserables! ne voyons-nous pas que ces remises que nous faysons de l'execution des volontés divines sont la cause de nostre perte et de nostre mort spirituelle, et que tout nostre bien ne consiste qu'au temps present, la vie de l'homme ne consistant qu'au jour et mesme qu'au moment auquel il vit; car qui se peut promettre qu'il vivra jusqu'au lendemain? O certes! personne ne le peut, nostre vie ne consistant qu'en ce seul moment que nous possedons, en telle sorte que nous ne nous en pouvons pas promettre ni asseurer un autre.

Or, cette verité estant supposée, comment osons-nous differer de nous mettre en l'execution et en la prattique de ce qui nous est annoncé par les predicateurs, qui peut servir à nostre amendement et conversion, puisque du moment present, duquel seul nous jouïssons et entendons ce qui est propre pour nostre salut, despend peut-estre nostre bonheur eternel. Je dy donc que la premiere cause pour laquelle nous ne profitons pas des choses qui nous sont dites et enseignées, c'est que nous usons de remises, et ne nous mettons pas promptement en la prattique d'icelles.

La seconde cause qui nous empesche de tirer profit de la parole de Dieu est une certaine avarice spirituelle, qui fait

que l'on recherche et s'empresse pour sçavoir beaucoup de choses : et vous treuverés des personnes qui ne se lasseront jamais de recueillir de nouveaux documens, et qui sont tous-jours à demander des enseignemens ; mays, apres cela, elles n'en mettent pas un seul en prattique : or je dy que cela est une avarice spirituelle, qui est un vice assés grand en la vie devote, d'autant que cela ne fait que dissiper et troubler l'esprit. Vous en treuverés d'autres qui sont tous-jours aprés à rechercher et amasser des livres nouveaux, et faire des grandes bibliotheques. Hé ! pauvres gens, que voulés-vous faire de cela? Pensés-vous que vostre perfection et vostre salut consiste à faire grand amas de livres et de documens spirituelz? ne sçavés-vous pas que nostre Seigneur, voulant esloigner l'avarice et les sollicitudes du cœur de ses disciples, leur commanda de vivre au jour la journée, et de n'avoir point soucy du lendemain? *Nolite solliciti esse in crastinum; crastinus enim dies sollicitus erit sibi ipsi : sufficit diei malitia sua.*

Entre toutes les ordonnances que Dieu fit aux enfans d'Israël, il leur commanda specialement de ne recueillir chacun qu'une mesure de manne, c'est à sçavoir, ce qui estoit suffisant pour leur nourriture d'un jour, et leur defendit expressement qu'aucun n'en gardast pour le lendemain ; et s'il arrivoit que quelqu'un en gardast par provision, il s'y engendroit des vers, et elle se tournoit en corruption. La mesme ordonnance se doit faire aux avares spirituelz. Vivés au jour la journée, leur doit-on dire, profités des enseignemens qui vous seront donnés chaque jour, et vous en nourrissés bien, les mettant en pratique, puis laissés faire à la divine providence ; car apres, elle vous pourvoira selon vostre besoin : usés bien seulement de ce qui vous est donné chaque jour, puis soyés libres de tout autre soin. Ne sçavés-vous pas que dans les viandes qui sont gardées il s'y engendre des vers? certes je crois que les vers qui rongeront

les consciences des damnés ne seront pas les moindres peines qu'ilz souffriront, ains qu'elles seront les plus grandes. Mais quelz seront ces vers, sinon les vifs et puissans remords qui picqueront et rongeront eternellement leurs ames, par le ressouvenir et la vuë de tant d'instructions, de moyens et d'occasions qu'ilz auront eus de servir Dieu sans en avoir profité? O quelz remords de conscience aura-on à l'heure de la mort, voyant le nombre infiny de documens, advis et enseignemens qui nous auront esté donnés pour nostre perfection, lesquelz nous aurons negligés et rendus inutiles! Ce seront certes les plus grandes douleurs que l'on ressentira alors que celles-là. Vous voyés donc bien maintenant comme l'avarice spirituelle est un grand defaut, qui nous empesche de profiter de la parole de Dieu.

Revenons à nostre evangile. Je l'expliqueray le plus familierement qu'il me sera possible; mais pour ce faire, il en faut dire briefvement l'histoire.

Du tems que Tibere Cesar estoit empereur de Rome, qu'Herode estoit roy de Judée, que Ponce Pilate presidoit en Hierusalem, et qu'Anne et Caïphe, princes des prestres, estoient assis dans la chaire de Moyse, Dieu envoya son prophete, à sçavoir le glorieux saint Jean, qui fut sa voix, qui crioit au desert: « Applanissés le chemin du Seigneur, faites penitence; car le salut est proche. » Et pour l'explication de ces paroles, je me serviray de celles que dit Isaye aux Israëlites dans le quarantieme chapitre de ses propheties, qui sont les plus douces et aggreables qui se puissent entendre. C'est une chose merveilleusement suave que de lire les escritz de ce saint prophete: ses paroles sont fluides, emmiellées et accompagnées d'une science incomparable; c'est un fleuve d'eloquence, où l'on descouvre des choses admirables.

Lorsque le peuple d'Israël fut mené en servitude par les Gentilz, et envoyé captif parmy les Perses et les Medes, le bon Cyrus, apres une longue captivité, se resolut de les re-

tirer de cette servitude, et les ramener en la terre de promission ; alors le prophete Isaïe, avec une divine poësie, entonna ces belles parolles : *Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester. Loquimini ad cor Hierusalem et advocate eam, quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius* [1]. O peuple d'Israël, consolés-vous, mais consolés-vous, dit le Seigneur nostre Dieu, et vostre consolation ne sera point vaine ni inutile. Parlés au cœur de Hierusalem, et l'appellés ; car sa malice est accomplie, et par ce que son iniquité est venuë à son comble, elle luy sera pardonnée: et pour cela (disoit ce grand prophete au peuple d'Israël) applanissés vos voyes, et redressés vos chemins, affin que Cyrus vous retirant de captivité, et vous ramenant en la terre de promission, ne treuve point de tortuosité.

Il y a un grand nombre d'interpretations sur ces paroles, et quelques docteurs demandent pourquoy est-ce que Dieu dit qu'il pardonnera au peuple d'Israël leurs iniquités, par ce qu'ils sont venus au comble de leur malice : *Quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius.* Les anciens Peres, au rapport de saint Gregoire, disent que ces paroles se peuvent entendre en deux manieres. La premiere est, comme si Dieu disoit : Lorsqu'ilz sont au plus fort de leurs travaux et afflictions, et qu'ilz ressentent plus vivement le faix de leurs iniquités en cet esclavage et servitude où ilz sont reduitz, apres les avoir punis de leurs meschancetés par cette tribulation et ce fleau, je les ay regardés, et en ay eu compassion au plus fort de leur malice, c'est à dire, au plus mauvais de leurs jours, et me suis contenté de ce qu'ilz ont souffert pour leurs pechés, et pour cela maintenant leurs iniquités leur seront pardonnées et je les retirerai de leur captivité et servitude. Jacob se plaignant de la briefveté de sa vie, disoit ces paroles : Mes jours sont courtz, mais ilz sont mauvais : *Dies peregrinationis meœ parvi et mali* [2];

[1] Isaïe. XL. — [2] Gen. XLVII.

comme voulant dire : Ces jours de la peregrination de ma vie sont courtz, ilz ne font que passer, et ressemblent à une ombre qui disparoist en un instant; mais neantmoins ilz sont mauvais, d'autant qu'ilz sont chargés et suivis de tant de miseres et de travaux qu'apporte avec soy cette vie presente, qu'encore qu'ilz soient courtz, ilz ne laissent pas d'estre mauvais et pleins de malice. Ce qu'il disoit, à cause des grandes peines et tribulations qu'il souffroit[1].

La seconde maniere en laquelle nous pouvons entendre ces paroles d'Isaye : «Dites au peuple d'Israël : A cause que leur malice est venuë à son comble, leurs iniquités leur seront pardonnées,» est comme s'il vouloit dire : Lorsqu'ilz sont venus au comble, au midy et au plus haut point de leurs meschancetés et ingratitudes, lorsqu'il semble qu'ilz n'ayent plus aucune souvenance ni memoire de Dieu et de ses bienfaitz, leur iniquité leur sera pardonnée; c'est à dire, au tems auquel ilz meriteroient d'estre precipités dans l'enfer et perdus pour jamais, Dieu leur pardonnera et ne se souviendra plus de leurs meschancetés.

Certes, quand la divine Providence a voulu faire voir aux hommes combien grands estoient les effectz de sa misericorde, ç'a esté lorsque, pour leurs pechés, ilz ne devoient plus attendre sinon de ressentir la fureur de son courroux et la terreur de sa justice; en ce tems-là, dis-je, auquel il n'y avoit aucune disposition de la part des hommes, et que Dieu estant extremement offensé par eux, il n'avoit aucun motif qui le pust esmouvoir à leur faire misericorde. C'est en ce tems-là qu'il a fait voir des effectz admirables de sa bonté envers eux; bien que ce soit de grands effectz de sa misericorde, de nous departir continuellement ses graces, nous pardonnant les fautes que nous commettons journellement et à toute heure contre sa divine Majesté, laquelle, non contente de cela, recompense encore les services que nous luy

[1] S. Matth. IV.

rendons par de si grandes faveurs que celuy qui correspond à une grace se dispose pour en recevoir une seconde, et qui correspond à cette seconde se dispose pour en recevoir une troisieme, et de cette troisieme une quatrieme, et ainsy consecutivement; car selon le dire des theologiens scholastiques, qui est tres-veritable, Dieu ne manque jamais de son costé, et, si l'ame est fidelle à correspondre à ses graces, il luy en donnera tous-jours de nouvelles, et ainsy, s'advançant tous-jours par une fidelle correspondance, elle se rendra digne de participer à de grands biens et de recevoir de signalées faveurs : et pour cela Dieu, en tant et tant d'endroitz de la sainte Escriture, nous recommande la fidelité à correspondre aux bons mouvemens, lumieres et inspirations qu'il nous donne. En quoy certes reluit merveilleusement la grandeur de sa misericorde envers nous.

Mais quand, outre ce que j'ay dit, sa providence a voulu donner aux hommes des effectz et des traitz plus grands de sa bonté, ç'a esté une chose admirable, qu'il n'a pas voulu qu'aucun motif l'ait induit à ce faire; ains sans y estre poussé d'aucune cause que de sa seule bonté, il s'est communiqué à eux d'une façon du tout merveilleuse.

Lorsqu'il vint en ce monde, c'estoit, comme nous venons de dire, au tems que les hommes estoient arrivés au comble de leur malice; lorsqu'ilz vivoient sans roy, et que les loix estoient entre les mains d'Anne et de Caïphe, hommes meschans au possible; lorsqu'Herode regnoit, que Ponce-Pilate presidoit en la Judée : ce fut en ce tems-là, dis-je, que Dieu vint au monde pour nous rachepter, et nous delivrer de la tyrannie du peché et de la servitude de nostre ennemy, sans estre esmeu à ce faire que de son immense bonté, qui le porta à se communiquer aux hommes en cette sorte. Certes, le cœur de nostre divin Sauveur et Maistre estoit tout remply de misericorde et de douceur pour le genre humain, et il en donna à ce coup des preuves et tesmoignages admirables,

comme il a fait en diverses autres occasions, où sa misericorde a fait paroistre et esclater sa grandeur, ainsy qu'il se voit en plusieurs endroitz de la sainte Escriture.

Quand est-ce qu'il pardonna à saint Paul, sinon lorsqu'il estoit au comble de sa malice? car chacun sçayt qu'au tems de sa conversion il estoit en sa plus grande haine et furie contre Dieu, et, ne pouvant assouvir sa rage contre luy, il tournoit son courroux contre l'Eglise, mays avec une telle fureur qu'il faysoit tout son possible pour l'exterminer: *Spirans minarum et cœdis in discipulos Domini* : et neantmoins ce fut alors que nostre Seigneur contrepointa sa malice et son ingratitude par sa misericorde, qu'il le toucha, le convertit et luy pardonna toutes ses iniquités, au tems mesme qu'il avoit plus desmerité. O Dieu! combien fut grande cette divine misericorde à l'endroit de ce saint apostre! Certes nous voyons tous les jours de semblables effectz de la bonté de Dieu envers les pecheurs; car lorsqu'ilz sont plus obstinés et endurcis en leurs pechés, et qu'ilz sont venus à un tel point qu'ilz vivent comme s'il n'y avoit point de Dieu, de paradis ni d'enfer, c'est alors qu'il leur fait voir et descouvre les entrailles de sa pieté et douce misericorde, dardant un rayon de sa divine lumiere dans leur ame, qui leur fait voir le miserable estat où ilz sont, affin qu'ilz s'en retirent.

Or je ne lis jamais la conversion de David sans m'estonner de voir que ce prophete, apres avoir commis de si grands pechés, soit demeuré pres d'un an en iceux sans se reconnoistre, dormant d'un sommeil lethargique sans se reveiller, ni s'apercevoir du miserable estat où il estoit. O Dieu! son peché eust esté en quelque façon plus excusable, s'il l'eust commis quand il estoit berger et gardoit les brebis. Mais que David aye peché apres avoir reçu tant et de si grandes graces de sa divine Majesté, apres avoir receu tant de clartés, de lumieres et de faveurs, luy qui avoit fait tant et tant de mer-

veilles et prodiges; et que David, qui avoit tous-jours esté nourry et eslevé dans le sein de la douce clemence et misericorde de Dieu, soit venu jusques-là que de commettre de si grands forfaitz, et soit demeuré apres si long-tems sans les reconnoistre : ô certes c'est une chose digne de grand estonnement! Il avoit commis un adultere; mais c'estoit encore peu (ô misere extreme de l'esprit humain, qui ne veut point qu'on voye ses fautes!) : David apres cela pensant couvrir cette premiere faute, il s'essaya de faire enyvrer Urie; mays n'ayant pas reüssi en son dessein, il se resolut, pour venir à chef de son entreprise, d'en commettre une troisieme, plus grande que les deux autres, qui estoit de le faire tuer à la guerre, et pour cela il escrivit à son lieutenant et general d'armée, et luy commanda d'exposer Urie et le mettre à la teste des ennemys, puis de l'abandonner, affin qu'il fust tué; ce qui fut fait ainsy que David l'avoit ordonné : de maniere qu'il commit plusieurs pechés, les entassant les uns sur les autres, faisant les uns pour couvrir les autres, et demeura ainsy croupissant dans ses pechés prés d'un an, sans s'appercevoir du miserable estat où il estoit, ni se ressouvenir de Dieu.

Voilà donc le pauvre David, par cet oubli de Dieu, sans aucune disposition à la grace : mays la divine bonté le voyant dans cet aveuglement, pour le retirer de son peché, luy envoya le prophete Nathan, lequel luy voulant faire reconnoistre sa faute, se servit d'une parabole, lui disant qu'un homme riche qui avoit un grand nombre de brebis et de bœufs avoit pris à un pauvre homme une seule brebis, qu'il avoit acheptée, qu'il nourrissoit dans sa mayson, et qu'il aymoit uniquement, et la luy avoit ostée. Voyés, je vous prie, comme le prophete luy parloit sagement de sa faute en tierce personne pour la lui faire reconnoistre et confesser : mais comme David estoit dans un si grand aveuglement qu'il ne voyoit point son péché, ne s'appercevant

pas que le prophète Nathan parloit de luy, il prononça la sentence de mort contre celuy qui avoit desrobé cette brebis, le condamnant de plus à en rendre quatre fois autant.

Considerés, je vous prie, comme le pauvre David estoit endurcy dans son peché, et n'en avoit aucun ressentiment; mais pour les fautes des autres, il les connoissoit fort bien, et sçavoit bien leur imposer un chastiment proportionné à leur demerite. Or le prophete Nathan voyant qu'il ne reconnoissoit point ses fautes, luy dit franchement que c'estoit luy qui avoit desrobé cette brebis; ce qu'entendant le pauvre David, touché de contrition : Ah! dit-il, j'ay péché contre le Seigneur : *Peccavi Domino.* Lors Nathan luy dit : Par ce que vous avés confessé vostre peché, Dieu vous pardonne et vous ne mourrés point : *Dixitque Nathan ad David : Dominus quoque transtulit peccatum tuum : non morieris.*

Or quel plus grand effet voudriés-vous voir de la misericorde de Dieu que celuy-là? car au temps auquel il semble que David estoit au comble de sa malice, Dieu luy pardonna son iniquité. Mays quel changement fit-il apres qu'il eust reconnu sa faute? il ne faisoit plus que gemir et pleurer son aveuglement, l'on n'entendoit plus sortir de sa bouche que cette parole : *Peccavi,* et, criant misericorde à Dieu, il alloit tous-jours disant ce psalme de la penitence : *Miserere mei, Deus.*

Il y a plusieurs autres exemples dans l'Escriture sainte semblables à cettuy-cy, par lesquels Dieu nous a manifesté la grandeur de sa misericorde, et où nous voyons la verité de ces paroles d'Isaye : *Quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius :* Par ce que leur malice est venuë à son comble, elle leur sera pardonnée. Et quant à ce qu'il dit : Preparés les voyes, et applanissés les chemins du Seigneur : *Parate viam Domino, rectas facite in solitudine semitas Dei nostri;* il vouloit dire que le grand roy Cyrus

devoit bien-tost ramener les Israëlites de la captivité de Babylone en la terre de promission. Mais bien que ces paroles ayent esté dites pour ce sujet, si est-ce neantmoins que le principal but du prophete estoit de parler de l'advenement de nostre Seigneur. Saint Jean donc preschant la penitence, et annonçant au peuple que le Sauveur estoit proche, il se sert des paroles du prophete Isaye : Je suis la voix, dit-il, de celuy qui crie au desert : Preparés le chemin du Seigneur : *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.*

Or puisque nostre divin Sauveur est proche, que faut-il faire, mes cheres Sœurs, pour nous preparer à son advenement? Saint Jean nous l'enseigne en ses predications, quand il dit qu'on face penitence. Certes, il est vray que la meilleure disposition qu'on puisse avoir pour l'advenement de nostre Seigneur, c'est de faire penitence : il faut tous passer par là sans exception; car comme nous sommes tous pecheurs, aussi avons-nous tous besoin de penitence. Mais cela est trop general, il nous faut toucher quelques particularités d'icelle : saint Jean nous en marque quelques-unes en l'evangile de ce jour : *Rectas facite semitas ejus. Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur :* Applanissés le chemin du Seigneur, dit-il : remplissés les vallées, abaissés les monts et collines, redressés les chemins raboteux et tortus.

Certes, il n'y a nul doute que quand l'on treuve plusieurs chemins raboteux et qui s'entortillent les uns dans les autres, cela fatigue et lasse grandement le pelerin. Il en va tout de mesme en l'exercice de nostre chemin spirituel. Il y a tant de monts et de vallées, tant de tortuosités! et tout cela ne peut estre redressé que par la penitence : c'est elle qui remplit les vallées, qui rabaisse les montz, et qui redresse et esgale les chemins tortus, ainsy que je diray maintenant.

« Faites penitence, » dit saint Jean, c'est-à-dire, abaissés ces

monts d'orgueil, remplissés ces vallées de tiedeur et de pusillanimité, par ce que le salut est proche. Or ces vallées que ce glorieux saint veut qu'on remplisse ne sont autres que la crainte, laquelle quand elle est trop grande nous porte au descouragement. Le regard des grandes fautes commises apporte quant et soy une certaine horreur, un estonnement et une crainte qui abat le cœur : et cela sont des vallées qu'il faut remplir de confiance et d'esperance pour l'advenement de nostre Seigneur. Un grand saint parlant un jour à une sainte penitente, qui avoit commis de grands pechés, luy disoit ces paroles : Craignés, mays esperés : craignés, de peur que vous ne deveniés superbe et orgueilleuse; mays esperés, de peur que vous ne tumbiés dans le desespoir et descouragement; car la crainte et l'esperance ne doivent point aller l'une sans l'autre, d'autant que si la crainte n'est accompagnée d'esperance, elle n'est pas crainte, ains desespoir, et l'esperance sans la crainte est presomption : *Omnis vallis implebitur*. Il faut donc par la confiance meslée avec la crainte remplir ces vallées de descouragement qui viennent de la connoissance des pechés que nous avons commis.

*Omnis mons et collis humiliabitur :* Abaissés, dit le glorieux saint Jean, les montagnes et collines. Quelles sont ces montagnes, sinon la presomption, l'orgueil et l'estime qu'on a de soy? qui est un tres-grand empeschement pour l'advenement de nostre Seigneur, lequel a de coustume d'humilier et rabaisser les superbes; car il va penetrant au fond du cœur pour descouvrir l'orgueil qui y est caché. Prenés donc garde que vous ne soyés semblables à ce miserable Pharisien duquel il est parlé en l'Evangile, qui estoit une montagne d'orgueil, presumant d'estre quelque chose plus que les autres, se vantant et glorifiant de quelques vertus apparentes qui estoient en luy, en suite de quoy il disoit par une vaine presomption : « Seigneur, je vous rends graces de ce que je

ne suis pas comme le reste des hommes. Je paie les dixmes, je jeusne tant de fois la semaine ; » et choses semblables qu'il alleguoit pour se priser. Mais Dieu voyant l'orgueil de ce Pharisien, il le rejetta : ou au contraire le pauvre publicain, qui devant le monde estoit une montagne tres-haute et raboteuse, fut abaissé et aplani devant Dieu lorsqu'il vint au temple, où n'osant lever les yeux pour regarder le ciel, à cause des grands pechés qu'il avoit commis, il se tenoit à la porte frappant sa poictrine, avec un cœur contrit et humilié, et par cette humilité il fut digne de treuver grace devant sa divine bonté, et s'en retourna justifié en sa mayson : *Descendit hic justificatus in domum suam ab illo.*

J'aurois encore plusieurs choses trés-utiles à dire sur ce subjet pour nostre instruction ; mays il faut finir. « Applanissés, dit le glorieux saint Jean, les chemins ; redressés ceux qui sont tortus, affin de les rendre esgaux, » qui est autant comme s'il disoit : Redressés tant d'intentions sinistres et obliques, pour n'avoir plus que celle de plaire à Dieu, en faysant penitence, qui doit estre le but auquel nous devons tous viser. Comme le marinier, quant il conduit sa barque, a tous-jours l'œil sur l'esguille marine, pour voir s'il va droit où il pretend : de mesme devons-nous tous-jours avoir l'œil ouvert pour embrasser les actes de penitence, affin de parvenir au ciel, qui est le lieu où nous aspirons.

Il se treuve plusieurs personnes dans le monde lesquelles ne veulent point regarder la penitence jusques à l'extremité de leur vie. Dieu est si bon et si misericordieux, disent-elles ; il nous pardonnera à la fin de nos jours : donnons-nous seulement du bon tems, et à l'heure de la mort nous dirons un bon *peccavi.* Mais qu'est-ce que cela, sinon une grande presomption, prenant occasion de la bonté de Dieu de croupir dans leurs pechés? Hé ! ne sçavent-ilz pas qu'encor que Dieu soit infiniment misericordieux, il est aussi infiniment juste, et que quand sa misericorde est irritée elle provoque sa justice?

Redressés les chemins, c'est-à-dire, esgalés vos humeurs par la mortification de vos passions, inclinations et aversions. Or cette esgalité d'humeur est une vertu des plus necessaires aux personnes qui prattiquent la devotion, qui soit en la vie spirituelle, et pour laquelle on a tous-jours à travailler. O que c'est une chose merveilleusement suave que de considerer la vie de nostre divin Sauveur et Maistre ! car l'on y voit reluire cette parfaite esgalité parmy l'inesgalité des divers accidens qui luy arriverent pendant tout le cours de sa vie mortelle : certes personne n'a jamais eu cette esgalité en telle perfection que luy, et la sacrée Vierge nostre glorieuse Maistresse. Tous les saintz ont bien travaillé pour l'acquisition de cette vertu : mais quoy qu'ilz ayent fait, leur esgalité n'a point esté si parfaite qu'il ne s'y soit treuvé quelque inesgalité, non pas mesme en saint Jean-Baptiste ; car il avoit, selon l'opinion de quelques docteurs, commis des pechés venielz, comme j'ay dit autresfois.

O que c'est une chose desirable, mes cheres Sœurs, que cette esgalité d'esprit et d'humeur, et que nous devons travailler fidelement pour l'acquerir ! car nous sommes plus variables et inconstans qu'il ne se peut dire. L'on treuvera des personnes qui maintenant estans de bonne humeur, seront d'une conversation agreable et joyeuse : mays tournés la main, vous les treuverés chagrins et inquietés. Vous en treuverés d'autres à qui il faut parler à cette heure d'une façon, d'icy à peu d'une autre ; tel aura à cette heure le cœur en douceur, lequel apres, pour peu que vous attendiés, sera dans l'impatience.

En somme qu'est-ce que l'on void parmy les hommes, sinon de continuelles bigearreries et inesgalités d'esprit, qui sont des chemins tortus et raboteux que nous devons redresser pour l'advenement de nostre Seigneur? Mais pour le bien faire, il nous faut aller à l'eschole du glorieux saint Jean-Baptiste, et le prier de nous recevoir au nombre de ses dis-

ciples ; et s'il nous reçoit, il nous remettra entre les mains de nostre divin Sauveur, lequel par apres nous remettra entre celles du Pere eternel, qui nous donnera sa grace en ce monde et sa gloire en l'autre, où nous le loüerons eternellement. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LA VEILLE DE NOEL.

*Hodie scietis quia Dominus veniet, et mane videbitis gloriam ejus.*
EXOD. XVI.

Vous sçaurés aujourd'huy que le Seigneur viendra, et demain au matin vous verrés sa gloire. EXOD. XVI.

La tres-sainte Eglise, comme tres-soigneuse du salut de ses enfans, a accoustumé de nous preparer dés la veille des grandes solemnités, affin que par ce moyen nous venions à estre mieux disposés pour reconnoistre les grands benefices que nous avons reçeus de Dieu en icelles. En la primitive Eglise, les Chrestiens qui vouloient rendre en quelque maniere satisfaction à nostre Seigneur du sang qu'il avoit fraischement respandu pour nostre salut en mourant sur la croix, avoient un tres-grand soin de bien employer le tems des solemnités, et pour ce subjet il n'y avoit point de feste qui n'eust sa vigile, dés laquelle ilz commençoient à se preparer pour la solemniser; et non seulement cela s'est observé dans la primitive Eglise, ains encor en l'ancienne loy, le jour du sabbat estant tous-jours precedé de plusieurs preparations qu'on faysoit auparavant.

Or la sainte Eglise, comme une mere tres-aymable, nous voulant preparer en la vigile du saint jour de Noël, et ne nous voulant pas laisser surprendre d'un si grand mystere, nous dit ces paroles de l'Exode : *Hodie scietis quia veniet Dominus, et mane videbitis gloriam ejus :* Vous sçaurés aujourd'huy que nostre Seigneur viendra demain; qui est autant à dire : nostre Sauveur naistra demain, et vous le

verrés fait petit enfant, couché dans une cresche. Ces paroles sont prises sur ce que Moyse dit aux Israëlites, lorsqu'il sceut le jour que Dieu avoit destiné pour leur donner la manne dans le desert. Mon intention n'est pas de vous rapporter toute l'histoire, ains seulement d'en prendre ce qui sert à mon subjet. Il leur dit donc, les ayant fait assembler : *Vespere scietis quod Dominus eduxerit vos de terra Ægypti, et mane videbitis gloriam Domini :* Vous sçaurés au soir que le Seigneur vous a retirés de la terre d'Egypte, et au matin vous verrés sa gloire; qui est autant comme s'il eust dit : Il viendra demain au matin; pour leur faire entendre que le benefice de la manne estoit si grand, qu'il sembloit que Dieu deust venir luy-mesme pour l'apporter et distribuer aux enfans d'Israël. Et comme vous voyés que Moyse prit soin de faire qu'ilz se preparassent par la consideration d'un si grand benefice, pour se rendre plus dignes de le recevoir; de mesme, la tres-sainte Eglise nous disant : « Vous sçaurés aujourd'huy que le Seigneur viendra demain, » ne pretend autre chose sinon de faire que pour nous y preparer nous occupions nostre entendement en la consideration de la grandeur du mystere de la tres-sainte nativité de nostre Seigneur.

Ce que pour mieux faire, il faut premierement humilier profondement nos esprits par la connoissance qu'ilz ne sont nullement capables de pouvoir penetrer dans le fond de ce divin mystere, qui est un mystere vrayement chrestien. Je dy chrestien, d'autant que nulz autres que les chrestiens n'ont jamais sçeu comprendre comme il se pouvoit faire que Dieu fust homme, et que l'homme fust Dieu : et quoy que les hommes ayent tous-jours eu une certaine inclination et croyance que cela se pouvoit faire, et mesme qu'il se feroit, il est certain neantmoins que nulz autres que les chrestiens ne sont jamais parvenus à avoir une connoissance parfaite de ce mystere. Or je sçay bien que de tout tems

il y a eu quelques grands personnages, comme les patriarches, les prophetes, et quelques autres des plus saintz d'entre les hommes, qui le sçavoient, specialement en l'ancienne loy, où ils attendoient le Messie qui leur estoit promis : mais toutes ces connoissances estoient fort obscures, et n'estoient nullement semblables à celles des chrestiens ; et quant au commun du peuple, ilz ne pouvoient en façon quelconque comprendre ce mystere, quoy qu'ilz en desirassent l'accomplissement.

Entre les payens mesmes l'on remarque que le desir qu'ilz avoient que l'homme fust Dieu leur a fait faire des choses estranges, jusques là que quelques-uns d'entre eux croyoient pouvoir se faire dieux, et, comme telz, se faire adorer du reste des hommes. Car si bien ilz pensoient qu'il n'y avoit qu'un Dieu supreme, createur et premier principe de toutes choses, ilz ne laissoient pas pourtant de croire qu'il y pouvoit encor avoir plusieurs autres dieux, et qu'il y avoit des hommes qui pouvoient participer en quelque façon aux qualités divines, et lesquelz se pouvoient faire appeller dieux et reconnoistre pour telz : ainsy qu'on peut voir par ce qui arriva à Alexandre le Grand, lequel estant à l'article de la mort, quelques-uns de ses courtisans insensés et flatteurs luy vinrent dire : «Sire, quand vous plaist-il que nous vous facions dieu? «Lors Alexandre monstra bien par la response qu'il leur fit qu'il n'estoit pas si fol qu'eux : « Vous me ferés dieu, leur dit-il, quand vous serés bien-heureux ; » comme leur voulant dire : Il n'appartient pas à des hommes malheureux, perissables et mortelz de faire des dieux, qui ne peuvent estre d'eux-mesmes que bien-heureux et independans des hommes.

C'est ce qui nous fait voir que nulz autres que les hrestiens n'ont jamais pu comprendre cet ineffable mystere de l'Incarnation, par lequel l'homme a esté fait Dieu, et Dieu s'est fait homme, unissant nostre nature à la sienne d'une

union si intime, qu'on peut veritablement dire que Dieu est homme, et que l'homme est Dieu ; bien que nous ne soyons pas capables de comprendre la grandeur de ce divin mystere : car c'est un mystere caché dans les tenebres et l'obscurité de la nuict ; non qu'il soit tenebreux en soy-mesme, car Dieu n'est que lumiere ; mais à cause de la petitesse et foiblesse de nos entendemens, il nous paroist obscur. Et tout ainsy que nos yeux, pour leur foiblesse, ne sont pas capables de regarder la lumiere en la clarté du soleil sans s'obscurcir, en sorte qu'apres s'estre appliqués à regarder ce grand luminaire, nous sommes contraintz de les fermer, n'estans pas par apres capables de rien voir de quelque tems : de mesme pouvons-nous dire que ce qui nous empesche de pouvoir comprendre le mystere de la tres-sainte nativité de nostre Seigneur n'est pas qu'il soit tenebreux ou obscur en soy-mesme. O non, certes ! mays à cause de la grandeur de sa clarté et de sa lumiere, nostre entendement, qui est l'œil de nostre ame, ne le peut regarder longuement sans s'obscurcir, de sorte qu'il est contraint de confesser, en s'humiliant, qu'il ne peut penetrer ce profond et incomprehensible mystere, pour comprendre comme Dieu s'est incarné dans le ventre sacré de la tres-sainte Vierge, et s'est fait homme semblable à nous pour nous faire semblables à luy.

Il est rapporté en l'Exode que Dieu faysoit pleuvoir la manne pendant la nuict dans le desert pour la nourriture de son peuple ; et affin que les Israëlites eussent plus de subjet de luy en sçavoir gré, il voulut luy-mesme preparer le festin et dresser la table ; c'est pourquoy Moyse leur dit : « Vous sçaurés au soir que le Seigneur vous a retirés de la terre d'Egypte, et demain au matin vous verrés sa gloire ; » ce qu'il leur disoit pour leur faire entendre la grandeur du benefice que Dieu leur devoit faire de leur donner ce pain du ciel. Et pour sçavoir comment il operoit cette merveille : il faysoit premierement descendre dans le desert une douce

rosée du ciel sur la terre, qui servoit de nappe, puis soudain la manne tomboit comme petitz grains ou semence de coriandre ; apres quoy, pour monstrer qu'il les servoit honorablement, et à platz couvertz, comme on sert les princes, il faysoit derechef tomber une petite rosée, qui servoit à conserver la manne jusques au matin, que les Israëlites la venoient promptement recueillir avant que le soleil fust levé.

Ainsy Dieu voulant faire ce benefice si signalé et si incomparablement aymable aux hommes de s'incarner et venir naistre icy-bas, il descend sur la terre et dans le desert de ce monde, comme une manne celeste, pour se faire nostre nourriture, jusques à ce que nous parvenions à la terre promise, qui n'est autre que le ciel; mais il nous fait cette grace et opere cette merveille au plus fort de la nuict. Vous voyés donc que c'est dans l'obscurité et dans les tenebres que nostre Seigneur a voulu naistre, et se faire voir à nous comme un petit enfant tout aymable couché dans une cresche, ainsi que nous le verrons demain. Mais considerons, je vous prie, comment cela se fit.

Premierement, je remarque que la tres-sainte Vierge produit son fils virginalement, ainsi que les estoiles produisent leur lumiere, et c'est à tres-juste raison qu'elle porte en son nom de Marie la signification d'estoile de mer, ou d'estoile matiniere. L'estoile de mer, c'est l'estoile du pole, vers laquelle tend tous-jours l'esguille marine, et c'est par elle que les marchands sont conduits sur la mer, et connoissent où tend leur navigation. Or chacun sçayt que tous les anciens Peres de l'Eglise, et mesme les patriarches et prophetes, ont tous regardé cette divine estoile, la sainte Vierge, et ont tous dressé leur navigation à sa faveur. Elle a tousjours esté l'estoile polaire et le port favorable de tous les hommes qui ont navigué sur les ondes de la mer de ce miserable monde, pour s'empescher des naufrages ordinaires,

affin d'eviter par son moyen de tomber dans les ecueils et precipices du peché. N'est-elle pas aussi cette belle estoile matiniere qui nous a apporté les gracieuses nouvelles de la venuë du Soleil de justice? Les prophetes n'ont-ilz pas sceu que la Vierge concevroit et enfanteroit un filz qui seroit Dieu et homme tout ensemble, mais que cela se feroit par la vertu du Saint-Esprit, et qu'elle le produiroit virginalement? *Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* Quelle apparence, je vous prie, y auroit-il de penser que nostre Seigneur deust violer l'integrité de sa tres-saincte Mere, luy qui ne l'a choisie pour estre sa mere sinon par ce qu'elle estoit Vierge? et comment luy, qui est la pureté mesme, eust-il pu diminuer sa pureté virginale?

Nostre Seigneur est engendré et produit de toute eternité au sein de son Pere celeste virginalement, et bien qu'il prenne la mesme divinité que son Pere eternel, il ne la divise pas neantmoins, ains demeure tous-jours un mesme Dieu avec luy. Ainsy la tres-sainte Vierge a produit son Fils nostre Seigneur virginalement en terre, comme il est produit de son Pere eternellement au ciel, avec cette difference neantmoins qu'elle le produit de son sein et non pas dans son sein; car dés-lors qu'il en fut sorti, il n'y rentra plus : mais le Pere celeste le produit de son sein et en son sein; car il y est tous-jours et y sera eternellement, d'autant qu'il n'est qu'une mesme chose avec luy par unité d'essence. Cecy ne doit pas estre espluché ni consideré curieusement : *Generationem ejus quis enarrabit?* Car qui est-ce qui racontera sa generation? dit Isaïe : et ne faut pas alambiquer nostre entendement apres la recherche de cette divine production, qui est trop haute pour luy, quoy qu'on s'en puisse servir pour fondement des meditations que l'on fait sur le mystere de la tres-sainte nativité de nostre Seigneur.

C'est donc à tres-juste rayson que la tres-sainte Vierge

porte en son nom la signification d'estoile ; car tout ainsy que les estoiles produisent leur lumiere virginalement sans en recevoir aucun detriment, ains en paroissent plus belles à nos yeux : de mesme nostre Dame a produit cette lumiere eternelle, son Fils tres-benit, sans en recevoir aucun detriment de sa pureté virginale ; avec cette difference neantmoins qu'elle le produit sans effort, secousse, ni violence quelconque : ce que ne font pas les estoiles ; car il semble qu'elles produisent leur lumiere par secousse, et avec quelque violence et effort.

Je remarque en second lieu que la manne avoit trois sortes de goutz qui luy estoient propres et particuliers, outre lesquelz elle avoit encore, selon l'opinion de quelques docteurs, autant de divers goustz qu'on eust peu desirer : de sorte que si les enfans d'Israël desiroient de manger du pain, la manne en avoit le goust ; de mesme, s'ilz desiroient de manger des perdrix, ou quoy que ce fust, la manne en avoit aussi le goust. Or quant à cette diversité de goustz, la pluspart des Peres sont en doute si tous les Israëlites, tant les mauvais que les bons, participoient à cette faveur, ou si Dieu faysoit seulement cette grace aux bons. Que cela fust ou non, il est certain neantmoins que la manne avoit tousjours trois sortes de goustz qui luy estoient propres, à sçavoir, celuy du pain, de l'huyle et du miel : ce qui nous represente tres à propos les trois substances qui sont en ce tres-benit enfant, que nous verrons demain couché dans une cresche ; car tout ainsy que ces trois goustz qui estoient en la manne ne faysoient qu'une seule viande : de mesme en la personne de nostre Seigneur, bien qu'il y ayt trois substances, à sçavoir la substance divine, la substance de l'ame et celle du corps, toutesfois elles ne font qu'une seule personne, qui est Dieu et homme tout ensemble.

Or quant au goust du miel qui estoit en la manne, il nous represente tres à propos la divinité de nostre Seigneur,

d'autant que le miel est une liqueur celeste ; et si bien les abeilles le cueillent dessus les fleurs, elles ne tirent pas pourtant le suc des fleurs, ains cueillent et ramassent seulement avec leur petite bouchette le miel qui descend du ciel avec la rosée : de mesme la nature divine de nostre Seigneur vint et descendit du ciel à l'instant de l'incarnation sur cette beniste fleur de la tres-sainte Vierge nostre Dame, où la nature humaine l'ayant recueilly, l'a conservé dans la ruche des entrailles de cette tres-pure Vierge l'espace de neuf mois, apres lesquels estant né il a esté transporté dans la cresche, où nous le verrons demain.

Mais outre le goust du miel qui estoit en la manne, elle avoit encore celuy de l'huyle ; ce qui nous represente tres-bien la substance de la tres-sainte ame de nostre Seigneur : car qu'est-ce autre chose sa beniste ame qu'une huyle et un baume, lequel estant respandu jette une si suave odeur qu'elle console infiniment l'odorat de tous ceux qui s'en approchent, par la consideration de son excellence. O quelle odeur d'incomparable suavité respandit-elle en presence de la divinité du Pere eternel, à laquelle elle se voyoit unie sans l'avoir merité, ni pu meriter d'elle mesme ! O quel acte de parfaite charité et de profonde humilité ne produisit-elle pas à l'instant de l'incarnation, lorsqu'elle se vid si estroitement unie avec le Verbe eternel ! Et pour nous autres, mes cheres ames, quelz parfums et quelles divines odeurs n'a-elle pas respandu pour nous inciter à la suite et à l'imitation de ses perfections?

Enfin le goust du pain qui estoit en la manne nous represente merveilleusement bien la tres-sainte humilité de nostre Seigneur, c'est à dire, son corps tres-saint et sacré, lequel ayant esté moulu sur l'arbre de la croix, a esté fait un pain tres-precieux, qui nous nourrit pour la vie eternelle: *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum* [1]. O pain savoureux ! quiconque vous mange dignement, il ne mourra

[1] S. Jean. VI.

point, ains vivra eternellement. O que ce pain a un goust infiniment delectable au-dessus de toute autre viande pour les ames qui le mangent dignement! Quelle delectation, je vous prie, de se nourrir de ce pain divin descendu du ciel, de ce pain des anges! Mays ce qui le rend plus delectable est l'amour avec lequel il nous est donné par celuy-mesme qui est le don et le donateur tout ensemble. Voyés donc quelle obligation nous avons à nostre Seigneur, et quelle estime nous devons faire de ce divin et sacré pain, qui nourrit nos ames pour la vie eternelle. Or, affin que je ne m'arreste pas tant sur ces considerations, qui ne sont que pour l'exercice de l'entendement, passons outre, et disons quelque chose propre à enflammer nostre volonté, sur le mystere que nous allons celebrer.

Il faut donc remarquer en passant qu'il n'y eut que de simples bergers, de tout le peuple qui estoit alors en grand nombre en Bethleem, qui vindrent visiter nostre Seigneur, et apres eux les roys Mages qui vinrent aussi de fort loin reconnoistre et rendre hommage à ce divin roy nouveau né, couché dans une cresche. Les anges allans annoncer la nouvelle de cette heureuse naissance aux bergers, leur donnerent des enseignes admirables : *Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio* [1] : Allés, dirent-ilz, vous treuverés l'enfant emmailloté dans des langes et couché dans une cresche. O Dieu! quelles enseignes sont celles-cy pour faire reconnoistre nostre Seigneur, et quelle simplicité des bergers d'adjouster foy à ce qui leur estoit dit! A la verité, les anges eussent eu quelque rayson de se faire croire s'ilz eussent dit : Allés, vous treuverés l'enfant tout resplendissant de lumiere, assis sur un throsne d'yvoire, environné de courtisans celestes qui luy tiennent compagnie; mais ilz disent : Vostre Sauveur est né en Bethleem, aux enseignes que vous le treuverés em-

[1] S. Luc. II.

mailloté dans les langes, couché dans une cresche, entre deux animaux.

Mais pourquoy pensés-vous que les anges s'addresserent plustost aux bergers qu'à nulz autres de ceux qui estoient en Bethleem, sinon pour nous monstrer, selon le sentiment de quelques-uns des Peres, que nostre Seigneur estant venu en ce monde comme pasteur et roy des pasteurs, il vouloit specialement favoriser ses semblables; d'autant que ces bergers representent tous les pasteurs de l'Eglise, comme sont les evesques, les curés, les superieurs et autres qui ont charge d'ames, par ce, disent ces saintz Peres, que nostre Seigneur a accoustumé de reveler plus particulierement ses mysteres à ceux-là qu'aux autres, à cause qu'ilz sont commis de sa part pour les faire puis apres entendre à leur troupeau, j'entends aux ames qui leur sont commises. L'autre partie des Peres disent que ces bergers representent les religieux, et tous ceux qui font profession de pretendre à la perfection, et qu'un chacun de nous est berger et pasteur, et peut-on dire que nous avons tous nostre troupeau et nos brebis à conduire et gouverner, qui sont nos passions, inclinations, affections, et les puissances et facultés de nostre ame.

Mays remarqués, je vous prie, qu'il n'y eut que les bergers qui veilloient sur leurs troupeaux qui eurent l'honneur et la grace d'ouïr cette tant gracieuse nouvelle de la naissance de nostre Seigneur, pour nous monstrer, que si nous ne veillons sur le troupeau que Dieu nous a donné en charge, qui n'est autre, comme j'ay dit, que nos passions, inclinations et les facultés de nostre ame, pour les faire paistre dans quelque saint pasturage, et les tenir rangées en leur devoir, nous ne meriterons jamais d'ouïr cette nouvelle tant aymable de la naissance de nostre divin Sauveur et Maistre, et ne serons non plus capables de l'aller visiter dans la creche, où sa tres-sainte Mere le posera demain.

O que c'est un mystere suave et de grande consolation

que celuy de la tres-sainte nativité de nostre divin Sauveur! Et bien qu'un chacun y puisse treuver beaucoup de suavité et de consolation, si est-il vray neantmoins qu'elle sera incomparablement plus grande pour ceux qui se seront bien preparés, et qui auront, à l'imitation des bergers, bien veillé sur leur troupeau. Et pour nous apprendre à le bien conduire et gouverner, nostre Seigneur, comme bon pasteur et berger tres-aymable de nos ames, qui sont ses brebis, vient nous enseigner luy-mesme ce que nous devons faire pour cela. O que nous serons heureux si nous l'imitons fidelement, et si nous suyvons les exemples qu'il nous donne en sa sainte naissance!

Or qu'est-ce qu'il fait, ce tres-doux enfant? Regardés-le couché dans une creche : vous le treuverés, disent les anges, emmailloté et bandé : *Invenietis infantem pannis involutum* [1]. Helas! il n'avoit point besoin d'estre ainsi bandé et emmailloté ; car l'on a accoustumé d'emmailloter et bander les enfans pour deux causes. La premiere est, par ce qu'estans encore tendres, s'ilz n'estoient bandés et serrés, il y auroit danger qu'ilz ne prissent quelque mauvais detour, qui les pourroit rendre contre-faits. La deuxieme cause est, crainte qu'ilz ne viennent à se gaster les yeux ou le visage, ayans la liberté d'y porter les mains pour se frotter quand ilz voudroient, n'ayans pas la rayson pour s'en abstenir, ainsy qu'il seroit requis. Mais pour nostre Seigneur, qu'y avoit-il à craindre, veu qu'il avoit l'usage parfait de la rayson dés l'instant de sa conception? Ce n'a donc esté que pour nous donner des exemples d'une parfaite humilité, qu'il s'est ainsy sousmis à estre traitté comme les autres enfans, ne voulant paroistre autre chose qu'un pauvre petit poupon, subjet à la necessité et aux loix de l'enfance, ainsy que le reste des hommes, et pour cela il pleure et gemit. Mays vrayement ce n'est pas par tendreté sur soy-mesme

[1] S. Luc. II.

qu'il jette ces larmes, ni par amertume de cœur, ains tout simplement pour se conformer aux autres enfans. Et c'est la rayson pour laquelle il a voulu estre bandé, emmailloté et subjet à sa tres-sainte Mere, se laissant manier et conduire tout ainsy qu'elle vouloit, sans jamais tesmoigner aucune repugnance.

Mais pour revenir à ce que j'ay dit, que nous devons regir et gouverner nostre troupeau spirituel, qui n'est autre chose que nos passions, nos affections et les facultés de nostre ame, il faut entendre qu'il y a en nous deux parties desquelles elles procedent toutes, à sçavoir, la concupiscible et l'irascible, et toutes les autres puissances, facultés et passions semblent estre subjettes à ces deux parties, et ne se remuer que par leur commandement. La partie concupiscible est celle qui nous fait aymer et desirer ce qui nous semble bon et profitable, qui nous fait resjouïr en la prosperité, et attrister en l'adversité, en la mortification, et en tout ce qui repugne à la propre volonté. La partie irascible est celle qui produit le chagrin, les repugnances, les esmotions de cholere, le desespoir et semblables mouvemens qui resident à la partie inferieure de nostre ame, lesquels nostre Seigneur veut que nous apprenions à ranger sous la domination de la rayson : et tout ainsy que nous voyons qu'il se laisse emmaillotter, serrer et bander par sa benite et tres-sainte Mere, il veut de mesme que nous laissions bander et serrer toutes nos humeurs, passions, affections, inclinations, et enfin toutes nos puissances, tant interieures qu'exterieures, dans les maillotz de la sainte obeyssance, pour n'en vouloir jamais plus user à nostre gré, crainte d'en mes-user, sinon autant que l'obeyssance nous le permettra.

Voyés, de grace, ce tres-doux enfant, comme il se laisse gouverner et conduire par sa sainte Mere; il semble veritablement qu'il ne puisse en façon quelconque faire autrement. Mais pourquoy fait-il cela, mes cheres ames, sinon

pour nous monstrer ce que nous devons faire, et principalement les religieuses, qui ont fait vœu d'obeïssance. Helas! nostre Seigneur ne pouvoit pas mes-user de sa volonté, ni de sa liberté, luy qui estoit la Sapience eternelle: neantmoins il a voulu cacher sous le maillot sa science et toutes les perfections qu'il avoit en tant que Dieu, esgal à son Pere, comme l'usage de la rayson, le pouvoir de parler, de faire des miracles, bref, tout ce qu'il faysoit ayant atteint l'aage de trente ans; ains il tient tout cela clos et caché sous le voile de la sainte obeissance qu'il portoit à son Pere eternel, qui l'obligeoit de se conformer en toutes choses à ses freres, excepté le peché, ainsy que dit saint Paul.

Or sus, que nous reste-t'il plus à dire, sinon que le mystere de la tres-sainte incarnation et nativité de nostre Seigneur est un mystere de la visitation; car ne voyons-nous pas que la tres-sainte Vierge, ayant conceu ce divin enfant, fut visiter sa cousine sainte Elizabeth, et qu'à sa naissance les bergers et les roys le viennent visiter? Le mesme devons-nous faire, mes cheres filles, et c'est à quoy je vous exhorte, de visiter souvent ce divin poupon couché dans la cresche, le long de cette octave; et là nous apprendrons de ce souverain pasteur de nos ames à conduire, gouverner et ranger nostre troupeau spirituel selon sa tres-sainte volonté, affin qu'il soit agreable à sa bonté. Mais, comme les bergers ne l'allerent pas voir, sans doute, sans luy porter quelque petit aignelet, il ne faut pas aussi que nous y allions les mains vuides : *Non apparebis in conspectu meo vacuus :* Vous ne paroistrés point en ma presence les mains vuides, dit Dieu en l'Exode[1]; il nous luy faut donc porter quelque present.

Mais qu'est-ce, je vous prie, que nous pourrions porter à ce divin berger de nos ames, qui lui soit plus agreable que ce petit aignelet de nostre amour, qui est la premiere et principale partie de nostre troupeau spirituel? O qu'il nous sçaura

[1] Exod. XXIII.

bon gré de ce present, mes cheres ames, et que la tres-sainte Vierge le recevra avec grande consolation, pour le desir qu'elle a de nostre bien ! et ne faut point douter que son divin poupon ne nous regarde de ses yeux benins et gracieux, pour recompense de nostre present, et pour nous tesmoigner le playsir qu'il en recevra.

O que nous serons heureux si nous visitons soigneusement ce divin Sauveur de nos ames ! nous en recevrons sans doute une consolation nonpareille. Et tout ainsi que la manne contenoit le goust de toutes les viandes qu'on eust pu desirer, de mesme ce divin enfant contient en soy tres-parfaitement toute sorte de consolation; de maniere que chacun y peut rencontrer tout ce qu'il desire pour sa satisfaction, pourveu neantmoins qu'on y apporte la disposition requise, et qu'on ait un vray desir d'imiter les exemples qu'il nous donne en sa tres-sainte nativité; et, cela estant, soyons asseurés que nous serons consolés de ce divin poupon, et qu'il nous departira beaucoup de graces et de benedictions, comme il fit aux bergers, lesquelz s'en retournerent pleins de joye, chantans les louanges de Dieu, et annonçans à tous ceux qu'ils rencontroient les merveilles qu'ils avoient veuës : *Et reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum in omnibus quœ audierant et viderant.*

Mais je remarque sur ce subjet que nostre Dame et saint Joseph receurent des consolations incomparablement plus grandes que les bergers, parce qu'ilz demeurerent tousjours avec ce tres-saint enfant, n'abandonnant point sa presence, afin de le servir selon leur pouvoir. Et bien que ceux qui s'en allerent et ceux qui demeurerent fussent tous consolés, ce ne fut pas toutesfois egalement, ains un chacun selon sa capacité.

Il est rapporté au premier livre des Roys [1] qu'Anne, mere de Samuel, demeura long-temps sans avoir lignée; ce

[1] I des Roys, ch. I.

qui luy causoit une si grande bigearrerie que quand elle voyoit des femmes qui se joüoient avec leurs petitz enfans, elle se lamentoit et attristoit de quoy elle n'en avoit point; et quand elle en voyoit quelques-unes qui se plaignoient de leurs enfans, elle se resjouissoit de quoy Dieu ne luy en donnoit point. Mais dés qu'elle eut le petit Samuel, dés-lors on ne la vit plus jamais inesgale. Nous avions de mesme quelque excuse, sans doute, de nous lamenter et attrister, et d'estre changeans en nos humeurs, tandis que nous n'avions point cet enfant tant aymable, qui vient naistre parmy nous : mais desormais il ne nous sera plus loysible de nous attrister, puisque c'est en luy que consiste tout le subjet de nostre joye et de nostre bonheur.

Les naturalistes rapportent que les abeilles n'ont aucun arrest tandis qu'elles n'ont point de roy; elles ne cessent de voltiger par l'air, de se dissiper et esgarer, et n'ont presque nul repos en leurs ruches : mais dés aussi tost que leur roy est né, elles se tiennent toutes ramassées et rangées autour de luy dans leurs ruches, et n'en sortent que pour la cueillette et avec congé de leur roy, et ce semble par son commandement. De mesme nos sens, nos passions et puissances interieures, et les facultés de nostre ame, comme des abeilles spirituelles, jusques à tant qu'elles ayent un roy, c'est à dire, jusques à ce qu'elles ayent choisy nostre Seigneur nouveau nay pour leur roy, elles n'auront aucun repos; nos sens ne cesseront de s'esgarer et d'attirer nos facultés interieures apres eux pour se dissiper, tantost sur un objet, puis tantost sur un autre; et ainsy ce ne sera qu'une continuelle perte de temps, travail d'esprit et inquietude, qui nous fera perdre la paix et tranquillité tant necessaire à nos ames : mais dés que nous aurons choisy nostre Seigneur pour nostre roy, elles viendront en guise de chastes avettes, ou abeilles mystiques, se ranger toutes aupres de luy, pour n'en sortir jamais, sinon pour la cueillette des exercices de charité, qu'il leur

commande de pratiquer à l'endroict du prochain; apres quoy, elles seront soigneuses de se retirer et ramasser dans leurs ruches aupres de ce roy tant aymable, pour mesnager et conserver le miel des saintes et suaves conceptions, qu'elles tireront de la presence sacrée de ce souverain du ciel et de la terre, lequel, par des amoureux regards qu'il jettera sur nos ames, causera en elles des ardeurs et affections non pareilles de le servir et aymer tous-jours plus parfaitement.

C'est la grace que je vous desire, mes cheres filles, que de vous tenir bien proches de ce sacré Sauveur, lequel vient naistre icy bas pour nous ramasser tous autour de luy, affin de nous tenir tousjours sous l'estendart de sa tres-sainte protection, ainsi que nous voyons que le pasteur fait son troupeau, pour le regir, conserver et gouverner, et comme le roy des abeilles, lequel ne sort jamais de sa ruche qu'il ne soit environné de son petit peuple. Sa bonté nous veuille faire la grace que nous entendions sa voix et le suyvions fidelement, affin que le reconnoissant pour nostre souverain Pasteur en cette vie, nous ne nous esgarions pas, et n'escoutions la voix de nostre adversaire qui rode autour de nous en intention de nous perdre et devorer comme un loup infernal, et que nous puissions avoir la fidelité de nous tenir tous-jours sousmis, obeyssans et subjetz à ses saintes volontés, affin que par ce moyen nous commencions à faire icy-bas en terre ce que, moyennant sa grace nous ferons eternellement au ciel. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

# AUTRE SERMON

## POUR LA VEILLE DE NOEL.

*Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* JOAN. I.

Le Verbe s'est fait chair, et a habité avec nous. S. JEAN, I.

Nous celebrons aujourd'huy la veille de cette grande feste de Noël, en laquelle nous attendons la venuë et naissance de nostre divin Sauveur et Maistre. Or mon dessein estant de vous parler de l'incarnation, et de vous expliquer ce mystere, ce discours sera en forme d'un catechisme familier, que je diviseray en trois pointz. Au premier, nous dirons qui a fait l'incarnation; au second, qu'est-ce que l'incarnation; et au troisieme, pourquoy l'incarnation a esté faite, puisque, selon saint Thomas, tous les chrestiens sont obligés de bien sçavoir ce qu'ilz doivent croire, et de bien entendre les mysteres de la foy, non comme les theologiens scholastiques, ains en la maniere qu'ilz doivent estre entendus par les vrays chrestiens et les ames devotes. Et quoy qu'on les entende souvent prescher, il est vray neantmoins qu'il y a peu de personnes qui les entendent bien, ce qui est cause que lorsqu'on vient à les considerer et mediter, l'on fait souvent des erreurs; car comment peut-on mediter ce qu'on n'entend pas? C'est pourquoy il est tres-important de bien expliquer ces divins mysteres aux ames devotes, affin qu'elles les sachent et entendent bien. Et pour rendre mon discours plus intelligible, je ne traitteray pas doctement de ce divin mystere de l'incarnation, ains tout simplement, affin que l'on me puisse facilement entendre.

Premierement nous devons sçavoir que c'est le Pere eter-



nel qui a donné son Filz au monde ; car l'Escriture sainte dit que le Pere a tant aymé le monde qu'il luy a donné son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* [1]. Neantmoins ce n'est pas le Pere seul qui a fait l'incarnation , ains le Pere, le Fils et le saint Esprit ; et bien que toutes les trois personnes de la tres-sainte Trinité soient intervenuës en l'incarnation, il n'y a toutesfois que le Filz seul qui se soit incarné.

Les anciens Peres rapportent plusieurs similitudes propres pour nous faire entendre ce divin mystere, mais particulierement saint Bonaventure, lesquelles je rendray le plus familieres que je pourray. Voilà une personne qu'on habille, et il y en a deux autres qui luy vestent sa robbe, mais elle ne laisse pas pour cela de s'ayder : voilà donc trois personnes qui interviennent à l'habiller, et neantmoins il n'y en a qu'une seule qui soit habillée. Ainsy en est-il de l'incarnation : le Pere fait l'incarnation, le saint Esprit la fait, et le Filz aussi qui s'incarne luy-mesme : mais le Pere ni le saint Esprit ne s'incarnent point, ains c'est seulement la personne du Filz qui demeure vestuë de la robbe de nostre humanité.

Il y a plusieurs autres similitudes semblables à celle-cy, propres pour faire entendre ce sacré mystere. Voylà un prince qu'on revest de sa pourpre ou robbe royale ; il y a deux autres princes qui l'habillent, et luy qui est le troisiesme reçoit la robbe : mays encore que les deux autres princes l'habillent, il ne laisse pas pourtant de faire quelque chose ; car il remuë les bras et les mains pour ayder à s'habiller : et de ces trois princes qui aydent à vestir cette robbe, il n'en demeure qu'un d'habillé. Or c'est ainsy que nous devons entendre que les trois personnes divines se sont aydées au mystere de l'incarnation ; car, comme disent les theologiens, *opera Trinitatis ad extra sunt indivisa* : tout ce que fait et opere la sainte Trinité hors de soy se doit esgalement attri-

[1] S. Jean, III.

buer aux trois personnes divines, si bien que tout ce que fait le Pere, le Filz et le saint Esprit le font aussi; car encor qu'ils soient trois personnes distinctes, ilz ne sont toutesfois qu'un seul Dieu, n'ayant qu'une mesme essence, mesme sapience, puissance et bonté.

Et combien qu'on attribuë la puissance au Pere, la sagesse au Fils et la bonté au saint Esprit; neantmoins le Pere n'est pas luy seul tout-puissant, ains le Filz et le saint Esprit sont aussi tout-puissans : de mesme le Filz n'est pas luy seul tout sage; mays le Pere et le saint Esprit sont aussi sages que luy : et le saint Esprit n'est pas luy seul la bonté; car le Pere et le Filz ont la mesme bonté que luy. Tellement qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes, et ce Dieu est tout-puissant, tout sage et tout bon. Et bien qu'au symbole des apostres l'on nomme la premiere personne de la tres-sainte Trinité, qui est le Pere, *Creatorem cœli et terræ,* Createur du ciel et de la terre, ce n'est pas à dire que le Filz et le saint Esprit ne soient aussi bien createurs que le Pere, n'ayant tous trois qu'une mesme puissance, avec laquelle ilz ont fait et creé toutes choses. Donc ce n'est point le Pere luy seul, ni le saint Esprit luy seul, qui ont fait l'incarnation, mais c'est le Pere, le Filz et le saint Esprit; et toutesfois c'est le Filz seul qui s'est incarné.

Pour le second point, qu'est-ce que l'incarnation? Ce n'est autre chose que l'union hypostatique, c'est à dire personnelle, de la nature humaine avec la divine; union si estroitte, qu'encore qu'il y ayt deux natures en ce petit enfant, elles ne font toutesfois qu'une seule personne. La manne estoit une figure de l'incarnation de nostre Seigneur. Il est vray qu'elle estoit aussy une figure de l'eucharistie, ainsy que disent les saintz Peres; mays entre ce mystere de l'eucharistie et celuy de l'incarnation, il y a cette difference, qui est qu'on voyoit au mystere de l'incarnation Dieu incarné en sa propre personne, et en l'eucharistie nous le voyons en

une forme plus couverte et obscure; et neantmoins c'est le mesme Dieu homme qui estoit dans les chastes entrailles de la sacrée Vierge : tellement que la manne qui a esté la figure de l'eucharistie, le sera bien aussi du mystere de l'incarnation, puisque les saintz Peres ont dit que le sacrement de l'eucharistie est une extension du mystere de l'incarnation.

La manne estoit une certaine viande de laquelle Dieu nourrissoit les enfans d'Israël, qui tumboit le matin en forme de petitz grains de dragées, et qui estoit faite en l'air par le ministere des anges, comme disent quelques docteurs : or que cela soit ainsy, ou bien que, comme d'autres disent, Dieu la fit par soy-mesme sans se servir pour cela de l'ayde d'aucune creature, cela se peut bien appliquer au mystere de l'incarnation; car en iceluy Dieu se servit de l'ange Gabriel pour l'annoncer à nostre Dame, et, d'autre part, ce ne furent pas les anges qui firent le mystere de l'incarnation, mais la tres-sainte Trinité sans l'ayde d'aucune creature.

La manne, ainsy qu'on tient, avoit trois substances partialles : la premiere estoit la substance du miel, la seconde la substance de l'huyle, et la troisieme la substance du pain : de mesme ces trois substances se retreuvent en cette vraye manne celeste de nostre divin Sauveur : la substance du miel, quant à sa divinité; la substance de l'huyle, quant à sa tres-sainte ame; et celle du pain, quant à son sacré corps. Le miel ne vient point de la terre, ains du ciel, d'autant que c'est une liqueur qui tumbe sur les fleurs parmy la rosée; et quand il tumbe dedans quelques belles fleurs, il s'y conserve merveilleusement bien, et les abeilles l'y viennent recueillir avec une industrie et subtilité nonpareille pour s'en nourrir. La divinité est un miel qui est tumbé du ciel sur la terre dans cette belle fleur de l'humanité sacrée de nostre Seigneur, avec laquelle elle a esté jointe et unie hypostatiquement.

La seconde substance de la manne, qui nous represente la

tres-sainte ame de nostre Seigneur est celle de l'huyle : or l'huyle ne vient point de la terre ni du ciel, elle ne croist pas sur la terre comme les autres plantes, ni ne tumbe point du ciel comme le miel, mais elle vient des olives qui croissent sur des arbres eslevés de la terre. L'huyle surnage et prend tous-jours le dessus des autres liqueurs, n'ayant rien de grossier et terrestre, ce qui nous represente fort à propos la seconde substance de nostre Seigneur, à sçavoir sa tres-sainte ame; car l'ame ne vient point de la terre, d'autant que nos peres et meres ne contribuent rien pour sa creation : nos corps sont bien faitz et formés de leur substance; mays l'ame qui est infuse n'en est point faite; car elle est une substance spirituelle, et Dieu seul en est le Createur. Il est vray que le sacré corps de nostre Sauveur fut fait et formé du plus pur sang de la sacrée Vierge; mais sa tres-sainte ame fut creée par la sainte Trinité, à l'instant qu'elle eut formé son corps : car il ne fut pas du corps de nostre Seigneur comme de celuy des autres hommes, qui demeurent quarante jours ou environ à se former dans le ventre de leurs meres, estant là comme une masse de chair, sans estre animés; mays si-tost que la tres-saincte Vierge eut donné son consentement, et qu'elle eut dit à l'ange : *Fiat mihi secundum verbum tuum* [1] : Qu'il me soit fait selon ta parole, le saint Esprit forma le corps de nostre Seigneur, et en mesme tems sa tres-sainte ame anima son sacré corps.

La troisieme substance de la manne estoit celle du pain. Or cette substance vient de la terre : cela est tout clair et manifeste, d'autant que le bled duquel on fait le pain est produit de la terre; ce qui nous represente tres-bien la troisieme substance de nostre Seigneur, qui est une substance partialle, et laquelle sans doute est venuë de la terre, puisque sa chair tres-sainte fut formée du plus pur sang de nostre Dame.

[1] S. Luc. I.

Or comme ces trois substances du miel, de l'huyle et du pain, qui estoient en la manne, ne faysoient qu'une seule viande; ainsy, combien qu'en nostre Seigneur incarné il y ayt trois substances, il n'y a toutesfois qu'une seule personne, d'autant que la substance de l'ame et celle du corps ne font qu'une nature humaine, et cette nature humaine unie avec la nature divine ne font point deux personnes, ains une seule, qui est Dieu et homme tout ensemble.

O admirable invention de la providence de Dieu, pour se communiquer et faire connoistre à ses creatures! Cette divine Majesté voyant que sa divinité n'estoit pas connuë des hommes, voulut s'incarner et se joindre avec la nature humaine, affin que, souz le manteau de l'humanité, la divinité pust estre reconnuë. Or je sçay bien que de tout tems l'on a sçeu par la lumiere naturelle qu'il y avoit un Dieu, et la pluspart des anciens philosophes l'ont ainsy confessé; mais la connoissance qu'ilz en avoient estoit si petite et obscure qu'elle ne meritoit, ce semble, pas d'estre appellée connoissance. Et de plus, s'ilz ont connu la divinité, ilz ne l'ont pas reconnuë ni adorée, comme dit le grand apostre: *Quia cum Deum cognovissent, non sicut Deum glorificaverunt aut gratias egerunt,* ce qui toutesfois estoit bien le plus important.

Donq si nostre Seigneur ne se fust incarné, et qu'il eust tous-jours demeuré caché dans le sein de son Pere eternel, il n'eust point esté reconneu des hommes comme il a esté depuis. Mays en son incarnation il a fait voir ce qui n'eust jamais peu entrer ni estre compris par l'esprit humain, à sçavoir, que Dieu fust homme et que l'homme fust Dieu; l'immortel, mortel; l'impassible, passible, sujet au chaud, au froid, à la faim et à la soif; l'infiny, finy; l'eternel, temporel; en somme, l'homme divinisé et Dieu humanisé; et que Dieu sans laisser d'estre Dieu fust homme, et l'homme sans laisser d'estre homme fust Dieu. Tellement que l'on

peut dire que les Mages, qui baiserent les pieds de ce petit enfant nouveau né, baiserent les pieds de Dieu, mais de Dieu entant qu'homme : car Dieu entant que Dieu n'a point de corps; et s'il n'a point de corps, comment est-ce que les Mages luy ont baisé les pieds? et neantmoins il est vray qu'ilz baiserent les pieds de Dieu à cause de cette parfaite union des deux natures divine et humaine, qui ne font qu'une seule personne, et qui sont tellement unies par ensemble que l'on peut dire sans blaspheme que le sang de Jesus-Christ est le sang de Dieu, et que Dieu a esté flagellé et foüetté, et que les mains de Dieu ont esté estenduës et cloüées en la croix. Or neantmoins ce n'est pas à dire que Dieu aye souffert tout cela, ni qu'il ayt respandu du sang et estendu ses bras en la croix; car il est impassible et ne peut souffrir : mais l'on parle ainsi, et avec verité, à cause de l'estroite union de la nature humaine avec la divine.

Les philosophes, parlant de l'homme, disent qu'il est un animal raysonnable, d'autant qu'il est composé d'ame et de corps : entant qu'il a un corps il est un animal, et entant qu'il a une ame intellectuelle il est raysonnable. Vous verrés une personne qui plaint la jambe ou le bras : si vous regardés seulement l'ame de cette personne, vous dirés incontinent : Comment est-ce que cette creature, qui est toute spirituelle, peut dire qu'elle a mal à la jambe ou au bras? car l'ame, qui est la principale partie qui fait l'homme, n'a ni bras ni jambes, estant une substance spirituelle : comme au contraire, si vous voyés l'homme qui parle, qui discourt et comprend, le regardant entant que corporel, et non spirituel, vous vous estonnerés, veu qu'il n'appartient qu'à une chose spirituelle de pouvoir parler, discourir et comprendre. Donc si cet homme qui plaint la jambe ou le bras n'avoit un corps, il ne se plaindroit pas de ce mal; et s'il n'estoit composé que du corps seulement, il ne discoureroit ni ne comprendroit pas. Or bien que le corps et l'ame soient deux

substances, et qu'il y ayt bien de la difference entre la substance de l'un et la substance de l'autre; toutesfois, à cause qu'elles ne font qu'une seule personne par l'estroite union qu'elles ont ensemble, l'on dit, et avec verité, que cet homme a mal à la jambe ou au bras, et qu'il parle, qu'il discourt et comprend, meslant tellement ces deux substances de l'ame et du corps ensemble, qu'on parle des deux comme s'il n'y en avoit qu'une : de mesme, à cause de cette si estroite union qui a esté faite de la nature divine avec la nature humaine en l'incarnation, l'on parle des deux comme si elles n'estoient qu'une, et de-là vient que l'on dit que Dieu a esté crucifié et a souffert la mort en la croix.

Vous entendrés mieux ce mystere par quelque autre similitude : non toutesfois que l'union de ces deux natures se puisse entendre, comme l'on entend ce qui se passe au-dessous des sens; mais vous le comprendrés suffisamment pour le croire comme il faut. Prenés une lame de fer et la jettés dedans une fournaise ardente, puis quelque tems apres retirés-la, et vous verrés que cette lame, qui naguere estoit seulement fer, est tellement enflammée que vous ne sçauriés dire si à present c'est fer ou feu, d'autant qu'elle paroist plutost feu que fer, tant ces deux natures de feu et de fer se sont unies ensemble; si bien que vous pouvés dire que ce feu est un feu enferré, et ce fer un fer embrasé : et quoy que ces deux natures soient si unies par ensemble, neantmoins c'est sans prejudice l'une de l'autre; car le fer, pour estre uny au feu, ne laisse pas d'estre fer, et le feu, pour estre dans le fer, ne laisse pas d'estre feu. Que si vous voulés voir cela plus clairement, mettés de l'eau sur le fer chaud, et vous verrés qu'il retournera en sa premiere forme. De mesme peut-on dire que la divinité est comme une fournaise ardente, dans laquelle a esté jetté le fer de l'humanité, qui s'est tellement unie au feu de la divinité que ces deux natures n'ont fait qu'une seule personne, sans que pour cela

la nature humaine ni la nature divine ayent laissé d'estre chacune ce qu'elles estoient auparavant ; et tout ainsi que le fer que l'on retire de la fournaise ne s'appelle plus fer seulement, ains fer embrasé, et le feu un feu enferré ; aussi disons-nous qu'en l'incarnation Dieu a esté humanisé, et l'homme a esté divinisé. Mays neantmoins il y a cette difference en cette similitude, que jettant de l'eau sur le fer embrasé, le feu le quitte, et le fait demeurer en sa premiere forme : mais en l'union de la divinité avec l'humanité, il n'en est pas ainsy ; car depuis que la nature divine a esté jointe avec l'humaine, elle ne s'en est jamais separée pour aucune eau de tribulation que l'on aye jettée dessus : *Quod semel assumpsit, nunquam dimisit.*

Quand Dieu voulut retirer les Israëlites de la puissance des Madianites, il choisit Gedeon pour cela, et luy ordonna tout ce qu'il vouloit qu'il fist pour la delivrance de ce peuple. Lors Gedeon se voyant choisy de Dieu pour capitaine de l'armée des Israëlites, et voulant sçavoir s'il le favoriseroit, il luy demanda un signe : *Dixitque Gedeon ad Deum : Si salvum facies per manum meam populum Israël, sicut locutus es, ponam hoc vellus lanæ in area : si ros in solo vellere fuerit, et in omni terra siccitas, sciam quod per manum meam, sicut locutus es, liberabis Israël :* Seigneur, dit-il, je prendray une toison, c'est à dire, une tonsure de brebis, et l'estendray dessus la terre, et si le matin je la treuve toute trempée, et que la rosée vienne à tomber dessus en sorte que la terre n'en soit point mouillée, je tiendray cela pour un signe certain que vous me serés favorable, et que nous aurons la victoire sur nos ennemis. Il mit donc une toison dessus la terre, et Dieu fit tomber une rosée du ciel en si grande abondance que la toison en fut trempée de toutes parts, et la terre qui estoit dessous demeura si seiche qu'il sembloit qu'elle eust esté longtemps battuë du soleil : or Gedeon treuvant la toison si trempée de la rosée que l'eau

surnageoit par-dessus, il la fit tordre, et en epuisa l'eau jusques à ce qu'elle fust toute seiche, puis entreprit la bataille, de laquelle il eut une tres-heureuse issuë.

Que nous represente cette toison, sinon l'humanité de nostre Seigneur, sur laquelle est tumbée cette rosée celeste de la divinité en si grande abondance que l'humanité a esté comme divinisée? Il y a neantmoins cette difference entre cette similitude et l'incarnation, que Gedeon treuvant la toison si trempée de la rosée que l'eau surnageoit par-dessus, en sorte que la toison soustenoit l'eau à ce qu'elle ne vinst à mouiller la terre, il la fit tordre et en separa l'eau. Mais en l'incarnation ces deux natures s'estans une fois unies ensemble, elles ne se sont jamais separées : tellement que la rosée de la divinité n'a jamais quitté la toison de l'humanité, ni en la vie ni en la mort; elle a tousjours esté unie à l'ame et au corps de nostre Seigneur; et mesme apres sa mort, la divinité a tousjours esté avec sa tres-sainte ame aux lymbes, et avec son sacré corps dans le sepulchre. Il y a encor cette difference, que la toison soustenoit l'eau; mais en l'incarnation, ce n'est point l'humanité qui soustient la divinité, ains c'est la divinité qui soustient l'humanité.

Les poëtes fabuleux ne vouloient jamais se servir de l'esponge pour aucune similitude ou comparaison, disant que c'estoit une incivilité d'en parler; mais depuis qu'en la passion de nostre Seigneur les Juifs la luy presenterent lorsqu'il dit qu'il avoit soif, et que cette esponge eut touché ses sacrées levres, elle fut sanctifiée, de sorte qu'on n'a plus fait de difficulté de la nommer dans le discours des choses saintes: c'est pourquoy je m'en serviray maintenant pour vous faire entendre le mystere de l'incarnation. Imaginés-vous donc une grande esponge qui auroit esté nouvellement creée dans la mer : si vous la regardés, vous verrés qu'en toutes ses parties il y a de l'eau, et qu'elle en est toute remplie; la mer est dessus et dessous, et, en un mot, elle en est environnée de

toutes partz; neantmoins cette esponge ne perd point sa nature, ni la mer la sienne. Mais remarqués, je vous prie, qu'encor que la mer soit dans toutes les parties de l'esponge, l'esponge n'est pas dans toute l'estendue de la mer, d'autant que la mer est un profond et vaste ocean, qui ne peut estre compris par l'esponge. Or cette similitude nous represente tres-bien l'union de la nature humaine avec la nature divine. L'esponge nous represente l'humanité sacrée de nostre Sauveur, et la mer sa divinité, laquelle a tellement imbu l'humanité qu'il n'y a pas une petite partie au corps ni en l'ame de nostre Seigneur qui n'en ayt esté remplie, sans que pour cela la nature humaine ayt laissé d'estre ce qu'elle estoit, c'est à dire, finie et limitée, ne pouvant esgaler la divinité, qui est une mer infinie qui comprend et remplit toutes choses, et ne peut estre comprise ny remplie d'aucune. Vous voyés donc, par ces similitudes, comme l'incarnation n'est autre chose qu'une union tres-intime et parfaite de la nature humaine avec la nature divine, par laquelle l'homme a esté fait Dieu, et Dieu a esté fait homme.

Quant au troisieme point, pourquoy est-ce que l'incarnation a esté faite? C'est pour nous enseigner à vivre, non plus brutalement, comme les hommes avoient fait depuis la cheute d'Adam, mais selon la rayson : et pour cela nostre Seigneur vient s'incarner, affin de nous enseigner par ses paroles et par ses exemples l'abstinence et sobrieté des biens, commodités, plaisirs et honneurs de ce siecle, foulant aux pieds tout ce que le monde estime, embrassant et choisissant le contraire. Avant l'incarnation, les hommes vivoient comme des bestes sans raison, courant apres les dignités et voluptés de cette vie, ainsy que les bestes font après ce qu'elles appetent.

Or nostre Seigneur nous voulant sauver, vient nous apprendre par ses œuvres à mespriser toutes ces choses, nous donnant des exemples d'une admirable sobrieté, non seule-

ment exterieure, mais beaucoup plus interieure et spirituelle, qui consiste en une soustraction et privation volontaire de toutes les choses delectables aux sens qu'il pouvoit recevoir en cette vie, s'estant chargé volontairement, et de son plein gré, de toutes les peines, tribulations, pauvretés et mespris qui se peuvent endurer en ce monde. Il avoit une ame parfaitement glorieuse, qui jouyssoit de la claire vision de la Divinité dés l'instant de son incarnation, et neantmoins il ne voulut pas estre exempt de souffrir, non seulement en son corps, ains encor en son esprit : car dés le moment de son incarnation, il vit et lut dans le livre de la predestination eternelle tout ce qu'il devoit souffrir, et qui luy devoit arriver durant le cours de sa sainte vie; et ce livre estoit intitulé : La sainte volonté de Dieu, ainsy qu'il dit par son prophete : *In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam : Deus meus, volui, etc.* [1]. Et pendant qu'il fut en ce monde, il ne fit autre chose que de lire dans ce livre sacré, afin d'ajuster toutes ses volontés à celles de son Pere eternel, prattiquant exactement tout ce qu'il treuva escrit en iceluy, ainsy que luy-mesme tesmoigne : *Quia descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me, Patris* [2] *:* Je suis descendu du ciel en terre, dit-il, non pour faire ma volonté, mais pour faire celle de celuy qui m'a envoyé.

O que nous serions heureux si, à l'exemple de nostre Seigneur, nous lisions fidelement dans ce livre, et que tout nostre soin fust de faire la volonté de Dieu par un parfait renoncement de la nostre, taschant tousjours de l'ajuster à la sienne! Ce seroit sans doute le vray moyen d'obtenir de sa bonté tout ce que nous voudrions; car celuy qui fait la volonté de Dieu obtient tout ce qu'il luy demande : *Voluntatem timentium se faciet :* Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent, dit le prophete : ainsi que nous voyons qu'il

[1] Psal. XXXIX. — [2] S. Jean. VI.

fit tout ce que voulut Gedeon, quand il luy demanda un signe.

Nostre Seigneur vid donc à l'instant de son incarnation tous les foüetz, les escourgées, les cloux, les espines, et toutes les injures et blasphemes que l'on devoit vomir contre luy; en somme, il vit tout ce qu'il devoit souffrir en la croix: et alors il accepta et embrassa tous ces tourmens avec une dilection non pareille, les mettant sur son cœur avec tant d'amour qu'il commença dés-lors à souffrir tout ce qu'il devoit par apres endurer durant le cours de sa vie, et au temps de sa passion, commençant dés sa naissance à se priver par une entiere soustraction de toutes les consolations qu'il pouvoit recevoir en cette vie, ne se reservant que celles dont il ne se pouvoit priver, faisant que la partie inferieure de son ame fust subjette et souffrist les tristesses, peines, craintes, apprehensions, frayeurs et repugnances, non par force, ni pour ne pouvoir faire autrement, mais volontiers et de son plein gré; et le tout pour nous monstrer l'amour qu'il nous portoit, quoy que cela ne fust pas absolument necessaire; car un seul souspir amoureux sortant de son sacré cœur estoit plus que tres-suffisant pour nous rachepter, d'autant qu'il procedoit d'une personne infinie; et il est certain que nostre Seigneur merita plus par la plus petite de ses actions que ne firent ny feront jamais tous les saintz, et Dieu fut plus honoré par un seul acte d'amour et d'adoration que la tres-benite ame de nostre Sauveur fit à l'instant de sa creation, qu'il ne fut ny ne sera jamais par toutes les creatures humaines et angeliques. Et neantmoins ce divin Sauveur, pour nous rachepter, a voulu souffrir tant de peines et de travaux, payant en toute rigueur de justice nos fautes et iniquités, nous enseignant par son exemple à embrasser amoureusement les souffrances, et nous priver de tout ce que le monde estime, afin de vivre desormais selon la raison, et non selon nos appetitz et affections desordonnées.

J'ay tousjours accoustumé de dire aux ames qui se veulent consacrer à Dieu en la sainte religion, qu'elles y doivent venir pour porter la croix, et se crucifier avec nostre Seigneur, en somme qu'elles y doivent venir pour pastir, et pour y vivre en une profonde humilité et entiere resignation d'y recevoir les peines, tribulations, seicheresses et desgoutz qui leur arriveront ; et si quelquesfois Dieu leur donne des consolations, elles ne s'y doivent pas attacher, ains passer outre en s'humiliant. Mais n'est-ce pas une grande misere de voir nostre Seigneur tant souffrir, et se priver de toutes les consolations qu'il pouvoit recevoir parmy ses souffrances, et que nous en soyons si avides et si amateurs qu'il semble que nous ne cherchions autre chose en tout ce que nous faisons ? Considerés, je vous prie, ce petit enfant nouveau né dedans la creche de Bethleem, escoutés ce qu'il vous dit, regardés l'exemple qu'il vous donne : il a choisi les choses les plus aspres, penibles, viles et abjectes au temps de sa nativité qu'on se puisse imaginer. O! qui pourroit demeurer aupres de cette sainte cresche tout le long de cette octave, il se fondroit certes d'amour, voyant ce divin enfant couché en un si pauvre lieu pleurer et trembler de froid ! O Dieu ! avec quelle reverence est-ce que la sacrée Vierge consideroit le cœur de ce tres-saint enfant tout palpitant d'amour dans sa sainte poictrine ! comme elle alloit meslant ses sainctes larmes avec celles qui couloient si doucement des yeux divins de ce benist poupon ! comment estoit-elle attirée à la suave odeur de ses admirables vertus !

O que c'est une chose aymable et utile à voir et considerer que le mystere tres-haut et tres-profond de l'incarnation de nostre Sauveur ! Mais neantmoins il est vray que tout ce que nous en pouvons entendre et comprendre par nos foibles discours n'est rien au prix des grandeurs et excellences qu'il contient, et pouvons bien dire ce que disoit Socrate, lisant un livre d'Heraclite : «Ce livre, disoit-il, est si haut, si docte

et si profond, que je n'y entends que fort peu de choses : toutesfois le peu que j'y entends est extremement beau et relevé ; mais je crois que ce que je n'entends pas l'est encore beaucoup plus. » O certes ! nous pouvons bien à plus juste raison nous servir de ces paroles, considerant l'incarnation, et dire : Ce mystere est si haut et si profond, que nous n'y entendons que fort peu de choses : toutesfois le peu que nous y entendons est extremement beau et relevé ; mais nous croyons que tout ce que nous n'entendons pas l'est infiniment plus.

Enfin, mes cheres filles, si nous sommes bien fidelles à imiter les vertus qui reluisent en ce divin mystere, nous l'entendrons parfaitement un jour dans le ciel, où nous celebrerons cette grande feste de Noël avec un contentement indicible, et là nous verrons clairement tout ce qui s'est passé en cette tres-sainte nativité, et benirons à jamais celuy qui estant si haut s'est tant abaissé pour nous exalter. Dieu nous en face la grace. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION DE NOSTRE SEIGNEUR.

*Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.* Luc. II.

Les huict jours estant accomplis, l'enfant fut circoncis, et fut nommé Jesus. S. Luc II.

Les jours, les mois, et les années appartiennent toutes à Dieu qui les a faites et creées. Les anciens payens avoient tellement accommodé les jours et les années, qu'ilz les nommoient et distinguoient selon le cours de la lune, et leur donnoient des noms propres et appartenans à leurs faux dieux, comme le nom de Mercure, de Mars, de Jupiter, et autres semblables ; et cette superstition a passé si avant parmy les hommes, qu'on a eu peine de l'arracher. C'est pourquoy la saincte Eglise la voulant extirper, a dedié les jours aux saintz, et a mieux aymé nommer du nom de ferie les jours auxquelz il n'eschet point de feste dont elle fasse l'office que de les nommer des noms desquelz ces anciens prophanes les nommoient ; et combien qu'on dedie les jours de l'année aux saints, si ne laissent-ilz pas pourtant d'estre tous dediés à nostre Seigneur, comme à celuy qui les a faitz, et à qui ils appartiennent. Et c'est le sujet pour lequel la saincte Eglise luy dedie celuy d'aujourd'huy, qui est le premier, et en iceluy tous ceux de l'année.

Or en ce jour nous celebrons la feste de la Circoncision de nostre Seigneur, en laquelle il receut le sacré nom de Jesus : et le mystere que la sainte Eglise nous propose en cette feste est tres-beau et admirable, d'autant qu'il est comme une image ou representation de la circoncision spirituelle que

nous devons tous faire pour estre sauvés ; et quoy que l'Evangile qui se lit en ce jour soit le plus court de tous ceux de l'année, il ne laisse pas neantmoins d'estre tres-haut et tres-profond, parce qu'en iceluy est faite mention du nom sacré de Jesus , qui signifie Sauveur , et du sang que nostre Seigneur respandit huict jours apres sa saincte naissance, afin de nous donner dés lors des arres de nostre salut et de l'amour qu'il nous portoit. Je suivray donc l'Evangile , et vous feray voir par ce discours ce que c'est que circoncision, et comme il se faut circoncir spirituellement; et à la fin nous dirons quelque chose du nom sacré de Jesus, qui fut imposé à nostre Seigneur.

Quant au premier point, il faut sçavoir que la circoncision estoit un sacrement de l'ancienne loy, qui representoit le baptesme , d'autant qu'elle estoit comme une profession de foy de l'attente de l'avenement de nostre Seigneur; et ceux qui estoient circoncis estoient nettoyez de la coulpe du peché originel, et par ce moyen, d'ennemis de Dieu qu'ilz estoient par le peché, ils devenoient ses amis et ses enfans. Or, nostre Seigneur ne pouvant estre sujet à la circoncision, il n'estoit point obligé de se soumettre à cette loy, non seulement à cause qu'il estoit legislateur, mais encore parce qu'il estoit la pureté mesme, sans tache ny roüille de peché, tres-sainct, sans macule, et fils de Dieu , ayant esté dés l'instant de son incarnation remply et comblé de toutes sortes de graces et benedictions par cette estroite union que l'humanité eut avec la divinité, en suitte de quoy il fut non seulement comblé de la plenitude des graces, mais son ame fut encore parfaitement glorieuse, joüissant de la claire vision de Dieu : de maniere qu'il n'avoit aucun besoin de s'assujettir à la loi de la circoncision ; et neantmoins il n'a pas laissé, pour se conformer aux autres, de s'y sousmettre.

Secondement, la circoncision estoit une marque par laquelle le peuple de Dieu estoit reconnu et distingué des autres

nations, de laquelle nostre Seigneur n'avoit aucun besoin, veu que luy-mesme estoit la vraye marque, le sceau et l'image du Pere eternel : *Qui cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus*[1]. Mais entre plusieurs causes qui ont porté nostre Seigneur à subir la circoncision, à laquelle il n'estoit aucunement sujet, il nous suffira de dire que ç'a esté pour nous donner exemple de la circoncision spirituelle et interieure que nous devons tous faire, si nous voulons estre sauvés.

Or, nous devons sçavoir que la circoncision se faisoit en l'une des parties du corps qui estoit la plus interessée et endommagée du peché de nostre premier pere Adam ; et c'est la premiere remarque que nos anciens Peres font sur ce mystere, pour nous montrer que quand nous voulons faire la circoncision spirituelle, il faut que ce soit en la partie la plus malade et interessée de toutes. Certes c'est un grand malheur que plusieurs et presque tous les chrestiens veulent bien se circoncir en quelque chose pour avoir part à cette feste, mais toutesfois ilz ne veulent faire cette circoncision qu'en la partie la moins interessée.

Par exemple, vous en verrés qui sont addonnés aux voluptés sensuelles, et qui courent apres les plaisirs brutaux ; ilz voudront faire la circoncision spirituelle, et pour cela ilz tireront volontiers de l'argent de leurs bourses, et feront beaucoup d'aumosnes. C'est bien fait de circoncire sa bourse et de donner l'aumosne : *Quoniam eleemosyna a morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata, et facit invenire misericordiam et vitam æternam*[2] : car l'aumosne, dit l'ange Raphael à Tobie, delivre l'ame de la mort, efface les pechés, et fait trouver grace et misericorde devant Dieu, qui la recompense de la vie eternelle. Donc il est vrai que c'est une chose tres-bonne de faire l'aumosne, elle est utile en tout temps et en toute saison. Mais ne voyés-vous pas, que si bien

[1] Heb. I. — [2] Tob. XII.

vous faites la circoncision spirituelle, vous ne la faites pas en la maniere qu'il faut, d'autant que ce n'est pas vostre bourse qu'il faut circoncir, ains la partie que vous avés la plus malade. Circoncisés donc vostre cœur, retranchés ces discours, cette compagnie, cette conversation, ces amitiés, et autres telles choses qui vous portent au peché, d'autant que c'est par là qu'il faut commencer, si vous voulés faire une bonne circoncision; ce que ne faisant pas, en suivant vos brutales affections, vous pensés toutesfois beaucoup faire de donner quelques aumosnes, quoy que vous perseveriés tous-jours dans vostre peché.

Il y en a d'autres qui sont avaricieux, et cupides d'amasser des richesses; ils veulent neantmoins se circoncir, et pour cela ilz font beaucoup de jeusnes, d'abstinences, de veilles, se chargent de haires, et macerent leurs corps par de grandes penitences, et pensent en faisant cela estre des demy saintz : O Dieu! qu'est-ce que vous faites? ces austerités que vous pratiqués, à la verité, sont bonnes; mais vous ne faites pas la circoncision spirituelle comme il faut, d'autant que vous ne commencés pas en la partie la plus interessée : le mal est au cœur, et vous tués le corps. Il faut donc retrancher tant d'affections dereglées que vous avés pour les biens, honneurs et commodités de cette vie; c'est pourquoy mettés hardiment dans vostre cœur le cousteau de la circoncision, et commencés par là, comme par la partie la plus interessée qui soit en vous.

Il y en a aussi qui feront de longues prieres et oraisons, lesquels neantmoins apres cela ne feindront point de tremper leurs langues dans le sang du prochain par la medisance et detraction. O pauvres gens! que faites-vous? vous pensés estre bien circoncis de faire ces choses, et ne voyés-vous pas qu'il faut circoncir la langue qui se baigne dans le sang du prochain?

Il s'en treuve encore d'autres, lesquelz circoncisent bien la

langue, et se resoudront de garder un profond silence ; mais nonobstant cela ils vont tousjours grondant, murmurant, et s'impatientant en eux-mesmes. Ha ! mes cheres ames, que faites-vous ? le mal est caché dans le cœur ; voyés donc que ce n'est pas tout de circoncir la langue, ains que vous devés encore circoncir le cœur d'où naissent toutes ces impatiences, ces murmures et ces ressentimens, parce que la circoncision se doit tous-jours faire en la partie la plus malade, et que la circoncision spirituelle consiste à sçavoir rechercher les inclinations qui sont en nous contraires à la raison, afin d'en retrancher et couper toutes les productions ; et pour cela il est besoin d'un serieux et soigneux examen, pour bien reconnoistre quelles sont les plus fortes passions qui dominent en nous, et qui nous font le plus commettre d'imperfections, afin de commencer par là nostre circoncision spirituelle.

La seconde remarque que je fais sur le mystere que la saincte Eglise nous propose en cette feste est que c'estoit une circoncision, et non pas une incision. Il y a bien de la difference entre la circoncision et l'incision, parce que l'incision se fait seulement en quelque membre malade, duquel on ne retranche rien ; ce qui n'est pas de mesme de la circoncision : et cela est une chose necessaire à sçavoir, d'autant que la plus grande partie des chrestiens, pour l'ordinaire, font des incisions au lieu de circoncisions ; ils donneront bien quelque coup à un membre qu'ilz ont malade, mais ilz n'apportent pas le cousteau de la circoncision pour couper et retrancher du cœur ce qui est superflu.

Or pour mieux comprendre cecy, il faut sçavoir que nous sommes tous obligés de faire la circoncision spirituelle, mais differemment et non pas egalement, d'autant que les evesques, les prestres, les religieux et religieuses y ont une particuliere obligation, et la doivent faire d'une maniere plus parfaite que ceux qui vivent dans le monde, à cause qu'ils sont plus particulierement dediés au service de nostre Seigneur.

Il y a plusieurs chrestiens qui se contentent seulement de couper et retrancher tout ce qui les empesche de garder la loy de Dieu ; et ceux-là vrayement, s'ilz la gardent entierement, seront bienheureux, car ilz auront enfin le paradis, puisque pour l'avoir il ne faut que bien garder et observer les commandemens de Dieu. Il y en a d'autres qui se contentent de retrancher et combattre seulement une passion ou habitude vicieuse, mais ils ne laissent pas neantmoins de croupir dans mille autres sortes de pechés contre la loy de Dieu ; or ceux-cy ne font pas la circoncision, ains une incision, car ilz ne vont pas à la partie la plus malade pour couper ce qu'il faut pour estre vrayement circoncis, ains se contentent de donner seulement un coup à quelque membre qu'ils ont gasté, bien que pour l'ordinaire ce ne soit pas le plus malade ; et neantmoins ils pensent en faisant cela qu'ils font une entiere circoncision : d'où vient que vous verrés des personnes qui se veautrent dans la fange et le bourbier de mille pechés, qui sont liés de mille passions et affections depravées ; si vous leur dites, qu'est-ce qu'ilz font, ou qu'ilz ont fait? ils vous respondront qu'ilz n'ont point fait de mal. Nous n'avons point desrobé, diront-ilz, ny fait d'homicide. Il est vrai, mais sçachés que ce n'est pas là tout ; il y a bien d'autres pechés que ceux-là, lesquels peut-estre vous avez faitz, ou que vous faites, qui sont aussi dangereux que ceux que vous dites n'avoir pas faitz.

Dieu n'a pas seulement ces deux commandemens en sa loy, ains il y en a encore d'autres qu'il faut necessairement observer pour estre sauvés ; car manquer à observer un commandement de Dieu, c'est se condamner soy-mesme aux peines d'enfer. Lorsque Dieu donna sa loy à Moïse, il ne dit pas seulement : «Celui qui tuëra, mourra,» ny «celui qui desrobera ;» mais il fit encore la mesme menace, et ordonna la mesme peine et le mesme chastiment à l'esgard des autres commandemens ; car c'est une verité indubitable, que jamais

personne n'entrera dans le paradis, qu'il n'ait observé toute la loy de Dieu; je dis toute, et non pas seulement une partie d'icelle; et celuy qui n'aura fait qu'une incision, c'est-à-dire, qui se sera contenté d'observer un commandement ou deux de la loy, retranchant la mauvaise habitude qu'il avoit à y contrevenir, ne se souciant pas de circoncir ses autres vices ou passions, qui le rendent refractaire aux autres commandemens de Dieu, il sera eternellement damné.

Vous voyés donc bien comme il est necessaire que tous les chrestiens fassent une bonne et veritable circoncision, mais non pas tous egalement et d'une mesme façon, ains chacun selon sa necessité; tous doivent egalement couper, et aller avec le cousteau de la circoncision, non seulement en un lieu, comme ceux qui font des incisions, mais tout à l'entour du cœur, afin de retrancher tout ce qui les empesche de garder la loy de Dieu : et faisant cela ils seront bien-heureux, car estant marqués de cette marque de la circoncision spirituelle, ils seront reconnus pour enfans de Dieu, et comme tels ilz seront enfin colloqués en sa gloire. Mais quant aux personnes consacrées à son service, comme nous autres ecclesiastiques, religieux et religieuses, il est indubitable que nous sommes bien plus obligés à cette circoncision spirituelle que les autres, et nous la devons faire non seulement en la façon que la font les seculiers, ains encore en une maniere bien plus parfaite, à laquelle ilz ne sont pas obligés, pour n'avoir pas les moyens si propres à cela, comme nous. C'est pourquoy il ne suffit pas que les religieux et religieuses se contentent de couper et combattre seulement un vice ou une mauvaise inclination, mais ilz doivent entierement retrancher de leur cœur tout ce qui peut desplaire à Dieu, pour petit qu'il soit; et pour cela ilz doivent user d'un soin tout particulier à regarder et remarquer leurs imperfections, pour y apporter le cousteau de la circoncision, qui n'est

autre qu'une bonne et forte resolution de surmonter toutes les difficultés qui se rencontrent en la pratique des vertus.

Les anciens Peres parlant de la religion, disent qu'ellè est un hospital spirituel, où l'on guerit non seulement les maladies dangereuses et mortelles de l'esprit, mais encore les plus petites esquelles il n'y a nul danger de mort, d'autant que les religieux se doivent purifier en icelle des plus petitz defautz qui peuvent empescher ou retarder l'ame d'avancer et faire progres en la perfection, taschant mesme autant qu'il se peut d'oster les causes du mal, en veillant continuellement sur leur cœur pour voir quelles sont leurs passions, pensées, desirs et affections, afin de circoncir tout ce qui est contraire à la volonté de Dieu. O que ceux qui font ainsi sont heureux !

Il est vray, dirés-vous : mais j'ay desja tant de fois apporté le cousteau pour couper et circoncir mes passions, et, quoy que j'aye desja fait, ce me semble, tout ce que j'ay peu, et que j'y aye employé beaucoup de temps, avec tout le soin et la vigilance qu'il m'a esté possible, je ne laisse pas neantmoins de sentir tousjours des aversions, desgoustz et repugnances. Hé! mes cheres ames, ne sçavés-vous pas que nous ne sommes point en ce monde pour jouir, ains pour pâtir? attendés un peu que vous soyés au ciel, et vous aurés une paix parfaite, et un contentement entier, d'autant que vous serés alors exemptes de sentir les mouvemens desreglés de la nature vitiée et corrompuë par le peché, et possederés une tranquillité et un repos perdurable, parce que c'est là où l'on doit joüir de la paix, et non en cette vie, où il faut pâtir et se circoncir, et celuy qui seroit icy sans passions ne pâtiroit pas, ains il joüiroit, ce qui ne peut estre : car tant que nous vivrons, nous aurons des passions, et n'en serons jamais quittes qu'à la mort, selon l'opinion des docteurs, reçuë de toute l'Eglise. Mais de quoy nous mettons-nous en peine,

puisqu'au combat de telles passions et emotions gist nostre victoire et triomphe?

Je sçay bien qu'il y a eu quelques hermites et anachoretes en la Palestine qui ont tenu l'opinion contraire, asseurans que l'homme par la soigneuse et frequente mortification, pouvoit arriver jusques là que d'estre sans passions, ni émotions de colere, en sorte qu'il pouvoit recevoir un soufflet sans rougir, estre injurié, mocqué et battu sans le ressentir : mais cette opinion a esté condamnée comme fausse et rejettée de toute l'Eglise, laquelle a declaré que tant que l'homme vivra sur cette terre, il sera tousjours sujet à avoir des passions, et sentira tousjours en la partie inferieure de son ame des tremoussemens de colere, des souslevemens de cœur, des affections, inclinations, respugnances, desgousts, aversions, et telles autres choses contraires à la raison. Et ne se faut jamais estonner si quand l'on nous dit nos fautes, ou que l'on nous reprend, nous sentons à l'instant que la colere s'emeut en nous; et si nous avons des dégousts et respugnances sur les choses qui nous arrivent, ou qui nous sont faites, contraires à nos inclinations; ny moins, si nous avons des volontés propres, qui nous font desirer plustost une chose qu'une autre. O non, certes! car tout cela sont des passions qui nous sont naturelles, lesquelles ne sont point peché en elles-mesmes : et ne faut pas penser quand vous sentés tous ces mouvemens s'eslever en la partie inferieure de vostre ame, contre vostre volonté, que vous pechiés et offensiés tant soit peu, pourveu que vous ne faciés rien en suite, car il ne depend pas de vous de n'avoir point ces sentiments.

Plusieurs se trompent grandement en cecy, pensant que la perfection consiste à ne rien sentir, et dés qu'ils sentent quelque rebellion ou souslevement des passions, il leur semble que tout est perdu : hé! ne voyés-vous pas que cela n'est pas la partie la plus malade, et que ce n'est pas cela

qu'il faut circoncir, ains ce qui se fait en suite de ces mouvemens? Posés donc le cousteau de la circoncision sur ces paroles de ressentiment et d'impatience : et vous, ô mondains, circoncisés ces blasphemes, ces juremens, ces paroles injurieuses et de detraction, qui naissent de ces mouvemens de colere, qui sont veritablement pechés, et maladies mortelles ; circoncisés encore ces haines du prochain, et ces pensées de murmure entretenuës volontairement dans le cœur, les jours, les semaines, les mois et les années toutes entieres. Et vous, mes cheres ames, qui estes plus specialement dediées à Dieu, circoncisés ces repugnances volontairement fomentées sur les obeïssances contraires à vos inclinations; allés tout à l'entour du cœur, et regardés soigneusement vos passions et affections desreglées, tranchés et coupés nettement et entierement ce prepuce, ne vous contentez pas de faire seulement des incisions, comme font ceux qui sont dans le monde, mais faites de bonnes circoncisions spirituelles et interieures.

La troisiesme remarque que je fais sur l'Evangile de ce jour, est qu'en l'ancienne loy, celuy qui estoit circoncis ne se circoncisoit pas luy-mesme, mais il estoit circoncis par la main d'autruy. Or nostre Seigneur, qui se vouloit en tout et par tout conformer aux autres, et s'assujettir à la loi sans aucune exception, voulut aussi estre circoncis, non par soy-mesme, mais par la main d'autruy; ce qu'il a voulu faire pour nous donner exemple, et pour nous monstrer qu'encore que ce soit une chose tres-bonne de se circoncir soy-mesme, il est neantmoins beaucoup meilleur d'estre circoncis par la main des autres.

Certes, l'on sçait assez combien sont recommandables ces anciens hermites et anachoretes qui vivoient és deserts, et en quelle estime il les faut avoir, pour les admirables triomphes et victoires qu'ils ont remportées sur le diable, le monde et la chair, en se mortifians et circoncisans eux-mesmes, aidés

à ce faire par la grace de Dieu, suscités et poussés par l'inspiration du saint Esprit et de leurs bons anges. Mais aussi il est certain que la circoncision que nous souffrons nous estre faite par les mains d'autruy va au dessus de la leur, et est bien plus parfaite, parcequ'elle est plus douloureuse, et partant plus recommandable; et Dieu veut que nous souffrions cette circoncision, en laquelle sans doute il y a beaucoup plus de perfection et de merite qu'à celle que nous faisons nous-mesmes. Et bien que les vrays religieux soient tousjours en attention et veillent continuellement sur leur propre cœur, pour voir ce qu'il faut retrancher et mortifier afin de se circoncir eux-mesmes, cela neantmoins ne les empesche pas de vouloir estre circoncis par les mains d'autruy, bien que cette circoncision soit plus sensible et difficile à supporter que l'autre.

Vous verrés des personnes qui sont naturellement orgueilleuses, fieres et hautaines: elles voyent bien qu'il est du tout necessaire de circoncir cette passion, d'autant qu'elle leur cause un grand empeschement à la grace de Dieu, et pour cela, lorsqu'elles sont en l'oraison, elles ressentent en leur cœur un grand desir de faire cette circoncision, et retrancher ce defaut, et se mettent apres à y travailler avec tant de ferveur qu'il semble que les pratiques d'humilité ne leur coustent rien. Voulés-vous sçavoir d'où cela procede? C'est que tout ce que nous faisons de nous-mesme par notre propre choix et election nous apporte tous-jours beaucoup de satisfaction, et ne nous couste quasi rien, tant les subtilités et inventions de nostre amour propre sont grandes: mais si en ce temps-là quelqu'un vient à leur dire leurs defautz, ou leur faire la correction, ou s'il arrive qu'on les contrarie en quelque chose! ô certes, tout est perdu, le sang se remuë, l'on est troublé, l'on ne peut supporter cela, l'on n'a plus que repliques pour faire entendre et valoir ses raisons pour se justifier. Vous voyés donc combien il est

necessaire pour nostre perfection qu'un autre prenne en main le cousteau pour nous circoncir ; car il sçait bien mieux où il le faut mettre que nous-mesmes.

Mais pour nostre instruction je veux clore ce subjet par une histoire admirable de la Genese, où il est dit qu'un jour Jacob, avec tous ses enfans et sa famille, vint poser ses tentes et ses pavillons pres de la ville de Sichem. Or il avoit une fille nommée Dina, qui estoit fort belle, laquelle fut tellement portée de curiosité de voir cette ville royale, qu'un jour elle s'y en alla promener toute seule ; et comme elle s'amusoit à considerer et regarder de tous costés les beautés et singularités de cette grande ville, il arriva que le jeune prince de Sichem, fils du roy Hemor, se mit en mesme temps à regarder par la fenestre, et voyant cette jeune damoiselle douée d'une tres-rare beauté, il en fust si épris qu'il la fit soudain enlever ; ce qui luy fut d'autant plus facile, que les grands treuvent tousjours assés de personnes qui les favorisent en leurs mauvais desseins. Ainsi elle fut non seulement enlevée, mais encore deshonorée par ce jeune prince, ce qui affligea grandement son bon pere Jacob, et ses freres, parce que le roy Hemor et le prince Sichem son fils n'estoient pas de leur nation, et ne gardoyent pas la loy de la circoncision : mais le roy Hemor sçachant cela, et connaissant combien son fils estoit amoureux et passionné de cette fille, car l'Escriture dit que l'ame de Sichem estoit collée à celle de Dina : *et conglutinata est anima ejus cum ea,* il resolut de la luy donner en mariage.

Mais, ô Dieu ! que les amours du monde sont foibles et de peu de durée ! certes, l'on peut dire qu'ils naissent et perissent en mesme temps ; ce qui n'est pas ainsi de l'amour de Dieu, car il dure tousjours et ne sort jamais de l'ame où il est une fois entré, si elle ne le quitte volontairement, l'unissant et liant avec sa divine Majesté, non pour deux ou trois jours seulement, comme l'amour mondain, mais pour une eter-

nité, entretenant l'ame des delices et douceurs de l'autre vie, tout au contraire de cet amour damnable et mondain, lequel n'a pour son entretien que des mugueteries et sottises. Le roy connoissant l'affection de son fils pour Dina, et voyant que pour satisfaire à son desir et contenter sa passion, il falloit en venir jusques-là que de les marier ensemble, il s'advisa de traiter cette affaire avec Jacob, et le fit appeller pour se trouver en une assemblée faite pour ce sujet, ou l'on apporta tant de raisons, qu'il fut enfin resolu de faire ce mariage. Mais c'est chose estrange des inventions et malices de l'esprit de l'homme. Simeon et Levi, freres de Dina, sachans que Jacob leur pere traittoit de marier leur sœur avec le prince Sichem, offensés et piqués du deshonneur qu'il luy avoit fait, s'adviserent de proposer une chose au roy, sans laquelle ils ne consentiroient point à ce mariage, qui estoit que, s'il vouloit faire alliance avec eux, et que son filz espousast leur sœur, ils demandoient que tout le peuple fust circoncis, sur quoy il y eut de grandes difficultez : mais enfin, apres beaucoup de raisons representées de part et d'autre, il fut resolu de proposer la circoncision à tout le peuple de la terre de Sichem. Tout ce peuple estant donc assemblé au lieu prefix pour faire les consultations, la circoncision leur fut proposée, mais avec tant et de si fortes raisons pour les esmouvoir à faire ce que le roy desiroit, afin de contenter la passion de son filz, qu'ilz y consentirent tous pour luy complaire seulement : mais comme cette circoncision estoit grandement douloureuse, et que la plus grande partie des hommes en mouroient, ou en demeuroient tellement affoiblis qu'ilz estoient à demy mortz; Simeon et Levi, freres de Dina, apres que ce pauvre peuple eut esté circoncis, entrerent en cette ville et en firent un cruel carnage, mettant tout à feu et à sang pour se vanger du tort que le prince Sichem, fils du roy Hemor, avoit fait à leur sœur. Or, mes tres-cheres ames, que tirerons nous de cette

histoire pour nostre instruction? Remarquez un peu, je vous prie, l'admirable souplesse et sujettion de ce peuple à condescendre à la volonté du roy, sujettion qu'ils firent paroistre en acquiesçant si librement à son desir, mettant leur vie au hazard, sans autre consideration que d'obliger et faire plaisir au filz du roy.

O Dieu! apres cela, serons-nous bien si lasches de courage que de fuïr nostre circoncision spirituelle, voyans aujourd'huy nostre divin Sauveur s'assujettir à cette rude loy de la circoncision pour nous donner exemple? Il nous invite en respandant son sang, non point de respandre le nostre, mais seulement de respandre nos cœurs et nos espritz devant luy par une entiere sousmission à sa tres-sainte volonté, et nous luy refuserons ce devoir? Quoi! souffrirons-nous qu'il nous invite à la circoncision spirituelle, non pour son profit et plaisir, ains pour nostre salut, et que nous refusions apres cela de faire ce qu'il nous demande? Aurions-nous bien le courage de voir ce peuple de Sichem se soubmettre à cette rude loy seulement pour faire plaisir au filz du roy, et que nous autres soyons si lasches et tiedes en l'amour de nostre divin roy que nous ne voulions pas à son exemple nous humilier, et assujettir nos esprits à faire et souffrir des choses sans comparaison plus faciles et aisées que ce qu'il a fait et enduré pour nous?

Achevons maintenant en disant un mot du nom qui fut imposé à nostre Seigneur : l'Evangile de ce jour dit que Jesus, qui veut dire Sauveur, fut son nom. Ce fut certes tres à propos qu'on luy donna le nom de Sauveur au jour de sa circoncision; car il ne pouvoit pas estre Sauveur sans respandre son sang, et il ne pouvoit pas donner son sang sans estre Sauveur. Il pouvoit bien sauver le monde sans respandre du sang, quant à l'effet, mais non pas quant à l'affection qu'il nous portoit; il pouvoit bien satisfaire à la justice divine pour tous nos pechés par un seul souspir de

son sacré cœur, mais non pas pour satisfaire à son amour, lequel vouloit qu'en prenant le nom de Sauveur il commençast à donner de son sang, comme des arres de celuy qu'il devoit respandre en sa passion pour nostre redemption. Le nom de Sauveur luy a donc esté donné tres justement au jour de la circoncision, d'autant que, comme dit le grand Apostre en l'Epistre aux Hebrieux, *sine sanguinis effusione non fit remissio* [1]: il n'y a point de remission, c'est à dire, de salut et de redemption, sans effusion de sang. Et nostre Seigneur se faisant appeler Sauveur et Redempteur des hommes, il commence en mesme temps qu'il prend ce sacré nom à payer nos debtes, non d'autre monnoye que de son precieux sang.

Nostre Seigneur, disent nos anciens Peres, entre les divers noms et tiltres qu'on luy donne, en a trois qui luy appartiennent souverainement, et lesquels ne peuvent estre attribués ny donnés à d'autre qu'à luy : dont le premier est celuy de son estre, qui luy appartient si souverainement qu'il ne se peut attribuer à nul autre; par lequel nom il se connoist luy-mesme par luy-mesme, et voit que luy seul peut dire en vérité : *Ego sum, qui sum* [2]: Je suis celuy qui suis. Le deuxieme nom est celuy de Createur, qui ne peut estre aussi attribué qu'à Dieu seul, car nul ne peut estre createur que Dieu tout puissant; et dans ce nom il se connoist non seulement soy-mesme par soy-mesme, mais il se connoist encore dans ses creatures, et specialement dans celles qu'il a creées a son image et semblance.

Le troisieme nom est celuy de Jesus, c'est à dire de Sauveur, qui est un nom lequel semblablement ne peut appartenir qu'à nostre Seigneur; car nul autre que lui ne pouvoit estre Sauveur.

Mais outre ces trois noms, il en a encore un autre qui est le nom de Christ, qui veut dire grand-prestre et oingt de

[1] Heb. IX. — [2] Exod., ch. III.

Dieu : *Tu es Sacerdos in æternum* [1] : Vous estes le grand-prestre eternel, dit David, parlant à nostre Seigneur en ses pseaumes. Or, nous autres chrestiens participons à ces deux noms, de Jesus et de Christ, d'autant que le nom de chrestien est venu de celui de Christ, qui signifie oinct d'une onction sacrée, à laquelle nous participons tous quand nous recevons les sacremens, par lesquels cette divine onction de la grace est respanduë dans nos ames par le sainct Esprit : mais quand nous serons au ciel, nous participerons à celuy de Sauveur, c'est à dire que nous jouïrons du salut que nostre Seigneur nous a acquis par sa mort et passion, et serons appellez les sauvés.

O que nous serons heureux, si à l'heure de nostre mort, et pendant nostre vie, nous prononçons souvent et amoureusement ce sacré nom de Jesus! car il sera comme le mot du guet, qui fera que nous aurons l'entrée libre dans le ciel, parce que le nom de Jesus est le nom de nostre redemption. Heureux, certes, seront ceux qui le prononceront souvent et devotement, et avec un profond ressentiment d'amour envers celuy qui nous a sauvés par son sang et par sa passion; car ceux qui le nommeront bien seront indubitablement sauvés. Nous devons donc, mes cheres ames, avoir un grand soin de bien prononcer ce nom sacré pendant nostre vie, puis qu'il a esté donné du Pere Eternel à son Filz afin qu'il nous sauvast tous. O que nous pouvons bien dire avec le grand apostre, que ce nom sacré est par-dessus tout nom! *Et donavit illi nomen quod est super omne nomen.* O que ce nom est doux et suave! C'est un baume divin, propre à guerir toutesles playes de nostre ame; c'est à ce sacré nom que tout genouïl se doit flechir, au ciel, en terre et dans les enfers : *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum.*

C'est ce tres-saint nom qui rejouït les anges, sauve les

[1] Psal. XXXIX.

hommes, et fait trembler les diables. Il nous le faut donc bien graver dans nos cœurs et dans nos espritz, afin que le prononçant frequemment, le benissant et honorant en cette vie, nous soyons dignes de chanter eternellement dans le ciel, avec les bien-heureux espritz : VIVE JESUS ! VIVE JESUS ! Amen.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LA VEILLE DES ROYS.

*Defuncto autem Herode, ecce Angelus Domini apparuit in somnis Joseph in Ægypto, dicens: Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel : defuncti sunt enim qui quærebant animam pueri.* MATT. II, vers. 19 et 20.

Après la mort d'Herode, l'ange du Seigneur apparut en songe à S. Joseph en Ægypte, luy disant : Leve-toi, prens l'enfant et la mère, et t'en va en la terre d'Israel : car celuy qui cherchoit l'enfant pour luy oster la vie est mort. S. MATTH. II.

Encore que toutes les festes que nous avons dans l'Eglise catholique ayent esté instituées pour honnorer Dieu d'une maniere plus particuliere, et pour entretenir et animer tousjours de plus en plus la pieté des fidelles, il faut avoüer qu'il y en a quelques-unes qu'elle celebre avec beaucoup plus de solennité et de devotion que les autres.

Celle qui nous remet en memoire l'adoration des trois Roys, et qui nous represente le grand et admirable mystere de la vocation des Gentilz à la foy de Jesus-Christ, en est constamment une des principales. Et c'est une chose digne de remarque que l'Eglise, qui a de grands desseins dans les moindres choses de sa conduite, ne se contente pas de commencer l'office de ceste feste de l'Epiphanie dés la messe de la vigile, où elle nous fait lire l'Evangile qui traitte du retour de nostre Seigneur en la terre d'Israël apres sa fuite en Egypte ; mais elle le fait commencer dés les vespres qui precedent cette vigile.

Gedeon estant dans une extreme affliction pour la rude et pressante guerre que luy faisoient les Madianites ses ennemis, lesquelz l'avoient environné de toutes partz, Dieu, la

bonté duquel est incomparable, en eut compassion, et luy envoya un ange pour le consoler, lequel l'ayant abordé luy dit ces paroles : *Dominus tecum, virorum fortissime :* Je te salue, ô le plus fort des hommes, car le Seigneur est avec toy. Lors le pauvre Gedeon, fort pressé de son affliction, luy respondit : « S'il est vray ce que tu dis, que le Seigneur est avec moi, comment suis-je environné de tant de miseres ? » Nous en pouvons bien dire autant aujourd'huy : s'il est vray que la tres-sainte Vierge et saint Joseph ont nostre Seigneur avec eux, pourquoy donc les voyons-nous si remplis de crainte qu'ilz ont pris la fuite pour l'apprehension qu'ilz avoient d'un homme mortel, ayant avec eux le Dieu dont la majesté et puissance est infinie, et par l'ordonnance duquel toutes choses se font ?

La raison de cecy est, que nostre Seigneur venant en ce monde ne voulut aucunement user de son pouvoir et de son authorité, ny faire connoistre ce qu'il estoit, se monstrant en tout sujet aux loix de l'enfance, ne parlant qu'en son temps comme les autres ; et luy qui, non seulement en tant que Dieu sçavoit toutes choses, mais aussi en tant qu'homme, cette grace luy ayant esté infuse dés l'instant de sa conception, en laquelle il fut remply d'une science parfaite, à cause de l'union de la divinité avec l'humanité, ne voulut neantmoins la faire paroistre en aucune chose, jusques à l'âge de douze ans, qu'il fit estonner et esmerveiller les docteurs, l'ayant entendu parler dans le temple, lorsqu'il fit paroistre un petit eschantillon de cette science divine et incomparable qu'il avoit ; mais depuis son enfance jusques alors, et depuis ce temps-là jusques à ce qu'il commença à prescher son Evangile, il l'a tous-jours tenue close et cachée sous un profond silence. Hé Dieu ! que lui eut-il cousté, luy qui aimoit si cherement sa tres-sacrée mere et saint Joseph son pere nourricier, de leur dire un petit mot à l'oreille, pour les advertir qu'il falloit qu'ils evitassent la furie d'Herode en s'en

allant en Egypte, mais qu'ils n'eussent point de crainte, d'autant qu'il ne leur arriveroit aucun mal-heur? Ne pouvoit-il pas aussi les advertir qu'ilz s'en revinssent en Israël, et qu'Herode qu'ils craignoient estoit mort? Il ne le fit pas neantmoins, ains attendit que l'ange Gabriel vint reveler à saint Joseph qu'il le falloit faire; en quoy il fit paroistre un admirable abandonnement, se rendant deslors le parfait exemplaire de tous les hommes, mais particulierement de ceux qui sont en l'estat de perfection, comme sont les religieux et les prelatz, quoy que differemment : car les religieux sont en l'estat de perfection, c'est à dire, en un estat propre à se perfectionner ; mais les prelatz doivent non seulement estre en l'estat de perfection pour l'acquerir, comme font les religieux, ains ils la doivent desja avoir acquise.

De mesme la vie de nostre Seigneur doit estre distinguée en deux parties : la premiere est le modele et le patron des religieux, qui est celle qu'il a menée depuis sa naissance jusques à ce qu'il commença l'œuvre de nostre redemption, c'est à dire, qu'il commença sa predication ; car l'Evangeliste saint Luc dit expressément qu'il demeura tousjours pendant tout ce temps sujet à ses parens : *Et erat subditus illis.* Mais deslors qu'il eut commencé à enseigner et prescher, il fit toutes les fonctions appartenantes aux evesques, instituant les sacremens sur l'arbre de la croix, où il offrit ce sacrifice sanglant de soy-mesme, ayant auparavant institué le saint sacrement de l'Autel en la derniere cene qu'il fit avec ses apostres, qui est semblablement un sacrifice non sanglant.

Poursuivons nostre discours, et considerons comme nostre Seigneur s'est rendu le vray et parfait exemplaire de la vie religieuse, pendant tout le cours de sa tres-sainte vie, et voyons en quelle abnegation de soy-mesme il a tousjours vescu, mais specialement durant son enfance, quoy qu'il fust Dieu.

Et, pour mieux comprendre cette abnegation, nous en

ferons trois poincts, que j'appliqueray aux trois vœux, de pauvreté, chasteté et obeissance que font les religieux.

Or, pour commencer par l'abnegation des biens de la terre, se peut-il jamais voir une pauvreté plus desnuée que celle de nostre Seigneur? Voyés premierement comme dés sa naissance il renonce à la maison de son pere et de sa mere, venant naistre en une ville, laquelle si bien elle luy appartenoit en quelque façon, estant filz de David, neantmoins il renonce tellement à tout que le voylà reduit dans une pauvre estable, destinée pour la retraite des bestes, en laquelle estant nay, il fut couché dans une creche qui lui servit de berceau; et apres, quelles necessités pensés-vous qu'il souffrit pendant son voyage d'Egypte, et tout le temps qu'il y demeura? Enfin sa pauvreté fut si grande, qu'elle passa jusques à la mendicité, selon l'opinion de quelques docteurs, et n'estoit nourry que d'aumosnes; car chacun sçait bien que les beaux-peres ne sont pas obligés de nourrir les enfans de leurs femmes; et neantmoins nostre Seigneur n'estoit nourry que du travail de saint Joseph et de celuy de sa tres-sainte mere, qui gagnoient leur vie à la sueur de leur visage, ce divin enfant ne pouvant pas en si bas âge gagner la sienne.

Mais pour mieux voir sa grande pauvreté, quand il fut question de retourner d'Egypte apres la mort d'Herode, s'ilz eussent eu quelque bien en Israël, saint Joseph n'eût pas mis en doute s'ilz retourneroient en Judée, ou s'ilz iroient en Israël; mais parce qu'ilz n'avoient rien, ou fort peu de chose, ils ne sçavoient de quel costé aller.

Davantage, l'amour que nostre Seigneur portoit à la pauvreté luy fit prendre et garder tousjours le nom de Nazareth, d'autant que c'estoit une petite ville si pauvre et si mesprisée, que l'on ne croyoit pas (comme dit Nathanaël à sainct Philippe) qu'il pût venir quelque chose de bon, ou sortir quelque grand personnage de Nazareth : *A Nazareth*

*potest aliquid boni esse* [1] ? Et bien que nostre Seigneur eût peu se faire appeller de Bethleem, ou de Hierusalem, il ne le voulut neantmoins jamais faire, tant pour cette cause que pour d'autres que nous dirons bientost.

Passons maintenant au second poinct, que j'applique à la chasteté, et voyons comme nostre Seigneur a tous-jours vescu dans une abnegation tres-entiere de tous les plaisirs sensuelz, quoy qu'il eust une pureté incomparable. Considerés un peu comme dés son entrée au monde il priva ses sens de toute sorte de plaisirs, et premierement en l'attouchement il ressentit un froid extrême.

Vous sçavez la revelation que sainte Brigide eut de la naissance de nostre Seigneur, et comme elle dit que nostre Dame estant en une grande abstraction et recueillement interieur, elle vit en un instant ce divin enfant couché sur la terre tout nud, tremblottant de froid; et que soudain l'ayant adoré, elle le prit avec une extreme reverence, et l'enveloppa dans de pauvres langes qui ne le pouvoient pas garantir de souffrir la rigueur du froid. Venons à l'odorat. Vray Dieu ! quelle suavité et quel parfum pensés-vous qu'on puisse avoir dans une estable? Et si nous voyons que les roys de la terre, quand leurs enfans naissent, quoy qu'ilz ne soient que des hommes miserables et mortelz comme les autres, l'on met tant de parfums et l'on fait tant de ceremonies pour honorer leur naissance : hé Dieu! mes cheres ames, que ne devroit-on pas faire pour honorer ce divin Sauveur qui n'est pas seulement homme, ains Dieu et homme tout ensemble? et neantmoins il ne se fait rien de tout cela. Quelle musique pour recreer son ouïe, ayant aupres de luy un bœuf et un asne pour magnifier la naissance de ce roy celeste! Enfin il ne trouve rien qui luy puisse donner du contentement ou de la recreation, que cette liqueur celeste du sacré et divin laict que sa tres-beniste mere luy fait tirer

[1] S. Jean. I.

de ses tres-pures mammelles ; car il faut confesser qu'il estoit meilleur sans comparaison que le vin le plus delicieux qu'on puisse jamais rencontrer, ce qui recreoit un peu le goust de ce tres-saint enfant.

Mais quant au troisieme point de l'abnegation de soy-mesme, qui regarde l'obeissance, qui est-ce qui est jamais parvenu à un si entier et parfait renoncement pour se laisser conduire à la volonté de ses superieurs que ce divin enfant? O Dieu! que c'est bien en ce poinct qu'il s'est monstré vray religieux! Saint Joseph et nostre Dame luy tiennent la place de superieurs; ils le meinent et le portent d'un lieu en l'autre : il les laisse faire, sans jamais dire un seul mot. Mais il passa encore bien plus avant, se rendant obeïssant à la nature mesme, ne voulant faire ses croissances, ny parler, que comme les autres enfans. O abnegation nompareille de ce divin Sauveur! estant en son pouvoir de faire des miracles par luy-mesme, il n'en fait point; et si bien il s'en fait en sa nativité autour de luy par le chant des anges qui advertissent les pasteurs de le venir adorer, et en la conversion des gentilz par les trois roys qui le vindrent voir et reconnoistre pour leur Dieu, toutes ces merveilles se font par le ministere des anges, ou par le moyen d'une estoile extraordinaire : mais en sa personne et en son exterieur, il ne se monstre estre autre chose qu'un pauvre petit enfant subjet aux infirmités et miseres de la nature comme les autres; luy de qui les anges sont illuminés et esclairés, et par qui ilz entendent et comprennent toutes choses, ne fait point de revelations, ains attend que saint Gabriel les vienne faire à son pere nourrissier, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour. Faut-il fuïr devant Herode? il n'en dit mot, ains attend que cet ange, destiné pour la conduite de sa famille, le vienne dire et ordonner; de mesme apres la mort d'Herode, pour s'en retourner d'Egypte en Israël, il n'en dit rien. Ne pouvoit-il pas dire à saint Joseph, ou à nostre

Dame : Vous pouvés retourner en Judée quand il vous plaira, car Herode que vous craignés, est mort; neantmoins il ne le fait point, mais attend que l'ange le vienne reveler à saint Joseph. Ne voila pas une merveille tres-grande, que ce divin enfant aye tellement renoncé et abandonné le soin de soy-mesme pour se laisser conduire selon la volonté de ses superieurs, qu'il n'aye pas voulu seulement dire une petite parole pour advancer leur depart?

O que ce document est remarquable! Nostre Seigneur est remply de toutes les sciences, il sçait toutes choses, car des l'instant de sa conception il receut une parfaite connoissance de tout ce qui avoit esté, qui estoit et qui seroit; et neantmoins il ne dit pas un seul mot, mesme à sa saincte mere, gardant un continuel silence pour ne luy point tesmoigner sa science. O qu'il pratique bien le contraire des hommes du monde; car, pour l'ordinaire, s'ils ont une once de science, l'on ne les peut tenir de parler, tant ilz ont envie de se faire estimer sçavans.

Or puisque nostre Seigneur est venu en ce monde pour nous donner un parfait exemple de l'abnegation de soy-mesme, il est bien raisonnable que nous l'imitions et allions apres luy, pour conformer (autant qu'il nous sera possible) nostre vie sur la sienne. Et c'est le sujet pour lequel, mes cheres filles, vous venés maintenant vous presenter pour estre religieuses; car sans doute vous avés dit en vous-mesmes : Si mon Seigneur et mon Dieu a bien voulu renoncer aux richesses, à sa patrie, et à la maison de ses parens, pour l'amour qu'il portoit à la pauvreté, hé! pourquoy donc, à son imitation, ne le ferons-nous pas? et s'il a renoncé à tous les plaisirs de la terre, et à soy-mesme, et s'est assujetty à l'obeïssance pour l'amour de nous, afin de nous montrer combien la vie religieuse, où tout cela se pratique, luy est agreable, pourquoy ne l'embrasserons-nous pas pour luy agreer? Non, dites-vous, nous ne quittons pas le monde

seulement pour acquerir le ciel, car les personnes qui y demeurent le peuvent gagner en vivant dans l'observance des commandemens de Dieu, ains pour accroistre un peu plus nostre charité et nostre amour envers sa divine bonté.

Mais pour revenir à ce que j'ay dit, que nostre Seigneur se fit appeller Nazareen, je remarque qu'une des principales raisons pour lesquelles il prit et retint tousjours ce nom, outre celle que nous avons dite, est parce qu'il signifie fleur, ou fleury : ha! que c'est tres-à-propos qu'il s'appelle fleur, car n'est-ce pas l'odeur de cette divine fleur qui attire ces ames à la suite de ses parfums [1]?

Une autre raison que je remarque encore, et que je ne feray que toucher en passant, pour laquelle nostre Seigneur se fit appeller de Nazareth, est parce que cette ville estoit le lieu de sa conception; qui est une chose que les hommes ne peuvent faire, d'autant que tandis qu'ilz sont dans le ventre de leur mere, l'on ne sçait quelle issuë ils auront, et s'ilz viendront au monde mortz ou vivans; l'on ignore entierement ce qui en arrivera : mais il n'en estoit pas ainsi de nostre Seigneur; c'est pourquoy il a pris le nom du lieu de sa conception, parce que dés cet instant il fut homme parfait.

Revenons à nostre seconde raison, et expliquons un peu plus particulierement la cause pour laquelle nostre Seigneur a voulu estre appellé de Nazareth, qui vaut autant à dire fleur : et, pour mieux comprendre cecy, escoutons ce qu'il dit au Cantique des Cantiques [2] : *Ego sum flos campi, et lilium convallium :* Je suis la fleur des champs et des campagnes, et le lys des vallées. Mais quelle fleur des champs estes-vous, Seigneur? certes quand il dit : Je suis la fleur des champs, l'on doit entendre la rose, parce qu'elle excelle toutes les autres fleurs en odeur et beauté. Or vous sçavés qu'il y a deux sortes de fleurs, les unes qui procedent du bois, et les autres qui ont leur tige d'herbe : entre toutes

[1] Cant. I. — [2] Cant. II.

celles qui procedent du bois, la rose emporte le prix, ainsi que fait le lys entre toutes celles qui ont leur tige d'herbe; et les diverses proprietés et excellences qui se rencontrent és roses et és lys se retreuvent admirablement bien en nostre Seigneur, ainsi que nous dirons maintenant.

La premiere proprieté que je remarque en la rose, est qu'elle croist sans artifice, et n'a presque point de besoin d'estre cultivée; aussi voyés-vous qu'on ne cultive point celle qui croist aux champs; et quoy que son odeur soit extremement suave lorsqu'elle est fraische, toutesfois elle est beaucoup plus forte quand elle est seiche : ce qui nous represente merveilleusement bien que cette divine fleur de nostre Seigneur, qui est sortie de la tres-sainte Vierge, ainsi qu'il a esté predit par Isaïe, qu'une fleur sortiroit de la verge de Jessé : *Egredietur flos de radice Jesse*[1] : quoy qu'il ayt exalé des parfums d'une admirable odeur et suavité tout le temps de sa tres-sainte enfance, et pendant tout le cours de sa vie; neantmoins si faut-il advoüer qu'à l'heure de sa sainte mort et passion, comme une rose seiche, fanée et flestrie par les tourmens qu'il endura, il a exalé une odeur beaucoup plus forte pour attirer les ames à la suite de ses parfums.

Secondement, je considere qu'il n'est pas seulement appellé la fleur des champs, mais aussi le lys des vallées. Chacun sçait bien que la beauté du lys consiste principalement en la blancheur : or que cette blancheur se retreuve par excellence en nostre Seigneur, personne n'en peut douter, d'autant qu'il a tousjours eu une pureté et candeur si relevée au dessus des anges et des hommes, qu'elle ne peut recevoir de comparaison : *Dilectus meus candidus*[2] : Mon bien-aymé a une blancheur nompareille, dit l'espouse sacrée au Cantique des Cantiques, parlant de nostre Seigneur. Et Salomon au livre de la Sapience dit qu'il est la splendeur

[1] Isa. XI. — [2] Cant. V.

de la lumiere eternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu, et la parfaite image de sa bonté : *Qui est candor lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius.*

La seconde proprieté du lys est qu'il peut croistre aussi bien que la rose sans estre cultivé, et sans artifice, comme l'on voit en certain païs; et cecy nous monstre l'amour que nostre Seigneur portoit à la simplicité, ne voulant pas estre appellé du nom des fleurs des jardins, qui sont cultivées avec tant de soin et d'artifice. Et quand il dit : *Ego sum flos campi*[1] : Je suis la fleur des champs, il choisit sans doute la rose entre toutes les autres fleurs, à cause de l'amour qu'il portoit à la pauvreté, parce qu'il n'y a rien de plus pauvre que cette fleur, car elle n'a que des espines, et ne requiert point (comme nous avons dit) qu'on s'employe autour d'elle pour la cultiver; et quoy qu'elle soit seiche, toutesfois elle ne laisse pas de rendre tousjours une tres-bonne et agreable odeur : ce qui confirme ce que je viens de dire de nostre Seigneur, lequel, combien qu'il fust environné de croix, d'espines, de tourmens, et de toutes sortes d'afflictions en sa mort et passion, ne laissoit pas neantmoins de repandre tousjours une odeur extremement suave, pour nous faire comprendre que les afflictions, les tenebres interieures, les ennuis d'esprit, qui sont quelquefois si grands entre les personnes les plus spirituelles et qui font profession de la devotion qu'il leur semble qu'elles sont presque du tout abandonnées de Dieu, ne sont jamais capables de les separer de luy, en sorte qu'elles ne puissent tousjours respandre devant sa divine Majesté des parfums d'une sainte sousmission à sa tres-sainte volonté, accompagnée d'une invariable resolution de ne le point offencer; cela s'entend, en la partie superieure de l'esprit.

Mais pour revenir à ces filles, qui se viennent maintenant

[1] Cant. II.

presenter pour estre offertes et sacrifiées à la divine Majesté ; si on leur promet d'abord qu'elles jouïront des richesses de la felicité eternelle, on ne les trompe point, car on leur dit que c'est à condition qu'elles renonceront entierement aux choses terrestres et perissables, et qu'il faut quitter la maison de ses parens et sa patrie, non seulement d'effect, mais encores d'affection, pour n'en avoir jamais plus que celle de la religion en laquelle elles entrent. On leur promet aussi qu'elles jouïront des consolations que Dieu a accoustumé de donner à ceux qui le servent fidellement, mesme dés cette vie ; mais à condition qu'elles renonceront à tous les plaisirs sensuelz, pour licites qu'ilz puissent estre. On leur promet encores qu'elles seront eternellement unies à la divine Majesté ; mais à condition toutesfois qu'elles renonceront parfaitement à elles-mesmes, et à toutes leurs passions, affections et inclinations, faisans une absoluë transmigration de toutes choses : car nous leur disons : Si autrefois vous avez aimé à vivre selon votre volonté, et à faire estime de vostre propre jugement, desormais il ne faudra plus estimer que l'obeïssance et la sousmission, taschant tant qu'il vous sera possible d'aneantir toutes vos passions, pour ne plus vivre selon icelles, ains selon la perfection qui vous sera enseignée. Nous leur mettons un voile sur la teste, pour leur montrer qu'elles seront cachées aux yeux du monde ; et si elles ont eu affection d'estre connuës et estimées par le passé, desormais il ne sera plus fait aucune mention d'elles. Nous leur changeons encore d'habitz, pour leur faire entendre qu'il leur faudra changer d'habitude : et leur disons qu'elles seront appellées pour jouïr de la felicité avec nostre Seigneur sur le mont de Thabor, mais que ce ne sera qu'apres qu'elles auront esté crucifiées avec luy sur celuy du Calvaire par une continuelle mortification d'elles-mesmes, et volontaire acceptation de toutes celles qui leur seront faites et ordonnées, sans choix, ny exception quelconque. Et pour ne les point

tromper, nous ne leur promettons pas qu'elles seront espouses de nostre Seigneur glorifié, sinon apres qu'elles l'auront esté en cette vie de nostre Seigneur crucifié, qui ne leur presentera pas la couronne d'or, sinon apres qu'elles auront porté celle d'espines. Enfin nous leur disons que la religion est un mont de Calvaire, où les amateurs de la croix se treuvent et font leur demeure. Et tout ainsy que les abeilles rejettent et abhorrent toutes sortes de parfums estrangers, qui ne proviennent pas des fleurs sur lesquelles elles cueillent le miel (ce que vous esprouverés, si vous leur portés du musc ou de la civette, car vous les verrés incontinent fuïr, et se resserrer dans leur ruche, rejettant tous ces parfums, parce qu'ilz proviennent de la chair) : de mesme les amans de la croix rejettent toutes sortes de parfums estrangers, c'est à dire, de consolations sensuelles et terrestres, que le monde, le diable et la chair leur presentent, pour n'odorer jamais d'autres parfums que ceux qui proviennent de la croix, des espines, des foüets et de la lance de nostre Seigneur, qui sont les plus riches atours et les bagues qu'il donne à ses espouses, d'autant que ces choses sont les plus belles pieces de son cabinet; et comme nous voyons que les espoux du monde donnent à leurs espouses des carquans, des braceletz, des bagues, et semblables bagatelles, et qu'ilz font des festins à leurs nopces, ainsi en fait nostre Seigneur : mais sçavés-vous ce qu'il leur donne, et quelz sont les metz les plus delicieux de son divin festin? Ce sont des mortifications, des humiliations, des mespris, des douleurs, des peines interieures, des pressures de cœur, et des angoisses, lesquelles sont quelquefois si grandes qu'elles nous font quasi douter de nostre salut, nous estant advis que nous sommes tout à fait abandonnés de Dieu. Mais comme nous voyons que les abeilles tirent le plus excellent miel des fleurs les plus ameres; de mesme les abeilles mystiques, dans l'amertume des plus grandes peines interieures, par les actes

qu'elles produisent d'une sainte et amoureuse sousmission au bon plaisir de Dieu, cueillent le plus excellent miel de la devotion.

Mais outre ce que nous avons dit des abeilles, les naturalistes rapportent encore une admirable condition qui se retreuve en elles, avec laquelle je veux finir; à sçavoir, qu'elles sont si fidelles à leur roy, et ont tant d'amour pour luy, que lors qu'il vient à mourir, elles se mettent toutes autour de son corps et mourroient plustost que de le quitter; et si leur gouverneur ne venoit pour les faire retirer, indubitablement elles ne s'en separeroient jamais, et mourroient toutes aupres de luy. Or les gouverneurs des abeilles spirituelles font tout le contraire : car, comme celuy-là prend soin de les faire retirer, crainte qu'elles ne meurent autour du corps de leur roy mort ; ceux-cy au contraire ont un tres-grand soin de faire que les abeilles mystiques, c'est à dire les ames devotes, demeurent autour du corps de leur roy mort et crucifié, aupres duquel elles se doivent tousjours tenir fidelement tout le temps de leur vie pour considerer l'amour qu'il nous a porté, lequel a esté si grand qu'il l'a fait mourir pour nous, afin que nous ne vivions plus que pour luy et pour son amour pendant cette vie mortelle et perissable, pour obtenir apres la grace de l'aymer eternellement dans le Ciel, où vous conduise le Pere, le Fils et le saint Esprit. Amen.

# SERMON

## POUR LE SECOND DIMANCHE D'APRES L'EPIPHANIE.

*Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus ad nuptias. Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent.* JOAN. II.

Il se fit des nopces en Cana de Galilée, où Jesus avec sa mere et ses disciples furent invités; et le vin venant à faillir, la mere de Jesus lui dit : Mon fils, ilz n'ont point de vin. S. JEAN II.

L'evangile que nous lisons en la messe de ce jour, qui fait mention du premier miracle que fit nostre Seigneur aux nopces de Cana en Galilée, sera le sujet de l'entretien que j'ai à vous faire maintenant. Je m'arresteray principalement sur ce que dit l'evangeliste saint Jean, que ce signe fut le premier que nostre Seigneur fit pour manifester sa gloire : *Hoc fecit initium signorum in Cana Galilææ, et manifestavit gloriam suam* [1] *:* et diviseray mon discours en deux parties. En la premiere, nous verrons la cause du miracle; et en la seconde, qui a fait le miracle, comment, par qui, et quelles personnes sont intervenuës en iceluy. Je sçay bien qu'entre les docteurs il y a plusieurs raisons qu'ils alleguent de part et d'autre pour monstrer que ce miracle ne fut pas le premier signe que nostre Seigneur fit : mais puisque non seulement l'evangeliste saint Jean le dit, ains encor saint Ambroise, et que la pluspart des anciens Peres tiennent cette opinion, nous nous y arresterons. Et pour donner un peu d'intelligence à leur sentiment, j'expliqueray seulement deux raysons, et sur icelles nous ferons une petite consideration pour la consolation de nostre foy.

[1] S. Jean. II.

Ils disent donc premierement que ce miracle fut le premier signe que nostre Seigneur donna au monde pour manifester sa gloire, bien que plusieurs signes et miracles eussent été faits auparavant, les uns par nostre Seigneur, les autres en nostre Seigneur, et les autres pour l'avenement de nostre Seigneur, comme celuy de l'Incarnation, qui est le plus grand de tous et la merveille des merveilles : ce miracle neantmoins estoit invisible, secret et occulte; car c'estoit une œuvre si relevée et si haute, qu'elle surpassoit infiniment tout ce que les anges et les archanges peuvent comprendre ; et partant ce n'estoit pas un signe qui manifestast la gloire de Dieu en la façon que dit l'Evangeliste de celuy qui se fit aux nopces de Cana en Galilée, dautant que cet incomparable miracle de l'Incarnation estoit si profond et caché à l'esprit humain, qu'il n'estoit jamais entré dans l'esprit des anciens payens et philosophes, non pas mesme dans celuy des docteurs de la loy de Moyse, lesquelz n'ont jamais pû comprendre ce divin mystere, quoy qu'ils maniassent la sainte Escriture, parce qu'il estoit invisible, et d'une telle hauteur qu'il surpassoit infiniment tous les entendemens humains et angeliques. Or, graces à Dieu, nous autres chrestiens le croyons en cette vie mortelle, parce que la foi nous l'enseigne; mais là haut au ciel nous le verrons à descouvert, et ce sera une partie de nostre felicité éternelle.

Il se fit encore plusieurs autres miracles en cette tressaincte Incarnation, dont le plus grand de tous est que nostre Seigneur fut conceu d'une fille, et que cette fille fust vierge et mere tout ensemble. Outre cela, il se fit encor autour de nostre Seigneur plusieurs autres miracles, qui estoient tous tres-grands, comme celuy de cette estoile si extraordinaire qui amena les mages d'Orient en Bethleem, le chant des anges, l'adoration des pasteurs. Mais ces miracles n'estoient que des marques et signes exterieurs pour manifester la gloire de nostre Seigneur; ce n'estoit pas luy

qui les faisoit, c'est à dire qu'il ne les operoit pas par l'entremise de sa tres-sainte humanité, ains c'estoient le Pere et le saint Esprit qui les faysoient pour luy. Je sçay bien qu'il les faysoit aussi entant que Dieu; car ce que fait et opere le Pere, le Fils et le saint Esprit le font et l'operent aussi, n'estans qu'un mesme Dieu avec luy, n'ayans qu'une mesme essence et mesme puissance; qui fait que toutes les œuvres que la tres-sainte Trinité opere hors de soy sont communes aux trois Personnes divines, ainsi que disent les theologiens: *Opera Trinitatis ad extra sunt indivisa.*

Pour la deuxieme raison, il est encore certain, disent les Peres, et cela est tres-probable, que nostre Seigneur fit plusieurs autres miracles pendant le temps qu'il demeura en Egypte, et mesme en la mayson de saint Joseph : mais ilz furent si secrets que nous les ignorons. Or le miracle dont je veux parler maintenant est le premier qu'il fit, estant aux nopces de Cana en Galilée, pour manifester sa puissance aux hommes, ainsy que rapporte saint Jean en son Evangile. Mais quelles considerations tirerons-nous de ce miracle pour la consolation de nostre foy? Il faut premierement sçavoir que ce premier signe que fit nostre Seigneur fut de changer et transmuer l'eau en vin, tout ainsi qu'il fit son dernier miracle en ce sejour mortel par la conversion du vin en son sang au tres-sainct sacrement de l'Eucharistie, pour monstrer le rapport qu'il y a eu de ce premier miracle au dernier qu'il fit avant sa passion. Et, puisque nous autres, qui annonçons la parole de Dieu, sommes obligés de dire les choses qui peuvent servir à la consolation de nostre foy, quand l'occasion s'en presente, je vous dis cela de l'Eucharistie, parce qu'il vient à mon propos, non point pour vous enseigner ce mystere, car, graces à Dieu, vous le sçavés; non point aussi pour vous confirmer et affermir en la foy de ce divin sacrement, car vous voudriez, je m'asseure, mourir pour la maintenir; mais seulement pour rejouïr un peu vos

cœurs, et les remplir de suavité, en entendant parler de ces divins mysteres de nostre salut operés par nostre Seigneur; lequel (comme dit sainct Jean en l'Apocalypse) s'appelle *Alpha et Omega*, le commencement et la fin, *Primus et novissimus* [1], le premier et le dernier : c'est pourquoy les Egyptiens voulans representer la Divinité, pour la faire comprendre en quelque façon, ils peignoient un serpent qui mordoit sa queuë, de sorte qu'il estoit tout rond, et ainsi on ne pouvoit voir en luy ny commencement ny fin; car sa teste, qui est son commencement, enfermoit sa queuë, qui est sa fin. Ainsi nostre Seigneur, ayant esté de toute eternité, est le principe et le commencement de toutes choses, lesquelles retournent et se rapportent toutes à luy comme à leur fin derniere. Vous voyés donc le merveilleux rapport qu'il y a de la fin au commencement.

Or pour le merveilleux rapport de la fin des œuvres de Dieu avec leur commencement, quand il crea l'homme, il donna le premier signe de cette creation par une transformation d'une substance en une autre : mais cét homme s'estant perdu par le peché, Dieu vint pour le recreer et faire un homme nouveau, parceque l'homme par le peché s'estoit tellement aneanty qu'il ne paraissoit plus ce qu'il estoit en sa creation; c'est pourquoy nostre Seigneur vint pour le renouveller, et, pour cet effet, il commence cette recreation comme il avoit fait la creation, faisant voir un merveilleux rapport en l'une et en l'autre. Car si vous considerés ce que fit Dieu en la creation de l'homme, vous verrés qu'il changea la terre et l'argile en chair humaine; et pour faire cette admirable transmutation, il prit de l'argile et une masse de terre, puis il dit : « Faisons l'homme à nostre image et semblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* [2]; et l'ayant formé, il souffla dans ce corps, et par ce souffle il luy inspira et donna la vie; et alors cette masse de

[1] Apoc. I. — [2] Gen. I.

terre fut convertie et transformée en chair et sang, c'est à dire qu'il en fit un homme vivant. Nostre Seigneur estant donc venu en ce monde pour faire cette recreation, il voulut faire son premier miracle par la transmutation de l'eau en vin, donnant ce signe pour premiere manifestation de sa gloire, d'autant qu'il a tous-jours fait voir un grand rapport en toutes ses œuvres : et si nous les considerons dés son entrée au monde, il nasquit tout nud du ventre de sa mere ; et, selon les revelations de sainte Brigide, la tres-sainte Vierge en sa nativité le vit ainsi devant ses yeux, ayant produit ce fruict tres-beny sans aucun travail, ny prejudice de sa virginité, estant alors absorbée en une tres-douce et amoureuse contemplation ; de façon que sans qu'elle s'en aperceust, ce divin Sauveur sortit de ses tres-pures entrailles ; puis estant revenuë à soy, elle le vid tout nud devant ses yeux, et le prenant avec une grande reverence, elle l'enveloppa de linges. Sur quoy vous remarquerés qu'il voulut sortir du monde comme il y estoit entré, mourant tout nud sur l'arbre de la croix, et apres sa mort on le descendit de la croix pour estre semblablement enveloppé et ensevely dans des linges, ainsi qu'il avoit esté en sa nativité. Il nasquit en pleurant comme les autres enfans, qui tous naissent ainsi, et n'en est jamais nay aucun qui ne soit nay en pleurant, sinon un certain dont il est parlé dans Virgile, qui fut un tres-meschant homme, lequel se prit à rire en naissant. Mais nostre Seigneur n'est pas nay en riant, ains en pleurant et gemissant, comme il est dit en un passage de la Sapience, qui se peut bien appliquer à sa naissance, quoyque les paroles soient de Salomon, lequel parlant de soy, dit : Quoyque je sois un roy tres-grand et admirable en puissance et richesse, si est-ce que je suis nay sur la terre comme les autres enfans, en pleurant et gémissant : *Et primam vocem omnibus similem emisi plorans* [1]. Ainsi nostre vray Salomon, bien

[1] Sap. VII.

qu'il soit nay roy souverain du ciel de la terre, a neantmoins voulu naistre en pleurant, et de mesme il est mort en pleurant. Et comme il a voulu donner entrée à l'Evangile par ce premier signe de la conversion et transmutation de l'eau en vin ; ainsi pareillement il a voulu donner fin à ses predications par la transmutation du vin en son sang. Il fit ce premier miracle en un banquet; aussi fit-il ce dernier miracle de l'Eucharistie en un autre banquet : et, comme il avoit changé l'eau en vin aux nopces de Cana en Galilée ; de mesme en ce dernier soupé qu'il fit avec ses apostres, qui fut comme des nopces sacrées où il espousa derechef la nature humaine, il changea le pain en sa chair et le vin en son sang, et en cette transmutation il commença la solemnité des nopces, lesquelles apres il acheva sur l'arbre de la croix par sa mort. En somme son premier miracle fut en convertissant l'eau en vin ; et le dernier qu'il fit avant sa mort fut semblablement de faire cette admirable conversion du pain et du vin en son sacré corps et sang. Et nous devons croire fermement la verité de ce mystere, lequel, apres celui de l'incarnation, est le plus grand, le plus profond, et le plus adorable de tous, nous arrestant à la doctrine de la sainte Eglise, qui nous enseigne qu'il est en ce tres-saint Sacrement en corps et en ame. Et l'Apostre dit que le chrestien est nourry de la chair et du sang du Dieu vivant[1]. Et quoyque cette verité repugne à nos sens, qui ne la peuvent comprendre, neantmoins nous la devons croire, nous appuyant sur les paroles de nostre Seigneur, qui dit en faisant cette admirable transubstantiation : «Cecy est mon corps, cecy est mon sang[2],» avec plus de fermeté que si nos sens y connoissoient quelque chose. Or la divine providence voyant que ce mystere sacré de l'Eucharistie estoit trop obscur pour estre compris de nos petitz espritz, elle nous a voulu donner mille et mille preuves de cette verité, tant en l'Ancien qu'au Nouveau Testament,

[1] Cor. X et XI. — [2] Mat. XXVI, Marc XIV, Luc XXII, et I Cor. XI.

Dieu ayant donné aux prophetes des lumieres et intelligences si grandes de ce divin mystere que c'est chose admirable de voir ce que quelques-uns d'entre eux en ont escrit, en parlant d'une façon si claire et intelligible que l'on est presque ravy d'admiration en le lisant, voyant que Dieu s'est ainsi donné à nous pour demeurer jusques à la consommation du monde parmy nous sur nos autels[1]. Certes, nous devrions faire cent mille fois le jour des adorations à ce divin Sacrement, en reconnoissance de cet amour avec lequel il demeure parmy nous. Et voylà la consideration que nous devons faire pour la consolation de nostre foy.

Voyons maintenant pour la seconde partie, comme se fit ce premier signe et miracle de nostre Seigneur ; et pour vous le mieux faire entendre, il faut rapporter les paroles de l'Evangile : *Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus ad nuptias.* Il se fit, dit saint Jean, des nopces en Cana de Galilée, où nostre Seigneur avec sa sainte mere et ses disciples furent invités. Or Cana estoit une petite ville proche de Nazareth.

Il y a diverses opinions sur ce sujet ; car il se treuve des docteurs qui se playsent à disputer si nostre Seigneur et la sainte Vierge y furent invités ou non. Mais laissons ces disputes, et nous tenons à ce que dit l'Evangeliste, et considerons l'extreme bonté de nostre Seigneur, lequel estant invité à ces nopces, ne refusa point de s'y treuver ; et dautant qu'il estoit venu pour racheter et reformer l'homme, il ne voulut pas prendre un maintien, ny une contenance grave, austere et rigide, mais bien une maniere et façon de proceder toute suave, civile et courtoise pour l'attirer à luy ; et cela fut cause qu'estant invité à ces nopces, il ne refusa point d'y aller, ains s'y trouva, et par consequent retrancha beaucoup d'exces et de legeretés qui se commettent ordinairement en telles occurrences.

[1] S. Mat. XXV.

O combien pensés-vous, mes cheres ames, que ces nopces furent modestes! car sans doute que la presence de nostre Seigneur et de nostre Dame faisoit que l'on y estoit grandement retenu ; et quoyque le vin y faillit, ce ne fut point pour en avoir pris avec exces, mais il est tres-probable que cela arriva par une permission de nostre Seigneur, qui vouloit par le miracle qu'il fit de changer de l'eau en vin, faire connoistre à ceux qui estoient là presens, mais specialement à ses disciples, un eschantillon de sa toute-puissance. Or la tres-saincte Vierge qui estoit tres-sage et prudente, et pleine d'une tres-grande charité, s'en estant apperceuë, s'advisa d'un expedient admirable pour remedier à cet inconvenient. Mais que fera cette saincte dame? car elle ne porte point d'argent pour faire achetter du vin ; son fils n'en a point aussi : sur quoy donc fonde-elle l'esperance qu'elle a de pouvoir remedier à cette necessité? O certes, elle n'ignoroit pas la puissance et la bonté de nostre Seigneur ; elle sçavoit combien grande estoit sa charité et misericorde, en suitte dequoy elle s'asseuroit qu'il pourvoieroit infailliblement à la necessité de ces pauvres gens, estant bien croyable qu'ilz n'estoient pas riches, puisque le vin leur manqua : et c'est une des causes pourquoy nostre Seigneur estant invité à ces nopces, y alla, dautant qu'il se plaisoit fort à converser avec les pauvres, et les favoriser.

La sainte Vierge donc voyant cet inconvenient, et sachant que son Fils seul sans argent pouvoit mettre remede à cette necessité, elle s'adresse à luy ; mais remarqués un peu, mes cheres ames, ce que fait et dit cette saincte dame. Mon Seigneur et mon filz, dit-elle, ils n'ont point de vin : *Vinum non habent :* comme si elle eust voulu dire : Ces bonnes gens sont pauvres; et quoyque la pauvreté soit grandement aymable, et vous soit tres-agreable, si est-ce qu'elle est de soy honteuse, et souvent elle reduit son hoste à souffrir beaucoup de mepris et de confusion devant le monde ; ces bonnes gens

qui vous ont invité s'en vont tomber dans une grande ignominie, si vous ne les secourés. Je sçay que vous estes tout-puissant et que vous pouvez remedier à leur necessité; je ne doute point aussi de vostre charité et misericorde: souvenés-vous de l'hospitalité qu'ils nous ont fait de nous convier à leur banquet, et pourvoyés, s'il vous plaist, à leur besoin. Mais la saincte Vierge ne fit pas un si long discours pour representer à son divin Fils la necessité de ces nopces; ains, comme bien advisée et tres-sçavante en la maniere de bien prier, elle usa de la plus courte, mais de la plus haute, excellente et efficace façon de prier qui soit et qui puisse estre, et dit seulement ces paroles : Mon Fils, ils n'ont point de vin : *Vinum non habent.* Vous estes (vouloit dire cette sainte Vierge) si doux et si charitable, vous avez un cœur si clement et si plein de pitié : condescendés, s'il vous plaist, à mon desir, et faites ce dequoy je vous prie pour ces pauvres gens. Priere certes tres-excellente, en laquelle cette sainte dame parle à nostre Seigneur avec la plus grande reverence et humilité qui se puisse imaginer; car elle s'en va à luy, non point avec arrogance, ny avec des paroles pleines de presomption, comme font plusieurs personnes indiscrettes et inconsiderées, ains luy represente avec une tres-profonde humilité la necessité de ces nopces, tenant pour tout asseuré qu'il y pourvoiroit, ainsi que nous dirons bien-tost.

O que c'est une excellente maniere de prier, que celle de se contenter de representer simplement ses necessités à nostre Seigneur, puis le laisser faire, nous tenans asseurés qu'il y pourvoira selon qu'il nous sera le plus convenable, nous contentans de luy dire : Seigneur, voicy vostre pauvre creature desolée et affligée, pleine de seicheresses et aridités, remplie de miseres et de pechés; mais vous sçavés bien ce dequoy j'ay besoin, il me suffit de vous faire voir ce que je suis; c'est à vous de pourvoir à mes miseres selon qu'il vous plaira, et que vous connoissés m'estre plus utile pour vostre gloire.

Or je sçay bien qu'on peut demander à Dieu, non seulement les necessités spirituelles, mais aussi les temporelles; il n'y a nul doute que cela ne se puisse et doive faire: nostre Seigneur nous l'a luy-mesme enseigné en l'orayson dominicale que nous disons tous les jours, en laquelle nous demandons premierement que le royaume de Dieu nous advienne, comme le but et la fin à laquelle nous visons, et puis aussi, que sa sainte volonté soit faite, comme l'unique moyen pour nous conduire à cette fin et beatitude; mais outre cela, nous faisons encore une autre demande à Dieu, à sçavoir, qu'il nous donne nostre pain quotidien : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* La sainte Eglise mesme a des prieres particulieres pour demander à Dieu les choses temporelles, ayant des oraisons propres pour demander la paix en temps de guerre, la pluye en temps de seicheresse, et le beau temps dans les trop grandes pluyes ; mesme il y a des messes toutes particulieres pour le temps de contagion et autres necessités. Vous voyés donc qu'il n'y a point de doute ny de difficulté, que l'on ne puisse et doive demander à Dieu ses necessités temporelles, aussi bien que les spirituelles, et cela en deux manieres : l'une en la façon que le fit la tres-saincte Vierge, qui est de luy exposer simplement nos necessités ; l'autre en luy demandant qu'il nous donne telle ou telle chose, ou qu'il nous delivre de tel ou tel mal; toutesfois avec cette condition, qu'il face en cela sa volonté, et non la nostre. Mais pour l'ordinaire nous ne faisons pas ainsi. Vous verrés quelquefois une personne qui pratiquera la devotion, laquelle demandera à Dieu en toutes ses prieres qu'il luy donne son saint amour, et cette sacrée dilection qui rend toutes choses si suaves et faciles, et qu'il luy donne encore cette humilité qui cause en l'ame un si bas sentiment de soy-mesme, d'autant, dira-t-elle, que je ne suis point humble, et neantmoins je voy qu'on ne sçauroit se sauver sans cette vertu.

C'est bien fait de demander l'humilité, car ce doit estre notre chere vertu entre toutes les autres ; il est aussi tres-bon de demander l'amour divin : mais neantmoins je vous dis que cette demande que vous faites de l'humilité et de l'amour de Dieu n'est pas bonne ; car ce n'est pas l'amour ny l'humilité que vous demandés, ains les sentimens d'amour et d'humilité ; vous voulés sçavoir et sentir si vous aymés Dieu et si vous estes humble, et c'est ce qu'il ne faut point demander ny desirer, d'autant que cela n'est point requis pour la perfection ; et ceux qui ont la veritable humilité ne voyent ny ne sentent point en eux cette vertu ; de mesme, pour aymer Dieu, il n'est point requis d'en avoir le sentiment, car le veritable amour ne reside point dans les sens, ains dans la supreme pointe de l'esprit ; et il en est de mesme de l'humilité et des autres vertus. Ne demandés donc point cela, mes cheres filles ; mais resolvés-vous de servir Dieu genereusement, sans goust ny sentiment, d'autant que ce n'est pas ici le lieu des douceurs et suavités. Quand vous serés dans le ciel en la felicité eternelle, vous connoistrés clairement si vous avés l'humilité, et verrés alors comment vous aymerés Dieu, et gousterés pleinement la suavité de son amour : mais en cette vie, Dieu veut que nous vivions entre la crainte et l'esperance, que nous soyons humbles et que nous l'aymions en nous appuyant sur les verités de la foy, et non pas sur nos sentimens.

Revenons à la tres-sainte Vierge : *Vinum non habent :* Mon fils, dit-elle, ilz n'ont point de vin. Ce qu'entendant nostre Seigneur, il lui dit : *Quid mihi et tibi est mulier? nondum venit hora mea :* Femme, qu'avés-vous à faire avec moi? mon heure n'est pas encore venuë. Certes, cette response semble d'abord bien rude, de voir un tel filz parler ainsi à une telle mere ; un filz si doux et si clement rejetter si rudement, ce semble, une priere faite avec tant de reverence et d'humilité, par une mere la plus aymante, la plus aymée,

et la plus aymable qui fut jamais. Ha! Seigneur, la creature n'a-t'elle pas à faire avec son createur, de qui elle tient l'estre et la vie ; la mere avec son filz, et le filz avec sa mere, de qui il a receu la chair et le sang? Ces paroles semblent un peu estranges et difficiles à entendre ; et ayant esté mal entenduës par des ignorans, qui se sont attachés à la lettre, ilz en ont formé trois ou quatre heresies. Mais, ô Dieu! qui sera si hardy que de presumer pouvoir comprendre par son propre esprit, pour aigu et subtil qu'il puisse estre, le vray sens de l'Escriture, sans avoir receu d'en-haut la lumiere requise à cela?

Cette response, au contraire, estoit tres amoureuse ; et cette saincte Vierge, qui entendit le vray sens d'icelle, s'en ressentit la plus obligée mere qui aye jamais esté ; ce qu'elle fit paroistre, lors qu'apres cette response, son cœur demeura tout plein d'une sainte confiance, disant à ceux qui servoient à table : Vous avez oüy ce que mon fils m'a respondu, et pour cela, vous qui n'entendés pas le langage d'amour pourrés entrer en doute qu'il ne m'aye esconduitte : ô non! ne craignés point ; faites seulement ce qu'il vous dira, *quodcumque dixerit vobis facite*, et ne vous mettés pas en peine, car sans doute il pourvoira à vostre besoin.

Il y a une grande variété de raisons et d'opinions parmi les docteurs sur ces paroles de nostre Seigneur : « Femme, qu'avés-vous à demesler avec moy? » Aucuns disent qu'il vouloit dire : Qu'avons-nous à faire ny vous ny moy de nous mesler de cela? nous sommes seulement des invités ; c'est pourquoy nous ne devons point avoir de soin de ce qui manque à ces nopces ; et autres semblables raisons qu'ilz disent. Mais demeurons fermes à celle-cy, que la plupart des saintz Peres de l'Eglise tiennent, laquelle est que nostre Seigneur fit cette response à sa tres-sainte mere pour apprendre aux personnes qui sont constituées en quelque benefice ecclesiastique, de prelature, ou autres telles dignités, qu'ilz ne se

doivent point servir de telles charges pour faire en faveur de leurs parens chose aucune qui tant soit soit peu repugnante à la loy de Dieu; d'autant que pour la chair et le sang, je veux dire pour leurs parens, ilz ne se doivent jamais oublier jusques-là qu'à leur occasion, et pour les gratifier, ilz viennent à faire quelque chose qui soit tant soit peu eloignée de la perfection et droiture avec laquelle ilz doivent exercer leur charge. Nostre Seigneur voulant donc faire cette leçon au monde, il se servit du cœur de sa tres-sainte mere; en quoy certes il luy donna des preuves tres-grandes de son amour, d'autant que c'estoit comme s'il luy eust dit: Ma tres-chere mere, en vous disant: Qu'est-ce que vous avez à desmesler avec moy? je ne veux point vous econduire de vostre demande: car qu'est-ce que peut refuser un tel fils à une telle mere! mais d'autant que vous m'aymés souverainement, et que je vous ayme parfaitement, je me veux prevaloir de la fermeté de vostre cœur pour faire cette leçon au monde. Or je sçay bien que vostre cœur amoureux ne s'en troublera point, quoy qu'en apparence cette parole soit un peu rude; mais ce n'est rien pour vous, qui entendés le langage d'amour, lequel ne s'entend pas par les paroles seulement, ains encor par les yeux, par les gestes et actions. *Dilectus meus fasciculus myrrhæ; inter ubera mea commorabitur* [1]. Mon bien-aymé, dit l'Espouse au Cantique des Cantiques, m'est un faisseau de myrrhe: je le prendray et le mettray au milieu de mes mammelles, c'est-à-dire, au milieu de mon cœur et de mes affections; d'autant que la goute de cette myrrhe venant à tumber dessus, le fortifiera et affermira dans toutes les contradictions. Ainsi cette divine amante, la tres-sacrée Vierge, prit les paroles de nostre Seigneur comme un faisseau de myrrhe, qu'elle mit entre ses mammelles, c'est à dire, au milieu de ses amours, pour recevoir la goute qui decouloit de cette myrrhe, laquelle raffermit tellement

[1] Cant. I.

son cœur, qu'entendant cette response, qui aux autres sembloit un refus, elle crut sans aucun doute que nostre Seigneur luy accorderoit sa demande, et pour cela elle dit aux officiers de ces noces: Faites tout ce qu'il vous dira : *Quodcumque dixerit vobis facite* [1].

Quant à ces paroles: *Nondum venit hora mea :* Mon heure n'est pas encor venuë; quelques docteurs ont estimé que nostre Seigneur vouloit dire que le vin n'estoit pas encor failly. D'autres les expliquent en diverses manieres, de sorte qu'il y a une grande diversité d'opinions sur ce sujet; mais je ne m'y veux pas arrester, affin de passer à des choses plus utiles pour nostre instruction, et dire qu'il y a des heures ordonnées de la divine providence, desquelles dependent nostre conversion et nostre salut. Or il est vray que de toute éternité, Dieu avoit determiné l'heure et l'instant de faire ces grands miracles, à sçavoir celuy de l'Incarnation, et celuy de donner au monde le premier signe de sa puissance pour la manifestation de sa gloire; mais c'estoit absolument, et non pas en sorte qu'estant prié il ne les pust advancer. C'est pourquoi les docteurs parlans du mystere de l'Incarnation, disent que nostre Dame par ses prieres a merité qu'il fut advancé : *meruit accelerationem* ; ce qui se doit encore entendre de ce premier signe et miracle de nostre Seigneur. Je veux dire un exemple, pour me faire mieux entendre. Rebecca et Isaac desiroient extremement avoir des enfans; mais Rebecca estant sterile, elle n'en pouvoit naturellement avoir. Or cependant Dieu avoit veu et ordonné de toute eternité que Rebecca concevroit et auroit des enfans, mais avec cette condition, qu'elle les obtiendroit par ses prieres, et s'il elle n'eust prié avec son mary Isaac, elle n'eust point conceu : voyant donc qu'ilz ne pouvoient avoir d'enfans, ilz s'enfermerent dans une chambre, et prierent si fervemment que Dieu entendit leurs prieres et les exauça; et Rebecca,

[1] S. Jean, II.

devint grosse de deux gemeaux, Esaü et Jacob : ainsi les eslans et souspirs d'amour de nostre Dame, comme disent la plus-part des saints Peres, advancerent le temps de l'Incarnation de nostre Seigneur. Ce n'est pas pour cela, qu'il s'incarna devant le temps qu'il avoit préordonné; mais cela veut dire, que de toute eternité il avoit veu que la sainte Vierge le prieroit d'advancer le temps de sa venuë au monde, et que pour l'exaucer il s'incarneroit plustot qu'il n'eust fait si elle n'eust prié.

Il en est de mesme de ce premier miracle que nostre Seigneur a fait aujourd'huy aux nopces de Cana en Galilée : *Nondum venit hora mea;* Mon heure n'est pas encore venuë, dit nostre Seigneur à sa tres-sainte Mere; mais parce que je ne vous puis rien refuser, je l'advanceray pour faire ce que vous me demandés. Or il est certain, que Dieu avoit veu de toute eternité, qu'il le devanceroit à la faveur des prieres de sa Mere.

O que bien-heureuse est l'heure de la divine providence, en laquelle il a voulu nous departir tant de graces et de biens. O que bien-heureuse est l'ame qui l'attendra avec patience, et qui avec fidelité se preparera, pour correspondre à cette beniste heure quand elle arrivera. Certes, ce fut en cette heure de la providence divine, en laquelle la Samaritaine fut convertie, et c'est de cette beniste heure de laquelle depend nostre conversion et transmutation spirituelle; et l'on doit avoir un grand soin à se bien preparer, afin que nostre Seigneur venant, nous puissions estre prests à correspondre à sa grace. Passons outre, et voyons maintenant comme nostre Seigneur fit ce miracle.

Il y avoit six cruches de pierre preparées pour la purification des Juifs, dit l'Evangeliste, dautant qu'ils se lavoient frequemment, specialement quand ils avoient touché quelque chose defendue par la Loy; car ils faisoient force ceremonies exterieures, esquelles ils estoient grandement exacts.

bien qu'ils ne se souciassent gueres de purifier leur interieur. Nostre Seigneur donc voulant faire ce grand miracle, pour donner au monde le premier signe de sa puissance, il fit remplir ces cruches d'eau, *Implete hydrias aqua*[1] *:* ce que les officiers de ces nopces firent promptement. En quoi ils furent grandement soigneux de faire ce que la sainte Vierge leur avoit dit; car si tost que le commandement fut fait, ilz les remplirent si pleines, que, comme dit le sacré texte, l'eau surnageoit tout autour : *Et impleverunt eas usque ad summum*[2]. Apres quoy nostre Seigneur dit une parole interieure que personne n'entendit, et à l'instant cette eau fut changée en tres-bon vin. Cette parole sans doute fut semblable à celle par laquelle il fit et crea toutes choses du neant, et donna l'estre et la vie à l'homme, et par laquelle en ce dernier banquet qu'il fit avec ses Disciples, il changea le vin en son sang, instituant le tres-saint sacrement de l'Eucharistie, nous donnant ce vin tres-excellent, duquel nous sommes nourris pour la vie eternelle, puisque c'est par la reception du corps et sang de nostre Seigneur que nous sont appliqués les merites de sa mort et passion, et que nos ames sont substantées, fortifiées et vivifiées. Concluons ce discours.

Mais avant que finir, disons encore un mot d'instruction sur l'Evangile, qui est que nous devons avoir un grand soin de nous adresser à nostre Dame, puisque nous voyons, qu'elle a tant de credit auprés de son Fils; et afin qu'elle luy represente nos necessités, il nous la faut inviter à nostre festin avec nostre Seigneur; car là où est la mere et le fils, le vin n'y peut manquer, d'autant qu'elle luy dira infailliblement : Monseigneur et mon fils, cette mienne fille vostre servante n'a point de vin. Mais prenés garde, mes cheres ames, quel vin c'est que vous luy demandés. O certes, je me doute bien que c'est celuy des suavités que vous desirés

[1] S. Jean. II. — [2] Ibidem.

pour vostre consolation propre : ce que je vous feray entendre par un exemple familier. Vous verrés une bonne femme qui a un fils malade : il luy faut employer le ciel et la terre pour obtenir sa santé; car cet enfant est unique, c'est en luy auquel elle a mis toutes ses esperances, et quand les remedes humains n'y peuvent plus rien, elle a recours aux vœux, qu'elle fait à Dieu sous l'invocation des Saints. Tout cela est bon, c'est bien fait de se servir de l'invocation des Saints : mais pourquoy demandés-vous tant la santé de ce fils? quand il se portera bien, qu'en ferez-vous? — Je le mettray sur l'autel de mon cœur, et j'en feray mon idole. — Il eust donc esté plus utile pour vous, que nostre Seigneur vous l'eust osté. Si la sainte Vierge luy eust demandé du vin, afin que ceux qui estoient aux nopces se fussent enyvrés, sans doute il n'eust point fait cette transmutation d'eau en vin.

Mais remarqués que si nous voulons que nostre Dame demande à son Fils, qu'il change l'eau de nostre tepidité au vin de son fervent amour, il nous faut faire tout ce que nostre Seigneur nous dira, ainsi que firent les officiers de ces nopces, comme nostre Dame leur avoit conseillé. Faisons donc le semblable, mes cheres ames, remplissons bien nos cœurs de l'eau de penitence, et il nous changera cette eau tepide en vin d'un tres-fervent amour. Mais si vous voulés avoir de la ferveur, entretenés-vous le long du jour en de bonnes pensées, faites de frequentes oraisons jaculatoires, et tenés pour regle generale, si vous voulés estre recueillies en vos oraisons, de vous tenir hors d'icelles, comme si vous y estiés. Et n'employés pas le temps à faire des reflexions inutiles, tant sur vous, que sur ce qui se passe autour de vous, ains occupés-vous fidelement en la presence de Dieu : et si vous voulés avoir quelque lumiere de la foy pour pouvoir comprendre le mystere de l'Incarnation, entretenés-vous le long du jour en de bonnes pensées; considerés la

bonté infinie de nostre Seigneur. En somme, mes cheres filles, pour conclusion, faites bien ce qui vous a esté enseigné jusques à present; reposés-vous en la Providence de Dieu et soyés assurées qu'il ne manquera jamais de vous donner ce qui vous sera necessaire pour vostre salut; benissés-le continuellement en cette vie, et apres icelle vous le glorifierés eternellement là haut au ciel avec tous les esprits bien-heureux, où nous conduise le Pere, le Fils et le Saint Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY.

# RECUEIL D'UN SERMON

## POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION DE NOSTRE DAME,

### LE DEUXIESME JOUR DE FEVRIER.

*Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Hierusalem. ut sisterent eum Domino.* Luc. II.

Apres que les jours de la purgation de Marie, selon la loy de Moyse, furent accomplis, ils porterent l'enfant Jesus au temple pour le presenter au Seigneur. S. Luc, II.

Dieu dit comme il le fait, et il fait comme il le dit; en quoy il nous monstre, qu'il ne nous faut pas contenter de bien dire, mais qu'il faut que nous adjoustions les effets conformes à nos propositions, et les œuvres à nos paroles, si nous voulons lui estre agreables : et tout ainsi qu'en Dieu dire et faire n'est qu'un, il faut de mesme, que nostre dire soit faire, et qu'il soit incontinent suivi de l'execution : Et pour cela les Antiens, quand ils vouloient representer l'homme de bien, ils se servoient de la comparaison d'une pesche sur laquelle ils appliquoient une feüille de pescher, parce que la pesche a la forme d'un cœur, et la feüille du pescher celle de la langue, pour monstrer que l'homme de bien et vertueux avoit non-seulement une langue pour dire beaucoup de bonnes choses, mais que cette langue estant appliquée sur son cœur, il ne parloit sinon à mesure que son cœur le vouloit, c'est à dire qu'il ne disoit sinon des parolles qui procedoient de son cœur, qui le portoit quant et quant aux operations et aux effects de ses parolles. Et c'est ce que nous representent les quatre animaux que vid Ezechiel[1], lesquels n'avoient pas seulement des aisles pour voler; mais au dessous d'icelles, ils

[1] Ezech. I.

avoient des mains pour operer; pour nous signifier, que nous ne nous devons pas contenter d'avoir seulement des aisles pour voler au ciel par des saints desirs et par des spéculations, si avec cela nous n'avons des mains qui nous portent aux œuvres, et à la pratique de nos desirs : car c'est une chose assurée, que nos bons propos seuls, et nos resolutions, pour saintes qu'elles puissent estre, ne nous conduiront point au ciel, si elles ne sont pas accompagnées des effets.

Nostre Seigneur donc, pour confirmer cette verité, vient aujourd'huy au Temple pour y estre offert à Dieu son Pere, s'assujettissant à l'observance de la loy qu'il avoit donnée à Moyse escritte sur des tables de pierre, en laquelle il y avoit une grande quantité d'observances particulieres, ausquelles nostre Seigneur ny nostre Dame, n'estoient nullement obligés : car nostre Seigneur estant le Createur, le Roy et le Monarque de toutes choses, il ne pouvoit nullement estre obligé, ny sujet à aucune loy, ou commandement. Neantmoins, parce qu'il devoit estre mis devant nos yeux comme un souverain et incomparable pourtrait, auquel nous nous devons conformer en toutes choses, autant que la faiblesse de nostre nature le pourroit permettre, il voulut observer la loy, et s'y assujettir, et sa tres-benite Mere aussi à son exemple, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour, lequel nous propose la Purification de nostre Dame et la présentation de nostre Seigneur au Temple, et pour traiter utilement ce sujet, je vous deduirai trois petites considerations tirées de l'Evangile, sur lesquelles je ne m'arresteray pas beaucoup : ains ne les feray que toucher en passant, les laissant ruminer à vos esprits, comme des animaux mundes, pour en faire après une bonne et heureuse digestion.

La première consideration sera touchant l'exemple que nostre Seigneur et la glorieuse Vierge nous donnent d'une profonde et veritable humilité; la seconde, sur l'obeissance qui est entée sur l'humilité; et en la troisiesme nous ap-

prendrons une methode excellente pour bien faire l'oraison.

Et premierement, quelle humilité plus grande et plus profonde se peut-il imaginer, que celle que nostre Seigneur et nostre Dame pratiquent en venant au Temple, l'un pour y estre offert, comme tous les enfants des hommes pecheurs, et l'autre se venant purifier ? Or c'est une chose tres-certaine que nostre Seigneur ne pouvoit estre obligé à cette ceremonie; veu qu'il estoit la pureté mesme, puis qu'elle n'obligeoit que les pecheurs; et quant à nostre Dame, quelle necessité avoit-elle ou pouvoit-elle avoir de se purifier, puis qu'elle n'estoit ny ne pouvoit estre souillée, ayant reçu une grace si excellente dés l'instant de sa Conception, que celle des Cherubins et Seraphins ne luy est nullement comparable? Car si bien Dieu les prevint de sa grace dés leur creation, pour les empescher de tomber en peché, neanmoins ils ne furent pas dés cet instant confirmés en grace, pour ne pouvoir pecher : ains ils le furent seulement par apres, en vertu du choix qu'ils firent de se servir de cette premiere grace, et par la volontaire sousmission de leur franc arbitre à leur Createur. Mais nostre Dame ne fut pas seulement prevenue de la grace de Dieu au mesme instant de sa Conception : ains elle fut tellement confirmée en icelle, qu'elle ne pouvoit en decheoir, ny pecher. Et neanmoins l'Enfant et la Mere, nonobstant leur incomparable pureté, se viennent aujourd'huy presenter au Temple, comme s'ils eussent été pecheurs, ainsi que tout le reste des hommes. O acte d'humilité incomparable ! plus la dignité des personnes qui s'humilient est grande, et plus l'acte d'humilité qu'elles font est inestimable. O Dieu ! quelle grandeur de nostre Seigneur et de notre Dame, qui est sa mere ! ô que c'est une consideration belle, utile et profitable pour nous autres, que celle-ci de l'incomparable vertu d'humilité que nostre Seigneur a si cherement aymée ! Il semble que cette vertu ait été la plus cherie de son cœur, et qu'il ne soit descendu du ciel en terre que pour l'a-

mour d'elle, et pour la pratiquer; et nous devons tenir cette vertu pour la plus grande de toutes celles qui sont purement morales. Or, je n'entends pas parler de l'amour de Dieu , et de la charité, d'autant que la charité n'est pas une vertu particuliere, ains une vertu generale qui se respand sur toutes les autres, et c'est d'elle qu'elles tirent leur beauté, leur splendeur et leur merite. Mais quant aux vertus particulieres, il n'y en a point de si grande que l'humilité, ny si necessaire, et nostre Seigneur l'a tellement aymée, qu'il a mieux aymé mourir que d'en laisser la pratique, suivant ce qu'il a dit luy-mesme, qu'il n'y a point de plus grand amour que de mettre sa vie pour la chose aymée : or nostre Seigneur a donné sa vie pour l'humilité; car il a fait en mourant le plus excellent et le plus souverain acte d'humilité qui se puisse jamais imaginer.

Le grand apostre S. Paul nous voulant faire concevoir en quelque façon l'amour que nostre Seigneur portoit à cette vertu, dit qu'il s'est humilié jusques à la mort, et à la mort de la croix, *Humiliavit semetipsum usque ad mortem, mortem autem crucis;* voulant dire : Mon Seigneur et mon Maistre ne s'est pas humilié seulement pour un tems , ou pour quelque action particuliere, ains jusques à la mort, c'est à dire, dés l'instant de sa Conception, jusques au dernier moment de sa vie : et pour nous monstrer la grandeur de cette humilité de nostre Seigneur, il s'est humilié (dit-il) jusques à la mort, et la mort de la croix , qui estoit la mort la plus ignominieuse , la plus infame et pleine d'abjection , qui se pust trouver sur tout autre genre de mort. En quoy nous sommes enseignés, qu'il ne nous faut pas contenter de pratiquer l'humilité en quelques actions particulieres, et pour un tems seulement, ains tousjours et en toutes occasions; et non seulement jusques à la mort, ains jusques à la mort de la croix, c'est à dire, jusques à l'entiere mortification de nous-mesmes, humiliant l'amour de nostre propre estime

et l'estime de nostre propre amour ; car il ne se faut pas amuser à la pratique d'une certaine apparence d'humilité, de contenance et de parolles, qui consiste à dire que nous ne sommes rien que l'imperfection mesme, et à faire quantité de reverences et d'humiliations exterieures, et choses semblables qui ne sont rien moins que l'humilité, laquelle pour estre vraye, nous fait recognoistre et tenir pour vrais neants, qui ne meritons pas de vivre, et nous rend souples, maniables et soumis à un chacun, observant par ce moyen ce precepte de nostre Seigneur, qui nous ordonne de renoncer à nous-mesmes, si nous le voulons suivre : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum*[1].

Il y en a plusieurs qui se trompent grandement en ce qu'ils pensent que l'humilité ne soit bonne à pratiquer que par les novices et commençans ; et dés qu'ils ont un peu fait de chemin en la voye de Dieu, ils se persuadent qu'ils se peuvent bien relascher en cette pratique, pensans desja estre assez advancés en icelle ; en quoy certes ils s'abusent grandement. Ne voyent-ils pas que nostre Seigneur s'est humilié jusques à la mort, c'est à dire tout le temps de sa vie? O que ce divin maistre de nos ames savoit bien que son exemple nous estoit necessaire, dautant que n'ayant nulle necessité pour luy de s'humilier, il a neanmoins voulu perseverer à le faire depuis sa naissance jusques à sa mort, afin de nous inciter à embrasser cette vertu. O que la perseverance est necessaire en ce sujet ! car combien en a-on veu qui avoient bien commencé en la pratique de l'humilité, lesquelz faute de perseverance, se sont perdus : c'est pourquoi nostre Seigneur n'a pas dit, Celui qui commencera, ains, Celui qui perseverera (en l'humilité) sera sauvé : *Qui perseveraverit usque in finem hic salvus erit.*

Qu'est-ce qui a fait pecher les anges, sinon le defaut d'humilité? car si bien leur peché fut une desobeyssance, pour

[1] S. Mat., XVI et S. Luc, XIX.

prendre toutes choses en leur origine, toutefois ce fut l'orgueil qui les fit desobeyr à Dieu? Hé! ne voyons-nous pas que ce miserable Lucifer commença à se mirer et contempler, et puis il passa delà à s'admirer et complaire en sa beauté ; sur laquelle complaisance il dit : Je monteray au Ciel, et seray semblable au Tres-Haut, *In cœlum ascendam, similis ero Altissimo*[1], et secoüa ainsi le joug de la sainte sousmission et obeïssance qu'il devoit à son Createur. Il avoit bien raison de considerer son excellente nature ; mais non pas pour s'y complaire et en tirer de la vanité : car ce n'est point mal fait de se considerer soy-mesme pour glorifier Dieu, et le remercier des dons qu'il nous a faits, pourveu que nous ne passions pas à la vanité et complaisance de nous-mesmes. Cette parole des philosophes payens, *Connois toy toy-mesme,* a esté fort approuvée et bien reçue des anciens Peres ; car elle ne veut dire autre chose, sinon Cognois l'excellence et noblesse de ton ame, afin de ne la point avilir, mespriser, ny faire rien qui soit indigne de sa grandeur. Mais prenés garde de demeurer tousjours dans les termes de l'humilité, et d'une sainte et amoureuse recognoissance envers Dieu, de qui nous dependons, et qui nous a faits ce que nous sommes.

Nos premiers peres et tous les autres qui ont peché, ont esté presque tous portés à ce faire par l'orgueil ; c'est pourquoy nostre Seigneur, comme un bon et amoureux medecin de nos ames, prend le mal en sa racine ; et au lieu de l'orgueil, il vient premierement planter au monde la tres-belle et utile plante de la tres-sainte humilité, vertu qui est d'autant plus necessaire, que son vice contraire est general entre les hommes.

Nous avons veu comme entre les anges l'orgueil s'y est trouvé, et que le defaut d'humilité les a fait perdre pour jamais ; or entre les hommes, ne voyons-nous pas comme plusieurs ayant bien commencé, faute de perseverance en cette

[1] Isaïe, XIV.

vertu, ont esté perdus miserablement? Le roy Saül, que ne fit-il pas au commencement de son regne? l'Escriture dit, qu'il estoit en l'innocence d'un enfant d'un an : *Filius unius anni erat Saul, cum regnare cœpisset*[1], et cependant il se pervertit de telle sorte par son orgueil, qu'il fut reprouvé de Dieu, selon la plus commune opinion des Peres. Et Judas, quelle humilité ne temoigna-il pas vivant en la compagnie de nostre Seigneur? et cependant voyés quel orgueil il avoit en mourant, ne se voulant point humilier et faire les actes de penitence pour lesquelz l'humilité est necessaire, ce qui fut cause qu'il desespera d'obtenir pardon et misericorde; orgueil insupportable, de ne vouloir pas s'humilier devant la divine Misericorde, de laquelle nous devons attendre tout nostre bien et tout nostre bonheur. Bref, l'orgueil est un mal si commun entre les hommes, qu'on ne leur peut jamais assez prescher et inculquer la necessité qu'ils ont de perseverer en la pratique de la tres-sainte et tres-aimable vertu d'humilité. Et à cette intention, nostre Seigneur et nostre Dame viennent aujourd'huy prendre la marque de pecheurs, eux qui ne le pouvoient estre, en s'assujettissant à la loy, qui n'estoit point faite ny pour l'un ny pour l'autre; humilité grande et incomparable pour nostre Seigneur et sa sainte Mere, de s'abaisser ainsi. Certes, nous pouvons bien dire que ce n'est pas grande chose ny un abaissement de grande importance, que celuy que font ceux qui sont petits, en comparaison des grands : et ce n'est pas merveille de nous voir abaisser et humilier, nous autres qui ne sommes rien, et qui ne meritons que l'abaissement et aneantissement; mais nostre Seigneur et nostre Dame, qui à l'egard des autres creatures, en vertu et sainteté estoient comme des geans d'une grandeur incomparable, leur abaissement et humiliation estoit d'un prix inestimable, et dés qu'ils se furent une fois humiliés, ils persevererent tout le tems de

[1] I Rois, XV.

leur vie et ne se voulurent plus relever; c'est pourquoy le grand Apostre, parlant de l'humilité de nostre Seigneur, dit qu'il s'humilia jusques à la mort, et la mort de la croix, *Humiliavit semetipsum usque ad mortem , mortem autem crucis*[1] *:* ce que fit aussi sa tres-benite Mere, à son imitation. Mais nous autres miserables creatures, qui ne faisons que ramper et nous traisner sur la terre, dés aussitôt que nous nous sommes abaissés ou humiliés en quelque legere occasion , nous ne pouvons perseverer, ains nous nous relevons incontinent, faisons les hautains, et recherchons d'estre estimés quelque chose de bon; et bien que nous soyons l'imperfection et l'impureté mesme, nous voulons neanmoins estre estimés saints, purs et parfaits, et cependant nous voyons nostre Dame qui ne peut pecher, et laquelle nonobstant son extreme pureté, veut bien estre estimée pecheresse.

Considerés, je vous prie , une fille d'Eve : comme quoy n'est elle point ambitieuse d'honneur et de se faire estimer ? Et certes, si bien ce mal est general entre les hommes, neanmoins il semble que ce sexe en soit plus entaché. Or nostre Dame et glorieuse Maistresse n'estoit nullement fille d'Eve selon l'esprit, ains seulement selon le sang; c'est pourquoy elle fut tousjours extremement humble et rabaissée, ainsi qu'elle témoigne elle-mesme en son sacré Cantique, que le Seigneur avoit regardé son humilité , c'est pourquoy toutes les nations la prescheroient bienheureuse : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*[2]. Or je sçay bien qu'elle vouloit dire que Dieu avoit regardé sa petitesse et sa bassesse; mais c'est en cela mesme que nous reconnoissons davantage sa profonde et sincere humilité. Escoutés-la, de grace, et voyés comme elle se mesestima tousjours, et principalement quand l'ange luy annonça qu'elle devoit estre Mere de nostre Seigneur. *Ecce ancilla Domini*[3], Je suis la servante du Sei-

[1] Philip. II. — [2] S. Luc, I. — [3] Ibid.

gneur, luy respondit-elle. Donc, pour conclusion de ce premier poinct, nous sommes enseignés par nostre divin Maistre de l'estime que nous devons faire de la tres-sainte humilité, qui a tousjours été sa bien cherie, aussi bien que la base et le fondement de l'edifice de la perfection, lequel ne peut subsister ny s'eslever que par la pratique d'une profonde, sincere et veritable recognoissance de nostre petitesse et imbecillité, qui nous porte à un vray aneantissement et mespris de nous-mesme.

Passons au second poinct, et voyons comme nostre Sauveur et sa tres beniste Mere ont tousjours accompagné leur humilité d'une parfaite obeïssance, qui a eu tant de puissance sur l'un et sur l'autre, que nostre Seigneur a mieux aimé mourir de la mort de la croix que de manquer d'obeyr, *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* Et nostre Dame, quel acte signalé d'obeïssance ne fit-elle pas à l'heure mesme de la mort de son Fils, qui estoit tout son amour et le cœur de ses entrailles? Elle ne resista aucunement, nonobstant qu'elle fust transpercée du glaive de douleur, ains demeura tousjours ferme et constante aux pieds de la croix de N. S., avec une parfaitte sousmission à la tres sainte volonté du Pere Eternel, qui avoit ordonné qu'il mourust, ainsi que nous monstrent les parolles de saint Paul, lequel dit qu'il s'est fait obeïssant jusques à la mort, et la mort de la croix, *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* Et ce divin Sauveur ne fit jamais rien que par obeïssance tout le tems de sa vie, ce qu'il manifeste luy-mesme, quand il dit : Je ne suis point venu pour faire ma volonté, ains celle de celuy qui m'a envoyé, *Quia descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.* En quoy il nous monstre qu'il regardoit tousjours en toutes choses la volonté de son Pere celeste, pour la suivre, et non pas pour un tems, ains tousjours et jusques à la mort. Et quant à nostre Dame, voyés et considerés

tout le cours de sa vie, vous n'y trouverez qu'obeïssance; elle a tousjours fait une telle estime de cette vertu, que si bien elle avoit fait vœu de virginité, neanmoins pour obeyr elle se sousmit au commandement qui lui fut fait de se marier, et persevera tousjours en la pratique de cette vertu, ainsi que nous voyons aujourd'huy, venant au temple pour observer la loy de la purification, bien qu'elle n'eust nulle obligation ni necessité de l'observer, comme nous avons dit au premier point : ains c'estoit une obeïssance purement volontaire et non necessaire; mais pour estre volontaire, elle n'en estoit pas moindre : au contraire elle estoit beaucoup plus excellente et agreable à la divine Majesté, d'autant que cela procedoit de l'amour qu'elle portoit à cette vertu, laquelle son divin Fils avoit entée comme un divin greffe sur le tronc sacré de sa tres-sainte humilité, aussi n'en a-elle point recommandé d'autres aux hommes. Car il ne se trouve point en l'Evangile qu'elle leur aye parlé, sinon aux nopces de Cana en Galilée, qu'elle dit : Faites tout ce que mon Fils vous dira : *Quodcumque dixerit vobis facite,* preschant ainsi l'observance de la tres-sainte obeyssance, laquelle est compagne inseparable de l'humilité, d'autant qu'elles ne se trouvent point l'une sans l'autre : car l'humilité fait que nous nous sousmettons à obeyr.

Or, nostre Dame et tres-sacrée Maistresse ne craignoit pas la desobeyssance, parce qu'elle n'estoit nullement obligée d'obeyr à la loy, qui n'estoit point faite pour elle, ny pour son Fils, ains elle en craignoit seulement l'ombre, à cause que si elle ne fut pas venuë au temple pour offrir son Fils nostre Seigneur, et pour se purifier, quoyqu'elle n'en eust nul besoin, l'on eust pu trouver des personnes qui eussent voulu faire enqueste de sa vie, pour sçavoir pourquoy elle ne faisoit pas comme les autres femmes. C'est pourquoy elle vient aujourd'huy au temple, pour lever tout ombrage aux hommes, et leur oster toute sorte de soupçon : pour nous

monstrer que nous ne nous devons pas contenter d'eviter seulement le peché, ains l'ombre du peché, et ne nous contenter pas de la resolution que nous avons de ne point commettre un tel ou tel peché, mais aussi que nous devons eviter les occasions qui nous pourroient servir de tentation pour nous y faire tomber. Ce qui nous apprend encore de ne nous pas contenter du tesmoignage de nostre bonne conscience, mais que nous devons avoir soin de lever tout ombrage aux autres de se mal edifier de nous et de nos deportements. Ce que je dis pour certaines personnes, lesquelles estant resolues de ne point commettre quelque peché, ne se soucient pas d'eviter le tesmoignage qu'ils rendent qu'elles le commettroient volontiers si elles osoient.

O combien cet exemple que nous donnent aujourd'huy nostre Seigneur et nostre Dame de la tres-sainte obeïssance, nous devroit inciter à nous sousmettre absolument et sans reserve à l'observation de tout ce qui est commandé, et même des choses qui nous sont conseillées, afin de nous rendre tousjours plus agreables à la divine bonté. Mon Dieu, est-ce si grande chose de nous voir sousmettre à obeyr, nous autres qui sommes nés pour cela, puisque le roi supreme, à qui toutes choses doivent estre sujettes, s'est bien voulu assujettir à l'obeïssance ?

Apprenons donc de cet exemple, que nous donnent nostre Sauveur et la glorieuse Vierge, à nous sousmettre, et nous rendre souples, maniables et faciles à tourner à toutes mains, non pour un tems ny pour certains actes particuliers, ains pour tousjours, c'est-à-dire tout le tems de nostre vie jusques à la mort.

Passons outre, et voyons en troisieme lieu, comme nous pouvons remarquer en l'Evangile de ce jour une excellente maniere de bien faire l'Oraison. Plusieurs se trompent grandement, croyant qu'il faille tant de choses et tant de methodes pour la bien faire; et l'on en void souvent qui se

mettent en peine et qui sont dans un grand empressement, pour rechercher tous les moyens possibles et pour trouver un certain art qu'il leur semble qu'il faut sçavoir pour le bien faire, et ne cessent jamais de subtiliser autour de leur oraison pour voir comment ils la pourront faire ainsi qu'ils desirent. Les uns pensent qu'il ne se faut tourner ny remuer, de crainte que l'esprit de Dieu ne se retire, comme si l'esprit de Dieu estoit si delicat qu'il dependist de la methode et de la contenance de ceux qui font l'Oraison. Or je ne dis pas qu'il ne faille se servir des methodes qui sont marquées, mais non pas s'y attacher, et les affecter tellement que nous devions mettre toute nostre confiance en icelles; comme ceux qui pensent que pourveu qu'ils fassent toujours bien les considerations devant les affections, tout va bien. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de faire des considerations, et suivre les regles qui sont données pour faire l'Oraison : mais je dis qu'il ne se faut pas attacher en telle sorte à une methode, que nous pensions que tout nostre bien en depend.

Et nous devons sçavoir qu'il n'y a qu'une seule chose necessaire pour bien faire l'Oraison, qui est d'avoir nostre Seigneur entre nos bras, comme saint Simeon, et cela estant, nostre Oraison est tousjours bien faite, en quelque façon que nous la fassions : car il n'y a point d'autre finesse, et sans cette condition, jamais nos Oraisons ne vaudront rien ny ne pourront estre reçues de Dieu. Nostre Seigneur l'a dit luy-mesme : Nul ne peut venir à mon Père que par moy, *Nemo venit ad Patrem nisi per me*[1], parce que l'Oraison n'est autre chose qu'une eslevation de nostre esprit en Dieu, *Oratio est mentis ad Deum ascensus*[2], eslevation que nous ne pouvons nullement faire de nous-mesme, mais ayant nostre Sauveur entre nos bras, tout nous est rendu facile. Et pour preuve de cecy, considerés un peu, mes cheres ames, ce saint homme Simeon, et voyés comme il fait bien l'Oraison, ayant

[1] S. Jean, IV. — [2] S. Jean Damasc. liv. de la Foy orthod. ch. XIV.

nostre Seigneur entre ses bras : Laissez, dit-il, maintenant aller vostre serviteur en paix, puis qu'il a veu son salutaire, et son Seigneur, *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace : quia viderunt oculi mei salutare tuum* [1]. Or ce seroit un extreme abus de vouloir exclurre nostre Seigneur Jesus-Christ de nostre orayson, et de la penser bien faire sans son assistance, puisque c'est une chose indubitable que nous ne pouvons estre aggreables au Pere eternel, sinon en tant qu'il nous regarde à travers de son Fils nostre Sauveur : et non seulement les hommes, mais encore les anges ; car si bien il n'est pas leur Redempteur, il est neanmoins leur chef et bienfaiteur, et les anges ont esté justifiés et confirmés en grace par luy qui la leur a méritée, suivant qu'il a esté revelé à saint Jean : *Michael, et angeli ejus... vicerunt eum (magnum draconem, serpentem diabolum, et Sathanam), propter sanguinem Agni* [2]. Et comme il arrive quand on regarde à travers d'un verre rouge ou violet, tout ce que l'on void paroit aux yeux de la mesme couleur ; ainsi le Pere eternel nous regardant à travers de la beauté et bonté de son Fils, nous trouve beaux et bons selon qu'il nous desire : sans cet artifice, nous ne sommes que laideur et la difformité mesme.

Il faut donc sçavoir que l'Orayson n'est qu'une elevation de nostre esprit en Dieu ; et si bien en allant à Dieu nous rencontrons les Anges et les Saints en nostre chemin, nous n'elevons pas nos esprits à eux pour les y arrester, ni ne leur addressons pas nos prieres, ainsi qu'ont voulu dire meschamment les heretiques, ains seulement nous les prions de joindre leurs oraisons aux nostres, pour en faire une sainte confusion, afin que par ce sacré melange, les nostres soient mieux reçues de la divine bonté, qui les aura tousjours aggreables, si nous menons quant et nous son cher petit Benjamin, ainsi que firent les enfans de Jacob, quand ils allerent voir leur

[1] S. Luc, II. — [2] Apoc. XII.

frere Joseph en Egypte[1]; car si nous ne le menons quant et nous, nous aurons la mesme punition dont Joseph menaça ses freres, qui estoit qu'ils ne verroient plus sa face, et n'auroient rien de luy, s'ils ne luy menoient avec eux leur petit frere. Or nostre petit frere est ce beny poupon que nostre Dame vient aujourd'huy apporter au temple, le remettant elle-mesme, ou par l'entremise de saint Joseph, au bon viellard saint Simeon : il est neanmoins plus probable que ce fut saint Joseph, que non pas nostre Dame, pour deux raisons, dont l'une est, que les peres venoient offrir leurs enfans, comme y ayant plus de part que la mere mesme; et l'autre est que les femmes n'estans pas encore purifiées, ne s'osoient approcher de l'autel où se faisoient les offrandes. Mais quoy que c'en soit, il n'importe pas beaucoup, il suffit que saint Simeon receut ce tres-beny poupon entre ses bras, ou des mains de nostre Dame ou de saint Joseph. O qu'heureux serons-nous, si nous allons au temple disposés pour recevoir cette grace d'obtenir de nostre Dame, ou de son cher espoux saint Joseph, nostre divin Sauveur et nostre Maistre! car l'ayans entre nos bras, nous n'aurons plus rien à desirer et pourrons bien chanter ce sacré cantique : Laissés maintenant aller vostre serviteur en paix, ô mon Dieu, *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace*[2], puisque mon ame est pleinement satisfaite, possédant tout ce qui est le plus desirable au ciel et en la terre.

Mais considerons un peu, je vous prie, les conditions qui nous sont necessaires pour obtenir cette grace de prendre nostre Seigneur entre nos bras, et le recevoir des mains de nostre Dame ou de saint Joseph, ainsi que saint Simeon et Anne cette bonne veufve, qui eurent le bonheur de se trouver au temple au mesme tems que ce beny Sauveur y fut apporté. Je remarque de plus que l'Evangeliste dit que saint Simeon estoit juste et qu'il estoit timoré, *Et homo iste justus*

[1] Gen. XLII et XLIII. — [2] S. Luc, II.

*et timoratus*[1] (en plusieurs endroits de l'Escriture sainte, ce mot de timoré nous fait entendre le respect envers Dieu et les choses de son service); pour nous monstrer qu'il estoit plein de reverence envers les choses sacrées. Mais il est dit encore qu'il attendoit la redemption d'Israel, et que le saint Esprit estoit en luy : *Expectans consolationem Israel, et Spiritus Sanctus erat in eo.* Ce qui nous represente tres à propos quatre conditions necessaires pour bien faire l'orayson; dont la premiere est, que nous devons avoir nostre Seigneur entre nos bras, comme le bon saint Simeon, d'autant que c'est en cela que consiste la vraye orayson.

Secondement il est dit qu'il estoit juste, *Et homo iste justus,* ce qui ne nous signifie autre chose, sinon qu'il avoit ajusté sa volonté à celle de Dieu, vivant selon sa tres-sainte loy. Or il est certain que nous ne sommes point capables de bien faire la sainte orayson, si nous n'avons nostre volonté unie et ajustée à celle de nostre Seigneur, ce que je vous feray mieux entendre par une comparaison. Demandés à une personne où elle va : Je m'en vay faire l'orayson, dira-elle. Cela est bon; mais dites-moy, je vous prie, qu'est-ce que vous y allés faire? — Je m'en vay demander à Dieu qu'il me donne des consolations. — Vous ne voulés donc pas ajuster votre volonté à celle de Dieu, qui veut que vous ayés des seicheresses et des stérilités. O! je m'en vay demander à Dieu qu'il me delivre de tant de distractions qui m'y arrivent, et qui m'y importunent. Helas! ne voyés-vous pas que tout cela n'est pas rendre votre volonté capable d'estre unie et ajustée à celle de nostre divin Sauveur, qui veut qu'entrant à l'orayson, vous soyez resolue de souffrir la peine des distractions, seicheresses et degousts qui vous y arriveront, demeurant aussi contente que si vous aviés beaucoup de consolation et de tranquillité; puisque c'est une chose certaine, que vostre orayson ne sera pas moins aggreable à Dieu, ny

[1] S. Luc. II. Act. VIII.

moins utile pour vous, pour estre faite avec plus de difficulté, pourveu que vous ajustiez tousjours vostre volonté avec celle de sa divine majesté, en toutes sortes d'evenements, soit en l'Orayson, soit és autres occurrences. Et cela estant, vous ferés tousjours bien vos oraysons, et toute autre chose, utilement pour vous, et aggreablement aux yeux de Dieu, qui est ce que nous devons desirer.

La troisieme condition que nous trouvons estre necessaire pour bien faire l'oraison, est que nous devons attendre, comme le bon saint Simeon, la redemption d'Israël; c'est-à-dire, que nous devons vivre en l'attente de nostre propre perfection. O qu'heureux sont ceux qui vivans en cette attente, ne se lassent point d'attendre : ce que je dis pour plusieurs, lesquels ayant desir de se perfectionner par l'acquisition des vertus, les voudroient avoir tout d'un coup, comme si la perfection ne consistoit qu'à la desirer. O certes! ce seroit un grand bien si nous pouvions estre humbles tout aussitost que nous avons desiré de l'estre, ou bien, si un ange pouvoit un jour remplir une sacristie de vertus, et que nous n'eussions rien autre affaire que d'entrer là-dedans, pour sans autre peine nous en revestir, comme nous ferions d'une robe. Ce seroit certes une chose bien aggreable; mais cela ne se pouvant, il faut que nous nous accoustumions à rechercher l'evenement de nostre perfection selon les voyes ordinaires en tranquillité de cœur, faysant tout ce que nous pourrons pour acquerir les vertus, par la fidelité que nous aurons à les pratiquer un chacun de nous selon nostre condition et vocation, demeurans en attente pour ce qui regarde de parvenir, tost ou tard, au but de nostre pretention, laissant cela à la divine providence, laquelle aura soin de nous consoler au tems qu'elle a destiné de le faire, ainsi qu'elle a fait à saint Simeon; et quand mesme ce ne seroit qu'à l'heure de nostre mort, cela nous doit suffire : pourveu que nous rendions notre devoir, en faisant ce qui est en nous et en nostre

pouvoir, nous aurons tousjours assez tost ce que nous desirons, pourveu que nous l'ayons quand il plaira à Dieu de nous le donner.

La quatrieme condition requise pour bien faire l'orayson est qu'il nous faut, comme saint Simeon, estre timorés, c'est à dire, pleins de reverence devant Dieu au tems de la sainte orayson. Hé Dieu! mes cheres ames, en quel respect et reverence ne devons-nous pas estre en parlant à la divine majesté, puisque les Anges, qui sont si purs, tremblent en sa presence! Mais, mon Dieu! direz-vous, nous ne pouvons avoir ce sentiment de sa presence, qui cause une si grande humiliation de toute l'ame et de toutes les facultés de nostre esprit, enfin cette reverence sensible, qui fait que la partie supreme et la pointe de nostre esprit se tient basse et en humilité devant Dieu, en la cognoissance de son infinie grandeur, et de nostre extreme petitesse et indignité. O qu'il faisoit bon voir la reverence avec laquelle saint Simeon tenoit nostre Seigneur entre ses bras! puis qu'il avoit la cognoissance de la souveraine dignité de celuy qu'il tenoit.

Je remarque de plus, qu'il est dit que le saint Esprit estoit en saint Simeon, et qu'il faysoit sa demeure en luy, *Et Spiritus Sanctus erat in eo*[1]. Ce fut pour cela qu'il merita de voir nostre Seigneur, et de le tenir entre ses bras. Ce qui nous monstre qu'il faut que nous donnions place en nous au saint Esprit, si nous voulons que nostre Dame ou saint Joseph nous donne à tenir et à porter entre nos bras le divin Sauveur de nos ames, duquel procede tout nostre bonheur, puisque nous ne pouvons avoir accés vers son Pere celeste, que par son entremise et par sa faveur. *Ego sum,* dit-il, *via, et veritas, et vita; nemo venit ad Patrem, nisi per me*[2]. Mais que faut-il faire pour donner place en nous au saint Esprit? *Spiritus Domini replevit orbem terrarum*[3],... *Effundam Spiritum meum super omnem carnem*[4], dit l'Escriture; mais

[1] S. Luc, II. — [2] S. Jean, XI. — [3] Sap. I. — [4] Joel, II.

neanmoins, comme dit le Sage, il n'habite point en un cœur feint et dissimulé. Grand cas que le saint Esprit ne face nulle reserve pour n'habiter point en nous, que celle de la feintise, artifice et dissimulation. Or puisque ce defaut empesche que ce doux et admirable consolateur ne reside dans nos ames, pour les combler de ses faveurs; il faut donc estre simples, sans feintise, ny dissimulation, si nous voulons qu'il vienne en nous, et apres luy nostre Seigneur ; parce que le saint Esprit veut estre le fourrier de nostre Sauveur Jesus-Christ; et comme le saint Esprit procede de luy de toute eternité, entant que Dieu, il semble qu'il lui rend son change, nostre Seigneur procedant de luy entant qu'homme.

Que nous reste-il plus à dire maintenant, sinon qu'ayant dés cette vie perissable et mortelle le saint Esprit en nous, nous tenant en grand respect et reverence devant la divine majesté, attendant avec sousmission l'evenement de nostre perfection, ajustant tousjours le mieux qu'il nous sera possible, nostre volonté à celle de Dieu, nous aurons sans doute le bonheur de porter nostre Seigneur entre nos bras, comme le bon saint Simeon, et par le moyen de cette grace nous ferons fort bien l'orayson, à condition toutesfois que nous ayons au prealable imité nostre Seigneur et nostre Dame en la pratique d'une souveraine et parfaite obeyssance, qui soit entée sur une profonde, veritable et sincere humilité (ainsi que nous avons dit). Apres quoy, il ne nous restera plus rien à faire qu'à chanter avec saint Simeon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine :* laissez maintenant aller, ô Seigneur, vostre serviteur en paix, en la jouyssance de la vie eternelle, en laquelle sa bonté nous portera eternellement entre ses bras, en contr'eschange de ce que nous l'aurons porté sur les nostres durant le cours de cette vie mortelle. Ainsi soit-il.

---

# RECUEIL D'UN SERMON

## POUR LE JOUR DE SAINT BLAISE, SUR LE RENONCEMENT A SOY-MESME.

*Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus.* Luc, XIV.

Qui ne prend sa croix, et ne vient apres moy, ne peut estre mon disciple.

Nous solemnisames hier la feste de la Purification de nostre Dame, et aujourd'huy nous celebrons celle du glorieux martyr saint Blaise. Il y a une telle conformité entre les Evangiles de ces deux festes, que j'ay bien voulu les joindre ensemble, et des deux en tirer la petite exhortation que je m'en vay vous faire presentement.

Nous trouvons en celuy de ce jour ces paroles de nostre Seigneur, esquelles sont comprises toute la doctrine et perfection chrestienne : *Qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus* [1] : qui ne prend sa croix, et ne vient apres moy, ne peut estre mon disciple. Et pour venir apres nostre Seigneur, il faut renoncer à soy-mesme : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum ;* quiconque veut venir apres moy, qu'il renonce à soy-mesme, dit-il en un autre lieu de l'Evangile [2]. Qui voudra donc être son disciple, qu'il prenne sa croix, qu'il la charge sur soy, et vienne apres lui, c'est-à-dire, qu'il renonce à soy-mesme. Mais expliquons un peu ce que c'est que renoncer à soy-mesme.

Se renoncer n'est autre chose que se purger ou purifier soy-mesme. Et de cecy nostre Dame nous en donne un

[1] S. Luc, XIV. — [2] Matth., XVI.

exemple admirable; car l'Evangeliste dit, que les jours estans venus ou passés de sa Purgation, selon la loy de Moyse, *Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem*[1] : elle vint au Temple pour se purifier, et pour offrir son fils, avec deux colombes, ou deux tourterelles. Or nostre chere Dame et Maistresse n'avoit point besoin de purification, elle qui estoit plus claire que le soleil, plus pure que la lune, plus belle et reluisante que l'aurore, *Quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol.... Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te*, dit l'Espoux au Cantique des Cantiques[2].

Mais comment en eust-elle eu besoin, veu qu'elle avoit produit son fils plus purement que l'estoile ne fait son rayon, qui la rend d'autant plus belle à nos yeux, qu'elle le produit plus frequemment? Elle vint donc, nostre glorieuse Maistresse et nostre sacrée Dame, non pour se purifier en elle-mesme, ains seulement en l'imagination de plusieurs, qui ne sçachans pas qu'elle estoit exempte d'observer la loy, eussent sans doute murmuré si elle n'eust fait comme les autres. Et c'est en quoy elle nous donne un grand exemple d'humilité et d'obeyssance, en s'assujettissant à la loy à laquelle elle n'estoit point obligée. Mais pour nous autres, il est tres-necessaire que nous sçachions cette verité, que tant que nous serons en cette miserable vie, nous aurons tousjours besoin de nous purifier et renoncer à nous-mesmes; et c'est un abus et erreur condamnée par l'Eglise, de croire qu'on puisse arriver en un si haut degré de perfection, qu'on n'ait plus rien à renoncer et purifier, d'autant que nostre amour propre va tousjours produisant quelque rejetton d'imperfection qu'il faut retrancher; et pour cela, il se saisit de nos sens; et dés que nous luy ostons le pouvoir de faire ses operations en l'un, il se saisit incontinent de l'autre pour

[1] S. Luc. II. — [2] Cant., VI.

essayer de nous surprendre; et s'il ne peut saisir celuy de la veuë, il va à celuy de l'ouye. Bref, si nous ne veillons continuellement sur nous-mesme, nous trouvons que nous ne faysons autre chose que chopper, et tomber dans l'imperfection. C'est pourquoy nostre Seigneur nous voulant enseigner la perfection, nous exhorte d'aller à sa suitte, et de renoncer à nous-mesme.

Mais quel est ce nous-mesme (me direz-vous) qu'il faut renoncer? d'autant que nous avons deux nous-mesmes, je veux dire deux parties, qui sont, au dire de l'Apostre, *animalis et spiritualis, terrenus et cœlestis* (1. *Cor.*, II et XV), et lesquelles toutesfois ne sont qu'une seule personne, car nous avons un nous-mesme qui est tout celeste, et lequel nous fait operer les bonnes œuvres, aymer Dieu, et aspirer à la jouyssance de sa bonté en la grace eternelle. Or ce nous-mesme spirituel est tres-bon, aussi n'est-ce pas celuy-là que nostre Seigneur veut que nous renoncions : au contraire, il faut détruire l'autre pour le fortifier.

Il faut donc sçavoir que ce nous-mesme qu'il faut renoncer, est celuy duquel procedent nos passions, nos mauvaises inclinations, nos affections depravées; et pour le dire en un mot, c'est l'amour propre duquel nous avons desja parlé. Et il ne se faut point tromper; car c'est une verité tres-certaine, que si nous voulons aller apres nostre Seigneur, et accomplir sa sainte volonté, il faut renoncer absolument et sans reserve à ce nous-mesme terrestre.

Or non seulement nostre Dame nous a donné exemple de le faire en sa sainte Purification; mais nostre Seigneur mesme nous l'a enseigné en sa mort et passion, renonçant à l'inclination qu'il avoit de vivre pour s'assujettir à la volonté de son Pere, auquel il s'est rendu obeyssant jusques à la mort, et la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*[1]. Or c'est ainsi qu'il faut que

[1] Philip., II.

nous fassions, mes cheres Ames. Je veux dire qu'il faut renoncer à ce nous-mesme qui est contraire à la raison, et à la partie superieure de nostre ame, laquelle, par l'instinct que Dieu luy a donné, tousjours tend au vray bien.

Mais il faut encor passer plus outre; car il ne nous serviroit de rien de nous renoncer nous-mesme pour en demeurer là. Les philosophes autrefois ont fait des renoncemens admirables, qui ne leur ont de rien servy, dautant qu'ils n'avoient pas une bonne fin : mais quant à nous, si nous renonçons à l'homme terrestre, il faut que ce soit pour fortifier le celeste : car c'est une chose tres-assurée qu'à mesure que l'un s'affoiblira, l'autre se fortifiera. Vous voyés donc pour cette premiere consideration, que de renoncer à nous-mesme, n'est autre chose que se purifier et se purger de tout ce qui se fait par l'instinct de l'amour propre, lequel, comme vous sçavés, nous produira tousjours, tandis que nous serons en cette vie, des rejettons qu'il faudra couper et retrancher, tout ainsi comme l'on fait aux vignes. Et comme vous voyés qu'il ne se faut pas contenter d'y mettre la main une fois l'année, mais qu'il la faut coupper en un tems, puis apres la depoüiller de ses fueilles en un autre, et qu'ainsi plusieurs fois l'année il faut avoir la main à la serpe, soit pour la tailler, ou pour en retrancher les superfluités; de mesme en est-il de nos imperfections. Mais j'ai desja parlé de cela autrefois : c'est pourquoy il ne me reste rien à vous dire sur ce premier point, sinon qu'il faut avoir bon courage pour ne se laisser jamais abbattre ny estonner de nos defauts, pour grands qu'ils soient, puisque tout le temps de nostre vie ne nous est donné que pour nous en defaire et purger.

Venons à la seconde partie de cette exhortation, qui est qu'il faut prendre sa croix, apres que l'on a renoncé à soy-mesme. Ce poinct est un document de grande perfection; mais je croy que vous aurés assés de courage pour en embrasser la pratique. Prendre sa croix, ne veut dire autre

chose, sinon, prenés et recevés toutes les peines, contradictions, afflictions et mortifications qui vous arriveront en cette vie, sans exception quelconque, avec sousmission. Au renoncement de nous-mesmes, nous faysons encores, ce me semble, quelque chose qui nous contente, parce que c'est nous-mesme qui choisissons nos croix; mais icy il faut prendre la croix telle qu'on nous l'impose indifferemment. Il est donc certain, qu'il y a bien plus de difficulté, parce qu'il n'y a point de nostre choix, et c'est pourquoy ce poinct est d'une perfection bien plus grande que le precedent : et nostre Seigneur nous a bien monstré qu'il ne faut pas que nous choisissions la croix, ains qu'il faut que nous la prenions et portions, telle qu'elle nous est presentée; car lors qu'il voulut mourir pour nous racheter et satisfaire à la volonté de son Pere, il ne voulut pas choisir la sienne, ains receut humblement celle que les Juifs luy avoient preparée.

Escoutons, je vous prie, le grand Apostre saint Paul,et voyons comme il embrasse toutes les croix egalement, asseurant que rien ne le pourra separer de son divin Maistre, parce qu'il est marqué de sa marque, et qu'en quelque part qu'il aille, il sera tousjours reconnu pour estre des siens. Mais quelle est cette marque sinon la souffrance? Vous sçavés ce qu'il dit des grandes peines, fatigues et tribulations qu'il a endurées; et de plus, comme il souffroit en son interieur une peine insupportable, à cause que le vehement amour qu'il portoit à nostre Seigneur le tiroit puissamment du costé du Ciel, par le desir qu'il avoit de jouyr de luy.

Mais considerés, je vous prie, quels tourmens il a portés en son corps : voyés ce qu'il en dit en la deuxieme Epistre aux Corinthiens, où il rapporte qu'il a esté foüetté trois fois, en sorte que les traces en paroissoient sur ses espaulles; apres, qu'il a este lapidé; puis, qu'il a fait naufrage, et qu'il a esté submergé, emprisonné, et plusieurs autres peines et souffrances qu'il a endurées, lesquelles estoient la marque

de nostre Seigneur, par laquelle on le recognoissoit pour estre des siens : ce qui luy faisoit dire qu'il estoit crucifié avec Jesus-Christ, *Christo crucifixus sum Cruci.*

Mais decouvrons un peu, je vous prie, un abus qui se trouve en l'esprit de plusieurs, lesquels n'estiment et ne veulent porter les croix qu'on leur presente, si elles ne sont grosses et pesantes. Par exemple, un religieux se sousmettra volontiers à faire de grandes austerités, comme de jeusner, porter la haire, faire de grandes et rudes disciplines, et aura de la repugnance à obeyr lors qu'on luy commandera de ne pas jeusner, ou bien de prendre du repos, et telles autres choses esquelles il semble avoir plus de recreation que de peine. Or sçachés que vous vous trompés, si vous croyés qu'il y aie moins de vertu à vous surmonter en cela, qu'aux choses plus difficiles; car le merite de la croix n'est pas en sa pesanteur, ains en la maniere avec laquelle on la porte. Je diray bien davantage, qu'il y a bien plus de vertu à porter une croix de paille, que non pas une plus pesante, parce que plus elles sont legeres, et plus elles sont abjectes, et moins conformes à nostre inclination, qui recherche tousjours les choses apparentes. Et c'est chose asseurée, qu'il y a quelquefois plus de vertu à ne pas dire une parole qui nous a esté defenduë par nos superieurs, ou bien de ne pas lever la veuë pour regarder quelque chose qu'on a bien envie de voir, et semblables, que non pas de porter la haire, parce que des qu'on l'a posée dessus le dos, il n'est plus besoin d'y penser. Mais en ces menuës pratiques, il faut avoir une continuelle attention pour n'y pas faillir.

Nous voyons donc bien maintenant que cette parole de nostre Seigneur, qui nous ordonne de prendre nostre croix, se doit entendre de recevoir de bon cœur toutes les obeyssances qui nous sont données, et toutes les mortifications et contradictions qui nous sont faites, ou que nous rencontrons indifferemment, bien qu'elles soient legeres et de peu d'im-

portance, asseurés que nous devons estre, que le merite de la croix n'est pas en sa pesanteur, ains en la perfection avec laquelle on la porte.

O Dieu ! me dirés-vous, voilà un grand renoncement, et il faut bien estre attentive sur soy-mesme pour ne point suivre sa propre volonté, et ne point rechercher ce que nostre amour propre desire; car il a bien de l'artifice pour attirer nostre attention. Il est vray; mais voicy le remède à cela. Ceux qui navigent sur la mer, approchant dù lieu où sont les Syrenes, sont tousjours en danger de perir, et courent grande fortune de se perdre, à cause qu'elles chantent si melodieusement, qu'elles charment et endorment ceux qui rament; de sorte qu'il y en a eu qui ont usé de cet artifice pour n'estre pas charmés de cette melodie, de se faire attacher à l'arbre du navire, et par ce moyen ils ont evité le peril. Il faut que nous en fassions de mesme, lorsque ces Syrenes de propre volonté, des respugnances et raisons de l'amour propre, nous viendront chanter aux oreilles, pour nous conjurer de leur obeyr : il faut semblablement que nous nous attachions à l'arbre du navire, qui n'est autre que la croix, en nous ressouvenant que nostre Seigneur, pour le second poinct de la perfection, nous ordonne de prendre nostre croix. Mais remarquez qu'il dit *la nostre,* pour empescher l'extravagance de plusieurs, lesquels, quand on leur fait quelque mortification, s'en faschent, disant : Si l'on m'eust fait cellelà qu'on a faite à cet autre, je la souffrirois volontiers. Et tout de mesme des maladies : car ils voudroient avoir celle que Dieu a donnée à un autre, et non pas celle qu'ils ont. Or cela n'est pas porter sa croix comme nostre Seigneur veut que nous la portions, et qu'il nous a enseigné par son exemple. Donc, si nous voulons porter nostre croix après luy, nous devons à son imitation recevoir indifferemment toutes celles qui nous arriveront sans choix ny exception quelconque.

Disons un mot du troisieme poinct, et voyons comme apres avoir renoncé à nous-mesme et pris nostre croix, nous devons suivre nostre Seigneur. Pour mieux entendre cecy, il faut que nous sçachions qu'il y a difference entre aller apres nostre Seigneur, et le suivre. Tous les chrestiens qui aspirent au ciel vont apres nostre Seigneur, d'autant que c'est par son merite qu'ils en obtiennent la possession, en observant neanmoins ses commandemens : mais suivre nostre Seigneur, est marcher sur ses pas, suivre ses exemples, imiter ses vertus, accomplir ses volontés, et ne se pas contenter seulement d'observer ses commandemens, comme font en général les Chrestiens, si nous n'y joignons encores la pratique des conseils et de tout ce que nous cognoissons luy estre plus aggreable.

Mais vous voudrés (peut estre) sçavoir quelle recompense vous aurés de le suivre ainsi fidellement. Certes, mes cheres Ames! si vous perseverés à le suivre de la sorte tout le long de vostre vie, à la fin il vous mettra en sa gloire, et là vous jouyrés de la claire vision de sa face, et il s'entretiendra familierement avec vous, comme l'amy avec son amy, et cet entretien durera eternellement.

Mais puisque nous sommes dans l'octave de la Purification de nostre Dame, disons encor un mot d'instruction sur l'Evangile (de cette feste), et voyons comme elle apporta son Fils au temple pour l'offrir au Pere eternel, et par le moyen de cette offrande, s'unir avec luy, et l'unir au prochain. O que bien heureuses sont les ames qui sçavent bien faire cette pratique de s'offrir souvent à Dieu, et toutes leurs actions, en l'union de ce Sauveur. Mais considerons un peu cette pratique de l'union que fit nostre Dame de nostre Seigneur avec saint Simeon et Anne la prophetesse; car il est bien probable qu'elle eut l'honneur de tenir le Sauveur de nos ames entre ses bras, quoy que les Evangelistes n'en disent rien, d'autant qu'elle avoit excellemment bien renoncé à soy-

mesme, et porté sa croix, ayant esperé et aspiré tant de temps apres la venuë de ce Seigneur, qu'elle voyoit alors de ses yeux. Nostre Dame donc se depoüilla de la consolation qu'elle avoit de tenir son sacré Fils sur son sein, pour le donner à saint Simeon, et par luy à tous les hommes : ce qu'elle fit, parce qu'elle sçavoit bien qu'elle ne l'avoit pas receu pour elle seule, ains pour le communiquer et donner à toutes les creatures. C'est pourquoy elle l'apporta au temple, et le remit au bon saint Simeon, lequel ayant pris ce divin Sauveur des mains de nostre Dame, l'embrassa, le baisa, et le serra tres-etroitement sur sa poictrine, pour marque de l'union interieure que son ame avoit avec luy. Sur quoy je fais cette remarque, qu'il y a trois manieres de porter nostre Seigneur, bien differentes l'une de l'autre en perfection et merite.

La premiere est de le porter sur la langue par les paroles, la deuxieme sur le cœur par les affections, et la troisieme sur les bras par les bonnes œuvres.

Plusieurs se contentent de le porter seulement sur la langue, disant merveilles de luy, et le loüant avec beaucoup d'ardeur. Il y en a d'autres qui le portent au cœur par des affections tendres et amoureuses, et se fondent presque en pensant et parlant de luy. Mais ces deux façons de porter nostre Seigneur ne sont pas grand'chose, si on n'y adjouste la troisieme, qui est de le porter dessus les bras en operant des bonnes œuvres; car les bras representent les œuvres. Vous voyés donc qu'il faut joindre ces trois façons de porter nostre Seigneur ensemble, conformément à ce qu'il dit luy-mesme, au Cantique des Cantiques : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum*[1]; Mets-moy comme un cachet sur ton cœur, et comme un signe sacré sur ton bras.

Ne vous contentés donc pas, mes cheres Filles, de le porter

[1] Cant. VIII.

sur vostre langue, en parlant de luy et en chantant ses loüanges; ne vous contentés pas aussi de le porter au cœur par des affections tendres et amoureuses vers sa bonté, si vous n'y adjoustés la troisieme (maniere), qui est de le porter sur vos bras en operant genereusement beaucoup de bonnes œuvres, afin que vous puissiez avoir la grace de dire avec le grand saint Simeon (à la fin de cette vie) : Seigneur, laissés maintenant aller mon ame en paix, c'est à dire, tirés-la de la prison de son corps, pour aller jouyr de vous en la bienheureuse eternité, où nous conduise le Pere, le Fils, et le saint Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME[1].

### DE LA MISSION DES PASTEURS EN L'ÉGLISE.

*Dixit Jesus discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum homini patri familias, qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam; conventione autem facta cum operariis ex denario diurno, misit eos in vineam suam.* MATTH., XX.

Jesus dit à ses disciples cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à un pere de famille, lequel sortit de grand matin pour loüer des ouvriers, afin de les faire travailler à sa vigne, et quand il eut convenu avec eux du denier qu'il leur devoit donner par jour, il les y envoya pour la cultiver.

Cet ancien peuple d'Israël se monstra tousjours dur aux commandemens de Dieu; mais surtout il se monstra tres-bigearre, lorsqu'apres l'honnorable relation de Josué et (de) Caleb de la fertilité de la terre promise, et l'exhortation qu'ils firent pour les encourager d'y aller, ils conclurent de n'y point aller : et par apres Dieu ayant adverty qu'ils n'advançassent, ils voulurent à toute force y aller, et monterent toute la montagne, dont mal leur en prit. Or tout ce mal ici leur advint de ce qu'ils presterent trop legerement l'oreille à quelques fausses relations des espions qui furent envoyés en la terre de promission, et ne voulurent pas croire Caleb et Josué qui les conseilloient saintement.

Ainsi une grande partie du mal qui est maintenant entre les Chrestiens, vient de ce qu'ils croyent ceux qu'ils ne devroient pas croire, et qu'ils ne croyent pas ceux qu'ils devroient croire : *Et dilexerunt homines magis tenebras, quam lucem :* Les hommes ont plus aymé les tenebres que la lu-

[1] Pris sur l'original écrit de la main de l'auteur (Edition de 1640).

miere. C'est pourquoy voyant en l'Evangile une infaillible marque de ceux ausquels nous devons croire, et par mesme moyen de ceux ausquels nous ne devons pas croire, de ceux qui sont vrais ouvriers, et de ceux qui sont plustost dissipateurs, je me suis deliberé, estant envoyé pour ceste journée au milieu de vous autres, comme ouvrier en la vigne de Dieu, de vous monstrer comme il faut fuïr quelques uns de ceux qui font profession d'avoir espié la terre de l'Escriture, et comme il faut se rendre obeyssant à la voix de ceux lesquels sont marqués à bonnes enseignes. Seigneur, arrousés de la douce pluye de vostre grace cette vostre vigne, afin que la houë et la pesle y puissent bien entrer; rendez-la traitable, et donnez à cest indigne vigneron la force et l'addresse d'oster les espines et superfluités des mauvaises opinions que le tems y pourroit avoir apportées, à celle fin qu'en son tems elle vous rende le fruit, et le vigneron en puisse avoir le denier promis, qui est ce jour perpetuel (de l'eternité bienheureuse). Employons à ces fins l'ayde de la Vierge. *Ave Maria.*

Moyse, ce grand capitaine de probité, estant appellé de Dieu lors qu'il paissoit les brebis de son beau-pere Jetro en la montagne d'Oreb, à la charge de la conduite et gouvernement general (du peuple) d'Israël, pour le delivrer des mains de Pharao, la majesté de Dieu luy apparoissant en un buisson ardent, il pratiqua tous les vrais moyens, et demanda à Dieu toutes les vrayes qualités, marques et conditions avec lesquelles il faut entreprendre de parler de la part de Dieu, et de gouverner un peuple. Car tout premierement il recognoist son indignité : *Quis sum ego ut vadam ad Pharaonem, et educam Israel ex Ægypto*[1] ? (Qui suis-je moy, dit-il, pour aller parler à Pharaon, et retirer ce peuple de l'Egypte? )

[1] Exod., III.

2. Il demande le nom de celuy qui l'envoye : *Si dixerint mihi, quod est nomen ejus? quid dicam eis?* (S'ils me demandent quel est son nom, que diray-je?)

3. Il demande (des) signes : *Non credent mihi, nec audient vocem meam, sed dicent : Non apparuit tibi Dominus.* (Ils ne me croiront point, et n'obeïront point à ma parole, mais ils diront : Le Seigneur ne t'est point apparu.)

O saint prophete! ô grand pasteur d'Israël! ô advisé Moyse! ô digne ambassadeur de Dieu! digne secretaire de Dieu! que tu sçavois bien les conditions requises et fondamentales à une telle charge. Il se tient indigne, il demande le nom, il demande des signes.

Dites-moy, comme se pouvoit-il rendre digne, sinon (en) se tenant indigne? comme Marie se dispose à estre Mere de Dieu, en se recognoissant sa petite servante. Et pour digne qu'il eust esté, comme l'eust-on receu, s'il n'eust sceu nommer le Seigneur qui l'envoyoit? et encore qu'il eust esté digne, et qu'il eust pu nommer son Seigneur, comme l'eust-on cru, s'il n'eust fait paroistre de bonnes marques de sa mission?

C'est icy, mes freres, la pierre de touche, à laquelle vous cognoistrez, si ceux qui se vantent de la parole de Dieu, sont vrais ou faux Prophetes. Car il n'y a jamais eu secte qui n'aye tousjours dit qu'elle parloit de la part de Dieu, et que ses preschementeries estoient les vrayes paroles de Dieu, et (ne) se soit vantée de l'Escriture.... Luther, Calvin, et tous les autres, à l'imitation du Diable, lequel voulant tenter Jesus-Christ, lui allegue l'Escriture : *Angelis suis mandavit de te.* Ils disent tous qu'ils sont envoyés. Qu'ils nomment (donc) qui les a envoyés. Si c'est Dieu, ou c'est mediatement, ou immediatement : si mediatement, qu'ils monstrent la succession : si immediatement et extraordinairement, qu'ils en produisent les preuves, qu'ils fassent des miracles. Les catholiques envoyés par legitime succession, pouvans dire :

*Sicut locutus est ad Patres nostros,* (comme il a parlé à nos peres) monstrent l'origine de leur mission : *Jesus misit Petrum, Petrus, etc.* Nous pouvons dire : *Deus auribus nostris audivimus, patres nostri annuntiaverunt nobis.* (O Dieu, nous avons entendu de nos oreilles, nos peres nous ont rapporté vos enseignements.) Nostre Seigneur par Jeremie advertit : *Nolite audire verba Prophetarum qui prophetant vobis, et decipiunt vos. Visionem cordis sui loquuntur, non de ore Domini.* (N'écoutez pas les paroles de ces Prophetes qui prophetisent et qui vous trompent; ils disent les visions de leur cœur, et non les paroles sorties de la bouche du Tres-Haut.) Et apres : *Non mittebam Prophetas, et ipsi currebant; non loquebar ad eos, et ipsi prophetabant*[1]. (Je n'envoyois point ces prophetes, et ils couroient; je ne leur parlois point, et ils prophetisoient.)

David se trouvant en un tems auquel il y avoit plusieurs errans, dit au Psalme XI : *Salvum me fac Deus, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum. Vana loquuti sunt unusquisque ad proximum suum : labia dolosa in corde, et corde loquuti sunt : Disperdat Deus universa labia dolosa, qui dixerunt : Linguam nostram magnificabimus, labia nostra a nobis sunt, quis noster Dominus est?* Et en Jeremie, XIV : *Vaticinantur, non misi eos* (Ils se mêlent de prophetiser sans que je les aie envoyés.) Au XXIII : *Ecce ego ad Prophetas, ait Dominus, qui assumunt linguas suas.* (Me voici contre ces prophetes, dit le Seigneur, qui aiguisent leurs langues.)

Mais afin que nous sçachions la volonté de nostre Seigneur en cecy, ayant dit : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (Comme mon Pere m'a envoyé, moi aussi je vous envoie), il adjouste : *Accipite Spiritum sanctum* (Recevez le saint Esprit) (Joan. XX). Et apres avoir dit : *Omnis potestas data est mihi in cœlo et in terra* (Toute puissance m'a esté donnée

[1] Ps. XLIII; Jerem., XXIII.

dans le ciel et sur la terre), il dit ensuite : *Euntes docete omnes gentes* (Allez, enseignez toutes les nations) (Matthieu, 28).

O mes Freres, tenés cette preuve pour fondamentale, et demandés à ceux qui vous veulent retirer du sein de l'Eglise : *Quis te misit* (Qui vous a envoyé)? Saint Jean-Baptiste fut grand reformateur, et envoyé de Dieu extraordinairement; mais encore qu'il ne dist rien (de) contraire à l'Eglise judaïque, pour ce qu'il venoit à un grand office, vous verrés qu'il a des marques pour se faire cognoistre : sa vie miraculeuse, sa nativité, contreignoit de dire : *Quis, putas, puer iste erit?* Saint Paul, extraordinairement envoyé, voulut encore une marque visible par l'imposition des mains d'Ananie. (Act. IX.) *Ut videas*, dit Ananie, *et implearis Spiritu sancto.*

Que diray-je? Nostre Seigneur, apres avoir esté predit avec tant de circonstances, encores veut-il monstrer sa mission, et se targue tousjours d'icelle, disant tantost : *Sicut misit me Pater.... Doctrina mea, non est mea, sed ejus qui misit me*[1]. Et puis il s'escrie : *Et me scitis, et unde sim scitis, et a me ipso non veni.* Voilà donc comme il se targue de sa mission, de laquelle il n'avoit besoin de faire autre preuve que par l'Escriture; car il avoit esté si formellement predit, qu'on le pouvoit bien recognoistre. Tous prophetes ne parlent que de luy, tellement qu'il pouvoit bien dire : *Scrutamini Scripturas, illæ testimonium perhibent de me.* Mais nonobstant tout cela, non content de se dire estre envoyé, non content de prouver sa mission par l'Escriture, il veut un tesmoignage perceptible et clair de son Pere au baptesme (et) en sa transfiguration : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui, ipsum audite.* Et de rechef en saint Jean, XII, il reçoit ce tesmoignage de la part de son Pere Eternel : *Et clarificavi,* et *iterum clarificabo.* Il atteste sa mission par (ses) miracles, et proteste que sans les mi-

[1] Jean, XX et VII.

racles, sa mission n'estoit pas justement prouvée au peuple, de maniere qu'il dit en saint Jean, XIV : *Verba quæ loquor vobis a me ipso non loquor.* Et incontinent : *Alioquin propter ipsa opera credite.* Et au XV^e chapitre : *Si opera non fecissem in eis, quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent.*

Tirons donc ceste conclusion tres-certaine, que la mission est necessaire, comme dit saint Paul : *Quomodo ergo invocabunt in quem non crediderunt, aut quomodo credent ei quem non audierunt, quomodo audient sine prædicante, quomodo vero prædicabunt nisi mittantur*[1] ?

2. Qu'il ne suffit de dire qu'on est envoyé ; car il faut justifier comment : si mediatement, comme Timothée par saint Paul, auquel il escrivit : *Admoneo te ut resuscites gratiam quæ est in te, quæ data est tibi per impositionem manuum mearum*[2] ; si immediatement, comme saint Paul et saint Barnabé (Actes, chapitre XIII) : *Segregate* (dit le saint Esprit) *mihi Paulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos. Tunc jejunantes et orantes, imponentesque eis manus, dimiserunt eos.* Ce que Calvin confesse, liv. IV, chap. v.

3. Quiconque allegue mission extraordinaire la doit prouver : car quelle regle pourrions-nous tenir, s'il ne falloit que dire qu'on est envoyé? Ainsi Moyse, saint Jean et nostre Seigneur mesme le prouvent.

4. Que jamais mission extraordinaire ne fut bonne qui ne soit approuvée de l'ordinaire. Voyés-vous saint Paul, de l'extraordinaire comme il va à l'ordinaire, et puis qu'on m'en monstre un exemple. Saint Jean ne fust-il pas approuvé par les scribes et prestres qui envoyerent cette noble legation : *Tu quis es?* Et jamais ne trouverent que bonne sa doctrine. Quant à nostre Seigneur, il n'avoit à prendre authorité de personne, pource qu'il lui suffisoit de prouver qu'il estoit le Fils du Maistre ; et neanmoins Simeon l'approuve, Zacha-

[1] Rom. X. — [2] II Tim. II.

rie, saint Jean et Caïphe qui prophetise. Mais depuis Jesus-Christ et la fondation de l'Eglise, quiconque n'est approuvé de l'Eglise : *Sit tibi tanquam Ethnicus et Publicanus. Dic Ecclesiæ. Ecclesia est firmamentum et columna veritatis. Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* Mais escoutés, si en l'ancienne loy cela estoit vray. *Pontifex vester in iis quæ ad Deum pertinent, præsidebit*[1]. Au Deuteronome, chapitre 17 : *Qui autem superbierit, nolens obedire Sacerdotis imperio, judicis sententia moriatur.* Et ne faut point dire que l'ordinaire manque quelquefois, car : *Regni ejus non erit finis. Regnum tuum, regnum omnium sæculorum. Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*

Enfin, que recueillons-nous? Puisque nos heretiques ne nous sçavent dire d'où ils viennent, ny qui les a envoyés, il se faut garder de les oüyr; car : *Assumunt linguas suas, et aiunt: Dicit Dominus.* Et puis qu'ils ne veulent oüyr l'Eglise, *sint nobis tanquam Ethnici et Publicani.* Et pouvons bien dire d'eux ce que saint Paul predit aux prestres Ephesiens, aux Actes, XX, les voulant laisser : *Ego scio, quoniam post discessionem meam, intrabunt lupi rapaces in vos, non parcentes gregi, et ex vobis ipsis exurgent viri loquentes perversa, ut abducant discipulos post se.* 1 *Intrabunt, non mittentur.* 2 *Lupi, non canes; silvestres, non cogniti; feri, non pastoribus parentes.* 3 *Ex vobis ipsis, Catholici, non ex Calvinistis, sed contra, quia prius Catholici quam hæretici.* 4 *Ut abducant discipulos : Catholici non abduxerunt discipulos Calvini, sed Calvinus Catholicorum.*

Voyés donc, ils ne sont pas vrais ouvriers : *Quia Paterfamilias non conduxit eos, non misit, non dixit, Ite, sed intraverunt, venerunt. Currebant, et ego non mittebam.* Mais cela s'entend quant à la vocation des predicateurs, docteurs et pasteurs de l'Eglise, laquelle n'est pas commune à tous : car si chacun est pasteur, où sont les brebis? mais seulement

[1] II Paral. XIX.

quelques-uns qui sont envoyés, comme Moyse, Aaron, saint Jean, Isaye, Jeremie, Elie et David, etc.

Or il y a une autre vocation qui est commune, et comme chacun ne doit penser estre appellé à la premiere, aussi chacun se doit tenir pour appellé à la seconde : et comme ce seroit un grand peché que chacun se voulust mesler de la premiere, aussi ce seroit un grand peché que chacun ne suivist la seconde. En somme, comme c'est grand peché de suivre la voix des faux pasteurs, aussi est-il peché de n'oüyr la voix des vrais, et ne leur obeyr. *Tota die,* dit nostre Seigneur, *expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem mihi. Si quis sitit, veniat ad me. Ego sto ad ostium et pulso.* Par les predicateurs : *Qui vos audit, me audit. Hodie si vocem ejus audieritis.* Et quelle voix : *Ut quid statis tota die otiosi? ite et vos in vineam meam. Veniet nox in qua nemo potest operari, et in qua dicetur : Circumdederunt me gemitus mortis, pericula inferni circumdederunt me.* N'attendés pas caresme prenant, car que sçavés-vous si vous le verrés? *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto in infernum descendunt. Circumdederunt me dolores mortis.* Il ne faut sinon qu'un pied nous faille. *Usquequo, piger, dormies? Paululum dormies, paululum dormitabis, et veniet tibi pauperies quasi vir armatus.* C'est à dire, (pauvreté) laquelle tu ne pourras eviter. *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis. An nescis* (dit saint Paul) *quia patientia Dei ad pœnitentiam te expectat? Tu autem secundum impœnitens cor tuum, etc.*

Commencés dés aujourd'huy, de peur d'estre surpris : *Vocavi et renuistis; ego quoque in interitu vestro ridebo. Ecce tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. Dum tempus habemus, operemur bonum.* Abner demanda à Joab, capitaine de David : *Usquequo mucro tuus desæviet? Vivit Dominus,* dit Joab, *si mane loquutus fuisses, recessisset populus persequens..* Pharao se veut retirer du milieu de la mer, et ne

peut. *Pœnitentibus veniam promisit, tempus pœnitendi non promisit* (Saint Augustin).

Quelles occasions n'avons-nous point de sortir de nostre paresse? tant de maux que nous voyons tous les jours, etc.

Nostre Seigneur fait comme le pere, qui tenant les verges en main, dit à ses enfans lesquels il chastie : Ne serés-vous jamais sages?

Prieres, etc. Contrition, etc. Confession, etc. Bonnes œuvres, etc.

*Mundus clamat : Deficio. Caro clamat : Inficio. Dæmon clamat : Decipio. Christus clamat : Reficio.*

*Ite et vos in vineam Domini; quod justum fuerit, dabit vobis.* Il est juste, que ceux qui estant appellés, l'ont suivy en ce monde, le suivent en l'autre. *Ut ubi ego sum, illic sit et minister meus, et accipiat mercedem. Ego sum merces tua magna nimis.* Courage, mes Freres : tous sont appellés, tous ne sont pas esleus. Il ne tiendra qu'à nous, si nous n'allons travailler en sa vigne. Il y a de la peine, mais : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam.* Pour un jour de travail, une recompense eternelle; pour un jour de peine, un repos eternel là haut en paradis : *Hæc requies nostra in sæculum sæculi; hic habitabimus, si eligamus eam.* Là nous te louerons à toute eternité, si nous te servons en cette briefve journée de ce monde : c'est, ô Seigneur, de quoy nous vous prions nous faire la grace, puisque vous estes le Dieu de misericorde, Pere, Fils et Saint-Esprit.

VIVE JESUS.

# SERMON

## POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME[1].

### DE LA MANIERE D'ENTENDRE UTILEMENT LA PAROLE DE DIEU.

*Qui habet aures audiendi audiat.* Luc, VIII.

Qui a des oreilles pour oüyr, qu'il entende.

La prise de la ville de Ierico par le vaillant capitaine general des Israëlites Iosué, est bien l'une des (plus) remarquables qui furent oncques faites, pour le stratageme avec lequel les murailles d'icelle furent du tout renversées, et cette ville demeura toute nuë et demantelée devant l'armée des Israëlites.

Or le stratageme fut tel, au rapport qu'en fait Iosué mesme és sacrés memoires qu'il escrivit des choses advenuës sous sa conduite au sixiesme chapitre. Estant l'armée en la campagne de Iericho, Iosué levant les yeux en haut, vit un homme vis à vis (de lui), qui tenoit son espée nuë en main, duquel s'approchant Iosué, il luy dit : Es-tu de nos gens, ou de nos ennemis? Ce gendarme respond: Non, ny l'un, ny l'autre; je suis Prince de l'armée du Seigneur; me voicy venu tout maintenant. Iosué se jette à terre, l'adore, et luy demande les commandemens. Or le Seigneur luy dit par son Ange : Je veux vous livrer Ierico : environnés-la une fois le jour durant six jours; le septiesme, environnés-la sept fois, et en ces environnemens, mettés ordre que l'on porte l'arche, et devant icelle, aillent sept Prestres avec des trompettes sonnant : et au dernier environnement, lorsque les Prestres auront sonné plus longuement et puissamment, que tout le

[1] Pris sur l'original écrit de la main de l'auteur (Edit. de 1643).

peuple crie tant qu'il pourra, et les murailles tomberont, et chacun entrera par l'endroit où il se trouvera par dessus les murailles. Qui ouït jamais raconter un tel siege? qui cognut jamais un ingenieur si subtil, qui au son des trompettes fit renverser des murailles entieres? qui vit jamais semblable batterie? Iosué leve les yeux en haut, d'en haut vient l'Ange, il l'adore, l'Ange luy enseigne de la part de Dieu le stratageme, Iosué croit et se fie en Dieu, il fait ce qui lui est commandé, parmi son armée l'arche de Dieu y est, les Prestres sonnent, les murailles tombent.

O les belles instructions pour nos Capitaines, de lever leurs courages en haut vers Dieu, invoquer les saints, et s'appuyer en Dieu, le croire, obeyr à ses commandemens! Ha! si l'intention estoit au ciel, si la confiance estoit en Dieu, si l'honneur deu aux serviteurs de Dieu estoit rendu, si on croyoit et obeyssoit à Dieu, il n'y auroit rien d'imprenable, tout renverseroit devant les Chrestiens. Mais je ne suis pas icy pour apprendre la maniere comme il faut attaquer et prendre à force les villes terrestres : je voudrois plustost vous dire comme il faut prendre et subjuguer les villes et forteresses spirituelles, ennemies de Dieu et des saints, pour le service de la divine Majesté. (Addressons-nous pour ce sujet à la sainte Vierge, luy disant) : *Ave Maria.*

L'ame de l'homme, mes Freres, est une belle ville, par nature sujette à Dieu ; mais bien souvent, par revolte et rebellion, et par les factions des affections et parties superieure et inferieure, elle est renduë sous l'obeyssance du peché : car, *qui facit peccatum, servus est peccati,* (qui fait le peché, est rendu serf du peché.)

Qui trouvera mauvais que j'appelle l'ame de l'homme une ville, puisque les philosophes l'ont bien appellée un petit monde, et qu'elle est l'abregé de toutes les perfections du monde, recueillant en soy tous les grades plus parfaits

d'iceluy, comme tout le plus beau d'une province se retrouve en la ville principale d'icelle. En cette ame encore vous semble-il pas qu'il y ait un magazin qui vaut plus que tous ceux d'Anvers ou de Venize, puis que la memoire retire les idées de tant de varietés de choses? vous semble-il pas qu'il y ait un brave ouvrier, puis qu'en l'entendement possible, toutes choses s'y font en des especes incomparables? vous semble-il pas qu'il y ait un ouvrier, lequel avec cent millions d'yeux et de mains, comme un autre Argus, fait plus d'ouvrage que tous les ouvriers du monde, puis qu'il n'y a rien au monde qu'il ne represente, qui est l'occasion qui a fait dire aux philosophes, que l'ame estoit tout en puissance? C'est cette ville laquelle plus que toute autre, se peut vanter que le sçavoir de son batisseur a esté rendu admirable en son edification, selon le dire du Psalmiste, *Mirabilis facta est scientia tua ex me* (Vostre science est admirable en moy, et je ne la peux comprendre). C'est d'elle qu'on peut dire : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (Choses glorieuses sont dites de toy, Cité de Dieu).

Or cette forteresse a esté venduë au Diable, lors que le peché l'a environnée, dont le Diable a esté appellé le prince de ce monde. Nostre Seigneur parlant de luy comme d'un Capitaine a dit (qu'il est comme un fort armé qui garde sa maison) : *Cum fortis armatus custodit atrium suum, etc.* Les murailles d'icelle qui tiennent en la puissance du Diable cette ame sont ses iniquités, desquelles parlant le Psalmiste, il dit (que l'iniquité environnera ses murs jour et nuit) : *Die ac nocte circumdabit super muros ejus iniquitas* [1]. C'est le peché qui empesche que Dieu ne se rende maistre de nos ames, et ne puisse entrer en nous, ains demeure à la porte : *Ego sto ad ostium et pulso* [2] (Je suis à la porte, qui heurte); dit-il : *Peccata vestra diviserunt inter vos et Deum* (Nos pechés ont mis division entre sa divine Majesté et nous).

[1] Psal. LIV. — [2] Isai. LIX.

Or ces murailles icy doivent tomber devant nostre Iesus, non pas fils de Navé, mais Fils de Marie, à celle fin qu'il entre dans nostre ame, et s'en rende possesseur. Que si celles de Ierico tomberent au son des trompettes des Prestres, celles-cy doivent tomber encores au son de la trompette Evangelique et (à) la predication de la parolle de Dieu, suivant ce que sa Majesté dit à Ieremie : *Ecce dedi verbum meum in ore tuo, constitui te super gentes ut evellas, et destruas, et disperdas, et dissipes, et ædifices, et plantes*[1] (J'ay mis ma parolle en ta bouche, afin que tu arraches des ames le peché, que tu le destruises, que tu le ruines, que tu le dissipes, et que tu y plantes et edifies la vertu). Ainsi David se fit maistre de Sion, suivant ce qu'il dit : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus* (J'ai esté estably de Dieu roy dans Sion, preschant ses commandemens).

C'est de ces murailles que nous pouvons dire : *Ascendite muros ejus, et dissipate*[2] (Montés sur ses murs, et les abbattés), comme dit nostre Seigneur de Hierusalem. Mais à cet effect, je trouve trois conditions requises : la premiere, c'est la bonne intention; la seconde, l'attention; la troisiesme, l'humilité. La bonne intention estoit bien aux Israëlites, puis qu'ils faisoient cela pour la terre de promission, l'attention, car Iosué leur avoit dit qu'ils ne fissent point de bruit; (et enfin) l'humilité en leur obeyssance. Et avec ces trois conditions, au son de la trompette des Prestres, ils se rendirent maistres de Ierico.

Quant à l'intention, mes Freres, je voudrois qu'elle fust à l'advenant de celle de nostre Seigneur, lequel ne nous a pas voulu parler pour autre fin que pour nous sauver : *Ut fides sit ex auditu, et omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam* (Afin que la foy vienne en nos ames par l'ouïe, et que quiconque croit en luy ne perisse

[1] Jeremie, I. — [2] Ibid., V.

point, mais qu'il ait la vie eternelle). Je voudrois qu'elle fust comme celle des bons predicateurs, qui est, comme dit saint Paul (de prescher Jesus-Christ crucifié, qui est scandale pour les Juifs, etc.) : *Prædicamus autem Jesum Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, etc.;* et aussi que l'intention fust de recevoir en son cœur Jesus-Christ. Où sont ceux qui ne vont à la predication que par curiosité de voir les façons et les parolles? Que diriés-vous de ce malade, lequel sçachant qu'en un jardin il y a l'herbe qui le peut guerir, n'y va que pour voir quelques fleurettes? Semblables à Herode, qui ne desiroit de voir nostre Seigneur que par curiosité, et le mesprisa : aussi (ainsi) mesprisent-ils les Predicateurs quand ils en ont passé leur fantaisie, comme les femmes grosses, qui non par faim, mais par fantaisie, desirent des viandes. Ah non ; mais comme il faut desirer la viande pour (se) nourrir, ainsi faut-il user de la parole de Dieu, qui est l'aliment de nos ames. (L'homme ne vit pas de pain seul, mais de toute parolle qui procede de la bouche de Dieu) *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. Euntes*, dit nostre Seigneur, *prædicate Evangelium omni creaturæ; qui crediderit, salvus erit* (Allés et preschés l'Evangile à toute creature, et quiconque croira, sera sauvé). Voilà la fin : *Ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (Afin qu'ils vous cognoissent seul vrai Dieu, etc.). (Que celui donc qui a des oreilles pour entendre, entende) *Qui habet aures audiendi audiat.*

Quand l'homme entend la parolle de Dieu sans ceste intention, elle est en luy comme ceste semence qui tombe dans le chemin : *Aliud cecidit secus viam.* La vaine gloire et la curiosité la perdent. C'est escouter la predication comme un mottet de musique. *Es eis quasi carmen musicum* [1] (Ilz escoutent vos paroles, et ne les pratiquent pas). *Et audiunt*

[1] Ezech., XXXIII.

*verba tua, et non faciunt ea.* Comme le malade qui regarderoit la boite contenant la medecine de sa guerison.

La seconde disposition qu'il faut avoir pour bien oüyr la parole de Dieu, c'est l'attention; car il y en a plusieurs qui viennent au Sermon pour (en) faire leur profit, mais y estant, ou en dormant, ou en causant, ou en pensant ailleurs, ilz ne sont pas attentifs, ausquelz quand ilz sont de retour, si l'on demande que c'est qu'ilz ont rapporté du Sermon, ilz peuvent bien respondre qu'ilz en sont revenus gens de bien, pour en avoir rapporté les oreilles, ou leur chapeau : et ceux-ci sont encores de ceux qui se doivent sentir piqués de cette parolle de nostre Seigneur : *Qui habet aures audiendi audiat.* Car (ilz ont des oreilles et n'escoutent pas), *aures habent et non audiunt.* Or cecy n'est pas une petite incivilité, que Dieu parlant à nous, nous ne voulions pas l'escouter, ne plus ne moins que si nous parlions à Dieu sans y penser : de maniere que de ceux là le Seigneur dit : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est à me.* Ah! que le Psalmiste n'estoit pas de cette façon (lui qui) disoit : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus* (J'escouteray ce que le Seigneur Dieu dira en mon cœur.) Heli enseigne à Samuel la façon d'oüyr Dieu : *Dices : Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (Parlés, Seigneur, car vostre serviteur escoute.)

Dieu fait (lever) un grand vent sur mer, si que chacun s'addresse à Dieu, et Jonas dort [1]. Ainsi Dieu envoye le vent de sa parole, et espouvante toute la barque, et l'auditeur dort.

L'attention est si requise, que souvent l'intention defaillant, l'attention profite. (Saint Augustin dit en ses Confessions, livre V, chapitre 14 :) *Veniebant in animum meum simul cum verbis quæ diligebam, res etiam, quas negligebam, et dum cor aperiretur ad excipiendum quam di-*

[1] Jonas, I.

*serte diceret, pariter intrabat et quam vere diceret* (Il arrivoit que ces belles parolles que je recherchois, attiroient en mon esprit les choses dont je n'avois souci; et comme j'ouvrois mon cœur pour recevoir l'elegance de son discours (parlant de saint Ambroise), la force et la verité de ses parolles y entroient aussi.)

La troisiesme condition est l'humble obeyssance à la parolle ouïe; car ceux qui oyent, et pour cela ne s'amendent pas (font voir qu'ils n'ont pas des oreilles pour entendre) : *Non habent aures audiendi.* Ce qui procede de plusieurs causes : l'une, qu'ils ne reçoivent pas la parolle de Dieu comme telle, ains comme la parolle des predicateurs; et toutesfois nostre Seigneur a dit une fois pour toutes : *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit* (Ceux qui vous escoutent, m'escoutent, et ceux qui vous mesprisent, me mesprisent). *Et ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (Et je suis avec vous jusqu'à la consommation des siecles). Et ailleurs : *Non estis vos qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri, etc.* (Ce n'est pas vous qui parlés, mais c'est l'esprit de vostre Pere qui parle en vous). Dequoy se plaignant nostre Seigneur, il dit à Ezechiel : *Nolunt audire te, quia nolunt audire me* [1] (Ils refusent de vous oüyr, parce qu'ils ne me veulent pas ouyr). Et saint Paul s'en vante : *An experimentum quœritis ejus qui in me loquitur Christus* (Ne sçavés-vous pas que c'est Jesus-Christ qui parle par moy)? De là vient qu'ils se moquent du pauvre prescheur, et prennent garde s'il crache, s'il lui eschappe une parole impropre. L'autre cause, c'est qu'ils rejettent tousjours sur autruy ce qui est dit par le predicateur : O! on a bien parlé contre cestuy-ci, etc. Quand on est invité au banquet, on prend pour soy; mais ici on est extremement courtois, car on ne cesse de donner aux autres. Vistes-vous jamais un plus prompt jugement que celuy que fit David,

[1] II Cor. 13.

lors que Natan lui parla de sa faute en la personne d'un tiers? Peut estre n'eust-il pas esté si facile, s'il eust parlé directement à luy-mesme. La troisieme cause d'où il (ce mal) vient, c'est que la parolle de Dieu chasse le peché de l'ame, et l'homme qui se plaist au peché, la trouve amere lors qu'elle le solicite : *Ad tempus credunt, et in tempore tentationis recedunt* (Ilz croyent pour un peu de tems, mais lorsque la tentation se presente, ilz ne s'en ressouviennent plus). Ilz la trouvent bonne du premier abord, mais par apres quand il faut venir à l'œuvre, ilz la trouvent amere. *Aperui os meum, et cibavit me volumine illo, et factum est sicut mel dulce in ore meo* [1] (J'ai ouvert ma bouche, et il m'a repeu de ce volume, qui m'a semblé doux comme le miel). *In ore,* mais non *in stomacho,* quand il est question de faire operation, etc.

La parolle de Dieu est une medecine, une manne : *Beati qui audiunt verbum Dei*, en mangeant, *et custodiunt illud,* en digerant, etc.

C'est pourquoy on voit si peu de fruit des predications, et on rebat tant de fois une chose, *manda, remanda, etc.*

Les uns oyent par mauvaise intention de coustume, de curiosité; *Et volucres cœli comedunt illud* (Les oiseaux du ciel l'emportent et la mangent) : apres qu'ils ont dit leur opinion du prescheur, c'est tout. Les autres avec si peu d'attention, que la parolle de Dieu ne va pas jusques au cœur : *Et natum aruit, quia non habebat humorem* (Ayant pris naissance, elle s'est incontinent seichée, parce qu'elle n'avoit point d'eau). Les autres avec tant de vices et mauvaises inclinations, si peu d'humilité et tant de superbe, (que cette divine parole demeure suffoquée) : *Et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud*; si qu'elle n'est pas venue à son effet.

O que nostre Seigneur pourroit bien faire les lamentations de Job : *Quis mihi tribuat auditorem?* Qui me donnera un

[1] Ezech., III.

auditeur de ceux que je desire (qui entendant la parolle de Dieu de bon cœur, et avec une bonne intention, en rapporte le fruit en patience) : *Qui in corde bono et optimo audiens verbum retineat, et fructum afferat in patientia. Qui habet aures audiendi audiat, etc.*

Ceux qui ne font profit de la parolle, sont semblables à Urie, portant des lettres à Joab, sans sçavoir ce qu'elles contiennent : *Fallentes vosmetipsos. Estote factores verbi, et non auditores tantum : Qui enim verbi auditor est, et non factor, hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo : consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit* (Ne vous contentés pas d'entendre seulement la parolle de Dieu, mais mettés-la en pratique : car celuy qui l'escoute et ne la pratique pas, est semblable à un homme, lequel apres s'estre consideré dans un miroir, s'en va, et oublie incontinent ce qu'il a veu). Mes freres, soyés fervents à oüir la parolle; car : *Evangelium Dei virtus est in salutem omni credenti* (La parolle de Dieu est vertu pour le salut à ceux qui croyent.) Escoutés-la avec humilité : *Statue servo tuo eloquium tuum in timore tuo.* Les murailles de vostre Ierico tomberont devant la parolle : *Emittet verbum suum, et liquefaciet ea*[1]. Nostre Iosué entrera dedans avec tous ses dons, et y tuera toutes nos mauvaises habitudes, mortifiant toute nostre ame. Il n'y aura que Raab de sauvée : Raab, nostre foy, laquelle ne faysoit point d'œuvres que bastardes. Ainsi regnera nostre Seigneur en nous. Amen.

[1] Il envoie sa parole, et les glaces se fondent. Psal. CXLVII.

# SERMON

## SUR LE MESME SUJET [1].

*Semen est verbum Dei.*

La semence c'est la parole de Dieu.

O rare et admirable semence! semence tirée du ciel, jettée en terre, montant au ciel; semence, laquelle d'elle-mesme produit le fruit eternel : mais semence delicate, laquelle si elle n'est receuë en une bonne terre, ne fructifie en aucune façon, mais d'autant plus abominable est le terroir, qu'elle est admirable et precieuse. *Semen est verbum Dei.* Comme (c'est) le mesme soleil (qui) fait voir au printems la beauté des jardins, des champs, des prés, des bocages et riantes campagnes, et qui descouvre la laideur des esgousts et cloaques : ainsi la mesme semence qui met en prix la fertilité d'un bon champ, fait cognoistre la sterilité de l'autre, et le met en mespris. Combien donc est-il important que la terre soit bien disposée à recevoir cette sainte semence! La semence est la parole de Dieu; le fruit c'est la foy, l'esperance, la charité et le salut : la terre c'est nostre cœur. Or comment est-ce que disposeroit ce cœur ceste terre, s'il consideroit qui est celuy qui seme? *Exiit qui seminat;* et il verroit que c'est nostre Seigneur : *Exiit qui seminat seminare semen suum.* S'il consideroit à quelle intention, il verroit que c'est afin que (nous en profitions), *fructum afferamus.* S'il consideroit qui est celuy qui reçoit cette semence, il verroit que c'est un cœur qui n'est que (terre, poudre et cendre), *terra, pulvis, cinis :* car le semeur le mettroit en

[1] Pris sur l'original écrit de la main de l'auteur (Edit. de 1641).

attention, la terre en humilité, l'intention du semeur en action. Je m'efforceray de traiter de cecy; mais il faut que ce soit Dieu (qui m'assiste pour le faire utilement), parce que c'est *semen suum* (sa semence), etc.

*Semen est verbum Dei.* Tout ainsi que la terre ne va pas prendre la semence en la grange ou metairie, mais le laboureur la porte au champ, et de sa main l'espand à certaine proportion et mesure : ainsi vous diray-je au commencement, que la parole de Dieu selon sa nature doit estre preschée, semée, et annoncée; que si elle est escrite, ce n'a pas esté pour abolir la predication, mais plustost pour l'accommoder et enrichir, contre cette sotte façon de parler de plusieurs qui disent, qu'il ne faut rien croire qui ne soit escrit, et que l'Escriture suffit sans autre parolle de Dieu, que chacun la peut entendre, et y doit chercher la resolution de sa foy : car si cela estoit, *semen non esset verbum Dei* (la parolle de Dieu ne seroit pas une semence), puisque quand nostre Seigneur disoit cette parolle, l'Evangile n'estoit pas encore escrit, et neanmoins le semeur estoit desja sorty (pour semer sa semence) *seminare semen suum.* Ce n'estoit donc pas de l'Escriture de laquelle il disoit, *Semen est verbum Dei.* Si doncques ce n'estoit pas de l'Escriture, et s'il n'y avoit point d'autre parolle de Dieu que l'Escriture, *semen non esset verbum Dei.*

Outre ce, ne confesseront-ils pas que le semeur en cette parabole est nostre Seigneur? Mais où trouveront-ils que nostre Seigneur ait jamais escrit l'Evangile? Quand donc il dit : *Semen est verbum Dei,* il entend de la parolle non escrite, mais preschée.

Que si vous voulés voir plus clairement, voyés premierement en quelle façon se reçoit cette semence : *Hi sunt,* dit-il, *qui in corde bono audientes verbum retinent* (Ce sont ceux qui ayant oüy la parolle de bon cœur, la retiennent).

Si ceux sur lesquels on seme, sont (ceux qui escoutent), *audientes*, ceux qui sement sont (ceux qui parlent), *loquentes*. L'oüye ne reçoit la parole sinon dite, l'œil (ne la reçoit sinon) escrite.

Aussi verrés-vous en saint Paul aux Rom., chap. X : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei.* I Cor. I : *Prædicamus Christum crucifixum.* I ad Thess., II : *Verbum auditus Dei.* I ad Timoth., II : *Unus Deus et unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus, etc. In quo positus sum ego Prædicator et Apostolus, etc.* II ad Tim., IV : *Prædica verbum, insta opportunè, etc.* Marc., XVI : *Prædicate Evangelium omni creaturæ*[1].

Saint Philippe s'en va par l'inspiration de l'ange sur le chemin qui descendoit de Ierico en Gaza : *Et ecce vir Æthiops potens, etc. Dixit autem Philippo : Accede, et adjunge te ad currum istum, etc.* Act., VIII. Et de fait, pourquoy auroit laissé nostre Seigneur (en son Eglise, les uns Pasteurs, et les autres Docteurs), *alios Pastores et Doctores*, si nous n'avions besoin que sa parolle fust annoncée par ceux qui parlent de sa part, et en son esprit?

*Attention.* Que si on ne peut entendre sans oüir, et que cest oüir soit necessaire au salut, avec combien d'attention faut-il escouter la parolle, qui n'est pas parolle humaine, mais parolle de Dieu ! Car celuy qui parle aux hommes pescheurs leur dit : *Non estis vos qui loquimini, sed spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis.* Matth., X. *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit.* Luc., X. *Sic nos existimet homo, ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei.* I Cor., IV.

Et partant nostre Seigneur, apres la similitude, *clamabat : Qui habet aures audiendi, audiat.* Luc., VIII.

Je trouve dans l'Evangile que nostre Seigneur a crié six

[1] I Cor. I.

fois. 1. *Clamabat in templo, dicens : Et me scitis, et unde sim scitis* (Il a crié dans le Temple : Vous me cognoissés et sçavés d'où je suis). 2. *Si quis sitit, veniat ad me, et bibat* (Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moy, et qu'il boive). 3. *Lazare, veni foras* (Lazare, sors dehors). 4. *Qui credit in me, non credit in me, sed in eum qui misit me* (Celuy qui croit en moy, ne croit pas en moy, mais en celuy qui m'a envoyé). 5. *Eli, Eli, lamazabathani, Deus meus, etc.* (Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avés-vous delaissé)? 6. *Clamans voce magna emisit spiritum* (Et criant à haute voix, il rendit son esprit). Et maintenant pour la septiesme fois : *Clamabat, dicens : Qui habet aures audiendi audiat* (il dit en criant : Qui a des oreilles pour oüir, qu'il entende); pour rendre ses auditeurs attentifs à la comparaison qu'il fait de la parole de Dieu à la semence : *Semen est verbum Dei.* Et comme la semence entre en la terre, et ne demeure pas sur terre, etc., ainsi faut-il que la parole de Dieu (entre dans le cœur). *Audiam, quid loquatur in me Domine Deus.* Psalm. LXXXIV.

*Ori tuo facito ostia, et seras auribus tuis.* Eccl., XXII.

*Heli ad Samuelem : Loquere Domine, quia audit servus tuus,* I Reg., III. Telle doit estre l'attention et la reverence.

*Humilité.* Humilité et reverence, laquelle croistra infiniment, quand nous considererons à qui cette parolle s'adresse. (C'est) à l'homme : *Quid est homo quia reputas eum, etc. Et cum hominibus conversatus est. Multifariam multisque modis olim Deus loquens Patribus in Prophetis, novissime diebus istis loquutus est nobis hominibus peccatoribus in Filio.*

*Maria etiam sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius.* Luc., X. Parce que (la parole de Dieu est une semence), *semen est Verbum Dei;* (or) la semence fructifie plus és vallées, qu'és montagnes. Ainsi est elle comparée à

la pluye, laquelle se ramasse et descend és vallées. Moyse, *Deut.*, XXXII, en ce dernier Cantique : *Audite cœli quæ loquor, audiat terra verba oris mei. Concrescat ut pluvia doctrina mea, fluat ut ros eloquium meum, etc.*

*Fons sapientiæ verbum Dei.* Eccli., I. *At qui de fonte vult haurire, inclinet se necesse est, etc.*

# SERMON

## POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME[1].

### DE L'HONNEUR DEU AU SIGNE DE LA SAINTE CROIX.

*Ecce ascendimus Ierosolymam, et consummabuntur omnia quæ dicta sunt per Prophetas de Filio hominis : tradetur enim gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur; et postquam flagellaverint, occident eum, et tertia die resurget.* S. Luc, XVIII.

Voicy que nous montons en Hierusalem, et toutes les choses qui ont esté predites par les Prophetes du Fils de l'homme, seront accomplies; car il sera livré, baffoüé, flagellé et mesprisé, et enfin mis à mort, et le troisieme jour il ressuscitera.

Quand un prince tient la prise de quelque ville ou quelque notable victoire asseurée, vous le voyés à tous propos parler de la bataille, et (nous) ne cessons jamais de parler de ce que nous attendons et desirons. Ce que sçauroient bien dire les voyageurs, qui desirans leur arrivée en quelque ville, ne trouvent personne à qui ils ne demandent combien le chemin est long. Ainsi nostre Seigneur desirant extremement de parachever l'œuvre de nostre redemption, s'avoisinant le tems de sa passion, il en fait des discours et predictions à ses Apostres en plusieurs lieux, et particulierement en la portion Evangelique, que l'Eglise nostre Mere nous propose aujourd'huy pour l'entretien de nos ames, où nostre Seigneur, comme grand Capitaine, traitte avec ses Apostres de la victoire qu'il devoit remporter sur le peché et ses complices; mais auparavant il discourt de l'aspre bataille de sa Passion, ce que les Apostres ne comprirent pas pour l'heure. Afin donc que nous le puissions entendre, invoquons l'assistance du saint Esprit, etc. *Ave Maria.*

[1] Pris sur l'original écrit de la main de l'auteur (Edit. de 1641).

L'Espouse celeste au Cantique premier, parlant de son bien-aimé Sauveur, disoit : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur* (Mon bien-aimé est pour moi comme un faisceau de myrrhe, il reposera sur mon sein). Cette Espouse, ames Chrestiennes, ou c'est l'Eglise, ou c'est l'ame devote qui est en l'Eglise, et comment que ce soit, par ces parolles qu'elle dit par le sage Salomon, elle monstre que nostre Seigneur, vray Espoux et de l'ame et de l'Eglise, luy estoit perpetuellement en memoire, comme le plus aymé de tous les aymés, et le plus aymable de tous les aymables. Vous sçavés que l'amitié est ennemie mortelle de l'oubly, dont les Anciens quand ils la peignoient, luy mettoient pour devise sur ses habits : *Æstas et hyems, procul et prope, mors et vita* (l'esté et l'hyver, près et loin, la vie et la mort); comme si elle n'oublioit ny en prosperité, ny en adversité, ny près, ny loin, ny en la vie, ny en la mort.

Mais cette Espouse ne dit pas seulement, qu'elle l'aura tousjours en sa memoire, entre ses mammelles, en son sein, en son cœur, ains comme un bouquet odoriferant, pour monstrer qu'elle prendroit une grande consolation en cette souvenance; et non seulement comme un bouquet, mais comme un bouquet de myrrhe. La myrrhe est tres-soüefve à l'odeur, mais son suc est tres-amer. La chere Espouse donc dit, que son bien-aimé luy sera comme un faisceau de myrrhe sur son cœur, pour monstrer qu'elle se ressouviendroit à jamais des amertumes de sa Passion douloureuse, *fasciculus myrrhæ, etc.* Ce qui est encore dit avec extreme elegance par le prophete royal David : *Myrrha et gutta, et casia à vestimentis tuis, ex quibus delectaverunt te filiæ regum in honore tuo* [1] : car le Prophete parlant au Messie, il luy dit : La myrrhe et la goutte d'icelle, et la casse, c'est à dire, l'odeur de ces pretieuses liqueurs, vient de tes vestemens.

[1] Psal. XLIV.

Qui sont les vestemens du Sauveur, sinon son corps et son ame, comme dit l'Apostre : *Formam servi accipiens in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo*[1] ? Et ce corps icy et l'ame mesme ne respirent que l'odeur de myrrhe, c'est à dire de grandes consolations provenantes d'un fondement douloureux, qui est la Passion, lesquels vestemens viennent des maisons d'yvoire tres pures du ciel et de la glorieuse Vierge.

C'est donc la continuelle odeur que sentent les Saints et l'Eglise, que la consideration de la Passion. C'est ce qu'enseigne saint Paul : *Recogitate eum qui talem sustinuit à peccatoribus adversus semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini animis vestris deficientes*[2] (Ressouvenés-vous de celuy qui a soustenu et souffert une si grande contradiction de la part des pecheurs, afin que vous ne perdiés point courage). Et à quoy luy-mesme nous excite (disant) : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* (O vous tous qui passés par la voye de ce monde, considerés et voyés s'il y a douleur semblable à la mienne). Ce qui a esmeu l'Eglise, vraye espouse de nostre Seigneur, à tascher par tous moyens de maintenir en la memoire de ses enfans et disciples la Passion de nostre Sauveur et Maistre ; et partant, entr'autres aujourd'huy elle met cest Evangile en avant. Elle dedie à cette commemoration tout le Caresme ; elle la represente au saint sacrifice de la Messe, à tous coups elle en parle, et pour briefvement à toutes les heures rafraischir cette souvenance, elle enseigne à chacun de faire le signe de la croix à tous propos. En ses Eglises elle propose incontinent le crucifix, en ses processions le crucifix, sur les Eglises, aux chemins, et en tous ses exercices elle met tousjours le signe de la croix : et de vray comment pourroit-elle plus proprement et briefvement representer à nostre entendement la Passion de nostre Seigneur?

[1] Philip., II. — [2] Hebr., XII.

Mais parce que sur ce fait on a voulu censurer l'Eglise, et nos adversaires ont voulu dire qu'il y avoit de la superstition, il nous faut un peu arrester pour voir leurs raisons. Et ne pensés pas que ce soit hors de propos; car les raisons que les adversaires tiennent estre les principales contre l'usage du signe de la croix, sont sans aucune force. Allons par ordre en ce fait, car il y a plusieurs difficultés entre l'Eglise et l'adversaire.

La premiere est, que l'adversaire soutient qu'il n'en faut point faire, et s'il y en a de faites, les rompre et les gaster. L'Eglise dit le contraire, et voicy nos raisons.

1. La memoire de la Passion est utile, comme j'ay dit et diray. Dites-moy, au nom de Dieu, pourquoy ne sera elle aussi utile en signe comme en parolle? Et qui ne voit que s'il est utile aux fidelles de leur ramentevoir la passion de Jesus-Christ par parolles, il le sera aussi de la leur representer par signes?

2. Nostre Seigneur mesme honorera sa croix, pourquoy donc ne l'honorerons-nous pas? Or qu'il soit vray, en saint Matthieu, XXIV, il est dit, entre les autres signes et prodiges qui arriveront au jour du jugement, que (le signe du Fils de l'homme apparoistra au ciel): *Signum apparebit Filii Hominis in cœlo.* Quel signe? la croix sans doute, mes freres; car quel autre signe, je vous prie? L'estendart de ce prince paroistra, il n'en faut pas douter, car tous les Peres interpretent ainsi l'Escriture. Je say bien que Calvin et les autres cités chez Marlorat, interpretent: *Signum, id est, Filius ipse hominis, qui tam manifeste parebit, ac si edito signo omnium in se oculos convertisset.* Voyés un peu comme on manie l'Escriture : quand il y a *signum,* ils interpretent *rem ipsam;* quand il y a *corpus,* ils interpretent *signum.*

Mais outre cette apparition, nous en avons d'autres, lesquelles, quoy que non si authentiques, sont neanmoins dignes de foy. Car Eusebe raconte, que Constantin le Grand

la vit, comme lui-mesme recite, avec ces mots : *In hoc signo vinces*[1], ( tu vaincras en ce signe). Puis du tems de Constance sur le mont d'Olivet[2]. Au tems de Julien l'Apostat, voulant iceluy faire redresser le temple judaïque en desdain des catholiques, il apparut un cercle argentin au ciel avec la croix [3]. Au tems d'Arcadius, quand il alloit contre les Persans [4]. Du tems d'Alfonce Albuguergue de Bargua en l'une des contrées des Indes, il en apparut une.

3. Parce que l'Eglise en a pratiqué dés les premiers siecles, tesmoin saint Denis, 4, 5, 6 de sa Hierarchie ecclesiastique, où il dit qu'en toutes choses on usoit du signe de la croix. *Justinus ad Gentiles respondet, cur ad orientem orent Christiani, cur dextera se signent, et aliis benedicant cum signo crucis : Quia, ait, meliora sunt danda Deo*[5]. Tertullien dit, que les fidelles faysoient le signe de la croix à chasque pas, *ad omnem progressum, etc.*

Vous semble il pas que nous avons raison de suivre plustost la pratique de l'ancienne Eglise, que les fantaisies et difficultés de ces nouveaux venus ? Or quelles raisons, je vous prie, proposent-ils ?

1. Que la croix fut dommageable à nostre Seigneur, donc elle est detestable. Mais si le signe et l'instrument de la douleur que nostre Seigneur souffrit est detestable, la douleur mesme et la Passion de nostre Seigneur le seroit bien davantage; la croix n'avoit point de mal en soy, et fut embrassée volontairement de nostre Seigneur, et par icelle il est arrivé à sa gloire et exaltation, comme dit saint Paul aux Philippiens : *Humiliavit semetipsum, propter quod, etc.*

2. Parce que l'enfant seroit fol, qui se plairoit à voir le

[1] Euseb. lib. I Vitæ Const.
[2] Cyrill. Hier., Epist. hac de re.
[3] Nazianz., Orat. 2 in Jul.
[4] Prosp. in lib. de Promiss. divinis.
[5] Lib. de Cor. militis.

gibet où son pere auroit esté pendu ; ne pensons donc plus à la Passion.

*Response.* Mais si la Passion de Jesus-Christ n'est pas seulement un supplice, ains un sacrifice, certainement la croix est non seulement un gibet, mais un autel sur lequel a esté consommé l'œuvre de nostre redemption, et en cette qualité elle doit estre en veneration à tous les fidelles, sa memoire leur doit estre recommandable, et son signe precieux. Et miserables sont ceux qui le rejettent avec tant de mespris et d'horreur : car par cela ils donnent à cognoistre qu'ils n'ont point part à ce qui a esté operé en la croix, etc. Et comment peut-on accorder ceux qui estiment se rendre ignominieux par la croix, avec saint Paul, qui dit (qu'il ne se veut plus glorifier qu'en la croix de nostre Seigneur Jesus-Christ : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri, etc.* Galat., VI. *Prædicamus Christum crucifixum; Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam : ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis Christum Dei virtutem et Dei sapientiam. Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum, et hunc crucifixum.* I Corinth. *Multi ambulant quos sæpe dicebam vobis, inimicos crucis Christi.* Philip., III.

De plus nos adversaires disent, qu'il ne faut pas luy porter l'honneur qu'on luy porte; l'Eglise au contraire. Voicy le pourquoy.

Premierement tout ce qui est consacré à Dieu est digne d'estre honnoré ; or cette sainte figure est dediée à Dieu, donc etc.

Que tout ce qui est dedié à Dieu, soit digne d'estre honnoré, on le prouve parce que l'Escriture l'appelle quasi partout saint. Pourquoy appelle on le dimanche saint? Pourquoy l'escabeau des pieds (saint)? *Solve calceamenta pedum, locus enim in quo stas, terra sancta est* [1]. Le Psalmiste : *In noctibus extollite manus vestras in sancta, id est, Deo dicata;*

[1] Exod., III.

et au Psal. XCVIII : *Adorate scabellum pedum ejus, quoniam sanctum est.* Cet escabeau est le temple, comme disent les Chaldeens ; c'est l'arche de l'alliance, comme disent les Hebreux : et comme que ce soit, c'est tousjours pour nous. Et on infere de là efficacement, que cette sainte figure est digne d'estre honnorée, puis qu'elle est consacrée à Dieu.

3. A raison de tout ce qui est dit cy-devant : car si nostre Seigneur l'a colloquée au ciel, s'il l'a monstrée avec de si signalés effects, n'est-ce pas nous la rendre honnorable ?

4. Parce que la croix nous a esté comme le sceptre et siege royal de nostre Seigneur : *Et principatus ejus super humerum ejus.* Au Psalme XCV : *Commoveatur a facie ejus universa terra. Dicite in gentibus quia Dominus regnavit*[1]. Selon la version des Septante interpretes, il y avoit *à ligno*[2]. Mais, au recit de Justin, les Juifs osterent ce mot.

Si donc la croix est le signe du pouvoir et royaume de nostre Seigneur, pourquoy ne l'honnorerons-nous pas ? etc.

Que si le buisson où Dieu comparut meritoit tant de respect, etc.

Si l'arche d'alliance, comme il est dit au Psal. CXXXI : *Introibo in tabernaculum ejus, adorabo in loco ubi steterunt pedes ejus, etc.* (il se peut proprement tourner : *Adorabo locum vel scabellum pedum ejus*) ; pourquoy non ce siege royal ? *Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum (tanquam omnium Princeps et Dominus*[3]*).*

5. Pour les grands effects qu'il plaist à Dieu de faire par ce memorial, et particulierement contre les demons qui la haïssent, de quoy Lactance rend tesmoignage, lib. IV, c. XXVII et *Greg. Naz. orat.* 1 et 2 *in Jul.* Il vit parmy les sacrifices et augures les diables, comme il desiroit ; il se signe, ils disparoissent. A quoy tendent toutes ces visions ? etc.

6. Parce qu'en sa figure qui estoit le serpent d'airain, elle

[1] Isaïe, IX. — [2] In Dial. cum Tryphone. — [3] Joan, II.
[4] Num. XXI

fut honnorée avant que d'estre[4]; pourquoy non en sa memoire apres avoir esté? *Et sicut exaltavit Moyses serpentem, ita exaltari oportet Filium hominis*[1].

7. Parce que ceste veneration est tres ancienne en l'Eglise. Tertullien respond aux Gentils qui tançoient l'homme de la croix. Constantin defendit qu'on n'y pendît plus personne (afin qu'elle fust en honneur, et non pas en horreur) : *Ut honori esset, non horrori* (Aug., *Serm.* 18 *De verbis Domini*). Theodose defend qu'on ne la peigne en terre. *Cum vidisset humi crucem, erigi jussit, dicens : Cruce Domini frontem et pectus munire debemus, et pedibus eam terimus*[2].

8. Nos anciens portoient la croix au col, comme tesmoigne saint Gregoire Nissene de sa sœur Macrine, etc.

[1] Joan., III. — [2] Paul. Diac., lib. 18 rer. Rom.

VIVE JESUS.

# SERMON

## POUR LE MERCREDY DES CENDRES.

*Cum jejunatis nolite fieri sicut hypocritæ tristes; exterminant enim facies suas, ut pareant hominibus jejunantes.* MATTH., VI.

Quand vous jeusnerés, dit nostre Seigneur, n'imités point les hypocrites, qui paroissent tristes et abbatus de visage, afin que leur jeusne soit connu des hommes.

Ces quatre premiers jours de la sainte quarantaine sont comme le fondement et l'entrée d'icelle, et en iceux nous nous devons specialement preparer pour bien observer le Caresme et nous disposer à bien jeusner la sainte quarantaine; c'est pourquoy j'ay dessein de vous parler en cette exhortation des conditions qui doivent accompagner le jeusne, pour le rendre bon et meritoire devant Dieu; mais briefvement et le plus familierement qu'il me sera possible : ce que j'observeray tousjours, tant au discours que je feray aujourd'huy, qu'en ceux que je desire vous faire tous les jeudis et dimanches du Caresme, qui seront les plus simples et propres pour vostre instruction que je pourray.

Or pour parler maintenant du jeusne, et de ce qu'il faut faire pour bien jeusner, il faut avant toutes choses sçavoir, que le jeusne de soy n'est pas une vertu, quoy que souventesfois il en soit un acte; car les justes et les pecheurs, les Chrestiens et les Payens jeusnent : et les anciens philosophes jeusnoient souvent, et recommandoient fort le jeusne, sans que pour cela l'on pust dire qu'ils fussent vertueux, ny qu'ils pratiquassent une vertu en jeusnant, puisque le jeusne de soy n'est pas une vertu, sinon en tant qu'il est accompagné des conditions qui le rendent aggreable à Dieu; d'où vient

qu'il profite aux uns et non aux autres, parce qu'il n'est pas pratiqué egalement de tous ; ce qui se voit souvent aux personnes du monde, lesquelles pensent que pour bien jeusner, il ne faille sinon se garder de manger des viandes prohibées. Or cette pensée est trop grossiere pour entrer dans l'esprit des Religieuses et personnes dediées à Dieu, comme sont celles à qui je parle, lesquelles savent bien qu'il ne suffit pas pour bien jeusner, de jeusner exterieurement, si l'on ne jeusne encore interieurement, et si le jeusne de l'esprit n'accompagne celuy du corps.

C'est pourquoy nostre Seigneur, qui a institué le jeusne, a bien voulu enseigner à ses apostres comme il falloit jeusner, pour en tirer du profit et de l'utilité ; car sçachant que pour tirer la force et l'efficace du jeusne, il falloit faire autres choses que de s'abstenir des viandes prohibées, il instruit ses Disciples, et en leurs personnes tous les Chrestiens, des conditions qui le doivent accompagner, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour.

Or le jeusne bien pratiqué a cette proprieté de fortifier l'esprit, et l'eslever à Dieu ; de mortifier la chair et la sensualité, et l'assujettir à la raison ; de donner force pour vaincre et amortir les passions, et surmonter les tentations ; et par le jeusne le cœur est mieux disposé pour servir Dieu plus purement, et s'occuper és choses spirituelles.

J'ay donc pensé que ce ne seroit pas une chose inutile, de vous dire ce qu'il faut faire pour bien jeusner la sainte quarantaine ; car bien que tous les Chrestiens soient obligés de le sçavoir et de le pratiquer, si est-ce que les Religieuses et personnes dediées à Dieu y ont une plus particuliere obligation. Or entre toutes les conditions requises pour bien jeusner, je me contenteray de vous en marquer trois principales, sur lesquelles je vous diray familierement quelque chose.

La premiere condition est, qu'il faut jeusner de tout son

cœur, c'est à dire de bon cœur, generalement et entierement. Saint Bernard, parlant du jeusne, dit qu'il faut sçavoir non seulement pourquoy il a esté institué, mais encore comme il se doit garder. Il dit donc que le jeusne a esté institué de nostre Seigneur pour remede à nostre bouche et à nostre gourmandise : et pource que le peché est entré au monde par la bouche, il faut aussi que ce soit la bouche qui face penitence par la privation des viandes prohibées et deffenduës par l'Eglise, en s'abstenant d'icelles l'espace de quarante jours. Mais, dit ce glorieux Saint, comme ce n'est pas nostre bouche seule qui a offensé Dieu, ains aussi tous les autres sens et membres du corps, il faut que nostre jeusne soit general et entier, et que nous les fassions tous jeusner par la mortification ; car, comme dit ce grand Saint, si nous avons offensé Dieu par les yeux, par les oreilles, par la langue, et par tous les autres sens du corps, pourquoy ne les ferons-nous pas jeusner?

Or non seulement, pour bien observer le saint jeusne, il faut faire jeusner les sens exterieurs du corps, mais encore les puissances et facultés interieures de l'ame, c'est à dire l'entendement, la memoire et la volonté, d'autant que l'homme a peché, et du corps, et de l'esprit.

Helas! combien de pechés sont entrés en l'ame par la convoitise des yeux et par les regards dereglés! C'est pourquoy il les faut faire jeusner en les portant baissés, et ne leur permettant pas de regarder des choses vaines et illicites ; il faut aussi faire jeusner les oreilles, les empeschant d'entendre des discours superflus et inutils, qui ne servent à rien que de remplir l'esprit de vaines images et representations ; il faut aussi faire jeusner la langue, ne luy permettant pas de dire des choses inutiles et superfluës ; en somme, il faut retrancher les discours vagabonds de l'entendement, les vaine images et representations de nostre memoire, et tenir la bride à nostre volonté, à ce qu'elle n'ayme ny ne tende qu'au

souverain bien, et par ce moyen accompagner le jeusne exterieur du corps, de l'interieur de l'esprit.

C'est ce que nous veut representer l'Eglise en ce saint tems de Caresme, nous exhortant de faire jeusner nos yeux, nos oreilles et nostre langue, et pour cela elle quitte tous ses chants de rejoüissance, afin de mortifier l'oüye, ne disant plus d'*alleluya,* qui est un chant d'allegresse, et se revest de couleur sombre et obscure, pour mortifier la veuë : et pour nous monstrer que, pendant cette sainte quarantaine, il faut accompagner le jeusne exterieur de l'interieur, elle nous dit aujourd'hui ces paroles du Genese : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris;* Ressouviens-toy, ô homme, que tu es poudre et cendre, et que tu retourneras en cendre ; comme si elle nous vouloit dire : O homme, ressouviens-toi que tu es mortel ; ressouviens-toy de ta fin derniere, et que ce ressouvenir te porte à quitter maintenant toutes les considerations plaisantes, joïeuses et agreables, pour remplir ton entendement et ta memoire de pensées ameres, aspres et douloureuses, faisant non seulement jeusner le corps par l'abstinence des viandes prohibées; mais encore l'esprit par telles pensées et considerations.

Les Chrestiens de la primitive Eglise, pour mieux observer le saint Caresme, s'abstenoient pendant tout ce tems des conversations ordinaires avec leurs amis, et se retiroient en solitude, et en des lieux ecartés du commerce du monde; et les Chrestiens d'environ l'an 400 apres la venuë de nostre Seigneur, estoient si soigneux de bien faire la sainte quarantaine, qu'ils ne se contentoient pas de s'abstenir des viandes prohibées; mais encore ils ne mangeoient ny poissons, ny lait, ny beurre, ains se nourrissoient seulement d'herbes et de racines; et non contens de faire jeusner le corps de la sorte, ils faisoient encore jeusner l'esprit et toutes les puissances de l'ame, et en signe de penitence ils mettoient un sac sur leur teste avec de la cendre, et retranchoient les

conversations ordinaires pour faire jeusner la langue et l'oüye, ne parlant ny oyant aucunes choses vaines et inutiles. Et pendant ce tems, ils s'exerçoient particulierement à l'oraison et meditation, et à de grandes et aspres penitences, par lesquelles ils mattoient leur chair, et faysoient jeusner tous leurs membres, et tous leurs sens exterieurs et interieurs; mais le tout gayement, et d'une franche liberté, sans force ny contrainte, et ainsi leurs jeusnes estoient faits d'un cœur entier et general; car puisque ce n'est pas la bouche seule qui a peché, mais encore tous les autres sens de nostre corps, et que toutes les puissances de nostre ame, nos passions et appetits sont remplis d'iniquités, il est bien raisonnable, pour rendre nostre jeusne entier et meritoire, qu'il soit general, c'est à dire, qu'il soit pratiqué par le corps et par l'esprit, qui est la premiere condition qu'il faut observer pour bien jeusner.

La seconde est de ne point jeusner par vanité, ains par charité, et avec humilité; car si nostre jeusne n'est fait en charité, il ne sera point meritoire ny aggreable à Dieu. Tous les anciens Peres l'ont ainsi declaré; mais particulierement le grand saint Augustin, saint Ambroise et saint Thomas. Le grand Apostre saint Paul, en l'Epistre que nous lisions dimanche à la sainte Messe, exhortoit les Corinthiens, pour rendre leurs œuvres aggreables à Dieu, de faire toutes choses en charité et par charité; donc si nostre jeusne est fait sans charité, il sera vain et inutile, parce que le jeusne, comme toutes nos autres œuvres, qui ne sont pas faites en charité, ne peuvent aussi estre aggreables à Dieu. Car quand vous vous disciplineriés tous les jours, et feriés de grandes prieres et oraysons, si vous n'avés la charité, cela ne vous profitera point : et quand mesme vous feriés des miracles, si vous n'avés la charité, cela n'est rien : bien davantage, si vous souffriez le martyre sans la charité, vostre martyre ne vaudroit rien, ny ne seroit point meritoire devant les yeux de Dieu.

Je dis de plus, que si vostre jeusne n'est encore fait avec humilité, et que l'humilité n'accompagne la charité, il ne vaut rien, ny ne peut estre aggreable à Dieu. Quelques Philosophes payens ont jeusné; mais parce que leur jeusne a esté sans humilité, il n'a pas esté regardé de Dieu. Plusieurs grands pecheurs jeusnent; mais d'autant qu'ils sont sans charité et sans humilité, ils n'en retirent aucun profit. Tout ce que vous faites sans charité, dit le grand Apostre, ne vous profitera de rien : le mesme peut-on dire de l'humilité. Si donc vous jeusnés sans humilité, vostre jeusne ne vaudra rien; et si vous manqués d'humilité, il est certain que vous manqués aussi de charité; parce qu'il est impossible d'avoir la charité sans estre humble, et d'estre veritablement humble sans avoir la charité, ces deux vertus ayant une telle sympathie et convenance par ensemble, qu'elles ne peuvent jamais aller l'une sans l'autre.

Mais qu'est-ce que jeusner par humilité? C'est ne point jeusner par vanité : ce qui se fait en plusieurs manieres; mais je me contenteray de vous en dire une, pour ne pas charger vostre memoire de beaucoup de choses. Jeusner doncques par vanité, c'est jeusner par sa propre volonté, d'autant que la propre volonté n'est point sans vanité. Et qu'est-ce que jeusner par sa propre volonté? c'est jeusner comme nous voulons, et non point comme les autres veulent; c'est jeusner en la façon qu'il nous plaist, et non point comme l'on nous ordonne et conseille.

Vous treuverés des personnes qui veulent jeusner plus qu'il ne faut, et d'autres qui ne veulent pas jeusner autant qu'il faut : qui fait cela, sinon la vanité et propre volonté? Car tout ce qui vient de nous-mesmes nous semble tousjours meilleur, et plus aisé à faire que ce qui nous est ordonné et enjoint par les autres, quoy que plus util et plus propre pour nostre perfection. Cela nous est naturel et vient du grand amour que nous nous portons à nous-mesmes; ce qui fait

que tout ce qui vient de nostre propre choix et election, nous l'estimons et l'aymons beaucoup plus que ce qui vient d'autruy, et y avons tousjours une certaine complaisance qui nous facilite les choses les plus arduës et difficiles; et cette complaisance procede pour l'ordinaire de vanité. Vous trouverés des personnes qui voudront jeusner tous les Samedis de l'année, et non le Caresme; et d'autant que ce jeusne vient de leur propre volonté, il leur semble qu'il est plus saint, et qu'il les conduira à une plus grande perfection, que ne feroit pas le jeusne du Caresme qui leur est commandé. Qui ne voit que ces personnes ne veulent pas jeusner comme il faut, ains comme elles veulent?

Il y en a d'autres qui veulent jeusner plus qu'il ne faut, et c'est de quoy se plaignoit le grand Apostre écrivant aux Romains : *Alius credit se manducare omnia ; qui autem infirmus est olus manducet*[1]. Nous nous trouvons en peine, disoit-il, avec deux sortes de personnes : les uns veulent manger des viandes prohibées, et ne veulent pas jeusner comme il faut, le pouvant faire ; et d'autres qui sont infirmes, qui ne veulent manger que des herbes, et veulent jeusner plus qu'il ne faut. Il s'en treuve encore aujourd'huy plusieurs parmy le monde, de cette premiere sorte, et qui alleguent des raisons pour manger des viandes prohibées sans necessité, ne se contentant pas de celles de Caresme; mais je ne suis pas icy pour parler à telles sortes de gens, d'autant que c'est à des Religieuses à qui j'addresse ce discours. Je ne parleray doncques que de ceux qui veulent jeusner plus qu'il ne faut, parce que c'est d'ordinaire avec eux qu'on a plus de peine; car quant aux premiers, nous leur faysons clairement voir qu'ils contreviennent aux commandemens de l'Eglise, et desobeïssent à la loy de Dieu. *Qui autem infirmus est olus manducet.*

Il y en a d'autres qui sont foibles et infirmes, qui ne peu-

[1] Rom., XIV.

vent pas jeusner, avec lesquels on a plus de peine, parce qu'ils ne veulent point oüir de raisons pour sçavoir qu'ils ne sont pas obligés de jeusner plus qu'il ne faut, c'est à dire, plus qu'ils ne peuvent, et ne veulent point user des viandes qui leur sont ordonnées et necessaires pour leurs infirmités. Certes, ces personnes ne veulent pas jeusner par humilité, ains par vanité, et de leur propre volonté, ne recognoissant pas qu'estant foibles et infirmes, elles feroient beaucoup plus pour Dieu de se sousmettre et d'user des viandes qu'on leur ordonne, et ne pas jeusner, par l'ordonnance de ceux à qui elles doivent obeyr, que de le faire de leur propre volonté; car si bien à cause de leur foiblesse la bouche ne peut pas jeusner, il faut qu'elles se contentent de faire jeusner tous les autres sens du corps, et les passions et puissances de l'ame.

Ne jeusnés point, dit nostre Seigneur, comme les hypocrites, lesquels quand ils jeusnent sont tristes et melancholiques, afin d'estre loüés et estimés des hommes : *Cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes; exterminant enim facies suas, ut pareant hominibus jejunantes.* Mais quand vous jeusnés, que vostre jeusne se fasse en secret, et ne soit point veu des hommes, et pour cela lavés vostre face et oignés vostre chef, et vostre Pere celeste qui voit le secret de vostre cœur vous en recompensera : *Tu autem, cum jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava, ne videaris hominibus jejunans, sed Patri tuo, qui est in abscondito; et Pater tuus qui videt in abscondito reddet tibi.* Or nostre Seigneur ne vouloit pas dire que nous ne nous devions point soucier de l'edification du prochain; ô non certes! *Providentes enim bona, non tantum coram Deo, sed etiam coram hominibus*[1] : Nous avons soin, dit le grand Apostre, de faire nos bonnes œuvres non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes[2]; et nostre Seigneur mesme en l'Evangile, nous or-

[1] II Cor., VIII. — [2] Matth., V.

donne de donner bon exemple à nostre prochain : *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est,* que vostre lumiere (dit-il) luise devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient vostre Pere celeste. Donc ceux qui jeusnent la sainte Quarantaine ne s'en doivent point cacher, puisque l'Eglise l'ordonne; car il est bon que chacun sçache que nous gardons ses commandemens, et observons le jeusne, d'autant que nous sommes obligés de donner bonne edification, et d'oster tout sujet de scandale à nos freres. Mais quand nostre Seigneur dit : Faites vostre jeusne en secret, il veut dire : Ne le faites point pour estre veus ny estimés des creatures; ne faites point ce que vous faites pour les yeux des hommes; soyez soigneux de les bien edifier, mais ne faites point vos œuvres, afin qu'ils vous estiment saints et vertueux; ne faites point comme les hypocrites, ne taschés point de paroistre plus saints que les autres, en faysant plus de jeusnes et de penitences qu'eux.

Le glorieux saint Augustin, en la regle qu'il a escrite pour ses Religieux et en celle des Religieuses, ordonne qu'on suive la vie commune, comme voulant dire : Ne soyés pas plus vertueux que les autres; suivés la communauté autant qu'il vous sera possible; ne faites pas plus de jeusnes, d'austerités et de mortifications, qu'il vous en est ordonné; faites seulement ce que les autres font, et ce qui vous est commandé par vos regles, et vous contentés de cela; car bien que le jeusne et les autres penitences puissent estre bonnes et loüables, si est-ce neanmoins que n'estant pas faites par ceux avec lesquelz vous vivés, il y a de la singularité et par consequent de la vanité, ou du moins de la tentation de vous surestimer à ceux qui ne font pas comme vous, et d'avoir quelque complaisance en vous-mesme, comme si vous estiés plus saint que ceux qui ne font pas telle chose : et partant, suivés la communauté en tout, dit le grand saint



Augustin; que les forts et robustes mangent ce qui leur est donné, et se contentent de garder les jeusnes marqués par leurs regles, et que les foibles et infirmes reçoivent ce qui leur est presenté pour leurs infirmités, sans vouloir faire ce que font les robustes, et que les uns et les autres ne s'amusent point à regarder ce que celuy-cy mange, et ce que celuy-là ne mange pas, mais que chacun se contente de faire ce qui lui est ordonné, et par ce moyen vous eviterés la vanité et particularité.

Il s'en treuve quelquefois, lesquelz pour faire voir que ce n'est pas mal fait de ne pas suivre la vie commune, se couvrent de pretextes, et rapportent l'exemple de saint Paul premier hermite, qui demeura plusieurs années dans une grotte sans oüir la sainte Messe, disant qu'ilz peuvent donc bien à son imitation demeurer retirés en solitude sans sortir pour aller aux offices divins. O certes! vous vous trompés; car ce qu'en a fait saint Paul, n'a esté que par une inspiration particuliere de Dieu, qui doit estre admirée, et non pas suivie et imitée. Dieu luy inspira cette retraite si extraordinaire, pour rendre recommandables les deserts qui devoient par apres estre habités par tant de si saints religieux; mais ce n'estoit pas neanmoins afin que chacun suivist sa maniere de vie, ains afin qu'il fust à tous un miroir et prodige de vertu pour estre admiré, et non pas imité. Autant en devons-nous faire de la vie du grand saint Simeon Stilite, qui demeura quarante-quatre ans sur une colonne, faisant chaque jour deux cens actes d'adoration par des genuflexions; car il faisoit cela, aussi bien que saint Paul premier hermite, par une inspiration toute particuliere de Dieu, qui vouloit faire voir en ce Saint un prodige et un miracle de sainteté; et comme dés cette vie il y a des hommes qui sont appellés pour mener une vie toute celeste et angelique, et laquelle on doit considerer avec reverence, non pour suyvre leurs exemples, mais pour remercier Dieu des graces qu'il leur a

faites; il ne faut pas penser que pour les imiter, il seroit mieux de se retirer à part sans converser avec les autres, ny faire ce qu'ils font, en s'addonnant à de grandes penitences, et faysant des choses extraordinaires. O non! dit saint Augustin, ne paroissés point plus vertueux que les autres, contentés-vous de faire ce qu'ils font.

Faites donc vos œuvres en secret, et non pour les yeux des hommes, et ne faites pas comme l'araigné, ains comme l'avette, qui est le symbole de l'ame humble : l'araigné fait son travail à la veuë de tout le monde, et jamais en secret; elle va filant et ourdissant sa toile par les vergers, d'arbres en arbres, dans les maisons, aux fenestres et planchers : en somme, elle travaille tousjours en public, en quoy elle ressemble aux esprits vains et hypocrites, qui ne peuvent rien faire en secret, ains font toutes leurs œuvres pour estre veus et admirés des hommes; aussi telles œuvres ne sont que toiles d'araignés, propres à estre jettées dans le feu d'enfer. Mais les avettes, comme plus sages et prudentes, font leur miel en secret dans leur ruche, où personne ne les peut voir, se bâtissant de petites cellules pour travailler en cachette, en quoy elles representent fort bien l'ame humble, qui est tousjours retirée en soy-mesme, sans rechercher aucune gloire, ny pretendre aucune loüange de ce qu'elle fait, tenant son intention secrette, se contentant que Dieu seul voye et cognoisse ses œuvres. Je vous rapporteray un exemple sur ce sujet de saint Pachome, mais familierement; car c'est ainsi que je veux tousjours traiter avec vous : ce grand saint s'estant une fois apperceu qu'un de ses Religieux, ayant fait deux nattes par jour, les avoit exposées à la veuë de tous les autres Religieux, il recognut tout aussi-tost que cette action procedoit de vanité, quoy que pas un de ces bons peres ne pensast pourquoy ce bon frere faysoit cela, dautant qu'ilz n'alloient point picquotant sur les actions les uns des autres : ils ne pensoient qu'à faire simplement leur devoir, et n'es-

toient point comme ceux qui vont tousjours espluchant et examinant les actions du prochain, faysant sur tout ce qu'ilz voyent des commentaires et des interpretations. O! certes, ces bons Religieux ne faysoient point cela, et ne penserent rien de celuy qui avoit ainsi estendu ses deux nattes. Mais saint Pachome, qui estoit son superieur, et à qui seul appartenoit d'examiner les mouvemens qui l'avoient poussé à cela, entra un peu en consideration sur cette action; et comme Dieu donne tousjours sa lumiere à ceux qui conduisent les ames, il lui fit cognoistre que ce Religieux avoit esté poussé d'un esprit de vanité et de complaisance, d'avoir fait deux nattes en un jour, et qu'il ne les avoit ainsi mises et exposées à la veuë des autres, sinon afin qu'on vid qu'il avoit bien travaillé, estant pour lors la coustume de ces anciens Religieux de gagner leur vie au travail de leurs mains, exerçant leur corps au travail manuel, et leur esprit à la priere, joignant ainsi l'action avec l'orayson et contemplation. Or leur travail plus ordinaire estoit de faire des nattes, et chacun en devoit faire une par jour, et celuy-cy en ayant fait deux pensoit estre plus habile que les autres, et pour se faire estimer les avoit exposées à leur veuë; mais saint Pachome, qui avoit l'esprit de Dieu, les luy fit jetter au feu, et puis dit à tous les Religieux qu'ils priassent Dieu pour celuy qui avoit travaillé pour l'enfer; et outre ce, le fit mettre cinq mois en prison pour penitence de sa faute, luy ordonnant de faire deux nattes chaque jour, afin de servir d'exemple à tous les autres, et leur apprendre à faire leurs actions avec esprit d'humilité, et non de vanité.

*Cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ, tristes.* Que vostre jeusne donc, dit nostre Seigneur, ne ressemble point à celuy des hypocrites, qui font des mines melancholiques, et qui ne regardant qu'à l'exterieur, n'estiment saints que ceux qui sont maigres, pasles et deffaits, comme si la sainteté consistoit en cela. C'est une grande misere de l'esprit

humain, qui ne regarde qu'à l'apparence exterieure des choses, et est si plein de vanité, qu'il fait quasi toutes ses œuvres pour paroistre devant les hommes; mais, dit nostre Seigneur, ne faites pas cela; car c'est ce que font les hypocrites : ains que vostre jeusne se fasse en secret pour plaire aux yeux de vostre Pere celeste, qui le regardera et vous en recompensera.

La troisieme condition qu'il faut avoir pour bien jeusner, et laquelle est en quelque façon comprise en celle que nous venons de dire, c'est de ne regarder que Dieu seul, et de faire tout pour luy plaire, se retirant en soy-mesme, nous contentant que sa divine majesté et ses anges voyent et cognoissent nos bonnes œuvres. Et quoy que tous les hommes ne doivent rechercher en tout ce qu'ils font que de plaire à Dieu seul, si est-ce que les Religieux et personnes qui luy sont plus specialement dediées, le doivent faire avec un soin tout particulier, ne visant qu'à le contenter et lui estre aggreables. C'est ce que dit tres-bien Cassian, ce grand Pere de la vie spirituelle, au livre de ses Collations, qui est certes admirable, et il y a eu des saints qui en faysoient tant d'estat, qu'ils ne se couchoient jamais sans en avoir leu un chapitre pour recueillir leur esprit en Dieu : Que nous profitera-il de faire nos actions, dit-il, pour les yeux des hommes? rien que vanité et complaisance, qui ne serviront que pour l'enfer; mais si nous faysons nostre jeune et toutes nos œuvres pour plaire à Dieu seul, nous travaillerons pour l'eternité, sans nous complaire à nous-mesmes, ny sans nous soucier si nous sommes veus des hommes ou non, dautant que ce n'est point d'eux que nous attendons nostre recompense.

Il faut donc faire son jeusne en humilité et en verité, c'est à dire pour Dieu, et pour plaire à luy seul, et non pas en mensonge et hypocrisie, et ne faut point s'amuser à de vaines recherches, pour sçavoir si tous sont obligés au jeusne ou non, et pourquoy il est commandé : il suffit de sçavoir

qu'il est ordonné pour faire penitence, à cause du peché que nostre premier pere Adam commit en rompant le jeusne qui luy avoit esté commandé, par la deffense que Dieu luy avoit faite de manger du fruit de l'arbre deffendu; et pource, il faut que la bouche face penitence, en s'abstenant des viandes prohibées par la sainte Eglise. C'est à quoy plusieurs ont de la difficulté; mais je ne suis pas icy pour leur repondre : je diray seulement que ceux qui contreviennent aux ordonnances et commandemens de Dieu et de la sainte Eglise, et qui font des interpretations sur ce qui leur est ordonné, et veulent faire les discrets sur les choses commandées, se mettent en peril de mort et de damnation eternelle; car toutes les raisons de leur propre volonté et discretion humaine, contraires à la volonté de Dieu, ne sont dignes que du feu eternel.

Enfin, pour conclurre ce discours, je dis encore que pour bien observer le jeusne de la sainte quarantaine, il faut faire trois choses. La premiere, que vostre jeusne soit entier et general, c'est à dire, que vous fassiés jeusner tous les membres et sens de vostre corps, et toutes les puissances de vostre ame, portant la veuë basse, ou du moins plus basse qu'à l'ordinaire, gardant plus de silence, ou gardant celuy qui vous est ordonné plus ponctuellement qu'à l'accoustumée, mortifiant l'oüye et la langue, pour n'oüir ny dire aucune chose vaine et inutile, et l'entendement pour ne considerer que des choses saintes et pieuses, tenant vostre esprit attaché aux pieds du Crucifix, par la consideration des douleurs de nostre Seigneur, remplissant vostre memoire du souvenir des choses aspres et douloureuses qui vous portent à la contrition, quittant la souvenance des choses joyeuses et qui apportent de la satisfaction, tenant encore la bride à vostre volonté, en mortifiant tous ses desirs et affections, afin qu'elles ne tendent qu'au souverain bien : en ce faysant, vostre jeusne sera entier et general, interieur et

exterieur ; en un mot, vous ferés jeusner le corps et l'esprit. La seconde chose est, que vous ne fassiés pas vostre jeusne ny vos bonnes œuvres pour les yeux des hommes et par vanité, ains en charité et humilité. Et la troisieme, que vous fassiés toutes choses, et par consequent vostre jeusne pour plaire à Dieu seul, auquel soit honneur et gloire par tous les siecles des siecles. Au nom du Pere, et du Fils, et du saint Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARESME [1].

*Ductus est Jesus in desertum a Spiritu ut tentaretur a diabolo*
MATTH., IV

Jesus fut conduit dans le desert par le saint Esprit pour estre tenté du diable.

Voicy bien la description du duel le plus grand et le plus memorable qui fut jamais veu : les parties sont tres-puissantes de costé et d'autre, hardies et courageuses à toute extremité, les armes dangereuses, l'inimitié irreconciliable ; la fin ne peut estre que la victoire, car il n'y a point de composition qui puisse terminer ce combat : les parties sont Dieu et le diable, les armes sont la parolle de Dieu ; l'inimitié est fondée sur une rebellion. Description que l'Eglise nous fait aujourd'huy pour nous donner courage à semblable execution ; car nous devons suivre nostre Capitaine qui se bat aujourd'huy, et nostre vie n'est qu'un perpetuel combat sur la terre; mais surtout en ce tems de Caresme où nous aspirons à la penitence, il nous faut attendre de recevoir des attaques plus rudes et plus frequentes qu'en aucune autre saison. Voicy le temps de nostre recolte spirituelle; c'est ce qui fera mettre les forces ennemies en campagne pour nous l'empescher. Il faut se battre à bon escient : l'exemple de nostre Seigneur est devant nos yeux : l'ennemy n'est pas invincible : si nous taschons de suivre nostre Maistre, sans doute que la victoire nous en demeurera. C'est le sujet de l'Evangile que je traiteray maintenant, mais que l'Esprit saint qui assista

[1] Ecrit de la main de saint François de Sales (Edit. de 1641).

nostre Seigneur en ce combat m'assiste pour vous bien instruire, et vous pour me bien escouter : ce que nous luy devons demander par les intercessions de nostre Dame. *Ave Maria.*

Il y a en ce monde trois sortes de biens pour l'homme : l'utile, le delectable, l'honneste, et sommes attirés à toutes entreprises, et à toutes actions par l'un de ces trois moyens : ou par l'utilité, ou par le plaisir, ou par l'honnesteté. Mais il n'y a que l'honnesteté qui soit justement proportionnée à nostre volonté; car que la volonté s'estende tant qu'elle voudra sur le desir de l'honnesteté, jamais elle ne sera que bonne et loüable : que si elle s'adonne à l'utilité et au plaisir hors certaine mesure et limites, elle en demeure mauvaise. Le desir de l'utilité, s'il est trop grand, se tourne en avarice; mais le desir du playsir se peut trouver en l'esprit et au corps, et le corporel s'appelle luxure, le spirituel s'appelle gloire et superbe, qui sont les trois grands maux de ce monde : car, comme dit saint Jean, *Omne quod est in mundo aut est concupiscentia carnis, aut concupiscentia oculorum, aut superbia vitæ* [1]. C'est à dire : nous nous devons garder de trois choses, luxure, avarice, superbe; car nous pouvons exceder en desirant trop de moyens exterieurs, de commodités au corps, et trop d'honneur à l'esprit. Et suivant ces trois sortes de vices, Sathan livre aujourd'huy trois puissans assauts à ce grand Capitaine : car quant aux plaisirs du corps, il luy dit : *Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant* (Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres se changent en pains). Quant à la superbe : *Mitte te deorsum* (Jette-toi en bas). Quant à l'avarice : *Hæc omnia tibi dabo* (Je te donneray toutes ces choses). Mais bien assailly, bien deffendu. Voyons un peu le tems et les occasions par le discours de l'Evangile. *Tunc ductus est Jesus in desertum à Spiritu ut tentaretur à diabolo.*

[1] I Joan., II.

| | |
|---|---|
| Tunc | *Post baptismum, ut ostendat Christianos ad pugnam vocatos.*<br>*Antequam prædicaret, ut ostendat vitam prædicatoris obnoxiam tentationibus.* |

*Secessit in montem, ut ostendat tentationes ubique sequi hominem.*

| | |
|---|---|
| Ductus est | *Exprimitur ductus sancti Spiritus, ut intentis cogitemus de hac tentatione.* |
| Jesus | *Ut spiritus nequam, victor in serpente, vinceretur à Spiritu sancto in Domino, etc.* |
| In desertum, | *Locus idoneus ad hanc pugnam.*<br>*Ut qui vicit in horto, vinceretur in Eremo.*<br>*Ut oculis, auribus, omnibusque corporis sensibus jejunaret.*<br>*Ut cum corporis castigatione adjungeret privationem rerum mortalium, et inanis gloriæ fugam in exemplum nostrum.* |
| Ut tentaretur, | *Ut neminem immunem sciamus à pugna.*<br>*Ut fiduciam haberemus vincendi.*<br>*Ut modum doceret vincendi, et cujus munimur auxilio erudiamur exemplo.* |

*Jejunavit quadraginta diebus et quadraginta noctibus, cur hoc quæso?*

*Primò, ut jejunium suo exemplo consecraret.*

*Secundò, ut jejunium armaturam spiritualem ostenderet.*

*Tertiò, ut jejunium ad res spirituales percipiendas aptum esse medium ostenderet.*

*Quartò, ut curaret temperantia, quod Adam vastarat gula.*

*Primò, ergo nos sequamur exemplum,* I. Cor. XI *: Imitatores mei estote sicut et ego Christi, etc.*

*Secundò, arma jejunii sumamus, (quia) civitas diaboli fame*

*vincenda. Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi in oratione et jejunio.* Marc, X.

*Tertiò, jejunio utamur ad orandum,* Daniel., X, vers. 12 : *Ex die quo posuisti cor tuum ut te affligeres in conspectu Dei, exaudita sunt verba tua. Et ante dixerat : Ego lugebam trium hebdomadarum diebus, panem desiderabilem non comedi, caro et vinum non introierunt in os meum.*

*Quartò, ob remedium peccatorum,* 1 Jonæ, 3 : *Jejunaverunt Domino, et vidit Deus opera eorum.*

| | |
|---|---|
| Postea esuriit. | *Partim ostendit potestatem divinam, dum non ante : partim humanam naturam, dum postea esuriit.* |
| Et ecce tentator dixit ei : | *Ille qui tentando vicit primum Adam, ut vinceret secundum.*<br>*Tentator malorum, ut ex bono opere malum faciat.*<br>*Accusator fratrum, ut patrem etiam accusaret.* |
| Si Filius Dei es, | *Ut sciat an sit. Si non est, ut superbiam ingerat.* |
| Dic ut lapides, etc. | *Deus dicendo facit; id facere poterat qui virgam Moysis in serpentem verterat,* Exod., IV. *En gula; deest illi amœnitas arborum, deest illi conciliatrix Eva, deest illi pomorum speciosa deceptio, et quia non invenit cibum quem offerret esurienti, postulat in cibum saxa mutari,* Ambros. Serm., XXXV *de jejunio Domini.* |
| Qui resp. dixit : Scriptum est, non in solo pane. | Deuteron., VIII, au propos de la manne, etc.<br>L'Escriture utile contre les tentations, etc.<br>Providence de Dieu, etc. |

Tunc assump. eum in sanct. civ. et statuit eum super pinnaculum templi, et dixit ei : Mitte te deorsum, scriptum est, etc.

*Quomodo Christus se dæmoni portandum committit ? quid ergo mirum, si tam variis mirisque modis vexamur à diabolo ?*

# RECUEIL D'UN AUTRE SERMON

## POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARESME[1].

*Fili, accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem.*
ECCL., II.

**Mon fils, qui as dessein de servir Dieu, prepare ton ame à la tentation.**

Ces paroles sont de l'Ecclesiastique, par lesquelles il advertit ceux qui veulent pretendre à la perfection, de se preparer au combat des tentations; dautant que c'est une verité infaillible, que nul quel qu'il soit n'en sera exempt. C'est pourquoy nostre Seigneur a voulu luy-mesme estre tenté, pour nous apprendre comme nous devons resister à la tentation, ainsi que les Evangelistes rapportent en l'Evangile de ce jour, disant que nostre Seigneur fut conduit par le saint Esprit au desert pour estre tenté, *Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.* Paroles sur lesquelles je tireray quelques documens pour nostre instruction particuliere, le plus familierement qu'il me sera possible.

Premierement je remarque, que bien que nul ne puisse estre exempt des tentations, nul pourtant ne les doit rechercher, ny aller de soy-mesme au lieu de la tentation : car pour l'ordinaire celuy qui cherche le peril perit en iceluy, *Qui amat periculum, in illo peribit*[2]. C'est pourquoy les Evangelistes disent que nostre Seigneur fut conduit par le saint Esprit au desert pour estre tenté, pour nous apprendre que ce ne fut point par son choix, je dis quant à sa nature

[1] Fait aux Religieuses de la Visitation de Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641).

[2] Eccl., III.

humaine, qu'il alla au lieu de la tentation, ains qu'il y fut porté par l'obeyssance qu'il devoit à son Pere celeste.

Et pour vous faire entendre cette verité, je vous rapporteray ce qui est dit dans l'Escriture sainte de deux jeunes princes, qui nous serviront d'exemples sur ce sujet, dont l'un rechercha la tentation et perit en icelle, et l'autre au contraire, ne la recherchant pas et la rencontrant, demeura victorieux dans le combat.

Le premier fut le Roy David, lequel au tems qu'il devoit aller à la guerre et que son armée estoit au front de son ennemy, il s'en alla promener sur les galleries de son Palais, comme oyseux, et comme s'il n'eust eu rien à faire qu'à passer le tems, et se tenant ainsi dans l'oisiveté et dans la faineantise, il fut surmonté par la tentation; dautant que Betsabée, cette dame inconsiderée, se vint baigner en un lieu d'où elle pouvoit estre veuë des galleries du Roy, trait veritablement d'une imprudence nompareille, et lequel je ne puis excuser, bien que plusieurs autheurs modernes la veulent rendre excusable, disant qu'elle n'y pensoit pas : car de se venir laver en un lieu d'où elle pouvoit estre regardée des galleries du Palais Royal, c'estoit certes une inconsideration tres grande. Bref, qu'elle y pensast ou non, ce jeune Prince commença à laisser joüer ses yeux, et la regarder, et puis apres il perit en la tentation, laquelle il avoit recherchée par son oysiveté. D'où vous voyez comme l'oysiveté est une grande amorce pour la tentation. Et ne dites pas : Je ne recherche pas la tentation, mais je me tiens seulement sans rien faire; c'est assez pour estre tenté, car la tentation a une force merveilleuse sur nous quand elle nous trouve oyseux. Et si David fust allé à la guerre au tems qu'il estoit obligé d'y aller, ou qu'il se fust occupé à quelque chose selon son estat, la tentation n'eust pas eu la force de l'attaquer, ou du moins de le surmonter et de le vaincre, comme elle fit.

L'autre exemple que je vous propose est du jeune prince

Joseph, qui fut vice-roy d'Egypte, lequel ne rechercha nullement la tentation; de sorte que la rencontrant il ne perit point en icelle, ains demeura victorieux. Vous sçavés comme il fut vendu par ses freres, et comme la femme de son maistre le porta dans la tentation. Mais luy, qui n'avoit jamais mignardé ny regardé les doux yeux de sa maistresse, resista genereusement à cet assaut, et demeura vainqueur, triomphant ainsi de la tentation, et de celle mesme qui luy donnoit la tentation : *Quomodo possum*, dit-il, *hoc malum facere, et peccare in Dominum*[1] (Comment pourrois-je faire ce mal et pecher contre mon Seigneur)?

Or si nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu au lieu de la tentation, ne craignons point, ains tenons-nous assurés que Dieu nous rendra victorieux ; mais ne la cherchons pas, ny ne l'allons point agasser, pour saints et genereux que nous puissions estre : car nous ne sommes pas plus vaillans que David, ou que nostre Seigneur mesme qui ne la voulut point rechercher. Nostre ennemy est comme un chien attaché : si nous ne l'approchons, il ne nous fera aucun mal, bien qu'il tasche à nous espouvanter en aboyant contre nous à guise d'un chien. *Latrare potest, sollicitare potest, mordere omnino non potest, nisi volentem*, dit saint Augustin.

Mais voyons un peu, je vous prie, la verité des parolles de l'Ecclesiastique, et comme c'est une chose certaine, que nul ne peut eviter la tentation, venant au service de Dieu. Nous en pourrions donner beaucoup d'exemples ; mais un seul me suffira, qui est rapporté par saint Luc aux Actes des Apostres. Ananias et Saphira firent vœu de se consacrer, eux et leurs biens, à Dieu, pour acquerir la perfection dont les premiers Chrestiens faysoient profession en se sousmettant à l'obeïssance des Apostres ; ils n'eurent pas plustost pris ce dessein, que voilà la tentation qui les attaque, ainsi que dit saint Pierre en parlant à Ananias : *Cur tentavit Satanas cor tuum*

[1] Gen., XXXIX.

*mentiri te Spiritui sancto* (Pourquoy Satan a-t-il tenté vostre cœur pour mentir au saint Esprit) ? Et puis à Saphira : *Quid utique convenit vobis tentare Spiritum Domini* (Qui vous a tentés de venir mentir au saint Esprit) ?

De mesme le grand Apostre saint Paul, dés qu'il se fut donné au service de Dieu, et rangé du party du Christianisme, le voilà tout incontinent attaqué d'une tentation tres-fascheuse pour tout le reste de sa vie, luy qui cependant qu'il estoit ennemy de Dieu et qu'il persecutoit les Chrestiens, n'avoit jamais senti les attaques d'aucune tentation, au moins n'en tesmoigne-t-il rien par ses escrits, ains seulement dés qu'il fut converty par nostre Seigneur. C'est donc un document fort necessaire de preparer nostre ame à la tentation, puisque nous devons estre asseurés, qu'en quelque lieu que nous soyons, et pour parfaits que nous puissions estre, la tentation nous peut attaquer. C'est pourquoy il se faut preparer, et se pourvoir des armes necessaires pour combattre vaillamment, afin de remporter la victoire, puisque la couronne n'est que pour les combattans et vainqueurs : *Qui certat in agone non coronatur, nisi legitime certaverit*[1], dit le grand saint Paul, bien que nous ne devions jamais nous fier à nos forces, ny en nostre vaillance, allant de nous-mesmes rechercher la tentation pour la penser combattre et terrasser ; mais nous devons nous tenir fermes, si nous la rencontrons où l'Esprit de Dieu nous aura portés, en la confiance que nous devons avoir qu'il nous fortifiera et protegera contre toutes les embusches et attaques de nos ennemis, pour furieuses qu'elles puissent estre.

Passons outre, et voyons de quelles armes se servit nostre Seigneur, pour rembarrer l'ennemy qui le vint tenter au desert. Certes elles ne furent autres, sinon celles dont parle le Prophete dans le Psalme nonante : *Qui habitat in adjutorio Altissimi*[2], que nous disons tous les jours à Complies,

[1] II Timot., II. — [2] Psal. XC.

lequel contient une doctrine admirable. Il dit donc, comme s'il eust parlé aux Chrestiens, ou à quelqu'un en particulier : O que vous estes heureux, vous qui estes armés de la verité de Dieu; car elle vous servira de bouclier contre toutes les attaques de vos ennemis, et fera que vous demeurerés victorieux : *Non timebis a timore nocturno, a sagitta volante in die, a negotio perambulante in tenebris, ab incursu et dæmonio meridiano.*

Ne craignés donc point, ô Ames benistes, qui estes armées de l'armeure de verité, les craintes nocturnes, car vous n'y trebucherés point; ne craignés point non plus les sagettes qui volent en l'air en plein jour, car elles ne vous sçauroient offenser; ne craignés point aussi les negociations qui se font en la nuit, *a negotio perambulante in tenebris, et dæmonio meridiano,* ny moins l'esprit qui marche et se fait voir en plein midy.

O ! que nostre Seigneur et nostre Maistre estoit divinement bien armé de l'armeure de verité, puis qu'il estoit la verité mesme! Or cette verité dont parle le Psalmiste, n'est autre que la foy; et quiconque est armé de la foy ne doit rien craindre : car elle est l'unique arme necessaire pour combattre et confondre nostre ennemy. Hé! qui est-ce qui pourra nuire à celuy qui dira : *Credo in Deum Patrem omnipotentem;* Je croy en Dieu, qui est nostre Pere, et nostre Pere tout-puissant? Car, en disant ces parolles, nous monstrons que nous ne nous confions point à nos forces, et que ce n'est qu'en la seule vertu de Dieu, que nous esperons la victoire, et que nous entreprenons le combat avec nos ennemis : n'allant point au devant de la tentation, par aucune presomption d'esprit, ains seulement quand Dieu permet qu'elle nous attaque et nous vienne rechercher au lieu où nous sommes, ainsi qu'elle fit, nostre Seigneur estant au desert, lequel surmonta son ennemy, en se servant des parolles de la sainte Escriture sur toutes les tentations qu'il luy presenta.

Sur quoy il faut que nous sçachions que nostre Seigneur n'estoit pas tenté comme nous autres, parce que la tentation ne pouvoit pas estre en luy, comme elle est en nous ; car il estoit comme un fort inexpugnable dans lequel la tentation ne pouvoit nullement entrer, estant tout de mesme qu'un homme qui seroit vestu de haut en bas de fin acier, lequel ne pourroit en façon quelconque estre offencé par l'espée, parce qu'elle glisseroit de part et d'autre, sans le pouvoir nullement endommager. La tentation pouvoit bien environner nostre Seigneur et nostre Maistre ; mais jamais elle ne pouvoit entrer en luy, ny faire aucune lezion à son integrité et pureté tres-parfaitte. Ce qui n'est pas ainsi de nous autres ; car si bien, par la grace de Dieu, nous evitons la coulpe et le peché, ne consentant pas aux tentations, nous demeurons neanmoins pour l'ordinaire un peu blessés de quelque importunité, trouble ou émotion qu'elles laissent en nostre cœur.

Mais pourquoy nostre Seigneur se servit-il des armes de la foy pour rembarrer les tentations de l'ennemy? car il ne la pouvoit avoir, dautant qu'il avoit dés l'instant de son incarnation une cognoissance tres-parfaitte en la partie superieure de son ame, dés l'instant qu'elle commença à estre, des choses que la foy nous enseigne. Il est vray ; et ce qu'il fit en cela ne fut pour autre sujet que pour nous enseigner ce que nous devions faire en telles occasions. Ne recherchons donc point d'autres armes ny d'autres inventions pour surmonter nostre ennemy, et refuser nostre consentement à la tentation, sinon de dire : *Credo,* Je croy. Et que croyés-vous? Je croy en Dieu mon Pere tout-puissant, *Credo in Deum Patrem omnipotentem.*

Saint Bernard sur le psalme sus-allegué, *Qui habitat in adjutorio Altissimi,* appelle cette crainte nocturne pusillanimité et coüardise, et traitant de la crainte de Dieu, dit qu'il y en a de quatre sortes, à sçavoir : celle des mondains,

des serviteurs, de ceux qui commencent à servir Dieu, et celle des enfans. Mais pour traiter ce sujet plus familierement pour nostre instruction, je me contenteray de dire que les craintes nocturnes dont parle le Psalmiste, sont de trois sortes, dont la première est la crainte des coüards et paresseux; la seconde, celle des enfans, et la troisième, celle des délicats.

La crainte d'ordinaire est la première tentation, que l'ennemy presente à ceux qui sont resolus de servir Dieu; car dés aussi-tost qu'on leur enseigne ce qu'il faut faire pour acquerir la perfection : ô Dieu! disent-ils, jamais je ne pourray faire cela; et leur semble qu'il est du tout impossible d'y pouvoir parvenir, et ils diroient volontiers : La perfection qu'il faut avoir céans, et en la sorte de vie et de vocation en laquelle je suis, est trop eminente pour moy, je n'y sçaurois atteindre. Ha! ne vous troublés pas, et ne faites pas ces chimeres d'apprehension, de ne pouvoir faire ce à quoy vous estes obligés, puisque vous estes armés et environnés de la verité de Dieu et de sa parolle, et que c'est luy qui vous a appelés à cette sorte de vie, ou en cette maison; ne craignés rien, mais confiés-vous, et soyés asseurés que tandis que vous marcherés simplement dans le devoir de vostre vocation, il vous fortifiera, et donnera la grace de perseverer, et de faire ce qui sera requis pour sa plus grande gloire et pour vostre plus grand salut, c'est à dire, pour vostre plus grande felicité. Ne vous estonnés donc point, et ne faites pas comme les paresseux, qui se troublent quand ils se reveillent la nuit, pour l'apprehension qu'ils ont que le jour viendra bientost, au quel il faudra travailler. Les paresseux et coüards apprehendent tout, et trouvent toutes choses dures et difficiles : et cela, parce qu'ils s'amusent plus à penser à l'imagination qu'ils ont de la difficulté future, qu'à ce qu'ils ont presentement à faire. O Dieu! disent-ils, si je m'addonne au service de Dieu, il me faudra tant tra-

vailler pour resister aux tentations qui m'attaqueront. Vous avés bien raison, leur peut-on dire, car vous n'en serés pas exempts; d'autant que c'est une regle generale, que tous les serviteurs de Dieu sont tentés, ainsi que l'escrit saint Hierome, en cette belle Epistre qu'il addresse à sa chere fille Eustochium : Mais à qui voulés-vous que le diable presente ses tentations, sinon à ceux qui les mesprisent? Les pecheurs se tentent assés eux-mesmes : le diable les tient desjà pour siens, et ilz sont ses confederés, parce qu'ilz ne rejettent point ses tentations, ains au contraire ilz les suivent, et la tentation reside en eux : c'est pourquoy le diable ne se travaille pas beaucoup pour semer ses tentations dans le monde. Mais aux lieux retirés, c'est là où il pense faire un grand gain, faisant descheoir les ames qui se retirent pour servir la Divine Majesté plus parfaittement.

Saint Thomas d'Aquin s'esmerveilloit extremement de quoy les plus grands pecheurs alloient parmy les ruës, riants et joyeux, comme si leurs pechés ne leur eussent point pesé sur leurs consciences; mais qui ne s'estonneroit de voir une ame hors la grace de Dieu se rejouyr? ô que leur joye est vaine, et leur allegresse trompeuse! Car elle sera enfin suivie de regrets et de douleurs eternelles. Mais laissons là, je vous prie, les mondains, et retournons à cette crainte des paresseux.

Le chemin des paresseux, dit le Sage, est comme une haye d'épines, *iter pigrorum quasi sepes spinarum* [1], parce qu'ils trouvent des difficultés sur tout; ils sont tousjours à se lamenter, et de quoy? Helas! disent-ilz, c'est qu'il faut travailler : je pensois qu'il suffisoit de s'embarquer en la voye de Dieu et en son service pour se reposer. Hé! pauvres abusés que vous estes, ne sçavés-vous pas que la faineantise et l'oysiveté fit perir le pauvre David en la tentation! Vous voudriés peut-estre ressembler à ces soldats de

[1] Prov., XV.

garnison lesquelz ont tout à souhait dans une bonne ville : ilz sont maistres en la maison de l'hoste, ilz font bonne chere, et neanmoins ilz s'appellent soldats, et font des vaillans et courageux, tandis qu'ilz ne sont point à la bataille ny à la guerre, et on peut dire d'eux : *In pace leones, in bello cervi.*

Mais nostre Seigneur ne veut point de ces soldats en son armée ; ains il veut des combattans et des vainqueurs, et non pas des faineans et coüards : il a voulu estre tenté et attaqué luy-mesme, pour nous donner exemple de resister à la tentation. Hé! ne craignés donc point, je vous prie, puisque vous estes environnés de l'armeure de la verité et de la foy. Levés-vous, ô paresseux, quand il en est tems ; sortés de vostre lit, et ne vous espouvantés pas du travail de la journée ; car c'est une chose ordonnée, que la nuit estant donnée pour le repos, le jour qui vient apres est destiné pour le travail : sortés donc, je vous prie, de votre coüardise, et vous mettés bien avant dans l'esprit cette verité infaillible : Que tous les hommes doivent estre tentés, et que tous se doivent tenir prests pour combattre afin de remporter la victoire ; et puis que la tentation a une merveilleuse force sur nous, quand elle nous trouve oyseux, travaillons donc fidelement, et ne nous lassons point, si nous ne voulons perdre le repos eternel qui nous est preparé pour recompenser nos travaux. Confiés vous en Dieu, qui est vostre Pere, et vostre Pere tout-puissant, en la vertu duquel toutes choses vous seront renduës faciles, quoy que d'abord elles vous espouvantent un peu.

La seconde crainte nocturne, selon qu'il est dit cy devant, est celle des enfans. Les enfans, si vous y prenés garde, sont grandement craintifs, dés qu'ilz sont hors du sein de leur mere ; de sorte que dés qu'ilz voyent ou entendent un chien qui aboye, soudain ilz se prennent à crier, et ne cessent point qu'ilz ne soient auprés d'elle, ou entre ses bras, après quoy

ilz vivent en asseurance, et ne croyent pas que rien leur puisse nuire; et pourveu qu'ilz tiennent la main de leur mere, ilz ne craignent rien. Ainsi devons-nous faire, mes cheres Ames; et que pouvons-nous craindre, nous qui sommes armés de l'armeure de verité, et environnés du fort bouclier de la foy, qui nous apprend que Dieu est nostre Pere, et nostre Pere tout-puissant? Tendons lui la main, et ne nous espouvantons pas, car il nous sauvera et nous protegera contre tous nos ennemis.

Ne voyons nous pas que saint Pierre, lorsqu'il pensoit enfoncer dans la mer, apres qu'il eut fait cet acte si genereux de se jetter dedans, pour marcher sur les eauës, afin de s'approcher plus promptement de son bon Maistre qui l'appelloit, soudain qu'il commença à craindre, il s'ecria : Ha! Seigneur, sauvés-moy; *Domine, salvum me fac.* Et tout incontinent nostre divin Sauveur luy tendit la main, et le garantit du naufrage. Faisons-en de mesme : si nous sentons que le courage nous manque, et que nous enfoncions dans la tentation, crions à haute voix, pleins de confiance : *Domine, salva nos, perimus* (ha! Seigneur, sauvés-nous), et ne doutons point que Dieu ne nous fortifie et ne nous empesche de perir.

Mais remarqués qu'il y en a quelques uns qui veulent faire les courageux, lesquelz neanmoins sont si paoureux et craintifs, qu'ils s'espouvantent quasi de toutes choses; ce qui arrive pour l'ordinaire à ceux qui viennent nouvellement au service de Dieu; car à ce commencement ilz font les hardis, et leur semble que rien ne leur pourra nuire, et qu'ilz vivront toujours en repos et tranquillité, et qu'aucune chose ne pourra surmonter leur courage et generosité, ainsi qu'il arriva au pauvre saint Pierre; lequel estant encore enfant en la vie spirituelle, fit cet acte de generosité dont je viens de parler; mais apres il en fit encore un autre qui luy cousta bien cher, qui fut lors que nostre Seigneur parlant à

ses Apostres comme il devoit souffrir la mort, saint Pierre qui estoit alors grandement hardy à parler, et lasche et coüard à faire, commença à se vanter : Quoy, Seigneur, vous dites que vous devés aller à la mort! et moi aussi, je ne vous abandonneray jamais. Nostre Seigneur poursuivant: Je seray fouetté; Et moy aussi, dit-il, pour l'amour de vous. Je seray couronné d'espines. Et moy de mesme. Bref, il ne cedoit en rien à nostre Seigneur; et plus nostre Seigneur encherissoit sur la grandeur de ses peines, et plus aussi il s'eschauffoit à dire qu'il en souffriroit autant. O qu'il fut bien trompé, quand il se vid si lasche en l'execution de ses promesses au tems de la passion de son Maistre! O qu'il eust bien mieux valu au pauvre saint Pierre qu'il se fust tenu en humilité, et qu'il se fust appuyé sur les forces de nostre Seigneur, que de se confier vainement sur la ferveur qu'il sentoit pour lors. Le mesme arrive souvent à ces jeunes ames qui tesmoignent tant de ferveur en leur conversion; car tandis que ce premier sentiment de consolation leur dure, elles font des merveilles, et ne leur semble pas qu'il n'y ait rien de trop difficile au chemin de la perfection, qui puisse attiedir leur courage : elles desirent tant d'estre mortifiées et bien esprouvées, afin de monstrer leur generosité, et le feu qui brusle dans leurs poitrines! Mais, hélas! attendés un peu; car si le sentiment de devotion leur manque, et que la consolation qu'elles ont eue jusques alors vienne à se retirer, ou que quelque petite tentation les attaque : helas! disent-elles, qu'est-ce cy? Elles commencent à craindre et à se troubler, tout leur semble pesant; et si elles ne sont tousjours dans le sein du Pere celeste, et qu'il ne leur donne des suavités, elles ne peuvent vivre contentes ny en asseurance, si elles ne reçoivent tousjours des consolations et jamais de peines. O que ma condition est miserable! disent-elles. Je suis au service de nostre Seigneur, où je pensois vivre en repos, et cependant les tentations de di-

verses sortes me travaillent grandement, mes passions m'importunent merveilleusement; bref, je n'ay pas une pauvre heure de vray repos.

Mais pensés-vous, cheres Ames, leur peut-on dire, qu'en la solitude et en la retraite il ne se rencontre point de tentations? O que vous estes trompées! et ne voyés-vous pas que nostre Seigneur ne voulut point estre tenté et ne fut point attaqué de l'ennemy, tandis qu'il fut parmy les pharisiens et publicains, ains seulement lors qu'il se retira au desert. Il n'y a point de lieu où la tentation n'aye eu l'entrée, oüy mesme dans le ciel; car elle nasquit dans le cœur de Lucifer et de ses complices, et les porta quant et quant à la perdition eternelle. Au paradis terrestre, l'ennemy y porta la tentation, et fit descheoir nos premiers parens de la justice originelle, de laquelle Dieu les avoit doués et enrichis. La tentation entra aussi dans le college des Apostres, et pourquoy donc vous estonnerés-vous si elle vous attaque? Si vous eussiés esté du tems de nostre Seigneur, je veux dire, tandis qu'il vivoit de sa vie mortelle, et que vous eussiés rencontré sa tres-sainte Mere, nostre glorieuse Maistresse, et qu'elle vous eust donné le choix du lieu que vous eussiés voulu pour faire vostre demeure, sans doute que vous lui eussiés dit : Madame, où est vostre Filz? Et elle vous eust respondu : Mon Filz est au desert, lequel y doit demeurer quarante jours, jeusnant, veillant, et priant continuellement. O Madame, luy eussiés-vous dit, je ne veux point d'autre lieu, s'il vous plaist, pour ma demeure, que le desert où est nostre Seigneur. Mais si elle vous eust demandé : Pourquoy choisissés-vous ce lieu pour votre demeure? C'est parce, eussiés-vous respondu, que là où est nostre Seigneur, tout bien y abonde, la consolation n'y manque point, et la tentation n'y peut avoir d'entrée. O que vous estes bien trompés! car c'est parce que nostre Seigneur y est, que la tentation s'y treuve; vous eussiés bien eu l'espouvante, car le diable vin

à luy tout à decouvert, et ne fit pas avec nostre Seigneur comme avec saint Pacome, ou avec saint Antoine, lesquelz il espouvanta par des bruits et tintamarres qu'il fit autour d'eux, faysant fendre le ciel et la terre devant eux, pour les faire craindre et fremir comme des enfans; mais par la confiance qu'ilz avoient en Dieu, ilz le rembarrerent, et se mocquerent de luy et de ses artifices, en prononçant quelques passages de la sainte Escriture.

Mais cet esprit rusé voyant sur la face de nostre Seigneur, la force, la constance, la generosité et l'asseurance, il pensa bien qu'il ne gaigneroit rien de le traiter de la sorte : c'est pourquoy il vint visiblement à luy avec une impudence nompareille pour luy presenter ses tentations; ce qu'il fit non seulement ces trois fois dont l'Evangile de ce jour fait mention, ains plusieurs autres durant ces quarante jours qu'il demeura au desert, les Evangelistes s'estant contentés de nous marquer seulement ces trois, comme estant les plus remarquables et les plus grandes.

Helas! disent ces jeunes apprentifs en la perfection, que feray-je? mes passions que je pensois avoir si bien mortifiées par la fervente resolution que j'avois faite de ne les plus suyvre, me tourmentent grandement; tantost je suis pressé de chagrin, puis apres il me semble qu'il n'y a plus moyen de passer outre en la pratique de la vertu, tant le decouragement me poursuit de prés. Certes, c'est grand pitié que le seul desir de la perfection ne suffise pas pour l'avoir; mais qu'il la faille acquerir à la sueur de nostre visage, et à force de travail. Ha! mes cheres ames, ne sçavés-vous pas que nostre Seigneur ayant esté tenté durant les quarante jours qu'il fut au desert, ç'a esté pour nous apprendre que nous le serions tout le tems que nous demeurerions au desert de cette vie mortelle, qui est le lieu de nostre penitence; car la vie du parfait Chrestien, mais specialement des Religieux, doit estre une continuelle penitence. Consolés-vous donc, et

prenés courage, car le tems du repos n'est pas maintenant. Helas! je suis si imparfait. Cela peut bien estre, mais ne vous decouragés pas pour cela, et ne pensés pas que vous puissiés vivre sans commettre des imperfections, d'autant que cela ne se peut tandis que vous serés en cette vie; il suffit que vous ne les aimiés pas, et qu'elles ne vivent pas dans vostre cœur, c'est à dire, que vous ne les commettiés pas volontairement, et que vous ne vouliés pas perseverer en icelles; et cela estant, demeurés en paix, et ne vous troublés pas pour la perfection que vous desirés tant; il suffira bien que vous l'ayés en mourant: ne soyés donc pas si craintives: marchés asseurement en la voye de Dieu. Puisque vous estes environnées de l'armeure de la foy, rien ne vous sçauroit nuire.

La troisieme crainte nocturne dont je veux parler maintenant, est celle des delicats: or ceux-cy ne craignent pas seulement ce qui les peut porter au mal, mais tout ce qui peut en quelque maniere que ce soit troubler leur repos, et ne voudroient pas que la moindre petite chose se mist entre Dieu et eux, d'autant qu'ilz se sont mis bien avant en l'imagination, qu'il y a un certain repos et accoisement d'esprit, que qui le peut avoir demeure tousjours en paix, et est bienheureux, et partant ilz le desirent de tout leur cœur, afin de demeurer tousjours aux pieds de nostre Seigneur, comme une sainte Magdelene, pour savourer continuellement les divines suavités qui distilent de sa bouche sacrée, sans que jamais Marthe les vienne reveiller, ny murmurer contre elles, pour prier nostre Seigneur de les faire travailler; et la suavité qu'ilz ressentent en ce doux repos, les rend si habiles et si courageux, ce leur semble, en la pratique de la vertu, que nul n'est comparable à leur perfection : il n'y a rien alors de trop pesant pour elles : bref, elles se voudroient fondre pour plaire à leur bien-aymé, qu'elles ayment d'un amour si ardent, qu'elles n'estiment rien de trop difficile pour son service, mais toutesfois à con-

dition qu'il continuë à les consoler : car au reste, s'il cesse de le faire, tout est perdu, il n'y a rien de si affligé qu'elles sont, leur peine est incomparable, elles ne cessent de se plaindre. Mais qu'avés-vous? Qu'y a-t-il qui vous tourmente? O Dieu! c'est que je ne suis pas sainte. Mais qui vous fait penser cela? C'est peut-estre qu'on vous a reprise de quelque defaut. Si cela est, ne vous mettés pas en si grande peine : car c'est peut-estre parce que vous l'estes, que l'on vous a reprise, pour vous rendre tousjours plus sainte. Et ne sçavés-vous pas que ceux qui ont une vraye et parfaitte charité ne peuvent souffrir aucun defaut au prochain, pour petit qu'il soit, qu'ilz ne taschent de l'arracher par la correction, et sur tout en ceux qu'ilz estiment saints, ou fort advancés en la perfection, parce qu'ilz les estiment plus capables de la recevoir que les autres : ce qu'ilz font aussi pour leur donner tousjours plus de cognoissance d'eux-mesmes, qui est une chose si necessaire pour parvenir à la sainteté. Mais cela me trouble mon repos. O certes, c'est bien là où je vous attendois; et croyés-vous qu'en cette vie vous puissiés avoir une quietude si permanente, qu'elle ne doive point recevoir de divertissement? Sçachés qu'il ne faut pas desirer les graces que Dieu ne fait pas communement, et que ce qu'il a fait pour une Magdelene ne doit pas estre recherché ny desiré de nous autres; bienheureux serons-nous, si nous avons ce repos et cette tranquillité de l'ame en mourant, oüy mesme après nostre mort. Et ne pensés pas non plus que sainte Magdelene aye eu la jouyssance de cette tant aymable et divine contemplation, qui la tenoit en un si doux repos et en une si parfaitte tranquillité, qu'apres qu'elle eut passé par les epineuses et difficiles voyes d'une tres-aspre penitence, et qu'elle eut avalé les amertumes d'une confusion très-grande, allant chés le pharisien pour pleurer ses péchés, et en obtenir pardon, souffrant les murmures et censures que l'on faysoit contre elle, en la mesestimant et nommant

pecheresse, et femme de mauvaise vie. Ne pensés donc pas non plus meriter de recevoir ces divines suavités et consolations, ny d'estre eslevées par les anges plusieurs fois le jour, comme elle estoit, si vous ne voulés premierement souffrir avec elle les confusions, abjections, censures et mespris, que meritent tres-bien vos imperfections, lesquelles vous exerceront tousjours de temps en temps; la reigle estant generale, que nul ne sera si saint en cette vie, qu'il ne soit sujet à en commettre tousjours quelqu'une. Il se faut donc tenir fermes en la cognoissance et croyance de cette verité, si nous voulons que nos imperfections ne nous troublent point par une vaine pretention que nous pourrions avoir de n'en point commettre, bien que nous devions avoir une ferme et inviolable resolution de ne nous point rendre si lasches que d'en commettre volontairement : mais apres cela, nous devons estre fermes et inviolables en cette resolution de ne nous point estonner ni troubler, voyant que nous sommes sujets à tomber dans l'imperfection, quand bien cela nous arriveroit souvent, nous confiant en la bonté de Dieu, qui ne nous en aime pas moins, pourveu que nous en tirions l'humilité.—Mais je ne seray jamais capable de recevoir les divines caresses de nostre Seigneur, tandis que je seray si imparfaitte, ne pouvant m'approcher de lui, qui est si souverainement parfait.—Mais quelle correspondance pensés-vous qu'il y puisse avoir de nostre perfection à la sienne, et de nostre pureté à la sienne, veu qu'il est la perfection et la pureté mesme, et que nous ne sommes que misere et imperfection? Toutesfois ne nous troublons point : car faysant de nostre costé ce que nous pouvons, nous devons nous tenir en repos pour le reste, soit que Dieu nous fasse part de ses consolations, ou non, nous sousmettant à sa tres-sainte volonté, qui doit estre la continuelle maistresse et conductrice des nostres, et pourveu que nous l'accomplissions, nous n'avons rien à desirer.

Le Psalmiste donc nous asseure, suivant l'interpretation susdite, que celui qui a la foy n'aura point cette crainte nocturne, ny celle des paresseux, ny la crainte des enfans, ny celle des delicats.

Mais il passe plus outre, et dit qu'il ne craindra point les sagettes qui volent en plein jour; et cecy est le troisieme document que je tire du psalme sus-allegué.

Les sagettes qui volent en plein jour sont les vaines esperances et pretentions que les ames qui pretendent à la perfection ont dés le commencement de leur conversion, de parvenir bien-tost à la sainteté; car il s'en treuve quelquefois qui n'esperent rien moins que d'estre bien-tost des meres Thereses, des saintes Catherines de Sienne, ou de Gennes. Cela est bon; mais, dites-moy, quel tems prenés-vous pour arriver à ce degré de sainteté? — Trois mois, du moins, s'il se peut. — Vous faites bien de dire *s'il se peut;* car autrement vous vous pourriés bien tromper. Ne voila pas de belles esperances? et neanmoins, nonobstant leur vanité, elles ne laissent pas de consoler beaucoup celles qui les ont; mais d'autant plus que cette esperance et vaine pretention leur apporte de joye au cœur à son avenement, et tandis qu'il y a lieu d'esperer, plus aussi la douleur des effets contraires cause de tristesse à ces esprits fervens, lors qu'ilz se voyent estre, non des saints, comme ilz pensoient, mais au contraire des creatures assez imparfaittes; car apres ils se decouragent en la poursuite de la perfection qui conduit à la sainteté. Patience, leur peut-on dire, ne vous hastés pas tant, commencés à bien vivre selon vostre vocation, marchés en la voye de vostre observance, doucement, simplement et humblement, puis confiés-vous en Dieu qui vous rendra saints quand il luy plaira. Mais il y a encore d'autres sagettes qui volent en plein jour, qui sont les vaines esperances que quelques-uns ont de recevoir tousjours durant le cours de cette vie mortelle, des consolations et suavités en l'oraison. Esperance

vaine et frivole à merveille! Comme si nostre perfection et nostre bonheur dependoit de cela. Hé! ne voyons-nous pas que nostre Seigneur ne les donne aux ames commençantes, que pour les amorcer et amadoüer, comme on fait aux petits enfans, ausquelz on donne du sucre pour les attirer, et qu'elles sont plutost marque de foiblesse que de perfection.

Et pour quatrieme document, saint Bernard remarque que ces negociations qui se font en la nuit, que le Psalmiste dit, que ceux qui seront armés de la verité ne craindront point, nous representent l'avarice et l'ambition, vices lesquels font leur trafic en la nuit; c'est à dire, à couvert, par dessous main et en cachette. Regardés les ambitieux : ilz n'ont garde de pourchasser les honneurs, les preeminences et les offices relevés tout à decouvert; ains ils marchent en la nuit (c'est à dire finement et en cachette), parce qu'ils craignent d'estre apperceus. Les avares temporels ne peuvent non plus dormir, d'autant qu'ilz sont tousjours apres à chercher quels moyens ils pourront tenir pour accroistre leurs biens et remplir leur bourse : or ce n'est pas des avares temporels que je veux parler maintenant, ains des avares spirituels. Et pour ce qui est de l'ambition, malheur à ceux qui cherchent d'estre eslevés en des charges ou superiorités, et les obtiennent par leurs poursuites, et embrassent par leur choix, car ils cherchent la tentation; c'est pourquoy ils sont en grand danger de perir en icelle, s'ils ne se convertissent, et n'usent apres avec humilité de ce qu'ils ont embrassé avec l'esprit et par l'esprit de vanité. Je ne parle pas de ceux qui y sont eslevés par la sousmission et obeyssance qu'ils doivent à Dieu et à leurs superieurs, mais de ceux qui y sont eslevés par leur election; car les autres n'ont rien à craindre, non plus que Joseph en la maison de Putiphar; car si bien ils sont au lieu de la tentation, ils ne periront point en icelle. Et il nous doit peu importer où nous soyons, pourveu que nous y soyons conduits, comme nostre Seigneur au desert,

par le saint Esprit; car cela estant, nous n'aurons rien à craindre.

Les avares spirituels sont ceux qui ne cessent jamais d'embrasser et rechercher beaucoup d'exercices pour parvenir plustost à la perfection, comme si la perfection consistoit en la multiplicité des actions que nous faysons, et non pas en la perfection avec laquelle nous les faysons. Cecy est une chose que j'ai desja dite fort souvent; mais on ne la sauroit trop dire : Dieu n'a pas mis nostre perfection en la multitude des choses que nous faysons pour luy plaire, ains seulement en la methode de les faire, methode qui n'est autre que de faire le peu que nous faysons, un chacun selon nostre vocation, en l'amour, par l'amour, et pour l'amour. Certes, l'on pourroit bien dire à ces avares spirituels ce que dit le Prophete aux avares temporels : Que veux-tu faire, ô pauvre homme? Tu veux maintenant avoir ce château, parce qu'il regarde le tien; et apres celuy-là, il s'en trouvera un autre qui l'avoisinera, et pource qu'il te sera commode, tu le voudras aussi avoir, et ainsi de l'un à l'autre. Quoi! veux-tu donc te rendre tout seul maistre de la terre? Ne veux-tu pas que personne y aye du bien que toy? Considerés, je vous prie, ces avares spirituels : ilz ne se contentent jamais des exercices qui leur sont prescripts. S'ils sont Chartreux : O Dieu! disent-ilz, c'est bien une sainte vie; mais ilz ne preschent point; il faut donc aller prescher. La vie des Peres Jesuites est de grande perfection; mais ilz n'ont pas le bien de la solitude, auquel on ressent tant de consolation. Et ainsi tous les autres Ordres de Religion sont bien bons; mais ilz n'ont pas tout ce qu'ilz cherchent, qui est, les exercices d'un chacun meslés et assemblés en un. Ilz sont tousjours en action pour inventer de nouveaux moyens pour assembler toute la sainteté des Saints en une sainteté qu'ilz voudroient avoir; et par ce moyen, ils ne sont jamais contens, d'autant qu'ils n'ont pas assez de force pour retenir tout ce qu'ils veulent

embrasser : car qui trop embrasse mal estraint. Ilz voudroient tousjours avoir la haire sur le dos, faire la discipline à tout propos, jeusner continuellement, prier tousjours les genoux nuds, vivre en solitude, et semblables; et si apres tout cela, ilz ne seroient pas contens. Hé quoi ! leur peut-on dire, ne voulés-vous pas qu'il y aye d'autres saints que vous? Contentés-vous de vostre sainteté, telle que vous la pouvés avoir, non pas en faysant un si grand amas d'exercices, mais en faysant bien, et le plus parfaittement qu'il se pourra, ceux ausquelz vostre vocation, et la condition en laquelle vous estes vous oblige. Certes, l'on ne peut assez dire combien cette varieté d'exercices apporte de retardement à nostre perfection, d'autant qu'elle nous oste la douce et tranquille attention que nous devons avoir de bien faire ce que nous faysons pour Dieu, ainsi que j'ay desja dit.

Le cinquieme document est tiré du mesme psalme, où le Prophete marque, que ceux qui sont armés ainsi que nous avons fait voir, ne craindront point l'esprit du midy, c'est à dire qui nous vient tenter en plein jour. Or je sçay bien comme saint Bernard explique ce passage; mais je le diray maintenant comme il fait à mon propos. Cet esprit qui marche en plein jour, est celuy qui nous attaque au plein midy des consolations interieures, lors que ce divin soleil de justice dardant amoureusement ses rayons sur nous, nous remplit le cœur d'une chaleur et d'une lumiere si aggreable, qu'il embrase nos ames d'un amour si tendre et si delectable, que nous mourons presque à toute autre chose pour mieux joüir de nostre bien-aymé; d'autant que ces divines lumieres ont tellement éclairé nostre cœur, qu'il voit tout à decouvert, ce luy semble, celuy du Sauveur, duquel distile goute à goute une liqueur si suave, et des parfums si odoriferans, que cela ne peut estre assez estimé ny desiré par cette sainte amante, qui languit toute de cet amour, et ne voudroit pas que personne vinst troubler son repos; repos lequel vient

enfin (souvent) à se terminer en une vaine complaisance qu'elle prend en iceluy, en admirant la bonté de Dieu, mais en elle, et non pas en Dieu; goustant les suavités de Dieu, mais en elle-mesme; aymant les consolations de Dieu, mais pour elle-mesme. La solitude luy est une chose grandement desirable, ce semble, en ce tems-là, pour joüir plus à souhait et sans divertissement quelconque, de la presence de Dieu, non pour la gloire de sa divine Majesté, ains pour la satisfaction qu'elle ressent en recevant les douces caresses et suavités qu'elle void provenir de ce cœur bien-aymé du Sauveur. Et voilà comme l'esprit du midy deçoit les ames, se transfigurant en ange de lumiere, pour les faire tresbucher et amuser autour des vaines consolations, suavités et complaisances, qu'elles prennent emmy ces tendretés et gousts spirituels. Ha! quiconque sera armé du bouclier de la foy, surmontera cet ennemy aussi genereusement que tous les autres, ainsi que l'asseure David.

Or je ne doute nullement qu'il ne s'en treuve plusieurs qui ne desirent plustost la fin de cet Evangile, que le commencement, où il est dit, que nostre Seigneur ayant surmonté son ennemy, et rejetté ses tentations, les anges luy apporterent à manger des viandes celestes. O Dieu! quel plaisir de se treuver avec nostre Seigneur en ce festin delicieux; mais soyons asseurés que nous ne serons jamais capables d'accompagner nostre cher Sauveur en ses consolations, ny d'estre appelés à son banquet celeste, si nous ne sommes compagnons de ses peines et de ses souffrances, suivant ce que dit saint Paul : *Scientes quod sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis*[1].

Il jeusna quarante jours, et les anges ne luy apporterent à manger qu'au bout de la quarantaine ; ces quarante jours, ainsi que nous disions tantost, representent la vie du Chrestien, et d'un chacun de nous. Ne desirons donc point ces di-

[1] II Cor., V.

vines consolations qu'au bout de nostre vie : mais taschons de nous tenir fermes pour resister aux rudes attaques de nos ennemis ; car indubitablement, vueillons-nous, ou non, nous serons tentés, et si nous ne combattons, nous ne serons point vainqueurs, et partant nous ne meriterons pas la couronne de l'immortelle gloire que Dieu nous prepare, si nous demeurons victorieux et triomphans. Ne craignons donc point la tentation, ny le tentateur : car si nous nous servons du bouclier de la foy et de l'armure de verité, il n'aura nul pouvoir sur nous, et nous ne craindrons point les trois craintes nocturnes dont nous avons parlé ; nous ne nous amuserons point aussi à ces vaines pretentions de vouloir estre des saints en trois mois; nous eviterons encore l'avarice spirituelle et l'ambition, qui apporte tant de detraquement au cœur, et de retardement à la perfection; l'esprit du midy n'aura nul pouvoir de nous faire descheoir de la ferme et invariable resolution que nous avons faite de servir Dieu genereusement, courageusement, et le plus parfaittement qu'il nous sera possible pendant cette vie mortelle, apres laquelle nous irons joüir eternellement de luy. Ainsi soit-il.

---

# SERMON

## POUR LE SECOND JEUDY DE CARESME[1].

*O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.* MATTH., XV.

O femme, que ta foy est grande! Il te soit fait comme tu veux.

Bien qu'en ce jour les predicateurs ayent accoustumé de prendre divers sujets pour loüer les vertus de la Cananée, mon dessein est de vous parler seulement de la foy, en vous monstrant quelles sont les conditions qui la rendent parfaitte, suivant ce que l'Evangeliste rapporte qui se passa entre nostre Seigneur et cette femme; et par ce moyen vous cognoistrez ce que c'est que la vraye foy; et quand nostre Seigneur dit, *O mulier, magna est fides tua*, ô femme, que ta foy est grande; si c'estoit que la foy de la Cananée fust plus grande que la nostre ; ô non certes, quant à l'objet, puisque la foy a pour objet toutes les verités revelées de Dieu et de l'Eglise, la foy n'estant autre chose qu'une adhesion que nostre entendement fait à ces verités, qu'il treuve belles et bonnes, et partant il vient à les croire, et la volonté à les aymer; car comme la bonté est l'objet de la volonté, la beauté l'est aussi de l'entendement; et ainsi, comme en nostre homme exterieur la bonté sensible est convoitée par nostre concupiscence, et la beauté corporelle par nos yeux, de mesme en est-il de l'homme interieur pour les verités de la foy, lesquelles estans bonnes, douces et veritables, elles viennent à estre aymées et affectionnées par la volonté, qui a pour son objet la bonté, et par l'entendement, à cause de la beauté qui se retreuve en icelles. Elles sont belles, parce

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Saincte Marie d'Annessy (Edit. de 1643).

qu'elles sont veritables : car la beauté n'est point sans la verité, ny la verité sans la beauté, et les beautés qui ne sont point veritables ne sont point belles, d'autant qu'elles sont fausses et mensongeres. C'est pourquoy les verités sont tousjours accompagnées de la beauté, parce qu'elles sont conformes à leurs principes.

Or les mysteres de la foy estans tres veritables, ils sont aymés à cause de leur beauté, qui est l'objet de l'entendement et mesme de la volonté; car bien que la volonté aye pour objet de son amour la bonté, si est-ce que l'entendement luy representant la beauté des verités des mysteres de la foy, elle vient à y decouvrir la bonté, et par consequent elle les ayme. Et c'est une chose tellement necessaire pour avoir une grande foy, que l'entendement vienne à cognoistre la beauté d'icelle, que pour cela lorsque nostre Seigneur veut attirer quelques creatures à la cognoissance de la verité, il decouvre premierement sa beauté à l'entendement, lequel en estant attiré et espris, vient à la communiquer à la volonté, et par l'amour que ces deux puissances portent aux verités connuës, il arrive que la personne quitte tout pour les croire et embrasser; ce qui se fait par forme d'abstraction. Vous voyés donc comme la foy n'est autre chose qu'une adhesion de l'entendement, et attache de la volonté aux verités des mysteres de nostre foy.

Mais la foy, quant à l'objet, ne peut pas estre plus grande aux uns qu'aux autres, ny moins aussi, quant à la quantité des choses qu'il faut croire ; car il faut que nous croyons tous une mesme chose, quant à l'objet et quant à la quantité, et tous sont esgaux en cecy, parce qu'il faut que tous les Chrestiens croyent toutes les verités de la foy, sans exception, tant celles que Dieu nous a revelées par luy-mesme dans l'Escriture, que celles qu'il nous a revelées par son Eglise; de sorte que celuy qui ne croit pas tous les mysteres de la foy, n'est pas catholique et n'entrera jamais en paradis. Et quand nostre Seigneur dit à la Cananée, *O mulier, magna*

*est fides tua*, ô femme, que ta foy est grande, ce n'estoit point qu'elle crust plus que ce que nous croyons, mais c'estoit à dire que sa foy estoit accompagnée de toutes les conditions requises pour cela, y ayant plusieurs choses qui rendent nostre foy plus grande ou plus petite. Et bien qu'il soit vray qu'il n'y a qu'une foy que tous les Chrestiens doivent avoir, neanmoins tous ne l'ont pas en mesme degré de perfection; ce que je vous veux faire entendre en vous parlant des vertus qui la doivent accompagner.

Premierement, il faut sçavoir que la foy est la base et le fondement de toutes les autres vertus chrestiennes, mais particulierement de l'esperance et de la charité : or quand je dis de la charité, cela se doit entendre de toutes les autres vertus qui la suivent et accompagnent, car quand la charité est unie et jointe avec la foy, elle la vivifie; c'est pourquoy l'on dit qu'il y a une foy morte, une foy mourante et une foy vivante. La foy morte est celle qui est separée de la charité, separation qui fait que l'on n'opere plus les œuvres conformes à la foy de laquelle on fait profession. Cette foy morte est celle qu'ont maintenant la pluspart des Chrestiens, lesquels croyent bien tous les mysteres de la foy, mais leur foy n'estant pas accompagnée de la charité, ilz ne font aucune bonne operation qui y soit conforme.

La foy mourante est celle qui n'est pas entierement separée de la charité, ce qui fait qu'elle produit encore quelques bonnes operations, mais rarement et foiblement; car il est impossible que la charité puisse estre dans une ame qui a la foy sans operer peu ou beaucoup, il faut necessairement qu'elle opere ou qu'elle perisse, ne pouvant subsister autrement. Et tout ainsi que l'ame ne sçauroit estre dans le corps sans faire des actions vitales, cela luy estant tout-à-fait impossible; de mesme la charité ne peut estre jointe à nostre foy, sans produire des œuvres qui luy soient conformes. Et partant si vous voulés cognoistre quelle est vostre foy, et si

elle est vivante, morte ou mourante, regardés vos œuvres et vos actions; car tout ainsi que nous voyons qu'une personne proche de la mort, n'agit plus que foiblement et lentement, à cause de la diminution de ses forces, de mesme fait la foy, à mesure qu'elle s'esloigne de la charité, en laquelle consiste sa force et sa vigueur. Et comme lorsqu'on void qu'une personne mourante n'a plus de mouvement, et ne respire plus, l'on cognoist qu'elle est morte, et que l'ame est separée de son corps, d'autant qu'elle ne fait plus d'actions vitales, ainsi en est-il de la foy quand elle n'opere plus de bonnes œuvres. Mais il faut neanmoins prendre garde que quand l'ame perd cette foy vivante, elle luy laisse quelquefois une certaine habitude au bien, laquelle provenant de la charité precedente, pourroit tromper et decevoir les ames qui tombent dans ce malheur, leur estant advis qu'elles ont encore cette foy vivante, à cause de quelque apparence de vertu qu'elle leur a laissée, et qui neanmoins n'en est plus que l'ombre. C'est pourquoy l'on peut tres à propos comparer cette foy morte à un arbre sec, lequel n'a point d'humeur vitale, et pource au printems, lorsque les autres arbres jettent des feüilles et des fleurs, celuy-cy n'en jette point, à cause qu'il n'a plus cette humeur vitale qu'ont ceux qui ne sont pas morts, ains seulement mortifiés, et bien qu'en hyver il soit selon l'apparence exterieure semblable aux autres arbres qui paroissent en ce tems comme morts, si est-ce que ceux-là en leur saison portent des feüilles, des fleurs et des fruicts, ce que ne fait jamais celuy qui est mort; c'est bien un arbre comme les autres, il est vray, mais c'est un arbre mort, lequel ne portera jamais ny feüilles, ny fleurs, ny fruits: de mesme la foy morte ressemble bien en l'apparence exterieure à la foy vivante, mais avec cette difference, que la foy morte ne porte point de fleurs, ny de fruits des bonnes œuvres, et que la foy vive en porte tousjours et en toute saison. C'est donc par les operations que fait la charité, que l'on connoist si la foy est vi-

vante, morte ou mourante; de maniere que quand elle n'a point de bonnes operations, nous disons qu'elle est morte, et lorsque ses operations sont petites, foibles et lentes, qu'elle est mourante. Mais comme il y a une foy morte, il faut aussi qu'il y ait une foy vivante qui soit contraire à la foy morte. O que cette foy vivante est excellente, mes cheres ames! car estant jointe et unie avec la charité, elle vivifie l'ame, et la rend ferme, forte et constante en la poursuite de la vertu, luy faysant faire plusieurs grandes et bonnes operations qui meritent qu'on la loüe, ainsi que nostre Seigneur fit celle de la Cananée, luy disant : *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis,* O femme, que ta foy est grande, te soit fait comme tu veux.

Or quand on dit que la foy est grande, il faut encore sçavoir que ce n'est pas en grandeur exterieure, car elle n'a point de forme ny de figure : mais on dit qu'elle est grande, tant à cause des bonnes œuvres qu'elle opere, que pour la multitude des vertus qui l'accompagnent par le moyen de la charité avec laquelle elle est unie, la charité estant comme une reyne qui combat pour la deffense et la conservation des verités de la foy; et en ce que les vertus luy obeyssent, elle monstre son excellence et sa grandeur. Car comme nous voyons que les roys ne sont pas grands, pour avoir beaucoup de provinces et grand nombre de vassaux sous leur puissance, si toutes ces provinces, c'est-à-dire leurs sujets, ne les ayment et ne leur obeyssent, parce que sans cela, quoy qu'ils eussent beaucoup de richesses, si leurs vassaux ne faysoient compte de leurs ordonnances ny de leurs loix, l'on ne diroit pas qu'ils sont grands roys, mais tres-petits; ainsi la grandeur de la foy unie à la charité, ne vient pas seulement de ce qu'elle est suivie de toutes les vertus, mais bien de ce qu'elle leur commande, et que toutes lui obeyssent et combattent pour elle, et selon son gré; et de là vient la multitude des bonnes operations que fait en nous cette foy vivante.

En second lieu, il y a une foy veillante qui depend encore de l'union que la foy a avec la charité, et laquelle est contraire à une certaine foy pesante, lethargique et endormie : or cette foy endormie est grandement differente de la veillante, d'autant qu'elle est fort lasche et tiede à s'appliquer à la consideration des mysteres de notre foy, ce qui est cause qu'elle ne penetre point ces verités, quoy qu'elle les voye et entende, parce qu'elle n'a pas les yeux tout à fait fermés, et qu'elle ne dort pas du tout, estant semblable à ces personnes qui sont tellement assoupies de sommeil, qu'encore qu'elles ayent les yeux ouverts, elles ne voyent quasi rien, et bien qu'elles entendent parler, elles ne sçauroient comprendre ce que l'on dit. Et d'où vient cela, sinon de ce qu'elles sont tellement appesanties et engourdies de sommeil, que leur esprit n'a pas la liberté de faire ces operations et fonctions ordinaires ? De mesme l'ame qui a cette foy dormante a bien les yeux ouverts, car elle croit les mysteres de la foy; elle entend bien aussi ce qu'on en dit, mais c'est avec une telle pesanteur et engourdissement d'esprit, que cela lui empesche de les comprendre et bien entendre.

L'on peut encore faire comparaison de ceux qui ont cette foy endormie, avec ces personnes qui ont l'esprit pensif et songeart; regardés-les, vous les verrés les yeux ouverts, il semble qu'ils pensent et soient attentifs à quelque chose, et neanmoins pour l'ordinaire ils ne sçauroient dire à quoy ils pensent : ainsi en est-il de ceux qui ont cette foy dormante; ils croyent bien tous les mysteres de notre foy en general, mais demandés-leur ce qu'ils signifient en particulier, ils n'en sçavent rien et n'en sçauroient rien dire; et leur foy estant ainsi endormie, elle est en grand danger d'estre assaillie et seduite par plusieurs ennemis, et de tomber en de perilleux precipices. Mais la foy veillante fait non seulement de bonnes operations comme la vivante, ains encore elle penetre et comprend les verités de la foy avec subtilité et

promptitude, parce qu'elle est active et diligente à rechercher et embrasser tout ce qui la peut agrandir, conserver et fortifier, estant toujours aux aguets pour descouvrir le bien et eviter le mal, afin de se garder de tout ce qui pourroit servir à sa ruine; et comme veillante, elle marche fermement et sans crainte de tomber en des precipices.

Cette foy veillante est accompagnée des quatre vertus cardinales, prudence, force, justice et temperance, desquelles elle se sert comme d'une cuirasse d'armes pour donner la fuite à ses ennemis, de maniere qu'elle demeure tousjours ferme, invincible et inesbranlable parmy leurs attaques. Sa force est si grande qu'elle ne redoute rien, d'autant que non seulement elle est forte, mais qu'elle cognoist sa force et sur quoy elle est appuyée, à sçavoir sur la verité mesme, qui est la chose la plus forte de toutes. Et quoy que nous ayons assez de force pour dominer sur tous les animaux et nous les assujettir; neanmoins, parce que nous ne cognoissons pas la force qui est en nous, cela fait que nous craignons et fuyons devant les bestes, comme foibles, coüards et peureux : ce qui ne procede d'autre chose, sinon de ce que nous ne cognoissons pas la force qui est en nous. Ce qui n'est pas ainsi de la foy : car elle cognoist sa force, et en quoy elle consiste; c'est pourquoy elle s'en sert aux occasions pour donner la fuite à ses ennemis, et de plus elle se sert de la prudence pour acquerir tout ce qui la peut fortifier et agrandir, ne se contentant pas seulement de croire toutes les verités qui ont esté revelées de Dieu et declarées par l'Eglise, lesquelles sont necessaires pour le salut; mais elle a encore une prudence qui la fait veiller continuellement, afin de penetrer et descouvrir tousjours de plus en plus la beauté et bonté des verités de la foy, pour d'icelles tirer le suc et la moüelle de laquelle elle se nourrit, se delecte, s'enrichit et s'agrandit. Or cette prudence ne ressemble pas à celle des mondains, qui ne leur sert que pour acquerir des biens, des honneurs

et telles autres choses qui les enrichissent et agrandissent devant les yeux des hommes, mais qui ne leur profitent de rien pour la vie eternelle. Fausse prudence certes que celle-cy; car, je vous prie, que me profitera ma prudence pour acquerir les villes, principautés et royaumes, si avec cela je suis damné : *Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur* [1]? Que me serviront ma vaillance et ma prudence, si je ne me sers d'icelles, que pour acquerir les choses transitoires de cette vie mortelle? Et quand bien je serois le plus vaillant et prudent homme du monde, si je ne me sers de ma vaillance et prudence pour acquerir la vie eternelle, cela n'est rien, d'autant que la prudence humaine ne nous apporte que du dommage, et nous voyons que la plus grande partie de nos maux ne proviennent pour l'ordinaire d'autre cause. Il y auroit beaucoup de choses à dire sur ce sujet; mais ne parlons à cette heure que de la prudence de la foy : car il la faut avoir pour estre bon chrestien, parce qu'elle nous fait eviter le mal et operer le bien.

Si vous croyés tout ce qu'il faut croire pour estre sauvés, vous le serés, dit S. Bernard. Cela s'entend, si vous joignés les œuvres à vostre foy, c'est à dire, si vous faites ce qu'elle vous enseigne qu'il faut faire pour avoir la vie eternelle. Mais, ô mondains, vous dirés qu'il ne se faut point mettre tant en peine, qu'il ne faut pas tant de choses pour se sauver, que Dieu se contente de peu, qu'il suffit de croire tous les mysteres de la foy, et garder les commandemens. O Dieu! que la misere humaine est grande! La prudence des mondains s'arreste là, et ne veut rien faire davantage que ce qui est necessaire pour avoir la vie eternelle, ny fuyr que ce qui lui peut causer la damnation, se contentant pour ce sujet de l'observance des commandemens : mais quelle gloire apres cela attendés-vous de Dieu? La vie eternelle. — Il est vray,

[1] S. Matth. XIX.

vous l'aurés, ce sera vostre recompense, mais avec cette condition, que vous serés declarés serviteurs inutiles, car vous ne travaillés pas pour Dieu, ains seulement pour vous-mesmes, puisque vostre prudence ne s'estend pas plus avant, que de faire ce que vous savés qui vous peut empescher de vous perdre. Vous n'estes pas de ces serviteurs veillans, qui ont tousjours l'œil ouvert sur les mains de leur maistre, pour se rendre soigneux et vigilans à faire tout ce qu'ils sçavent qui luy peut rendre leur service plus aggreable : *Oculi servorum in manibus dominorum suorum.* En quoy ils monstrent bien qu'ils ne travaillent pas pour eux, ains pour l'amour qu'ils lui portent, employant toute leur prudence à voir non seulement ce qu'ils doivent et sont obligés de faire, mais encore à decouvrir les desirs et intentions de leur maistre, pour les suyvre au plus pres qu'il leur sera possible, afin de lui aggréer davantage. Or ceux-cy sont des serviteurs fidelles qui auront la vie eternelle, mais avec une tres-grande gloire et suavité en la jouyssance de Dieu. Vous vous contentés, ames lasches et paresseuses, dit le grand S. Bernard, parlant aux mondains, de faire seulement les choses necessaires pour aller au ciel : vous y irés, mais apres cela vous serés toujours reputés des serviteurs inutiles.

Or la foy veillante, de laquelle je parle, n'en fait pas ainsi; car elle sert Dieu non en serviteur mercenaire, ou attaché à ses interests, mais en serviteur fidele; d'autant qu'elle employe toute sa force, prudence, justice et temperance, à faire tout ce qu'elle sait et peut cognoistre luy estre plus aggreable, ne se contentant pas seulement des choses necessaires au salut, ains elle embrasse amoureusement, recherche et fait fidelement tout ce qui la peut le plus approcher de son Dieu.

Outre ce que j'ay dit, il y a encore une troisiesme sorte de foy, qui est la foy attentive, laquelle est tres grande et excellente, et c'est celle qu'avait la Cananée; car la foy pour estre grande, doit estre non seulement vivante et veillante,

mais encore attentive, et par cette attention elle vient au plus haut point de sa perfection. Voyons un peu, je vous prie, mes cheres seurs, comme la foy de cette femme fut grande à cause de cette attention.

Nostre Seigneur passant sur les confins ou frontiere de Tyr et de Sidon, et ne voulant pas manifester sa gloire en ce lieu, se voulut retirer dans une maison, afin de n'estre point veu ou apperçeu, dautant que sa renommée alloit de jour en jour croissant, ce qui estoit cause qu'il estoit suivy d'une grande multitude de peuple, qui estoit attiré par les miracles qu'il operoit continuellement. Se voulant donc cacher, il entra dans une des maisons prochaines. Mais voicy une femme payenne qui estoit aux escoutes, et laquelle veilloit, prenant soigneusement garde quand nostre Seigneur, duquel elle croyoit tant de merveilles, passeroit; se tenant, selon que le rapporte S. Matthieu, en attention, pour luy demander la guerison de sa fille. C'est pourquoy lors que ce divin Sauveur passoit, ou qu'il fut entré en la maison, cela importe peu, elle vint lui presenter sa requeste, s'escriant : Jesus, Fils de David, ayés pitié de moy, ma fille est cruellement travaillée du diable : *Miserere mei, Domine, fili David, filia mea male à dæmonio vexatur.* Voyés un peu la grande foy de cette femme : elle demande seulement à nostre Seigneur qu'il aye pitié d'elle, et croit que s'il en a pitié, cela sera suffisant pour guerir et delivrer sa fille.

Or il est certain que cette foy de la Cananée n'eust point esté grande, si elle ne se fust renduë attentive à ce qu'elle avoit ouy dire de nostre Seigneur. Ceux qui le suivoient ou qui estoient és maisons prochaines de celle où il se retiroit, avoient sans doute bien veu ou entendu parler des merveilles qu'il faysoit, et des miracles qu'il operoit, par lesquels il confirmoit sa divine doctrine; ils avoient bien autant de foy que la Cananée, quant à son objet principal; car une grande partie d'iceux croyoient qu'il estoit le Messie : mais nean-

moins leur foy n'estoit pes si grande que celle de cette femme, parce qu'elle n'estoit pas attentive comme la sienne, d'autant qu'ils ne s'appliquoient pas à ce qu'ils voyoient ou entendoient dire de nostre Seigneur. Et cecy, nous le voyons communément parmy le vulgaire des hommes du monde.

Vous verrés des personnes qui se treuveront dans une compagnie en laquelle on s'entretiendra de bons discours et de choses saintes : un homme avaricieux les entendra bien ; mais au partir de là, demandés-lui ce qu'on y a dit, il n'en sçauroit dire un mot. Et pourquoy cela? parce qu'il n'estoit pas attentif à ce qui se disoit, dautant que son attention estoit dans son tresor. Un voluptueux en fera tout de mesme; car bien qu'il escoute, ce semble, ce que l'on dit, neanmoins il n'en sçauroit apres rien dire, parce qu'il estoit plus attentif à sa volupté, que non pas à ce qui se disoit. Mais s'il s'en treuve quelqu'un qui mette toute son attention à oüyr ce qui se dit, il rapportera fort bien ce qu'il aura entendu, dautant qu'il avoit mis son attention à cela. Hé! pourquoy voyons-nous, mes cheres ames, qu'on fait pour l'ordinaire si peu de profit des predications ou des mysteres qu'on nous explique et enseigne, ou de ceux mesme que nous meditons? c'est parce que la foy avec laquelle nous les entendons ou meditons, n'est pas attentive. Nous les croyons bien, mais non avec si grande fermeté que nous le devrions.

Or la foy de la Cananée n'estoit pas de la sorte. *O mulier, magna est fides tua :* ô femme, que ta foi est grande, non seulement à cause de cette attention avec laquelle tu crois tout ce qu'on dit de nostre Seigneur ; mais encore pour l'attention avec laquelle tu le prie, et luy presente ta requeste. O certes! il n'y a point de doute que l'attention que nous apportons pour entendre les mysteres de nostre foy, et celle avec laquelle nous les meditons en nos oraisons, ne la rendent plus grande. Mais, me dira quelqu'un, qu'est-ce que meditation et contemplation? Il semble que ces mots-là soient

venus de l'autre monde. — Je repons que meditation ou contemplation ne veut dire autre chose que prier ou faire orayson, et pourveu que la priere se fasse avec attention, c'est signe que l'on exerce la foy vive, veillante et attentive, comme la Cananée. Or cette foy ou priere attentive est suivie et accompagnée d'une grande varieté de vertus marquées en la sainte Escriture : mais parce qu'il y en a un nombre quasi innombrable, je me contenteray de toucher celles qui sont les plus propres et conformes à mon sujet, et lesquelles reluisent plus particulierement en la priere de la Cananée.

Les vertus donc desquelles cette femme accompagna la requeste qu'elle fit à nostre Seigneur, furent quatre, sçavoir, la confiance, la perseverance, la patience et l'humilité, sur chacune desquelles je diray un mot, dautant que je ne veux pas estre long.

Sa priere fut donc accompagnée de confiance, qui est l'une des principales vertus qui rend nos prieres grandes devant Dieu : Seigneur, dit cette femme, ayés pitié de moy, parce que ma fille est extremement tourmentée du diable, *Miserere mei, Domine, fili David, filia mea male à dæmonio vexatur*. Cecy est une phrase de la langue françoise, qui est comme si elle eust voulu dire : Cet esprit malin travaille continuellement, et pour ce ayés pitié de moi. Grande confiance certes que celle-cy, que si nostre Seigneur a pitié d'elle, sa fille sera guerie. En quoy elle monstre bien qu'elle ne doute point de son pouvoir, ny de son vouloir, en luy disant, Seigneur, ayés seulement pitié de moy. Je sçay bien, vouloit-elle dire, que vous estes si doux et benin à tous ceux qui ont recours à vous, que je ne fay nul doute, que vous priant d'avoir pitié de moy, vous ne l'ayés, et indubitablement ma fille sera guerie. Certes, le plus grand defaut que nous commettons en nos prieres, et en tout ce qui nous arrive, specialement en ce qui regarde les tribulations, est le manquement de confiance en Dieu;

ce qui est cause que nous ne meritons pas de recevoir le secours de sa bonté, tel que nous desirons, et que nous luy demandons par nos prieres.

Or cette confiance accompagne tousjours la foy attentive, laquelle est grande ou petite, selon la mesure d'icelle. Saint Pierre estant une fois descendu d'une nasselle [1], et cheminant sur les eaux par le commandement de son bon Maistre, voyant le vent fort qui s'eslevoit, il commença à craindre et à invoquer son secours, luy criant : Ha! Seigneur, sauvés-moi. Alors nostre Seigneur luy tendant la main, luy dit : O homme de petite foy, pourquoy as-tu douté? Comme luy voulant dire, ô Pierre, que ta foy est petite, d'autant qu'en cette occasion où tu la devois faire voir, tu manques de confiance; et parce que la confiance qui te reste est petite, ta foy l'est aussi. Mais la Cananée eut une grande confiance : ce qu'elle fit paroistre, quand elle fit sa priere parmi les bourasques et tempestes des contradictions, lesquelles ne furent point suffisantes de l'ebranler tant soit peu, ny faire entrer en defiance.

La priere de cette femme fut encore accompagnée de perseverance, par laquelle elle continua tousjours à crier : *Miserere mei, Domine, fili David;* Jesus, Fils de David, ayés pitié de moy. Mais ne disoit-elle autre chose? Non, elle n'avoit point d'autres paroles en la bouche que celles-cy, et persevera à s'en servir tout le temps qu'elle fut à crier après nostre Seigneur. O que c'est une grande vertu, mes cheres ames, que la perseverance! Si vous eussiés demandé à ce bon religieux de saint Pachome, qui estoit jardinier, s'il ne desiroit jamais faire autre chose que le jardin, et des nattes : Rien autre, eust-il dit; car bien que ce fust l'occupation qu'on luy avoit donnée dés qu'il entra au monastere, il ne prétendoit point neanmoins d'en avoir d'autre tout le reste de sa vie. Or je n'entends pas parler maintenant de la

[1] S. Matth. XIV.

perseverance finale que nous devons avoir pour estre sauvés, ains seulement de celle qui doit accompagner nos prieres par ce qu'il y a peu de personnes qui entendent bien en quoy elle consiste.

Par exemple, vous verrés des personnes qui ne font que commencer à prier et suivre nostre Seigneur, lesquelles demandent et veulent aussitost avoir des gousts et des consolations, et ne peuvent perseverer à la priere qu'à force de douceur et de suavité; et s'il leur arrive quelque degoust, et que Dieu leur retire ou leur soustraye la suavité ou facilité qu'elles avoient en leurs oraysons, elles se plaignent et s'affligent : Helas! disent-elles, c'est que je n'ay point d'humilité, et cela est cause que Dieu n'escoute point mes prieres, et ne me regarde point; car il ne regarde que les humbles : et par telles et semblables pensées elles se laissent aller à l'ennuy et au decouragement, d'autant qu'elles se lassent de prier avec ces degousts et decouragemens; et voudroient toujours avoir des tendretés, suavités et lumieres extraordinaires, pour satisfaire leur curiosité et amour propre; et si Dieu ne leur donne promptement ce qu'elles luy demandent, ou qu'il ne fasse pas semblant de les escouter, elles perdent courage, et ne peuvent perseverer à prier, et quelquesfois quittent tout là.

Mais la Cananée ne fit pas ainsi; car bien qu'elle vist que nostre Seigneur ne faisoit conte de sa priere, et qu'il ne luy respondoit rien, neanmoins elle perseveroit tousjours à crier apres luy : *Fili David, miserere mei,* Fils de David, ayés pitié de moy; tellement que les Apostres furent contraints de luy dire qu'il la congediast, parce qu'elle ne faysoit que crier apres eux : *Dimitte eam, quia clamat post nos.* Sur quoy quelques docteurs disent, que voyant que nostre Seigneur ne luy respondoit rien, elle s'adressa à ses Disciples, afin d'obtenir de luy par leur entremise ce qu'elle demandoit, et que ce fut pourquoy ilz luy dirent : Elle ne fait que

crier apres nous. Et d'autres disent qu'elle ne dit rien aux Apostres, ains qu'elle cria tousjours apres ce divin Sauveur; et bien qu'il fist la sourde oreille à tout cela, elle ne laissa pas neanmoins de continuer tousjours son oraison accoustumée, en quoy elle fit bien voir sa perseverance. Or ne pensés pas que ce soit une petite vertu, que de perseverer à faire tousjours une mesme priere.

Mais quelle est la priere ordinaire que nous devons faire? Nostre Seigneur nous l'a dictée de sa propre bouche, nous ordonnant de dire : *Pater noster qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum, etc.* [1]. Mais la recommencerons-nous tous les jours? N'en ferons-nous point d'autre? Non, nostre Seigneur ne nous a enjoint que celle-là. Ce n'est pas neanmoins que je veuille dire que ce soit mal fait de diversifier ses oraysons et meditations; car l'Eglise mesme nous l'enseigne, en la varieté des Offices qu'elle dit. Mais outre ces prieres, vous en ferés une qui sera quotidienne. Et quelle sera-t'elle ? Nostre Pere qui estes és cieux, vostre nom soit sanctifié. O que nous serions heureux, si nous accompagnions nos prieres de cette perseverance, et si lors que nous avons des degousts, des seicheresses, et que la suavité de l'orayson nous est soustraite, nous avions une egale fidelité à les continuer sans nous lasser, ny nous plaindre, ny rechercher la consolation, nous contentant, à l'exemple de la Cananée, de crier : *Miserere mei, Domine, fili David,* Fils de David, ayés pitié de moy, perseverant tousjours en cette priere !

Ciceron en quelque lieu de ses escrits, dit, qu'il n'y a rien qui ennuye tant le voyageur, qu'un long chemin quand il est plain, ou un court quand il est raboteux ou montueux. Il ne me souvient pas de ses mesmes termes; mais voicy pourtant ce qu'il veut dire, que c'est une chose bien difficile que la perseverance, et que le voyageur, quoy qu'il chemine par un beau et plain chemin, si est-ce que sa lon-

[1] S. Matth., VI; S. Luc, XI.

gueur l'inquiete et l'ennuye; car il prendroit bien plus de plaisir et de recreation, que le chemin fust diversifié de quelque vallée ou colline : comme aussi le chemin raboteux et montueux, quoy qu'il soit court, ennuye et lasse les pelerins, dautant qu'il faut tousjours faire une mesme chose. — Mais il est court.—Cela n'importe; ilz aymeroient mieux qu'il fust plus long, et qu'il eust quelque diversité. Et d'où vient cela, sinon de l'inconstance de l'esprit humain, qui ne veut point de perseverance en ce qu'il fait? C'est pourquoy les mondains qui suivent tous ces mouvemens, sçavent si bien diversifier les saisons par des passe-tems et recreations : ilz ne jouent pas tousjours un mesme jeu, parce qu'ilz s'en lasseroient, ains ilz les varient; car ilz font des ballets, des danses, des promenades, et autres telles badineries : en somme, ils diversifient les saisons d'une varieté d'actions, qui ne servent qu'à entretenir cette inconstance, à laquelle l'esprit humain est naturellement porté. C'est pourquoy la perseverance qu'on doit avoir en la Religion, pour ne faire tousjours que les mesmes choses, est estimée un martyre quotidien, dautant qu'il faut renoncer à ses inclinations, mortifier ses propres volontés, sans qu'il soit jamais permis de les suivre. N'est-ce pas une espece de martyre de vivre dans cet assujettissement, et de faire tousjours les mesmes exercices, sans avoir la liberté de les changer, de perseverer en la priere selon les heures marquées, soit que nous y ayons des consolations, ou des seicheresses?

Et si bien il nous semble que nostre Seigneur ne nous escoute pas, gardons-nous bien de nous descourager : car ce n'est pas pour cela qu'il nous veüille esconduire, mais c'est affin de nous faire jetter nos clameurs plus haut, pour nous faire apres davantage sentir la grandeur de sa misericorde, comme il fit à la Cananée; parce que c'est une chose certaine, que quand il nous soustrait en nos oraysons les douceurs et consolations, ce n'est pas pour nous esconduire ny descoura-

ger, ains pour nous exciter à nous approcher plus prés de sa bonté, et pour nous exercer à la perseverance, et tirer des preuves de nostre patience, qui fut la troisieme vertu qui accompagna la priere de la Cananée, dautant que nostre Seigneur voyant sa perseverance, voulut encore faire preuve de sa patience.

Or cette vertu de patience est tres-necessaire pour la perfection; car c'est par son moyen que nous conservons l'esgalité d'esprit parmy l'inesgalité des accidens de cette vie mortelle. Et pour y exercer cette femme, nostre Seigneur respondit une parolle, laquelle ce semble la devoit bien picquer : *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus;* Il n'est pas raisonnable, luy dit-il, que j'oste le pain de la main des enfans, pour le donner aux chiens. *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel;* Je ne suis envoyé, sinon aux brebis peries de la maison d'Israel. Hé! quoy donc, Seigneur, cette brebis, pour n'estre pas de la maison d'Israel, sera-t'elle perduë? N'estes-vous pas venu pour sauver tout le monde, et pour le peuple gentil, aussi bien que pour les Juifs? Ouy certes, c'est une chose indubitable, que nostre Seigneur estoit venu pour tous; cela est tout clair dans l'Escriture sainte : mais quand il dit, qu'il n'estoit venu sinon pour les brebis perduës de la maison d'Israël, il veut faire entendre qu'il estoit seulement promis aux Juifs; cela veut dire que c'estoit eux qui avoient receu les promesses de la venuë du Messie, et que c'estoit premierement et specialement pour eux qu'il operoit tant de merveilles, les enseignant de sa propre bouche, guerissant leurs malades de ses propres mains, conversant continuellement avec eux; et c'est pourquoy il dit, qu'il ne falloit pas oster le pain de la main des enfans, qui estoient les Juifs, pour le jetter aux chiens, c'est à dire au peuple gentil, lequel alors ne cognoissoit point Dieu. Ce qui est autant que s'il eust dit : Les faveurs que je fais aux Gentils pour lesquelz je ne

suis pas premierement envoyé, sont si petites et en si petit nombre, au regard de celles que je fais au peuple d'Israël, qu'ilz n'ont nul sujet d'en avoir de la jalousie.

Mais comment est-ce donc que se doit entendre ce qu'il dit, puisqu'il est venu pour les Gentils, aussi bien que pour les Juifs? C'est que comme il estoit venu pour marcher sur ses propres pieds parmi les enfans d'Israël, il devoit marcher par les pieds de ses Apostres parmi les Gentils; il devoit guerir leurs malades, non par ses propres mains, mais par celles des Apostres, et enfin chercher et ramener cette brebis esgarée parmi le troupeau, non par son labeur, mais par celuy des Apostres. Voilà pourquoy il dit à la Cananée ces paroles si rudes et piquantes, et qui sentent tant le mespris et le desdain de cette pauvre femme payenne.

Certes, l'on void ordinairement qu'il n'y a rien qui offence tant que les paroles piquantes, et qui sont dites pour mespriser ceux à qui on parle, specialement quand elles sont dites par des personnes de marque et d'authorité; et l'on a veu quelquesfois mourir des hommes de douleur et desplaisir, pour avoir receu des paroles de mespris de leur Prince, quoy qu'elles leur eussent esté dites par un mouvement de promptitude, ou surprise de quelque passion. Mais cette femme entendant celle que luy disoit nostre Seigneur, n'entra point en impatience, ny ne s'en attrista, ny offença nullement; ains en s'humiliant et se prosternant à ses pieds, luy respondit : *Etiam, Domine;* il est vray, Seigneur, que je ne suis qu'une chienne, je le confesse; mais permettés-moi de vous dire, que les chiens suivent leur maistre, et se nourrissent des miettes qui tombent sous leur table : *Nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa Dominorum suorum.* Ce qu'elle dit avec une tres-grande humilité, qui fut la quatrieme vertu laquelle accompagna sa foy et sa priere : humilité qui pleut tant à nostre Seigneur, qu'il luy accorda tout ce qu'elle demandoit, luy disant : *O mulier,*

*magna est fides tua, fiat tibi sicut vis;* ô femme, que ta foy est grande! qu'il te soit fait comme tu veux. Car bien que toutes les vertus soient tres-aggreables à Dieu, toutesfois l'humilité lui plaist par dessus toutes les autres, et semble qu'il ne luy puisse rien refuser. O que cette femme fit bien voir qu'elle estoit veritablement humble, en confessant qu'elle n'estoit qu'une chienne, et que comme telle elle ne demandoit pas les faveurs particulieres aux Juifs, qui estoient les enfans de Dieu, ains seulement de ramasser les miettes qui tomboient sous sa table, en quoy elle fit paroistre qu'elle estoit bien fondée en cette vertu.

Il se treuve souvent des personnes qui disent qu'ilz ne sont rien, qu'ilz ne sont qu'abjection, misere et imperfection, et le monde est tout plein de telles humilités; ce qui n'est rien moins que la vraye humilité, dautant qu'ilz ne sçauroient souffrir qu'on leur die la moindre petite parolle de mesestime, que tout aussitost ils ne s'en picquent; et si vous recognoissés en eux quelque imperfection, gardés-vous bien de le leur dire, car ilz s'en offenceront. Mais la Cananée non seulement ne s'offença pas de se voir appelée chienne par nostre Seigneur, mais elle crut et confessa qu'elle estoit telle, et que comme telle elle ne luy demandoit que ce qui appartenoit aux chiens; en quoy elle fit paroistre une admirable humilité, laquelle merita d'estre loüée de la bouche de nostre Seigneur mesme, qui luy respondit : *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis;* O femme, que ta foy est grande! te soit fait comme tu veux; et par cette loüange qu'il donna à la grandeur de sa foy, il loüa aussi toutes ses autres vertus qui l'accompagnoient.

Finissons; c'est assez parlé sur ce sujet; et taschons, mes cheres ames, à l'exemple de la Cananée, d'avoir une grande foy; vivifions-la par le moyen de la charité, et par la pratique des bonnes œuvres faites en charité; veillons soigneusement à la conserver et augmenter, tant par les considera-

tions attentives des mysteres qu'elle nous enseigne, que par l'exercice des vertus dont nous avons parlé, et particulierement de l'humilité, qui est celle, comme je vous ay montré, par laquelle la Cananée a obtenu de nostre Seigneur tout ce qu'elle luy demandoit, à ce que perseverant tousjours à crier apres nostre Sauveur : Fils de David, ayés pitié de moy, *Miserere mei, Domine, fili David,* il nous die à la fin de nos jours : Soit fait comme tu le veux, et à cause de la grandeur de ta foy, viens joüyr de l'Eternité, au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARESME.

### DE LA TRANSFIGURATION DE NOSTRE SEIGNEUR [1].

*Scio hominem in Christo, sive in corpore, sive extra corpus nescio, Deus scit, raptum hujusmodi ad tertium cœlum, et audivit arcana verba quæ non licet homini loqui.* II Corinth., XII.

Dieu seul sait si ce fut en corps ou en esprit que je fus enlevé jusqu'au troisieme ciel, où je vis et entendis des choses qu'il ne convient point à l'homme de raconter.

Le grand apostre S. Paul ayant esté ravy et eslevé jusques au troisiesme ciel, hors de son corps ou en son corps, ne sçachant lequel, dit qu'il n'est nullement loisible, ny possible à l'homme, de dire et raconter ce qu'il vid, et les merveilles admirables qu'il apprit, et qui luy furent monstrées en son ravissement.

Or si celuy qui les a veuës n'en peut parler, et ayant esté ravy jusques au troisiesme ciel, n'en ose dire mot, beaucoup moins nous autres qui n'avons esté eslevés ny au premier, ny au second, ny au troisiesme ciel, oserons-nous entreprendre d'en parler. Mais puisque le discours que nous devons faire aujourd'huy, selon l'Evangile, est de la felicité eternelle, avant toute autre chose, afin de vous faire mieux entendre ce que je diray, il faut que je vous represente une similitude.

S. Gregoire le Grand voulant traiter en ses Dialogues des choses merveilleuses de l'autre monde, dit ces parolles : Imaginés-vous, de grace, de voir une femme laquelle estant enceinte, est mise dans une prison obscure jusques à son accouchement, et mesme y accouche, apres quoy elle est

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641).

condamnée d'y passer le reste de ses jours, et d'y eslever son enfant. Cet enfant estant desja un peu grand, et sa mere le voulant instruire, s'il faut ainsi dire, des choses de l'autre monde, dautant qu'ayant tousjours vescu dans cette continuelle obscurité, il n'a nulle cognoissance de la clarté du soleil, de la beauté des estoilles, ny de l'amenité des campagnes, et luy voulant faire comprendre toutes ces choses, luy monstre une lampe, ou quelque petite lumiere d'une chandelle, par le moyen de laquelle elle tasche autant qu'elle peut, de faire comprendre à cet enfant la beauté d'un jour bien esclairé, luy disant : Mon enfant, le soleil, la lune et les estoilles sont ainsi faites, et respandent une grande clarté. Mais c'est en vain; car l'enfant ne peut nullement comprendre ny entendre ces choses, n'ayant point eu l'experience de la clarté dont sa mere luy parle. Apres quoy cette pauvre mere luy voulant faire comprendre l'amenité des collines chargées d'une grande diversité de fruits, d'oranges, de citrons, de poires, de pommes, et semblables, l'enfant ne sçait ce que c'est que tout cela, ny comme ces choses peuvent estre : et bien que sa mere ait en main quelques feüilles de ces arbres, et qu'elle luy die : Mon enfant, ces arbres sont chargés de telles feüilles; et luy monstrant une pomme, ou orange : Ils sont encore chargés de tels fruits; ne sont-ils pas beaux et aggreables à voir? l'enfant neanmoins demeure tousjours dans son ignorance, dautant qu'il ne peut comprendre en son esprit ce que sa mere luy enseigne, tout cela n'estant rien au prix de ce qui est en verité.

De mesme en est-il, mes cheres ames, des choses que nous pourrions dire de la grandeur et felicité eternelle, et de la beauté et amenité dont le ciel est remply ; car il y a encore plus de proportion de la lumiere d'une lampe avec la lumiere et clarté de ce grand luminaire qui nous esclaire, et plus de rapport entre la beauté tant de la feüille, que du fruit d'un arbre, et l'arbre mesme, chargé de feüilles et de fruits tout

ensemble ; et entre tout ce que cet enfant comprend de ce que sa mere luy dit, et la verité de ces mesmes choses , que non pas entre la lumiere du soleil, et la clarté dont jouyssent les bienheureux en la gloire; ou entre la beauté d'une prairie diaprée de fleurs au printemps, et les beautés de ces campagnes celestes, et encore entre l'amenité de nos collines chargées de fruits , et l'amenité de la felicité eternelle.

Or bien que cela soit ainsi, nous ne devons pas laisser d'en dire quelque chose, estant neanmoins tres-asseurés de cette verité, que tout ce que nous en dirons ou pourrions dire n'est rien au prix de ce qui est en verité. Ayant desja plusieurs fois presché, et mesme en ce lieu, et sur l'Evangile de ce jour, et de ce sujet, j'ay pensé que je devois traiter d'un point duquel je ne vous eusse point encore parlé; mais avant que de le vous proposer, il est necessaire que je leve de vos esprits quelques difficultés qui vous pourroient empescher de bien entendre ce que je diray par apres de la felicité eternelle; ce que je feray d'autant plus volontiers, que je desire que ce discours soit bien masché, consideré, et compris de vos esprits.

La premiere difficulté qu'il nous faut esclaircir, est, sçavoir si les ames bienheureuses estant separées de leurs corps, peuvent entendre, voir, oüyr, considerer, et avoir les fonctions de l'esprit aussi libres, que si elles estoient unies avec leurs corps. Et pour vous le montrer je vous representeray l'histoire de S. Augustin, qui n'est pas un autheur auquel il ne faille adjouster foy. Il rapporte donc qu'il avoit connu un medecin à Carthage, lequel estoit fort fameux, tant à Rome qu'en cette ville, qui estoit tres-excellent en l'art de medecine, et aussi grand homme de bien, faysant beaucoup de charités en servant les pauvres gratis; et cette charité qu'il exerçoit ainsi, fut cause que Dieu le tira d'une erreur en laquelle il estoit tombé estant encore jeune : car Dieu favorise tousjours ceux qui ayment le prochain, et qui pratiquent la charité envers luy. Il n'y a rien qui attire tant sa

misericorde sur nous que cela, dautant qu'il a dit que c'est son commandement : *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos* [1]; c'est à dire, le sien le plus chery et le plus aymé ; et apres celuy de l'amour de Dieu il n'y en a point de plus grand. S. Augustin dit donc que ce medecin luy avoit raconté, qu'estant encore jeune, il commença à douter que l'ame estant separée de son corps, pût voir, ouïr, ou comprendre aucune chose : or estant en cette erreur, il s'endormit un jour ; et pendant son sommeil, il luy apparut un beau jeune homme, qui luy dit : Suis-moy ; ce que le medecin fit, et il le mena en une grande et spacieuse campagne, où d'un costé il luy fit voir des merveilles incomparables, et de l'autre il luy fit entendre un concert de musique grandement delectable, dont le medecin s'esmerveilla : et quelque temps apres, ce mesme jeune homme luy apparut derechef, et luy dit : Me reconnois-tu bien ? Le medecin respondit qu'il le recognoissoit fort bien, et que c'estoit luy qui l'avoit mené en cette campagne, où il luy avoit fait entendre un concert de musique tres-aggreable. Mais comment me peux-tu voir et cognoistre (dit le jeune homme) ? où sont tes yeux ? Mes yeux, respondit le medecin, sont en mon corps. — Et où est ton corps ? — Mon corps est couché dans mon lict. — Et tes yeux sont-ils fermés ou ouverts ? — Ils sont fermés. — S'ils sont fermés, comment peuvent-ils voir? Confesse donc maintenant, puisque tu me reconnois, et que tu me vois fort bien, tes yeux estans fermés, et que tu as oüy la musique tes sens estans endormis, que les fonctions de l'esprit ne dependent pas des sens corporels ; et qu'estant l'ame separée du corps, elle ne laissera pas de voir, oüyr, considerer et entendre tres-parfaittement. Puis le songe prit fin, et ce jeune homme laissa le medecin, lequel ne douta jamais plus de cette verité. Ainsi le rapporte S. Augustin, lequel ayant dit que le medecin luy raconta qu'il avoit en-

[1] S. Jean, XV.

tendu cette musique qui se chantoit à son costé droit, estant en cette campagne, dont nous avons parlé. Mais certes, dit-il, je ne me ressouviens pas de ce qu'il avoit veu du costé gauche.

En quoy nous remarquons que ce glorieux Saint estoit extrémement exact à ne rien dire, que ce qu'il sçavoit asseurément estre de la verité de cette histoire. Apres laquelle nous ne devons plus admettre cette difficulté en nos esprits, que nos ames n'ayent une pleine et absoluë liberté d'exercer toutes leurs fonctions et leurs actions, bien qu'elles soient separées de leur corps : par exemple, nostre entendement verra, considerera et entendra, non seulement une chose à la fois, mais plusieurs ensemble; nous aurons plusieurs attentions, sans que l'une empesche l'autre. En ce monde nous ne pouvons pas faire cela; car quiconque veut penser à plus d'une chose à la fois, et en mesme tems, il a tousjours moins d'attention à chaque chose, et son attention sur chacune est moins parfaite.

Tout de mesme en est-il de la memoire. Nostre memoire nous fournira plusieurs souvenirs ensemble, sans que l'un empesche aucunement l'autre. Nostre volonté voudra aussi plusieurs choses, et aura beaucoup de divers vouloirs, sans que ces divers vouloirs soient cause qu'elle les veüille ou affectionne moins; ce qui ne se peut faire en cette vie, tandis que nostre ame reside dans le corps à guise d'une prison, dautant que nostre memoire n'a pas une si pleine liberté de faire ses fonctions, qu'elle puisse avoir plusieurs souvenirs à la fois, sans que l'un empesche l'autre : nostre volonté de mesme affectionne moins fort quand elle ayme plusieurs choses à la fois; ses desirs et ses vouloirs sont ardens et violens quand elle en a plusieurs. Mais pourquoy nous arrester davantage sur cette premiere difficulté, puisque tous les Philosophes et les Theologiens tiennent que les ames agissent hors de leurs corps [1] ?

[1] Platon, en son Gorgias et ailleurs: Aristote, liv II de la Gen. des Act., c. III.

La seconde difficulté que je veux eclaircir, est touchant l'opinion que plusieurs ont, que les bienheureux qui sont en la Hierusalem celeste, sont tellement enyvrés de l'abondance des divines consolations, que cela leur oste la liberté de l'esprit pour agir; c'est à dire, que cet enyvrement leur oste le pouvoir de faire aucune action, pensans que ce soit la mesme chose de cette felicité, que des consolations que l'on reçoit quelquesfois en terre, lesquelles font entrer les personnes en un certain endormissement d'esprit si grand, qu'il ne leur est pas possible, pour un temps, de se mouvoir, ny comprendre mesme le lieu où ils sont, ainsi que le tesmoigne le prophete David, par ces paroles du Psalme CXXV: *In convertendo Dominus captivitatem Sion, facti sumus sicut consolati.* Nous avons esté faits, dit-il, comme consolés; ou bien selon le texte Hebreu et la version des Septante, comme endormis, lorsque le Seigneur nous a retirés de la captivité.

Mais il n'en sera pas ainsi en la gloire eternelle; car l'abondance des divines consolations n'ostera pas à nos esprits la liberté de faire leurs actions et leurs mouvemens. La tranquillité est l'excellence de nostre action; or dans le ciel la multitude ou varieté de nos actions n'empeschera point leur tranquillité, ains la perfectionera de telle sorte qu'elles ne s'empescheront, ny ne se nuïront point l'une à l'autre, ains au contraire elles s'entr'aideront merveilleusement à continuer leurs exercices pour la gloire et le pur amour de Dieu, qui les rendra capables de subsister l'une avec l'autre.

Or ne croyés donc pas, mes cheres Ames, que nostre esprit soit rendu stupide et endormy en l'abondance de la jouïssance du bonheur eternel; au contraire, il sera grandement prompt, reveillé et agile en ses operations; et si bien il est dit que nostre Seigneur enyvre ses bien-aymés, leur disant ces amoureuses parolles du Cantique : *Comedite amici, bibite, et*

*inebriamini charissimi*[1]; Beuvés, mes amis, enyvrés-vous, mes tres-chers : cet enyvrement ne rendra pas l'ame moins capable de voir, considerer, entendre, et faire, ainsi que nous avons dit, ses mouvemens, selon que l'amour de son bien-aymé luy suggerera; ains cela l'esmouvera tousjours davantage à redoubler ses eslans amoureux, comme estant tousjours plus enflammée de nouvelles ardeurs envers luy.

La troisieme difficulté que je veux arracher de vos esprits, est, qu'il ne faut pas penser que nous soyons sujets aux distractions, estans en la gloire eternelle, comme nous sommes tandis que nous vivons en cette vie mortelle. La raison de cecy est, que nous pourrons avoir, ainsi que nous avons dit, plusieurs et diverses attentions en mesme tems, sans que l'une nuise à l'autre, ains elles se perfectionneront l'une l'autre; si que la multiplicité des motifs que nous aurons, et la varieté des sujets que nous considererons en nostre entendement, et des souvenirs que nous aurons en nostre memoire, et encore des desirs que nous aurons en nostre volonté, ne feront nullement que l'un empesche l'autre, ny que l'un soit mieux compris que l'autre. Et pourquoy cela? Non pour autre raison, mes cheres Seurs, sinon parce que tout est parfait et consommé dans le ciel, et en la beatitude eternelle.

Or cela estant donc ainsi, que dirons-nous maintenant? ains que ne dirons-nous pas de cette beatitude? Ce mot de beatitude ou felicité fait assés entendre ce que c'est; car cela nous signifie que c'est un lieu plein de toute consolation, et auquel toutes sortes de bonheur et de benedictions sont comprises et se retreuvent ensemble; si que l'on peut dire veritablement, que c'est un estat parfait par le rassemblement de tous les biens : *Beatitudo est status omnium bonorum aggregatione perfectus.*

Si l'on estime en ce monde un homme bienheureux, qui peut avoir plusieurs attentions à la fois, ainsi que le tesmoi-

[1] Cant. V.

gnent les loüanges que les poëtes ont données à celuy qui pouvoit estre attentif à sept choses en mesme tems, et à ce valeureux Capitaine, de ce qu'il cognoissoit cent cinquante mille soldats qu'il avoit sous sa charge, un chacun par leur nom propre; combien plus nos esprits seront estimés bienheureux en cette beatitude, où ils pourront avoir plusieurs attentions à la fois, sans que l'une empesche l'autre. Mais, mon Dieu, que pourrions-nous dire de cette indicible felicité, qui est eternelle, sans fin, invariable, constante, permanente, et pour dire comme les anciens François, sempiternelle?

Je ne veux pas, mes cheres Ames, vous parler de la felicité que les bienheureux ont en la claire veuë de la face de Dieu et de son essence; car cela regarde la felicité essentielle, de laquelle je ne veux pas parler maintenant, sinon que j'en die quelque mot sur la fin. Je ne parleray pas non plus de l'eternité de cette gloire; mais je traiteray seulement d'un poinct qui regarde une certaine gloire accidentelle, que les bienheureux reçoivent en la conversation qu'ils ont par ensemble. O quelle aggreable conversation est celle dont ilz jouyssent! Mais avec qui conversent-ilz? Avec trois sortes de personnes : premierement avec eux-mesmes; secondement avec les anges, archanges, cherubins, les saints apostres, les martyrs, les confesseurs, les saintes vierges, et avec la Vierge glorieuse, nostre Dame et Maistresse, avec la tres-sainte humanité de nostre Seigneur, et enfin avec la tres-adorable Trinité, le Pere, le Fils, et le saint Esprit.

Or, mes cheres Sœurs, il faut que vous sçachiés que tous les bienheureux se cognoistront les uns les autres, un chacun par leur nom, ainsi que nous le fait entendre l'Evangile de ce jour, lequel nous fait voir nostre Seigneur sur le mont de Tabor, accompagné de saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, en la presence desquels, comme ils le regardoient qui prioit et estoit en orayson, il se transfigura, laissant res-

pandre sur son corps une petite partie de la gloire dont il jouyssoit continuellement en son ame, dés l'instant de sa glorieuse Conception és entrailles de nostre Dame; gloire qu'il retenoit, par un continuel miracle, resserrée et couverte dans la supréme partie de son ame. Les Apostres virent donc alors la face de nostre Seigneur plus reluisante et esclatante que le soleil, et mesme cette clarté et cette gloire fut respanduë jusques sur ses habits : pour nous monstrer qu'il n'estoit pas si chiche de sa gloire, qu'il n'en fist part à ses vestemens, et mesme à ce qui estoit autour de luy, voulant nous faire voir un petit eschantillon de la felicité eternelle, et une goute de cet ocean et de cette mer incomparable de la gloire, pour nous faire desirer la piece tout entiere. Ce que le bon saint Pierre, qui parloit pour tous, comme devant estre le chef des autres, ayant remarqué : O Seigneur! qu'il est bon d'estre icy, dit-il, tout esmeu de joye et de consolation : *Domine, bonum est nos hic esse*[1]. J'ay bien veu, vouloit-il dire, beaucoup de belles choses ; mais il n'y a rien de si desirable que d'estre icy. Il vid encore Moyse et Elie, qu'il n'avoit jamais veus, lesquels il cognut fort bien : l'un ayant pris son corps, ou bien un autre formé de l'air, et l'autre estant en son mesme corps, auquel il fut enlevé dans le chariot de feu, et tous deux s'entretenoient avec nostre Seigneur de l'excés qui devoit arriver en Hierusalem, excés qui n'estoit autre sinon la mort que ce divin Sauveur devoit souffrir par l'excés de son amour pour nostre salut. Et soudain apres cet entretien, les Apostres entendirent la voix du Pere Eternel, disant : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui, ipsum audite*[2]; c'est icy mon Fils bien aymé, auquel j'ay pris mon bon plaisir, escoutés-le. Vous voyés donc bien par ce que je viens de dire, que nous nous recognoistrons tous les uns les autres en la felicité eternelle, puis qu'en ce petit eschantillon que N. Seigneur en voulut monstrer sur

[1] S. Matth., XVII. — [2] Liv. IV des Roys, ch. II.

cette montagne à ses Apostres, il voulut qu'ils connussent Moyse et Elie, qu'ils n'avoient jamais veus.

Si cela est ainsi, comme il est vray qu'il est, ô mon Dieu! quel contentement recevrons-nous en voyant ceux que nous aurons si cherement aimés en cette vie? Ouy, mesme nous cognoistrons les nouveaux Chrestiens qui se convertissent maintenant à nostre sainte foy, aux Indes, au Japon et aux Antipodes, et les amitiés saintes, comme elles auront esté commencées en cette vie, elles se continueront en l'autre eternellement.

Nous aymerons des personnes particulierement; mais ces amitiés particulieres n'engendreront point de partialités; car toutes nos amitiés prendront leur source de la charité de Dieu, qui les conduisant toutes, fera que nous aymerons un chacun des bienheureux de ce pur amour dont nous sommes aymés de sa divine bonté.

O Dieu! quelle consolation recevrons-nous en cette conversation celeste que nous aurons les uns avec les autres! Là nos bons anges nous apporteront une consolation plus grande qu'il ne se peut dire ny penser, quand ils se feront connoistre à nous, et qu'ils nous representeront si amoureusement le soin qu'ils ont eu de nostre salut durant le cours de nostre vie mortelle, nous ressouvenant des saintes inspirations qu'ils nous ont apportées, comme un lait sacré qu'ils alloient puiser dans les mammelles de la divine bonté, pour nous attirer à la recherche de ses divines suavités dont alors nous serons jouyssans. Ne vous ressouvient-il point, nous diront-ils, d'une telle inspiration que je vous apportay en tel tems, lisant un tel livre, ou escoutant un tel sermon, ou bien regardant une telle image, comme de sainte Marie Egyptienne, inspiration qui vous incita à vous convertir à N. Seigneur, et qui fut le sujet de vostre predestination? O Dieu! nos cœurs ne se fondront-ils pas d'un contentement indicible en entendant ces parolles?

Un chacun des bienheureux aura un entretien particulier, selon leur rang et dignité. Vostre bienheureux pere saint Augustin, mes cheres Sœurs, (je me plais à parler de luy, car je sçay que le souvenir vous en est aggreable), fit un jour un souhait de voir Hierusalem en son triomphe glorieux, saint Paul preschant, et nostre Seigneur allant parmi le peuple, guerissant les malades, et faysant des miracles. O Dieu! mes cheres Seurs, quelles consolations à ce grand Saint, voyant la Hierusalem celeste en son divin triomphe; le grand Apostre saint Paul (je ne dis pas grand de corps, car il estoit petit, mais grand en eloquence et sainteté) preschant et entonnant, avec une melodie nompareille, les loüanges qu'il donnera eternellement à la divine majesté dans le ciel! Mais quel excés de consolation pour saint Augustin, de voir faire le miracle perpetuel de la felicité des bienheureux par nostre Seigneur, la mort duquel nous l'a acquise! Imaginés-vous, de grace, le gracieux entretien que ces deux saints auront l'un avec l'autre : saint Paul disant à saint Augustin : Mon cher Pere, ne vous ressouvenés-vous pas qu'en lisant mon Epistre, vous fustes touché d'une telle inspiration qui vous solicita de vous convertir; inspiration que j'avois obtenuë de la misericorde de nostre bon Dieu, par la priere que je faisois pour vous en mesme tems que vous lisiez ce que j'avois escrit? Cela, mes cheres Seurs, ne causera-t-il pas une douceur admirable au cœur de ce saint Pere? Faites derechef, je vous prie, une imagination, que nostre Dame, sainte Magdelene, sainte Marthe, saint Estienne et les Apostres fussent veus l'espace d'un an, comme d'un grand jubilé, en Hierusalem; quelle d'entre vous autres, je vous prie, voudroit demeurer icy? Pour moy, je pense que nous nous embarquerions tous, et nous exposerions à tous les perils et hazards qui se pourroient rencontrer d'icy là, pour avoir cette grace de voir nostre glorieuse Dame et Maistresse, la Magdelene, Marie Salomé, et les autres qui s'y

trouveroient; puisque nos pelerins encourent bien tant de hasards, et se mettent en tant de perils, pour aller seulement reverer les lieux où ces saintes personnes ont posé leurs benits pieds.

Si cela est ainsi, ô Dieu! quelle consolation recevrons-nous estans au ciel, où nous verrons cette beniste face de nostre Dame toute flamboyante de l'amour de Dieu? Et si sainte Elizabeth demeura si transportée d'aise et de contentement, quand au jour qu'elle la visita, elle luy ouït entonner ce divin cantique : *Magnificat anima mea Dominum* [1], combien nos cœurs et nos esprits tressailliront-ils d'un contentement inexplicable, lors qu'ils entendront entonner par cette Chanteresse sacrée le Cantique de l'Amour eternel! ô quelle douce melodie! sans doute nous pasmerons et entrerons en des ravissemens inconcevables, lesquels ne nous osteront pas pourtant l'usage de la raison, ny les fonctions de nos puissances, qui s'establiront merveilleusement par ce divin rencontre que nous ferons de nostre Dame, pour mieux et plus parfaittement loüer et glorifier Dieu, qui luy a fait tant de graces, et à nous, nous faisant celle de converser familierement avec elle.

Mais, s'il est ainsi que vous dites, que nous nous entretiendrons et converserons avec tous ceux qui seront en cette Hierusalem celeste, qu'est-ce que nous dirons? de quoy parlerons-nous? quel sera le sujet de nostre entretien? — O Dieu! mes cheres Seurs, quel sujet? Celuy de la misericorde que Dieu nous a faite icy bas, par laquelle il nous a rendus capables d'entrer en la jouïssance de cette felicité bienheureuse, en laquelle l'ame n'aura plus rien à desirer. Car en ce mot de felicité sont compris, comme nous avons dit, toutes sortes de biens, lesquels ne sont pourtant qu'un seul bien, qui est la jouïssance de Dieu. C'est ce seul bien que la divine amante du Cantique des Cantiques demandoit

[1] S. Luc, I.

si instamment à son Bien-Aymé (observant en cela, comme estant tres prudente, le dire du Sage, qu'il faut penser à la fin premier qu'à l'œuvre) : *Osculetur me osculo oris sui*[1] : Donnés-moy, luy dit-elle, ô mon cher Bien-Aymé, un baiser de vostre bouche. Baiser lequel, ainsi que je diray bien-tost, n'est autre chose que cette felicité bienheureuse.

Mais de quoy traitterons-nous encore en nostre conversation ? De la mort et passion de nostre Seigneur. Ne l'apprenons-nous pas en la Transfiguration, où il ne se parla de rien tant que de l'excés qu'il devoit souffrir en Hierusalem; excés qui, comme j'ay dit, n'estoit autre que la mort de ce divin Sauveur. O! si nous pouvions en quelque façon comprendre quelque chose de la consolation que les bienheureux auront en parlant de cette mort, combien nos ames se delecteroient-elles d'y penser !

Passons plus outre, je vous prie, et disons quelque chose de l'honneur et de la grace que nous aurons de converser mesme avec nostre Seigneur humanisé. O! c'est icy sans doute que nostre felicité prendra un accroissement indicible. Que ferons-nous, cheres ames; ains que deviendrons-nous, je vous prie, quand nous verrons ce cœur tres-adorable et tres-aymable de nostre divin maistre, à travers de la playe sacrée de son costé, tout ardent de l'amour qu'il nous porte? Cœur auquel nous verrons tous nos noms escrits en lettres d'amour. Hé! est-il possible, dirons-nous à nostre Sauveur, que vous m'ayés tant aymé, que de graver mon nom en vostre cœur et en vos mains? Cela est pourtant veritable.

Le prophete Isaye parlant en la personne de N. Seigneur, nous dit ces parolles : Quand bien il arriveroit que la mere oubliast son enfant qu'elle a porté en ses entrailles, si ne t'oublieray-je point; car j'ay gravé ton nom en mes mains : *Nunquid potest mulier oblivisci infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? et si illa oblita fuerit, ego tamen non*

[1] Cant., I.

*obliviscar tui; ecce in manibus meis descripsi te*[1]. Mais nostre Seigneur alors, encherissant sur ces parolles, dira : S'il se pouvoit faire que la femme oubliast son enfant, si ne t'oublieray pas, dautant que je porte ton nom gravé dans mon cœur et dans mes mains. Sujet certes de tres-grande consolation, de voir que nous sommes si cherement aymés de nostre Seigneur, qu'il nous porte tousjours dans son cœur. O quelle admirable delectation pour un chacun des esprits bienheureux, quand ilz verront dans ce cœur tres-sacré et tres adorable les pensées de paix qu'il faysoit pour eux à l'heure mesme de sa passion! Pensées par lesquelles il nous preparoit, non seulement les moyens principaux de nostre salut; mais mesmement nous preparoit en particulier tous les divins attraits, inspirations et bons mouvemens, desquels ce tres-doux Sauveur se vouloit servir pour nous tirer à la suite de son pur amour. Ces veuës, ces regards, ces considerations particulieres que nous irons faysans sur cet amour sacré, duquel nous aurons esté si doucement, si cherement et si ardemment aymés de nostre souverain Maistre, enflammeront nos cœurs d'un amour et d'une ardeur nompareille. Hé! que ne devrions-nous pas faire pour joüir de ces suavités si douces et si aggreables?

Cette verité nous est monstrée en l'Evangile de ce jour; car ne voyés-vous pas que nostre Seigneur estant transfiguré, Moyse et Elie luy parlent, et s'entretiennent avec luy familierement? Nostre felicité ne s'arrestera pas là, ains passera encore plus avant; car nous verrons face à face, tout clairement, et non par un miroir, comme dit l'Apostre, l'essence de Dieu, et le mystere de la tres-sainte Trinité, en laquelle vision et claire cognoissance consiste nostre felicité essentielle. Là nous entendrons et participerons à cette tres-adorable conversation, et à ces divins colloques, qui se font entre le Pere, le Fils et le saint Esprit. Nous entendrons comme

1 Isaïe, XLIX.

le Fils entonnera merveilleusement bien les loüanges deuës à son Pere eternel, et luy representera en faveur de tous les hommes, l'obeïssance qu'il luy a renduë tout le tems qu'il a esté en cette vie. Nous entendrons en contr'eschange, comme le Pere eternel prononcera d'une voix esclatante, et avec une harmonie incomparable, ces divines parolles que les Apostres entendirent au jour de la Transfiguration : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui;* c'est icy mon Fils bien-aymé, auquel je prends mon bon plaisir. Et le Pere et le Fils parlans du saint Esprit, diront : C'est icy nostre Esprit, dans lequel, procedant de l'un et de l'autre, nous avons mis tout nostre amour.

Et non seulement il y aura conversation et entretien avec les personnes divines par ensemble, ains aussi entre Dieu et les hommes; ce qui nous est montré en l'Evangile de ce jour, où il est dit que nostre Seigneur s'estant transfiguré, Moyse et Helie s'entretenoient familierement avec luy. Mais quel sera cet entretien? ô Dieu! il sera tel, qu'il n'est pas loisible à l'homme de se l'imaginer. Ce sera un devis si secret, que nul ne le pourra entendre que Dieu, et celuy avec qui il le fera. Dieu dira un mot à un chacun des bienheureux en particulier, tel qu'il n'y en aura point de semblable; mais quel sera-t'il ce mot? certes, ce sera un mot le plus amoureux qui se puisse jamais imaginer. Representés-vous tous les mots qui se peuvent dire pour attendrir un cœur, et les noms les plus affectionnés qui se peuvent donner, et puis dites enfin que ce n'est rien au prix de ceux que Dieu donnera à un chacun des bienheureux là haut au ciel. Or imaginés-vous qu'il vous dira : Tu es la bien-aymée de mon Fils bien-aymé; c'est pourquoy tu seras tousjours tres-cherement aymée de moy : tu es la bien choisie de mon bien choisy, qui est mon Fils, c'est pourquoy tu ne te separeras jamais de moy. Or tout cela n'est rien, mes cheres Seurs, en comparaison de la suavité qu'apportera quant et soy ce nom, ou ce

mot saint et sacré que Dieu dira à l'ame bienheureuse, nom duquel parlant le bien-aymé Disciple de nostre Seigneur en son Apocalypse, l'appelle un nom nouveau, que nul n'entendra que celuy qui le recevra : *Nomen novum quod nemo scit, nisi qui accipit*[1].

O que ce sera vrayement alors que Dieu donnera à la divine Amante ce baiser qu'elle a si ardemment demandé et souhaité, ainsi que nous disions tantost ! O qu'elle chantera amoureusement ce Cantique d'amour : *Osculetur me osculo oris sui;* Qu'il me baise, le bien-aymé de mon ame, d'un baiser de sa bouche ! Et poursuivant, elle dira : *Pulchriora sunt ubera tua vino, etc.*[2]; meilleur sans comparaison, dira-t'elle, est le lait qui coule de tes cheres mammelles, que non pas tous les vins les plus delicieux de la terre.

O quelles divines extases ! quels divins embrassemens se feront à cette chere Amante, quand Dieu luy donnera ce baiser de paix, qu'elle a tant desiré; baiser qu'il ne donnera pas à cette Amante seule, ains à un chacun des citoyens celestes, entre lesquels se fera un entretien admirablement aggreable des souffrances et des tourmens que nostre souverain Redempteur a endurés pour un chacun de nous durant le cours de sa vie mortelle ; entretien qui leur causera une consolation telle, que les anges mesmes n'en seront pas capables au dire de saint Bernard : car si bien nostre Seigneur est leur Sauveur, et qu'ils ayent esté sauvés par luy, il n'est pourtant pas leur Redempteur, dautant qu'encore qu'il ayt merité la grace pour eux, il ne les a pas neanmoins racheptés, ains seulement les hommes, qui recevront un contentement singulier à parler de cette sainte redemption, par le moyen de laquelle ils seront faits semblables aux anges, ainsi que nostre Seigneur mesme le dit en l'Evangile[3], lorsque nous serons en la Hierusalem celeste, où nous joüirons d'une conversation tres aggreable, et laquelle durera eternellement,

[1] Apoc., II. — [2] Cant., I. — [3] Marc, XII.

avec les esprits bienheureux, les Anges, Cherubins et Seraphins, les Saints et Saintes, nostre Dame et glorieuse Maistresse, nostre Seigneur, et enfin avec la tres-sainte et tres-adorable Trinité : conversation qui sera perpetuellement gaye et joyeuse.

Et si nous avons tant de contentement en cette vie mortelle d'ouïr parler de ce que nous aymons, que nous ne pouvons nous en taire, quelle joye, quelle jubilation recevrons-nous d'ouïr eternellement chanter les loüanges de la divine Majesté que nous devons aymer, et que nous aymerons alors plus qu'il ne se peut dire ny comprendre ! Et si pendant cette vie nous prenons tant de plaisir en la seule imagination de la felicité eternelle, combien aurons-nous de plaisir en la jouïssance de cette mesme felicité ! felicité et gloire qui n'aura jamais de fin, ains qui durera eternellement, sans que jamais nous en puissions estre rejettés. O que cette asseurance augmentera nostre consolation !

Marchons donc gayement et joyeusement, mes cheres Ames, parmi les difficultés de cette vie passagere : embrassons à bras ouverts les mortifications, les peines et les afflictions, si nous en rencontrons en nostre chemin, puisque nous sommes asseurés que ces peines prendront fin, et qu'elles se termineront avec nostre vie, apres laquelle il n'y aura plus que joyes, que contentements et consolations eternelles. Amen.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE TROISIEME JEUDY DE CARESME [1].

*Homo quidam erat dives, et induebatur purpura, et bysso, et epulabatur quotidie splendide : et erat quidam mendicus nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus, cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat.* Luc, XVI.

Il y avoit un homme riche, qui se revestoit de pourpre et de fin lin; qui faisoit tous les jours bonne et magnifique chere : et il y avoit un pauvre nommé Lazare couché à sa porte, plein d'ulceres, lequel desiroit d'estre rassasié des miettes qui tomboient de la table du riche, et personne ne luy en donnoit.

J'ay pensé de vous entretenir en ce jour de la fin malheureuse du mauvais riche, et de celle de Judas, et de la fin bienheureuse du Lazare et de saint Mathias, pour vous monstrer le grand sujet qu'il y a de craindre en toute sorte de vocation : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi* [2]; Car plusieurs sont appellés, dit nostre Seigneur, mais peu sont esleus; comme voulant dire, que plusieurs sont appellés à la perfection, mais que peu y parviennent, parce qu'ilz ne cooperent pas à la grace : *Perditio tua ex te, Israel, et auxilium tuum tantum ex me* [3]; Ta perdition vient de toy, ô Israël, mais de moy seul vient ton secours, dit Dieu par un prophete : parolles qui condamnent ceux qui censurent et parlent injustement contre la providence de Dieu, ne voulant pas approuver ny adorer les effets admirables qu'elle permet arriver touchant l'election des bons, et la reprobation des mauvais : car lors que la prudence humaine considere la reprobation des pecheurs, elle se met soudain à rechercher les causes et raisons de leurs cheutes; et ne voulant

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1643). — [2] S. Matth., XX. — [3] Osée, XIII.

pas confesser ny recognoistre qu'elles sont arrivées par leur malice, elle les attribuë au deffaut de la grace, disant que s'ils eussent autant receu de graces que les justes, ils ne seroient pas tombés dans le peché. O certes! ces personnes auroient quelque raison, si elles disoient seulement que la grace efficace n'est pas donnée aux pecheurs comme aux justes : mais si elles passoient outre, et qu'elles voulussent s'enquerir pourquoy les pecheurs ne reçoivent pas la grace efficace comme les justes, elles seroient contraintes d'advoüer que ce n'est pas le deffaut de la grace qui est cause de leur perte, puis que Dieu la donne tousjours tres-suffisante à quiconque la veut recevoir. C'est une verité de laquelle tous les Theologiens sont d'accord; et le saint Concile de Trente a declaré, que jamais la grace ne manque à l'homme, mais c'est tousjours l'homme qui manque à la grace, ne la voulant pas recevoir ny luy donner son consentement : et les damnés seront contraints au jour du Jugement de confesser, comme le dit saint Denys Areopagyte, que c'est par leur faute qu'ils ont estés precipités et condamnés aux flammes eternelles, parce qu'ils ont manqué à la grace, et non point que la grace leur ait manqué; ce qu'ils cognoistront tres-clairement, et cette cognoissance accroistra de beaucoup leurs peines.

Or si l'on voit en toutes sortes d'estats et de vocations un si grand nombre de reprouvés et si peu d'esleus, qui est-ce qui s'asseurera et ne craindra de deschoir, pour ne pas rendre à Dieu le service qu'on luy doit, et ne pas correspondre à ses graces, chacun selon sa condition, puisque nous voyons un mauvais riche et un Judas qui sont reprouvés; et un Lazare, et un saint Mathias, qui sont du nombre des esleus. Mais quoy! le mauvais riche n'estoit-il pas appellé de Dieu en une mesme vocation que le Lazare, et Judas à la mesme vocation que saint Mathias? Ouy sans doute, cela est tout clair en l'Escriture Sainte; car le mauvais riche estoit Juif

de nation aussi bien que le Lazare, puis qu'il appelle Abraham son pere : *Pater Abraham*, *miserere mei;* Pere Abraham, dit-il, ayés pitié de moy, le priant de lui envoyer le Lazare. Il estoit circoncis, et Dieu lui avoit tesmoigné qu'il l'aymoit, luy donnant beaucoup de biens, de possessions et de richesses; dautant qu'en la loy de Moyse, la pauvreté n'estoit pas si estimée ny recommandée comme elle est maintenant, et nostre Seigneur n'avoit pas encore dit: *Beati pauperes spiritu*[1], Bienheureux sont les pauvres d'esprit; mais en ce tems-là Dieu favorisoit ses amis, en leur donnant beaucoup de richesses et commodités temporelles, par lesquelles il les obligeoit à le servir. En quoy nous voyons que le mauvais riche estoit appellé de Dieu aussi bien que le Lazare, et avoit encore plus d'obligation de le servir, parce que Dieu luy avoit donné beaucoup de biens temporels, ce qu'il n'avoit pas fait au Lazare : et neanmoins nous voyons en l'Evangile de ce jour, que de ces deux hommes, qui estoient en quelque façon egalement appellés de Dieu, celuy qui a le plus receu et qui est le plus obligé de le servir, ne le sert point, ains vit et meurt miserablement; mais le Lazare le sert fidelement, et meurt heureusement; l'un est porté au sein d'Abraham, et l'autre au feu d'enfer.

Parlons maintenant de la vocation de Judas, et de celle de saint Mathias, et voyons combien l'election de Judas estoit avantageuse par dessus celle de saint Mathias; car Judas fut appellé à l'apostolat de la propre bouche de nostre Seigneur, il fut instruit de luy comme les autres Apostres, il l'appella mille fois par son nom, il entendoit souvent prescher ce divin Maistre, et voyoit comme il confirmoit sa doctrine par les grands et continuels miracles qu'il operoit. Enfin, Judas receut beaucoup de tres grandes et singulieres graces que ne receut pas saint Mathias, n'ayant point esté appellé ny receu à l'apostolat par nostre Seigneur mesme, ains par les

[1] Matth., V.

Apostres aprés son Ascension; et neanmoins il persevera fidelement, et mourut saintement: au contraire, le miserable Judas, d'Apostre qu'il estoit, devint Apostat, committant le plus grand peché et la plus grande perfidie qui ait jamais esté, en vendant son bon Maistre. Vous voyés donc comme celuy de ces deux Apostres, qui avoit esté le plus favorisé, a apostasié; et que celuy qui fut appellé à l'apostolat aprés la mort de nostre Seigneur, a perseveré. Grand sujet de craindre en toutes sortes d'estats et de vocations, puis que par tout il y a du peril.

Quand Dieu crea les Anges dans le ciel, il les establit en sa grace, de laquelle il sembloit qu'ilz ne devoient jamais descheoir, et neanmoins Lucifer se revolta contre sa divine Majesté, et luy et tous ses sectateurs refuserent de luy rendre la subjection et l'obeyssance qu'ilz luy devoient; ce qui fut cause de leur ruine. Par où nous voyons qu'il y a eu du peril dans le ciel, aussi bien que dans le Paradis terrestre, où Dieu ayant creé l'homme en sa grace, il en descheut, et la perdit semblablement par sa desobeyssance. Mais n'est-ce pas une chose espouvantable que la cheute de Salomon, à qui Dieu avoit donné tant d'esprit et une si profonde sapience, qu'il avoit la connoissance de toutes choses, penetrant jusques au centre de la terre, et montant jusques aux plus hauts cedres du Liban : *Disputavit (Salomon) super lignis a cedro quæ est in Libano, usque ad hyssopum quæ egreditur de pariete;* Salomon qui parloit avec une sagesse si grande, non seulement des choses corporelles et materielles, mais encore des spirituelles, comme l'on void dans cet admirable livre de l'Ecclesiaste, et és autres qu'il a composés, qui sont tous remplis de sentences, lesquelles contiennent une si profonde science, que l'on peut dire qu'il n'y a jamais eu personne avant luy, qui ait parlé si divinement ny avec plus d'eloquence, tant pour les choses naturelles que surnaturelles : et neanmoins il est descheu de la

grace, comme nous dirons bientost, et est tombé dans l'iniquité, nonobstant toute la plenitude de l'Esprit divin qui residoit en luy.

Qui est-ce donc qui ne tremblera? y aura-t'il Societé, Religion, Institut, Congregation, et maniere de vie, pour sainte qu'elle soit, qui se puisse asseurer et dire exempte de crainte et apprehension de tomber dans le precipice du peché? quelle compagnie, assemblée, ou vocation est-ce que l'on trouvera qui soit hors de peril? O Dieu! il est vray qu'il y a par tout à craindre, et grand sujet de se tenir en une extreme bassesse et profonde humilité. Tenons-nous donc bien à l'arbre de nostre profession, chacun selon nostre vocation; mais ne laissons pas de marcher en crainte et défiance tout le tems de nostre vie, de peur que voulant marcher avec trop d'asseurance, nous ne tombions dans le precipice du peché : *Cum timore et tremore operamini salutem vestram.*

Job, dit S. Gregoire, avoit receu une grande grace de Dieu de demeurer juste parmi les meschans; car pour l'ordinaire, l'on est tel que sont ceux avec qui l'on converse, et partant il avoit grand sujet de loüer Dieu, de ce qu'il luy faisoit la grace de perseverer dans le bien parmi les impies; dautant que c'est une chose fort perilleuse de demeurer dans le monde, et y avoir la conversation des meschans, sans contracter de mauvaises habitudes et commettre quelque peché. Certes, cela ne se peut sans une grace et faveur tres-speciale, et c'est pour ce sujet, dit S. Hierosme, que Dieu en retire plusieurs du monde pour les appeller dans les deserts. Donc, ceux que Dieu appelle en quelque bonne et sainte vocation, ont un grand sujet de loüer et remercier sa divine bonté de la grace qu'il leur a faite : mais sont-ils pour cela hors des dangers de se perdre? O non certes : car il ne suffit pas d'estre en quelque bonne et sainte congregation, associé avec les bons, si l'on ne persevere à vivre selon le

devoir de sa vocation : et quand l'on vient à manquer à la grace en telles manieres de vie, les cheutes en sont beaucoup plus perilleuses, comme ont esté celles des anges dans le ciel, celle d'Adam dans le Paradis terrestre, et celle de Judas au college des Apostres. Chose épouvantable, que dans le ciel empyré parmi des esprits si purs et doüés d'une si noble et excellente nature, comme estoient les anges etablis en la grace, et parmy une si sainte compagnie, où il n'y avoit aucune occasion de peril ny de tentation, il y en ait eu un si grand nombre qui se sont perdus, et que Judas qui avoit esté appellé de Dieu mesme à l'apostolat, aye commis un si enorme peché, et une si execrable trahison que de vendre son bon Maistre, au tems mesme qu'il avoit le bonheur d'estre en sa compagnie, qu'il entendoit ses divines paroles, et voyoit les merveilles qu'il operoit. Certes, voilà des exemples qui doivent faire trembler toutes sortes de personnes, de quel estat, condition ou vocation qu'elles soyent.

Voyons maintenant, pour mon second point, la ressemblance qu'il y a eu du progrés de la vie du mauvais riche avec celle de Judas. *Homo quidam erat dives ;* Il y avoit un homme riche, dit l'Evangeliste, mais avec ses richesses il estoit avaricieux. Pour bien entendre cecy, il faut sçavoir qu'il y a deux sortes d'avarice, dont l'une est naturelle, qui fait que l'on a une grande avidité d'acquerir des richesses ; d'où vient que l'on void tant de personnes dans le monde, qui semblent n'avoir autre chose à faire qu'à amasser tresors sur tresors, et mettre possessions sur possessions. Or c'est à ces personnes à qui le prophete dit ces parolles : O pauvres gens ! pensés-vous que le monde ne soit fait que pour vous ? comme s'il disoit : O miserables, que faites-vous ? croyés-vous tousjours demeurer en la terre, et n'y estre que pour amasser des biens temporels ? O certes ! vous n'estes pas creés pour cela, ains pour aymer et servir Dieu. Mais quoy, dit la Prudence humaine, la terre, et par consequent tout ce qui

est en icelle, n'est-il pas fait pour l'homme? Et Dieu ne veut-il pas que nous en usions? Il est vray qu'il a creé le monde pour l'homme, avec intention qu'il usast et se servist des biens qu'il trouveroit en iceluy : mais non point afin qu'il y mist son affection pour en jouyr, comme si c'estoit sa fin derniere.

Dieu crea le monde avant de creer l'homme, pour luy servir de maison et de demeure, et le declara maistre absolu de tout ce qui est en la terre, voulant qu'il s'en servist et en eust l'usage; mais non point qu'il en jouyst ny y logeast son affection, luy ayant donné l'estre pour une fin plus haute, qui est luy-mesme : mais la cupidité et avarice a tellement renversé le cœur et l'esprit de l'homme, qu'il est venu à ce poinct de vouloir jouyr de ce dont il devroit user, et user de ce de quoy il devroit jouyr; et qui tasteroit le poulx de la plus grande partie des mondains, et regarderoit un peu de prés les mouvements de leurs cœurs, descouvriroit facilement qu'ilz veulent jouyr du monde, et de ce qui se retreuve en iceluy; mais quant à Dieu, ilz se contentent d'en user : d'où vient que tout ce qu'ilz font n'est que pour l'acquisition et conservation des choses temporelles, et ne font quasi rien pour acquerir la felicité eternelle. S'ilz prient, s'ilz gardent les divins commandemens, ou font quelques autres bonnes œuvres, c'est crainte que Dieu ne les chastie par quelques desastres et infortunes, ou afin qu'il conserve leurs biens, leurs femmes et enfans, se contentant d'user de luy pour ce sujet; ce qui est la cause de tous leurs maux.

Il y a une autre sorte d'avarice qui serre et ne veut point quitter ce qu'elle possede : or cette avarice est grandement dangereuse, parce qu'elle se glisse par tout, mesme dans les religions et dans les choses spirituelles. L'on se peut facilement garder de la premiere sorte d'avarice, dont nous venons de parler, et l'on treuvera plusieurs personnes qui n'ont pas cette avidité d'amasser, et acquerir beaucoup de biens temporels, mais peu qui quittent franchement ce qu'ilz

possedent. L'on treuvera quelquesfois des hommes qui ne se soucient point d'acquerir des biens, quoy qu'ilz ayent une famille à entretenir, pour laquelle ilz auroient besoin d'avoir quelques commodités, ains au contraire ilz mangent et dissipent tout ce qu'ilz ont, en sorte qu'ilz se rendent pauvres et miserables pour toute leur vie; mais ilz sont tellement avaricieux de leur liberté, qu'ilz en font leur tresor, et la tiennent si ferme qu'ilz ne la voudroient quitter ny assujettir pour chose aucune, ains en veulent jouyr pour suivre toutes leurs fantaisies. Certes, il est vray aussi que l'on treuve quelquefois des personnes riches, qui ne se soucient plus d'acquerir des biens; mais ilz ont leur cœur si attaché à ceux qu'ilz possedent, qu'il est presque impossible de leur oster cette affection. L'on voit mesme des ames spirituelles qui possedent ce qu'elles ont avec tant d'attache, et prennent tant de plaisir à voir et regarder ce qu'elles font, qu'elles commettent une espece d'idolatrie, faisant autant d'idoles que d'actions par la complaisance qu'elles y prennent.

Or Judas et le mauvais Riche estoient avaricieux de ces deux sortes d'avarice que nous venons de dire, dautant que non seulement ils desiroient de mettre argent sur argent, et d'amasser beaucoup de biens; mais encore ilz les aymoient si demesurément, qu'ilz en faysoient leur Dieu; c'est une façon de parler de l'Escriture sainte : L'avaricieux fait son dieu de son or et de son argent, et le voluptueux de son ventre : *Quorum Deus venter est* [1], dit S. Paul. Certes, il y a bien de la difference entre boire du vin ou s'enyvrer, et entre user des richesses ou les adorer. Celuy qui boit du vin ce qu'il faut seulement pour sa necessité, ne fait point de mal; mais celuy qui en prend avec tel excés, qu'il vient à s'enyvrer, offense Dieu mortellement : de mesme, il y a aussi bien de la difference entre user des richesses ou en faire son idole : car en user comme il faut et selon son estat et

[1] Philip., III.

condition, c'est une chose permise; mais d'y engager par trop son cœur et son affection, en sorte qu'on vienne à en abuser, c'est une chose digne de condamnation. En un mot, il y a bien de la difference entre voir et regarder les choses de ce monde, ou en vouloir jouyr comme si en icelles consistoit nostre felicité : le premier est licite, mais le dernier est deffendu.

Le traistre Judas (pour ne parler que de luy, et laisser le mauvais Riche) estoit grandement cupide d'amasser de l'argent; non seulement pour ce qui estoit requis à l'entretenement de nostre Seigneur et de ses Apostres, car pour cela il falloit peu de choses, dautant que nostre Seigneur establissoit son Apostolat sur la pauvreté, et devoit envoyer ses Apostres prescher son Evangile, avec deffense de ne porter ny bourse, ny besace, ny baston, et qu'ils ne fissent aucune provision pour le lendemain, mais qu'ilz se confiassent à leur Pere celeste, qui les nourriroit par sa providence, parce que le noviciat des Apostres, et tout le reste de leur vie, devoit estre fondé sur cette beatitude : *Beati pauperes spiritu* [1], Bienheureux sont les pauvres d'esprit. Mais comme les Apostres ne devoient estre envoyés qu'apres qu'ilz auroient reçeu le saint Esprit, et qu'ilz vivoient tous ensemble avec nostre Seigneur, il leur permettoit bien d'avoir quelque petite chose en commun, pour subvenir à la necessité journaliere, non point en particulier, et vouloit que l'un d'eux portast la bourse, et eust soin de la despence, car luy qui estoit le parfait modelle de toute sainteté, ne se vouloit point mesler de cela. C'est ce que remarque fort bien S. Bernard, faysant un mot d'avertissement au pape Eugene : Nostre Seigneur Souverain Pontife, et Chef du College Apostolique, luy dit-il, ne se mesloit jamais des choses requises pour son entretien temporel, ny pour celuy de ses Apostres, et partant il falloit qu'il eust quelqu'un qui prist ce soin ; c'est pour-

[1] Matth., V.

quoy il choisit Judas : mais ce miserable ne s'y comporta pas en œconome fidel, ains en larron et avaricieux, ce qui fut cause que d'Apostre qu'il estoit, il devint Apostat, vendant son divin Maistre pour amasser de l'argent.

Tous les SS. Peres condamnent grandement cette faute, quoy qu'il y en aye quelques-uns qui disent, que Judas ne pensoit point, en vendant nostre Seigneur, le livrer à la mort; car bien que les Juifs l'acheptassent pour le faire mourir, si est-ce (disent-ilz) que ce miserable croyoit qu'il feroit un miracle pour se delivrer de leurs mains, et qu'il ne mourroit point. Mais il est neanmoins veritable que Judas est convaincu de la plus grande perfidie et trahison qui se puisse jamais imaginer, et il n'est nullement excusable, comme nostre Seigneur mesme le fit voir, parlant de luy en la Cene, quoy que courtement : *Amen amen dico vobis, quia unus ex vobis tradet me :* En verité je vous dis, qu'un d'entre vous me trahira. Mais qui sera celuy d'entre les Apostres qui trahira son Seigneur? C'est celuy qui garde la bourse, et qui pour la remplir d'argent par avarice le livrera à la mort. Or estre avaricieux en la vie religieuse et apostolique, c'est vendre nostre Seigneur, comme Judas, et l'avarice est la plus grande tare et le plus grand vice qui puisse estre en un Ecclesiastique, ou Religieux, mais specialement en un Religieux, dautant qu'elle est entierement contraire à sa profession. Passons au troisieme point.

Il y en a plusieurs qui demandent quelle a esté la cause de la cheute de Judas. Certes, c'est une chose tres-difficile à dire, que le commencement de la cheute des pecheurs : il est quasi impossible de sçavoir comment ilz ont commencé à descheoir de la grace; mais c'est pourtant chose tres-asseurée, comme disent les Theologiens, que ce n'est pas que la grace suffisante leur aye jamais manqué, mais que c'est eux qui ont manqué à la grace. Mais de sçavoir comme ilz ont commencé de manquer à la grace, c'est une chose bien difficile.

Quelques-uns des anciens Peres disent, que cela peut arriver pour avoir rejetté un advertissement ou une inspiration ; et quoy que ce rejet ne soit souvent qu'un peché veniel, qui ne nous oste pas la grace, neanmoins par ce peché veniel nous amoindrissons la ferveur de la charité, et empeschons le cours et progrés de la grace, en sorte que l'ame s'affoiblit contre les vices, et aujourd'huy que nous avons manqué à la grace luy refusant nostre consentement, en commettant ce peché veniel, nous nous disposons pour en commettre bien-tost un autre; et ainsi par la multitude des pechés veniels, nous venons peu à peu à commettre les mortels.

O Dieu ! que c'est une chose redoutable que le peché, pour petit et leger qu'il soit ! C'estoit ce qui faisoit dire au grand S. Bernard : Marchés tousjours, et gardés bien de vous arrester en vostre chemin, mais allés tousjours plus avant ; car il est impossible de demeurer en un mesme estat en cette vie; et celui qui n'avance, il faut de necessité qu'il recule. Et le saint Esprit par l'Apostre nous donne cet advertissement : *Qui se existimat stare, videat ne cadat*[1]; Que celuy qui pense estre debout, prenne garde de ne point tomber. *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam*[2]; Tenés bien ce que vous avés, de peur qu'un autre n'emporte vostre couronne. Ayés un grand soin, et travaillés incessamment, afin d'asseurer par bonnes œuvres vostre vocation : *Satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis*[3], dit le Chef des Apostres. Advertissemens qui nous doivent faire vivre en grande crainte et humilité en quelque lieu et estat que nous soyons, et eslever souvent nos cœurs vers la divine bonté, pour invoquer sa grace et son secours, faysant le plus d'eslans de nos esprits en Dieu que nous pourrons, souspirant apres luy par frequentes prieres et oraysons.

D'autres disent que nous tombons dans le precipice du

[1] I Cor., X. — [2] Apoc., III. — [3] II Petr., I.

peché, à cause des mauvaises inclinations qui sont en nous. Certes, il est vray que nous avons tous des inclinations au mal; les uns sont sujets à la colere, les autres à la tristesse, d'autres à l'envie, d'autres à l'ambition et vaine gloire, d'autres à l'avarice; et si nous vivons selon ces mauvaises inclinations, il n'y a point de doute que nous nous perdrons. Il y en a quelquefois qui s'excusent sur leur mauvais naturel, et qui disent qu'ilz ne pourront jamais arriver à la perfection. O certes! cette excuse n'est pas bonne; car la grace, pourveu que vous luy soyés fidelles, est plus forte que la nature. S. Paul avoit un naturel aspre, rude et revesche; mais la grace de Dieu se saisissant de ce naturel, le rendit apres dautant plus ferme au bien, et si constant à endurer toutes sortes de peines et de travaux, que rien ne pouvoit esbranler son courage; et d'un grand persecuteur des Chrestiens qu'il estoit, il devint un grand Apostre, tel que nous le voyons par apres se prevaloir de la grace, disant qu'il est ce qu'il est par la grace de Dieu, *Gratia autem Dei sum id quod sum.* En somme, jamais le mauvais naturel ny les mauvaises inclinations, quand on veut les mortifier et assujettir à la raison, ne nous peuvent empescher d'arriver à la perfection de la vie chrestienne : mais quand nous vivons selon nos mauvaises inclinations, et que nous les suivons, nous nous perdons, ainsi qu'il arriva à Judas, lequel suivant l'inclination qu'il avoit à l'avarice, se perdit.

Plusieurs recherchent la cause de la cheute de Salomon, et il y a diverses opinions sur ce sujet; mais entre toutes les raisons qu'on en rapporte, je me contenteray d'en marquer une qu'il dit luy-mesme : *Et omnia quæ desideraverunt oculi mei non negavi eis :* Je ne refusois jamais, dit-il, à mes yeux de regarder tout ce qu'ilz avoient desir de voir; comme s'il vouloit dire : J'estois un grand roy, tres-riche et puissant; de sorte que j'avois plusieurs choses propres à recreer ma veuë, et prenois grand plaisir à regarder les ma-

gnifiques et somptueux Palais qui m'appartenoient, les belles et riches tapisseries, et la varieté des vestemens precieux; bref, je ne refusois point à mes yeux de voir tout ce qu'ilz desiroient. Et de là nous pouvons conclure que la mort entra par ses yeux, et que cela fut la cause de sa cheute; dautant que par les yeux entre la convoitise, et avec icelle toute sorte de pechés.

Or quant à Judas, il est certain qu'il descheut de la grace par son avarice, ainsi que nous avons dit; et ayant finy malheureusement sa vie, les Apostres par inspiration divine apres l'Ascension de nostre Seigneur, s'assemblerent pour en elire un autre en sa place. Et comme ilz furent tous assemblés avec les disciples, saint Pierre qui estoit le Chef de l'Eglise prenant la parolle leur dit : *Fratres, oportet impleri scripturam, quam prædixit Spiritus sanctus per os David de Juda, qui fuit dux eorum, qui comprehenderunt Jesum, qui connumeratus erat in nobis* [1] : Mes freres, il nous faut choisir un d'entre nous (parlant des disciples de nostre Seigneur) pour le mettre en la place de Judas, qui s'est fait Apostat; il en faut nommer un autre pour mettre en son apostolat, afin que la prophetie de David soit accomplie, *Et Episcopatum ejus accipiat alter* [2]. Ce qui nous enseigne qu'encore que Judas quittast l'Apostolat, neanmoins son Apostolat ne perit pas pour cela, ains demeura tousjours en estre; et non seulement le College des Apostres dura pendant la vie de nostre Seigneur, qui les appella et receut à cette vocation, mais apres sa mort les Apostres en mirent un autre en la place de Judas. C'est ce qui confond les heretiques, qui disent que l'Apostolat a manqué quand les Apostres sont morts; ce qui est tres-faux : car bien que les Apostres soient morts, l'Apostolat toutesfois ne l'est pas : dautant que comme saint Pierre et les Apostres se furent assemblés, ilz en mirent un autre en la place de Judas, et les mesmes Apostres et

[1] Act., I. — [2] Psal. CVIII.

leurs successeurs ont estably des hommes apostoliques pour gouverner l'Eglise les uns apres les autres : et ainsi consecutivement l'Apostolat a passé jusques à nous, et durera jusques à la fin du monde. D'où nous devons tirer cet advertissement, de travailler soigneusement à bien garder nostre vocation, de peur que venant à deschoir, un autre ne soit mis en nostre place. Car si vous quittés la religion, la religion ne manquera pas pour cela, dautant que la Providence divine y en envoyera d'autres; mais il y a grand danger que quittant la place que vous y aviés, vous ne perdiés par consequent celle qui vous estoit preparée dans le ciel, et qu'apres comme Judas vous n'ayés vostre place dans les enfers. C'est pourquoy tenés bien ce que vous avés, et gardés qu'un autre ne vous oste vostre couronne : *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam.* Veillés continuellement sur vos exercices; observés soigneusement tout ce qui depend de vostre maniere de vie; en somme, servés fidellement Dieu en vostre vocation, crainte qu'elle ne vous eschappe; car si vous la perdés, elle ne se perdra pas pour cela, mais un autre y succedera.

Or les Apostres choisirent deux des disciples de nostre Seigneur, qui estoient d'une grande sainteté et pureté de vie, à sçavoir Joseph surnommé Juste, et saint Mathias, pour en mettre un en la place de Judas; ce qui fut cause qu'il y eut un peu de difficulté, pour sçavoir lequel des deux seroit Apostre; tellement que pour cognoistre plus asseurement la volonté de Dieu, l'Escriture sainte dit qu'ilz les mirent au sort : *Et dederunt sortes eis, et cecidit sors super Mathiam, et annumeratus est cum undecim Apostolis :* Et le sort estant jetté, il tomba sur saint Mathias, et par ce moyen il fut fait Apostre. Et quoy que Joseph fust un homme de grande sainteté, neanmoins il ne fut pas esleu à l'Apostolat; pour nous apprendre que Dieu ne choisit pas tousjours les plus saints et les plus justes pour gouverner et avoir des

charges en son Eglise, non plus que dans la Religion; et partant, ceux qui y sont appellés ne s'en doivent pas glorifier ny presumer d'eux-mesmes, pensant estre meilleurs ou plus saints que les autres. Et ceux qui ne sont point receus à tels offices et charges ne se doivent point troubler, puisque cela ne les empeschera pas d'estre justes et aggreables à Dieu. Voilà donc comme saint Mathias succeda à Judas, et a esté un grand Apostre. Mais quelle fin fit Judas? il se desespera, puis se pendit miserablement.

Doncques, pour conclurre ce discours, je dis derechef que c'est une chose tres-dangereuse de se laisser emporter à la suitte de ses mauvaises inclinations, et ne pas vivre selon le devoir de sa vocation; car il est certain que c'est ce qui a esté la cause de la perte du mauvais Riche et de Judas. O Dieu! que c'est une chose redoutable, mes cheres Ames, que de descheoir de sa vocation, et que nous devons avoir un grand soin d'y correspondre fidellement, et de mortifier nos mauvaises inclinations, nous appliquant soigneusement aux choses de nostre devoir sans rien negliger, nous defiant tousjours de nous-mesmes pour nous confier en la bonté de Dieu, lequel sans doute ne manquera jamais de nous donner les graces qui nous seront necessaires pour perseverer à son saint service. Marchons donc courageusement en la voye de nostre perfection, avec humilité et fidelité. Correspondons promptement aux divines inspirations : et par ce moyen nous eviterons de faire une malheureuse fin, comme le mauvais Riche et Judas, qui furent ensevelis aux enfers; et parviendrons apres cette vie à la jouyssance de l'eternité bienheureuse, avec le Lazare, qui fut porté dans le sein d'Abraham, et de là dans le Ciel, pour y jouyr avec le grand saint Mathias de la claire vision de Dieu, où nous conduise le Pere, le Fils, et le saint Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE TROISIEME DIMANCHE DE CARESME[1].

*Omne regnum in se ipsum divisum, desolabitur.* S. LUC, XI.

Tout royaume qui sera divisé, et qui ne sera pas uny en soy-mesme, sera desolé, dit nostre Seigneur en l'Evangile de ce jour; comme au contraire, tout royaume qui sera bien uny en soy-mesme par la concorde, ne laissant point entrer la division, sera indubitablement remply de consolation : car les propositions estant contraires, les consequences doivent estre de mesme.

Ces paroles de l'Evangile sont des plus remarquables et considerables que nostre Seigneur aye dites; c'est pourquoy les saints Peres se sont beaucoup arrestés à en tirer l'interpretation, et la pluspart disent qu'il y a trois sortes d'unions, desquelles nostre Sauveur et Maistre entendoit parler, et desquelles les divisions doivent enfin estre suivies de desolations : dont la premiere est l'union et la concorde que doivent avoir les sujets avec leur roy, demeurant sousmis et obeïssans à ses lois. La seconde est l'union que nous devons avoir en nous-mesmes au royaume que nous avons en nostre interieur, dont la raison doit estre la Royne, à laquelle toutes les facultés de nostre esprit, et puissances de nostre ame, tous nos sens, et nostre corps mesme, doivent demeurer absolument sousmis et obeïssans à ses loix; et sans cette obeïssance et sousmission, nous ne pouvons nous empescher d'avoir de la desolation et du trouble; non plus que le royaume auquel les sujets ne sont pas obeïssans aux

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

loix du prince. Mais dautant qu'il faudroit trop de tems pour parler de toutes ces unions, je m'arresteray seulement à la troisieme, qui est celle que nous devons avoir les uns avec les autres; union et concorde qui nous a tant esté preschée, recommandée et enseignée, tant d'exemples que de parolles, par nostre Seigneur et Maistre; mais avec une telle exaggeration, et avec des termes si admirables, qu'il sembloit qu'il oubliast de nous recommander l'amour que nous luy devons porter et à son Pere celeste, pour mieux inculquer en nostre esprit l'amour, la concorde et l'union qu'il vouloit que nous eussions les uns pour les autres, appellant le commandement de l'amour du prochain, son commandement : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos,* comme estant le sien plus chery, voulant dire, qu'il estoit venu en ce monde pour nous l'enseigner, comme un Maistre divin. C'est pourquoy il n'inculque rien tant, ny avec des parolles si preignantes, comme l'observation de ce commandement, non sans grand sujet, puisque son bien-aymé disciple saint Jean asseure, que quiconque dit qu'il ayme Dieu, et n'ayme pas le prochain, il est menteur; car on ne peut aymer Dieu sans aymer le prochain, qui est creé à son image et semblance : *Si quis dixerit, quoniam diligo Deum, et fratrem suum odit, mendax est : qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere* [1] ?

Mais quelle est cette union et concorde que nous devons avoir par ensemble? O certes! elle doit estre telle, que si nostre divin Sauveur ne l'eust expliquée, nul n'eust eu la hardiesse de le faire aux mesmes termes qu'il a fait. Mon Pere, dit-il en sa derniére Cene lors qu'il eut rendu ce tesmoignage incomparable de son amour envers les hommes, ayant institué le tres-saint Sacrement de l'Eucharistie; mon tres-cher Pere, dit-il, je vous supplie que tous ceux que vous

[1] I Joan., IV.

m'avés donnés soient unis ensemble comme vous, mon Pere, estes uny avec moy, et moy avec vous, et qu'ainsi eux soient un en nous : *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* Mais pour monstrer qu'il ne parloit pas seulement pour les Apostres, ains aussi pour nous autres, il adjouste : Je ne vous prie pas seulement, dit-il, pour ceux-cy; mais encore pour tous ceux qui croyront en moy par leur parolle : *Non pro eis autem rogo tantum, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me.* Nul, dis-je, mes cheres Ames, n'eust jamais osé faire cette comparaison, ny demander que nous fussions unis avec Dieu, et les uns avec les autres, ainsi que le Pere, le Fils, et le saint Esprit sont unis par ensemble.

Cette comparaison certes semble estre du tout extréme, que nous soyons unis ensemble de cette union incomprehensible que nul quel qu'il soit ne sçauroit imaginer, estant une chose du tout inconcevable, que cette unité si incomprehensiblement simple des trois personnes divines, qui ne peut estre comprise de nos petits esprits, nous soit donnée pour modelle de l'union que nous devons avoir les uns avec les autres : aussi ne devons-nous pas pretendre de pouvoir parvenir à l'esgalité de cette union, car il ne se peut; ains il nous faut contenter d'en approcher le plus prés qu'il nous sera possible, selon nostre capacité. Aussi nostre Seigneur ne nous oblige-il pas à l'esgalité de cette union, ains seulement à la qualité, c'est à dire, que nous devons aymer et estre unis par ensemble le plus parfaitement et le plus purement qu'il se pourra.

Or j'ay pris dautant plus de plaisir à traitter de ce sujet aujourd'huy, que j'ay trouvé que saint Paul nous recommande cet amour du prochain avec des termes admirables, dans l'Epistre que nous avons leuë en la sainte Messe, en laquelle il dit, escrivant aux Ephesiens : *Estote imitatores Dei sicut filii charissimi, et ambulate in dilectione, sicut et*

*Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis;* soyés imitateurs de Dieu, comme enfans tres-chers, et marchés en la voye de dilection, et vous aymés les uns les autres ainsi que Christ nous a aymés, et s'est livré soy-mesme pour nous en oblation et sacrifice à Dieu en odeur de suavité. O que ces parolles sont aymables et dignes d'estre considerées et pesées! Ah! que ce grand Apostre nous fait bien entendre, quelle doit estre nostre concorde et dilection des uns envers les autres : concorde et dilection qui ne sont qu'une mesme chose; car le mot de concorde veut dire union des cœurs, et dilection veut dire, election des affections, ou union des affections. Il semble qu'il veut nous declarer ce que nostre Seigneur vouloit dire lors qu'il prioit son Pere celeste que nous fussions tous un, comme luy et son Pere sont un, nous monstrant par ces parolles comme quoy il desiroit que nous fussions tous unis ensemble d'une sainte et sacrée union. C'est pourquoy son glorieux Apostre nous la recommande si particulierement en son Epistre, nous exhortant de marcher en la voye de la dilection, comme enfans tres-chers de Dieu, c'est à dire, que comme Dieu, qui est nostre Pere, nous a aymés si cherement qu'il nous a tous adoptés pour ses enfans, ainsi monstrés que vous l'imités en vous aymant cherement les uns les autres, en toute bonté de cœur.

Mais afin que nous ne marchions point d'un pas d'enfant en la voye de la dilection, il adjouste : Marchés-y comme nostre Seigneur y a marché; il a donné sa vie pour nous; et le reste qui suit. En quoy il nous fait voir, qu'il faut que nous marchions d'un pas de geant en la dilection, et non d'un pas d'enfant. Mais aymés-vous les uns les autres, adjouste-il, comme N. S. nous a aymés; d'autant qu'il ne nous a point aymés pour aucun merite qui fust en nous, ains seulement à cause qu'il nous a creés à son image et semblance : *Et creavit Deus hominem ad imaginem suam, ad imaginem*

*Dei masculum et fœminam creavit eos.* Image et semblance que nous devons aymer et honorer en tout homme, quel qu'il soit, et non autre chose qu'il y aye, car rien n'est aymable en luy que cela; car non seulement il n'embellit pas cette divine image et semblance, ains il l'enlaidit, soüille et broüille en sorte, par ses defauts, qu'elle n'est presque plus cognoissable; et cela, il ne le faut nullement aymer au prochain, car Dieu ne le veut pas.

Mais pourquoy a-il voulu que nous nous aymassions tous les uns les autres, comme il nous a aymés? et pourquoy, disent les Peres, a-il pris tant de soin de nous inculquer ce precepte et ce commandement de l'amour du prochain, comme estant semblable au commandement de l'amour de Dieu, *Secundum autem est simile illi*[1]? Cela les fait grandement estonner, de voir qu'il dit que ces deux commandemens sont semblables, veu que l'un tend à aymer Dieu, et l'autre la creature; Dieu qui est infini, et la creature finie; Dieu qui est la bonté mesme et duquel tout bien nous arrive, et l'homme qui est si remply de malice, et duquel tant de maux nous arrivent; car ce commandement de l'amour du prochain n'exclud personne, il contient aussi en soy l'amour des ennemis. Mon Dieu! quelle disproportion entre les deux objects de ces deux amours! et cependant ces deux commandemens sont semblables, en telle sorte, que l'un ne peut subsister sans l'autre, et faut necessairement que l'un perisse ou s'accroisse, en mesme tems que l'autre perit ou s'augmente, ainsi que l'asseure saint Jean.

Marc-Antoine achepta un jour deux beaux jouvenceaux que luy presenta un certain maquignon; car en ce tems-là, comme l'on fait encore maintenant en quelques contrées, l'on vendoit des enfans, et il y avoit des hommes qui en faysoient trafic, comme l'on fait des chevaux en ces contrées. Or ces deux enfans se ressembloient tellement, et si parfaittement,

[1] Marc, XII.

que le maquignon luy fit accroire qu'ils estoient jumeaux, et n'estoit quasi pas croyable qu'ils pussent avoir une si parfaitte ressemblance autrement; car estant separés l'un de l'autre, l'on ne pouvoit nullement juger lequel c'estoit des deux, et pour cela Marc-Antoine en fit un si grand estat, qu'il les achepta fort cherement : apres quoy les ayant fait conduire chez lui, il trouva qu'ils parloient un langage fort different l'un de l'autre, dautant que Pline rapporte que l'un estoit de ces cartiers du Dauphiné et l'autre estoit d'Asie, lieux si distans et esloignés l'un de l'autre, qu'il ne se peut presque dire. Ce que Marc-Antoine ayant sceu, et voyant que ces deux enfans non seulement n'estoient point jumeaux, mais de plus qu'ils n'estoient pas de mesme pays, et qu'ils n'estoient pas nés sous un mesme climat; il se mit grandement en colere contre celuy qui les luy avoit vendus. Mais un de ses courtisans luy ayant representé, que la ressemblance de ces deux esclaves estoit d'autant plus admirable, qu'ils estoient de diverses contrées, et qu'ils n'avoient point d'alliance ensemble, il demeura tout appaisé, et fit tousjours du depuis un si grand estat de ces deux esclaves, qu'il eust mieux aymé perdre tous ses biens que ces deux enfans à cause de la rareté de leur conformité et ressemblance. Mais que veux-je dire par là, sinon que le commandement de l'amour de Dieu, et celuy de l'amour du prochain ressemblent merveilleusement bien à ces deux jouvenceaux dont Pline parle, qui estoient chacun d'un pays si extremement esloigné l'un de l'autre; car quel esloignement y a-il, je vous prie, entre l'infiny et le finy, entre l'amour qui regarde Dieu immortel, et l'amour du prochain qui regarde l'homme mortel, entre le premier de ces amours qui regarde le ciel, et l'autre qui regarde la terre! Certes la ressemblance de ces deux amours est dautant plus admirable, qu'ils sont plus eloignés l'un de l'autre.

C'est pourquoy nous devons faire comme Marc-Antoine,

acheptans ces deux amours, comme jumeaux qui sont tous deux sortis des entrailles de la divine Misericorde, et ce en mesme tems : car dés que Dieu crea l'homme à son image et semblance, il ordonna à cét instant mesme, qu'il aymeroit Dieu et son prochain, dautant que la loy de nature a tousjours appris ces deux preceptes, et les a comme gravés au cœur de tous les hommes : de sorte qu'encore que Dieu n'en eust point parlé, tous les hommes neanmoins n'eussent pas laissé de sçavoir qu'ils estoient obligés non seulement d'aymer Dieu, mais aussi d'aymer le prochain; et cecy, nous le voyons en ce que Dieu trouva extremement mauvaise la response que luy fit ce miserable Caïn, lequel eut bien la hardiesse, quand il luy demanda ce qu'il avoit fait de son frere Abel, de luy dire qu'il n'estoit pas obligé de le garder, ainsi qu'il est rapporté en la Genese : *Num custos fratris mei sum ego*[1]? Dautant que nul ne se peut excuser de cela, ny dire qu'il ne sçait pas qu'il faut que nous aymions nostre prochain comme nous-mesmes, Dieu ayant imprimé cette verité au fond de nostre cœur, en nous creant à l'image et semblance les uns des autres; car portant tous l'image de Dieu en nous, nous sommes par consequent l'image les uns des autres, ne representans tous qu'un mesme pourtrait, qui est Dieu.

Cela estant donc ainsi, voyons un peu, mes cheres Seurs, les termes par lesquels nostre Seigneur nous a recommandé l'amour du prochain : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos*[2]*;* Je vous donne, dit-il parlant à ses Apostres, un commandement nouveau qui est que vous vous aymiés les uns les autres, ainsi que je vous ay aymés. Mais pour quelle cause appelle-t-il ce commandement nouveau, puis que, comme nous avons dit, ce commandement avoit esté desja donné en la loy de Moyse, et qu'il n'avoit pas aussi esté ignoré en la loy de nature, ayant esté

[1] Gen., IV. — [2] S. Jean, XIII.

recogneu et mesme observé de quelques-uns dés la creation de l'homme? En voicy les raisons.

Premierement, nostre Seigneur appelle ce commandement nouveau, parce qu'il le vouloit renouveller. Et comme nous voyons que lors qu'on met du vin nouveau en quantité dans un tonneau où il y en avoit encore un peu de vieil, l'on ne dit pas que ce soit du vin vieil qu'il y a dans ce tonneau, ains du vin nouveau, à cause que la quantité du nouveau surpasse sans comparaison celle du vieil; de mesme nostre Seigneur appelle ce commandement nouveau, parce que si bien il avoit esté donné auparavant, il n'avoit pas neanmoins esté observé, que par un fort petit nombre de personnes. C'est pourquoy nostre Seigneur voulut qu'il fust entierement renouvellé, recevant les derniers traits de sa perfection, et que nous nous aymassions les uns les autres, ainsi que faysoient les premiers Chrestiens, lesquels, au rapport de saint Luc, n'avoient tous qu'un cœur et une ame, ayans une telle union par ensemble, que jamais on n'y voyoit nulle division : *Multitudinis credentium erat cor unum, et anima una, nec quisquam eorum, quæ possidebat, aliquid suum esse dicebat.* Aussi jouyssoient-ils d'une consolation tres grande par le moyen de leur union, qui estoit telle, que tout ainsi que de plusieurs grains de froment estant moulus et pestris ensemble, l'on n'en fait qu'un seul pain, qui est composé de tous ces grains de bled, lesquels bien qu'ils fussent auparavant separés et divisés, sont apres tellement joints et unis, qu'ils ne peuvent plus estre remarqués ny connus en particulier; de mesme les Chrestiens avoient une si grande union et un amour si fervent les uns pour les autres, que leurs cœurs et leurs volontés estoient tout pesle-mesle et saintement confondus, sans que cette sainte confusion et meslange leur apportast aucun empeschement, n'y pouvant avoir de division, ny separation entr'eux; ce qui faysoit que ce pain, pestry de tous ces cœurs, estoit infiniment aggreable à la di-

vine Majesté. Et comme nous voyons encore que de plusieurs raisins ne se fait qu'un seul vin, estans pressurés les uns parmi les autres, n'estant plus possible de remarquer quel est le vin reussy de tels grains et de tels raisins, ains tout estant pesle-mesle, ce n'est plus qu'un vin tiré de plusieurs grains et raisins; de mesme, ces cœurs des premiers Chrestiens, dans lesquels la tres-sainte charité et dilection regnoit, estoient ce vin mystique composé de plusieurs cœurs, comme de plusieurs grains de raisins. Mais ce qui faysoit qu'il y avoit une si grande union entr'eux tous, n'estoit autre chose que la frequente communion, laquelle venant à cesser ou à se faire rarement, la sainte dilection est venuë par mesme moyen à se refroidir entre les Chrestiens, et a grandement perdu sa force et suavité.

Le commandement de l'amour du prochain est donc nouveau, pour la raison que nous venons de dire, qui est, parce que nostre Seigneur l'est venu renouveller par le tesmoignage qu'il a rendu, qu'il vouloit qu'il fust mieux observé qu'il n'estoit auparavant. Il est nouveau aussi, parce qu'il semble que nostre Seigneur l'ait ressuscité. Et comme l'on appelleroit un homme nouveau, celuy qui estant mort viendroit à ressusciter; autant en peut-on dire de ce commandement, dautant qu'il estoit tellement negligé entre les hommes, qu'il sembloit estre comme mort et comme s'il n'eust pas esté fait, si peu il y en avoit qui s'en ressouvinssent ou du moins qui l'observassent. C'est pourquoy nostre Seigneur le donne derechef aux hommes, et partant il veut que, comme une chose nouvelle et comme un nouveau commandement, il soit pratiqué fidellement et fervemment. Il est aussi nouveau à cause des nouvelles obligations que nous avons de l'observer. Hé! que nous nous devons rendre souples à l'observation de ce divin precepte, puisque luy-mesme est venu pour nous l'enseigner, non seulement de parolles, mais beaucoup plus par exemples, dautant que ce Maistre divin et tres-ay-

mable ne nous a point voulu enseigner à peindre, qu'il n'aye premierement peint devant nous, et ne nous a donné nul precepte, qu'il ne l'aye premierement observé : car avant que de renouveller ce commandement de l'amour du prochain, il nous a aymés, et monstré par son exemple comme nous le devons observer, et afin que nous ne l'accusassions point, comme s'il nous eust ordonné une chose impossible, il se donna à nous autres au tres-saint Sacrement, puis il nous dit : Aymés-vous les uns les autres, comme je vous ay aymés.

Il est tres-certain que les hommes de l'ancienne loy estoient damnés, s'ils n'aymoient pas leur prochain, parce que la loy de nature les y obligeoit, ou bien la loy de Moyse. Mais les Chrestiens qui ne s'aymeront pas les uns les autres, et qui n'auront pas observé ce divin precepte de l'amour du prochain, apres avoir eu l'exemple de nostre Seigneur, seront damnés d'une damnation incomparablement plus grande.

Or les anciens, je veux dire ceux qui estoient devant l'Incarnation de nostre Sauveur et Maistre, peuvent avoir quelque excuse, s'ils n'ont pas bien observé ce commandement; car si bien l'on sçavoit desja en ce tems-là, que nostre Seigneur viendroit reparer l'image et ressemblance de Dieu, qui est en nous, par sa Mort et Passion, par le moyen de l'union de sa nature divine avec la nature humaine, ce n'estoient que quelques-uns des plus saints qui avoient cette cognoissance, comme les patriarches et les prophetes; car le reste des hommes l'ignoroient quasi tous. Mais maintenant que nous sçavons, non qu'il viendra, ains qu'il est venu, et qu'il nous a recommandé tout de nouveau cette sainte dilection des uns envers les autres, combien serons-nous dignes de punition, si nous n'aymons nostre prochain ?

Mais se faut-il estonner, mes cheres Seurs, si ce divin Sauveur de nos ames veut que nous nous aymions comme il nous a aymés, puis qu'il nous a tellement restablis à cette parfaitte ressemblance que nous avions avec luy, en unissant

nostre nature à la sienne, qu'il semble qu'il n'y aye plus aucune difference. O certes, nul ne peut plus entrer en doute que l'image et ressemblance de Dieu, laquelle estoit en nous auparavant son Incarnation, ne fust grandement imparfaitte et grandement distante de la vraye ressemblance de celuy que nous representions, et duquel nous estions le pourtrait; car quelle proportion y a-il entre Dieu et la creature? La couleur de ce pourtrait estoit extremement blaffarde, ternie et decolorée, de maniere qu'il n'y restoit plus que quelques traits et petits lineamens, ainsi que l'on void en un pourtrait et tableau qui est seulement esbauché, où la derniere couleur n'estant point encore posée, il n'y a seulement qu'un air bien petit et bien mince de celuy qu'il represente; mais nostre Seigneur estant venu au monde, a tellement restably cette image, et relevé nostre nature au dessus de tous les anges, des cherubins, et au dessus de tout ce qui n'est point Dieu, et nous a tellement faits semblables à luy, que nous pouvons dire asseurement que nous ressemblons en quelque sorte parfaitement à Dieu, lequel s'estant fait homme a pris nostre semblance, et nous a donné la sienne.

O combien donc devons-nous relever nostre courage pour vivre selon ce que nous sommes, en imitant ce divin Maistre le plus parfaitement qu'il nous sera possible, puis qu'il est venu en ce monde pour nous enseigner ce que nous devons faire pour conserver en nous cette beauté et divine ressemblance, qu'il a infiniment reparée et embellie en nous par son Incarnation.

Or dites-moi donc l'amour cordial que nous nous devons porter les uns aux autres, quel doit-il estre, puisque nostre Seigneur nous a egalement reparés, et faits semblables à luy, sans en exclure aucun? Or il faut neanmoins entendre tousjours qu'il ne faut pas aymer dans le prochain ce qui est contraire à cette divine ressemblance, et qui peut ternir ce pourtrait sacré, c'est à dire, ses imperfections : mais hors de là,

mes cheres Seurs, ne devons-nous pas aymer cherement celuy qui nous represente si au vif la personne sacrée de nostre Maistre? Et n'est-ce pas l'un des plus preignans motifs que nous puissions avoir, pour nous aymer tous d'un amour ardent? Ha! ne devrions-nous pas faire, quand nous voyons nostre prochain, comme fit le bon Raguel, quand il vit le jeune Tobie, lequel l'estoit allé trouver par le commandement de son pere? Ce bon homme Raguel le voyant: Hé, dit-il à sa femme, mon Dieu! que cét enfant me represente bien nostre bon cousin Tobie! *Quam similis est juvenis iste consobrino meo*[1] *!* Puis il demanda à ce jeune homme d'où il estoit, et s'il ne cognoissoit point Tobie; à quoy l'ange qui le conduisoit respondit, que non seulement il le cognoissoit, mais que celuy, à qui il parloit, estoit son fils: lors le bon Raguel, tout transporté d'aise, l'embrassa, et le baisant et caressant fort tendrement, lui dit: O mon enfant! que tu es fils d'un bon pere, et que tu ressembles à un grand homme de bien! *Benedictio sit tibi, fili mi, quia boni et optimi viri filius es.* Et apres luy avoir rendu plusieurs tesmoignages de bienveillance, il le receut en sa maison, et le traitta merveilleusement bien selon l'affection qu'il portoit à son pere Tobie.

Hé donc! n'en devrions-nous pas faire de mesme, quand nous nous rencontrons les uns les autres, et que nous voyons nostre prochain? O! devrions-nous dire, que vous ressemblés à un grand homme de bien! car vous me representés mon Sauveur et mon Maistre, et sur l'asseurance qu'il nous donneroit, ou que nous nous donnerions les uns aux autres, que nous nous recognoissons bien, quelles caresses ne luy devrions-nous pas faire?

Mais pour mieux dire, combien amoureusement et tendrement devrions-nous recevoir le prochain, honorant en luy cette divine ressemblance, renoüant tousjours ce doux lien

[1] Tobie, VII.

de charité, que saint Paul appelle lien de perfection, *Quod est vinculum perfectionis*[1], qui nous tient liés, serrés et conjoints les uns avec les autres.

Marchons donc en la voye de dilection, comme enfans tres chers de Dieu, ainsi que nous exhorte le grand Apostre en son Epistre; mais marchés-y, dit-il, comme nostre Seigneur Jesus-Christ y a marché, lequel a donné sa vie pour nous, et s'est offert en holocauste et victime d'odeur et de suavité à son Pere. Paroles desquelles nous tirons la cognoissance du degré auquel doit parvenir l'amour des uns envers les autres, et à quelle perfection il doit monter, qui est de donner ame pour ame, vie pour vie, et bref tout ce que nous sommes et que nous avons, les uns pour les autres, excepté le salut; car Dieu veut que cela seul soit reservé. Nostre Seigneur a donné sa vie pour un chacun de nous; il a donné son ame, il a donné son corps, bref il n'a rien reservé; et partant, il ne veut pas aussi que nous fassions aucune reserve, excepté le salut eternel.

Nostre Seigneur nous a donné sa vie, non seulement en l'employant à nous enseigner ce que nous devions faire pour nous sauver, nous faysant sçavoir ce qui luy estoit aggreable, guerissant les malades et faysant des miracles; mais il a encore donné sa vie en fabriquant sa croix tout le tems d'icelle, souffrant mille et mille persecutions de ceux-mesmes ausquels il faysoit tant de bien, et pour lesquelz il la donnoit. Or c'est en cela, mes cheres Seurs, qu'il veut que nous l'imitions, et que nous fabriquions nostre croix, en souffrant les uns pour les autres, ainsi qu'il a fait, et que nous donnions nostre vie pour ceux-mesmes qui nous la voudroient oster, nous employant pour le prochain, non seulement és choses aggreables, mais encore és plus penibles et desaggreables, comme de supporter amoureusement les persecutions, lesquelles pour-

[1] Coloss., III.

roient en quelque façon refroidir nostre cœur envers luy.

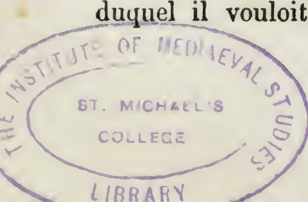
Il y en a plusieurs qui disent : J'ayme grandement mon prochain, et voudrois bien luy rendre quelque service. — Cela est bon, dit saint Bernard, mais cela n'est pas assés; il faut passer plus outre. — Je l'ayme tellement, que je voudrois employer de bon cœur tous mes biens pour luy. — Cela est davantage et meilleur, mais ce n'est pas encore assés. — Je l'ayme, je vous asseure, tellement que j'employerois ma personne mesme pour luy, et en tout ce qu'il desireroit de moy. — Voilà certes un tres-bon signe de vostre amour; mais il faut encore passer plus outre; car il y a un degré plus haut en cet amour, ainsi que nous l'apprend saint Paul, lequel escrivant aux Corinthiens, leur disoit : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* [1]; Soyés mes imitateurs, comme je le suis de Jesus-Christ : voulant dire : Je suis prest à donner ma vie pour vous, comme il a fait, et à m'employer si absolument pour vostre salut, que je ne veux faire aucune reserve, pour vous tesmoigner combien je vous ayme cherement et tendrement; ouy mesme, je suis prest de laisser faire pour vous tout ce qu'on voudra de moy. En quoy il nous apprend que de s'employer mesme jusques à donner sa vie pour le prochain, n'est pas tant que de se laisser employer pour luy au gré des autres, ou par eux, ou pour eux; et c'est cela qu'il avoit appris de nostre Seigneur, lequel s'estant employé luy-mesme pour nostre salut et redemption, se laissa employer par apres pour parfaire cette mesme redemption, et nous acquerir le salut, se laissant attacher sur la croix par ceux-là mesmes pour qui il mouroit; il s'estoit employé luy-mesme toute sa vie, et en sa mort il se laissa employer, laissant faire de luy tout ce qu'on vouloit, non par ses amis, ains par ses ennemis, qui luy donnerent la mort avec une rage et furie insupportablement meschante, sans qu'il y resistast aucunement, ny s'excusast,

[1] I Cor., XI.

se laissant conduire et tourner à toute main, tout ainsi que la cruauté de ces malicieux bourreaux leur suggeroit; regardant en cela la volonté de son Pere celeste, laquelle estoit qu'il mourust pour les hommes; à quoy il se sousmit avec un amour si grand, qu'il est plus digne d'estre admiré, que d'estre imaginé ny compris.

C'est à ce souverain degré de perfection de l'amour du prochain, que nous autres Ecclesiastiques, Religieux et Religieuses, qui sommes consacrés au service de Dieu, sommes appellés, et auquel nous devons pretendre de toutes nos forces, ne nous employant pas seulement pour le bien du prochain, ains nous laissant encore employer par la sainte obeyssance à faire tout ce qu'on voudra de nous, sans que jamais nous y resistions. Car quand nous nous employons nous-mesmes pour son service, ce que nous faysons par nostre eslection, et par le choix de nostre propre volonté, apporte tousjours beaucoup de satisfaction à nostre amour propre; mais de nous laisser employer és choses qu'on veut, et que nous ne voulons pas, ou que nous ne choisissons pas pour le prochain, c'est où gist le souverain degré de cet amour. Comme, quand nous voudrions prescher, on nous envoye servir les malades; et quand nous voudrions prier pour le prochain, l'on nous fait faire autre chose pour son service. Mieux vaut tousjours, sans comparaison, ce que l'on nous fait faire (j'excepte ce qui est contraire à Dieu, et qui l'offense), que ce que nous faysons ou choisissons de nous-mesmes.

Aymons-nous donc les uns les autres et marchons en la voye de la dilection, nous aymans comme nostre Seigneur Jesus-Christ nous a aymés : il s'est offert en holocauste pour nous, qui fut lors qu'il mourut sur la croix, où il nous donna jusques à la derniere goute de son sang, lequel il repandit sur la terre, comme pour faire un ciment sacré, duquel il vouloit cimenter, unir, conjoindre et attacher



toutes les pierres vives de son Eglise, qui sont les fideles, l'un à l'autre, afin qu'ilz fussent tellement unis, serrés, et conjoints par ensemble, que jamais il ne se trouvast nulle division entr'eux, tant il craignoit que cette division ne leur causast une desolation eternelle! O combien ce motif est preignant pour nous inciter à garder et observer exactement ce commandement, de penser que nous avons tous esté esgalement arrosés de ce sang precieux.

Nostre Seigneur donc, dit le saint Apostre, s'est offert à Dieu son Pere pour nous en hostie d'odeur et de suavité. Hé! quelles divines odeurs ne respandit-il pas devant son Pere eternel, lors qu'il institua le tres-saint Sacrement de l'autel, auquel il nous tesmoigna si admirablement la grandeur incomparable de son amour! O que ce fut un parfum infiniment suave, que cet acte de dilection si incomprehensible que nostre Seigneur fit alors qu'il se donna à nous, qui estions ses ennemis, et qui luy causions la mort! O! que ce fut vrayement alors qu'il nous donna le moyen de parvenir à ce supreme degré d'union, qu'il nous desiroit, d'estre faits un avec luy, comme luy et son Pere ne sont qu'un, ainsi qu'il luy avoit demandé dans l'excés de son amour pour nous, treuvant au mesme tems comme cela se pouvoit faire, en instituant le tres-saint Sacrement de l'Eucharistie, par la reception duquel nous sommes faits une mesme chose avec luy : *Unus panis, et unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane, et de uno calice participamus!* O bonté incomparable, que vous estes digne d'estre aymée! jusques où s'est abbaissée la grandeur de Dieu pour un chacun de nous, et jusque où veut-il nous eslever, de nous unir si parfaitement à soy, qu'il nous rende une mesme chose avec luy! Ce que nostre Seigneur a voulu faire, pour nous enseigner, que comme nous sommes tous aymés d'un mesme amour, par lequel il s'unit à nous en ce tres-saint Sacrement, ainsi veut-il que nous nous aymions tous de ce mesme

amour qui tend à l'union, mais à une union plus grande et plus parfaitte qu'il ne se peut dire.

Nous sommes tous nourris d'un mesme pain, qui est ce pain celeste du tres-saint Sacrement, la manducation duquel s'appelle communion; ce qui nous represente la commune union que nous devons avoir par ensemble; union sans laquelle nous ne meritons pas le nom d'enfans de Dieu, puisque nous ne luy obeyssons pas. Les enfans qui ont un bon pere, le doivent imiter, et suivre ses commandemens en toutes choses; et cela passe mesme en maxime entre les Payens : *Patrem sequitur sua proles*. Mais quel meilleur pere pourrions-nous avoir que Dieu, qui est la bonté mesme, et celuy duquel toute bonté derive? C'est pourquoy nous le devons imiter le plus parfaittement qu'il nous sera possible, et obeïr de mesme à ses divines ordonnances, lesquelles ne peuvent estre que tres-saintes et salutaires.

Or entre tous les preceptes qu'il nous a donnés, il n'en a point tant inculqué ny tesmoigné qu'il en desire une observation si particuliere, que celuy de l'amour du prochain : non pas que celuy de l'amour de Dieu ne le precede; mais dautant qu'en celuy-ci la nature y aydant moins que pour l'autre, il estoit besoin que nous y fussions excités d'une maniere plus particuliere. C'est pourquoy l'Apostre dit : *Qui diligit proximum, legem implevit*[1]; qui est autant comme s'il disoit : Aymés le prochain, et cela suffit, la loy est accomplie.

Aymons-nous donc les uns les autres de toute l'estendue de nostre cœur, pour plaire à nostre Pere celeste; mais aymons-nous raisonnablement, c'est-à-dire, que nous devons regir nostre amour par la raison, qui veut que nous aymions plus l'ame du prochain que son corps, puis apres, que nous aymions un peu le corps, et puis tout ce qui appartient au prochain par ordre, chaque chose selon qu'elle le merite pour la conservation de cet amour. Que si nous faisons cela,

[1] Rom., XIV.

nous pourrons bien chanter avec une extreme consolation de nos ames, ces paroles du psalme CXXXII, dont la consideration estoit si suave au grand S. Augustin : *Ecce quam bonum, et quam jucundum habitare fratres in unum!* O qu'il fait bon voir habiter les freres ensemble, avec suavité, union, concorde et paix; car ils sont comme l'onguent precieux qu'on respandit sur le chef du grand prestre Aaron, et lequel par apres couloit de sa barbe, et sur ses vestemens.

Nostre Seigneur et Maistre est ce grand Prestre eternel, sur lequel a esté respandu cet onguent precieux et incomparablement odoriferant de la dilection de Dieu et du prochain; et nous autres qui sommes comme ses cheveux, ou comme autant de poils de sa barbe, devons participer à cet onguent sacré. Ou bien nous pouvons considerer les Apostres comme estans la barbe de N. Seigneur, qui est nostre chef, et duquel nous sommes les membres, dautant qu'ils furent comme attachés à luy, voyans ses exemples et ses œuvres, et recevans ses enseignemens immediatement de sa bouche sacrée : mais nous autres n'avons pas eu cet honneur; ains ce que nous savons, nous l'avons appris des Apostres. C'est pourquoy l'on peut dire que nous sommes comme les vestemens de nostre grand Prestre, nostre Sauveur et Maistre, sur lesquels neanmoins decoule encore cet onguent precieux de la tres-sainte dilection, qu'il nous a tant recommandée, et qu'il nous a encore particulierement exprimée par son saint Apostre, lequel ne veut pas que nous nous arrestions à imiter ny les anges, ny les cherubins, ny les seraphins, en cette vertu de la dilection, ains nostre Seigneur mesme, qui nous l'a enseignée beaucoup plus par pratique que par parolle, specialement lors qu'il fut attaché à la croix : croix au pied de laquelle nous devrions nous tenir continuellement, comme le lieu auquel les fideles imitateurs de nostre Sauveur et Maistre font leur plus ordinaire demeure; car c'est de là

d'où ils reçoivent cette liqueur celeste de la sainte dilection, qui sort à gros randons, comme d'une divine source, des entrailles de la divine misericorde de nostre bon Dieu, qui nous a aymés d'un amour si fort, si solide, si ardent et si perseverant, que la mort mesme ne l'a pû refroidir ni diminuer; ains au contraire, l'a tellement rechauffé et aggrandy, que les eaux des plus ameres afflictions n'ont pû esteindre le feu de cet amour qu'il nous portoit, tant il estoit enflammé; ny les persecutions envenimées de ses ennemis n'ont pas eu assés de force pour vaincre la solidité et fermeté incomparable de l'amour dont il nous a aymés, afin de nous monstrer que nostre amour pour le prochain doit estre fort, ardent, solide et perseverant, si nous desirons parvenir à la gloire eternelle, où nous conduise le Pere, le Fils, et le saint Esprit. *Amen.*

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION [1].

*Osculetur me osculo oris sui : quia meliora sunt ubera tua vino, fragrantia unguentis optimis.* Cant., I.

Que je reçoive un baiser de sa propre bouche : car vos mammelles sont meilleures que le vin et respandent un plus doux parfum.

La divine Amante, jettant un profond soupir, se prit à dire : Qu'il me baise, ce cher amant de mon ame, qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car tes mammelles sont meilleures que le vin, et respandent des odeurs grandement aggreables : *Oleum effusum nomen tuum.* Car ton nom est comme un huile respandu, lequel estant composé de tous les parfums plus precieux, exhale des odeurs souverainement delectables. *Ideo adolescentulæ dilexerunt te;* c'est pourquoy les jeunes filles t'ont aymé et poursuivy. *Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum;* Tire-nous, et nous courrons à l'odeur de tes unguents.

Les Peres considerans ces parolles du Cantique, que l'Espouse dit à son Espoux : Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, disent que ce baiser qu'elle desire si ardamment, n'est autre que l'execution du mystere de l'Incarnation de nostre Seigneur; baiser et mystere, qui avoit esté si long-temps attendu et desiré par une si longue suitte d'années, de toutes les ames qui meritent le nom d'amantes; mais enfin ce baiser qui avoit esté si long-temps refusé et differé, fut accordé à cette amante sacrée, nostre Dame, laquelle seule merite le nom d'Espouse et d'Unique par excellence, et par eminence au dessus de toutes les autres; baiser qui

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation de Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

luy fut enfin accordé par son Espoux, au mesme tems qu'elle vint à lancer ce souspir amoureux : *Osculetur me osculo oris sui,* Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, au jour de l'Annonciation, que nous celebrons aujourd'huy : car ce fut alors que cette divine union du Verbe eternel avec nostre nature, representée par ce baiser, se fit dans les entrailles tres-pures de la glorieuse Vierge nostre Dame.

Mais voyés, de grace, comme cette divine amante exprime delicatement ses amours : Qu'il me baise, dit-elle ; c'est à dire, que ce Verbe adorable, qui est la Parolle du Pere eternel, sortant de sa bouche, vienne en moy s'unir à la nature humaine par l'entremise du saint Esprit, qui est le souspir amoureux du Pere envers son Fils, et du Fils reciproquement envers son Pere. Mais quand fut-ce que ce divin baiser fut donné à cette espouse incomparable? ce fut à l'instant et au mesme tems qu'elle dit à l'ange cette parolle tant desirée : *Fiat mihi secundum verbum tuum;* Qu'il me soit fait selon ta parolle. O! consentement digne de grande resjouyssance pour les hommes, dautant que c'est le commencement de leur bonheur eternel! O alliance inoüie! ô grace inconcevable! le Pere prend nostre Dame pour sa fille treschere, le saint Esprit, pour son espouse bien-aymée, et le Fils, s'unissant personnellement à nostre humanité, l'a choisie pour sa Mere tres-honnorée, qui sont les effets admirables que ce divin baiser opera en nostre Dame pour nostre salut. Cela estant donc ainsi presupposé, par maniere de preface sur ce que nous avons à dire, nous ferons une petite meditation sur la suitte des parolles que la divine amante dit à son bien-aymé, par lesquelles elle luy donne des loüanges nompareilles.

Premierement, apres avoir demandé cét amoureux baiser, elle luy dit : *Meliora sunt ubera tua vino;* Tes mammelles sont meilleures que le vin, respandant des odeurs extremement suaves. Considerés, je vous prie, comme elle s'exprime

merveilleusement bien. Les mammelles de nostre Seigneur sont ses amours. Tes amours, veut-elle dire, mon bien-aymé, sont meilleurs que le vin de toutes les consolations terrestres. Les mammelles representent les amours, dautant quelles sont posées sur le cœur, et comme disent les medecins, le lait dont elles sont remplies est comme la moüelle de l'amour des meres envers leurs enfans, l'amour le produisant pour leur nourriture : C'est pourquoy, dit la chere amante, tes amours qui sont tes mammelles, ô mon cher bien-aymé ! produisent une certaine liqueur odoriferante, qui recrée merveilleusement mon ame, si que je n'estime nullement la bonté des vins les plus precieux et delicats ; les plaisirs de la terre ne sont rien en comparaison, ains ils sont plustost des ennuis que des contentemens. Le vin represente la joye et les plaisirs de la terre, dautant que, comme le dit le royal Prophete David, il resjouït le cœur de l'homme, et le fortifie : *Vinum lœtificat cor hominis.* Les amours de nostre Seigneur ont une force incomparable et une proprieté indicible au dessus des plaisirs terriens pour recréer le cœur humain, non seulement plus que toutes les autres choses, mais rien n'est capable de luy donner un contentement parfait que le seul amour de Dieu.

Prenés, si vous voulés, tous les plus grands de la terre; considerés leurs conditions les unes apres les autres, et vous verrés qu'ils n'ont jamais un parfait contentement; car s'ils sont riches et eslevés aux plus hautes dignités du monde, ils en desirent tousjours davantage.

L'exemple d'Alexandre, que les mondains appellent le Grand, nous l'enseigne assez, et fortifie mon dire, parce qu'ayant plus de biens que nul autre qui eust esté devant luy, possedant presque l'empire universel de toute la terre, en estant maistre et Seigneur absolu, de maniere que tout le monde observoit le silence en sa presence, les princes mesmes n'osoient dire mot, et trembloient sous son authorité, pour

la grande reverence qu'ils luy portoient. Neanmoins un jour entendant dire à un certain philosophe qu'il y avoit encore plusieurs mondes, Alexandre se prit à pleurer comme un enfant; et de quoi? Dautant, disoit-il, qu'y ayant plusieurs mondes, il n'en avoit pas conquis encore un seul entierement, de sorte qu'il desesperoit de ne les pouvoir pas avoir tous en sa domination. Folie certes tres-grande; l'homme se peine extremement à faire un grand trafic en cette vie pour trouver du contentement et du repos, et pour l'ordinaire son trafic est vain, dautant qu'il n'en retire nulle utilité. N'estimeroit-on pas, je vous prie, un marchand bien fol, et de peu de jugement, lequel se travailleroit beaucoup à faire quelque trafic duquel il ne tireroit que de la peine?

Ceux donc qui sçavent asseurement, leur entendement estant esclairé de la lumiere celeste, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse donner un vray et parfait contentement à leurs cœurs, ne font-ils pas un trafic vain et inutile, logeant leurs cœurs aux creatures soit inanimées, ou bien aux autres hommes comme eux? les biens terriens, les maisons, l'or, l'argent, les richesses, mesme les honneurs et dignités que nostre ambition nous fait poursuivre et rechercher si esperduëment, ne sont-ce pas des trafics bien vains, puisque tout cela est perissable? n'avons-nous pas grand tort d'y loger nostre cœur, puisque toutes ces choses, au lieu de luy donner du repos et de la quietude, ne luy fournissent que des sujets d'empressement et d'inquietude, soit pour les conserver ou accroistre si on les a, ou pour les acquerir si on ne les a pas?

Je veux que nous logions nos affections et nostre amour aux hommes qui sont creatures animées et capables de raison, qu'est-ce qui nous en arrivera? nostre trafic ne sera-t-il pas vain, puis qu'estans hommes comme nous et esgaux en nature, ils ne peuvent que nous donner un contr'eschange d'amour, nous aymant parce que nous les aymons? mais

apres cela ce sera tout; car n'estant pas plus que nous, nous ne ferons nul gain en nostre trafic, ne recevans pas plus que nous leur donnerons. Nous leur donnerons nostre amour; ilz nous donneront le leur.

Je passe plus avant, et veux que nous aymions les anges: quel gain, parlant communement, en retirerons-nous? ne sont-ils pas creatures comme nous, esgalement sujets à Dieu nostre commun et souverain Createur? nous peuvent-ils eslever de deux doigts, comme l'on dit? Nullement; les Cherubins ny les Seraphins n'ont aucun pouvoir de nous agrandir, ny de nous donner un contentement parfait, dautant que Dieu s'est reservé cela à luy seul, tant il est jaloux de nostre amour, ne voulant pas que nous trouvions où loger nostre cœur et nos affections hors de luy.

Et pour vous monstrer cela, je vous donneray un exemple. Il arriva une fois qu'un pape avoit un chantre qu'il aymoit extremement, dautant qu'il chantoit merveilleusement bien; mais ce chantre, bien qu'il fust tant aymé de Sa Sainteté, ne laissoit pas d'estre grandement fantasque et bijarre, de sorte qu'il luy prit un jour une fantaisie de s'en aller et sortir de la cour du pape; ce qu'il fit, laissant son bon maistre bien marry de sa sortie; lequel pensant en soy-mesme, par quel moyen il le pourroit faire revenir, il s'advisa d'un artifice, qui fut d'escrire à tous les princes et grands seigneurs, que si ce chantre s'alloit presenter à eux, ils ne le receussent point et ne l'admissent point à leurs services, jugeant que par ce moyen ce pauvre chantre reviendroit à luy, ne trouvant point de meilleure retraitte : ce qui arriva ainsi que le pape l'avoit desiré; car estant rejeté par tout où il se presentoit, il s'en revint enfin servir l'incomparable chapelle de Sa Sainteté.

Que veux-je dire par là, mes cheres Ames, sinon que le cœur humain est un chantre infiniment aymé de Dieu, qui est la souveraine sainteté; mais ce chantre est plus bijarre et fantasque qu'il ne se peut dire : car bien qu'il sçache que

Dieu se recrée merveilleusement à oüir les loüanges que le cœur qui l'ayme luy donne, et se plaise grandement aux eslans de nos voix et en l'harmonie de nostre musique, il prend toutesfois souvent envie à ce cœur de s'aller promener, ne se contentant pas de contenter Dieu, s'il ne se contente encore soy-mesme. Folie et fantaisie certes insupportable : car quel bonheur, mais quel honneur, mais quelle grace, et quel sujet d'un vray et parfait contentement pouvons-nous rechercher ou desirer, que d'estre aymés de Dieu, et d'estre logés en la maison de sa divine Majesté, c'est à dire d'avoir logé en luy tout nostre amour et nostre cœur, n'ayant d'autre pretention que de luy estre aggreables, et cependant voyla que ce cœur se laissant emporter à sa fantaisie, s'en va de creature en creature, comme de maison en maison, pour voir s'il en pourra trouver quelqu'une qui le veuille recevoir, et qui luy donne un contentement parfait. Mais c'est en vain; car Dieu qui s'est reservé ce chantre pour luy-mesme, a deffendu à toutes les creatures de quelque nature ou condition qu'elles soient de luy donner une veritable satisfaction, afin que par ce moyen il soit contraint de s'en retourner à son bon et incomparable Maistre : et si bien ce chantre revient plus par force que par amour, il ne laisse pas neanmoins de le recevoir et de luy donner le mesme rang et le mesme office aupres de luy qu'auparavant, ouy mesme, ce semble, le caresse davantage, au lieu de le rabroüer. O que la bonté de Dieu est grande envers les hommes !

C'est pourquoy l'Espouse a tres-juste raison de s'escrier : *Meliora sunt ubera tua vino*, O mon bien-aymé, que meilleures sont sans comparaison tes mammelles que le vin ! que mille fois sont plus aggreables tes amours et tes delices, que non pas celles de la terre et des creatures, pour pretieuses, pour hautes et relevées qu'elles puissent estre, fussent-elles des Anges; car elles ne nous peuvent satisfaire ny contenter. Hé! pourquoy donc nous amuserons-nous autour d'elles,

esperant quelque contentement au trafic que nous ferons à la recherche de leurs amours? Poursuivons donc, puis qu'il est en nostre pouvoir, d'acquerir le tres-pur amour de Dieu, qui seul nous peut contenter, et nous peut infiniment relever au dessus de nous-mesmes : car sa bonté le veut donner à celuy qui luy donne le sien.

O que cette divine Amante, nostre Dame et tres-chere Maistresse, avoit bien gousté la bonté de ses divines mammelles, lors qu'en l'abondance des divines consolations, qu'elle recevoit en la contemplation de son bien-aymé, toute transportée d'aise et d'un contentement indicible, elle se prit à loüer ces divines mammelles, pour nous inciter sans doute à faire de mesme, et quitter toutes les autres pretentions des consolations et contentemens de la terre, afin d'avoir l'honneur et la grace de les succer, et recevoir le lait de la misericorde qui en distille goutte à goutte sur ceux qui s'en approchent. Mais elle ne s'arreste pas là ; car poursuivant, elle dit que le nom de son bien-aymé est comme une huile respandue, *Oleum effusum nomen tuum*, laquelle est composée des plus excellentes odeurs, et des plus pretieuses qui se puissent imaginer, voulant dire : Mon bien-aymé n'est pas seulement parfumé, ains il est le parfum mesme ; c'est pourquoy, adjouste-t-elle, *Adolescentulæ dilexerunt te,* les jeunes filles t'ont aymé.

Or qu'est-ce que cette Amante veut que nous entendions par ces jeunes filles? Ces jeunes filles en ce sujet representent certaines jeunes ames qui n'ayant pas encore logé leur amour en nulle part, sont extremement propres à aymer le divin amant de nos cœurs, nostre Seigneur Jesus Christ ; non que je veuille dire que celles qui l'ayant desja donné à quelqu'un, venans par apres à le retirer pour le donner à ce celeste Espoux, il ne le reçoive de bon cœur, et n'aggrée le don qu'elles lui font de leurs affections : mais pourtant il aggrée grandement ces jeunes ames qui luy dedient tout

à fait leurs cœurs, pour la seule pretention de son saint amour.

Ton nom, poursuit cette sainte Espouse, respand des odeurs si delectables, que les jeunes filles t'ont aymé, te dédiant tout leur amour et toutes leurs affections. O Dieu! quelle grace de donner tout son amour à celuy qui nous recompense si bien, en nous donnant le sien! En donnant nostre amour aux creatures, comme j'ay dit, nous n'en recevons nul gain, dautant qu'elles ne nous donnent pas plus que nous leurs donnons; mais Dieu, ce divin amoureux de nos ames, nous donne le sien, qui est comme un baume precieux, qui respand des odeurs souverainement suaves en toutes les facultés de nos ames.

O que cette jeune fillette, nostre Dame, ayma souverainement ce divin Espoux! Aussi fut-elle souverainement aymée de luy : car en mesme tems qu'elle se donna à luy et luy consacra tout son amour, qui fut lorsqu'elle prononça ces divines paroles : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum ;* Voicy la servante du Seigneur, me soit fait selon que vous dites, et selon qu'il luy plaira; voila que soudain ce Verbe divin descendit dans ses entrailles sacrées, et se rendit fils de celle qui se dédioit pour estre sa servante.

Or bien que nous sçachions que nul ne peut jamais parvenir à un si haut degré d'amour, ny se dédier si parfaittement à Dieu, pour suivre sa divine volonté, comme fit nostre Dame, nous ne devons pas laisser pourtant de nous dédier et consacrer à son divin amour avec le plus de perfection qu'il nous sera possible, selon nostre capacité quoiqu'incomparablement moindre que celle de cette sainte Vierge, qui est l'unique fillette qui a le plus parfaittement aymé le divin Espoux, que jamais aucune creature n'a fait, ny fera; dautant qu'elle commença à l'aymer dés l'instant de sa tres-sainte Conception aux entrailles de sa tres-beniste mere sainte

Anne, commençant de se dédier à Dieu, et luy donner son amour, dés qu'elle commença à estre.

Cette Espouse sacrée passant plus avant dans l'entretien qu'elle fait avec son divin Espoux : Tirés-moy, luy dit-elle, et nous courrons; *Trahe me post te, curremus.* Les SS. Peres considerant ce que cette Espouse vouloit dire par ces paroles, dautant qu'elle dit, Tirés-moi et nous courrons, *Trahe me post te, curremus,* qui est autant comme si elle disoit : Bien que vous ne tirés que moy, nous courrons toutesfois plusieurs, disent, que quand elle dit à son bien-aymé qu'il la tire, elle proteste par là qu'elle a besoin d'estre prevenuë de sa grace, sans laquelle nous ne pouvons rien faire. Mais apres, quand elle adjouste, Nous courrons; elle veut dire : Vous et moy, mon bien-aymé, nous courrons par ensemble; vous m'ayderés à courir, et j'auray l'honneur d'estre vostre cooperatrice; ou bien, comme disent quelques docteurs, plusieurs courront avec moy à ma suitte, et à mon imitation plusieurs ames vous suivront à l'odeur de vos unguents : *Curremus in odorem unguentorum tuorum.*

Nous voicy maintenant à la seconde partie de nostre exhortation, qui est la profession et la dedicace que ces filles viennent de faire de leurs cœurs au service de la divine Majesté; dedicace et offrande qu'elles n'eussent jamais eu envie de faire, si le souverain Espoux de nos ames ne les eust tirées et prevenuës de sa grace, sans laquelle nous ne pouvons rien faire, ainsi que nous l'asseure la divine amante, quand elle dit *Trahe me,* tirés-moy, à quoy elle adjoute : *Curremus*, nous courrons.

La tres-sainte Vierge fut tirée seule et la premiere par le celeste Espoux, pour se consacrer et dédier totalement à son service; car elle fut la premiere qui consacra son corps et son ame à Dieu par le vœu de virginité : mais soudain qu'elle fut tirée, elle tira quantité d'ames, qui luy ont fait offre d'elles-mesmes pour marcher sous ses auspices sacrées, en

l'observance d'une parfaite et inviolable virginité et chasteté, *Adducentur regi virgines post eam;* si que depuis qu'elle a tracé le chemin, il a tousjours esté couvert et chargé d'ames qui se sont venuës consacrer par les vœux au service de la divine Majesté. Ames tres-cheres, lesquelles la glorieuse Vierge regardoit, quand elle disoit, *Curremus,* nous courrons, asseurant son bien-aymé que plusieurs suivroient son estendard, pour batailler sous son authorité contre toutes sortes d'ennemis pour la gloire de son nom.

O quel honneur pour nous autres, de pouvoir batailler sous cette vaillante Capitainesse? Mais le sexe féminin semble avoir une obligation particuliere à suivre cette vaillante guerriere qui l'a infiniment rehaussé et honoré. O si la Mere de Dieu eust esté de la nature angelique, combien les cherubins et les seraphins s'en glorifieroient et tiendroient honorés! Nostre Dame est bien aussi l'honneur, le prototype et le patron des hommes et des femmes qui vivent vertueusement, et des veufves; mais pourtant nul ne peut nier que les filles n'ayent une certaine alliance avec elle plus particuliere que non pas le reste des hommes, parce que cette ressemblance de la virginité, qui est du sexe et de la condition, leur donne une grande capacité, et un grand avantage pour s'en approcher de plus prés.

Et pour moy, je pense que ce qu'on a fait de tout tems une feste plus grande pour leur entrée et profession en Religion, qu'on ne fait pas pour les hommes, n'est pour autre raison, sinon que ce sexe estant plus fragile, et faysant un acte de si grande vaillance, comme est celuy qu'elles font entrant en Religion, il requiert aussi plus d'honneur, et Dieu merite plus d'estre honnoré et admiré en cette solennité, que non pas en la profession que les hommes font d'entrer en Religion. Et pour dire la verité, les hommes ne font pas un si grand renoncement de leur liberté comme font les filles, qui se tiennent resserrées dans les celestes prisons de N. Seigneur,

qui sont les Religions, pour y passer le reste de leurs jours, sans en pouvoir jamais sortir, si ce n'est pour de certaines occasions fort rares et signalées, comme d'aller establir et fonder des monasteres. Les hommes qui entrent en Religion, y entrent bien pour y vivre en obeyssance, selon les regles et statuts d'icelle; mais si faut-il confesser, que le renoncement qu'ilz font de leur liberté n'est pas si extreme que celuy des filles; dautant qu'ilz ont encore la liberté de sortir, d'aller de couvent en couvent, de prescher, de confesser, et faire ainsi plusieurs autres exercices qui leur servent de divertissement. Ilz quittent voirement bien le monde d'affection, car tous les Religieux le doivent faire; mais neanmoins on les void tousjours avoir quelque conversation avec les personnes du monde, ce qui soulage un peu la rigueur des loix qui sont dans l'enclos du monastere. Or les filles qui se viennent dédier à Dieu, rejettent et abandonnent tout cela, renonçant à cette derniere piece que la nature vueille quitter, qui est la liberté; si que nous pouvons bien dire que ces filles font une chose au dessus de la nature, estant besoin que Dieu leur donne une force surnaturelle pour faire cét acte si parfait, de se dedier à son divin service par un renoncement si grand, comme est celuy qu'elles font. Car on ne les trompe point, leur disant, qu'estans religieuses, N. Seigneur leur donnera du sucre, comme l'on fait aux petits enfans, pour les amadoüer; on ne leur dit point non plus qu'on les conduira sur la montagne de Tabor, où elles diront avec S. Pierre : *Bonum est nos hic esse* [1], il fait bon icy; au contraire, on leur dit, soit qu'elles veuillent faire profession, ou entrer au novitiat : Il vous faudra aller sur le mont de Calvaire, où avec N. Seigneur, il faudra que vous soyés crucifiées, attachant et crucifiant vostre entendement pour restraindre toutes vos pensées, pour n'en admettre volontairement aucunes que celles qui vous seront

[1] S. Matth., XVII.

marquées selon la vocation que vous choisissés. Il faudra de mesme crucifier vostre memoire, pour n'admettre jamais aucun ressouvenir de ce que vous avés laissé au monde. Il faudra enfin que vous crucifiés et attachiés à la croix de N. Seigneur votre volonté particuliere, pour ne plus vous en servir à vostre gré, ains il vous faudra vivre en parfaitte sousmission et obeïssance tout le tems de vostre vie.

Dites-moy donc, s'il vous plaist, n'est-ce pas un acte de tres-grande consideration, et digne d'estre honnoré, que celuy que font ces filles en passant outre, bien qu'on ne leur represente que croix, qu'espines, que lances, que clouds, et enfin que mortifications en la religion. O ames grandement genereuses, que vous monstrés bien qu'en verité vous bataillés et marchés sous les auspices de nostre sainte et glorieuse Maistresse, qui est la tres-sainte Vierge! O sans doute il faut bien que ces filles ayent consideré que c'est le propre de l'amour de rendre leger ce qui est pesant, doux ce qui amer, et facile ce qui est insupportablement difficile sans amour. Vostre glorieux Pere S. Augustin a grandement bien exprimé cette verité, disant que celuy qui ayme ne treuve rien de fascheux, de difficile ou de trop grand travail : Le travail, dit-il, ne se treuve point en l'amour, ou s'il s'y treuve, c'est un travail bien-aymé; *Ubi amatur non laboratur, aut si laboratur labor ipse amatur.*

Allés donc, mes cheres filles, ou plutost venés amoureusement vous dédier à Dieu, et au service de son tres-pur amour, et bien que vous rencontriés du travail, la peine vous en sera bien aymée; en l'asseurance que vous contenterés Dieu, et vous rendrés aggreables à vostre chere Patronne, laquelle bien qu'elle n'aye pas eu le nom de Religieuse, n'a pas laissé pourtant d'en pratiquer les exercices, et laquelle, bien qu'elle soit Protectrice de tous les hommes, et de chaque vocation en general, s'est neanmoins rendue particuliere Protectrice des Vierges qui se sont dédiées au service de son

Fils en la Religion ; dautant qu'elle a esté comme une abbesse qui leur a monstré l'exemple de tout ce qu'elles devoient faire pour vivre religieusement. Et qu'ainsi ne soit, je vous presenteray seulement trois poincts à considerer, sur lesquels je ne feray que passer en courant, pour preuve de mon dire, que je treuve dans l'Evangile de ce jour, auquel il est dit que l'Ange s'adressant à cette sainte Vierge pour luy annoncer le mystere incomparable de l'Incarnation du Verbe eternel, il la treuva en Galilée, et en la ville de Nazareth, retirée et seule dans sa chambre.

Quant au premier poinct, qui est que nostre Dame estoit au pays de Galilée, Galilée est une diction hebraïque, qui vaut autant dire que transmigration. Sur quoy il faut que vous sçachiés qu'il y a deux sortes d'oyseaux, les uns qui sont passagers, et les autres qui ne le sont pas : ceux qui sont passagers font la transmigration, dautant qu'ils passent d'un lieu à l'autre, comme font les arondelles et les rossignols qui ne demeurent pas ordinairement dans ces quartiers, ains ilz n'y sont qu'au tems des chaleurs et du printems, et l'hyver venant ils font la transmigration, se retirans aux autres pays, où le printems et les chaleurs sont en mesme tems que nous avons icy les froidures de l'hyver ; mais nostre printems revenant, ilz reviennent et font derechef la transmigration, c'est à dire le passage d'une contrée à l'autre, nous venant recréer par leur petit gazoüillement.

Les Religieux et Religieuses ne sont-ilz pas au païs de transmigration, et ne font-ilz pas le passage du monde en la Religion, comme en un lieu de printems, pour chanter les divines loüanges, et pour s'exempter de souffrir les froidures et les gelées du monde ? Hé ! n'est-ce pas pour cela qu'ils entrent en la Religion, où il n'y a que printems et que chaleur, le Soleil de Justice dardant fort ordinairement ses rayons sur les cœurs des Religieux, lesquelz il n'eschauffe pas moins en les esclairant qu'il les esclaire en les eschauffant ?

Et qu'est-ce que le monde, sinon un hyver extremement froid, où il n'y a que des ames gelées et froides comme glace? J'entends ceux qui estant du monde, vivent selon les loix du monde : car je sçay bien qu'on peut vivre parfaittement en toute sorte de vocations, mesme dans le monde, aussi bien qu'en Religion; et pourveu qu'on le veuille, l'on peut en tous lieux parvenir à un tres-haut degré de perfection. Mais pour parler selon que nous voyons estre le plus ordinaire, l'on ne rencontre presque au monde que des cœurs de glace, tant ilz sont froids, et peu eschauffés de ce feu supréme, dont tous les autres feux prennent leur origine et leur chaleur. Car comme le Soleil est celuy qui donne de la chaleur à tout ce qui est de la terre, ouy mesme au feu, lequel ne produiroit rien sans luy; ainsi l'amour de Dieu est ce Soleil qui donne de la chaleur au cœur humain, quand il est disposé pour la recevoir, et sans ce feu sacré il demeure plus froid qu'il ne se peut dire.

Nostre Dame donc, comme les religieuses, estoit au pays de transmigration; mais, ô Dieu, qu'elle fit admirablement bien cette transmigration, passant d'un degré de perfection en un autre degré plus haut! bref, sa vie ne fut autre chose qu'un passage continuel de vertu en vertu; en quoy toutes les religieuses la doivent imiter le plus parfaittement qu'elles pourront, puis qu'elles sont celles qui l'approchent de plus prés que tout le reste des creatures : car c'est sans doute de ces vierges dont parle le Psalmiste, quand il dit, qu'elles seront amenées au roy, les plus proches d'elle, *Adducentur Regi Virgines post eam proximæ ejus*[1]. L'amour ne dit jamais : C'est assés, *Sufficit;* il veut que l'on aye le courage de vouloir tousjours aller plus avant en la voye des volontés du bien-aymé.

La seconde remarque que je fais sur les paroles de l'Evangile, est que nostre Dame fut trouvée par l'ange en la

[1] Psal. XLIV.

cité de Nazareth : or Nazareth veut dire fleur ; elle fut donc trouvée en la cité des fleurs, ou en la cité fleurie. O que cette cité nous represente bien à propos la Religion ! car qu'est-ce que la Religion, sinon une maison, ou une cité fleurie et toute parsemée de fleurs, dautant qu'on n'y fait chose quelconque (quand on y vit selon les regles et statuts d'icelle) que ce ne soit autant de fleurs : les mortifications, les humiliations, les oraysons ; bref, tous les exercices, qu'est-ce autre chose que des pratiques de vertus, qui sont comme de belles fleurs, qui respandent une odeur extremement suave devant la divine Majesté ? Qu'est-ce donc que la Religion, sinon un parterre tout parsemé de fleurs, tres-aggreables à la vuë, et d'odeur tres-salutaire à ceux qui les veulent odorer ?

Il est donc dit de la tres-sainte Vierge, qu'elle estoit en la cité fleurie : mais qu'estoit-elle elle-mesme, sinon une fleur choisie entre toutes les autres fleurs pour sa rare beauté, et son excellence ? fleur qui par son odeur incomparablement suave, a la proprieté d'engendrer et produire d'autres fleurs. Et ne sçavés-vous pas que c'est elle qui est ce jardin clos et fermé du Cantique, lequel en est tout emperlé et emaillé ? *Hortus conclusus soror mea sponsa, hortus conclusus ;* repetition qui n'est pas sans mysteres. A qui appartiennent, je vous en prie, tant de fleurs dont l'Eglise a esté remplie, et a esté tant embellie et ornée, sinon à la tres-sainte Vierge, l'exemple de laquelle les a toutes produites ? Et n'est-ce pas par son moyen que l'Eglise a esté parsemée de roses des martyrs invincibles en leur constance, des soucis de tant de saints confesseurs, et des violettes de tant de saintes veufves, qui sont petites, humbles et basses comme ces fleurs, mais qui respandent une tres-bonne et suave odeur ? Et enfin, n'est-ce pas à elle à qui appartiennent plus particulierement tant de lys blancs de pureté et de virginité, toutes candides et innocentes ; dautant que ç'a esté à son exemple, que tant de vierges ont consacré leurs cœurs et leurs corps à la divine

Majesté, par une resolution et un vœu tres-indissoluble de conserver leur virginité et pureté?

Il y a quelques Docteurs qui tiennent qu'elle a institué des congregations de filles, et qu'estant allée à Ephese avec son bien-aymé fils adoptif saint Jean, elle en dressa une, ausquelles elle donna des regles et constitutions. O quelle divine abbesse! O que ces Religieuses estoient heureuses d'avoir esté instituées par cette divine Doctoresse, qui avoit puisé sa science dans le cœur mesme de son Fils, nostre Seigneur, qui est la sapience du Pere eternel!

La troisieme remarque que je fais sur les parolles de l'Evangile est, qu'elle fut trouvée toute seule dans sa chambre, quand l'ange la vint salüer, et luy apporta cette tant gracieuse nouvelle de l'Incarnation du Fils de Dieu dans ses chastes entrailles: et les religieuses, que font-elles autre chose, sinon de se tenir retirées dans leurs cellules? Et non contentes de cela, elles se retirent encore en elles-mesmes pour estre plus seules, et par ce moyen se rendre plus capables de joüir de l'entretien de leur bien-aymé, se retirant au fond de leur cœur, comme dans un celeste cabinet où elles se tiennent en solitude. Mais vous avés beau vous cacher, les Anges vous sçauront bien treuver: car ne voyés-vous pas que nostre Dame estant retirée toute seule, elle fut bien treuvée par l'archange saint Gabriel?

Or les Vierges et les Religieuses ne sont jamais mieux à leur contentement, que lors qu'elles sont toutes seules, afin de contempler tout à l'aise la beauté de leur celeste Amant, et pour cela elles se retirent encore en elles mesmes : aussi est-il dit par le Psalmiste, que toute la gloire et la beauté de la fille du roy est au dedans, c'est à dire en l'interieur, *Omnis gloria filiæ Regis ab intus*[1]. Et pour la conserver et accroistre, elles sont tousjours attentives, afin de retrancher à tous propos ce qui la pourroit tant soit peu ternir ou enlai-

[1] Psal. XLIV.

dir cette beauté interieure, parce qu'elles sçavent bien que le divin Espoux regarde luy seul le dedans, bien que les hommes ne voyent que le dehors. C'est pourquoy cette espouse bien-aymée, je veux dire l'ame qui s'est consacrée à la suite de ses divins amours, afin de ne plaire qu'à luy seul, se retire en elle-mesme pour luy preparer dans son cœur une demeure qui soit aggreable à sa divine Majesté. C'est pour ce sujet qu'en la religion l'on recommande tant la solitude, et nous voyons son utilité, en ce que nostre Dame la pratiquant et estant retirée, merita dans ce tems mesme d'estre choisie pour estre Mere du Fils de Dieu. Nostre Dame donc a esté une tres-parfaitte Religieuse, laquelle vous devés imiter comme vostre Abbesse et Protectrice particuliere, ainsi que nous avons dit.

Considerons un peu, je vous prie, avant que finir, les vertus que cette sacrée Vierge pratiqua, et nous fit specialement paroistre au jour de l'Annonciation glorieuse. La premiere fut une virginité et pureté qui n'a point de semblable entre les pures creatures. La seconde, une tres-sainte et tres-profonde humilité, qui fut jointe et unie inseparablement avec une tres-ardente charité.

La virginité et parfaitte chasteté est une vertu angelique; mais bien qu'elle appartienne plus particulierement aux Anges qu'aux hommes, si est-ce pourtant que nostre Dame eut une pureté et virginité qui les surpasse infiniment, ayant trois excellences tres-grandes au dessus de celle des Anges, mesme des Cherubins et Seraphins. Ce que je vous feray voir par trois raisons, que je deduiray briefvement.

La premiere raison est, que la virginité de nostre Dame eut cette excellence, ce privilege et cette sureminence au-dessus de celle des Anges, que ce fut une virginité feconde, et celle des anges est sterile, et ne peut avoir de fecondité. Celle de nostre Dame est non seulement feconde, en ce qu'elle produisit et porta ce doux fruit de vie nostre Seigneur

et nostre Maistre; mais elle fut feconde en second lieu, dautant qu'elle engendra plusieurs vierges, et que c'est à son imitation (ainsi que nous avons dit) que les vierges voüent et dedient à Dieu leur pureté. Ains elle a encore cette proprieté, de reparer et restablir la virginité et pureté de l'ame qui mesme a esté soüillée et tachée; et du tems qu'elle vivoit, elle a appelé à sa suite plusieurs vierges, qui la suivoient et accompagnoient par tout où elle alloit, comme sainte Marthe, sainte Marcelle, les Maries, et autres : mais en particulier, ne fut-ce pas par son moyen que sainte Magdelene, qui estoit comme un chauderon noircy de mille sortes d'immondicités, et laquelle estoit le receptacle de l'immondicité mesme, fut apres sa conversion enrollée sous l'estendart de la pureté virginale? Car estant convertie, elle devint comme une phiole ou un beau vase de cristal tout resplendissant et transparent, capable de recevoir et retenir en soy les eaux les plus salutaires de la grace.

La virginité de nostre Dame n'est donc point sterile comme celle des Anges, ainsi elle est tellement feconde, que dés l'heure qu'elle fut voüée à Dieu jusques à maintenant, elle a tousjours fait de nouvelles productions; et non seulement elle produit elle mesme, ains elle fait encore que les virginités qu'elle produit en produisent d'autres, parce qu'une ame qui se dédie parfaitement au service de Dieu ne sera jamais seule, ains elle en attirera plusieurs à son exemple et à la suite des parfums qui l'ont attirée elle-mesme. C'est pourquoy l'amante sacrée dit à son bien-aymé : *Trahe me post te, et curremus,* tirés-moy et nous courrons[1].

La seconde raison pour laquelle la virginité de nostre Dame surpassa celle des Anges, est parce que les Anges sont vierges et chastes par nature. Or l'on n'a pas coustume de loüer une personne de ce qu'elle a de nature, dautant que ce qui est sans eslection ne merite point de loüanges. L'on ne

[1] Cant., I.

loüe pas le Soleil de ce qu'il est lumineux; car cela lui estant naturel, il ne peut cesser de l'estre. Les Anges ne sont non plus loüables de ce qu'ils sont vierges et chastes, dautant qu'ils ne peuvent pas estre autrement. Mais la tres-sainte Vierge a une virginité loüable, parce que c'est une virginité qu'elle a choisie, esleuë et voüée : et si bien elle fut mariée, ce ne fut point au prejudice de sa virginité, parce qu'elle fut mariée à un mary vierge, et qui avoit comme elle voüé sa virginité. O que cette Dame ayma cherement cette vertu ! C'est pourquoy elle en fit vœu, et s'accompagna tousjours des vierges, et les favorisa tout particulierement.

Et pour troisieme raison, sa virginité surpassa encore celle des Anges, en ce que ce fut une virginité combattuë et esprouvée ; ce que celle des Anges ne peut estre, dautant qu'ils ne peuvent deschoir de leur pureté, ny ne peuvent en façon quelconque recevoir aucune tache ny espreuve. Sur quoy le grand saint Augustin dit, parlant aux Anges : Il ne vous est pas difficile, ô Esprits bienheureux, d'estre purs et d'estre vierges, puisque vous n'estes point tentés, ny ne le pouvés estre.

L'on treuvera peut-estre estrange ce que je dis, que la pureté de nostre Dame a esté esprouvée et combattuë ; mais cela est pourtant, et d'une espreuve tres-grande. Mais ja à Dieu ne plaise, que nous pensions que ces espreuves ressemblent aux nostres ; parce qu'estant toute pure et la pureté mesme, elle ne pouvoit recevoir les attaques que nous recevons en nostre pureté. Car les tentations n'eussent nullement osé aborder ce mur inexpugnable de son integrité virginale, ainsi qu'elles nous importunent nous autres, qui portons la tentation en nous-mesmes : tentation si importune, que le glorieux Apostre saint Paul dit, qu'il prioit plusieurs fois le jour nostre Seigneur de la luy vouloir oster, ou bien d'en moderer en telle sorte la force qu'il y pust re-

*

sister sans l'offencer[1]. Nostre Dame ne receut-elle pas une espreuve, quand elle vid l'Ange en forme humaine? Ha! ne le voyons-nous pas, en ce qu'elle commença à craindre et à se troubler? si que l'Ange le cognoissant, luy dit : *Ne timeas, Maria*[2]; Marie, ne craignés point : car si bien, vouloit-il dire, vous me voyés en forme d'homme, je ne le suis pas neanmoins, ny moins vous veux-je parler de la part des hommes. Ce qu'il dit, voyant que sa pudeur virginale commençoit à entrer en peine.

La pudeur, dit un saint personnage, est comme la sacristine de la chasteté; et tout ainsi qu'on void le sacristain d'une Eglise tousjours regardant autour de l'autel, si on n'y a point pris quelque chose, et qu'il a un grand soin de bien fermer les portes, de peur qu'on ne vienne despouiller l'autel; de mesme la pudeur des vierges est tousjours aux aguets, pour voir si quelque chose ne viendra point attaquer leur chasteté ou piller leur virginité, de laquelle, ou pour la conservation de laquelle elles sont extremement jalouses; et dés qu'elles voyent quelque chose, mesme quand ce ne seroit que l'ombre du mal, elles s'esmeuvent et se troublent, ainsi que fit la tres-sainte Vierge, qui ne fut pas seulement Vierge par excellence, au dessus de toutes autres creatures, tant anges qu'hommes, mais encore la plus humble de toutes. Ce qu'elle fit excellemment bien paroistre en l'Annonciation, en faysant le plus excellent acte d'humilité qui jamais fut fait, ny se fera par une pure creature : dautant que se voyant loüée par l'Ange qui la salüa, disant, qu'elle estoit pleine de grace, et qu'elle concevroit un fils qui seroit Dieu et homme tout ensemble, cela l'esmeut, et la fit craindre. Car si bien elle traitoit familierement avec les Anges, elle n'avoit neanmoins jamais esté loüée par eux jusques à cette heure-là, n'estant pas leur coustume de loüer personne, si ce n'est quelquesfois pour encourager à quelque grande entreprise

[1] Cor., II. — [2] S. Luc, I.

Oyant donc que l'Ange la loüoit d'une loüange si extraordinaire, cela la mit en soucy, pour monstrer aux filles qui prennent plaisir d'estre loüées et cajolées, qu'elles courent grande fortune de recevoir quelque tache en leur pureté, l'humilité estant compagne inseparable de la virginité, et une compagne telle, que la virginité ne subsistera jamais longuement en l'ame qui n'aura pas l'humilité : elles se peuvent bien trouver l'une sans l'autre, ainsi que l'on void communément dans le monde, y ayant plusieurs personnes mariées qui vivent humblement; mais pour les vierges, si faut-il pourtant confesser, que l'une de ces deux vertus sans l'autre ne sauroit subsister en elles.

Nostre Dame estant rasseurée par l'Ange, et ayant appris ce que Dieu vouloit faire d'elle, et en elle, fit incontinent cet acte souverain de tres-parfaitte humilité, disant : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum :* Voicy la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parolle : et se voyant eslevée à la plus haute dignité qui jamais fut et sera, car quand Dieu viendroit derechef à creer plusieurs mondes, il ne pourroit jamais faire qu'une pure creature fust plus que d'estre Mere de Dieu, dignité incomparable, et de laquelle neanmoins elle ne s'enfla point : ains elle assure l'Ange qu'elle demeure tousjours servante : et quoy que Dieu l'esleve au dessus de toutes les creatures, elle proteste nonobstant cela, qu'elle est tousjours servante de sa divine Majesté; et pour monstrer qu'elle l'estoit, et qu'elle le vouloit estre : Il me soit fait, dit-elle, tout ainsi que vous le dites, *Fiat mihi secundum verbum tuum,* s'abandonnant à la mercy de la divine volonté, protestant neanmoins que par son choix et par son eslection, elle se tiendra tousjours en sa bassesse, et conservera l'humilité comme compagne inseparable de la virginité.

Or bien que ces deux vertus se puissent rencontrer l'une sans l'autre, toutesfois cette division et cette separation ne

se peut aucunement treuver entre l'humilité et la charité, parce qu'elles sont indivisibles, et tellement jointes et unies ensemble, que jamais l'une ne se treuve sans l'autre, pouveu qu'elles soient vrayes et parfaittes : car dés que l'une cesse de faire son acte, l'autre la suit immediatement; dés que l'humilité s'est abaissée, la charité se releve contre le ciel. Ces deux vertus sont comme l'eschelle de Jacob, par laquelle les Anges montoient et descendoient. Ce n'est pas à dire qu'ils pussent monter et descendre tout à la fois, ains, quand ils estoient descendus, ils montoient de rechef pour descendre. L'humilité semble estre une vertu qui nous esloigne de Dieu, qui est appuyé sur le haut de l'eschelle, dautant qu'elle nous fait tousjours descendre en bas pour nous avilir, abaisser et mespriser : et neanmoins, c'est tout au contraire; car à mesure que nous nous abaissons, nous nous rendons plus capables de monter au haut de cette eschelle mystique, où nous rencontrons le Pere celeste.

Nostre Dame donc s'abaissant, et se recognoissant indigne d'estre eslevée à la tres-haute dignité de Mere de Dieu, fut par cela mesme renduë sa Mere : car elle n'eut pas si tost fait la protestation de sa petitesse, que s'estant abandonnée par un acte de charité nompareille, elle fut faite Mere du Tres-Haut, qui est le Sauveur de nos ames.

Si donc nous faisons ainsi, mes cheres filles, et que nous joignions et unissions la virginité avec l'humilité, elle sera soudain accompagnée de la tres-sainte charité : charité qui nous eslevera au haut de l'eschelle mystique de Jacob, où nous serons indubitablement receus dans la poictrine sacrée du Pere eternel, qui nous comblera de mille sortes de consolations celestes, desquelles jouyssant, nous chanterons avec nostre tres-sainte maistresse le Cantique des loüanges de Dieu, qui nous aura fait la grace de la suivre en ce monde, et batailler sous son estendart. Amen.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE QUATRIEME VENDREDY DE CARESME[1].

*Venit hora et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate; nam et Pater tales quærit qui adorent eum.* JOAN., IV.

L'heure est venue que les vrais adorateurs adoreront mon Pere en esprit et verité; car il veut de tels adorateurs.

Cette-ci est l'une des plus notables et signalées sentences de l'Evangile, en laquelle la maniere de bien et deüement servir Dieu, est exprimée et declarée par Dieu mesme. Au reste elle est tres-difficile à entendre, et diversement expliquée par les adversaires de l'Eglise catholique, pour renverser la foy des anciens, et neanmoins en icelle sont cachés plusieurs admirables secrets en confirmation de la creance de l'Eglise, et de la verité d'icelle. Secrets et mysteres lesquels jamais nous ne descouvrirons, si celuy qui les y a mis pour nostre salut ne les nous fait voir par sa grace. Prions-le donc par le merite de son sang, qu'il nous en fasse participans à son honneur et gloire, et prenons pour advocate sa sainte Mere, à laquelle nous presenterons le salut angelique. *Ave Maria.*

Comme le chasseur, ayant donné la chasse et le cours au cerf et à la biche, la va attendre aupres de quelque fontaine où elle a accoustumé de s'abreuver (car cette sorte d'animal est extremement sujette à la soif), pour la prendre apres que la froideur de l'eau l'aura engourdie, suivant le dire du Psalmiste : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus :* comme le cerf

[1] Pris sur l'original escrit de la main de l'Autheur (Edit. de 1641 et de 1643).

alteré desire la fontaine, ainsi mon ame vous souhaite, ô mon Dieu ! tout de mesme nostre Seigneur, en l'histoire de l'Evangile du jourd'huy, s'en va aupres d'une fontaine attendre une pauvre pecheresse alterée par son iniquité, afin de la prendre par une tres-glorieuse chasse, apres qu'avec ses saints discours il l'a engourdie aux mouvemens de son peché et de sa concupiscence. Mais oyés briefvement l'histoire, puis nous nous arresterons sur nostre principal point quand nous l'aurons rencontré.

Les disciples de nostre Seigneur baptisoient une grande multitude de personnes en Judée, et beaucoup plus que saint Jean-Baptiste n'avoit fait : de quoy nostre Seigneur s'appercevant les Scribes et les Pharisiens estre irrités pour l'envie qu'ilz avoient sur luy, et n'estant encore venu le tems de sa passion, voyant le peu de profit qu'ilz faysoient en Judée, et pour donner commencement à sa sainte predication, il s'en alla en Galilée, et s'arresta en Capharnaum, qui estoit sur les limites de Zabulon et Nephtali, suivant la prophetie d'Isaye : *Primo tempore alleviata est terra Zabulon, et terra Nephtali.*

Or entre la Judée et la Galilée estoit la Samarie, en laquelle il y avoit une ville qui s'appelloit Sichar, ville située sur le mont Garizin, illustre pour avoir esté le chef du royaume d'Israël establi par cet obstiné Jeroboam, pource qu'Abraham sortant de Mesopotamie, y edifia un autel; y estant arrivé, cette terre lui fut promise. Jacob, revenant de Mesopotamie, y dressa sa tente, et y achepta une partie du champ d'Emor. Là fut corrompuë Dina, et le fils du roy tué, et beaucoup d'hommes, par les enfans de Jacob. Ce fut une cité de refuge. Joseph y fut ensevely, en un champ qui luy avoit esté donné en prerogative, et qui estoit celuy d'Emor.

Là estoit une fontaine de Jacob qu'il fit faire, où nostre Seigneur estant arrivé, lassé et recreu du chemin qu'il avoit fait, il s'assit ainsi sur la fontaine : *Jesus autem fatigatus ex*

*itinere sedit sic supra fontem. Sic,* ainsi, comme il se trouva; *sic,* parce qu'il estoit las; *sic,* il estoit recreu; et par ainsi il s'assit, *sic,* comme un autre homme. Considerés-vous point la bonté de ce Seigneur, l'affection de ce chasseur qui court pour prendre la proye de l'ame, tant qu'il en est las, et contraint, par maniere de dire, de se reposer? Considerés-vous point nostre lascheté, qui nous faschons de la moindre peine du monde qu'il faut prendre pour nous sauver nous-mesmes? Or nostre Seigneur n'estoit pas las sans cause, car il avoit cheminé bien tard, et à pied sans doute, dont l'Evangeliste dit : *Hora autem erat quasi sexta,* il estoit desja quasi midy; car les Juifs partagent le jour en douze heures, et la nuit en douze : et cependant que ce celeste chasseur se repose, voicy venir la pauvre miserable biche, mais bientost heureuse, et trois fois heureuse Samaritaine, qui venoit à l'eau, *Venit autem mulier de Samaria haurire aquam.* O bienheureuse Samaritaine! tu viens puiser l'eau mortelle, et tu as trouvé l'eau immortelle de la grace du Sauveur. Heureuse Rebecca, qui venant à la fontaine y trouva le valet d'Abraham qui te rendit espouse d'Isaac! mais plus heureuse Samaritaine, qui venant à l'eau, maintenant y treuves nostre Seigneur qui de pecheresse que tu estois, te rend sa fille et son espouse.

Voicy l'occasion que nostre Sauveur prend de sauver cette ame : car là prés de la fontaine, il lui dit : *Da mihi bibere,* donnés-moy à boire. Nostre Seigneur, pour avoir occasion de nous faire du bien, nous demande les œuvres de misericorde. Il ne demande pas à boire pour boire, mais pour faire boire à cette Samaritaine l'eau de grace. Or il entre en propos avec elle, parce que ses disciples estoient allés en la ville achepter des viandes : *Discipuli enim ejus abierant in civitatem ut cibos emerent.* Parlant aussi seul avec elle, il avoit plus de commodité de luy faire confesser son peché, dont la femme luy dit, *Dixit ergo ei mulier Samaritana;*

parce qu'elle n'eust pas commencé. (Bern., lib. *De Grat. et lib. arb.: Conatus liberi nostri arbitrii cassi sunt si non adjuventur, et nulli si non excitentur*).

*Quomodo tu Judæus cum sis, bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana? Non enim coutuntur Judæi Samaritanis.* Les Samaritains estoient en horreur aux Juifs, comme je diray cy-apres. Cette femme donc luy reproche cela, comme disant : Vous autres Juifs, tenés les Samaritains pour excommuniés; et comme donc me demandés-vous à boire? Elle sçait bien que ce n'est pas commerce que de demander un peu d'eau; mais elle luy dit cela par reproche.

*Respondit Jesus, et dixit ei : Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi, Da mihi bibere, tu forsitan petiisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam.* Voicy où nostre Seigneur commence à luy tirer les sagettes de son divin amour : il luy dit deux choses. Premierement : Si tu sçavois le don de Dieu que le Pere a donné au monde, *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit,* etc. *habeat vitam æternam.* Secondement : Et qui est celuy qui te demande à boire; car c'est celuy qui est venu abreuver toutes les ames, c'est celuy qui est venu respandre son sang pour arroser l'Evangile, c'est celuy qui est venu, *non vocare justos, sed peccatores, ad pœnitentiam :* si tu eusses connu l'un et l'autre, le don du Pere eternel, et que c'est moy qui suis ce don-là.

1. Autres choses, *Tu forsitan petiisses ab eo.* 1. *forsitan*, le libre arbitre. 2. *Petiisses ab eo, non expectasses.*

2. Autres choses 1. *Et dedisset tibi, non sicut tu quæ recusas.* 2. *Aquam vivam, multo excellentiorem ea quam a te peto.*

*Dicit ei mulier : Domine, neque in quo haurias, habes, et puteus altus est; unde ergo habes aquam vivam?* Comme elle s'esloigne de l'intelligence de nostre Seigneur, qui parle d'un don de Dieu, et elle va parler de la terre! 2. Nostre

Seigneur parle de l'eau vive, et elle de la morte : *Unde ergo?... Quomodo hic carnem suam*, etc.?

*Numquid tu major es patre nostro Jacob, qui dedit nobis puteum, et ipse ex eo bibit; et filii ejus, et pecora ejus?* Voyés la ruse, elle est desja esclairée du Sauveur, elle n'ose dire : Non, tu n'es pas; mais interroge, *numquid tu*? Cependant elle monstre qu'il y a bien de la peine à croire : mais voyés quelle honorable memoire elle fait de Jacob, et comme elle s'apprivoise peu à peu, disant, *patre nostro*, de nostre pere Jacob : nous sommes tous venus d'un mesme pere.

*Respondit ei Jesus, et dixit : Omnis qui bibit ex aqua hac sitiet iterum; qui autem biberit ex aqua quam ego dabo, non sitiet in æternum.* Considerés un peu la difference qu'il y a entre ces deux eaux : l'une appaise la soif, mais ce n'est pas pour longtems; l'autre pour tousjours, *in æternum*, etc.

Il y a icy à considerer deux soifs, l'une du corps, l'autre de l'ame; car les desirs sont une soif à l'ame, dont nostre Seigneur dit, *Non sitiet*, et le Psalme, *Sitivit anima mea ad Deum fontem vivum.* Mais le saint Esprit, à qui le reçoit par grace, esteint la soif du corps et de l'ame en ce monde et en l'autre. En ce monde, comme dit S. Paul : *Omnia arbitratus sum ut stercora, ut Christum lucrifacerem;* mais imparfaitement, car il y a tousjours de l'homme : *Sentio in membris meis legem repugnantem legi mentis meæ.* En l'autre parfaitement : *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (Psal. XVI). Les eaux du monde n'empeschent pas la soif eternelle, mais si font les eaux du saint Esprit. Exemple du Lazare et du mauvais riche.

*Sed aqua quam ego dabo ei fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.* Autant monte l'eau qu'elle descend. *Rom.* VIII : *Suscitabit corpora vestra mortalia inhabitantem spiritum ejus in vobis,* etc.

*Dicit ei mulier : Domine, da mihi hanc aquam ut non sitiam, nec veniam huc haurire.* Elle croit que nostre

Seigneur est plus grand que Jacob, et donne une meilleure eau; mais elle la demande pour le temporel, n'estant pas encore esclairée.

*Dicit ei Jesus : Voca virum tuum. Respondit : Non habeo virum. Dicit ei Jesus : Bene dixisti, quia virum non habeo, quinque enim viros habuisti, et nunc quem habes non est tuus vir : hoc vere dixisti. Dicit ei mulier : Domine, video quia propheta es tu.*

*Confessio peccatorum. Dixi confitebor adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti iniquitatem peccati mei.*

---

# AUTRE SERMON

## SUR LE MESME SUJET[1].

*Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare.*

**Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, il faut qu'ils l'adorent en esprit et verité. Jean, IV.**

Apres qu'Helie eut fait cette grande vengeance et tuërie des prophetes de Baal vers le torrent de Cison, comme il est escrit au IIIe livre des Rois, chap. XVIII, il predit à Achab une grande pluye, et commanda à son serviteur de regarder contre la mer de la montagne de Carmel sept fois; et la septieme fois voicy venir une nuée petite comme le vestige d'un homme, et bientost apres vint une grosse nuée, un vent et une grande pluye. S'il vous plaist de regarder les sept parolles que nostre Seigneur dit à la Samaritaine, vous verrés en icelles comme une petite nuée grosse d'une sainte penitence, qui puis apres grossira et fera venir une grande troupe de Samaritains. Vous estes desja à la cinquieme, où nostre Seigneur fait confesser son peché à la Samaritaine.

Je crois que vous sçavés l'histoire de la resurrection de l'enfant de la devote Sunamite faite par Elisée, comme il est escrit au IVe livre des rois. Elisée avoit logé chez elle; en contr'eschange il luy obtint un enfant, mais il mourut jeune. Elle s'en va au mont Carmel au mesme prophete, afin qu'il obtienne vie pour son enfant. Elisée vient luy-mesme chez la Sunamite, ferme l'huis sur soy et sur le petit enfant : il prie Dieu, se couche sur le petit enfant par deux fois; enfin

[1] Pris sur l'original escrit de la main de l'Autheur (Edit. de 1641 et de 1643).

la petite creature baille sept fois, et ouvre les yeux et resuscite. Ainsi nostre Seigneur s'accommode tellement à la Samaritaine, estant seul avec elle, qu'icelle bâillant sept fois, resuscite de la mort du peché à la vie de la grace. Cc sont lés sept parolles qu'elle dit : nous estions en la cinquieme, *Propheta es tu;* mais il vous faut ressouvenir de deux choses que je disois vendredy : 1. que l'occasion fit recognoistre nostre Seigneur pour prophete à la Samaritaine; 2. que les Juifs tenoient les Samaritains pour heretiques et payens; mais je ne vous dis pas au long les raisons.

L'origine des Samaritains est, qu'apres la division du royaume d'Israël faite par Jeroboam [1], comme Achias Silonite avoit predit, qui seroit trop longue à raconter; Jeroboam [2], de peur que les dix tribus de son obeyssance ne reprissent l'affection de leur roy naturel Roboam, s'ils alloient recognoistre le temple et l'ordinaire succession des prestres en Hierusalem, il fit un temple des faux dieux en Samarie, et fit des prestres du vulgaire, qui n'estoient pas de la succession legitime de Levi. De ce schisme ne vint que mal en Israël. Enfin sous Osée, Salmanazar roy d'Assyrie rendit captifs tous ces schismatiques, comme le Turc a fait nos schismatiques, et pour les garder de rebellion les fit tous passer en Assyrie, et en leur place envoya des Scythiens et Babyloniens : c'estoient des meschans. Dieu envoya des lyons; pour remede dequoy on leur envoye un prestre de ceux qui estoient captifs, qui leur enseignoient la loy de Dieu ; mais ces gens ne se sçavoient resoudre à abandonner leur idolatrie, et partant adoroient Dieu et tenoient sa religion, et la religion des faux dieux. Or il est croyable que tous n'abandonnerent pas; mais en demeura quelques-uns, et autres retournerent, dont les Samaritains demeurerent ainsi. Puis il vint un seducteur, un apostat, qui leur mit en teste plusieurs heresies.

[1] III Reg., XII. — [2] Ibid., XI.

Or cela presupposé, les Juifs haïssoient les Samaritains, 1. parce qu'ils tenoient leurs possessions; car Samarie appartenoit aux Hebreux; 2. parce qu'ils estoient de la race des Assyriens qui avoient fort tourmenté les Juifs [1]; 3. parce que parmi eux regnoit le gentilisme avec la vraye religion, et chascun se gouvernoit comme bon luy sembloit [2]. Les Samaritains empescherent les Juifs revenus de la captivité au tems d'Artaxerxes, de reedifier la ville et le temple. C'estoient des gens neutres, ce dit Josephe (liv. XII, 6), parce qu'ils les scandalisoient et retiroient leurs criminels, dit le mesme autheur, mais sur tout, c'est parce qu'ils estoient schismatiques, et avoient dressé autel contre autel, ayant fait un temple au mont de Garizin, et des prestres autres que de la succession ordinaire, dont vint la dispute devant le roy d'Egypte, qui adjugea pour les Hebreux (Joseph, liv. XI et XII); et qu'ils ne recevoient que les cinq livres de Moyse, le Pentateuque : du reste, ils s'en mocquoient. Voila la dispute principale.

Dont à nostre propos, nostre Seigneur avoit fait confesser à la Samaritaine son peché, et le luy avoit descouvert, par où elle cognut qu'il estoit prophete : *Domine, video quia propheta es tu;* mais parce qu'il luy faschoit de s'arrester sur ce discours, elle le destourne sur une dispute de la religion : car c'est l'ordinaire des religions vicieuses, que de mettre force disputes en avant, et que les peuples s'en veulent aussi bien mesler que les autres. Voicy donc cette femme qui fait de la theologienne, et veut chercher son salut, et dit : *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis, quia Hierosolymis est locus ubi adorare oportet;* Jacob a adoré, retournant de Mesopotamie, en ce mont (*Genes.* XXXIII), et Abraham (*Genes.* XII). Si donc nos peres y ont adoré, pourquoy dites-vous, etc.

Mais sçachés qu'adorer est pris ici pour sacrifier : car

[1] Esd., IV. — [2] *Ibid.*, IV et V.

quant à l'adoration privée, elle se pouvoit faire par tout; mais sacrifier, non, sinon au lieu choisi par le Seigneur (*Deut.* XII).

Et c'estoit la question qui estoit entre les Juifs et les Samaritains, que cette femme propose. Et me semble voir une femme de Geneve dire : Pourquoy ne mangés-vous pas de la chair? les Apostres en ont bien mangé, etc.

---

# SERMON

## POUR LE QUATRIEME DIMANCHE DE CARESME [1].

*Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus : similiter et ex piscibus quantum volebant.* JOAN., VI.

Jesus ayant pris les pains, apres qu'il eut rendu graces à son Pere, il les distribua à ceux qui estoient assis : et fit le semblable de deux poissons, en donnant à chacun autant qu'ils en vouloient.

L'histoire que nous represente la sainte Eglise en l'Evangile de ce jour, est un tableau dans lequel sont dépeints mille beaux sujets propres à nous faire admirer et loüer la divine Majesté : mais en particulier, ce tableau nous represente l'admirable Providence, tant generale que particuliere, que Dieu a pour tous les hommes; non seulement pour ceux qui l'ayment, et qui vivent selon sa volonté dans le christianisme, mais aussi pour tous les autres, tant payens, heretiques, qu'autres quels qu'ils soient : car autrement ils periroient indubitablement.

Or bien que Dieu aye une providence pour tous les hommes, pourtant si faut-il que nous sçachions que Dieu en a une beaucoup plus particuliere pour ses enfans, qui sont les Chrestiens; entre lesquels il s'en treuve tousjours quelque troupe, comme nous pouvons voir en l'Evangile de ce jour, lesquels meritent que Dieu aye un soin plus special, et une providence plus particuliere pour eux. Or ceux-là sont les personnes qui pretendent de parvenir à la perfection, et lesquelles pour cela ne se contentent pas de suivre nostre Seigneur en la plaine des consolations, mais ont encore le courage de le suivre parmi les deserts,

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Saincte Marie d'Aunessy (Edit. de 1641 et 1643).

jusques sur la cime de cette haute montagne de la perfection.

Plusieurs virent nostre Seigneur, tandis qu'il alloit instruisant et guerissant les hommes, lesquels pourtant ne le suivirent pas : plusieurs aussi le voyans, le suivirent, mais seulement jusques au pied de la montagne, se contentans de le suivre en la plaine et és lieux aggreables et faciles. Mais mille fois plus heureux furent ceux qui le virent et le suivirent, non pas seulement jusques au pied de la montagne; ains transportés de l'amour qu'ils luy portoient, monterent avec luy, depourveus de tout autre soin que de luy plaire; car ils meriterent que ce divin Sauveur prist soin d'eux, et leur fist ce banquet miraculeux (de la multiplication des cinq pains et des deux poissons), de peur qu'ils ne vinssent à defaillir de faim, comme il sembloit que plusieurs deussent faire, l'ayant suivy longtemps sans boire ny manger, pour l'extréme suavité qu'ils recevoient d'entendre ses divines parolles, et de voir les miracles qu'il operoit; et bien que leur necessité fust tres-grande, si n'y pensoient-ils point, ainsi qu'ils le faysoient paroistre.

O! que ces troupes bienheureuses estoient aymables en cette pratique si parfaitte du delaissement total du soin d'eux-mesmes entre les bras de sa divine Providence! N'ayés pas peur que rien ne leur manque; car Dieu en prendra soin, et en aura compassion, ainsi que nous verrons en la suitte de ce discours, lequel je feray sur la confiance que ceux qui pretendent à la perfection doivent avoir en la divine Providence, specialement pour ce qui regarde les choses spirituelles, dautant que j'ay parlé autrefois en ce mesme lieu de la providence generale que Dieu a pour tous les hommes, et de la confiance que nous devons avoir en luy pour le regard des choses temporelles. Ce que nous dirons sera aussi plus utile pour ce lieu où nous sommes.

Je traitteray donc de ce sujet en trois poincts, au premier desquels je vous feray voir la bonté de ce peuple qui sui-

voit nostre Seigneur sans aucun soin ny pensée sur eux-mesmes, laissant leurs maisons et tout ce qu'ils avoient, attirés de l'affection qu'ils luy portoient et du contentement qu'ils prenoient d'oüyr sa parolle. O que c'est une bonne marque en un Chrestien de se plaire à entendre la parolle de Dieu, en quittant toutes choses pour le suivre plus parfaitement! L'on peut sans doute pretendre à parvenir à la perfection en demeurant au monde, en prenant soin un chascun de ce qu'il a à faire selon sa vocation; mais pourtant c'est chose tres-certaine, que nostre Seigneur n'exerce pas envers ceux-là une si speciale providence, ny n'en prend pas un soin si particulier, comme de ceux qui quittent toutes choses, et encore le soin d'eux-mesmes, pour le suivre plus parfaittement. Certes, ceux-cy ont beaucoup plus de capacité que les autres pour bien entendre la parolle de Dieu, et estre attirés à l'odeur de ses divines suavités : car tandis que nous avons tant de soin de nous-mesmes, je dis un soin plein de sollicitude, nostre Seigneur nous laisse faire; mais quand nous le luy laissons entierement, il le prend tout, et à mesure que nostre despouillement est grand ou petit, sa providence l'est de mesme envers nous : ce que je ne dis pas tant pour ce qui est des choses temporelles, comme pour ce qui est des spirituelles.

Luy-mesme enseigna cette pratique à sa bien-aymée sainte Catherine de Sienne. Pense à moy, ma fille, luy dit-il, et je penseray à toy. O! que bienheureuses sont les ames qui sont si amoureuses de nostre Seigneur, que de bien suivre cette regle de penser à luy, en se tenant fidelement en sa presence, escoutant ce qu'il dit à leur cœur, obeyssant à ses divins traits et attraits, mouvemens et inspirations, respirant et aspirant continuellement au seul desir de luy plaire, et d'estre sousmises à sa tres-sainte volonté, pourveu toutesfois que cela soit accompagné de confiance en sa divine bonté et en sa providence, et qu'elles demeurent tousjours tranquilles, et non point troublées, ny pleines d'anxieté

apres la recherche de la perfection qu'elles ont entreprise.

Considerés, je vous supplie, ces troupes qui suivirent N. Seigneur jusques sur la montagne; avec quelle paix et tranquillité d'esprit ils alloient apres luy ! on ne les entendoit point murmurer ny se plaindre, bien qu'il sembloit qu'ils deussent exhaler l'ame, à force de langueur et de faim. Ils souffroient beaucoup, mais ils n'y pensoient pas, tant ils estoient attentifs à la pretention qu'ils avoient de suivre nostre Seigneur par tout où il alloit. Ce que ceux qui pretendent à la perfection doivent soigneusement imiter, retranchant tant de soin et d'anxieté qu'ils ont pour ce qui regarde leur advancement spirituel, et tant de plaintes qu'ils font de se voir imparfaits. O mon Dieu ! ils sont si tost lassés et recreus dés qu'ils ont un peu cheminé, leur semblant tousjours qu'ils ne parviendront jamais assez tost à ce festin delicieux que nostre Seigneur doit faire là haut sur la cime de cette montagne celeste. Ayés patience, peut-on bien dire à ces personnes ainsi empressées à la poursuite de la perfection; quittés un peu le soin de vous-mesme, et n'ayés pas peur que rien vous manque : car si vous vous confiés en Dieu, il aura soin de vous, et de tout ce qui sera requis pour vostre advancement en la perfection; et sçachés que nul n'a jamais esté trompé qui se soit abandonné à sa sainte providence. Ne voyés-vous pas que les oyseaux de l'air qui ne moissonnent ny ne recueillent, ne laissent pas pourtant d'estre nourris et sustantés, bien qu'ils ne servent qu'à recreer l'homme par leur chant : *Respicite volatilia cœli quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea, et Pater vester cœlestis pascit illa* [1]. Et comme vous voyés qu'on tient de deux sortes d'animaux és maisons, les uns pour l'utilité, et les autres pour donner le simple plaisir que l'on en tire; comme des poules pour pondre, et les rossignols, et autres tels petits oyseaux, dans des cages, pour

[1] S. Matth., VI.

chanter, et que tous sont nourris, mais non pas à mesme fin, dautant que les uns le sont pour l'utilité, et les autres pour donner du plaisir à leur maistre; entre les hommes c'en est de mesme : cette Eglise est la maison de Dieu ; le pere de famille est nostre Seigneur et Maistre, lequel a un soin tres-grand de pourvoir aux necessités de tous les fideles qui y sont associés; avec cette difference neanmoins qu'entre eux il en choisit tousjours quelques-uns pour estre employés tout à fait à chanter ses loüanges, et lesquels pour cela il veut estre deschargés de tout autre soin ; c'est pourquoy il a ordonné que les prestres fussent sustantés et nourris des decimes qui se recueillent, sans sollicitude, à cause qu'ils sont consacrés à son service, et qu'ils sont comme des oyseaux destinés pour recreer sa divine Majesté par le moyen de leur chant, et des continuelles loüanges qu'ils luy donnent et doivent donner.

Et les Religieux et Religieuses, qu'est-ce autre chose sinon des oyseaux enfermés dans leurs monasteres, comme dans des cages, pour chanter sans cesse les loüanges de Dieu?

Certes nous pouvons bien dire que tous leurs exercices sont autant de cantiques nouveaux qui annoncent les divines misericordes, et qui provoquent continuellement les hommes à louër la divine bonté, en recognoissance des graces qu'elle leur a faites, et de la speciale et toute particuliere providence qu'elle a euë pour eux, les ayant retirés du monde, afin que plus aisément et tranquillement ils le puissent suivre sur la montagne de la perfection, à laquelle tous sont appellés, puisque nostre Seigneur a dit, parlant à tous : *Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est*[1], Soyés parfaits, comme vostre Pere celeste est parfait.

Mais en verité nous pouvons bien dire ce qui est dans le saint Evangile, que plusieurs sont appellés, mais peu sont esleus, *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi*[2]. Ce qui

[1] S. Matth., V. — [2] Ibid., XX.

nous monstre que plusieurs aspirent à la perfection, mais que peu y parviennent : et cela, parce qu'ils ne marchent pas, comme il faudroit, ardemment et confidemment, c'est à dire, plus appuyés sur la bonté et providence de Dieu, que non pas sur eux-mesmes et sur leurs œuvres, marchant soigneusement, mais tranquillement, et avec une grande fidelité, mais sans anxieté ny empressement, se servant des moyens qui leur sont donnés selon leur vocation, pour tendre à la perfection, se tenant en repos pour tout le reste : ce que je dis pour tous en general; car il est certain que Dieu, sous la providence duquel nous nous sommes embarqués, aura tousjours soin de nous pourvoir de tout ce qui nous sera necessaire : c'est pourquoy nous devons estre asseurés, que quand tout nous manquera, tout ne nous manquera pas, puisque nous aurons Dieu, qui est et qui doit estre nostre tout, lequel ne manquera jamais de nous aider. Hé! ne voyons-nous pas que les enfans d'Israël n'eurent point la manne, jusques à tant qu'ils n'eurent plus de la farine d'Egypte? apres quoy sa divine providence les nourrit par l'espace de quarante ans de cette viande celeste, jusques à ce qu'ils arriverent en la terre de promission, ainsi qu'il est rapporté en l'Exode, chapitre XVI : *Filii Israel comederunt Man quadraginta annis, donec venirent in terram habitabilem* [1].

Passons au second poinct. Or bien que ce soit une chose certaine, que Dieu fera plustost des miracles, que de laisser sans secours, tant spirituels que temporels, ceux qui se confient pleinement en son soin et en sa providence, il veut neanmoins que nous fassions de nostre costé ce qui est en nous; c'est à dire, que sa volonté est que nous nous servions des moyens ordinaires pour nous perfectionner, au defaut desquels il ne manquera jamais de nous secourir. Mais tandis que sa volonté nous est signifiée, et que nous avons des

[1] Exod., XVI.

personnes qui nous disent ce qu'il faut que nous fassions, n'attendons pas que Dieu fasse des miracles pour nous enseigner et nous conduire à la perfection, car il ne le fera pas.

Mettés Abraham dans sa famille, et Elie entre les prophetes : Dieu ne fera point de miracles pour les nourrir ; et pourquoy cela? Dautant qu'il veut qu'Abraham fasse recueillir son bled, le fasse battre, moudre, afin d'en faire du pain pour se sustanter. Il a des troupeaux, qu'il s'en nourrisse ; ou bien, s'il veut, qu'il fasse tuër le veau gras, et qu'il en fasse festin aux Anges. Mais au contraire, mettés Elie prés du torrent de Cedron, ou bien dans les deserts de Bersabée, vous verrés que Dieu le nourrira en un lieu par l'entremise d'un ange, qui luy apportera du pain cuit sous la cendre, et en l'autre par le moyen d'un corbeau qui luy apportera tous les jours du pain et de la chair pour sa nourriture.

Quand le secours humain nous manque, tout ne nous manque pas; car Dieu succede, et prend soin de nous par sa speciale providence, ainsi que nous voyons en l'Evangile de ce jour. Car ces pauvres gens qui suivoient nostre Seigneur, ne furent secourus de luy qu'apres qu'ils furent tous alangouris de faim : or nostre Seigneur en ayant une pitié extréme, à cause que pour son amour ils s'estoient tellement oubliés d'eux-mesmes, qu'ils ne portoient avec eux nulle provision, excepté le petit Martial, qui portoit les cinq pains d'orge et les deux petits poissons : ce qui pleut tellement à nostre Seigneur, qu'il semble que tout amoureux des cœurs de ces bonnes gens, qui estoient plus de cinq mille, il disoit en luy-mesme : Vous n'avés nul soin de vous, mais ne craignés point, dautant que je le prendray moy-mesme, et rien ne vous manquera. Et partant, appellant à soy S. Philippe, il luy dit : *Unde ememus panes, ut manducent hi? hoc autem dicebat tentans eum;* Ces pauvres gens s'en vont defaillir de

faim, si nous ne les secourons de quelques vivres; adjoustant ces paroles : Où pourrons-nous trouver dequoy les sustenter? Ce qu'il ne disoit pas, dit l'Evangeliste, par ignorance, ne sçachant d'où, ains pour le tenter, et faire espreuve de sa foy et de sa confiance.

Or l'Escriture le dit clairement : il ne faut pas entendre que Dieu nous tente pour nous porter au mal, cela ne se peut; *Deus enim intentator malorum est :* Dieu ne tente jamais les hommes pour les porter au peché, dit le grand S. Jacques; ains cela veut dire, qu'il tente quelquesfois les hommes et ses serviteurs mieux aymés, pour esprouver leur fidelité, et l'amour qu'ils luy portent, afin de leur faire faire quelques grandes et excellentes œuvres, comme il fit à Abraham, lorsqu'il luy commanda de sacrifier son fils tant aymable Isaac. De mesme, quelquesfois Dieu tente ses serviteurs en la foy, et en la confiance qu'ils ont en sa divine providence, permettant qu'ils soient si alangouris, si secs et pleins d'aridités en tous leurs exercices spirituels, qu'ils ne sçavent de quel costé se tourner, pour se soulager un peu de l'ennuy interieur qui les accable.

Nostre Seigneur tenta donc S. Philippe, lequel n'estant pas encore confirmé en la foy, et doutant de la toute-puissance de son bon Maistre, luy respondit, comme en rejettant sa proposition : O vrayement deux cens deniers de pain ne suffiroient pas pour en donner à chascun un morceau, *Ducentorum denariorum panes non sufficiunt eis, ut unusquisque modicum quid accipiat.* Ce qui nous represente merveilleusement bien certaines ames, lesquelles n'attendent pas que nostre Seigneur les pleigne, ains elles le font soigneusement elles-mesmes tousjours; escoutés-les, je vous prie, il n'y a rien de si pauvre qu'elles sont, il n'y eut jamais personnes (disent-elles) si affligées qu'elles : les peines,les douleurs qu'un chacun a, sont tousjours les plus grandes.

Ces pauvres femmes, qui ont perdu leurs maris, estiment tousjours leurs pertes plus grandes que celles des autres. De mesme en est-il des afflictions purement spirituelles, qui sont les desgouts, aridités, seicheresses, et repugnances au bien, que les plus advancés au service de Dieu ressentent bien souvent. Mes passions m'inquietent grandement (disent-elles); helas! je ne puis rien souffrir; tout m'est grandement pesant; j'ay un si extréme desir d'acquerir l'humilité, et cependant je sens une si grande repugnance à estre humiliée; je n'ay point cette humilité interieure, qui est si aymable, dautant que les distractions continuelles m'importunent grandement; enfin l'exercice de la vertu m'est si difficile, que je ne sçay plus que faire; je suis affligée plus qu'il ne se peut dire, et n'ay point de paroles propres pour exprimer l'incomparable peine que je souffre.

En quoy, certes, elles ressemblent à S. André, lequel dit à nostre Seigneur : Il y a bien icy un jeune garçon qui porte cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaccos, et duos pisces ; sed hæc quid sunt inter tantos?* Helas ! disent ces pauvres ames ainsi attendries sur elles-mesmes, mon affliction est telle, que rien n'est capable de me donner de la consolation. Nous avons de bons livres spirituels, nous avons des predications, et des tems pour vaquer à l'orayson, ouy mesme il m'y vient souvent de bonnes affections, mais qu'est-ce que cela? cela n'est rien.

Chose estrange de l'esprit humain ! Cela n'est rien. Hé ! que voudriés-vous donc de plus? que Dieu vous envoyast un Ange pour vous consoler? O certes! il ne le fera pas; car vous n'avés pas encore jeusné plusieurs jours pour le suivre au desert, et sur la montagne de la perfection, pour à laquelle parvenir, il faut que vous vous oubliés vous-mesmes, laissant à Dieu le soin de vous consoler, ainsi que bon luy semblera, ne vous mettant en peine ny en soucy que de le suivre en

escoutant sa parolle, ainsi que faysoient ces troupes, comme nous pouvons voir en l'Evangile.

Je remarque de plus que nostre Seigneur tenta S. Philippe pour le faire humilier, pour une parolle de si grande defiance, comme nous voyons par la response qu'il luy fit, que deux cens deniers de pain ne suffiroient pas pour en donner à chascun un morceau : *Ducentorum denariorum panes non sufficiunt.*

C'est un grand cas, mes cheres Seurs, que Dieu ayme tant l'humilité, qu'il nous tente quelquesfois, non pour nous faire faire le mal, mais pour nous faire apprendre quels nous sommes par nostre propre experience, permettant que nous disions ou fassions quelque chose mal à propos, et où il y a du defaut, pour nous faire humilier.

Ces plaintes, ces tendretés que nous avons sur nous-mesmes, ces difficultés à la poursuite du bien encommencé, qu'est-ce autre chose que des sujets vrayement dignes de nous humilier, et faire recognoistre pour foibles et enfans en ce qui est de la perfection et de la vertu? Or sçachés neanmoins qu'il ne faut pas tant se regarder soy-mesme, ains il faut penser en Dieu, et le laisser penser en nous. Nous nous devons bien tenir en humilité, à cause de nos imperfections; mais il faut que cette humilité soit accompagnée d'une grande generosité, parce que ces deux vertus doivent tousjours aller ensemble, et que l'une sans l'autre degenere en imperfection; car l'humilité sans generosité n'est que tromperie et lascheté de cœur, qui nous fait dire que nous ne sommes bons à rien, quand on nous veut employer à quelque chose, comme au contraire la generosité sans humilité n'est que presomption.

Or nous pouvons bien dire, il est vray : Je n'ay nulle vertu, ny moins les conditions propres pour estre employée à telle ou telle charge. Mais apres cela, nous devons tellement mettre nostre confiance en Dieu, que quand il sera

necessaire que nous les ayons, et qu'il se voudra servir de nous, nous croyons qu'il ne manquera pas de nous les donner, pourveu que nous nous laissions nous-mesmes entre les bras de sa providence, pour nous occuper fidellement à le loüer, et procurer que nostre prochain le louë, taschant d'augmenter sa gloire le plus que nous pourrons.

Nostre Seigneur donc, nonobstant que S. Philippe et S. André affirmassent, que ce n'estoit rien que cinq pains et deux petits poissons pour cette grande multitude de peuple, ne laissa pas de dire qu'on les luy apportast, et commanda à ses Apostres qu'ils fissent asseoir ce peuple; ce que ces bonnes gens firent fort simplement : en quoy certes ils furent admirables, en se mettans à table sans qu'ils vissent rien dessus, ny apparence qu'on leur pust rien donner; où estans, nostre Seigneur prenant les cinq pains, les benit, et les rompit, puis commanda à ses Apostres qu'ils en fissent la distribution, laquelle estant faite, il y en eut encore douze corbeilles de reste, que nostre Seigneur fit ramasser, tous en ayant eu à suffisance pour se rassasier selon leur necessité.

Il y auroit icy plusieurs belles questions à proposer, mais je n'en diray qu'une qui a esté esmeuë entre plusieurs docteurs; à sçavoir, si tous mangerent des cinq pains d'orge, ou si nostre Seigneur en fit de nouveaux par sa toute-puissance pour distribuer au peuple : mais l'Evangeliste dit expressement tant en l'histoire qu'il rapporte de ce miracle, qu'en celle d'un autre presque semblable, n'estant pas toutesfois le mesme, comme il peut se voir dans le texte sacré des Evangiles, parce qu'en celuy-là il y avoit sept pains, et qu'il n'y en avoit que cinq en celuy-cy, selon que S. Jean le tesmoigne, lequel dit que tous mangerent des cinq pains d'orge, et des deux poissons : sur quoy je diray ce mot en passant, parce qu'il vient à mon propos.

En la resurrection generale, comment se pourra-t'il faire

que chacun ressuscite en son mesme corps, puisque les uns auront esté mangés des vers, les autres devorés et consumés par les bestes farouches, qui par les oyseaux ; d'autres auront esté bruslés, et leurs cendres jettées au vent? comment donc se pourra-t'il faire qu'au mesme tems que l'Ange appellera tous les hommes pour venir au jugement, tous se relevent à l'instant, sans aucun delay, ressuscitans en leur mesme chair, moy en ce corps que je porte à cette heure ? Ce mesme corps, dis-je, ressuscitera par la toute-puissance de Dieu, qui le reproduira de nouveau, et auquel n'ayant pas esté difficile de le produire du neant tel qu'il est, il ne luy sera pas moins facile de le reproduire derechef, et faire qu'il soit le mesme qu'il est à present, *ut res substantialiter corrupta, eadem numero reparatur*, comme enseignent les theologiens, expliquans les mysteres de la foy. Ainsi nostre Seigneur fit que les cinq mille hommes mangerent tous des pains d'orge et des deux poissons, les reproduisant autant de fois qu'il fut necessaire pour faire qu'un chacun en eust selon sa necessité.

Tous donc mangerent des cinq pains et des deux poissons, que nostre Seigneur multiplia miraculeusement, horsmis le petit Martial, lequel, comme on tient, mangea luy seul de son pain, ne participant point à ce miracle, dautant qu'il avoit porté ces pains et ces poissons pour sa provision : pour nous monstrer que tandis que nous avons du pain, Dieu ne fait pas de miracles pour nous nourrir.

Je considere en troisieme lieu que nostre Seigneur pouvant faire tomber la manne du ciel sur cette montagne, comme il fit autrefois au desert pour les enfans d'Israël, afin de sustenter ce peuple qui l'aymoit tant, et lequel ne murmuroit point, ainsi que faysoient les Israëlistes, et mesme sans sujet, dautant que rien ne leur manquoit, la manne ayant le goust de tout ce qu'ils eussent sceu desirer ; il ne le fit pas neanmoins, ains fit son festin avec des pains d'orge. Mon Dieu ! qu'est-ce que cela nous represente? Les Israëlistes

murmurateurs sont nourris du pain des Anges, c'est à dire de la manne, qui estoit pestrie de la main des Anges; et ces bonnes gens, qui suivoient nostre Seigneur avec une affection nompareille, et un cœur tout benin, et despouïllés du soin d'eux-mesmes, ne sont nourris que de pain d'orge.

Cela nous signifie que les mondains, qui sont representés par les Israëlistes, recherchent tousjours des consolations nouvelles, et ne sont jamais contens de ce qu'ils ont, et quoy qu'ils pretendent de parvenir à la terre de promission celeste, ils ne sont toutesfois pas contens de cela, ains travaillent grandement afin de posseder tousjours davantage la terre de promission terrestre : car ne voyons-nous pas ordinairement que ceux qui vivent dans le monde, quoy qu'ils desirent le ciel, ne laissent pas aussi de s'agrandir en la terre, et de rechercher leurs aises et commodités, passant au delà de la necessité? Mais ceux qui pretendent de suivre nostre Seigneur jusques sur la montagne de la perfection, se doivent contenter de la seule necessité, tant en ce qui regarde les choses temporelles que les spirituelles, fuyant l'abondance et la superfluité, demeurant contens de la suffisance, ouy mesme de la necessité, quand il plaist à Dieu qu'elle leur arrive, c'est à dire, qu'ils se doivent nourrir de pain d'orge, laissant la manne aux mondains, laquelle represente les delices et consolations.

Quant à moy, je vous diray bien ma pensée sur la question que je m'en vais vous faire sur ce sujet, à sçavoir lequel c'est que vous aimeriez mieux, ou d'estre nourries avec le prophete Elie dans le desert de Bersabée d'un peu de pain cuit sous la cendre, de la main d'un Ange, ou bien avec le mesme prophete pres du torrent de Cedron, avec du pain et de la chair qu'il recevoit du bec d'un corbeau? Je ne puis pas sçavoir votre pensée; mais je vous diray bien franchement que la mienne est, que j'aymerois mieux le pain cuit sous la cendre de la main d'un Ange, que non pas de la chair, ny du pain, pour blanc qu'il fust, provenant ou m'estant ap-

porté du bec d'un corbeau, qui est un oyseau infect et puant. Mieux vaut, sans comparaison, un morceau de pain d'orge de la main de nostre Seigneur, que non pas de la manne de celle d'un Ange. Plus honnorées mille fois furent ces pauvres troupes, mangeant un morceau de pain d'orge à la table de nostre Seigneur, que de manger des viandes les plus exquises du monde, ouy mesme des perles à la table de cette miserable Cleopatre.

Les grands amis de Dieu, et ceux qui le suivent fidellement par tout où il va, poussés de l'amour qu'ils portent à sa divine Majesté, et pour le dire en un mot, les Religieux et Religieuses, qui ont fait profession de l'accompagner par les chemins les plus difficiles jusques sur la montagne de la perfection, ne doivent, à l'imitation de ce peuple, avoir plus qu'un pied en la terre, tenans leur ame avec toutes ses puissances et ses facultés tousjours eslevées aux choses celestes, laissant tout le soin d'eux-mesmes à N. Seigneur, au service duquel ils se sont dédiés et consacrés; ne desirant ny recherchant autre chose que simplement ce qui est necessaire, mais specialement pour ce qui regarde les necessités spirituelles : car quant aux temporelles, cela est tout clair, ayant abandonné le monde, et toutes les commodités qu'ils y avoient de vivre selon leur volonté.

Dieu ne commanda pas à Elie estant dans le desert, comme nous avons dit, de s'en retourner entre les prophetes pour y estre nourry et sustanté ; ains il luy envoya un Ange, parce qu'il estoit allé en ce lieu par l'ordre de sa providence : de mesme il ne veut pas que les Religieux retournent dans le monde pour rechercher la consolation que la nature leur fait desirer comme la nourriture propre à leur esprit, dautant que c'est par son inspiration qu'ils sont venus en la religion; ains il les veut nourrir lui-mesme dans ce desert, non de Bersabée, mais du monastere ; non pas tousjours avec de la manne qui avoit le goust qu'un chacun pust desirer, ains

avec un morceau de pain cuit sous la cendre, comme Elie, ou bien avec un morceau de pain d'orge, comme ces troupes qui suivoient nostre Seigneur, parce qu'il veut que ces ames choisies pour le service de sa divine Majesté, se nourrissent d'une resolution ferme et invariable de perseverer à le suivre parmi les degousts, les seicheresses, respugnances et aspretés de la vie spirituelle, sans consolation, sans saveur, sans tendreté et sans goust; et qu'elles se nourrissent non de la manne, mais du pain cuit sous la cendre d'une tres-profonde humilité, croyant de n'estre pas dignes d'autre chose, prenant amoureusement ce pain, non de la main d'un Ange, ains de celle de nostre Seigneur, qui le leur donne conformement à leur necessité : car c'est chose certaine, que si bien il n'est pas beaucoup savoureux au goust, il est neanmoins grandement profitable à nostre santé spirituelle.

Je remarque encore, que nostre Seigneur, pour faire ce miracle, donna du pain d'orge, parce que c'estoit du pain d'orge que le petit Martial portoit, et ne le voulant pas changer, il se servit de cette provision, afin de nous apprendre que tandis que nous avons quelque chose, il veut que nous nous en servions, et que nous la luy presentions, et que s'il a à faire des miracles pour nous, ce soit en cela mesme que nous avons. Par exemple, si l'on nous donne de bons documens, ou que nous ayons de bons desirs, et que nous n'ayons pas assez de force pour les pratiquer et les mettre en effet, il veut que nous les luy presentions, esperant qu'il nous fortifiera pour les executer. O certes! si nous mettions bien nostre confiance en sa bonté, il ne manqueroit jamais de nous donner ce qui nous seroit necessaire pour perseverer à son service.

Nous ne sçavons pas, dirés-vous, si la volonté que nous avons maintenant de plaire à sa bonté nous durera tout le tems de notre vie. Helas! nous avons bien raison d'avoir ce doute, car il n'y a rien de si foible et changeant que nostre

volonté ; mais pourtant ne nous troublons pas, ains exposons souventesfois cette bonne volonté devant nostre Seigneur, remettons-la entre ses mains, et il la reproduira autant de fois qu'il sera requis pour nous faire perseverer en son saint amour pendant cette vie mortelle, apres laquelle il n'y aura plus sujet de craindre, ny d'avoir telle apprehension : car Dieu aydant, nous serons en lieu de seureté, où nous ne pourrons jamais manquer de glorifier sa divine majesté, laquelle seule nous devons aymer et suivre au plus prés qu'il nous sera possible par les deserts de ce monde miserable, jusques au plus haut de la montagne de la perfection celeste, où nous parviendrons tous par sa grace, pour l'honneur et gloire de son nom. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE CINQUIEME JEUDY DE CARESME [1].

*Cum autem appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat : et turba civitatis multa cum illa.* S. Luc, VII.

Nostre Seigneur approchant de la porte de la ville de Naïm, trouva qu'on portoit en terre un mort, fils unique de sa mere, laquelle estoit veufve : et une grande troupe du peuple estoit avec elle.

Il y avoit en Galilée plusieurs belles montagnes, sur lesquelles nostre Seigneur se retiroit souvent pour faire orayson, dont l'une estoit la montagne de Tabor, au pied de laquelle estoit une petite ville nommée Naïm, et à environ deux lieues de là estoit la ville de Capharnaum, où nostre Seigneur, pendant les trois années de sa predication, faysoit sa principale demeure, et y operoit de tres-grands miracles : ce qui fut cause que les Nazareens luy reprocherent, qu'il ne faysoit point tant de miracles en Nazareth, qui estoit sa patrie, comme il faysoit en Capharnaum. Mais nostre Seigneur ayant honnoré cette ville, qu'il avoit choisie pour sa demeure, il voulut aussi honnorer la principale petite ville de Naïm de sa presence; et comme il arrivoit à la porte de cette ville, ainsi que nous l'apprend l'Evangile de ce jour, il trouva qu'on portoit en terre un jeune homme mort, fils unique de sa mere, qui suivoit le corps de son fils, grandement affligée, ce qui esmeut nostre Seigneur à compassion. C'est pourquoy s'estant approché de ceux qui le portoient, il leur commanda d'arrester, et touchant la biere avec ses mains, il prononça cette parole toute-puissante : *Adolescens, tibi*

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643.)

*dico, surge;* Adolescent, je te le dis, leve-toy ; et à l'instant celuy qui estoit mort se leva, et commença à parler : *Et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui.* Et tout le peuple qui vid cette merveille, se prist à louër et magnifier Dieu. Voilà le sommaire de l'Evangile de ce jour, sur lequel je diray trois ou quatre parolles pour l'esclaircissement du texte, puis nous passerons à des instructions plus utiles pour nostre edification.

Premierement, il faut sçavoir que le miracle de la resurrection de ce jeune homme a esté l'un des plus grands que nostre Seigneur aye faits en Galilée, dautant qu'il le fit de son propre mouvement, sans y estre excité que de sa seule bonté et misericorde.

La resurrection de Lazare fut bien, ce semble, un plus grand miracle quant à l'apparence, et se fit avec beaucoup plus de ceremonie [1] ; mais nostre Seigneur le ressuscita à la priere et requisition de ses seurs.

La fille du prince de la Synagogue ne fut aussi ressuscitée qu'à la priere de son pere [2]. En somme, nous ne trouvons point dans l'Evangile que nostre Seigneur aye fait aucune resurrection de son propre mouvement que celle-cy, par laquelle il nous a voulu monstrer specialement comme il fait et opere toutes ses œuvres par sa seule bonté.

Or il faut sçavoir que cette bonté infinie de nostre Seigneur a deux mains, par lesquelles il fait et opere toutes choses ; dont l'une est sa misericorde, et l'autre est sa justice; et tout ce que fait la misericorde et la justice procede egalement de la bonté de nostre Seigneur, duquel la justice est misericorde, et la misericorde justice : car ce divin Sauveur est tousjours souverainement bon en tout ce qu'il fait, autant quand il use de sa justice, que quand il fait misericorde ; dautant qu'il n'y peut avoir de justice ny de misericorde où il n'y a point de bonté : et comme Dieu est tousjours en soy la bonté mesme, aussi est-il toujours juste et misericordieux,

[1] S. Jean, XI. — [2] S. Matth., IX.

et tousjours prest à se communiquer, parce que la bonté a cela de propre d'estre communicative de soy-mesme : *Bonum est sui diffusum,* dit un ancien Pere de l'Eglise [1]. Et pour faire cette communication, il se sert tantost de la misericorde et tantost de la justice. Pour faire du bien il employe sa misericorde, et sa justice pour punir et arracher le mal qui nous empesche de ressentir les effets de sa bonté. Il use de sa misericorde envers nous pour nous faire embrasser le bien, et de sa justice pour nous faire fuir et eviter le mal; et ainsi la bonté de Dieu se communique à ses creatures et par sa justice et par sa misericorde, demeurant egalement bon en se servant de l'une comme de l'autre. Il fut donc poussé de sa seule bonté, par laquelle il fait et opere toutes choses, quand il ressuscita ce jeune adolescent, sans y estre meu, ny excité d'aucun autre motif, que de sa seule misericorde.

Secondement il toucha la biere pour dire qu'on arrestast ce corps, parce qu'il le vouloit ressusciter. Certes, il n'estoit pas necessaire pour faire ce miracle, non plus que pour aucun autre, que nostre Seigneur touchast la biere avec ses mains : car il pouvoit bien faire arrester ceux qui la portoient, et ressusciter ce mort par sa toute puissance, sans aucune ceremonie; mais neanmoins il ne le voulut pas faire, ains se servit de l'imposition de ses mains, pour monstrer qu'il faysoit ses œuvres par une vertu et puissance humaine aux jours de sa chair, *in diebus carnis suæ* [2], c'est à dire, quand il conversoit en sa chair parmi les hommes. C'est ce que nous signifie S. Jean au I. ch. de son Evangile, quand il dit, que le Verbe s'est fait chair, et a habité avec nous, *Verbum caro factum est et habitavit in nobis* [3].

Les Juifs, c'est à dire ceux de la Synagogue, disoient que Dieu habitoit avec eux, enseignant et instruisant son peuple à garder ce qui estoit de ses divins commandemens; mais, comme disent les docteurs de l'Eglise, il n'y habitoit pas

[1] S. Denys Areopag., IV des Noms. — [2] Hebr., V. — [3] S. Jean, I.

visiblement, ains invisiblement : où depuis que ce Verbe[1] divin s'est incarné, il a conversé et habité avec nous visiblement en sa chair; et pour preuve de cela, il s'est voulu servir de son humanité comme d'un outil ou instrument pour faire les œuvres merveilleuses qui appartenoient à sa divinité.

En troisieme lieu, quant à ce qui est dit, qu'il treuva ce mort à la porte de la ville, c'estoit qu'on le portoit enterrer hors d'icelle, à cause qu'en ce temps-là l'on n'enterroit personne dans les villes, pour eviter l'infection des corps morts, crainte du mauvais air; car, comme dit S. Hierosme en ses Epistres, la coustume d'enterrer les morts dans les eglises n'a esté introduite, et ne s'est pratiquée qu'apres l'Incarnation et passion de nostre Seigneur, par le moyen de laquelle la porte du ciel nous a esté ouverte; et semble qu'il n'eust pas esté raisonnable d'enterrer dans les temples ceux desquels les ames n'estoient pas dans le ciel, ains descendoient dans les enfers, ou dans les lymbes : mais depuis que la porte du ciel a esté ouverte aux hommes, on a treuvé bon d'enterrer les Chrestiens dans les eglises, ou dans des cimetieres faits d'ordinaire à l'entour des eglises pour ce sujet.

En quatrieme lieu, nostre Seigneur voulant ressusciter ce mort, luy commanda de se lever : Adolescent, leve-toy, lui dit-il, *Adolescens, tibi dico, surge.* Parolle puissante et efficace, laquelle sans doute fut semblable à celle par laquelle il a fait le ciel et la terre, tirant l'estre du non estre, dautant que sa parolle est toute-puissante et operative, et fait ce qu'elle dit; et ce qui n'est pas, elle le fait ce qui est. Mais à qui parle-t'il ce divin Sauveur? à un mort? Les morts n'entendent pas; qui est-ce donc qui luy respondra? Mais il parle aux morts tout ainsi que s'ils estoient vivans, pour monstrer que la voix de Dieu n'est pas seulement oüye de ceux qui ont des oreilles, c'est à dire, des choses qui ont estre, mais encore de ce qui n'est pas, et qu'il a puissance sur les choses

[1] Isaïe, VII, et S. Matth., I.

creées, et sur les increées, et que s'il addressoit sa voix aux choses non produites, elles luy respondroient, tant sa parolle est efficace et puissante.

Je remarque de plus, que nostre Seigneur voulut parler à ce mort, comme s'il eust esté en vie, nous faisant entendre par là la façon avec laquelle nous ressusciterons : car au jour du jugement, suivant ce que dit l'Escriture, l'Archange viendra, qui par le commandement de Dieu dira : *Surgite, mortui, venite ad judicium;* Levés-vous, morts, et venés au jugement; et à cette voix, *in novissima tuba,* tous les hommes ressusciteront pour estre jugés. Mais à qui parle cet archange? aux morts qui sont dans les tombeaux, à des charognes puantes : car les corps des hommes ne sont que pourriture, quand ils sont separés de leurs ames. Et pourquoy cet archange addresse-t'il ses parolles à des charognes reduites en cendre et en poussiere? Ne sçait-il pas que les morts n'entendent rien? S'il les çait, pourquoy leur addresse-t'il ces paroles, disant : *Surgite, mortui;* Levez-vous, morts? Comment se leveront-ils, puisqu'ils n'ont point de vie? Neanmoins c'est à ces carcasses mortes et reduites en poudre à qui l'archange parle; et cette parolle estant dite par le commandement de Dieu, *qui vocat ea quœ non sunt, tanquam ea quœ sunt* (qui parle aux choses qui ne sont pas, comme à celles qui sont), est tellement puissante et efficace, qu'elle donne la vie à ceux qui ne l'ont pas, et en disant, elle fait ce qu'elle dit, et de ce qui n'estoit pas, elle en fait ce qui est : et ces corps qui estoient reduits en cendres se leveront en corps et en ame vrayement vivans, c'est à dire ressuscités, tout ainsi que nostre Seigneur ressuscita de soy-mesme, et par sa propre vertu, le troisieme jour apres sa mort; mais avec cette difference neanmoins, que nous ressusciterons, non de nous-mesmes, ains par la vertu de cette parolle toute puissante de Dieu. Et tout ainsi que nous voyons qu'elle produit tous les jours sur nos autels cet admirable effet de

la transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang de nostre Seigneur; de mesme par l'efficace de cette parole toute-puissante, il se fera alors en la resurrection generale comme une transsubstantiation des cendres qui estoient dans les tombeaux, ou ailleurs, en vrais corps vivans, qui se trouveront en un instant, comme dit l'Apostre, *in momento, in ictu oculi* [1], au lieu destiné pour ce dernier jugement.

Donc si la parolle, non de plusieurs anges, ains d'un seul, dite par le commandement de Dieu, est si operative, qu'elle fait ce qui n'est pas, pourquoy ne croirons-nous pas à toutes ses parolles? Et pourquoy aurons-nous de la difficulté de croire que Dieu par sa parolle, soit qu'elle soit dite par luy-mesme, soit par ceux à qui il en a donné le commandement et la puissance, ne puisse faire ce qui est de ce qui n'est pas, encore que nous ne le puissions comprendre? et quelle difficulté y a-t'il à ceux qui ont la foy de croire la resurrection des morts, puisqu'elle se fait par la toute-puissance de Dieu? Il n'y a donc aucune difficulté à concevoir comment ce mort qui estoit dans cette biere, et qui n'estoit plus capable d'entendre, le redevint lorsque nostre Seigneur luy dit cette parolle, Adolescent, leve-toy, *Adolescens, tibi dico, surge,* et ressuscita tel que nostre Seigneur l'avoit nommé. Or il estoit en quelque façon necessaire de dire ces choses pour l'esclaircissement du texte de l'Evangile, duquel je tireray quelques instructions particulieres sur le sujet de la mort, lesquelles je diviseray en deux poincts.

Le premier est, sçavoir s'il faut craindre la mort, ou non. Il y a eu quelques philosophes anciens qui ont dit qu'il ne la falloit pas craindre, et que ceux qui la craignoient manquoient d'esprit ou de courage [2]. A quoy les Peres de l'Eglise ont respondu, que cela ne pouvoit estre; car quoy que les Chrestiens ne doivent pas craindre la mort, parce qu'ils doivent tousjours estre disposés à bien mourir, neanmoins

[1] I Cor., XV. — [2] Seneque en ses Epistres et ailleurs.

le Chrestien ne doit pas pour cela estre exempt de cette crainte : car qui est-ce qui peut sçavoir s'il est en l'estat qu'il faut estre pour bien mourir, puisque pour bien mourir il faut estre en grace, c'est à dire, qu'il faut avoir la charité, laquelle est absolument necessaire pour faire une bonne mort, et obtenir le salut? Or il est certain que personne ne le peut sçavoir, s'il n'en a receu une particuliere revelation de Dieu, et encore ceux-là ne sont pas exempts de cette crainte.

S. Augustin a dit tres à propos sur ce sujet, que les stoïciens qui disoient qu'ils ne craignoient point la mort, estoient des gens sans cœur, et lesquels n'avoient point d'ame à perdre, dautant qu'ils l'avoient desja perduë : Mais moy, je crains la mort, dit ce Saint, parce que j'ay une ame, et que je crains de la perdre. Mais comment osoient-ils dire qu'ils ne craignoient point la mort, et que cette crainte est une marque de defaut d'esprit et de courage, puisque les plus courageux et sçavans philosophes d'entr'eux estans une fois dans un navire, demeurerent tout pasles et transis, voyant que les flots, les vagues et la tourmente de la mer les menaçoit d'une mort prochaine? Or pour vous faire entendre comment il faut craindre la mort sans la craindre, passons au second poinct.

Si ceux qui veulent passer une riviere sur quelque planche, se servent de ces lunettes qui sont à deux usages, et qui agrandissent les choses petites et amoindrissent les grandes, ils se mettent egalement au hazard de se precipiter dans l'eau, et se noyer; car s'ils regardent la planche par le costé de la lunette qui fait les choses plus grandes et larges qu'elles ne sont, elle leur representera le planche beaucoup plus large qu'elle n'est, si que s'asseurans sur icelle, ils se mettront en danger de mettre leurs pieds hors la planche, et par consequent ils se perdront et precipiteront : que si au contraire ils se servent du costé de la lunette qui fait les choses plus petites qu'elles ne sont, ils treuveront la planche

si estroite, qu'ils n'oseront jamais entreprendre de passer sur icelle; ou s'ils y passent, ils seront saisis d'une si grande frayeur, qu'elle sera suffisante de les faire perdre. Ainsi l'une et l'autre de ces extremités est tres-dangereuse.

Il y a deux sortes de personnes : les unes qui ont une crainte excessive de la mort, et les autres qui ne la craignent pas assez. Or les extremités, de quelque costé qu'on les prenne, sont tousjours dangereuses et perilleuses, specialement en ce sujet, dautant que ceux qui se laissent emporter à ces grandes craintes de la mort, sont en danger de tomber dans le desespoir, et ceux qui ne la craignent pas se laissent facilement emporter au peché. C'est pourquoy, disent les anciens Peres, pour eviter les inconveniens qui se retreuvent en ces deux extremités, il faut craindre la mort sans la craindre, nous confiant humblement en la bonté et aux merites de nostre divin Sauveur.

Mais qui ne craindroit de mourir, puisque tous les Saints ont eu cette crainte, et mesme le Saint des Saints nostre Seigneur, duquel les Evangelistes disent, qu'approchant l'heure de sa passion, il commença à craindre et s'attrister, *Cœpit pavere et tædere* [1] ? Ce qui procede de ce que la mort n'est pas naturelle à l'homme ; car l'homme a esté assujetty à la mort à cause de son peché.

Or dautant que depuis la faute d'Adam, tous les hommes ont esté sujets au peché, et que le peché nous separe de Dieu, et fait mourir nostre ame, la privant de la vie de la grace, et que chacun sera jugé en l'estat auquel il mourra, cela fait que tres-justement on craint la mort; car nul ne sçait, dit l'Escriture, s'il est digne d'amour ou de haine, *Nescit homo, utrum amore, an odio dignus sit,* et si à l'heure de la mort, il sera du nombre des esleus ou des esprouvés.

Donc celuy qui ne craint point la mort est en grand peril, puisque nous sçavons que l'arrest qui nous sera donné apres

[1] S. Matth., XIV.

nostre mort sera eternel, et ne se pourra jamais revoquer, *Si ceciderit lignum ad Austrum, aut ad Aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit*[1] (en quelque lieu que l'arbre tombe, soit au midy, soit au septentrion, il y demeurera), dit l'Ecclesiaste : et parce que personne ne peut sçavoir s'il sera sauvé ou damné, c'est ce qui fait que les plus grands Saints ont redouté ce passage, comme une chose à la verité tres-redoutable.

Or neanmoins, dirés-vous, il y a eu plusieurs Saints qui n'ont point craint la mort, ains qui au contraire l'ont souhaitée et demandée à Dieu, et se sont resjouïs quand ils se sont veus proches d'icelle; c'est pourquoy, disent quelques-uns, il ne la faut point craindre, car cette crainte est pleine de frayeur.

Il est vray qu'il y a eu des Saints qui semblent avoir desiré la mort; mais ce n'est pour cela qu'ils ne la redoutassent; et ne voyons nous pas que souvent l'on desire ce que l'on craint, et l'on demande ce que l'on n'ayme point? Qui est le malade qui ne craigne et ne redoute le rasoir, quand il faut que le chirurgien s'en serve pour luy couper quelque membre pourry, de peur qu'il n'infecte et gaste les autres? Mais quoy que le malade le craigne, il ne laisse pas neanmoins de le desirer, et mesme de le demander, de peur que si l'on ne met le rasoir à son membre pourry, la gangraine ne s'y mette, et cette apprehension luy fait demander le rasoir qu'il craint, et fait qu'il se resjouyt en quelque façon quand on le luy approche. Ainsi quoy qu'il y ayt eu des Saints qui ayent desiré et demandé la mort, il ne faut pas penser qu'ils n'en ayent point eu de crainte : car il n'y a personne, pour saint qu'il soit, qui n'ayt sujet de la craindre, si ce n'est ceux qui ont des asseurances toutes particulieres de leur salut par des revelations tres-speciales. Mais cela est fort rare; dautant que tous les Saints n'ont pas eu ces asseu-

[1] Eccl., II.

rances, ny ces revelations, tous aussi n'ont pas esté exemps de cette crainte.

Or entre ceux qui ont eu cette grace, je vous propose le grand S. Paul, qui avoit des asseurances de la beatitude si certaines, qu'il sembloit n'avoir aucune crainte de la mort ; car ce glorieux Saint dit de luy-mesme : *Coarctor e duobus, desiderium habens dissolvi et esse cum Christo;* Je me sens pressé de deux desirs du tout contraires, lesquels me travaillent extremement, et me donnent bien de la peine : l'un est de sortir de cette vie, pour m'en aller joüyr de la douce presence de mon cher maistre Jesus-Christ ; ô quand sera-ce que je le verray face à face, et non plus au travers d'un miroir obscur? *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* [1] ? Hé ! qui delivrera mon ame de la prison de ce corps mortel ? et plusieurs autres semblables parolles, par lesquelles ce grand Apostre exprimoit le grand desir qu'il avoit d'estre dissous et separé de son corps, afin que son ame, qui brusloit du desir de voir son Seigneur, ne fust pas davantage retenuë par sa chair ; car estant bon et fidele serviteur, il luy tardoit infiniment d'aller voir son bon Maistre, et de joüyr de sa douce presence ; et semble que la vie de laquelle il joüyssoit luy estoit insupportable, puisqu'elle luy empeschoit l'accomplissement de ce desir.

Mais remarqués, je vous prie, mes cheres Seurs, comme il parle avec asseurance. *Cupio dissolvi, et esse cum Christo;* Ha ! qui me fera ce bien, dit-il, que je meure, afin que j'aille voir mon Seigneur Jesus-Christ ; parolles, ou semblables, par lesquelles il monstre bien que veritablement il n'avoit nulle apprehension que la mort pust separer son ame de son corps, ains qu'il avoit une certitude tres-grande de sa part, qu'en mourant il iroit en la beatitude eternelle joüyr de son amoureuse presence ; et pource il la demandoit et desiroit, toutesfois avec cette condition, qu'on peut remarquer

[1] Rom., VII.

dans le premier chapitre de son Epistre aux Philippiens, asçavoir, si c'estoit la volonté de Dieu : Car, dit-il, je suis retenu d'un autre desir, mes tres-chers enfans, qui est de demeurer parmi vous, comme estant envoyé pour vous enseigner et instruire; de sorte que tant que ma presence vous sera tant soit peu necessaire, je suis pressé de ne me point separer de vous, et de me priver plustost du contentement incomparable et inexplicable que j'attends apres la mort, que de vous quitter, sçachant que ma presence vous est encore utile, et qu'il y a tant soit peu du bon plaisir de mon Maistre que je demeure pour vostre service. Je ne desire point la mort pour estre delivré des travaux que j'endure; ô non certes! ce n'est point pour cela, ny moins encore pour estre quitte de la peine que me cause le desir de voir mon Seigneur; mais seulement je desire de mourir pour le voir; car je sçay bien qu'apres cette vie je le verray. Neanmoins j'ay un autre desir, qui est de ne point mourir qu'il ne luy plaise, et par consequent de demeurer avec vous tant qu'il luy plaira, et qu'il cognoistra que ma presence vous sera necessaire : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum : quod si vivere in carne, hic mihi fructus operis est, et quid eligam ignoro : coarctor autem e duobus : desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo, multo magis melius ; permanere autem in carne necessarium propter vos* [1]. Si donc ce grand Saint, comme nous voyons par ces parolles, desiroit la mort, c'estoit qu'il avoit asseurance de joüyr de la felicité eternelle; que s'il la demandoit, c'estoit en tant que ce fust la volonté de Dieu.

L'on void souvent des personnes qui demandent la mort à nostre Seigneur, pour estre delivrés des miseres de cette vie, disent-ils. Oüy; mais sçavés-vous bien, leur peut-on dire, qu'estant delivrés des miseres de cette vie, vous arriverés au repos de l'autre? En avés-vous autant d'asseurance que le

[1] Aux Philippiens, I.

grand saint Paul ? Et ce desir que vous avés de mourir, procede-t'il de l'amour que vous portés à nostre Seigneur, ou non ? Ne vient-il point de defaut de courage à supporter les afflictions qu'il nous envoye ? Si cela est, ce n'est pas une bonne disposition pour aller joüyr de la felicité et du repos eternel : toutesfois, quand bien vous seriez asseurés d'aller en paradis, si ne faudroit-il pas neanmoins demander la mort, ny la desirer pour estre delivrés des miseres de ce monde, si non avec cette condition : Si c'est la volonté de Dieu ; mais en tout cas, le meilleur est de ne la point demander, ny refuser quand elle arrivera. Et en cette pratique de ne rien demander, ny rien refuser, consiste l'abregé de la perfection chrestienne.

Or il est certain, ainsi que nous avons dit, que tous les hommes craignent la mort et la doivent craindre, excepté ceux qui ont une speciale revelation de leur salut.

Les parolles que Dieu dit à nos premiers parens au paradis terrestre, nous monstrent bien que la mort est naturellement redoutée de l'homme ; car quand il fit commandement à Adam de ne point manger du fruit de l'arbre de science du bien et du mal, il luy dit : Je suis le Seigneur ton Dieu ; je te fais un commandement qui est, que tu ne manges point du fruit de l'arbre de science du bien et du mal : car si tu en manges, tu mourras : *De ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas, in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris*[1] : monstrant par là, que la mort estoit le chastiment le plus rude et le plus contraire de tous à la nature de l'homme. Et c'est ce que voulut signifier Eve au serpent, lorsque respondant à la tentation du Serpent, elle luy dit : Dieu nous a dit que si nous mangeons de ce fruit, nous mourrons : *Præcepit nobis Deus ne comederemus, et ne tangeremus illud, ne forte moriamur*[2], faysant voir par cette response la crainte qu'elle avoit de la mort. Et que

[1] Gen., II. — [2] Ibid.. III.

la prudence humaine des mondains ne dise pas, qu'il faut chasser le souvenir de la mort pour vivre joyeusement, et que ce souvenir est plein de frayeur et n'apporte que de la tristesse ; car cette crainte n'est point mauvaise, ains bonne et utile, et nous nous en devons servir quelquefois pour espouvanter nostre ame, afin de la retirer du peché, et luy faire operer le bien; pourveu neanmoins que, comme nous avons dit, nous craignions la mort sans la craindre, c'est à dire, d'une crainte excessive, ains d'une crainte accompagnée de tranquillité, marchans avec confiance sous l'estendard de la providence de Dieu, asseurés que nous devons estre qu'il prendra soin de nous, sans nous laisser aller à des craintes de la mort pleines de chagrin. Car il pourroit arriver à quelque bonne femme, que pour avoir pensé une matinée à la mort, elle broüillera tout son mesnage ce jour-là, si que personne ne sçaura avoir paix avec elle. Et pourquoy cela? parce qu'elle a pensé à la mort, et elle en est encore toute inquietée. Or ce n'est pas ainsi qu'il faut penser à la mort; car cette pensée nous seroit plus dommageable que profitable. Mais nous y devons penser avec paix, nous reposans en la providence de Dieu, sans nous mettre en peine pour sçavoir quand nous mourrons, ou en quel lieu, si ce sera d'accident ou non, subitement ou avec prevoyance, et si nous serons assistés ou non; nous confians en la bonté de Dieu, croyans asseurement que ce qu'il permettra nous arriver, sera tousjours pour nostre plus grand bien. Hé! ne voyons-nous pas qu'il a bien soin des oyseaux du ciel, et que pas une de leurs plumes ne tombe sans sa providence? Il a compté tous les cheveux de nostre teste, et pas un ne sera perdu : *Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt.* Il me suffit, devons-nous dire, que je sois tout à luy, non seulement par devoir, mais encore par affection : et pourveu que nous accomplissions sa tres-sainte volonté, que nous doit-il importer du reste, sinon de nous abandonner

aux effets d'une si douce providence, nous asseurant qu'elle aura soin de nous en la vie et en la mort. Il faut donc craindre la mort, mais sans anxieté ny inquietude, ains d'une crainte tranquille et pleine de confiance en Dieu, qui nous ayde à nous preparer et nous disposer à bien mourir.

Saint Augustin dit que pour bien mourir il faut bien vivre, et que telle qu'est nostre vie, telle sera nostre mort. Ces parolles sont communes et trivialles, mais elles contiennent beaucoup d'instruction, parce qu'il est certain que la regle generale d'une bonne mort est de mener une bonne vie. Donc, pour conclurre ce discours, vivés bien et vous ne craindrés point la mort, ou si vous la craignés, ce sera d'une crainte toute douce et tranquille, appuyée sur les merites de la Passion de nostre Seigneur, sans laquelle certes la mort seroit effroyable et redoutable à tous les hommes, mais specialement aux grands pecheurs : car sans doute l'horreur de la mort et la multitude de leurs pechés les mettroient au desespoir, s'ils ne voyoient l'image du crucifix qui les fait ressouvenir que nostre Seigneur a esté attaché pour eux à la croix; et si le merite de sa Passion qui a satisfait à sa justice pour tous leurs mesfaits, ne leur ouvroit la porte de la confiance, ils seroient en danger de se perdre par le desespoir.

Il faut donc craindre la mort d'une crainte tranquille et pleine d'esperance, puisque Dieu nous a laissé tant de moyens pour bien mourir, comme est particulierement celuy de la contrition qui est si general, et si efficace pour effacer toutes sortes de pechés, et encore celuy des sacremens qui sont en la sainte Eglise, par lesquels nous sommes remis en grace, et lavés de la coulpe du peché : car les sacremens sont comme des canaux par lesquels le merite de la Passion de nostre Sauveur decoule en nous, et par iceux l'on recouvre la grace, quand on l'a perduë.

Puis donc que nostre Seigneur nous a donné tant de moyens de nous sauver, et qu'il desire plus nostre salut que

nous-mesmes, que nous reste-t-il à faire, sinon de nous abandonner aux evenemens de sa divine providence, ne demandant rien, et ne refusant rien? O qu'heureux sont ceux qui sont en cette sainte indifference, et qui attendans ce que Dieu ordonnera d'eux, se preparent à bien mourir par une bonne vie! C'est ce qu'ont fait tous les Saints; et mesme il y en a eu quelques-uns qui ont pris pour pratique particuliere de reserver quelque tems de l'année pour s'appliquer specialement à la consideration de la mort, les autres tous les mois, d'autres toutes les sepmaines, et quelques-uns mesme tous les jours, prenant une certaine heure du matin ou du soir pour y penser, et par ce frequent souvenir de la mort, ils se preparoient à bien mourir. Pensée certes tres-utile, et laquelle nous devrions avoir toutes les fois que nous nous mettons au lict, nous representant comme l'on nous mettra un jour dans le tombeau, considerant que le sommeil est l'image de la mort. *Stulte, quid est somnus, gelidœ nisi mortis imago?* disoit un ancien.

Ha! devrions-nous dire ensuite de cette consideration, il est certain que je mourray, et que je seray un jour estendu dans le tombeau, où je seray couvert de terre et reduit en cendre. Et moy qui me couche ce soir dans ce lict, je ne sçay pas si je seray demain en vie, et si cette nuict ne sera point la derniere.

O qu'il nous seroit utile et profitable de prendre tous les jours quelque heure pour nous occuper à telles ou semblables pensées, afin de nous preparer à bien mourir, puisqu'il n'y a rien qui nous importe tant que de bien franchir ce passage, dautant que tout nostre bonheur ou malheur eternel en despend!

Or le meilleur moyen d'asseurer nostre salut, est de nous tenir tousjours en la mesme disposition que nous desirons estre à l'heure de nostre mort, taschant d'employer chaque moment, comme si en iceluy nous devions sortir de cette

vie. Et puis qu'il vient à mon sujet, je vous rapporteray deux petites histoires desquelles vous pourrés tirer quelque instruction.

La premiere, je l'ay prise d'un homme pieux, que j'ay cogneu, qui me dit qu'un roy envoya faire la visite des estats en une province de son royaume, dans laquelle tous les officiers de la police se trouverent coupables en quelque chose; ce qui obligea les visiteurs à se monstrer fort exacts et severes à les chastier tous, les uns par des amendes, les autres par la privation de leurs estats, et mesme quelques-uns par la galere. Et parce que dans ce grand nombre d'officiers il ne se treuva d'irreprehensible qu'un bon vieillard, les visiteurs le caresserent fort, et luy demanderent comment il avoit fait pour estre si fidele à son prince, qu'on ne treuvoit rien à redire en luy, veu que tous les autres s'estoient treuvés coupables. Il respondit qu'il n'avoit fait qu'une chose, qui estoit qu'il avoit tousjours pensé que le roy feroit faire la visite des estats en cette province, et qu'il y viendroit des visiteurs, lesquels pour s'acquitter de leurs charges puniroient severement les coupables, et que cela estoit cause qu'il s'estoit tousjours comporté comme il desiroit d'estre treuvé lorsque les visiteurs viendroient à faire la visite, et que la crainte d'estre treuvé en mauvais estat l'avoit fait vivre tous les jours comme si en chacun d'iceux il eust deu rendre compte de toutes ses actions.

O que nous serions heureux, si nous faysions ainsi pour nostre salut, et si tous les jours de nostre vie nous pensions tellement au compte qu'il nous faudra rendre, que nous nous tinssions tousjours au mesme estat que nous desirons d'estre trouvés à l'heure de la mort! ô que ce seroit un bon moyen pour nous ayder à bien vivre, et à si bien faire nos actions, qu'il n'y eust rien de reprehensible devant Dieu!

La deuxieme histoire, je l'ay apprise d'une Princesse, laquelle me parlant un jour, me dit qu'il y avoit un con-

seiller clerc, lequel s'estoit retiré de la cour, se deschargeant de toutes sortes d'affaires pour se preparer à la mort, et que l'estant allé trouver en sa maison pour luy parler d'un procés qu'elle avoit, il luy fit dire qu'il s'estoit deschargé de toutes les affaires de la cour, afin de prendre du tems pour penser à sa conscience et dresser ses comptes : puis il luy renvoya les pieces de son procés qu'il avoit entre ses mains, luy mandant qu'il prioit Dieu de luy donner une bonne issuë. Quelque tems apres, l'estant retourné voir, elle le trouva tousjours dans la mesme occupation, attendant le jour que Dieu luy assigneroit pour rendre ses comptes. Un an apres, elle le visita derechef, et le trouva encore dans le mesme exercice. D'où je conclus, me dit-elle, qu'il feroit une heureuse fin, puisqu'il s'y preparoit si bien.

O qu'heureux serions-nous, mes cheres Ames, si desoccupés de toute autre affaire, nous pensions serieusement à preparer les comptes de nostre conscience, afin d'estre disposés à les rendre au jour qui nous sera assigné ! Car la mort a des pieds de cotton, c'est à dire qu'elle vient si doucement qu'on ne s'en apperçoit point, et ainsi elle nous surprend. C'est pourquoy il nous faut tenir sur nos gardes, à ce que quand elle viendra elle nous trouve preparés : *Et nos simus parati, quia qua hora non putamus, Filius hominis veniet. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.* Pensons donc à la mort, mais que ce soit sans peur ny crainte demesurée. Resolvons-nous à mourir avec un cœur paisible et tranquille, et puis que c'est une chose qu'il faut faire, tenons-nous tousjours au mesme estat que nous voulons estre treuvés à l'heure de la mort ; car c'est le vray moyen de se preparer à bien mourir ; et soyons asseurés que si nous le faysons soigneusemeut, nous parviendrons à l'eternité bienheureuse, et quittant ces jours des morts, nous arriverons à ceux de la vie, pour y loüer et benir eternellement la divine Majesté. Amen.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE CINQUIEME VENDREDY DE CARESME,

### OU IL EST TRAITTÉ DES FRUITS DE LA TRIBULATION, ET DES CONDITIONS DE L'ORAYSON [1].

*Domine, ecce quem amas, infirmatur.* JOAN., XI.

Seigneur, voicy que celuy que vous aymés est malade.

L'oryason est briefve, mais tres-belle et bien dressée. Le sujet fut la maladie du Lazare : *Erat autem quidam languens Lazarus.* Celles qui la font sont deux saintes dames : *Miserunt ergo sorores ejus ad eum dicentes*, etc.

Le motif ou raison qu'elles employent, c'est l'amour : *Ecce quem amas.* L'effet fut premierement la plus grande gloire de Dieu : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei*, etc. Or cette gloire de Dieu vient de la resurrection du Lazare dautant plus admirable,

1. Qu'elle fut faite en presence de plusieurs : *Multi ergo qui venerant ex Judæis*, etc.

2. Qu'elle fut retardée : *Tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus*, etc.

3. Qu'elle fut faite plus solemnellement : *Jesus autem elevans sursum oculos dixit*, etc.

Derechef l'effet deuxieme de cette priere est que ces femmes receurent une plus grande faveur qu'elles ne demandoient : elles ne demandoient que la guerison du Lazare leur frere, et nostre Seigneur le ressuscita.

La cause donc pour laquelle ces deux sœurs envoyent à nostre Seigneur, c'est la maladie et langueur du Lazare : *Erat quidam languens Lazarus a Bethania de castello Mariæ et Marthæ : miserunt ergo.* Donc elles manderent, etc. Leur

[1] Pris sur l'original escrit de la main de l'autheur (Edit. de 1641 et de 1643).

frere estoit malade, et partant elles envoyerent ; elles estoient affligées, et partant elles eurent recours au Seigneur.

O sainte affliction, ô beniste tribulation qui nous fait recourir à ce celeste consolateur ! Certes entre tous les profits de la tribulation qui ne sont pas petits, je trouve celuy-cy l'un des plus excellens, qui est qu'elle nous fait revenir à nostre Seigneur. Quand nous sommes en prosperité, bien souvent nous l'oublions ; mais en adversité nous recourons à luy comme à nostre singulier refuge.

Comme la liqueur de la vigne, si on la laisse dans la grape long-tems, se pourrit et se gaste ; ainsi l'ame de l'homme, si on la laisse en ses plaisirs et voluptés, en ses desirs et souhaits, elle se corrompt ; mais si on la presse par la tribulation, il en sort la douce liqueur de penitence et d'amour.

Ainsi le prophete royal atteste, que quand nostre Seigneur affligeoit les Hebreux, ils retournoient à luy : *Cum occideret eos, quærebant eum, et diluculo veniebant ad eum.* (Psalme LXXVII).

*Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere* (Exode, XXXII).

*Et timuerunt valde, clamaveruntque od Dominum,* estans persecutés (*Exode,* XIV).

Et de luy-mesme (*Psalme* XXXI) : *Quoniam gravata est super me manus tua, conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina.*

(Psal. CXIV) : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi.*

(Psal. LXXXII) : *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine*, est-il dit *de impiis hostibus.*

Ainsi Valent empereur ayant persecuté S. Basile, recourt à luy lorsqu'il voit son fils malade ; et Modestus prefect estant malade, recourt aussi au mesme Saint, lequel il avoit menacé de mort (Nazianzenus, in *Monodia de sancto Basilio*).

*Jonas liber fugiebat a facie Domini :* Jonas estant en sa liberté, s'enfuit devant la face de Dieu; mais estant dans le ventre de la balaine, il a recours à luy.

Exemple de la chair qui ne pourrit dans l'eau salée, mais dans la douce, etc.

Que dira-t'on de David, ce dit S. Augustin? En ses persecutions, il faysoit ses psalmes; en paix, il peche, etc.

Ainsi l'arche de Noë : *Multiplicatæ sunt aquæ, et elevaverunt arcam in sublime* (Genes., VII).

Ezechias malade se convertit à Dieu.

*Domine, ecce quem amas, infirmatur.* Saint exemple de recourir à Dieu; mais il faut comme ces devotes dames recourir en confiance.

Nostre Seigneur est loin; elles envoyent seulement dire : *Ecce quem amas, infirmatur;* celuy que vous aymés est malade.

*Conditions de la priere,* etc.

Confiance en Dieu. *Renuit consolari anima mea* (Psal. LXXVI). *Non enim in arcu meo sperabo, et gladius meus non salvabit me; sed in nomine tuo spernemus insurgentes in nobis. Hi in curribus, et hi in equis; nos autem in nomine Domini Dei nostri invocabimus* (Psalme XIX).

*Quoniam in me speravit, liberabo eum* (Psal. XC.)

David persecuté de Saül, dit : *In Domino confido* (I Reg. XIX). *Bonum est confidere in Domino, quam confidere in homine* (Psalme CXVII).

*Miserere mei, secundum magnam misericordiam tuam* (Psalme L).

*Quam bonus, Israel, Deus his qui recto sunt corde!* (Psalme LXXII).

*Confitemini Domino quoniam bonus* (Psalme CXVII).

C'est pourquoy il nous enseigne de dire : *Pater noster*, etc. Et comme le prodigue : *Pater, peccavi,* etc.

Et ces dames : *Ecce quem amas, infirmatur*, etc.

*Qui filium dedit, quomodo non omnia dabit?* etc.

Recognoissance de nostre misere. *Quem amas, infirmatur*, etc.

*Quid est homo, quod memor es ejus?* etc. (Psal. VIII). *In humilitate nostra, memor fuit nostri* (Psalme CXXXV).

Nostre Seigneur nous l'enseigne, se prosternant sur sa face au jardin des Olives. Jacob *(Gen.* XXXII*) : Domine, minor sum omnibus miserationibus tuis*, etc.

VIVE JESUS.

# SERMON

## POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION[1].

*Qui ex Deo est, verba Dei audit : propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.* JOAN., VIII.

Ceux qui sont de Dieu entendent la parolle de Dieu ; et partant vous ne l'entendés pas, parce que vous n'estes point de Dieu, disoit nostre Sauveur aux Juifs.

Une parolle peut estre recuë ou rejetée pour trois raisons. Premierement, pour la consideration de la personne qui la dit ; secondement, pour la parolle qui est dite ; et en troisieme lieu, à cause des personnes qui l'entendent. Et pour faire qu'une parolle qui est dite soit estimée et bien receuë, il faut premierement que celuy qui la dit soit vertueux et digne de croyance ; autrement, au lieu d'estre receuë, elle sera rejettée. En second lieu il faut que ce qui est dit soit bon et veritable ; et pour troisieme raison, il faut que ceux qui entendent la parolle soient bons et bien preparés pour la recevoir, car autrement elle ne peut estre receuë, estimée, ny gardée, ainsi que nous apprend l'Evangile que l'Eglise nous propose en ce jour, où il est fait mention d'un reproche que nostre Seigneur faysoit aux Scribes et Pharisiens dequoy ils ne recevoient pas ses parolles, jettant toute la faute sur eux et disant : Pourquoy ne croyés-vous pas à la verité que je vous enseigne? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Comme s'il eust voulu dire : vous n'avés nulle excuse de rejetter mes parolles ; car qui est celuy d'entre vous qui me reprendra de peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Pourquoy donc ne me croyés-vous pas, puisque ce que je vous dis est la verité mesme? il faut indubitablement que

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation de Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

vostre malice en soit la cause, dautant que le defaut n'est point en moy, ny en la parole que je vous enseigne.

Quant au premier poinct, il est donc requis que la personne qui parle, et qui annonce la parolle de Dieu, soit irreprochable, et que sa vie soit conforme à ce qu'elle enseigne, ou bien sa parolle ne sera pas recuë et approuvée. C'est pourquoy Dieu defend au pecheur par son prophete, d'annoncer sa parolle : *Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum*[1]? Comment, miserable, oserois-tu bien enseigner ma doctrine par parolles, et la deshonorer par ta mauvaise vie? Comment veux-tu que ma parolle soit receuë, ayant passé par une bouche si puante et si pleine d'infection et de meschanceté? jà n'advienne que j'aye un tel proclamateur de ma doctrine, et de mes volontés. Il est donc deffendu au pecheur d'annoncer la parolle de Dieu, crainte qu'elle ne soit rejettée par ceux qui l'entendront : mais cela ne se doit entendre que des grands et signalés pecheurs : car autrement qui annonceroit donc la parolle de Dieu, veu que tous les hommes sont pecheurs, et qui dira autrement sera menteur? les Apostres mesmes n'ont pas esté sans peché, et celuy qui diroit qu'il n'est point pecheur, contreviendroit à l'Escriture, et feroit bien voir le contraire de son dire en mesme tems qu'il prononceroit cette parolle. *Si dixerimus, quoniam peccatum non habemus ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est*[1]; Si nous disons que nous sommes sans peché, nous nous seduisons nous-mesmes, et la verité n'est point en nous, dit le bien-aymé disciple de nostre Seigneur.

Et saint Augustin dit clairement que cette parolle du *Pater,* que nous disons tous les jours, Pardonnés-nous nos pechés, ne doit pas estre tenue pour une parole d'humilité, ains pour une parole de verité; car il est certain que nous en commettons tous les jours frequemment, et quasi à

[1] Psal. XLIX. — [2] I Joan., I.

tous momens, à cause de la fragilité de nostre nature.

Or bien que tous les hommes soient pecheurs, tous pourtant ne se doivent pas taire, et ne point enseigner la parolle de Dieu; ains seulement ceux qui menent une vie du tout contraire à cette divine parolle. Que si neanmoins il arrive qu'elle nous soit presentée par les meschans, nous ne la devons pas rejetter; ains nous la devons recueillir, et faire comme les abeilles, lesquelles cueillent le miel de toutes les fleurs des prairies, et bien que quelques-unes de ces fleurs en elles-mesmes soient mauvaises et ayent du venin en leur propre substance, elles ne laissent toutesfois d'en tirer dextrement le miel, lequel estant une liqueur celeste, n'est point meslé avec le venin.

Et pour confirmation de mon dire, je vous rapporteray un exemple, qui se trouve en la vie de S. Ephrem, recueillie par Metaphraste. Il dit donc que le grand S. Ephrem, je dis grand non seulement parce qu'il fut diacre de deux grands docteurs de l'Eglise, mais aussi parce qu'il fut grand docteur luy-mesme, ayant escrit des choses extremement belles, et qui causent une merveilleuse suavité à ceux qui les lisent; ce grand Saint, dis-je, ayant esté eslevé dés son enfance, et nourry presque dés ses premieres années en la vie eremitique, apres avoir desja longuement demeuré dans les deserts, il fut inspiré de Dieu de venir un jour en la ville d'Edesse, qui estoit le lieu de sa naissance, luy qui avoit disposé son cœur pour recevoir cette divine rosée des inspirations celestes, et qui avoit tousjours eu une fidelité tres-grande à leur obeyr et les mettre en effet, se rendit fort prompt à executer celle-cy si promptement, qu'il s'en alla du costé de la ville, et la regardant, il luy vint une pensée que Dieu ne vouloit pas, sans quelque bonne raison, qu'il y allast et abandonnast son hermitage, et se prosternant soudain à genoux, il fit une priere fort fervente, afin qu'il plust à sa bonté luy faire la grace, qu'en entrant en cette ville il pust faire rencontre

de quelqu'un qui luy servist de directeur, pour le conduire en la voye de ses volontés; ce qu'ayant fait, il se leve plein de confiance qu'il seroit exaucé.

Estant donc parvenu en la ville, la premiere rencontre qu'il fit fut d'une femme desbauchée, ce qui luy causa une si grande fascherie, qu'il dit en soy-mesme : Mon Dieu, je vous avois prié de me faire rencontrer quelqu'un qui m'enseignast ce que vostre tres-sainte volonté requiert de moy, et cependant j'ay rencontré cette miserable. Sur laquelle jettant les yeux et la regardant fixement comme par desdain, il apperceut qu'elle le regardoit aussi fort attentivement. Alors tout outré de douleur de voir son effronterie, il luy dit : Pourquoy, miserable, me regardes-tu si attentivement! A quoy elle respondit aussi judicieusement que doctement : J'ay quelque raison de vous regarder, mais vous n'en avés point de me regarder : car ne sçavés-vous pas que la femme a esté tirée de l'homme, et formée d'une de ses costes? et partant je regarde d'où je suis sortie, comme le lieu de mon origine. Mais l'homme a esté formé de la terre, et pourquoy donc ne regarde-t'il tousjours la terre, puisque c'est d'elle d'où il a esté tiré? Lors ce grand Saint fit un tel cas du document que luy donnoit cette miserable femme, que non seulement il le receut tres-humblement, mais encore luy en tesmoigna de la gratitude, et l'en remercia de tout son cœur, et en fit apres une telle estime, qu'il porta tousjours non seulement les yeux corporels baissés en terre, mais beaucoup plus les yeux interieurs et spirituels, en la consideration de son neant, de sa vileté et de son abjection; et par cette pratique, il fit un continuel progrés en la vertu de la tres-sainte humilité tout le reste de ses jours. Ce qui nous fait voir que nous ne devons pas mesestimer la parolle de Dieu, ny les enseignemens qui nous sont donnés, bien que ce soit par des personnes de mauvaise vie.

Dieu voulut bien que le prophete Balaam fust instruit par

une asnesse; il permit bien aussi que Pilate, qui estoit si meschant, nous prononçast cette grande verité, escrivant que nostre Seigneur estoit Jesus, c'est à dire Sauveur, qui est le titre qu'il fit poser dessus la croix, disant aux Juifs : Il est ainsi qu'il est escrit. Et Cayphe, le plus miserable d'entre les hommes, ne dit-il pas aussi cette parolle tant veritable, qu'il estoit requis qu'un homme mourust pour le salut de plusieurs? *Quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo; et non tota gens pereat?* Ce qui fait voir que bien que nous ne devions pas estimer ny approuver la mauvaise vie des hommes meschans et pecheurs, neanmoins nous ne devons pas mespriser la parolle de Dieu qu'ils nous proposent, ains que nous devons en faire nostre profit, ainsi que fit S. Ephrem du document que luy donna cette mauvaise femme.

Que devons-nous nous soucier, dit un saint docteur, que celuy qui nous monstre le chemin de la vertu soit bon ou mauvais? pourveu que ce soit le vray chemin, nous y devons cheminer fidelement. Que nous doit-il importer que l'on nous donne du baume dans un pot de terre, ou dans un vase plus precieux? pourveu qu'il guerisse nos playes, cela nous doit suffire: *Omnia quæcumque dixerint vobis Scribæ et Pharisæi, facite; secundum opera vero eorum nolite facere.* Faites tout ce que les Scribes et les Pharisiens vous diront, mais ne faites pas ce qu'ils font, disoit nostre Seigneur.

L'exemple que je vous ay rapporté du grand S. Ephrem, nous monstre assés que nous ne devons point regarder à la personne qui nous presche ou qui nous enseigne, ains seulement si ce qu'elle nous enseigne est bon ou mauvais; demeurant asseurés que la parolle de Dieu n'est ny bonne ny mauvaise à cause de celuy qui nous l'expose ou explique, dautant qu'elle porte sa bonté et sainteté avec elle, sans recevoir aucune tare pour la mauvaise vie de celuy qui la prononce.

L'Escriture sainte semble nous vouloir monstrer cecy, nous renvoyant aux bestes les plus infirmes, et mesme les plus brutes, pour estre instruits et enseignés de ce que nous devons faire : *Vade ad formicam, o piger, et considera vias ejus, et disce sapientiam :* O paresseux, dit-elle, va-t'en à la fourmy, pour apprendre d'elle le soin et la prevoyance que tu dois avoir, et considere comme elle amasse tandis que le tems est beau, pour se nourrir par apres, au tems qui n'est pas propre à la cueillette. Et nostre Seigneur mesme ne dit-il pas en l'Evangile, que nous apprenions la prudence du serpent, et la simplicité de la colombe? *Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ* [1]. Et ainsi en tant d'autres endroits de l'Escriture.

Neanmoins pour parler trivialement, il faut que celuy qui parle soit bon, s'il veut que sa doctrine soit receuë et approuvée ; sinon, sa mauvaise vie fera rejetter et mespriser ce qu'il dira, comme mesprisable et mauvais. Et bien que nous devions tirer du fruit de la parolle de Dieu, par qui que ce soit qu'elle nous soit presentée, il est pourtant certain que les pecheurs qui ne veulent pas s'amender, ains qui perseverent en leurs meschancetés, pechent grandement de l'exposer, et proferer les loüanges de la divine Majesté, puis qu'ils mettent cette divine parolle en danger d'estre mesprisée et rejettée à cause de leur mauvaise vie. C'est pourquoy nostre Seigneur, en l'Evangile de ce jour, dit aux Scribes et aux Juifs : Lequel d'entre vous me convaincra de peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Vous dites que je suis un Samaritain, que j'ai le diable au corps, que je mange avec les Publicains, que je suis un beuveur de vin, que je defends de payer le tribut à Cesar, que je n'observe pas le sabath, et me chargés encore de plusieurs calomnies et impostures; mais, dites-moy, qui est-ce d'entre vous autres qui me reprendra de peché? *Quis ex vobis arguet me*

[1] S. Matth., X.

*de peccato?* Et pourquoy donc ne croyés-vous pas mes parolles? il faut sans doute que le mal soit tout en vous, dautant qu'il ne peut estre en moy. Ce qu'il disoit tres-justement: car il est impossible de pouvoir joindre ensemble deux choses tant esloignées l'une de l'autre, asçavoir, Dieu et le peché: et dés que l'on dit Dieu, ce mot exclud tellement le peché, que jamais l'on ne doit estre en doute qu'il s'y puisse treuver. En tant donc que nostre Seigneur estoit Dieu, il estoit impossible qu'il pust pecher, oüy, mesme en tant qu'homme, à cause de l'union hypostatique, en suite de laquelle sa tres-sainte ame fut glorieuse en la partie superieure dés l'instant qu'il fut conceu au ventre sacré de nostre Dame, et jouyt de la claire veüe de la divine Majesté, veüe et joüyssance qui fait nostre beatitude, et de laquelle il resulte necessairement une impossibilité de pecher : car il est impossible de voir Dieu sans l'aymer souverainement; or l'amour souverain ne peut souffrir le peché, qui est une chose qui deshonore sa divine bonté, et luy est infiniment desaggreable.

Cela estant donc ainsi, nostre Seigneur disoit tres-justement aux Juifs : Lequel d'entre vous me convaincra de peché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* et sur cela il s'estonnoit pourquoy ils ne croyoient pas à ses parolles, et ne suivoient pas sa doctrine, veu que sa vie estoit irreprochable, et ses parolles veritables. Sur quoy il leur disoit : Si je vous presche la verité, pourquoy ne l'embrassés-vous pas? *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* comme s'il eust dit : Estant sans peché, vous devés croire que j'enseigne la verité, et que je ne me puis tromper.

O combien cela est-il veritable que nostre Seigneur ne se pouvoit tromper, estant luy-mesme la verité, à laquelle tous ceux qui ne croiront point, periront indubitablement! Dautant que tout le bien de l'homme consiste à demeurer en cette verité de la parolle de Dieu, sans jamais s'en departir : car c'est chose certaine, que le malheur des Anges et des

hommes provient de ce qu'ils sont descheus de la verité, et ne sont pas demeurés fermes en icelle. Passons au second poinct de nostre exhortation.

Il faut donc sçavoir, que si nous voulons que la parolle soit bien receuë, il faut qu'elle soit une verité. Mais qu'est-ce que la verité? ce n'est autre chose, mes cheres Ames, sinon la foy; et quand S. Jean dit au I. chapitre de son Evangile, qu'on a veu nostre Seigneur plein de grace et de verité, *Plenum gratiæ et veritatis,* cela se doit entendre qu'il estoit plein de foy et de charité, non qu'il eust la foy pour luy-mesme, car il ne la pouvoit avoir, estant comprehenseur, et ayant la claire vision des choses qu'elle nous apprend : mais cela veut dire qu'il estoit plein de foy, comme cause effective, pour la distribuer à ses enfans, qui sont les Chrestiens.

L'espouse, au Cantique des Cantiques, dit que son bien-aymé, qui est N. Seigneur, a deux mammelles qui sont remplies de parfums tres-precieux, et qui respandent des odeurs grandement soüefves; parolles desquelles l'on a tiré diverses interpretations. Mais pour mon sujet je dis que ces deux mammelles de nostre Seigneur sont pleines de grace et de verité, c'est à dire de foy et de charité, non qu'il eust besoin de ce lait tres-delicieux pour soy-mesme, non plus que les femmes n'ont point de necessité du lait qu'elles ont dans leurs mammelles, qui ne leur est donné de Dieu et de la nature, sinon pour la nourriture de leurs enfans : ainsi pouvons-nous dire que la grace ne fut pas donnée à nostre Seigneur pour luy, parce qu'il n'en avoit que faire, estant la grace mesme, et celuy auquel il appartient de la donner; ny moins la foy, car il ne la pouvoit avoir; mais cela veut dire, qu'il avoit receu ces dons du Pere eternel pour les distribuer aux hommes, et c'est pourquoy il se peinoit tant de faire recevoir sa doctrine aux Scribes et Pharisiens, se faschant dequoy ils ne vouloient pas croire à ses parolles, les-

quelles contenoient cette infaillible verité, en laquelle est nostre salut : dautant qu'il est certain, ainsi que nous avons dit, que l'Ange et l'homme, faute de demeurer en la verité, sont tombés en la vanité ; car c'est une regle generale, que dés que nous quittons la verité, nous choisissons quant et quant la vanité, la vanité n'estant autre chose qu'un deffaut de verité qui nous fait trebucher és enfers.

L'Ange se destournant de la consideration de Dieu, qui est cette verité eternelle et immuable, et retirant les yeux de son entendement de dessus cet objet infiniment aymable, soudain il les abbaissa sur la consideration de sa beauté propre, qui estoit dependante de cette beauté supreme, laquelle il devoit continuellement regarder : mais, le malheureux qu'il est, il se regarda, et se regardant il s'admira et se mira, et en se mirant il se perdit, et fut condamné aux flammes eternelles, et faute d'estre demeuré en la verité, il perit miserablement en la vanité.

La foy luy apprenoit, que tout ce qu'il avoit estoit de Dieu, et qu'à Dieu seul est deu le souverain honneur ; mais il detourna son entendement de la consideration de cette verité, et soudain il commit cet acte de vanité insupportable de dire : *Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo;* Je monteray par-dessus les nuës, et seray semblable au Tres-Haut. Detestable et malheureux propos, et dessein plein d'iniquité, qui le perdit pour jamais.

De mesme nos premiers parens, faute de demeurer en la verité, c'est à dire attentifs à icelle, estoient perdus pour jamais, si Dieu par le merite de son Fils ne leur eust fait misericorde, car le malin esprit, trouvant Eve hors de cette attention, laquelle au lieu de considerer les grandes graces qu'elle avoit receuës de Dieu dans le paradis terrestre, se promenoit et consideroit ce fruit, il luy proposa de quitter la meditation de la verité des parolles que Dieu luy avoit dites, que si elle mangeoit du fruit defendu, elle mourroit :

*De ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas : in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris.*

Or quelle plus grande verité y pouvoit-il avoir, que cet arrest donné de la bouche de Dieu mesme? Mais ce malheureux esprit la voulant seduire, commença à l'arraisonner sur le commandement qui luy avoit esté fait, luy disant : Il ne faut pas prendre les paroles de Dieu à la rigueur ; vous ne mourrés point, non, ne pensés pas tant à la mort ; au contraire, si vous mangés de ce fruit, vous luy serés semblables : *Nequaquam morte moriemini, scit enim Deus, quod in quocumque die comederitis ex eo, aperientur oculi vestri et eritis sicut Dii.* La pensée de la mort vous rendra melancholique : c'est un sujet ennuyeux. Et la pauvre Eve, s'amusant à escouter ces tricheries, se laissa persuader en telle sorte, qu'elle attira mesme son mari à pecher et à contrevenir au commandement de Dieu, en mangeant aussi du fruit de l'arbre deffendu.

O qu'elle eust bien mieux fait de perseverer en la meditation de la verité de la parole de Dieu! Car elle ne fust pas tombée de la verité en la vanité, dautant que ce fut la vanité qui la fit pecher, comme l'Escriture nous monstre assés clairement : et depuis, tous ses enfans ont esté atteints de ce defaut, qui les rend plus habiles à pourchasser les honneurs, les richesses et playsirs du monde, qui ne sont que vanité et folie, que le vray bien ; puisque toutes ces choses sont plus propres à les detourner de la verité, que non pas de les rendre capables de demeurer attentifs en icelle, ainsi que l'experience nous l'apprend tous les jours. Helas! mes cheres Seurs, ne voyons-nous pas, que ceux qui sont fort affectionnés à ces choses si vaines et si frivoles, ne pensent point, ou du moins il le semble par leur mauvaise vie, à cette verité de la foy, qu'il y a un paradis remply de toutes sortes de consolations et de bonheur pour ceux qui vivront selon les commandemens de Dieu, et qui marcheront apres luy à la suite

de ses divines volontés ; commandemens et volontés, qui sont tout à fait contraires à la vie qu'ils meinent : ne laissant point pour cela de s'addonner à la suitte des plaisirs bas et caduques, quoy qu'ils voyent bien qu'ils les priveront pour jamais, s'ils ne s'amendent, de la jouyssance du bonheur eternel. Hé ! ne void-on pas combien la vanité les possede, puis qu'ils ne se tiennent pas attentifs à cette verité de la foy, qu'il y a un enfer où tous les tourmens et malheurs qui se peuvent imaginer, oüy mesme qui ne se peuvent imaginer, sont assemblés pour punir ceux qui ne craindront point Dieu en cette vie, et qui ne vivront pas en l'observance de ses commandemens? Consideration certes tres-necessaire pour nous maintenir en nostre devoir.

Dites-moy donc, si nous demeurions attentifs à la verité des choses que Dieu nous enseigne en l'orayson, ne serions-nous pas bienheureux? Ah! quand nous voyons nostre Seigneur mourant sur la croix pour nous, quelle verité ne nous enseigne-t'il pas ? Je suis mort pour toy, dit-il, ce souverain amant de nos ames ; qu'est-ce que requiert ma mort, sinon que, comme je suis mort pour toy, tu meures aussi pour moy, ou du moins, que tu ne vives que pour moy ? O combien cette verité devroit-elle exciter d'ardeurs en nostre volonté pour aymer cherement celuy que nous cognoissons estre tant aymable et digne d'estre aymé : car soudain que nostre entendement apprehende comme il faut cette verité, que nostre Seigneur est mort d'amour pour nous, voilà que nostre volonté s'esmeut et conçoit de grandes affections de contre-eschanger, autant qu'elle pourra, cet amour infiny : lors ces ardeurs font un brasier de desirs de plaire à cét amant sacré, si enflammé, qu'il luy semble qu'elle ne pourra jamais rien trouver à faire ou à souffrir de trop difficile : rien alors ne luy paroist impossible ; les martyrs n'ont rien fait pour Dieu, ce luy semble, au prix de ce qu'elle voudroit faire.

Or cela est bon; mais demeurés fermes en cette verité, et tout ira bien. Et c'est ce que nous ne faysons pas; car pour l'ordinaire, de cette verité que nous aurons apprise à l'orayson, nous passons à la vanité en l'action; ce qui fait que nous sommes anges en l'orayson, et bien souvent demons en la conversation et en l'action, offensant le Dieu que nous avons reconnu estre si aymable et si digne d'estre obey. Ainsi quand nous considerons que nostre Seigneur s'est aneanty et abaissé, mais d'un abaissement si extreme, que nul ne le peut comprendre, nous avons un grand desir de l'imiter; et Dieu prononce cette verité au fond de nostre cœur, que si nostre doux Sauveur s'est tant humilié pour nous donner exemple, c'est une chose indubitable que nous devons aussi, à son imitation, nous humilier si profondement, que nous demeurions tout abysmés en la cognoissance de nostre neant : et lors que nous voyons cette verité en nostre cœur, il ne nous semble pas que nous puissions avoir aucune respugnance d'estre humiliés. Mais quant ce vient à l'occasion, nous ne pensons plus à nos resolutions; ains nous nous laissons tellement emporter à la vanité, qu'une petite ombre d'abjection nous fait fremir, et nous nous armons à la deffense, de peur de la recevoir.

Nostre Seigneur ne nous enseigne-il pas encore ces verités en l'Evangile? *Beati pauperes spiritu :* Bienheureux sont les pauvres d'esprit. Et cependant chacun rejette cette verité, pour embrasser la vanité, tous desirent et pourchassent d'estre riches, et que rien ne leur manque. Il a dit de plus, ce souverain Maistre, que bienheureux sont ceux qui souffrent persecution pour la justice; *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam;* et tous neanmoins se veulent venger, et ne veulent rien souffrir, de peur d'estre mesprisés et mesestimés. N'a-t'il pas dit aussi : *Beati mites,* Bienheureux sont les debonnaires? Et nous voyons que presque tous les hommes se veulent faire craindre et redou-

ter. Et quoy que nostre Seigneur qualifie bienheureux ceux qui pleurent : *Beati qui lugent;* tous neanmoins se veulent resjouyr en cette vie mortelle et perissable, comme si c'estoit un lieu d'allegresse et de felicité, et font ainsi des autres beatitudes. C'est pourquoy nostre Seigneur nous pourroit bien dire ce qu'il dit aux Juifs : Je vous enseigne la verité, et vous ne me croyés pas? Nous la croyons bien, pourrions-nous dire, mais nous ne la suivons pas; et c'est en quoy nous ne serons nullement excusables, non plus que les philosophes payens, qui ayant reconnu qu'il y avoit un Dieu, ne l'ont pas honnoré comme tel, dit le grand Apostre : *Quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt.*

Or c'est sans doute, mes cheres Ames, que nous serons dignes d'une grande punition, d'avoir sceu que nous avons esté si cherement aymés de nostre doux Sauveur, si nous sommes si miserables que de ne le pas aymer de tout nostre cœur, et de ne pas suivre de toutes nos forces, et de tout nostre soin, les exemples qu'il nous a donnés en sa vie, mort et passion. Et certes il aura bien sujet de nous faire les mesmes reproches qu'il fait aux Juifs en l'Evangile de ce jour : Si je vous ay enseigné, moy qui suis sans peché, moy dont la vie est irreprochable, la verité que j'ay apprise de mon Pere celeste, pourquoy ne me croyés-vous pas? ou si vous croyés que mes parolles sont veritables, pourquoy ne les recevés-vous pas, et ne demeurés-vous pas en cette verité, sans vivre tout au contraire de ce qu'elle vous enseigne? Nous serons alors convaincus de sa divine Majesté, et faudra qu'à nostre confusion, nous confessions que le defaut vient de nostre costé, et que ç'a esté nostre malice qui en a esté la cause. Donc, pour remedier à cela, mes cheres Ames, il nous faut sçavoir comment nous nous devons disposer pour ouyr et recevoir utilement la parolle de Dieu. Passons au troisieme poinct.

Premierement, il est certain que nous nous y devons

preparer, et non pas l'entendre avec un esprit negligent, comme nous ferions quelque discours indifferent. Car tout ainsi que la femme qui n'aymeroit pas son mary davantage que son laquais, ne luy rendroit pas son devoir et ne l'aymeroit pas comme il faut qu'elle l'ayme; et que l'enfant qui aymeroit son pere d'un amour egal à celuy qu'il porteroit à son valet, n'aymeroit pas suffisamment son pere; ainsi celuy qui entendroit la predication avec le mesme esprit et la mesme attention qu'il feroit un conte de recreation, ou tel autre propos, ne l'entendroit certes pas comme il faut; et s'il avoit un playsir egal en l'un comme en l'autre, on pourroit dire asseurement, qu'il n'aymeroit pas assés cette divine parolle.

Donc, pour nous bien disposer et nous rendre capables de l'entendre selon que nous sommes obligés, nous devons espandre nos cœurs en la presence de la diviné Majesté pour recevoir cette rosée celeste, comme Gedeon espandit sa toison dans la prairie afin qu'elle fust arrousée de la pluye et des eaux qui tomboient du ciel. Ainsi devons-nous espandre nos cœurs devant Dieu par de bonnes propositions de tirer profit des choses qui nous seront dites de sa part, en nous tenant attentifs que c'est sa divine Majesté qui nous parle et qui nous fait sçavoir sa volonté; escoutant les verités que les predicateurs nous proposent avec esprit de devotion, reverence et attention, mettant cette divine parole sur nos testes à l'imitation des Espagnols, lesquels quand ils reçoivent une lettre de quelque grand, la mettent à l'instant mesme sur leur teste; tant pour faire voir l'honneur qu'ils portent à celuy qui leur a escrit, comme pour monstrer qu'ils se sousmettent à l'obeyssance des commandemens qui leur sont faits par cette lettre. Faisons-en de mesme, mes cheres Ames : quand nous entendons la parole de Dieu en la predication, ou que nous la lisons dans quelques livres, mettons-la sur nos testes, je ne veux pas dire visiblement et reellement,

ains spirituellement, sousmettant nos cœurs à l'obeyssance des choses qui nous sont enseignées, par lesquelles nous entendons quelles sont les volontés de Dieu pour ce qui regarde nostre perfection et advancement spirituel, l'escoutant et la lisant avec la resolution d'en faire nostre profit; ne regardant jamais à la qualité de celuy qui nous enseigne, s'il est bon ou mauvais, pourveu que ce qu'il dit soit utile et conforme à nostre foy : car Dieu ne nous demandera pas si ceux qui nous ont annoncé sa parole ont esté saints ou pecheurs, ains seulement si nous aurons fait du profit de ce qu'ils nous auront dit de sa part, et si nous l'aurons reçu avec esprit d'humilité et de reverence.

L'exemple du grand S. Charles est grandement remarquable sur ce sujet; lequel ne lisoit jamais la sainte Bible qu'à genoux, la teste nuë, avec un grand respect; dautant qu'il luy sembloit que c'estoit Dieu mesme qui luy parloit. C'est ainsi qu'il faut faire, lisant et entendant tousjours cette parolle sacrée avec une grande humilité et reverence, si nous voulons qu'elle nous profite : autrement, nous aurons part aux reproches que nostre Seigneur fit aux Scribes, et il jettera toute la faute sur nous.

Mais avant que finir ce discours, il faut que je vous leve une petite espine, que vous pourriés ficher bien avant dans vostre pied, si vous vouliés vous mettre promptement à marcher dans l'observance des choses que je viens de dire qu'il faut faire pour bien recevoir la parolle de Dieu, afin qu'elle ne retourne pas à nostre condamnation, au lieu d'en retirer de l'utilité, l'escoutant avec attention, esprit de devotion et reverence. Vous me dirés peut-estre : Je ne l'ay point entendue jusques à present de la sorte. — Eh bien, il se faut relever, et le bien faire desormais. — Mais, mon Dieu ! comment pourray-je faire? car j'ay mon esprit si distrait et si accablé de seicheresse, et suis dans une langueur interieure si grande, que je ne puis prendre playsir à rien;

quand je suis à la predication, mon esprit est tellement agité de distractions, que j'ay beaucoup de peine à entendre ce que le predicateur dit, et il me semble que je n'ay point de goust ni de devotion, ny presque de desir de mettre en pratique ce que j'y apprends. — Or donc, quand on dit qu'il faut entendre la parole de Dieu avec attention, reverence et devotion, cela se doit entendre comme quand on parle de l'orayson, et de tout ce qui regarde la pratique de la vie spirituelle; car nous ne voulons pas dire qu'il faille avoir les sentimens de devotion ou de reverence en la partie inferieure de nostre ame, qui est celle en laquelle pour l'ordinaire resident ces degousts et ces difficultés; ains il suffit qu'en la partie superieure nous soyons en reverence, et que nous ayons l'intention de profiter de ce qui nous sera dit: et cela estant, nous ne devons pas nous troubler, comme n'estant pas bien disposés pour recevoir et entendre la parolle de Dieu, dautant que la preparation estant faite en la volonté et en la partie superieure de nostre esprit, nous avons assés fait pour satisfaire à la divine bonté, qui se contente de cela, et n'a point d'esgard à tout ce qui se passe en la partie inferieure contre nostre volonté.

Enfin il faut conclurre, disant que nous ne devons point rejetter cette sainte parolle, et les documens que nostre Seigneur nous a laissés, à cause des defauts des predicateurs qui nous les proposent, dautant que nostre Seigneur les ayant premierement proferés par sa divine bouche, nous serions inexcusables de ne les pas recevoir: et si bien le baume precieux de cette divine parolle nous est presenté dans des vases de terre, il ne laisse pas neanmoins d'estre infiniment propre à guerir nos playes, et ne perd pour cela rien de ses proprietés ny de sa force; et nous ne serons non plus excusables, si nous doutons que ce qui nous est dit soit veritable; parce que nostre Seigneur, qui est la verité mesme, nous l'a enseignée, et s'est rendu nostre Maistre

par excellence : *Quia magister noster unus est Christus.* Il ne faut pas non plus nous mettre en danger de nous perdre, ne demeurant pas en la verité, c'est à dire, ne vivant pas selon la verité, et ne nous rendant pas capables de la bien entendre quand elle nous est proposée ou expliquée de la part de Dieu ; il nous faut ainsi preparer pour entendre cette divine parolle, ainsi que nous avons dit; parce que c'est un tres-bon moyen pour la bien comprendre, et l'entendre utilement, afin de la garder : et ceux qui la garderont seront bienheureux, comme nostre Seigneur le dit en l'Evangile; car ils auront sa grace en ce monde, et parviendront à sa gloire en l'autre, où nous conduise le Pere, le Fils et le saint Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX [1].

*Dixit, et facta sunt : ipse mandavit, et creata sunt.* Psal. CXLVIII.

Dieu a dit, et toutes choses ont esté faites : il a commandé, et elles ont esté tirées du neant.

Toutes les choses qui sont au monde ont deux visages, parce qu'elles ont deux extractions ou deux principes, dont le premier est Dieu, qui est la cause premiere et le principe de toutes choses ; le second est le neant, duquel toutes creatures ont esté faites. Or dautant que Dieu est le premier principe de tout ce qui a estre, il ne se trouve aucune chose qui n'ayt quelque beauté ou bonté en soy; mais aussi en tant qu'elles tirent leur extraction du neant, il y a en toutes quelque imperfection. *Creaturæ omnes mutabiles, et defectibiles, non quia a Deo, sed quia de nihilo factæ ;* Toutes les creatures, dit S. Augustin, ont des deffauts et sont sujettes au changement, non parce qu'elles sont l'ouvrage de Dieu, mais parce qu'elles sont faites du neant.

La creature raisonnable est vrayement creée à l'image et semblance de Dieu, qui en est la premiere cause et le souverain principe; et comme telle, elle est non seulement toute aymable, mais de plus tellement belle et parfaite, que qui verroit une ame en grace, et qui a conservé en soy l'image de Dieu, en seroit tout espris et ravi, ainsi que nous lisons de sainte Catherine de Sienne.

Mais quant à la seconde extraction de la creature, l'on y void et descouvre tousjours du defaut et de l'imperfection,

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643.)

qui est comme la marque du neant, d'où elle a esté tirée; tellement qu'en toute creature raisonnable il se trouve de la perfection et de l'imperfection, comme marque de deux causes d'où elles tirent leur extraction : et dautant que tout ce qui procede de Dieu est bon et aymable, aussi tout ce qui se trouve de bon et d'aymable en la creature raisonnable procede de Dieu, comme de sa premiere cause : et de mesme l'imperfection qui s'y trouve vient du neant, duquel elle a esté tirée et extraite. Et ces deux visages ne se treuvent pas seulement és creatures raisonnables; mais encore en toutes les autres qui sont creées de Dieu.

Or comme toutes les creatures ont en soy de la perfection et de l'imperfection, cela fait que la sainte Escriture s'en sert pour nous representer tantost le bien, tantost le mal; et n'y en a point desquelles elle ne se serve pour nous donner des similitudes propres pour nous representer l'un et l'autre : aussi toutes peuvent servir et estre accommodées en similitudes propres à nous representer, et le bien, et le mal.

La colombe est prise en plusieurs endroits de la sainte Escriture pour nous representer la vertu, et nostre Seigneur s'en est luy-mesme servi pour cela, disant à ses Apostres : *Estote simplices sicut columbæ*[1] *:* Soyés simples comme la colombe; nous monstrant par là, qu'il vouloit que nous fussions simples pour l'attirer en nos cœurs. Mais quoy que la colombe soit prise pour l'ordinaire pour nous representer la perfection, si est-ce que je treuve que la mesme sainte Escriture s'en sert pour nous faire entendre la laideur du vice et du peché.

Dieu parlant au peuple d'Ephraïm par le prophete Osée luy dit : vous avez erré, et vous vous estes fourvoyé comme une colombe qui n'ayant point de cœur s'est laissé seduire : *Et factus est Ephraïm quasi columba seducta, non habens cor*[2]. En quoy nous voyons que l'Escriture sainte nous re-

[1] S. Matth., X. — [2] Osée, VII.

presente la colombe sans cœur et sans courage, lasche et sans generosité. Et quoy que le serpent soit un animal immonde et meschant, et lequel semble n'estre propre à rien qu'à faire du mal; si n'est-il point si meschant, que l'Escriture ne s'en serve pour nous representer le bien. Nostre Seigneur a-t'il pas dit à ses Apostres[1] : *Estote prudentes sicut serpentes* (Soyez prudens comme des serpens)? Et en d'autres endroits, elle compare l'iniquité au venin du serpent, et d'autres fois à la queuë d'iceluy. En somme, elle s'en sert pour representer tantost le bien, tantost le mal.

La rose mesme n'est point si parfaitte, qu'il ne se retreuve en elle de l'imperfection; car, quoy que le matin elle soit belle et incarnate, et jette une suave et aggreable odeur, si est-ce que le soir elle est toute fanée et flestrie; de sorte que, quoy qu'elle soit belle et aggreable, l'Escriture neanmoins s'en sert pour representer la volupté et les delices du monde. Car les voluptueux, vains et mondains, dit Salomon au livre de la Sapience[2], disent: *Venite ergo, et fruamur bonis quæ sunt, coronemus nos rosis antequam marcescant* (Donnons-nous du bon tems, jouyssons des biens de ce monde, et nous couronnons de roses avant qu'elles se flestrissent). De sorte qu'elle s'en sert pour representer les delices et la mollesse de la vie mondaine, et compare souvent les choses belles et apparentes, qui sont passageres et de peu de durée, à la rose qui se flestrit et se fane sur le soir. Neanmoins nostre Seigneur, qui est la Sapience eternelle, s'est comparé à elle; car parlant de luy-mesme, il dit[3] : *Ego quasi plantatio rosæ* (Je suis comme une tige ou rejetton de rosier). En somme, toutes les creatures ont en elles de la perfection et de l'imperfection, et sont propres à servir de similitudes pour nous representer le mal et le bien.

Mais bien que cela soit ainsi, je n'ay jamais treuvé en la sainte Escriture, que l'on se soit servy de la palme pour re-

[1] S. Matth., X. — [2] Sap., II. — [3] Eccli., XXIV.

presenter autre chose que la perfection, et pour donner des similitudes des choses excellentes et relevées, et semble qu'il ne se peut rien treuver en icelle de vil et mesprisable : tout ainsi que le lys entre les autres fleurs semble n'avoir rien d'abject, et je n'ai jamais leu en l'Escriture, qu'elle s'en soit servie pour representer autre chose que la perfection : ce qui ne se treuve point de toutes les autres creatures irraisonnables et vegetantes. Et semble que ces deux sont uniques en cela, bien qu'elles tirent leur extraction du neant, aussi bien que les autres : car Dieu en a tiré toutes choses.

De mesme, entre toutes les creatures raisonnables, il n'y a que la sainte Vierge qui aye eu en elle toutes sortes de biens, sans aucun meslange de mal : elle seule a esté exempte de la tare du peché et de l'imperfection : elle seule a esté toute pure, toute belle, et sans macule, ainsi qu'il est dit au Cantique des Cantiques : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te*[1]. Elle a esté une fleur qui ne s'est jamais flestrie ny fanée. Mais je dis, seule entre toutes les simples creatures : car quant à son Fils nostre Seigneur, il n'estoit pas simple creature, puis qu'il estoit Dieu et homme tout ensemble : c'est pourquoy il ne se pouvoit trouver en luy aucune chose qui fust imparfaitte, parce qu'il estoit la source de toute perfection. Mais la tres-sainte Vierge, qui, comme les autres creatures, tient son extraction du neant, a esté la seule en laquelle il ne s'est jamais treuvé d'imperfection, quoy que generalement en toutes les autres, quelles qu'elles soient, il se treuve tousjours de la perfection et de l'imperfection. Et celuy qui diroit à un homme qu'il n'a aucune imperfection, seroit aussi menteur que celuy qui luy diroit qu'il n'a point de perfection : car tout homme, pour saint qu'il puisse estre, a de l'imperfection; et tout homme, pour meschant qu'il soit, a quelque perfection, dautant qu'il est creé à l'image de Dieu, et pour cette raison il a en

[1] Cant., IV.

luy quelque chose de bon ; et parce qu'il est tiré du neant, pour saint qu'il soit, il luy reste tousjours de l'imperfection.

Et cecy est si general, qu'il ne se treuve pas seulement aux creatures humaines, mais encore parmi les Anges mesmes : car avant qu'ils fussent confirmés en grace, leur perfection n'a pas esté exempte d'imperfection ; l'iniquité s'est treuvée parmi eux : *Et in angelis suis reperit pravitatem ;* et Dieu les a precipités du ciel en enfer, parce qu'ils se sont revoltés contre luy. Or non seulement l'imperfection s'est treuvée parmy les Anges avant qu'ils fussent confirmés en grace ; mais encore depuis qu'ils ont esté confirmés en icelle : car bien qu'ils n'ayent plus d'imperfection morale, neanmoins ils ne sont pas parfaits d'une perfection si entiere, qu'il ne leur soit encore resté une certaine imperfection negative, laquelle toutesfois ne les rend pas desaggreables à Dieu, ny ne les peut faire descheoir de la beatitude, dautant qu'ils ne peuvent commettre aucun peché. N'est-ce pas de l'imperfection en eux, qu'ils ne connoissent pas tousjours parfaittement ce qui est volonté de Dieu, quoy qu'ils soient jouïssans de la claire vision de sa divinité, et qu'ils le voyent face à face comme il est? Mais attendant qu'ils ayent une plus claire cognoissance de sa volonté, ils font au plus prés qu'ils peuvent ce qu'ils jugent estre plus conforme à icelle, combien qu'ils soient quelquesfois differens en cela les uns des autres ; comme il advint aux Anges gardiens des Persans et des Juifs, qui se debattoient l'un contre l'autre pour ce qui estoit de l'execution de la volonté de Dieu ; en quoy ils commirent une imperfection sans toutesfois pecher, car ils ne le pouvoient faire ; et ressembloient à ceux qui contreviennent à la volonté de Dieu, sans qu'ils le sçachent ou connoissent : car s'ils sçavoient que ce qu'ils font ne fust pas sa volonté, ils mourroient plustost mille fois que de le faire. Mais la divine Sapience a voulu laisser cela aux Anges, pour monstrer qu'il n'y avoit aucune creature qui n'eust en soy quelque

imperfection, et qui ne portast la marque de son extraction du neant.

Tellement qu'on ne fait point de tort aux Saints, quand l'on raconte leurs pechés et defauts, en escrivant leurs vertus. Mais au contraire ceux qui escrivent leurs vies, semblent pour cette raison faire un grand tort à tous les hommes, de celer les pechés et imperfections des Saints, sous pretexte de les honnorer, ne rapportant pas le commencement de leur vie, crainte que cela ne diminuë ou amoindrisse l'estime qu'on a de leur sainteté. O non certes, cela n'est pas ; mais au contraire, ils font tort, et aux Saints, et à toute la posterité.

Tous les grands Saints, escrivant les vies des autres Saints, ont tousjours dit clairement et naïfvement leurs fautes et imperfections, et ont pensé, comme il est vray, faire en cela autant de service à Dieu et aux mesmes Saints comme en racontant leurs vertus. Le grand S. Hierosme, escrivant l'epitaphe, les loüanges et les vertus de sa chere fille Paula, dit clairement ses imperfections, condamnant luy-mesme avec une verité et naïveté tres-grande quelques-unes de ses actions, faysant tousjours marcher la verité et la sincerité en escrivant ses vertus et ses defauts, sçachant bien que l'un seroit autant utile que l'autre : car cela nous sert à deux fins, dautant que nous voyons les defauts aux vies des Saints, non seulement pour recognoistre la bonté de Dieu qui les leur a pardonnés, mais aussi pour apprendre à les abhorrer, viter et en faire penitence, comme ils ont fait, de mesme ue nous voyons leurs vertus pour les imiter.

Certes tous les vrays chrestiens, mais specialement les ligieux, en lisant les vies des Saints, doivent estre comme es avettes, qui ne voltigent dessus les fleurs, que pour en cueillir le miel et s'en nourrir. Et c'est ainsi que faysoit le grand S. Antoine : car apres qu'il se fut retiré du monde, il s'en alloit courant les deserts parmi les grottes des Anachorettes, pour remarquer et recueillir, tout ainsi qu'une

sacrée avette, le miel de leurs vertus ; ce qu'il faysoit encore pour recognoistre ce qu'il y avoit d'imparfait en eux, afin de l'eviter et s'en garder ; de sorte qu'enfin il devint un grand Saint. Or il se treuve souvent des ames qui font tout le contraire de cecy, et ressemblent non à des abeilles, mais à des guespes, lesquelles à la verité vont bien volant sur les fleurs, mais c'est pour en tirer, non le miel comme les abeilles, mais le venin ; et si elles y recueillent le miel, elles les convertissent en fiel, regardant les actions du prochain, non pour en recueillir le miel d'une sainte edification par la consideration de leurs vertus, mais pour en tirer le venin, remarquant les fautes et imperfections de ceux avec lesquels ils conversent, on mesme en lisant la vie des Saints, afin de prendre de là occasion de commettre les mesmes pechés et imperfections plus librement. Car voyant, comme S. Hierosme raconte, que sainte Paule avoit cette grande imperfection de pleurer et ressentir la mort de ses enfans et de son mary si vivement, qu'elle en tomboit malade jusques à la mort : Hé ! disent-elles, si sainte Paule, qui estoit une si grande Sainte, avoit tant et de si vifs ressentimens à se separer et priver de ceux qu'elle aymoit, se faut-il estonner si moy qui ne suis pas arrivée à un tel degré de perfection, je ne me puis resigner en tous les evenemens qui m'arrivent, quoiqu'ordonnés pour mon bien par la divine Providence ?

Et cela est cause, que lorsqu'on est repris de quelque defaut ou imperfection, l'on n'a point d'envie de s'en corriger ; et l'on objecte promptement : Un tel Saint faysoit bien cela, je ne suis pas meilleur ny plus parfait que luy ; ou, si une telle fait cela, ne le puis-je pas bien faire ? Pauvres et chetives creatures que nous sommes, voilà pas de belles raisons ? comme si nous n'avons pas assés à travailler chez nous, pour nous defaire et détortiller de nos imperfections et mauvaises habitudes, sans nous aller encore revestir de celles que nous remarquons ou voyons aux autres ? Ne

sommes-nous pas bien miserables, qu'au lieu d'eviter les defauts et imperfections que nous voyons à nostre prochain, nous nous en servons pour nous en surcharger ou pour nous confirmer és nostres? Certes, c'est à tres-juste raison qu'on peut dire, que les personnes qui ont cette imperfection tiennent de la nature des guespes, dautant que si elles ne treuvent du venin dans les fleurs, et qu'elles y recueillent le miel, elles le convertissent en fiel.

Mais il y a des ames tellement malignes et malicieuses, que non contentes de remarquer les defauts d'autruy, pour se confirmer és leurs, elles passent encore jusques-là que de tirer des mauvaises interpretations et consequences des bonnes œuvres qu'elles voyent faire; et non seulement cela, mais elles excitent et provoquent les autres à en faire de mesme, et font ainsi que les guespes, lesquelles par leur bourdonnement attirent les autres à venir sur la fleur où elles ont trouvé du venin.

Et pour vous donner des exemples de cecy, voilà un jeune homme qui entre en religion, ou une autre personne qui fait une bonne œuvre; il s'en treuvera qui censureront cette retraite, ou cette bonne œuvre, et par leurs raisons et discours ils seront cause que plusieurs en feront de mesme. Certes, l'on peut fort à propos dire, qu'à telles personnes s'approprie tres-bien ce que dit S. Gregoire des chiens, que si tost que l'un abboye, tous les autres en font de mesme, sans regarder s'ils ont tort ou droit, ains ils le font y estans excités et provoqués par les autres. Mais, dit ce grand Saint, ne laissés pas pour les aboyemens des chiens de poursuivre vostre chemin. Que le monde crie tant qu'il voudra, que la prudence humaine censure et condamne nos actions tant qu'elle pourra; il faut tout escouter et souffrir, et ne pas s'effrayer ny desister de son entreprise, ains poursuivre son chemin fermement et fidellement.

Vous voyés donc comme ceux qui regardent les actions du

prochain des yeux de la prudence humaine, convertissent le miel en fiel, et tirent des mauvaises interpretations de tout.

Or nous estonnerons-nous que le monde treuve à redire aux actions des Saints, puisque nous voyons le Saint des Saints, nostre Seigneur (selon que le rapporte S. Matthieu au vingt et unieme chapitre de son Evangile, parlant du mystere que nous celebrons aujourd'huy de son entrée en Hierusalem) censuré et calomnié des Scribes et Pharisiens meschans et pleins d'envie, et cela à cause des merveilles qu'il operoit, et des loüanges que le peuple luy donnoit; dequoy ils conçeurent une telle hayne contre luy, qu'ils resolurent de le faire mourir, *Indignati quærebant eum tenere.* O que la malice et l'ingratitude des hommes est grande, de vouloir donner la mort à celuy qui leur vouloit donner la vie! Dans quel aveuglement estoient ces miserables Scribes et Pharisiens, de hayr celuy qui leur faysoit tant de bien! Mais helas! toute leur hayne ne procedoit d'autre cause, sinon de ce que cette grande lumiere de la vie tres-sainte de nostre Seigneur leur esblouyssoit les yeux, dautant que ses vertus condamnoient leurs vices, et que son extreme pauvreté et humilité estoit contraire à leur avarice et à leur orgueil : voilà pourquoy ils prirent resolution de le faire mourir, et d'une mort tres-honteuse, suivant ce qui en avoit esté predit en la personne des impies : *Morte turpissima condemnemus eum* [1].

Mais nostre Seigneur, qui estoit venu au monde pour nous donner exemple de ce que nous devons faire, quoy qu'on ayt murmuré de luy, a tousjours voulu perseverer en la pratique d'une tres-profonde humilité; c'est pourquoy voulant aujourd'huy faire son entrée royale en la ville de Hierusalem, il choisit, selon que le rapportent les Evangelistes, une asnessse et un asnon.

Il y a plusieurs raisons de cela; mais je me contenteray de

Sap., II.

vous en dire trois, dont la premiere est, que cet animal est humble; la seconde, qu'il est patient; et la troisieme, qu'il se laisse charger comme on veut. Or avant que de passer plus outre, il me faut dire un mot du sens litteral.

Les anciens Peres disputent, si nostre Seigneur monta sur l'asnon, ou l'asnesse, et sur ceci il y a une grande varieté d'opinions entre les docteurs, dautant que la pluspart tiennent que nostre Seigneur monta sur l'asnesse laquelle avoit desja porté, et sur l'asnon lequel n'avoit jamais rien porté. Il y en a d'autres qui tiennent une autre opinion; mais je suy l'avis de ceux qui tiennent que nostre Seigneur monta sur l'asnesse et sur l'asnon, parce que l'asnesse representoit le peuple Juif, et l'asnon le peuple gentil : Et ce n'est pas sans cause que les docteurs remarquent que l'asnesse avoit desja porté le joug, mais que l'asnon ne l'avoit jamais porté, pour nous monstrer que Dieu avoit desja chargé le peuple Juif du joug de sa loy, mais que les gentils ne l'avoient pas encore receuë, et que nostre Seigneur venoit pour leur imposer son joug en leur donnant sa loy. Voila pourquoy, disent les mesmes docteurs, il monta non seulement dessus l'asnesse, mais encore dessus l'asnon.

Voyons maintenant les motifs pour lesquels nostre Seigneur choisit cette sorte de monture : la premiere donc fut l'humilité : car l'asne est un animal qui veritablement est lourd, pesant et paresseux; mais il a aussi cette proprieté, qu'il est grandement humble; il n'a point d'orgueil ny de vanité comme le cheval, qui est fier et orgueilleux : et pour cela l'homme vain et superbe est comparé aux chevaux, qui sont fiers et morgans; car non seulement ils donnent des ruades, mais encore ils mordent, et il s'en treuve quelquesfois de si furieux qu'on ne les ose approcher. Et partant nostre Seigneur, qui vouloit detruire l'orgueil, ne se voulut pas servir du cheval pour faire son entrée, mais il voulut choisir entre les animaux le plus simple et le plus humble; car il

ayme grandement l'humilité et la bassesse, et il n'habite, ny ne repose que dans le cœur humble et simple. Voulant donc nous donner des exemples de cette vertu, il a choisi cette monture si remplie d'abjection pour le jour de son triomphe. Il s'est humilié et aneanty soy-mesme : *Exinanivit semetipsum.* On ne l'a point humilié ny mesprisé ; c'est luy-mesme qui s'est abaissé, et qui a fait choix des abjections : car luy qui estoit en tout et par tout egal à son Pere eternel, sans laisser d'estre ce qu'il estoit, a choisi d'estre le rebut et le rejet de tous les hommes. Et bien qu'il se fust humilié de la sorte, il pouvoit neanmoins dire qu'il estoit egal à son Pere, et au saint Esprit, ayant la mesme substance, la mesme puissance et sapience que le Pere et le saint Esprit, et cela sans leur faire aucun tort. O non certes, mes cheres Ames, nostre beny Sauveur n'eust point fait de tort à son Pere eternel, quand au plus fort de ses mespris et humiliations il eust dit : Je suis aussi puissant que mon Pere, aussi bon que le saint Esprit, dautant qu'il estoit en tout et par tout egal à eux. Et en cette gloire, il s'est humilié, et a fait son entrée en Hierusalem, non sur un grand cheval ou un autre equipage, ains sur une asnesse et un asnon, couvert des pauvres manteaux des Apostres : Et c'est ce triomphe d'humilité que chante ce divin poëte, le royal prophete David, en ses psalmes [1] : Le Seigneur, dit-il, a bandé son arc, et a decoché ses flesches d'amour dans le cœur du peuple d'Israël, et tous ont esté esmeus de sa venuë, et ont chanté : *Osanna filio David :* Beny soit le fils de David : *Benedictus qui venit in nomine Domini* [2]; Beny soit celuy qui vient au nom du Seigneur : car il a par sa douceur et son humilité captivé tous les cœurs du peuple d'Israël; au lieu que s'il fust entré en quelque equipage, il les eust tous effrayés. Voilà donc la premiere rayson pour laquelle nostre Seigneur choisit une asnesse pour faire son entrée en

[1] Psal. VII. — [2] S. Matth., XXI.

Hierusalem, c'est que cet animal represente l'humilité.

La seconde, c'est qu'il represente aussi la patience; car il est grandement patient, dautant qu'il souffre qu'on le batte et qu'on le mal-traite, sans que pour cela il en oublie jamais sa creiche : il ne se plaint point, il ne mord point, ny ne donne d'ordinaire aucunes ruades, mais il endure tout avec une grande patience.

Nostre Seigneur a tellement aymé cette vertu, qu'il s'est voulu donner luy-mesme aux hommes pour miroir et exemple d'icelle; car il a souffert qu'on l'aye battu et mal-traitté avec une patience invincible; il a enduré tant de blasphemes et tant de calomnies sans jamais se plaindre.

Or l'humilité a une si grande convenance et rapport avec la patience, qu'elles ne peuvent subsister l'une sans l'autre; et celuy qui veut estre humble, il faut qu'il soit patient pour supporter les mespris, censures et reprehensions que ceux qui sont humbles doivent souffrir : de mesme, pour estre patient, il faut estre humble; car l'on ne sauroit supporter longuement les travaux et les adversités de cette vie sans avoir l'humilité, laquelle nous rend doux et patiens. Nostre Seigneur donc, voyant ces deux qualités en cet animal, il le choisit plustost que nul autre pour faire son entrée en Hierusalem.

Le troisieme motif qu'il eut de le choisir, fut parce que cét animal est obeyssant, et se laisse charger comme l'on veut, et autant que l'on veut, sans respugnance et sans secoüer en aucune maniere le fardeau qu'on luy impose; mais porte le faix qu'on luy met sur le dos avec une soumission et souplesse remarquable. Or nostre Seigneur est tellement amoureux de l'obeyssance et souplesse, qu'il a voulu luy-mesme nous en donner l'exemple; il a porté par obeyssance le pesant fardeau de nos iniquités, dit le prophete Isaye : *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit*[1], ayant voulu souffrir pour icelles tout ce que

[1] Isaïe, XXXV.

nous avions merité, pour satisfaire à la justice du Pere eternel.

O qu'heureuses sont les ames qui sont obeyssantes et sousmises, et qui se laissent charger comme l'on veut, se sousmettant à toute sorte d'obeyssance sans replique ny excuses, supportant de bon cœur le faix et le fardeau qu'on leur impose!

Certes, si nous voulons estre dignes de porter nostre Seigneur, il faut que nous soyons revestus de ces trois qualités, d'humilité, de patience, d'obeyssance et de sousmission; et alors nostre Seigneur montera en nos cœurs, et, comme un divin escuyer, il nous conduira selon sa tres-sainte volonté.

Nostre Seigneur donc voulant choisir l'asnesse pour sa monture, il envoya deux de ses disciples en un petit village qui estoit là auprés, leur disant : *Ite in castellum, quod contra vos est; et statim invenietis asinam alligatam, et pullum cum ea : solvite et adducite mihi; et si quis vobis aliquid dixerit, dicite, quia Dominus his opus habet*[1] : Allés-vous-en en ce village prochain, et deliés l'asnesse et l'asnon que vous y treuverés, et me les amenés, et si quelqu'un y treuve à redire, dites-leur que le Seigneur en a besoin. Ce qu'entendant, ils sortirent tout de ce pas, et allerent où leur bon Maistre les envoyoit, et ayant deslié l'asnesse et l'asnon, il les luy amenerent.

Les Evangelistes ne disent point les noms de ces deux disciples; c'est pourquoy on ne les sçait pas; mais, quels qu'ils fussent, je remarque qu'ils furent grandement simples et obeyssans, et ne firent aucune replique à nostre Seigneur. Ne luy pouvoient-ils pas bien dire : Vous nous dites que nous vous amenions ces deux bestes, mais comment cognoistrons-nous que ce sont celles que vous voulés? n'y a-t'il que celles-là dans ce village? Nous les laissera-t'on bien amener?

[1] S. Matth., XXI.

et plusieurs autres semblables raisons que la prudence humaine leur pouvoit fournir? Certes il y a des ames si refleschissantes, quelles treuvent tousjours mille repliques à faire sur toutes les obeyssances qu'on leur ordonne; elles ont tant de regards, elles font tant d'interpretations, que l'on ne void en elles aucune sousmission; et ce deffaut est cause qu'elles vivent en de perpetuelles inquietudes. Mais ces Apostres s'en allerent sans faire aucune replique, parce qu'ils estoient obeyssans et qu'ils aymoient l'obeyssance; car c'est une marque qu'on n'ayme pas le commandement, quand on treuve tant sur iceluy de repliques à faire. Mais j'ay desja parlé de cela, et je me souviens fort bien de vous avoir donné l'exemple d'Eve, qui apporta tant de difficultés sur le commandement que Dieu leur avoit fait de ne pas manger du fruit de l'arbre de science du bien et du mal, disant au Serpent: Dieu nous a defendu de ne point regarder ny toucher ce fruit: voulant par là faire entendre que le commandement estoit hors de saison, rude et difficile à garder. Certes, une ame qui n'a point d'amour à l'obeyssance ne manque jamais de repliques et de raisons pour ne pas faire la chose commandée, ou bien pour y faire voir de grandes difficultés. Vous verrés par exemple une personne à laquelle on ordonnera de frequenter les sacremens, et s'adonner aux exercices de devotion: O Dieu! dira-t'elle, que pensera-t'on, si l'on me void faire l'orayson, confesser et communier souvent? Hé! de quoy vous mettés-vous en peine? allés seulement faire ce qu'on vous commande.

Nostre Seigneur sçavoit bien qu'il se treuveroit des personnes qui demanderoient à ses disciples ce qu'ils vouloient faire de ces bestes, et où ils les vouloient mener; c'est pourquoy il leur dit: si quelqu'un vous veut empescher de les amener, dites leur que le Seigneur en a besoin, *Quia Dominus his opus habet,* et ils les laisseront aller. Ils s'en allerent

donc avec ces parolles de leur bon Maistre, et firent ainsi qu'il leur avoit ordonné.

Mais remarqués, je vous prie, cette parolle, Le Seigneur en a besoin; car c'est une parolle generale, de laquelle on doit payer tous ceux qui nous veulent empescher de faire ce qui est de la volonté de Dieu. Pourquoy jeusnés-vous, allés-vous à confesse, et communiés-vous si souvent? disent les sages du monde. Dites-leur : parce que le Seigneur en a besoin, c'est à dire, que le Seigneur le veut ainsi. Pourquoy entrés-vous en religion? à quel propos s'aller enfermer dans un cloistre comme dans une prison? Le Seigneur en a besoin. Pourquoy se faire pauvre et se reduire à la mendicité? Le Seigneur en a besoin. En somme, l'on se doit servir de cette parolle pour respondre à tous ceux qui nous voudroient empescher d'accomplir la volonté de Dieu.

Je considere de plus que nostre Seigneur commanda qu'on desliast ces bestes pour les luy amener : pour nous monstrer que si nous voulons aller à luy, il faut souffrir qu'on nous deslie des liens de nos pechés, de nos passions, inclinations, habitudes et affections depravées, qui nous empeschent de le servir.

Les Apostres donc, ayant deslié l'asnesse et l'asnon, les couvrirent de leurs manteaux, puis nostre Seigneur monta dessus, et fit en cette abjection et humilité son entrée triomphante en Hierusalem; confondant par là le monde, qui renverse toutes ses maximes, et ne veut gouster son humilité et mespris : car bien que nostre Seigneur crie et recrie : *Beati pauperes spiritu, beati pacifici, beati mites, beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam;* Bienheureux sont les pauvres d'esprit, les pacifiques, les debonnaires, et ceux qui souffrent persecution pour la justice; le monde ne cesse de dire que malheureux sont les pauvres et ceux qui souffrent; et que celuy-là est bienheureux qui a beaucoup de biens et de possessions. O que cette fille est

heureuse, disent les mondains, parce qu'elle est riche, bien parée et couverte de pierreries ! Mais nostre Seigneur renverse toutes ces malheureuses maximes, faisant aujourd'huy son entrée royale en Hierusalem, non comme les princes du monde, qui, voulant entrer en quelque ville, le font avec tant de pompe et d'appareil et avec tant de frais ; mais il n'a autre monture qu'une asnesse, couverte des vils et pauvres manteaux de ses Apostres. O qu'heureuses sont les ames que nostre Seigneur choisit pour sa monture, et lesquelles sont couvertes des habits des Apostres, c'est-à-dire revestuës des vertus apostoliques ! car elles seront capables de porter nostre cher Sauveur, et d'estre conduites par luy. Bienheureuses sont les ames qui en cette vie s'exercent en l'humilité ; car elles seront exaltées là haut au ciel. Bienheureuses sont celles qui s'exercent en la patience, car elles auront une paix et une tranquillité qui sera perpetuelle ; et pour leur obeyssance, elles recevront un comble de benedictions en cette vie, et beniront le Pere, le Fils, et le saint Esprit eternellement en l'autre. Dieu nous en face la grace. Amen.

DIEU SOIT BENY.

# AUTRE SERMON

## POUR LE JOUR DES RAMEAUX[1].

### QUE LA VIE DE L'HOMME SUR LA TERRE EST UNE GUERRE, ET COMME NOUS NOUS Y DEVONS COMPORTER.

*In crastinum autem turba multa, quæ venerat ad diem festum, cum audissent quia venit Jesus Hierosolymam, acceperunt ramos palmarum, et processerunt obviam ei.* JOAN., XII.

Le lendemain, une grande multitude de peuple qui estoit venuë pour celebrer la feste, ayant oüy que Jesus venoit en Hierusalem, ils prirent des rameaux de palmes, et allerent au devant de luy.

Nostre Seigneur avoit receu cette courtoise cene ou souper des Bethaniens six jours avant sa Passion, en laquelle se treuva Marie et Marthe, et mesme le glorieux Lazare resuscité, quand le cinquieme jour avant sa douloureuse mort, comme vray agneau paschal, il se fait amener et l'asnon et l'asnesse pour se monstrer, afin de venir faire, en cét humble equipage, l'incomparable et glorieux triomphe en Hierusalem, duquel l'Eglise celebre aujourd'huy la bienheureuse memoire, triomphant ainsi humblement pour la victoire, laquelle ne se devoit remporter qu'avec humilité. Le peuple oüyt dire la venuë de nostre Seigneur, et tout esmeu de joye et d'allegresse, luy vint au devant avec des branches de palmes, de fleurs et d'olives, en signe d'honneur et de victoire, jettant mesmes leurs robbes et vestemens au chemin comme pour luy tapisser le passage, et luy faire une magnifique entrée pour le mettre en possession de son royaume, chantant : *Hosanna filio David,* comme un Vive le roy; Benit soit celuy qui vient roy en Israël au nom du Seigneur!

[1] Ecrit de la main de saint François de Sales (Edit. de 1641).

Qui me donnera maintenant la grace de vous dire en si bonne façon la douce nouvelle de la venuë que nostre Seigneur doit bien tost faire en vos consciences par la sainte communion, que vous luy alliés au devant par desir et devotion, jettant les robbes de vos ames, et les rameaux de vos affections par mortification? O que ce seroit bien faire la memoire de ce glorieux triomphe, puisque nous triompherions nous-mesmes de nostre plus grand ennemy, qui est nostre chair, comme vrais enfans et heritiers de ceste auguste et triomphante Majesté du Sauveur! Mes freres, c'est ce que je desire faire aujourd'huy, et que toutesfois je ne puis faire, si nostre Seigneur mesme ne monte sur ma langue, comme sur l'asnesse, pour l'adresser et conduire dans la Hierusalem de vos consciences; dequoy afin d'obtenir la grace, employons y la faveur de nostre glorieuse Dame sa Mere, disans : *Ave Maria.*

Cet incomparable miroir de patience, que Dieu appelle par honneur son serviteur, Job en son septieme chapitre, dit une sentence digne d'eternelle memoire : *Militia est hominis vita super terram;* La vie de l'homme est une guerre continuelle sur la terre : guerre pour les malheurs qui l'accompagnent; guerre pour le peu ou point de repos qu'il y a; guerre pour l'incertitude de l'evenement d'icelle.

Ce seroit quelque chose de plus doux, s'il eust mis : *Vita hominis est in militia super terram;* La vie de l'homme est en guerre sur la terre : car encore se trouve-il des gens qui ont le repos et leur aise en guerre, dequoy font foy ceux qui s'y enrichissent et engraissent; et butinant loisiblement ores sur celuy-cy, ores sur cettuy-là, ils ne pensent pas autre chose, sinon que cette horrible et affreuse megere, la guerre, cette ruine commune des republiques, cette perte de l'estat, soit une favorable occasion de s'accommoder en vollant, pillant, saccageant, assassinant impunement, et s'y joüant aux

despends du pauvre homme comme l'on feroit au roy despouïllé, avec toute sorte de liberté et sans crainte de la justice, laquelle se ressentant fort de sa vieillesse en nostre miserable age, est tres-foible en tout tems, mais principalement en tems de guerre.

Si donc Job eust dit : *In militia est vita hominis super terram;* La vie de l'homme est en guerre sur la terre; encore eust-on pensé d'y avoir quelque repos. Mais non, il dit que la mesme vie est une guerre; c'est bien nous oster toute esperance de paix : *Militia est vita hominis super terram.*

S'il eust dit que nostre vie a la guerre continuelle sur la terre, encore eust-ce esté moins : car on peut bien avoir la guerre, et avoir son aise; on peut remporter tant de victoires, on peut estre si fort, qu'on n'aye point d'occasion de craindre. Mais quand il dit : *Militia est vita hominis,* La vie de l'homme est une guerre, il veut dire non seulement que nous sommes en guerre, mais que nous sommes nous-mesmes guerre, *Militia, etc.* Et de vray, qui regardera bien les diversités de mouvemens, et les assauts que fait l'esprit contre la chair, je suis asseuré qu'il dira, que la vie de l'homme est une guerre, *Militia, etc.,* puis que tousjours et en tout tems la chair convoite contre l'esprit, *Caro concupiscit adversus spiritum*[1]. Et vrayement, c'est grande pitié que ceste guerre : car estant entre de si grands amis comme l'esprit et la chair, y a-il rien de plus déplorable? Saint Paul se lamentant de ceste guerre, apres avoir au long descrit les assauts qu'il sentoit en soy-mesme, il s'ecrie[2] : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (Qui me delivrera de cette chair mortelle)? car je ne m'en peux deffaire. Que feray-je? dit l'ame combatante; cette chair est ma chere moitié, c'est ma seur, c'est ma chere compagne née avec moy, nourrie avec moy, et toutesfois elle me fait une si cruelle guerre! Comme ma seur, je la devrois suivre;

[1] Galat., V. — [2] Rom., VII.

comme adversaire, je la dois fuir. Helas, mon Dieu ! si je la caresse, elle me tuë ; si je la tourmente, je me sens de l'affliction ; si je ne l'ayme, je suis mal ; si je l'ayme, c'est pis. *Quis me liberabit, etc.* Michée, parlant de ce combat, dit[1] : *Ab ea quæ dormit in sinu tuo, custodi claustra oris tui* (garde-toy de celle qui dort en ton sein), c'est à dire, ne te fie en elle ; pourquoy ? *Inimici hominis domestici ejus*[2] (les ennemis de l'homme sont avec luy.)

C'est pour vray indubitablement, que si l'esprit n'avoit affaire qu'avec la chair seulement, il en seroit bien tost le vainqueur ; car il est beaucoup plus fort et adroit : *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma*[3] (l'esprit est prompt, et la chair est infirme). Mais quoy ? cette chair, elle est confederée avec deux autres puissans princes, le monde et le diable : *Mundus, caro, dæmon diversa movent prælia* (Le monde, la chair et le diable, suscitent divers combats). Si l'un de ces trois est si fort et puissant, que sera-ce des trois ensemble ? dit le divin Prescheur[4] : *Funiculus triplex difficile rumpitur* (Le lien à trois cordons est difficile à rompre).

Mais encore seroit-ce peu, si cette chair n'avoit point d'intelligence dans nostre ame ; car c'est chose certaine que jamais nous ne serions vaincus : *Debilis est hostis qui non vincit nisi volentem,* dit un de nos Peres (L'ennemy est foible qui ne nous peut vaincre si nous ne le voulons). Mais quoy ? toute place, disoit un grand prince, où le soleil peut aller, n'est pas imprenable, et maintenant par tout là où quelqu'un peut aller à double, on y peut aller armé.

Ceste chair pratique ores l'entendement, ores la volonté, ores l'imagination, lesquels se bandans contre la raison, livrent bien souvent la place, et font division et mauvais offices à la raison. Mon Dieu, quels stratagemes font nos ennemis contre nous ! *Domine, quid multiplicati sunt qui tri-*

[1] Mich., VII. — [2] Matth., X. — [3] Ibid., XIV. — [4] Eccli., IV.

*bulant me : multi insurgunt adversum me* (Seigneur, pourquoy se sont multipliés ceux qui m'affligent? Plusieurs s'eslevent contre moy [1]). Ceste chair alleche la volonté ores par des plaisirs, ores par des richesses; ores elle nous met en l'imagination des pretentions, ores en l'entendement une grande curiosité; et tousjours sous especes et pretexte de bien, comme dans un cheval troyen, elle y fourre le mal, et met sedition en nostre pauvre ame, au moyen de quoy elle la suppedite. Vistes vous comme le diable tenta Eve, comme il tenta nostre Seigneur, etc. ?

Ce mauvais enfant d'Absalon, se tenant à la porte du palais de son trop bon pere, là il flattoit et corrompoit le peuple [2], et enfin fit si bien par ses secrettes menées, qu'il fit la guerre et chassa son pere de son siege : ainsi le corps demeure tousjours à la porte; car (rien n'entre dans l'esprit, qu'il n'aye premierement passé par les sens) *nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu ;* et là corrompt les objets, prattiqués ores en ceste façon, ores en l'autre, et ainsi se rend le plus fort. Que diray-je plus? cette chair a telle intelligence en nous-mesmes, que pourveu qu'elle cognoisse nos forces, incontinent elle nous ruine. Qui diroit jamais qu'elle nous ostast mesmes les saintes vertus, et les nous rendist ennemies? Mais que pensés-vous? si elle cognoist qu'il y en aye en nous, elle sollicite tant que nous nous en vantons et nous en prisons, et par ce moyen elles deviennent poison. Car estant comme le moust et le bon vin doux, si elles sont esventées, elles s'aigrissent. Ainsi Dalila [3] fit dire à Samson, quoy qu'il fist le fin, en quoy estoit sa force, et tout incontinent la luy enleva. O mes freres ! *Caro concupiscit adversus spiritum,* etc. (la chair convoite continuellement contre l'esprit); l'esprit engendre tant de bons desirs, la chair tant de mauvais, et les uns combattent si asprement les autres, que bien souvent, comme celuy qui a

[1] Psal. III. — [2] II Roys, XV. — [3] Jug., XVI.

la collique, on crie : *Quis me liberabit a corpore mortis hujus* (qui me delivrera du corps de cette mort)? Comme il est dit de Rebecca[1], etc. Voyés-vous la guerre dangereuse de nostre vie : *Militia est vita hominis super terram?*

Que si ainsi est, que ferons-nous, mes freres? D'appaiser l'ennemy, il n'est pas possible, il est inexorable; car qui plus le flatte, plus l'aigrit. *Qui amat animam suam[2], perdet eam* (Qui aime sa vie, la perdra). *Cum loquebar illis[3], impugnabant me gratis* (Quand je leur parlois, ils me contredisoient sans cause, et ne vouloient point entrer en rayson). Qui veut fuyr, ne peut; car on ne se peut fuyr soy-mesme. Que ferons-nous?

Courage, il faut combattre. *Accingere[4] gladio tuo super femur tuum, potentissime* (Prenons le glaive en la main). *Nemo coronabitur, nisi qui legitime certaverit[5]* (Nul ne sera couronné, qu'il n'ait vaillamment combattu), dit saint Paul. Que si nous nous trouvons foibles à l'occasion de nos factions domestiques, il ne faut pas perdre courage pour cela, mais appeler quelque secours et faire quelque alliance.

Or je ne sçache que quatre potentats en tout l'univers : le monde avec toutes ses ambitions, honneurs, pompes, vanités; l'enfer avec tous ses diables; la chair avec toutes ses voluptés, delices, plaisirs, passe-tems; nostre Seigneur avec tous ses Anges et les Saints. A qui nous addresserons-nous? le diable et le monde sont confederés à la chair, et voila leur mot du guet : *Mundus clamat : Deficio ; dæmon clamat : Decipio ; caro clamat : Inficio ; Christus clamat : Reficio* (Le monde crie : Je defauts; le diable crie : Je deçoy; la chair crie : Je corromps; et Jesus crie : Je fortifie). Il faut se ranger au party de nostre Seigneur, et ainsi nous aurons la victoire sur nous-mesmes. Alors nous pourrons dire : *Do-*

[1] Gen., XXV. — [2] Joan., XIX. — [3] Psalm CXIX. — [4] Ibid., XLIV. — [5] II Timot., II.

*minus mihi adjutor; non timebo quid faciat mihi homo* (Le Seigneur est mon secours, je ne craindray point ce que me fera l'homme).

Mais il faut avoir quatre conditions, et observer quatre choses. Premierement, il faut combattre nostre appetit sensuel et nos affections. Qui sent l'ennemy mettre l'escalade du costé de la luxure, il faut qu'il fuye les occasions et les compagnies, et qu'à la moindre pensée il donne l'alarme à la garnison, recourant aux disciplines, jeusnes et haires etc. Qui sent l'assaut de l'avarice, il faut qu'il coure à l'aumosne, à la consideration de la vanité des biens de ce monde, etc. Qui se sent porté à la vengeance, il faut qu'il recoure à l'amitié, douceur. Enfin il faut faire la ronde cent fois le jour en cette petite citadelle, et la renforcer, ores de çà, ores de là, mettre des sentinelles aux yeux, bouche, oreilles, mains, odorat, pour ne laisser entrer chose qui ne sçache bien prononcer Scibbolleth [1], et craindre tousjours, suivant le dire de Job [2] : *Verebar omnia opera mea, sciens, quoniam non parceres delinquenti* (Je craignois en toutes mes œuvres, parce que vous punissés les defaillans). *Vigilate* (Veillés), dit nostre Seigneur [3]. *Non coronabitur* [4], *nisi legitime certaverit* (Nul ne sera couronné, qu'il n'ait vaillamment combattu).

Secondement, il faut avoir une grande deffiance de soymesme (et dire souvent) : *Miserere mei* [5], *Domine, quoniam infirmus sum* (Ayés pitié de moy, Seigneur, car je suis infirme). *Non sumus* [6] *sufficientes cogitare*, etc. (Nous ne pouvons rien de nous-mesmes, pas seulement avoir une bonne pensée).

Tiercement, une grande confiance en nostre Seigneur : *Sed omnis sufficientia nostra* [7] *ex Deo est* (car toute nostre vertu et capacité est de luy). *Perditio tua ex te, Israel* [8] :

[1] Jug., XII. — [2] Job, IX. — [3] Matth., XXVI. — [4] II Tim., II. — [5] Psal. VI. — [6] II Cor., III. — [7] Ibid. — [8] Amos, III.

*tantummodo in me auxilium tuum* (Ta perdition vient de toy, Israël; mais de moy seulement vient ton salut). *Nisi Dominus ædificaverit domum, nisi Dominus custodierit civitatem*, etc. (Si le Seigneur n'esleve les murs d'une main, si le Seigneur ne garde une ville, etc.).

Quatriemement, une grande diligence à nous servir des moyens que nostre Seigneur nous a mis en main, pour monstrer que nous nous fions en luy, non pas en nous. Or ils sont deux principaux : 1° l'oraison ; avés-vous besoin de force, *petite, et accipietis*[1] (demandés et vous recevrés); avés-vous besoin de refuge, *pulsate, et aperietur vobis* (heurtés, et l'on vous ouvrira); *vigilate*[2] *et orate* (veillés et priés); medités la Passion. 2° Les sacremens ; car : *A fructu frumenti, vini, et olei sui multiplicati sunt* (par le fruit du froment, du vin et de l'huile ils ont esté multipliés) en force : ces moyens corroborent l'ame. Vous vous ressouvenés bien, mes venerables Dames, de vostre glorieuse mere sainte Claire : estant un jour sa ville d'Assise, ville illustre pour ses deux beaux fleurons, assiegée, elle se fit porter aux murs, y fit apporter le saint Sacrement, et fit cette orayson à Dieu : *Ne tradas bestiis animas confitentium tibi, et custodi famulas tuas, quas pretioso tuo sanguine redemisti* (Seigneur, ne livrés point aux bestes les ames de celles qui vous servent, et gardés vos servantes que vous avés rachetées par vostre sang precieux). Les Sarazins s'enfuyrent; ceux qui escaladoient, perdirent la veuë. Ah ! la frequentation de ce sacrement chasse les ennemis externes et internes. C'est honte de voir le peu d'estat qu'on en fait ; il me semble que l'Eglise die les parolles de Job[3] : *Quis mihi tribuat, ut sim juxta menses pristinos, secundum dies quibus Deus custodiebat me? Sicut fui in diebus adolescentiæ meæ, quoniam secreto Deus erat in tabernaculo meo* (Qui me donnera que je sois semblable au tems passé de mes premieres années, et

[1] Matth, VII. — [2] Ibid., XXVI. — [3] Job, XXIX.

comme j'ay esté en mon commencement, et és jours de mon adolescence, esquels Dieu me gardoit, lors que secretement il habitoit avec moy en mon tabernacle)? Il faut que je vous die que *cum sancto sanctus eris* (qu'avec le saint vous serés saint). Ah! celuy qui se munit souventesfois de cette viande celeste, il peut bien dire (*Psal.* XXVI) : *Dominus illuminatio mea; quem timebo? Dominus protector vitæ meæ; a quo trepidabo* (Le Seigneur est ma lumiere; qui craindray-je? le Seigneur est le protecteur de ma vie; de qui auray-je peur)? *Nam, etsi ambulavero in medio umbræ mortis, non timebit cor meum* (Parce que, quand je cheminerois au milieu de l'ombre de la mort, mon cœur ne craindra point). Ainsi faut-il faire pour bien combattre, ainsi faut-il faire pour estre victorieux.

Nostre vie n'est pas seulement en guerre, ny n'a pas seulement la guerre, mais est une guerre propre, *militia*, etc., puisque la chair, moitié de nostre vie, nous fait guerroyer par tant de menées, excitant sedition à nostre ame, ainsi qu'Absalon, et nous trompe comme Dalila. Faire la paix, nous ne pouvons; reculer, encore moins : il faut donc combattre; que si nous sommes foibles, regardons de prendre secours. Le mot du guet et la devise de la banniere monstrent le peuple de Hierusalem; la cognée avec les cousteaux monstrent qu'on est en guerre. Coupant les branches d'arbres, ils monstrent qu'il faut combattre la concupiscence : ce qu'ils jettent leurs vestemens aux pieds de nostre Seigneur, monstre qu'ils n'ont nulle confiance en eux-mesmes, comme s'ils vouloient dire : *Non nobis* [1], etc.; ce qu'ils crient *Hosanna*, monstre qu'ils se fient en la seule protection divine, et se veulent servir du premier moyen; ce qu'ils vont jusques au mont des Olives, et qu'ils le menent dans leur ville, monstre la reception que nous luy devons faire. En ceste façon, nous pourrons porter les palmes comme eux en signe de victoire

[1] Psal. CXV.

en la celeste Hierusalem, vainqueurs de nostre chair, que nous porterons comme trophées aux pieds de l'Agneau qui y regne, comme à celuy pour qui et en qui nous aurons triomphé, qui est Jesus-Christ, qui vit et regne és siecles des siecles, et vous benie. Amen.

VIVE JESUS.

# SERMON

## POUR LE JOUR DU VENDREDY SAINT [1].

*Jesus Nazarenus Rex Judæorum.* JOAN., XIX.

Jesus de Nazareth Roi des Juifs.

Dautant que nous avons peu de tems pour parler de la Passion, par laquelle nous avons tous esté racheptés, je ne prendray pour sujet de ce que j'ay à vous dire, que les parolles du tiltre que Pilate fit escrire sur la croix : *Jesus Nazarenus rex Judæorum,* Jesus de Nazareth roy des Juifs; parolles esquelles sont comprises toutes les causes de la Passion de nostre Seigneur, qui sont toutes reduites à deux, signifiées par ces mots; car bien qu'il y aye quatre parolles, elles ne signifient pas toutesfois quatre causes de sa mort, ains seulement deux, dont la premiere est qu'il estoit Sauveur (car Jesus veut dire Sauveur, et pour nous sauver il falloit mourir), et Nazareen, qui signifie fleury, c'est à dire qu'il estoit fleurissant en toutes sortes de vertus et perfections, saint, innocent, sans tache ny rouille de peché; car s'il eust esté pecheur, il ne nous eust pû sauver.

La seconde cause est, qu'il estoit roy des Juifs, *Rex Judæorum.* Juif signifie confessant; il est donc roy des Juifs, c'est à dire de ceux-là seulement qui le confesseront estre Fils de Dieu ; pour sauver ses confessans, il est mort, oüy il est veritablement mort, et de la mort de la croix ; il est mort, parce qu'il estoit Sauveur, Saint, et Roy, et pour ceux-là seulement qui le confessent; et voila ce que veut dire le mot de Juifs, que Pilate escrivit sur le tiltre de la croix.

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation de Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

Or il faut sçavoir que tout ce qui est arrivé en la mort de nostre Seigneur, nous a esté signifié en l'ancien Testament par plusieurs figures et similitudes, particulierement par le serpent d'airain que Moyse fit eslever sur la colomne, pour garentir les Israëlites de la morsure des serpens. Vous sçavés, je m'asseure, toute l'histoire, et comme cela arriva : Dieu ayant retiré les Israëlistes de la servitude d'Egypte pour les conduire en la terre de promission, sous la conduite de ce grand capitaine Moyse, il survint un grand accident; car il se leva et sortit de la terre plusieurs petits serpenteaux dans le desert où estoient ces pauvres Israëlites, qui les mordoient, non d'une morsure qui fust trop piquante ou douloureuse, mais certes qui estoit grandement dangereuse, parce qu'elle estoit si venimeuse, qu'infailliblement tous les pauvres Israëlites en fussent morts, si Dieu par sa bonté et providence infinie n'y eust pourveu : car Moyse voyant ce pitoyable accident s'adressa à luy pour demander quelque remede à ce malheur, et Dieu luy commanda de faire un serpent d'airain, et le poser sur une haute colomne, avec promesse que ceux qui seroient mordus de serpens, seroient gueris en le regardant. Ce que Moyse executa promptement, commandant aux Israëlites que tous ceux qui seroient mordus des serpens jettassent les yeux sur celuy qui estoit eslevé sur cette colomne, ce que faysant, ils estoient à l'instant gueris; mais ceux qui ne le vouloient pas regarder, mouroient miserablement : car il n'y avoit point d'autre moyen pour guerir que celuy-là qui estoit ordonné de Dieu mesme.

O que bon et misericordieux fut le Dieu d'Israël (dit un grand Saint) d'avoir pourveu Moyse d'un tel remede pour la guerison de son peuple ! Mais remarqués, je vous prie, que cecy nous represente bien la cause de la mort de nostre Seigneur.

Lors que Dieu crea l'homme, nous estions ces enfans d'Israël, qu'il avoit tirés de la servitude d'Egypte; car il

nous avoit preservés du peché, ayant conduit nos premiers parens dans cette terre de promission du paradis terrestre, où il les avoit mis doüés de la justice originelle. Mais voicy arriver un estrange accident : c'est qu'il s'esleva en ce lieu des petits serpenteaux qui nous piquerent en la personne de nos premiers parens Adam et Eve, lesquels apres se sont tellement espanchés sur toute la terre du desert de ce monde, que nous avons tous esté mordus; je dy tous, car il n'y a aucune creature qui puisse dire qu'elle est exempte d'une telle morsure, c'est à dire du peché originel et actuel, originel en la personne de nostre premier pere Adam, et actuel en nostre propre personne; et s'il y a quelqu'un qui se dise exempt de cette morsure, il est menteur, comme dit S. Jean, le bien-aymé disciple de nostre Seigneur : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est* [1]. Or je sçay bien que la sacrée Vierge n'a point esté morduë de ce serpent infernal : c'est chose toute claire et manifeste qu'elle n'a point eu de peché originel ny actuel, dautant qu'elle a esté privilegiée par dessus toutes les creatures humaines, d'un privilege si grand et si singulier, qu'il n'y en a aucune, quelle qu'elle soit, qui aye jamais receu la grace en la façon que l'a receue cette sainte Dame, nostre glorieuse Maistresse, et n'y en aura jamais aucune qui ose pretendre ny aspirer à un si particulier benefice, dautant que cette grace estoit seulement deue à celle qui estoit destinée de toute eternité pour estre Mere de Dieu. C'est pourquoy, puisqu'il n'y a eu qu'elle exempte du peché, cela ne nous empesche pas de dire, que tous ont esté mordus du serpent : et cette piqueure estoit si venimeuse, que nous en fussions tous morts, et d'une mort eternelle, si Dieu par son infinie bonté et misericorde, n'eust pourveu à un si grand inconvenient : ce qu'il a fait d'une façon tres-admirable, sans y estre esmeu d'aucune autre cause que de son

[1] I S. Jean, I.

*

infinie bonté et misericorde : et pour cela, il ordonna que son Fils mourust, et qu'il fust ce serpent eslevé sur la colomne de la croix, pour estre regardé de tous ceux qui seroient mordus du serpent infernal, c'est à dire entachés du peché.

Jesus-Christ est mort, dit le grand Apostre escrivant aux Galates, et pour nous retirer de la malediction du peché, il a esté fait pour nous malediction : *Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum*[1]. Certes, je ne lis jamais ces parolles, que je ne tremble, et que je ne sois saisi d'une grande terreur, voyant que nostre Seigneur est mort pour nostre redemption, luy qui n'avoit aucun peché : et bien davantage, il n'en pouvoit avoir; car il estoit egal au Pere, ayant la mesme nature, substance et puissance que luy : il estoit donc impossible qu'il pechast; et quoy qu'il soit tout-puissant, et que par consequent il puisse tout ce qu'il luy plaist, si est-ce pourtant qu'il ne pouvoit pecher; et pour cela, il ne laisse pas d'estre tout-puissant, dautant que pouvoir pecher, n'est pas une puissance, ains une impuissance.

Il est donc mort pour les pechés des hommes, sans avoir en luy aucune iniquité : car il estoit, comme dit le tiltre de la croix, Nazareen, c'est à dire fleurissant en toute sainteté. Il n'estoit point serpent, ny en verité, ny en figure; et toutesfois, pour nous guerir des morsures du vray serpent infernal, à cause de l'amour extreme qu'il nous portoit, il se chargea de nos iniquités, c'est à dire qu'il s'est chargé de nos miseres et foiblesses, revestu de nostre mortalité, et enfin qu'il a esté fait ce serpent posé sur le bois de la croix, pour preserver de la mort, et donner la vie à tous ceux qui le regarderoient. Il nous a apporté du ciel la redemption, et non seulement cela, ains il s'est fait luy-mesme nostre redemption : *Factus est nobis sapientia, et justitia, et sanctificatio, et redemptio.*

[1] Galat., III.

O que le Dieu d'Israël est bon et misericordieux, d'avoir fourny et pourveu la nature humaine d'une telle et si precieuse redemption! Car nous estions tous perdus sans icelle; et s'il ne nous eust donné ce remede, nous fussions tous morts, sans excepter aucune creature, puisque toutes avoient peché.

Mais, dirés-vous, Dieu ne pouvoit-il pas donner au monde un autre remede que celuy de la mort de son Fils? oüy certes, il le pouvoit bien faire, et par mille autres moyens que celuy-là; car n'estoit-il pas en son pouvoir de pardonner à la nature humaine d'un pouvoir absolu, et d'une pure misericorde, sans y faire intervenir la justice, et sans l'entremise d'aucune creature humaine? Oüy certes, il le pouvoit; car qui est-ce qui en eust osé parler, et y treuver à redire, puis qu'il est Maistre absolu, et peut tout ce qu'il luy plaist? Ou s'il se vouloit servir pour cette redemption de l'intervention de quelque creature, n'en pouvoit-il pas creer une d'une telle excellence et dignité, que parce qu'elle eust fait et souffert, elle eust suffisamment satisfait pour tous les pechés de tous les hommes? Il n'y a nul doute qu'il le pouvoit faire, et que par mille autres moyens que celuy de la mort de son Fils il nous eust pu rachepter; mais il ne l'a pas voulu, dautant que ce qui estoit suffisant à nostre salut, ne l'estoit pas pour assouvir son amour : et pour nous montrer combien il nous aymoit, il est mort, mais de la mort la plus dure et ignominieuse qui se puisse imaginer, qui est la mort de la croix.

Que reste-t'il donc, et quelle consequence devons-nous tirer de cela, sinon que puisqu'il est mort d'amour pour nous, nous mourions aussi d'amour pour luy, ou si nous ne pouvons mourir d'amour, que du moins nous ne vivions pour autre chose que pour luy? Car si nous ne l'aymons et que nous ne vivions pour luy, nous serons les plus desloyales, infideles et perfides creatures qui se puisse dire. Et c'estoit dequoy se plaignoit le grand S. Augustin : O Seigneur, disoit-il, est-il

possible que l'homme sçache que vous estes mort pour luy, et qu'il ne vive pas pour vous? Et ce grand amoureux de la croix, S. François : Ah ! Seigneur, disoit-il en sanglotant, vous estes mort d'amour pour nous, et personne ne vous ayme ! Il est donc mort; mais bien qu'il soit mort, et qu'il soit eslevé sur la croix pour nous donner la vie, si est-ce pourtant que ceux qui ne le regarderont pas mourront, dautant qu'il n'y a point de redemption qu'en la croix.

O Dieu ! que c'est une consideration de grande utilité et profit que celle de la Croix et de la Passion ! seroit-il bien possible, je vous prie, de regarder en la croix l'humilité de nostre Sauveur, sans devenir humble et avoir de l'affection aux humiliations? peut-on voir son obeyssance sans estre obeyssant? Non certes, personne n'a jamais regardé comme il faut nostre Seigneur crucifié, qu'il n'ait esté preservé de la mort du peché et ne soit gueri de sa maladie, et tous ceux qui sont morts, ç'a esté pour ne l'avoir pas voulu regarder; ainsi que ceux qui mouroient entre les enfans d'Israël, c'estoit pour n'avoir pas voulu regarder le serpent que Moyse avoit fait dresser sur la colomne.

La cheute de nos premiers parens au paradis terrestre fut encore une figure de cecy; car Adam et Eve estans au Paradis, Dieu leur avoit donné beaucoup de fruits pour l'entretenement de leur vie; mais il y en avoit un qui estoit le fruit de science du bien et du mal, duquel il leur avoit defendu de manger, les menaçans de la mort s'ils en mangeoient : *Ex omni ligno Paradisi comede, de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas; in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris* [1]. Ils pouvoient donc mourir, ou ne mourir pas; ils pouvoient mourir en contrevenant au commandement de Dieu, et ne mourir pas en le gardant.

Mais voicy un grand accident qui survient : le serpent infernal, sçachant qu'il estoit en leur pouvoir de mourir, ou

[1] Gen., II.

de ne mourir pas, se resolut de les tenter, afin de leur faire perdre la justice originelle, de laquelle Dieu les avoit enrichis et doüés, les sollicitant de manger du fruit defendu; et pour le faire plus subtilement, il prit les escailles et la forme d'un serpent, et en cette sorte il tenta Eve. Certes, encore que le cœur d'Eve eust esté chatoüillé par les discours et les raysons de cet esprit rusé, et qu'en suite de cela elle n'eust rien fait que regarder le fruit de vie, ou de le toucher, encore qu'elle en eust cueilly, et mesme presenté à Adam son mary, ils ne fussent pas morts pour cela, parce que Dieu leur avoit seulement dit : Si vous en mangés, vous mourrés; *In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris*. Ce fut donc en mangeant du fruit defendu qu'Adam et Eve devindrent mortels, et perdirent la vie qu'ils pouvoient garder, s'ils n'eussent ny l'un ny l'autre mangé du fruit de l'arbre de science du bien du mal.

Nostre Seigneur ayant en luy deux natures, la nature divine et la nature humaine, en tant que Dieu, il pouvoit ne mourir pas, et ce qui est davantage, il ne pouvoit mourir ny souffrir; car il est immortel et impassible : et tout ainsi qu'il ne pouvoit pecher, aussi ne pouvoit-il mourir, parce que mourir est une impuissance, aussi bien que pecher. Mais en tant qu'homme, il pouvoit mourir, et encore ne mourir pas, bien que cette loy soit generale, puisqu'il faut que tout homme meure, suyvant ce que dit l'Apostre : *Statutum est hominibus semel mori* [1]. Il pouvoit neanmoins estre exempt de cette loy, dautant qu'il n'avoit point peché, parce que c'est le peché d'Adam qui a donné l'entrée à la mort; *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors*. Mais nostre Seigneur, quoy qu'il n'eust point de peché, ne s'est point voulu servir de ce privilege, ains a pris un corps passible et mortel, à cause qu'il s'est incarné pour estre Sauveur, et nous a voulu sauver en

[1] Heb., IX.

souffrant et mourant, prenant et recevant sur soy en sa sacrée humanité, en toute rigueur de justice, tout ce que nous avions merité pour nos pechés.

Et c'est chose admirable de voir qu'il a tellement uny la nature divine avec la nature humaine, que quoy qu'il soit tres-asseuré que ce fut seulement l'humaine qui souffroit, et non la divine, parce qu'elle est impassible; neanmoins, quand l'on void la maniere avec laquelle nostre Seigneur a souffert, l'on ne sçait, s'il faut ainsi dire, si c'estoit Dieu ou l'homme qui souffroit, tant sont admirables les vertus qu'il prattiquoit. Or, quoy qu'il ne souffrist rien en tant que Dieu, si est-ce que la divinité, qui s'estoit unie avec l'humanité, donnoit un tel prix, et un tel merite à ce qu'il souffroit et enduroit, qu'une petite larme, un petit mouvement de son corps, un petit souspir amoureux de son sacré cœur, estoit plus meritoire et aggreable au Pere eternel, que n'eussent pas esté tous les plus grands tourmens qui se puissent imaginer pour le corps et pour l'esprit, soufferts par une pure creature doüée de la plus grande perfection qui se puisse desirer, mesme quand elle viendroit à souffrir toutes les peines et tortures de l'enfer. Et je diray bien davantage : quand, outre tout cela, elle viendroit à souffrir toutes les peines qui se pourroient treuver dans cent mille millions d'enfers, et qu'elle les souffriroit avec la plus grande perfection qu'une creature humaine les puisse souffrir; tout cela neanmoins ne seroit rien en comparaison d'un petit souspir de nostre Seigneur, ou d'une petite goutte du sang qu'il a respandu pour l'amour de nous, parce que c'est sa personne, qui est d'une excellence et dignité infinie, qui donne le prix et la valeur à telle action et souffrance; dautant que la divinité est tellement conjointe avec l'humanité, que nous disons avec verité, que Dieu a souffert la mort, et la mort de la croix, pour nous rachepter et nous donner la vie.

Or, quant à nous, il faut que nous sçachions que nous

avons receu de Dieu trois natures, ou pour mieux dire trois sortes de vies, l'une desquelles estoit negative, qui est celle que nous avons eüe en la personne de nostre premier pere Adam en sa creation, en laquelle nous pouvions mourir, ou ne mourir pas, parce qu'estant au paradis terrestre, où estoit l'arbre de vie, nous pouvions nous empescher de mourir, non point en mangeant du fruit defendu, ains en n'en mangeant pas, comme Dieu l'avoit ordonné : car, en gardant son commandement, nous ne fussions pas morts, bien que nous n'eussions pas tousjours demeuré en cette vie ; mais nous eussions passé d'icelle à une autre meilleure, quand il eust pleu à Dieu de nous en retirer. Or je sçay bien qu'en nostre langage françois l'on appelle les morts *trespassés*, pour nous faire entendre que la mort n'est qu'un passage d'une vie à l'autre, et que mourir n'est autre chose qu'outrepasser les confins de cette vie mortelle, pour aller à l'immortelle : mais bien que cela soit ainsi, il est vray neanmoins que nous ne fussions pas morts de cette mort corporelle, de laquelle nous mourons maintenant, ains nous nous fussions tousjours acheminés à l'autre vie ; et quand il eust pleu à la divine Majesté de nous oster de ce monde, il l'eust fait, ou dans un chariot de feu comme Elie, ou en quelque autre maniere selon qu'il luy eust pleu [1]. Mais nous pouvions aussi mourir en mangeant du fruit defendu, comme ont fait Adam et Eve, en la seconde nature (ou vie), qui est celle que nous avons depuis qu'ils eurent peché, et en laquelle nous venons au monde, où nous pouvons mourir, mais nous ne pouvons pas ne point mourir ; car c'est une loi generale que nous mourrons tous ; et depuis la cheute de nos premiers parens que Dieu prononça la sentence de mort contre l'homme, il n'y en a pas un qui ne meure, il n'y a creature humaine, quelle qu'elle soit, qui puisse s'exempter de subir ce chastiment. Et comme nous avons esté souillés du peché originel

[1] IV des Roys, ch. II.

et actuel, aussi mourrons-nous tous. C'est pourquoy nostre Seigneur, quoy qu'il fust sans peché, toutesfois, parce qu'il s'estoit chargé de nos iniquités, il est mort, afin que comme dit son grand apostre, il fust en tout semblable à ses freres : *Unde debuit per omnia fratribus similari*[1]. La troisieme nature (ou vie) que Dieu nous a donnée est celle que nous aurons au ciel, si Dieu nous fait la misericorde d'y parvenir; lieu auquel nous pourrons vivre, et ne pourrons plus mourir : car alors nous jouyrons de la gloire, qui n'est autre que la vie eternelle, qui nous a esté acquise et acheptée par la mort de nostre Sauveur; et la possederons avec tant d'asseurance, que nous n'aurons jamais aucune crainte de perdre cette vie glorieuse, en laquelle nous ne pourrons plus mourir.

Ç'a donc esté par inspiration divine que Pilate a mis sur le tiltre de la croix : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum*[2], Jesus de Nazareth Roy des Juifs; parce que ç'a esté la vocation de nostre Seigneur que d'estre Sauveur, en donnant le salut et la vie eternelle aux hommes, que le Pere eternel leur avoit tant de fois promise, non seulement par la bouche des patriarches et prophetes, mais encore par luy-mesme : et pour nous confirmer cette verité, il s'est aussi voulu servir de la bouche des hommes les plus impies et scelerats qui se pussent trouver, comme nous dirons tantost. Ce fut aussi pour l'accomplissement de cette promesse, que l'ange S. Gabriel descendit du ciel pour annoncer à la tres-sainte Vierge le mystere de l'incarnation, luy disant, que celuy qu'elle concevroit seroit Fils de Dieu, et se nommeroit Jesus : *Et vocabis nomen ejus Jesum*[3]. Et en donnant la rayson, il dit : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum,* parce qu'il sauvera son peuple de leurs pechés.

Lorsque nostre Seigneur receut le baptesme de S. Jean-Baptiste au fleuve du Jourdain, et qu'il se transfigura sur la montagne de Thabor, l'on entendit la voix du Pere eter-

[1] Hebr., II. — [2] S. Matth., XXVII — [3] Ibid., I.

nel, disant : C'est ici mon Fils bien-aymé, auquel j'ay pris tout mon playsir, escoutés-le : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui ; ipsum audite*[1]; comme voulant dire aux Juifs : O pauvre peuple ! vous m'aviez tellement fasché par vos vices et iniquités, que j'avois resolu de vous perdre et abysmer : mais voicy que je vous ay envoyé mon Fils pour vous reconcilier avec moy ; car tout mon playsir est à le regarder et considerer, et en ce regard j'ay tant de complaysance, que je m'oublie de tous les desplaysirs que je reçois de vos iniquités ; escoutés-le. Parolle par laquelle il leur monstroit qu'il l'avoit envoyé pour les enseigner à se sauver. Hé ! leur vouloit-il dire, ne doutés point de sa doctrine ; car elle est toute divine, c'est la verité mesme qu'il vous enseigne ; et pour ce, escoutés-la bien : car si vous la suivés et pratiqués, elle vous conduira à la vie eternelle. Ce mesme tesmoignage leur fut encore donné sur la montagne de Thabor, au jour de la Transfiguration de nostre Seigneur, auquel l'on entendit derechef la mesme voix du Pere eternel, disant : Voicy mon Fils bien-aymé, auquel j'ay mis mon bon playsir, escoutés-le. Vous demanderés peut-estre, que vous dira nostre Seigneur sur cette montagne? O certes ! mes cheres Ames, il ne nous dira rien en ce lieu[2]; car il parle à son Pere celeste, et avec Moyse et Elie, de l'excés qu'il devoit souffrir en Hierusalem. Vous verrés vrayement sur cette montagne la gloire de la Transfiguration ; toutesfois l'on vous defendra de dire ce que vous y aurés veu. Mais en celle du Calvaire, vous entendrés des plaintes, des souspirs et des prieres faites pour la remission de vos pechés. Vous y entendrés encore des parolles d'une grande doctrine ; mais l'on ne vous défendra point de dire ce que vous y aurés veu ; au contraire, l'on vous commandera d'en parler, et de n'en perdre jamais la memoire.

Voyés donc combien le Pere eternel a donné de tesmoignages aux hommes pour monstrer la vocation de son Fils,

[1] S. Matth., XVII. — [2] S. Luc, IX.

et que veritablement il estoit Sauveur. Et ne voyons-nous pas que Pilate dit tant et tant de fois, qu'il estoit innocent, et qu'il ne treuvoit aucune chose en luy qui fust digne de mort ? Ne protestoit-il pas que, quoy qu'il le condamnast à mourir, il cognoissoit bien neanmoins qu'il n'estoit aucunement coupable, et qu'il falloit bien qu'il y eust quelque cause à sa mort qui luy fust incognüe[1] ? Dieu ne fit-il pas dire encore cette grande verité par la bouche du plus meschant homme qui fut jamais au monde, ce miserable Caïphe, pour lors souverain prestre, quand il prononça cette parole de si grande verité, qu'il estoit expedient qu'un homme mourust pour sauver tout le peuple : *Vos nescitis quidquam, nec cogitatis, quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat*[2]. O admirables tesmoignages que ceux que le Pere eternel donne aux hommes, pour monstrer que veritablement son Fils estoit Sauveur, et qu'il falloit qu'il mourust pour nous sauver, puis que mesme il tira cette verité du plus miserable et detestable homme qui aye jamais esté ! Il est bien vray qu'en disant qu'il estoit expedient qu'il mourust, il ne l'entendoit pas ainsi qu'il le prophetisoit ; mais Dieu le voulut neanmoins faire prophetiser en cela, à cause qu'il tenoit pour lors le siege du souverain pontife : *Hoc autem a semetipso non dixit, sed cum esset pontifex anni illius*. Et c'est une chose tres-certaine, que la plus grande partie du peuple cognoissoit bien que nostre Seigneur estoit innocent, et que ce qu'ils demandoient qu'il fust crucifié, n'estoit que pour complaire aux princes des prestres en se rangeant de leur party : car vous sçavés que, quand il se fait une sedition en quelque ville, tout le menu peuple se range, soit que la chose soit juste ou non, du costé de ceux qui l'excitent : ce qui arriva ainsi en la mort de nostre Seigneur.

Mais, je vous prie, remarqués que Pilate, sans sçavoir ce qu'il faysoit, fit escrire sur la croix : *Jesus Nazarenus Rex*

[1] S. Jean, XIX. — [2] Ibid., XI.

*Judæorum*, Jesus de Nazareth Roy des Juifs ; et pour chose qu'on lui dist, il ne voulut jamais oster ce tiltre, ny permettre qu'on l'escrivist d'une autre maniere (respondant à ceux qui vouloient qu'on le changeast) : *Quod scripsi, scripsi* (Ce qui est escrit est escrit) ; ce qu'il dit sans doute par une speciale providence de Dieu, qui vouloit qu'en ce tiltre fussent mises les deux principales causes de la mort de nostre Seigneur.

Que reste-t'il donc à cette heure, sinon que, puis que le Fils de Dieu a esté crucifié pour nous, nous crucifiions aussi pour luy nostre chair, avec ses concupiscences? Car l'amour ne se paye que par l'amour. Taschons donc, mes cheres Seurs, de rendre à Dieu amour pour amour ; rendons-luy les loüanges et benedictions que nous luy devons pour sa mort et passion, et par ce moyen nous le confesserons nostre Liberateur et Sauveur.

Passons à la seconde partie de ce discours. Un jour que je devois prescher la Passion, cherchant une similitude pour preuver ce qui estoit de mon sujet, j'ouvris un livre, où j'en rencontray une d'un oyseau, lequel j'ay tousjours creu n'avoir esté creé de Dieu que pour servir de similitude sur le sujet de la Passion ; car c'est la chose la plus admirable mise en la nature et la plus propre qu'on puisse jamais rencontrer pour monstrer que nostre Seigneur est mort pour nos pechés. Or cet oyseau s'appelle en nostre langage françois Oriol, et en latin *Ictorus;* il est jaune, et neanmoins il n'est point atteint de jaunisse, et il a cette proprieté, qu'estant attaché sur le haut d'un arbre, il guerit ceux qui sont atteints de la haute jaunisse, et ce aux despens de sa vie : car si celuy qui est atteint de la haute jaunisse regarde cet oyseau, il est pareillement regardé de luy, et par ce regard l'oyseau vient, s'il faut ainsi dire, à estre tellement touché de commiseration de voir l'homme, son grand amy, travaillé de ce mal, qu'il tire à luy toute la jaunisse de celuy qui l'a regardé, et s'en charge de telle sorte, qu'apres cela on le voit devenir beaucoup plus

jaune qu'il n'estoit auparavant : mesme ses aisles, qui l'estoient desja, le deviennent davantage; puis le ventre, les pieds, et enfin toutes ses plumes, et tout son petit corps se jaunit grandement; et l'homme, son grand amy, devient blanc et net, et tout à fait quitte de ce mal. Mais apres cela, ce pauvre oyseau s'estant retiré, va tousjours languissant, chantant un chant pitoyablement amoureux pour la complaysance qu'il a de mourir en delivrant l'homme. Chose admirable! cet oyseau n'est jamais malade de la haute jaunisse, et neanmoins il en meurt, en delivrant l'homme qui en estoit atteint, et avec complaysance de mourir pour luy donner la vie. N'est-ce donc pas tres à propos qu'il represente nostre Seigneur, divin oyseau du paradis, divin Oriol, qui est attaché sur l'arbre de la croix pour nous sauver et delivrer de la haute jaunisse du peché, sans qu'il ayt jamais esté atteint de ce mal, c'est à dire entaché du peché? Mais pour en estre delivré, il faut que l'homme le regarde sur la croix; car par ce regard il l'excitera à commiseration, et par cette commiseration ce divin Sauveur tirera à soy toutes les iniquités de l'homme pecheur, et mourra librement pour luy. Mais tout ainsi que si l'homme qui est atteint de la haute jaunisse, ne regarde cet oyseau, il demeurera tousjours malade; de mesme, si le pecheur ne regarde nostre Seigneur crucifié, il ne sera jamais quitte de ses pechés. Que s'il le fait au contraire, nostre Seigneur s'en chargera, et quoy qu'il soit innocent et sans peché, il mourra pour le peché à cause de nos iniquités, et cela pour nous en delivrer, et mourra avec une sainte complaisance de nostre guerison, bien que ce soit aux despens de sa propre vie. Ce que nous cognoissons par les paroles qu'il dit sur la croix, et par les larmes et souspirs amoureux qu'il jette. Passons outre, et disons maintenant un mot de ses sacrées parolles pour notre instruction.

La premiere parolle que nostre Seigneur dit sur la croix, fut de prier pour ceux qui le crucifioient; et ce fut alors

qu'il fit ce que dit S. Paul au cinquieme chapitre de l'Epistre aux Hebreux, qu'aux jours de sa chair il offroit des sacrifices à son Pere celeste, avec grands cris, larmes, prieres et supplications, et qu'il fut exaucé pour sa reverence : *Qui in diebus carnis suæ, preces, supplicationesque cum clamore valido, et lachrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia*[1]. Certes, ceux qui crucifioient nostre divin Seigneur ne le cognoissoient pas (car s'ils l'eussent cognu, ils ne l'eussent pas crucifié) : *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent*[2]. Et comme l'eussent-ils cognu, puis que mesme la plus grande partie de ceux qui estoient autour de luy n'entendoient pas son langage, parce qu'il y avoit en ce tems-là de toutes sortes de nations en Hierusalem, lesquelles sembloient estre toutes congregées pour le tourmenter?

Nostre Seigneur donc, voyant l'ignorance et la foiblesse de ceux qui le tourmentoient, commença à les excuser, et à offrir son sacrifice à son Pere celeste pour eux. Or il y a des sacrifices qui ne sont autres que les prieres, qui sont les sacrifices de nos levres et de nostre cœur, que nous presentons à Dieu, tant pour nous que pour le prochain; et nostre Seigneur s'en servit alors, disant : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt*[3]. Mon Pere, pardonnés-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

O que grande estoit la flamme d'amour qui brusloit dans le cœur de nostre doux Sauveur, puis qu'au plus fort de ses douleurs et au tems auquel la vehemence de ses tourments lui ostoit mesme le pouvoir de prier pour soy, il vient par la force de son amour à s'oublier de soy, afin de prier pour ses ennemis; et pour ce, avec une voix forte et intelligible il dit ces mots : *Pater, dimitte illis :* Mon Pere, pardonnés-leur. Ce qu'il fit pour nous apprendre que l'amour qu'il nous portoit estoit si grand, qu'il ne se pouvoit diminuer

[1] Heb., V. — [2] I Cor., I. — [3] S. Luc, XIII.

par aucune sorte de peine ou de tourment, et pour nous monstrer aussi quel doit estre nostre cœur à l'endroit de nostre prochain. Ah! mon Dieu! mes cheres Seurs, quelle ardente charité estoit celle-cy, et quelle efficace avoit une telle priere!

Certes, les prieres de nostre Seigneur estoient si efficaces et si meritoires, que rien ne luy pouvoit estre refusé; c'est pourquoy il fut exaucé, comme dit le grand Apostre, à cause de sa reverence : *Exauditus est pro sua reverentia :* car il est vray que le Pere celeste portoit une grande reverence à son Fils, qui en tant que Dieu luy estoit égal, ayant avec luy une mesme substance, sapience, puissance, bonté, et infinie immensité, luy estant en tout et par tout égal et consubstantiel. C'est pourquoy, le regardant comme son Verbe, il luy portoit une grande reverence, et comme tel, ne luy pouvoit rien refuser.

Doncques ce divin Sauveur s'estant employé à demander pardon pour les hommes, il est tout certain que sa demande luy fut accordée; car le Pere eternel l'honnoroit trop pour luy refuser ce qu'il luy demandoit : si bien qu'il fut exaucé, non seulement à cause de la reverence que le Pere eternel luy portoit, ains aussi à cause de celle qu'il portoit à son Pere, et avec laquelle il le prioit. Et tout ainsi que deux grands roys, tout deux egaux en grandeur et puissance, se rencontrant ensemble, se traitent et parlent l'un à l'autre avec beaucoup d'honneur et reverence; et si l'un des deux prie l'autre de quelque chose, cestuy-cy luy accorde promptement ce qu'il luy demande; de mesme en est-il du Pere eternel, et de son Fils nostre Seigneur; car tous deux sont egaux en dignité, excellence et perfection.

Il fit donc cette priere à son Pere; mais, ô Dieu! avec reverence? Certes la sacrée Vierge, nostre Dame, surpasse toutes creatures en humilité, et en la reverence avec laquelle elle a prié et traité avec Dieu. Tous les Saints l'ont prié avec

grande reverence et humilité. Les colomnes du ciel tremblent devant luy, à cause de la reverence qu'elles luy portent : *Columnæ cœli contremiscunt et pavent ad nutum ejus*[1]. Les plus hauts Seraphins fremissent, et se couvrent de leurs aisles pour l'honneur et le respect qu'ils portent à sa divine Majesté. Mais toutes ces humilités, tous ces honneurs, toute la reverence que la Vierge et tous les Saints, tous les Anges et Seraphins portent à Dieu, ne sont rien en comparaison de celle de nostre Seigneur. Donc il ne faut nullement douter que les prieres faites par une telle personne d'un merite et perfection infinie, avec une si grande et admirable reverence, ne fussent tout aussi tost exaucées. Et si tous ceux qui crucifierent nostre Seigneur ne receurent pas le pardon qu'il avoit demandé pour eux à son Pere eternel, ce ne fut que par leur faute, comme je diray cy apres.

La seconde parolle de nostre Seigneur fut celle par laquelle il promit le paradis au bon larron[2]. Or en cette parolle il commença à chanter d'un autre air, dautant qu'il prioit auparavant pour les pecheurs, et maintenant il monstre qu'il est leur Redempteur ; car ayant pardonné les pechés, il fait apres gouster les fruits de sa redemption au bon larron, dautant qu'il estoit crucifié au milieu de deux voleurs, des plus meschans traistres qu'on eust pù treuver; l'un desquels le blasphemoit, l'autre reconnoissant son innocence, luy dit : Ha ! Seigneur, je reconnois bien que vous n'estes nullement coupable, mais oüy bien moy, qui merite pour mes crimes et pechés d'estre attaché à cette croix, et pour ce je vous prie d'avoir souvenance de moy quand vous serés en vostre royaume : *Domine, memento meî, cum veneris in Regnum tuum*[3].

Or puisque je suis sur ce sujet, il faut que je vous die une remarque que je n'ay point encore faite en ce lieu : c'est qu'il arriva en la Passion de nostre Seigneur deux grands

[1] Job, XXVI. — [2] S. Luc, XXIII. — [3] Ibid.

accidens de deux sortes de pecheurs qui le tourmenterent extremement; et de chaque sorte il y en avoit deux, à sçavoir, deux apostres et deux larrons. Premierement S. Pierre, qui estoit l'un de ces deux apostres, fit un grand tort à nostre Seigneur en sa passion, car il le renia et dit qu'il ne le connoissoit point; et non content de cela, il jura et plasphema, asseurant qu'il ne sçavoit qui il estoit; *Ille autem cœpit anathematisare, et jurare, quia nescio hominem istum* [1]. Grand accident certes que celuy-cy, et qui perçoit le cœur de nostre Seigneur tres-sensiblement. O miserable Pierre! que faites-vous? et que dites-vous, que vous ne sçavés quel il est, que vous ne le connoissés pas, vous qui avés esté appellé de sa propre bouche à l'apostolat, vous qui avés dit qu'il estoit le Fils de Dieu vivant? Ah! miserable homme que vous estes, comme osés-vous dire que vous ne le connoissés pas? N'est-ce pas celuy qui estoit nagueres à vos pieds pour les laver, qui vous a repeu de son corps et de son sang? et vous dites que vous ne le connoissés pas! Comment est-ce que la terre vous peut supporter? Comment ne s'ouvre-t'elle pas pour vous engloutir dans le profond des enfers?

Le deuxiesme apostre qui tourmenta nostre Seigneur, fut Judas, qui le vendit miserablement, et à si vil prix. O Dieu! que terribles et espouvantables sont les cheutes des serviteurs de Dieu, mais principalement de ceux qui ont receu de grandes graces! Hé! quelle plus grande grace se pouvoit-il recevoir, que celle qu'avoient receue S. Pierre et Judas? Judas qui avoit esté appellé à l'apostolat par nostre Seigneur, qui l'avoit mesme preferé à tant de millions d'autres qui eussent fait des merveilles en ce ministere. Considerés, je vous prie, les grandes graces que nostre Seigneur luy fit; car outre qu'il luy donna le don de faire des miracles, il luy predit encores ce qui luy devoit arriver touchant cette trahison,

[1] S. Marc, XIV.

afin que le sçachant il eust moyen de l'éviter. De plus, pour gaigner entierement son cœur, et ne laisser aucune chose de ce qui le pouvoit rendre plus affectionné à sa divine Majesté, sçachant qu'il avoit une inclination à trafiquer et manier des affaires, il voulut pour cela le faire procureur en son college sacré; et neanmoins ce miserable Judas, abusant de toutes ces graces, vendit son bon Maistre.

O Dieu! que les cheutes de ceux qui sont sur la montagne sont effroyables et dangereuses! car dés qu'on a commencé à tomber, l'on roule puis apres jusques à ce que l'on soit au fond du precipice : et telles ont esté les cheutes de ceux lesquels apres avoir receu de grandes graces, sont descheus du service de Dieu. Chose estrange, qu'apres un si bon commencement, mesme apres avoir demeuré trente et quarante ans au service de sa divine Majesté, sur la vieillesse, lorsqu'il seroit tems de recueillir le fruit de son labeur, l'on vienne à tout perdre, et à se precipiter dans l'abysme du malheur, tel que fut celuy de Salomon, du salut duquel les Peres de l'Eglise sont en doute, et de plusieurs autres, lesquels semblablement ont abandonné le bon chemin en leur vieillesse. O que c'est une chose espouvantable de tomber entre les mains du Dieu vivant! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* [1]. O que ses jugemens sont inscrutables! Que celuy qui s'estime estre debout, craigne de tomber, dit l'Apostre, et que personne ne se glorifie pour se voir bien appellé de Dieu, ny pour estre en quelque lieu où il semble n'avoir rien à craindre [2]. Que personne ne presume de ses bonnes œuvres, et ne pense n'avoir plus rien à redouter, puisque S. Pierre, qui avoit receu tant de graces de nostre Seigneur, et qui luy avoit promis de l'accompagner dans la prison, et mesme jusques à la mort, le renie au moindre sifflement d'une chambriere; et Judas, pour une si petite somme de deniers, le vendit.

[1] Hebr., X. — [2] Rom., XI.

*

Ces deux cheutes furent toutes deux tres-grandes ; mais il y eut cette difference, que l'un se recognut, et l'autre se desespera, bien que nostre Seigneur eust inspiré dans le cœur de Judas le mesme *Peccavi* que dans le cœur de S. Pierre: et le mesme *Peccavi* qu'il inspira dans le cœur de David, il l'inspira dans le cœur de Judas et de S. Pierre, et neanmoins l'un le rejetta, et l'autre le receut : dautant que S. Pierre entendant le coq qui chantoit, se ressouvint de ce qu'il avoit fait, et de ce que luy avoit dit son bon Maistre : *Et recordatus est Petrus verbi Jesu, quod dixerat;* et lors reconnoissant sa faute il sortit, et s'en alla pleurant amerement : *Et egressus foras flevit amare;* mais avec tant de contrition, qu'il receut indulgence pleniere et remission de tous ses pechés. O bienheureux saint Pierre, qui par la contrition que vous avés de vos fautes, merités de recevoir de la bonté de vostre Maistre un pardon si general d'une si grande desloyauté !

Faites encore cette remarque, je vous prie, que S. Pierre ne se convertit point, qu'il n'eust entendu le chant du coq, comme nostre Seigneur luy avoit predit. En quoy l'on void l'admirable sousmission de cet Apostre à se servir du moyen marqué par nostre Seigneur pour sujet de sa conversion : toutesfois, il est certain que ce furent les regards sacrés de nostre Sauveur qui luy penetrerent le cœur, et luy ouvrirent les yeux pour luy faire reconnoistre son peché, bien que l'Evangeliste marque qu'il sortit pour pleurer, quand le coq chanta, et non point sitost que nostre Seigneur le regarda. Et depuis ce tems-là il ne cessa jamais de pleurer, principalement quand il entendoit chanter le coq la nuit et le matin, se ressouvenant que c'estoit la marque de sa conversion; et il pleuroit en telle abondance, qu'on dit que ses larmes luy avoient creusé les jouës, et luy avoient fait comme deux canaux, par où elles ne cessoient de couler; et par ce moyen, d'un grand pecheur il devint un grand saint.

O glorieux S. Pierre! que vous fustes heureux de faire une si grande penitence d'une telle et si grande desloyauté! dautant que par icelle vous fustes remis en grace, et celuy qui meritoit une mort eternelle, se rendit capable de la vie eternelle; et non seulement cela, ains il receut encore en cette vie de grandes graces et privileges de nostre Seigneur, et fut comblé de beaucoup de benedictions : où au contraire Judas, quoy qu'il receust le mesme *Peccavi* que S. Pierre, il le rejetta et se desespera.

Je sçay bien qu'il y a de la difference entre la grace efficace et la grace suffisante, comme disent les theologiens; mais je ne suis pas en ce lieu pour preuver et disputer si cette inspiration du *Peccavi* de Judas, fut efficace comme celle de David, ou si elle fut seulement suffisante. Elle fut vrayement suffisante, cela est tres-certain, et il est vray aussi que le mesme *Peccavi* que Dieu envoya au cœur de Judas, fut comme celuy qu'il envoya au cœur de David. Et pourquoy donc ne se convertit-il pas? C'est que voyant la grandeur de sa faute, il se desespera. Il fit bien de vray la confession de son peché; car il dit tout haut, en rapportant aux princes des prestres les deniers pour lesquels il avoit vendu son bon Maistre, qu'il avoit peché en livrant le sang de l'innocent, *Peccavi tradens sanguinem justum :* mais ces prestres ne luy donnerent point d'absolution. Et le pauvre miserable ne sçavoit-il pas bien que nostre Seigneur estoit celuy qui la luy pouvoit donner, qui estoit le Sauveur, et qui tenoit la redemption entre ses mains? ne l'avoit-il pas bien pû voir en ceux auxquels il avoit remis les pechés? Il le sçavoit bien, mais il ne voulut pas luy demander pardon, dautant que le diable, pour le tirer au desespoir, luy fit voir la grandeur et laideur de son peché : ce qui luy fit craindre que s'il en demandoit pardon à nostre Seigneur, il ne luy donnast pour iceluy une trop grande penitence, et pour cela il ne luy voulut point demander, ains se desespera et s'alla pendre

miserablement, puis le ventre luy creva, les entrailles luy sortirent : *Et suspensus crepuit medius, et diffusa sunt omnia viscera ejus* [1], et fut ensevely au fond des enfers. Passons à la seconde sorte de pecheurs, qui tourmentoient nostre Seigneur en sa Passion.

Les deux autres pecheurs estoient deux larrons qui furent crucifiés avec nostre Seigneur, hommes meschans au possible, s'il en fut jamais; car c'estoient les plus scelerats, les plus perfides et insignes voleurs qui se pussent trouver, dautant qu'ils avoient passé toute leur vie en mille et mille meschancetés : aussi les avoit-on choisis comme tels pour les mettre aux costés de nostre Seigneur, afin de le declarer par ce moyen maistre de tous les voleurs et brigands, conformement à ce qui avoit autrefois esté predit de luy par Isaye : *Cum sceleratis reputatus est* [2], qu'il seroit compté entre les scelerats. Mais voicy que l'un d'iceux se tournant de son costé, confessa qu'il estoit innocent, et qu'il souffroit injustement; mais que pour luy-mesme il estoit pecheur, et que comme tel il meritoit d'estre mis en croix pour ses fautes, desquelles il demanda pardon à nostre Seigneur, lequel les luy pardonna si absolument, qu'à la mesme heure il luy promit qu'il seroit ce jour-là en paradis avec luy : *Hodie mecum eris in paradiso.*

Chose estrange! deux larrons furent crucifiés avec nostre Sauveur, et tous deux receurent l'inspiration du *Peccavi*, et il n'y en a eu qu'un qui se soit converty. Certes, ny l'un ny l'autre n'avoient jamais fait bien, et le bon larron estoit le plus scelerat voleur qui se pût treuver; et neanmoins sur la fin de sa vie, il regarda la croix, et il fut sauvé et treuva la redemption; pour nous monstrer que les plus grands pecheurs ne doivent jamais desesperer du pardon de leurs fautes, pourveu qu'ils regardent la croix, et se mettent sous sa protection, quand bien ce ne seroit que sur le declin de

[1] Act., I. — [2] Isaïe, LIII.

leur vie, comme fit le bon larron. L'autre au contraire, combien qu'il fust au costé de nostre Seigneur, il y fut en vain, parce qu'il ne voulut jamais regarder la croix; et quoy qu'il receust beaucoup d'inspirations, et que mesme il fust arrosé des goutes du sang de nostre Seigneur qui rejaillissoient sur luy, et qu'il fust par luy souvent sollicité en son cœur par des secrets et amoureux mouvemens de regarder la croix, et ce serpent mystique qui y estoit attaché, pour recevoir la guerison, c'est à dire, le pardon de ses pechés; il ne le voulut pas faire, et pour cela il fut perdu, et s'obstinant il mourut en son peché.

Voilà, mes cheres Ames, deux sortes de pecheurs, qui nous doivent faire vivre en grande crainte et tremeur, mais aussi en grande esperance et confiance; puisque de ces deux sortes de pecheurs, il y en a deux sauvés et deux damnés : un de sauvé des premiers, qui fut S. Pierre, et un damné qui fut Judas, et tous deux apostres de nostre Seigneur.

Certes, il y a des ames qui, apres qu'elles ont longtems servy Dieu, estant parvenuës à la montagne de perfection, tombent apres en de lourdes fautes. Nous avons veu, dit un grand Saint, tomber les estoilles du ciel, c'est à dire des ames fort parfaittes, lesquelles apres estre descheuës de la grace, s'obstinent en leur peché, et meurent sans penitence; et d'autres qui font les mesmes cheutes apres avoir receu pareilles graces, lesquelles, comme S. Pierre, viennent à faire penitence. Grand sujet certes de craindre et d'esperer! Il y en a d'autres qui n'ont jamais fait aucun bien, et à la fin de leur vie ils treuvent le pardon et la misericorde; d'autres aussi qui perseverent et meurent en leur iniquité.

O Dieu! que grande est l'humilité et le rabaissement avec lequel nous devons vivre en cette vie! Mais aussi quel sujet n'avons-nous pas de bien appuyer nostre esperance et confiance en nostre Seigneur! Car si apres avoir commis des pechés tels que de le renier, comme fit S. Pierre, et d'avoir

perseveré toute sa vie en des horribles forfaits, comme le bon larron, l'on en treuve enfin la remission quand l'on se tourne du costé de la croix, où est attachée nostre redemption, que doit craindre le pecheur de l'une et l'autre sorte, de retourner à son Dieu en la vie et en la mort? Escoutera-t'il encore cet esprit malin, qui luy veut faire voir ses fautes telles qu'il n'en puisse recevoir le pardon, comme il fit à Judas? Donc, qu'il luy responde hardiment, que Dieu est mort pour tous, et que ceux qui regardent la Croix, pour grands pecheurs qu'ils soient, treuveront le salut et la redemption. O Dieu! mes cheres Ames, que ne doit-on esperer de cette redemption, qui est si abondante, qu'elle regorge de toutes parts, comme nous dirons tantost? O Dieu! combien de fois est-ce que nostre Sauveur offrit cette redemption à Judas et au mauvais larron! Quelle patience fut celle avec laquelle il attendit l'un et l'autre! Hé! que ne fit le cœur sacré de ce Sauveur à l'endroit de celuy de Judas? Combien de bons mouvemens et d'inspirations secrettes ne donna-t'il au cœur de ce malheureux, tant à la Cene, quand il estoit à genoux devant luy, luy lavant les pieds, et luy donnant son sacré corps, qu'au jardin des Olives, lorsqu'il l'embrassa et baisa, comme aussi le long du chemin depuis sa prise jusques à la maison de Caïphe? Mais il ne voulut point, le miserable qu'il estoit, luy demander pardon de sa faute, ny esperer de le recevoir. Et que ne fit ce mesme cœur de nostre Sauveur à l'endroit de celuy du mauvais larron, tout le tems qu'il fut à la croix? Combien de fois le regarda-t'il, le provoquant à le regarder, permettant que son sacré sang vînt à tomber sur luy à dessein d'amollir et purifier son cœur! O Dieu! ce detestable refusant ainsi le salut, ne meritoit-il pas que Dieu le precipitast à l'instant dans l'enfer? Neanmoins il ne le fit pas, ains l'attendit à penitence jusques à ce qu'il expirast.

Donc si nostre Seigneur remet si librement des pechés si grands et si enormes à ceux qui luy en demandent pardon,

et s'il offre le mesme pardon aux obstinés, et les attend à penitence avec tant de patience, que ne fera-t'il à celuy qui le luy demande, et avec quel cœur contrit recevra-t'il le cœur du penitent?

La troisieme parolle de nostre Seigneur fut une parolle de consolation qu'il dit à sa sacrée Mere, qui estoit au pied de la croix toute transpercée du glaive de douleur, quoy que non pasmée ny à cœur failly, comme quelques peintres la representent faussement; car l'Evangeliste dit clairement le contraire, assurant qu'elle demeura debout au pied de la croix, avec une fermeté non pareille : *Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus*[1]. Ce qui neanmoins n'empeschoit pas sa douleur, qu'elle supporta avec un cœur tout genereux, magnanime et constant, bien que ce soit une chose inexplicable et inconcevable que la douleur qu'elle ressentit alors; car elle estoit crucifiée interieurement en son ame, avec les mesmes cloux dont nostre Seigneur l'estoit en son corps, voyant qu'elle seroit desormais privée de ce cher Fils : mais nostre divin Sauveur la voyant en cette desolation, luy dit une parole pour la consoler : toutesfois ce ne fut point en la flattant, ny caressant; car ce ne fut pas une parole de tendreté, pour appaiser son cœur dans une si grande affliction.

O! qu'il falloit bien que le cœur de cette Vierge fust grandement fort, puisque nostre Seigneur, qui le connoissoit, le traitoit de la sorte!

O ame parfaittement soumise, et resignée au vouloir divin! *Mulier, ecce filius tuus :* Femme, luy dit-il, voila ton fils, luy monstrant S. Jean qui estoit le cher disciple de son cœur, et le luy donnant pour avoir soin d'elle; dautant qu'ayant toutes ses pensées occupées aux douleurs de son Fils, elle ne pensoit point à elle-mesme. Mais ce divin Enfant qui s'en alloit mourir, voyant que cette sainte Vierge demeuroit veufve et orpheline, et ne sçauroit apres où aller, il en eut

[1] S. Jean, XIX.

soin et la voulut pourvoir en cette affliction, luy donnant pour fils le disciple qu'il aymoit, et auquel il donna un veritable amour de fils pour une telle Mere, afin que par ce moyen il eust plus de soin d'elle; comme aussi il fut bien aise de laisser en mourant pour gage de son amour à ce cher disciple la Vierge sacrée pour Mere. Tout ainsi que les hommes, voulans favoriser leurs enfans, ou leurs heritiers, leur disent en mourant : Allés-vous-en en un tel endroit, vous y treuverés tant de mille escus; et les meres se glorifient de dire en tel abois à leurs filles : Allés-vous-en à un tel coffre, vous y treuverés mes bagues et joyaux, que je vous ay conservés, et telles autres bagatelles; et font gloire en mourant de laisser telles choses à leurs heritiers.

Nostre divin Sauveur ne laissoit rien de tout cela, ains il laissa un tresor beaucoup plus grand à S. Jean et à sa Mere. Il est vray neanmoins que nostre Dame ressentit alors une douleur telle que l'inesgalité de ces deux enfans luy pouvoit causer; car il n'y a nulle comparaison entre nostre Seigneur et S. Jean : toutesfois, comme tres-soumise, elle l'accepta avec un cœur doux et tranquille, et dés-lors nostre Seigneur luy donna un amour de mere envers S. Jean, plus tendre que n'eurent ny n'auront jamais toutes les meres ensemble pour leurs enfans. Mais elle passa plus outre, parce qu'elle vit bien que nostre Seigneur luy donnant S. Jean pour fils, il luy donnoit par consequent tous les chrestiens, desquels il vouloit qu'elle fust la Mere, comme d'enfans de grace, dautant que Jean signifie grace; et quoy qu'elle aymast S. Jean d'un si grand et parfait amour, si ne faut-il pas croire neanmoins qu'elle l'aymast comme elle aymoit nostre Seigneur, non seulement en tant qu'il estoit son Dieu, ains encore en tant qu'il estoit son Fils. O non certes! car l'amour que le tres-saint cœur de la Vierge avoit pour nostre Seigneur, ne peut estre conceu de nos petits esprits. Or si l'amour qu'elle luy portoit estoit si grand, combien fut

grande la douleur qu'elle ressentit de le quitter, le voir mourir, et d'estre frustrée de sa presence corporelle ?

Il faut remarquer un autre accident qui survint encore en la mort de nostre Seigneur, qui est, qu'aussitost qu'il eut dit cette troisieme parole, voila que le soleil retira sa clarté, et les tenebres couvrirent toute la terre : *Tenebræ factæ sunt super universam terram*[1]; et ces tenebres estoient si espaisses, que c'estoit une chose espouvantable. Les docteurs disputent pour sçavoir si elles couvrirent toute la terre, ou bien seulement une partie d'icelle. Ils disputent aussi pour sçavoir si cette eclypse fut naturelle ou surnaturelle, et si en icelle le soleil agissoit ou non. Pour moy, je suy l'opinion de ceux qui tiennent que les tenebres couvrirent toute la terre; car l'Escriture le dit, et le grand S. Denys Areopagyte, qui estoit lors en Egypte, en fait mention, comme aussi plusieurs autres historiens font foy de cette verité en leurs escrits. Il n'y a donc point de doute que cette eclypse ne fust universelle et surnaturelle, et qu'en icelle le soleil ne souffrist, parce qu'elle arriva à midy, et lors que la lune estoit en son plein; et S. Denys, qui pour lors n'estoit pas chrestien, et lequel apres, ayant esté converty par les predications du grand apostre S. Paul, vint en ces quartiers et fut apostre de la France, voyant cette eclypse si extraordinaire, dit ces parolles si remarquables : Il faut de deux choses l'une, ou que le Dieu de la nature souffre en la chair, ou que la fin du monde s'approche, *Aut Deus naturæ patitur, aut mundi machina dissolvetur*. Ce qu'il dit, parce qu'il connut bien que cette eclypse estoit tout à fait surnaturelle, dautant qu'elle arriva sur le midy et au plein de la lune, et de plus qu'elle surpassa le terme ordinaire des eclypses, car elle dura trois heures entieres. Et certes il disoit vray; car ces tenebres ne provenoient d'autre cause, sinon de ce que le Dieu de la nature en son humanité souffroit en Hierusalem. Que fit nostre

[1] S. Matth., XXVII.

Seigneur, mes cheres Ames, pendant ces trois heures? Il les employa à offrir des sacrifices de loüange à son Pere eternel; car ce fut alors particulierement qu'il fit ce que dit S. Paul, qu'il pria et gemit, se plaignant et criant tout haut aux jours de sa chair, *in diebus carnis,* c'est à dire au tems de sa Passion.

Nostre Seigneur donc se plaignit à son Pere, il pria et gemit, afin d'exciter tout le monde à prier et faire penitence. O Dieu! combien de larmes amoureuses jetta-t'il pendant ces trois heures de meditation? Combien de souspirs et de sanglots? Et combien grandes furent les douleurs qui transpercerent alors le sacré cœur de mon Sauveur? O certes, personne ne le sçait que luy qui les souffroit, et peut-estre la sacrée Vierge nostre Dame, qui estoit au pied de la croix, à laquelle il les communiquoit, et laquelle les ruminoit en soy-mesme. Et pour moy, je pense que la plus grande douleur que souffrit alors le cœur sacré de nostre Seigneur, fut à cause de l'ingratitude des chrestiens, voyant que plusieurs mespriseroient sa mort et ne se serviroient pas de sa Passion, qui luy est si penible et douloureuse; et lesquels, quoy qu'ils eussent cette redemption si efficace, ne laisseroient pas de se perdre, pour ne s'en vouloir prevaloir.

Mais dautant que ces douleurs estant interieures, n'estoient connuës que de luy qui les souffroit, et de sa sainte Mere, à laquelle il les communiquoit, et voulant faire cognoistre à tout le monde, qu'il n'estoit pas là sans souffrir extremement, il cria tout haut, se plaignant à son Pere eternel, en sorte qu'il fut entendu de tous les assistans : *Eli, Eli, lamma sabachtani,* qui veut dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avés-vous delaissé? Et ce fut la quatrieme parolle que nostre Seigneur profera sur l'arbre de la croix. O Dieu! quelles et combien grandes estoient les douleurs de sa tres-sainte ame, qui estoit delaissée non seulement de toutes les creatures, ains encore en quelque façon du Pere eternel, lequel avoit pour un peu retiré sa face de son Fils, non point quant à la

partie superieure de son ame, laquelle jouïssoit tousjours de la claire vision de l'essence divine ; vision par laquelle elle fut bien heureuse dés l'instant de sa creation, et ne fut jamais sans cette beatitude à cause de l'union hypostatique, laquelle toutesfois n'empeschoit pas que sa partie inferieure ne fust alors tellement delaissée et abandonnée de tout secours divin et humain, qu'estant privée de toute consolation, il ressentit toutes les douleurs du corps et de l'esprit avec toute l'aspreté et rigueur qui se puisse souffrir : ce que voulant faire connoistre aux hommes, pour le salut desquels il souffroit, il se plaint à son Pere eternel, luy disant : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avés-vous delaissé? *Eli, Eli, lamma sabachtani?* pour leur faire entendre les vehementes douleurs qu'il enduroit.

Mais, helas! combien est-ce que cette parolle mal entenduë des assistans causa de douleur à nostre Seigneur! car les uns disoient qu'il prioit Elie : *Eliam vocat iste,* et ceux-là estoient quasi chrestiens, c'est à dire qu'ils avoient encore quelque disposition pour recevoir la grace, dautant qu'ils croyoient à l'invocation des Saints, parce qu'Elie n'estoit plus en ce monde, ayant esté depuis plusieurs années emporté dans un chariot de feu par les Anges; et partant ils croyoient qu'il l'invoquoit à son secours parmi une si grande affliction.

Les autres interpretans cette parolle d'une autre maniere, disoient : Il invoque Elie, mais que luy peut-il faire? il ne le peut pas delivrer. Et ceux-cy, meschans qu'ils estoient, ne croyoient pas que les Saints puissent faire aucune chose pour ceux qui sont affligés, ny pour ceux qui les invoquent; en quoy ils ressembloient aux Huguenots, qui nient le pouvoir que les Saints ont envers la divine Majesté.

Les autres en se riant disoient : Le voilà qui crie tout haut et qui appelle Elie pour luy donner du secours; attendons et voyons, je vous prie, si Elie le viendra delivrer : *Ecce Eliam vocat; sinite, videamus si veniat Elias ad*

*deponendum eum.* Ce qu'ils disoient en se moquant de luy.

Les autres disoient : S'il est si saint comme l'on dit, que ne se sauve-t'il soy-mesme? il en a tant sauvé d'autres; il est bien fol, s'il ne fait pour luy ce qu'il a fait pour les autres: *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere*[1]. En somme il souffrit pendant ces trois heures toutes les injures et calomnies qui se puissent excogiter.

Et de plus, on lui fit en ce tems-là les plus belles offres, et les plus desirables semonces que l'on puisse imaginer; car les uns luy disoient : Toy qui te vantes d'estre Fils de Dieu, descends de la croix : *Si Filius Dei es, descende de cruce,* et nous t'adorerons et te recognoistrons pour tel. Tu as dit que tu destruirois le temple et le reédifierois en trois jours; or sus, fais maintenant voir quelque miracle pour ta delivrance, et nous te recognoistrons pour nostre Dieu : *Vah, qui destruis templum Dei, salva temetipsum ; si Filius Dei es, descende de cruce*[2]. Descends de cette croix de ta propre puissance, et nous croirons en toy et te recognoistrons; autrement nous te tiendrons pour un meschant homme, et ne nous convertirons pas. O quelles offres que celles-cy au cœur de nostre doux Sauveur, qui estoit si amoureux du salut de nos ames!

D'autres blasphemoient contre luy, l'appelant sorcier et enchanteur, reputant ces tenebres à quelque trait de magie. D'autres disoient que ce n'estoit pas de vrayes tenebres, ains qu'ils avoient les yeux sillés et esblouis par ses enchantemens. Et par tels et semblables discours, le tres-sacré cœur de nostre Seigneur souffroit des douleurs incomparables, voyant la multitude des ames qui se perdoient et ne vouloient pas se servir de la redemption de la Croix, c'est à dire, se sauver par le moyen de sa mort.

Passons à la cinquieme parolle de nostre Seigneur : *Si-*

[1] S. Matth., XXVII. — [2] Ibid.

*tio*[1], J'ay soif : parolle de plainte et de lamentation. Mais bien que cette parolle, *Sitio*, se puisse entendre d'une soif corporelle causée par les extrémes douleurs qu'il avoit souffertes toute la nuit, et qu'il eust une alteration si grande, qu'elle l'eust fait infailliblement mourir, si le Pere eternel ne l'eust reservé à de plus grandes souffrances ; et que pour cela il aye dit avec tres-juste raison, *Sitio :* toutesfois ce n'estoit rien de cette soif corporelle en comparaison de la soif spirituelle de laquelle son ame estoit alterée, dautant qu'il desiroit avec une soif insatiable, qu'un chacun se convertist et profitast de sa Passion. C'est pourquoy il dit, *Sitio*, J'ay soif, et se plaint voyant que tant d'ames en abuseroient, et que plusieurs demanderoient un autre moyen pour se sauver que celuy de sa Passion, comme faysoient les Juifs qui luy crioient qu'il descendist de la croix, et qu'ils croiroient en luy ; comme luy voulant dire : Si vous avés si soif de nostre salut, descendés de la croix, et nous croirons en vous, et par ce moyen vous aurés le pouvoir de vous desalterer. Mais nostre Seigneur, quoy qu'infiniment desireux du salut de leurs ames, et bien que pour leur acquerir ce salut il exposast sa vie, ne voulut pas neanmoins descendre de la croix, parce que la volonté de son Pere celeste n'estoit pas telle ; au contraire, c'estoit cette sainte volonté qui le tenoit attaché sur ce bois.

Mais, helas! ô miserables Juifs, que dites-vous? que nostre cher Sauveur et Maistre descende de la Croix? O certes, il ne le fera pas, dit S. Paul ; car il est obeyssant jusques à la mort, et la mort de la Croix, *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis.* Il est monté à la Croix par obeyssance, et il mourra en la Croix par obeyssance : et tous ceux qui se voudront sauver par la croix, y treuveront le salut ; mais ceux qui voudront se sauver sans la croix, periront miserablement, parce qu'il n'y a point de

[1] S. Jean, XIX.

salut qu'en la Croix. Ha ! miserables que vous estes, dit nostre Sauveur, vous demandés que je descende de la Croix, pour croire en moy ; c'est à dire, vous voulés un autre moyen de redemption que celuy que mon Pere a ordonné de toute eternité, et qui a esté predit par tant de prophetes, et annoncé par tant de figures ; vous voulés donc estre sauvés comme il vous plaist, et non comme Dieu veut. Cela n'est pas raisonnable, et puisque vous ne cherchés pas le salut en la Croix, vous mourrés obstinés en vostre peché, et ne treuverés point de pardon, puisque la piscine du salut vous estant ouverte, vous ne voulés pas vous y jetter. Ha ! ne voyés-vous pas que la redemption est ouverte ; et si abondamment qu'elle regorge de tous costés ? et vous ne vous y voulés pas laver : vous perirés donc, mais ce sera par vostre faute.

Mais oyés ce cher Sauveur, qui crie qu'il a soif de nostre salut, qui nous attend et invite : *Venite ad me, omnes :* Venés à moy, dit-il à tous les hommes ; car je suis attaché sur cette Croix pour vous recevoir, et vous ne treuverés point ailleurs de salut. O miserables Juifs, qui demandés une autre sorte de redemption que celle de la Croix, celle-là n'est-elle pas suffisante ? et mesme, ô Dieu ! n'est-elle pas plus que tres-suffisante, puisqu'il est vray qu'une seule larme, un seul souspir amoureux sortant du sacré cœur de mon Sauveur, estoit suffisant de rachepter des millions de millions de natures humaines et angeliques, s'il y en eust eu autant qui eussent peché, et toutesfois, à cause de l'amour qu'il nous portoit, il ne nous a pas voulu rachepter avec un souspir, ny une larme, ains avec tant et tant de travaux et de peines, ayant espuisé tout le sang de ses veines pour faire un bain sacré à nos ames, pour les purifier et nettoyer de la tache du peché ; et cette redemption est si copieuse, qu'elle ne sçauroit estre espuisée, non seulement par des millions d'années, mais par des millions de millions de siecles.

Donc, pour parfaire cette redemption, nostre Seigneur ne voulut point descendre de la Croix, ains, comme dit le grand Apostre, il voulut estre obeyssant jusques à la mort de la Croix : *Factus obediens usque ad mortem Crucis :* car il est veritablement mort, et de la mort de la Croix, pour obeyr à son Pere eternel.

O qu'heureux serions-nous, si nous imitions bien nostre Seigneur en son obeyssance, un chacun selon que le requiert nostre vocation ! Mais il faut que nous sçachions qu'il y a diverses manieres d'obeyr.

Premierement, il s'en treuve plusieurs qui estiment grandement cette vertu. O que bienheureux sont les obeyssans ! disent-ils. Ils lisent ce qu'on en a escrit avec un grand goust, et parlent fort bien des cinq degrés d'obeyssance; mais ils ne font rien plus que les theologiens speculatifs, qui se contentent de parler de ses excellences. Or ce n'est pas le tout d'en parler, ains il faut venir à la pratique d'icelle dans les occasions petites et grandes qui se presentent. Il s'en treuve encore plusieurs qui veulent bien obeyr, mais avec cette condition qu'on ne leur commandera rien de difficile, et qu'on ne les contrariera point en leurs inclinations. D'autres voudront bien obeyr à quelques superieurs, mais non pas egalement à tous; et peu de chose epreuve l'obeyssance de telles personnes qui obeyssent en ce qu'elles veulent, et non pas en ce que Dieu veut. Or il n'ayme point telle sorte d'obeyssance : car il veut que nous obeyssions egalement aux grandes et petites choses, aux faciles et aux difficiles, et que nous demeurions fermes dans l'obeyssance, c'est à dire attachés à la croix où l'obeyssance nous a mis, à l'exemple de nostre Seigneur, sans recevoir ny admettre aucune raison pour bonne apparence qu'elle aye, pour nous faire descendre de la croix. Et partant, s'il vous vient des inspirations ou mouvemens qui vous portent à faire quelque chose hors de l'obeyssance, rejettés-les hardiment,

pour saints qu'ils semblent estre, et ne les suyvés pas.

Donc, que ceux qui sont mariés demeurent en la croix de l'obeyssance, c'est à dire du mariage, car c'est leur croix : et puis que Dieu les y a mis, qu'ils y demeurent : car les meilleures croix ne sont pas celles qui sont plus conformes à nos inclinations ou qui ont plus d'apparence, ains celles qui sont de plus grande pratique, et où l'on est presque en continuelle action, parce que les occasions de souffrir sont plus frequentes. Qu'ils ne desirent donc point de descendre de cette croix pour quelque bon pretexte que ce soit, ains qu'ils y perseverent jusques à la fin.

Que le prelat, et celuy qui a charge d'ames, ne desire point, pour les tracas de mille soins qu'il rencontre, d'estre detaché de cette croix; mais qu'il fasse ce qui est de son devoir, ayant soin des ames que Dieu a commises en sa charge, instruisant les uns, consolant les autres, tantost parlant, et tantost se taisant, donnant le tems à l'action, et puis, quant il le doit, à la priere ; car c'est la croix à laquelle Dieu l'a attaché : il faut donc qu'il y demeure ferme en l'exercice de sa charge, sans croire à ce qui le pourroit provoquer d'en sortir.

Que le religieux demeure constamment et fidellement attaché à la croix de sa vocation, sans jamais laisser entrer en son cœur la moindre pensée qui le puisse faire varier ny divertir de l'entreprise qu'il a faite de servir Dieu en cette maniere de vivre, et qu'il n'escoute jamais ce qui le pourroit porter à faire des choses contraires à l'obeyssance, sous quelque bon pretexte que ce soit. Et que l'on ne dise pas : O Dieu ! si j'avois maintenant ma liberté, je ferois tant d'heures d'orayson, je serois si uni à Dieu ! si je priois à cette heure, je ferois tant, que peu s'en faudroit que je n'arrachasse le cœur de Dieu pour le mettre dans le mien; ou bien je m'eslancerois en telle sorte, que je mettrois la main à son costé pour luy derober son cœur.

Voila qui a bien de l'apparence de vertu ; mais quand cela est contraire à l'obeyssance, il faut rejetter telles inspirations, et ne point admettre tels mouvemens : car cela ne procede pour l'ordinaire que de l'amour propre. Obeyssés seulement, Dieu ne vous demande pas autre chose ; et voyés que nostre Seigneur, pour obeyr à son Pere eternel, ne voulut point descendre de la croix, ains ayant perseveré en l'obeyssance jusques à la fin, il dit : *Consummatum est* [1], tout est consommé.

Ce fut la sixieme parolle qu'il prononça sur la croix en s'addressant au Pere eternel. O mon Pere, vouloit-il dire, j'ay accomply de point en point tout ce qui estoit de vostre volonté : il ne me reste plus rien à faire, voila l'œuvre de la redemption finie et parfaitte. O Dieu ! mes cheres Seurs, il y auroit une infinité de considerations tres-belles et utiles à faire sur ces parolles ; mais je vous en ay parlé autrefois, c'est pourquoy je passe outre, et viens à la derniere parolle que dit nostre Seigneur en la croix.

*Pater, in manus tuas commendo spiritum meum ;* Mon Pere, dit-il, je remets mon esprit entre vos mains. Il se presente encore sur ces parolles beaucoup de belles considerations à faire, parce que c'est en icelles que consiste l'abregé de toute la perfection chrestienne, de laquelle nostre Seigneur nous voulant donner exemple, il se remet par un parfait abandonnement entre les mains de son Pere celeste sans reserve quelconque : Je remets, luy dit-il, mon esprit entre vos mains. En quoy nous voyons l'humilité, l'obeyssance et la vraye sousmission qu'il luy rend. Je vous ay tousjours abandonné et remis mon corps et mon ame pendant que j'ay vescu, luy vouloit-il dire ; c'est pourquoy il ne me reste plus rien, apres avoir accomply tout ce que vous avés requis de moy, sinon de remettre mon esprit entre vos mains. Remarqués cette parolle ; car c'est la quintescence de la vie

[1] S. Jean, XIX.

spirituelle, que nostre Seigneur nous monstre par ce total abandonnement qu'il fait entre les mains de son Pere celeste, par une parfaitte indifference en ce qui estoit de ses divines volontés. Tout est accomply, luy avoit-il dit; mais neanmoins, s'il vous plaist que mon esprit demeure encore dans mon corps pour souffrir davantage, je le remets entre vos mains; si vous voulés que je passe de cette vie en l'autre pour entrer en ma gloire, je remets mon esprit entre vos mains. En somme, mon Pere, me voicy entierement prest et resolu de faire tout ce qu'il vous plaira.

O que nous serions heureux, si quand nous nous consacrons au service de Dieu, nous commencions par cette pratique de remettre nostre esprit entre ses mains absolument et sans reserve : car tout le retardement de nostre perfection ne provient que du defaut d'abandonnement. Et nous devons sçavoir que si nous voulons faire progrés en la perfection, il faut commencer, poursuivre et finir la vie spirituelle par la pratique de cette vertu, à l'imitation de nostre Seigneur, qui l'a fait avec une si admirable perfection, au commencement, au progrés et à la fin de sa vie.

Il s'en treuve bien quelquefois, qui venans au service de Dieu, luy disent : Je remets mon esprit entre vos mains; mais à condition que vous nourrirez tousjours mon cœur dans les douceurs et consolations sensibles, et que je ne souffriray point d'aridités, ni de seicheresses d'esprit. Il s'en treuve d'autres qui disent à nostre Seigneur : Je remets mon esprit entre vos mains, mais à condition que l'on ne contrarie point ma volonté, et que vous me donniés un superieur qui soit selon mon cœur, ou plutost selon mon affection et inclination, et que vous ferés en sorte que je seray tousjours aymé de ceux qui me conduiront, et entre les mains desquels je remets mon esprit pour l'amour de vous, et qu'ils appreuveront et treuveront bon tout ce que je feray, du moins la plus grande partie : car de n'estre pas aymé, et

de ne sentir pas cet amour, cela ne se peut supporter.

Helas! que faites-vous? ne voyés-vous pas que ce n'est pas là remettre son esprit entre les mains de Dieu, comme fit nostre Seigneur? Ne sçavés-vous pas que c'est de ces reserves que nous faysons d'où naissent d'ordinaire tous nos maux, nos troubles, nos inquietudes, et autres telles imperfections; car si tost que les choses n'arrivent pas selon que nous attendions, et que nous nous promettions, voyla soudain la desolation qui saisit nos pauvres esprits. Et d'où vient cela, sinon de ce que nous ne nous sommes pas remis avec indifference entre les mains de Dieu? O que nous serions heureux, si nous pratiquions bien ce point-ci, mes cheres Ames! car c'est l'abregé et la quintessence de la vie spirituelle. Ah! sans doute nous arriverions à la tres-haute perfection d'une sainte Catherine de Sienne, d'une sainte Françoise, de la bienheureuse Angele de Foligny, et de plusieurs autres qui estoient par cette sainte indifference, et ce parfait abandonnement d'elles-mesmes, comme des boules de cire entre les mains de nostre Seigneur et de leurs superieurs, recevant toutes les impressions qu'on leur vouloit donner.

Soyés donc ainsi, et dites avec nostre Seigneur indifferemment en toutes choses : Mon Dieu, je remets mon esprit absolument et sans reserve entre vos mains, *In manùs tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Voulés-vous que je sois en seicheresse ou en consolation? que je sois contrariée? que j'aye des respugnances et difficultés? que je sois aymée ou non? que j'obeysse en cecy ou en cela? en chose grande ou petite? facile ou difficile? je remets mon esprit entre vos mains. Voulés-vous que je m'employe aux actions de la vie active ou contemplative? je remets mon esprit entre vos mains. Que ceux donc qui sont employés aux actions de la vie active ne desirent point d'en sortir pour s'addonner à la contemplative, jusques à ce que Dieu l'ordonne; et que ceux qui contemplent ne quittent point la contemplation, jusques

à ce que Dieu le commande. Qu'on se taise quand il faut, et qu'on parle quand il en est tems. Et si nous faysons cela, nous pourrons bien dire à l'heure de nostre mort, comme nostre cher Maistre : *Consummatum est,* mon Dieu, tout est consommé : j'ay accomply tout ce qui estoit de vos divines volontés en tous les evenemens que vous avés ordonnés : que me reste-t'il à cette heure, sinon de remettre mon esprit entre vos mains, à la fin et sur le declin de ma vie, comme je vous l'ay remis au commencement, et au milieu d'icelle.

Mais pour pouvoir bien faire cela, mes cheres Seurs, employons les trois heures de tenebres de cette vie comme nostre Sauveur et Maistre les a employées ; demeurons sur la croix où Dieu nous a mis ; prions sur icelle ; plaignons-nous à Dieu de nos afflictions et aridités, disant quand il est requis des parolles de consolation au prochain : en somme, consommons-nous sur icelle pour accomplir tout ce qui est de ses divines volontés, et soyons asseurés que si nous faysons cela, enfin nous aurons la grace de parvenir à sa gloire, comme je l'en prie de tout mon cœur. Remettons donc bien nos esprits entre ses mains ; il les recevra, comme il fit celuy de son cher et unique Fils, pour les faire jouyr de la gloire qu'il nous a acquise par sa mort et Passion, où nous le benirons eternellement. Dieu nous en fasse la grace. Ainsi soit-il.

DIEU SOIT BENY.

# AUTRE SERMON

## POUR LE JOUR DU VENDREDY SAINT[1].

*Viri Athenienses, per omnia quasi superstitiosiores vos video; præteriens enim, et videns simulacra vestra, inveni et aram in qua scriptum erat,* IGNOTO DEO. ACT., XVII.

Atheniens, je vous vois en tout presque trop religieux; car passant et voyant les statues de vos dieux, j'ay treuvé mesme un autel sur lequel est l'inscription *au Dieu incognu.*

Le grand apostre saint Paul, predicateur de la croix de nostre Seigneur Jesus-Christ, rapporte qu'estant un jour allé à la ville d'Athenes, il rencontra devant ses yeux un autel, lequel avoit pour tiltre de sa dedicace : *Ignoto Deo,* au Dieu incognu. Je rencontray, dit-il, devant mes yeux un autel qui estoit dedié au Dieu incognu. Et de là il prit sujet de prescher aux Atheniens, quel estoit ce Dieu incognu qu'ils adoroient. O bien-aymés et tres chers Atheniens (leur disoit ce grand predicateur de la croix), le Dieu que vous adorés, et que vous ne cognoissés pas, n'est autre que Dieu le Pere tout-puissant qui a envoyé son Fils du ciel en terre pour prendre nostre nature humaine, et en icelle, bien qu'il fust Dieu comme son Pere, de mesme nature et essence que luy, a neanmoins souffert la mort, et la mort de la croix, pour satisfaire à la justice de Dieu son Pere, justement indigné contre les hommes à cause du peché de nostre premier pere; peché qui sans doute nous eust à tous causé la mort eternelle, s'il ne nous eust rachептés, nous redonnant la vie par sa mort. Les Atheniens (comme la pluspart des hommes de ce tems-là) recognoissoient plusieurs dieux; mais enfin ils con-

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Saincte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et 1643).

fessoient qu'outre ceux-là il y en avoit un qu'ils ne cognoissoient point, duquel la grandeur estoit extremement relevée par dessus tous les autres. Ce grand Apostre donc prit sujet de l'inscription de cét autel pour leur faire une excellente predication, leur faisant entendre avec des termes admirables, quel estoit ce Dieu qu'ils ne cognoissoient point encore.

Ayant donc, mes cheres Seurs, à vous entretenir en ce jour quelque peu de tems, j'ay jetté les yeux de ma consideration sur le tiltre que j'ay veu, non au dessus de l'autel des Atheniens, ains au dessus de cet autel incomparable, sur lequel nostre Sauveur et nostre Maistre s'est offert pour nous à Dieu son Pere en sacrifice tres-aggreable et d'une suavité nompareille : autel qui n'est autre que la croix; croix laquelle depuis a tousjours esté honnorée comme un autel tres-precieux et adorable. Ayant donc jetté mes yeux dessus le tiltre de la croix, j'ay pensé qu'à l'imitation du grand Apostre predicateur de la croix, je ne devois pas rechercher d'autre sujet pour fondement de ce que je vous devois dire que les parolles de ce tiltre sacré : non que je vous veuille parler d'un Dieu incognu; car puis qu'il plaist à sa bonté, nous le cognoissons par la lumiere de la foy; mais certes je pourray bien parler d'un Dieu mécognu. Nous ne le ferons donc pas cognoistre; mais nous tascherons de faire recognoistre et aymer ce Dieu tant aymable qui est mort pour nous.

O Dieu ! que c'est une chose utile que cette recognoissance ! car veritablement, au dire de plusieurs saints Peres, Abraham, Isaac et Jacob eussent eu quelque excuse, s'ils n'eussent pas servy sa divine Majesté, dautant qu'ils ne l'avoient pas cognuë si parfaittement que nous autres Chrestiens, qui sommes hors d'excuse, ayant appris ce qu'il est par la bouche de nostre divin Maistre nostre Seigneur, qui est, comme nous avons dit, un mesme Dieu avec son Pere. Il est donc certain que les Chrestiens seront inexcusables de

ne l'avoir pas aymé et servy de tout leur cœur, puis qu'ils ont esté si bien instruits et enseignés combien il est aymable, et combien cherement il les ayme, puis qu'il a donné sa vie pour eux.

Or je n'entens pas, mes cheres Seurs, vous parler maintenant avec combien d'ignominie, de douleurs, d'amertumes, d'angoisses, de vituperes, d'affronts et de mespris, ce divin Sauveur a souffert la mort, et moins encore de vous faire un narré de la cruauté envenimée avec laquelle les Juifs l'attacherent sur la croix : car vous sçavés que je vous ay tousjours fait entendre, que c'est la moindre consideration en la Passion de nostre Sauveur, que celle-cy, et sur laquelle nous nous devons le moins arrester, puisque l'affection de compassion sur les souffrances de nostre Seigneur est la moins utile, ainsi que luy-mesme nous l'a enseigné, lors qu'il dit aux femmes qui le suyvoient pleurant, qu'elles ne pleurassent point sur luy, ains sur elles-mesmes : *Filiæ Hierusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*[1]. Si nous avons des larmes, pleurons tout simplement, car nous ne les sçaurions jetter pour un plus digne sujet; mais ne nous arrestons pas à cela; passons à des affections plus utiles, selon que le requiert le sujet, c'est à dire à des affections d'imitation.

Je reprends donc mon propos, et considere ce mysterieux et divin tiltre, qui est posé sur le haut de la croix. O qu'il est admirable ! je suis presque ravy en le considerant : *Jesus Nazarenus rex Judæorum*[2]*;* Jesus de Nazareth roy des Juifs. Qui eust jamais pensé que des parolles si saintes et si veritables fussent sorties, et eussent esté prononcées par la bouche miserable d'un si meschant homme, tel qu'estoit Pilate ? Certes pourtant elles sont tres-veritables, et nostre Seigneur mesme les confirma pour telles en sa Passion, ainsi que nous verrons en la suitte de ce discours.

[1] S. Luc, XXIII. — [2] S. Jean, XIX.

C'est certes une chose admirable combien les Juifs dirent de belles parolles en la mort de nostre Seigneur, bien qu'ils ne les entendissent pas, et les dissent malicieusement et à mauvaise intention. Quelles parolles plus belles et plus veritables peuvent estre dites, que celles que dit le plus meschant homme d'entre tous les hommes, ce miserable Caïphe, qu'il estoit requis et necessaire qu'un homme mourust, c'est à dire, un homme le plus excellent de tous les hommes, de peur que tous les autres ne perissent : *Vos nescitis quicquam nec cogitatis, quia expedit vobis, ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat?* Et les Juifs poussés de rage et de felonnie, que disoient-ils? Que son sang soit sur nous et sur nos enfans : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.* Ce qui arriva, tant en la personne de plusieurs d'eux-mesmes, comme en la conversion des Apostres et des disciples de nostre Seigneur, qui estoient leurs enfans. Pilate donc ayant escrit le tiltre de la croix, et voyant que les Juifs y contredisoient, leur respondit : *Quod scripsi, scripsi;* il est ainsi, dit-il, qu'il est escrit, reconfirmant derechef cette verité.

Or voyons maintenant ce que veulent dire les divines paroles de ce tiltre sacré. Premierement, Jesus veut dire Sauveur; secondement, Nazareth veut dire ville florie ou florissante; et en troisieme lieu, il est dit que nostre Seigneur estoit Roy. Trois noms et qualités, lesquelles luy sont extremement bien deuës.

Et pour celuy de Sauveur, ô combien veritablement porte-t'il ce nom et cette qualité, puisqu'il est Sauveur non seulement des hommes, ains aussi des Anges, dautant que tous tiennent le salut de sa divine bonté, et l'ont en vertu et par le merite de sa mort et Passion. Car de toute eternité il projetta cette divine pensée, qu'il mourroit pour tous. Mais toutesfois si faut-il confesser, que les hommes ont un sujet de consolation incomparablement plus grande en la

mort et Passion de nostre Sauveur, que les Anges : car si bien il est le Sauveur des Anges, il n'est pas pourtant leur Redempteur, mais oüy bien des hommes : car dés que les anges eurent peché, ils furent en mesme tems tellement confirmés en leur malice par la volontaire election qu'ils firent du mal, et de ce qui pouvoit estre desaggreable à Dieu, que deslors il n'y eut plus d'esperance pour eux de s'en pouvoir jamais deprendre; dautant que dés l'instant qu'ils eurent esleu le peché, ils furent rendus ses esclaves, et demeurerent cloüés et attachés de telle sorte à la perdition, que jamais il ne leur fut possible de s'en detacher : ils voulurent se servir malicieusement de leur franc-arbitre et abuser de leur liberté; c'est pourquoy ils furent faits serfs des peines eternelles, dans un abandon perpetuel de Dieu. Où l'homme, aussi tost qu'il eut mangé du fruit de l'arbre de science du bien et du mal, lequel luy estoit deffendu, ne demeura pas en son peché : mais nostre Seigneur, c'est à dire la seconde personne de la tres-sainte Trinité, suivant la resolution qu'il en avoit prise de toute eternité, est venu au monde pour le rachepter par le prix de son tres-pur sang, se revestant de la nature humaine qu'il unit inseparablement à sa personne divine, pour se rendre capable de pastir et mourir, ainsi qu'il a fait.

O que cette pensée est douce et aggreable! quelle joye, quelle douceur de cœur, et quelle delectation doit causer à l'homme cette verité tres-aymable, que nostre Seigneur est son Redempteur, et qu'il tient la vie de luy, le Pere eternel luy ayant donné la vie, afin qu'il la communiquast à tous les hommes, et que tous la tinssent de luy, comme il la tenoit de son Pere! Or ce n'est pas de la vie corporelle dont nous parlons, ains de la vie spirituelle de la grace : et pour leur donner cette vie, il est descendu du ciel en terre, suivant ce qu'il dit luy-mesme [1] : *Veni ut vitam habeant, et abun-*

[1] S. Jean, 7

*dantius habeant.* Le Pere eternel donc a donné à nostre Seigneur une vie non commune, ains surabondante, afin que tous les hommes y participassent, et qu'ils vescussent de la mesme vie que luy, c'est à dire, de la vie de la grace qui est une vie toute parfaitte, toute sainte et toute aymable; et pour nous acquerir cette vie, il a donné la sienne, et nous l'a acheptée au prix de son sang. Donc nostre vie n'est pas nostre, ains sienne; nous ne sommes plus à nous, ains à luy.

O que cette raison est pregnante pour faire que nous nous dediions totalement au service de cét amour du Sauveur, duquel nous avons esté si cherement favorisés, et si je l'ose dire, au dessus des anges mesmes.

Voyons maintenant comme nostre Seigneur a monstré qu'il estoit veritablement le Sauveur et Redempteur des hommes en sa Passion. Les filoux Juifs ayant presque assouvy leur barbare cruauté sur le tres-doux Jesus, l'ayant attaché à la croix, et vomy de leurs miserables bouches plusieurs execrables blasphemes contre sa divine Majesté, nostre Sauveur et nostre Maistre se prit à crier tout haut ces divines parolles, comme en contre-quarrant leurs injustes plasphemes: Pere, pardonnés-leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font; *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* [1]. Mon Dieu, que ces parolles sont admirables! Consideres, je vous prie, la douceur du cœur de nostre Maistre. Mon Pere, dit-il. Mais voyés combien la charité cherche d'artifice, pour parvenir au but de sa pretention, qui est la gloire de Dieu, et le salut du prochain. Il semble que ce doux Sauveur veuille amadoüer le cœur de son Pere celeste par ce nom de Pere, qui est si tendre et amoureux; comme s'il luy eust voulu dire : Je suis vostre Fils; hé, ressouvenés-vous donc que vous estes mon Pere, et partant que vous ne me devés rien refuser. Mais qu'est-ce qu'il demande pour luy? rien du

[1] S. Luc, XXIII.

tout, car il s'est entierement oublié de soy-mesme, et quoy qu'il souffre beaucoup plus qu'il ne se peut jamais imaginer, il ne pense point à luy, ny à ce qu'il endure : en quoy il nous donne un rare exemple de patience, faysant tout au contraire de nous autres, qui ne pouvons penser qu'à nos douleurs, quand nous en avons; de maniere que nous oublions presque toute autre chose. Oüy mesme un mal de dents nous oste le souvenir de tout ce qui est autour de nous, tant nous nous aymons nous-mesmes, et sommes attachés à cette miserable chair.

Or voicy le consommé, et l'abregé de toutes les merveilles d'amour, que ce divin Sauveur a operées pour nostre salut.

Les hommes pensent presque toute leur vie à ce qu'ils ont à faire à leur mort, et comme quoy ils pourront bien establir leur derniere volonté, afin qu'elle soit bien entenduë de ceux qu'ils laissent apres eux, soit de leurs enfans ou autres qui doivent heriter de leurs biens; et pour cela, plusieurs font leur testament estant encore en pleine santé, craignant que l'effort des douleurs mortelles ne leur oste le moyen de manifester à leur mort leur derniere volonté. Mais nostre Seigneur, lequel sçavoit bien qu'il mettroit sa vie, et la garderoit, comme et quand il luy plairoit, ainsi qu'il dit luy-mesme [1] : *Potestatem habeo ponendi animam, et potestatem habeo iterum sumendi eam ;* remit à faire son testament à l'heure mesme de sa mort : testament lequel il scella et cacheta avant mesme qu'il fust escrit et prononcé. Les hommes, pour monstrer que ce qui est escrit est leur volonté, et qu'ils entendent qu'il soit ainsi fait, ils le cachetent de leur sceau, mais ils ne l'appliquent qu'apres que tout est escrit. Nostre Seigneur ne voulut prononcer son testament qu'en la croix, et un peu avant que de mourir; mais il y appliqua son sceau, et le cacheta avant toute autre chose. Ah ! certes, mes cheres Ames, voicy l'abregé de son amour

[1] S. Jean, X.

envers nous. Or quel sceau, je vous prie, a-t'il appliqué à son testament? C'est luy-mesme, ainsi qu'il l'avoit fait dire à Salomon, parlant en sa personne au Cantique des Cantiques [1] : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum,* Mets-moy comme un sceau sur ton cœur, et comme un cachet sur ton bras, dit-il à l'ame devote.

Quand appliqua-t'il ce sceau sacré? Ce fut lorsqu'il institua le tres-saint et tres-adorable sacrement de l'autel, qu'il appella son nouveau Testament en son sang [2], *Novum Testamentum in meo sanguine :* sacrement qui contient en soy la divinité et l'humanité, c'est à dire toute la personne tres-sainte de nostre Seigneur, Dieu et homme tout ensemble.

Il se posa donc, et appliqua sur nos cœurs, par le moyen de la tres-sainte communion, comme un sceau sacré, et un cachet tres-aymable; et puis il fit son testament, manifestant sur la croix, un peu avant que mourir, ses dernieres volontés, afin qu'un chacun des hommes qui devoient estre ses coheritiers au royaume de son Pere celeste, fussent bien instruits, tant de ce qu'il vouloit qu'ils fissent, comme de l'affection incomparable qu'il avoit pour eux : ce qu'il leur fait bien voir en ce qu'il s'oublie de soy-mesme, pour penser premierement à eux, tant sa charité est grande. Puis apres il retourne à soy-mesme, ainsi que nous verrons à la suite de ce discours.

Mais quel est donc le testament de nostre Seigneur? Son testament, mes cheres Seurs, n'est autre que les divines parolles qu'il prononça estant en la croix, où absorbé en cét amour qu'il portoit aux pecheurs, il se prist à amadoüer son Pere celeste, l'appellant Pere : Mon Pere, dit-il, pardonnés-leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font; *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.*

O que voicy un document remarquable, et d'une parfaitte

[1] Cant., VIII. — [2] S. Luc, XXII.

charité ! Aymés-vous les uns les autres, comme je vous ay aymés, disoit-il si souvent, preschant à ses Apostres ou au peuple, et ce avec des parolles si pressantes, qu'il sembloit n'avoir point de plus grande affection, que de leur bien inculquer cette tres-sainte dilection du prochain. Mais maintenant il donne un exemple de cét amour du tout inimaginable, dautant qu'il excuse ceux mesmes qui le crucifient et l'injurient d'une rage toute barbare, et cherche des inventions pour faire que son Pere celeste leur pardonne, et cela en l'acte mesme du peché, et de l'injure qu'ils luy font.

O que nous sommes miserables, nous autres! Certes, à peine pouvons-nous oublier une injure dix ans apres qu'elle nous a esté faite ; oüy mesme il s'en est treuvé qui à l'heure de la mort ne pouvoient oüyr parler de ceux de qui ils avoient receu quelque injure. O Dieu! que nostre misere est grande! à peine pouvons-nous pardonner à nos ennemis ; et nostre Seigneur les aymoit si cherement qu'il prie ardemment pour eux. Priere qui porta un tel fruit, que plusieurs d'entre eux se convertirent, et quelques-uns mesme sur le champ, confessant, apres avoir oüy cette priere si admirable, que veritablement il ne pouvoit qu'il ne fust Fils de Dieu, cela estant une chose tout à fait audessus de la nature humaine : les autres firent comme une biche, laquelle estant blessée, va rendre les derniers abois au lieu où elle a receu le coup de la mort. Nostre Seigneur avoit demandé à son Pere celeste qu'il envoyast du ciel plusieurs traits et sagettes dans le cœur de ceux pour qui il prioit : ce qu'il luy accorda, ainsi qu'il avoit desiré ; mais pourtant plusieurs ne rendirent pas leur vie par leur conversion sur l'heure mesme, ains porterent le coup de ces divines sagettes des remors interieurs jusques à la Pentecoste, qu'ils se convertirent à la premiere predication que fit S. Pierre, en laquelle il se convertit bien trois mille personnes, entre lesquels estoient indubitablement plusieurs de ceux qui s'estoient treuvés à la mort et

Passion de nostre doux Sauveur : conversion laquelle appartient au merite de cette admirable priere, qu'il avoit faite pour eux à son Pere celeste, en l'acte mesme des injures et des tourmens qu'ils luy faysoient souffrir. Chose admirable, certes, en mesme tems que ces hommes pervers et malheureux vomissoient contre sa divine Majesté et contre celle de son Pere eternel des blasphemes insupportables, disant : S'il est tout-puissant, comme il dit, et si il se confie tant en son Pere qui l'a envoyé, qu'il l'appelle maintenant à son secours ; il a sauvé les autres ; qu'il se sauve à cette heure soy-mesme, et s'il est roy d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en luy : *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere : Si rex Israel est, descendat nunc de cruce, et credemus ei.* Parolles vrayement diaboliques; mais l'infinie bonté de nostre Seigneur en mesme tems eslançoit des souspirs de compassion, et des parolles plus douces que le miel à son Pere eternel, afin qu'il leur pardonnast et leur donnast sa grace.

Vous voyés donc comme tres-justement nostre Seigneur est appellé Sauveur · Mon Pere, pardonnés-leur, car ils ne sçavent ce qu'ils font; *Pater, ignosce illis, non enim sciunt quid faciunt.* Je ne demande pas, vouloit-il dire, que vous me pardonniés à moy : ains je me soumets de bon cœur à supporter les effets de vostre justice pour les hommes; prenés sur moy la vengeance de leurs pechés : *In me pro crimine converte iram, et sume vindictam.* Mais quant aux pecheurs, ah! je vous prie, pardonnés-leur; car telle est ma volonté.

Donc le premier leg que fit nostre Seigneur en son testament, fut de donner la grace aux pecheurs par le moyen de laquelle ils puissent parvenir à la gloire eternelle, en laquelle nul ne peut entrer sans sa grace, et sans le merite de sa Passion.

Or nostre Seigneur ayant desja monstré, que tres-verita-

blement il estoit appellé Sauveur, en meritant et donnant la grace aux pecheurs, il promet apres la gloire au bon larron qui estoit penitent. Où il faut remarquer en passant, que l'un des larrons se convertit, et l'autre non : *Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus;* Et quant à nous, dit le bon larron, nous sommes justement condamnés et punis de nos mesfaits, parce que nous avons tousjours esté meschans et malheureux, et avons fait de grands pechés pour lesquels nous meritons cette punition : confessant ainsi ses fautes en s'humiliant.

Le mesme devrions-nous faire toutesfois et quantes que nous recevons quelque affliction, disant comme le bon larron : *Digna factis recipimus,* Nous sommes tres-justement punis pour nos pechés ; confessant que c'est pour nos mesfaits que nous souffrons. Mais helas ! nous demeurons souvent dans l'endurcissement comme le mauvais larron, qui blasphemoit encore en mourant ; où au contraire, le bon larron ayant fait la confession de ses fautes, soudain apres il en demanda l'absolution à nostre Seigneur, disant : *Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum;* Seigneur, souvenés-vous de moy quand vous serés en vostre royaume. A quoy nostre doux Sauveur respondit gracieusement : En verité je te dis qu'aujourd'huy tu seras avec moy en paradis ; *Amen, dico tibi, hodie mecum eris in paradiso.* Ce fut la premiere fois (que l'on sçache) qu'il aye fait cette promesse.

O ! quelle douce et aymable parolle fut celle-là : Aujourd'huy tu seras avec moy ! Grand, certes, a tousjours esté l'amour de nostre Sauveur envers les penitens. Peu auparavant, il demandoit que la grace fust donnée aux pecheurs, et maintenant il donne sa gloire aux penitens ; parce que la grace rend les pecheurs penitens, et les penitens sont rendus dignes de la gloire. Le ciel n'est presque remply que de penitens. Nostre Dame, et comme plusieurs tiennent, S. Jean-Baptiste, S. Joseph, et quelques autres n'ont point eu besoin

de penitence, dautant qu'ils ont esté prevenus de la grace, laquelle les a empeschés de tomber dans le malheureux precipice du peché mortel; mais specialement la tres-sainte Vierge l'a esté d'une façon toute particuliere au dessus de tous autres, parce qu'elle n'a pas seulement esté preservée du peché tant originel qu'actuel, mais elle le fut mesme de l'ombre du peché, et en une maniere si excellente, qu'elle n'a jamais commis aucune imperfection pour petite qu'elle fust. Mais pour le reste des hommes qui ont atteint l'aage de raison, il est certain qu'ilz ne vont en paradis que par la penitence.

Les martyrs mesmes ont esté penitens, ayant respandu leur sang, dans lequel ilz ont esté lavés, comme dans un bain de penitence; et tous les tourmens qu'ilz ont soufferts n'ont esté que des actes de penitence.

Les confesseurs aussi ont esté penitens : bref, nul des hommes n'est entré au ciel sans penitence, et sans se reconnoistre pecheur, excepté la tres-sainte Vierge et ceux dont nous avons parlé.

Mais tous generalement sans exception, oüy mesme nostre Dame, ont eu besoin du merite du sang de nostre Seigneur; sang, lequel respandit des odeurs et des parfums si excellens, tant devant la majesté du Pere eternel, que devant les hommes, qu'il estoit impossible qu'il ne fust reconnu pour estre le sang, non d'un homme seulement, ains d'un homme qui estoit Dieu et homme tout ensemble : et l'on peut dire que ce sang tres-sacré estoit comme l'encens, lequel estant jetté dans le feu, respand une fumée tres-odoriferante de toutes parts; car le sang de nostre Seigneur distillant de son corps tres-sacré en terre jusques à la derniere goutte, jettoit des parfums si suaves de toutes parts, que cette odeur precieuse parvint jusques au bon larron, lequel en receut une si grande suavité, qu'à l'instant mesme il se convertit et merita d'oüyr cette tant gracieuse parolle : *Hodie mecum*

*eris in paradiso :* Aujourd'huy tu seras en paradis avec moy; paradis duquel nostre doux Sauveur n'avoit pas voulu parler jusques à ce qu'il fust tout proche d'y entrer.

Hé! n'est-ce pas là une marque asseurée, mes cheres Ames, qu'il estoit vrayement Sauveur, puisque si absolument il promet la gloire, et ne differe point de la donner, ains aujourd'huy, dit-il. O parolle digne d'une grande consolation pour les pecheurs! Car ce que sa bonté a fait pour le bon larron, il le fera sans doute pour tous les enfans de la croix, qui sont les vrays Chrestiens.

O heureux enfans de la croix, puisque vous estes asseurés qu'au mesme tems que vous ferés penitence, et vous repentirés de vos pechés, ce divin Jesus sera votre Redempteur, et vous donnera sa gloire! Mais outre la grace qu'il donne aux pecheurs, et qu'il demande pour eux à son Pere celeste avec une charité si industrieuse, qu'il ne l'appelle point son Dieu et son Seigneur, comme nous verrons cy apres qu'il fera en parlant pour soy; sçachant bien que cette parolle de Pere estant prononcée par l'amour cordial, est plus respectueuse que celle de Seigneur, et que partant il seroit plus tost exaucé : et semble qu'il commence par là sa priere, pour charmer le cœur paternel de son Pere celeste, afin qu'il pardonne aux pauvres pecheurs, pour lesquels il se rendoit pleige et caution devant sa majesté divine, comme s'il eust voulu dire : Mon Pere, pardonnés aux pecheurs, et à ceux mesme qui me crucifient, parce que je suis icy pour payer pour eux. Je ne demande pas que vous me pardonniés à moy, dautant que je suis monté sur cette croix afin de satisfaire pour toutes leurs debtes, et pour cela je respandray jusques à la derniere goutte de mon sang, bien qu'une seule fust suffisante pour faire que vostre bonté leur pardonne leurs pechés, et que vous ne leur demandiés jamais rien. O Dieu! quelle douceur de cœur nostre cher Sauveur fait paroistre envers les pecheurs!

*

Mais outre cela, il luy restoit encore quelque legs à faire en son divin testament. Hé quoy! me dirés-vous, peut-il avoir encore quelque autre chose à donner? Oüy certes, mes cheres Seurs. Il y a une certaine delicatesse spirituelle dans l'amour, qui n'est autre qu'un moyen tres-singulier pour conserver la grace acquise, et parvenir à un plus haut degré de perfection, ainsi que nous vous allons monstrer.

Nostre Seigneur regardant sa tres-beniste Mere de ses yeux pleins de compassion, laquelle, selon le rapport de l'Evangeliste, estoit debout, *stabat,* au pied de la croix avec son bien-aymé disciple, il ne luy voulut pas donner, ou demander pour elle la grace à son Pere eternel, dautant qu'elle la possedoit d'une maniere tres-excellente; et moins luy promettre la gloire, parce qu'elle luy estoit desja toute asseurée: mais il luy donne une certaine union de cœur et amour tendre pour le prochain, dautant que cet amour cordial des uns envers les autres, est un don des plus grands et excellens que sa divine bonté fasse aux hommes. Femme, luy dit-il, parlant de son bien-aymé disciple S. Jean, voila ton fils: *Mulier, ecce filius tuus.* O Dieu! quel eschange du fils au serviteur, de Dieu à la creature! Neanmoins elle ne le refusa point, sçachant bien qu'en la personne de S. Jean, elle acceptoit tous les enfans de la croix de nostre Seigneur pour siens, et qu'elle seroit desormais la chere Mere de tous les Chrestiens: nostre Seigneur nous enseignant par là, qu'il vouloit que nous nous aymassions tous, si nous voulons avoir part à son divin testament, et aux merites de sa Passion, d'un amour extremement tendre et cordial, ainsi qu'est l'amour d'un bon fils envers sa mere, et de la mere envers son fils, lequel est en quelque façon plus grand que n'est pas celuy des peres.

Mais remarqués que l'Evangeliste dit que nostre Dame estoit debout aupres de la croix: *Stabat autem juxta crucem Jesu Mater ejus;* en quoy certes ont grand tort ceux qui pensent qu'elle fut tellement outrée de douleur qu'elle en

demeura pasmée : car sans doute cela ne fut pas, ains elle demeura tousjours ferme et constante, bien que sa douleur fust incomparablement plus grande que jamais femme en aye ressenty pour la mort de son enfant, à cause qu'il n'y en a jamais eu qui aye eu tant d'amour qu'elle en avoit pour nostre Seigneur, non seulement à cause qu'il estoit son Dieu, mais aussi à cause qu'il estoit son Fils tres-cher et tres-aymable.

O que grande fut la constance de cette tres-sainte Vierge, et du bien-aymé disciple de nostre Seigneur! C'est pourquoy il le favorisa d'une grace si speciale, lui remettant sa tres-sainte Mere, Mere la plus aymable qu'il est possible d'imaginer; dautant que cette vertu de constance et de generosité d'esprit a tousjours esté grandement cherie de nostre Seigneur au dessus de plusieurs autres. Or bien que l'amour de nostre Dame fust vrayement plus fort et plus tendre qu'il ne se peut dire ny imaginer, et par consequent sa douleur la plus vehemente que l'on puisse dire ny penser, en la mort et passion de son Fils nostre Sauveur; cet amour neanmoins estant selon l'esprit, conduit et gouverné par la raison, il ne produisit point de mouvemens desreglés en l'affliction qu'elle ressentoit, se voyant privée de son Fils, qui luy causoit une consolation incomparable; ains elle demeura tousjours, cette glorieuse Mere, ferme et constante au pied de la croix, et parfaittement sousmise au bon playsir de Dieu et de son Fils, lequel avoit esté destiné à mourir pour le salut et la redemption des hommes.

Nostre Seigneur fut donc appellé Sauveur à tres-juste raison, comme nous avons desja dit, puis qu'il le prouva luy-mesme et en fit l'office sacré estant sur la croix : car si bien tout ce qu'il a fait durant le cours de sa vie mortelle a esté pour nous sauver, et en intention de satisfaire pour nous à son Pere celeste, neanmoins ce qu'il fit en sa mort et passion est appellé l'œuvre de nostre redemption par excel-

lence, comme estant l'abregé et le consommé de tout ce qu'il estoit venu faire pour nous en ce monde; redemption en laquelle il ne se monstra pas seulement digne du nom de Jesus, mais encore de celuy de Nazareen, qui est la seconde parolle de ce tiltre sacré que j'ay dit avoir regardé et consideré sur l'autel de la croix, dedié non au Dieu incognu, *ignoto Deo,* ains au Dieu mesconnu.

Le doux Sauveur de nos ames voulut donc qu'on l'appellast Jesus de Nazareth, parce que Nazareth est interpreté ville fleurie ou fleurissante : *Ego sum flos campi,* je suis la fleur des champs, dit-il au Cantique des Cantiques. Et pour nous monstrer qu'il n'estoit pas seulement une fleur, ains qu'il estoit un boucquet composé de l'assemblage des plus belles et odoriferantes fleurs que l'on eust sceu rencontrer, il a voulu garder le nom de fleurissant sur l'arbre de la croix. Mais dites-moy, n'eust-on pas plustost dit que notre Seigneur estoit une fleur flestrie, fannée et passée, estant sur la croix, que non pas fleurie? Regardés-le tout navré de playes, saly de crachats infects et puans, les yeux cavés et ternis, la face meurtrie de coups, pasle et decolorée à force de tourmens, ayant respandu tout son sang, les douleurs de la mort s'estant desja saisies de toutes les parties de son corps. O certes, ce fut veritablement alors qu'il se montra non seulement fleur, ains fleurissant en toutes sortes de vertus. O que grandes et belles, mes cheres Ames, sont les fleurs que cette beniste plante de la mort et passion de nostre Sauveur fit esclore et espanouïr, pendant qu'il fut sur la croix!

Mais il faudroit trop de tems pour vous les representer toutes: c'est pourquoy je me contenteray d'en marquer quatre seulement, lesquelles je ne feray que toucher en passant, les laissant par apres odorer le reste de cette journée à une chacune de vous autres, afin que leur odeur tres-aggreable puisse parfumer toute vostre ame, et l'embaumer d'un saint propos de les flairer souvent, pour vostre advancement en la perfec-

tion. Ces quatre fleurs ne sont autres que quatre vertus des plus remarquables, et des plus necessaires pour la vie spirituelle.

La premiere est la tres-sainte humilité, laquelle, comme une violette, respandit une odeur extremement suave en la mort et passion de nostre Sauveur; la seconde est la patience; la troisieme, la perseverance, et la quatrieme est une vertu grandement excellente, qui est la tres-sainte indifference.

Et quant à la premiere, nostre Seigneur ne prattiqua-t'il pas au temps de sa Passion l'humilite la plus profonde, la plus veritable et sincere qui se puisse imaginer, dans tous les tourmens, les mespris et abjections qu'il endura? Ne prattiqua-t'il pas cette vertu tout le tems de sa vie, en ce que se pouvant faire appeller Hierosolymitain, ou bien de Bethleem, qui estoit la ville où il estoit nay, et laquelle appartenoit à son grand-pere David, il ne le voulut neanmoins pas faire, pour monstrer qu'il choisissoit un nom tout au contraire des grands du monde, lesquels prennent tousjours les noms les plus honnorables qu'ils peuvent : mais luy au contraire choisit le nom de la moindre ville qu'il peut, prenant tousjours pour son partage l'abjection, la pauvreté et la bassesse.

De plus les Evangelistes disent qu'apres que nostre doux Sauveur eut prononcé les trois premieres parolles dont nous avons parlé, les tenebres se firent sur toute la face de la terre par l'espace de trois heures, et que le soleil s'eclipsa et cacha sa lumiere : *Erat autem fere hora sexta : et tenebræ factæ sunt super universam terram usque in horam nonam; et obscuratus est sol.* En quoy certes je m'imagine qu'il fit un extreme playsir à la lune et aux estoilles, afin qu'elles eussent l'honneur de venir respandre leur lumiere en la presence de ce vray soleil de justice, lequel sembloit estre entierement eclipsé, tant sa couleur estoit ternie, et cette fleur fletrie à cause des douleurs mortelles dont il estoit desja environné,

de sorte qu'il sembloit qu'il eust expiré; car durant tout ce temps il ne dit pas un seul mot, ains observa un tres-profond silence, l'espace de trois heures que ces tenebres durerent. Et de là vient que l'on a tousjours ordonné quelques heures de silence en tous les monasteres bien reformés, pour imiter celuy que nostre Seigneur garda sur la croix.

Mais que pensés-vous qu'il faysoit, ce doux Sauveur de nos ames, durant ce silence? Il rentroit en soy-mesme, et consideroit sa misere et son abjection; car c'est le propre de l'humilité de nous faire rentrer en nous-mesmes pour nous considerer plus meurement.

Et que cela ne soit ainsi, il nous le fait entendre par la parolle qu'il dit : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avés-vous delaissé? *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Car ayant consideré sa pauvreté, non tant exterieure qu'interieure, il eslança cette parolle de parfaite humilité, faysant connoistre sa disette, son abjection, et le delaissement interieur où il estoit. Or il ne faut pas entendre que le Pere celeste l'eust abandonné d'un abandon tel qu'il eust retiré tout à fait sa protection paternelle pour un Fils tant aymable : non, cela ne se pouvoit faire, estant joint et uny à la Divinité. Mais quant au sentiment du secours de cette tres-sainte protection, il estoit entierement retiré en la pointe de son esprit, le reste de l'ame et du corps estant entierement delaissé à la mercy de toutes sortes de peines, d'afflictions et e souffrances; de sorte que plongé qu'il estoit dans l'ocean es tribulations, il s'escrie : *Deus meus, Deus meus, ut quid ereliquisti me* (Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avés-ous delaissé)? Durant le cours de sa vie mortelle, il avoit pour l'ordinaire receu quelque consolation, comme il tesmoignoit à ses Apostres, en la conversion des pecheurs; mais en sa mort il n'en receut aucune, au contraire tout luy servoit d'affliction, de tourment et d'amertume. O que grandes furent les souffrances qu'il endura alors! O que grande fut

sa pauvreté interieure, et que grand fut l'acte d'humilité qu'il prattiqua en la nous faysant connoistre!

Mais encore que pensons-nous que fit nostre doux Sauveur, durant ce long silence qu'il garda sur la croix, outre ce que nous venons de dire? Pour moy, je croy qu'il regardoit tous les enfans de la croix l'un apres l'autre, et tous les hommes en general; mais plus specialement ceux qui tireroient du fruit de sa mort et passion. Il nous consideroit tous les uns apres les autres, regardant tous les moyens qu'il nous devoit donner pour nous appliquer le merite de ses souffrances. O Dieu! quelle douceur du cœur de ce divin Sauveur qui nous aymoit si cherement! nous, dis-je, chetives creatures, et ceux mesmes qui estoient en l'acte du peché le plus enorme que jamais homme puisse faire; car il n'y a point de plus grand peché que de hayr Dieu, qui n'est en quelque façon capable d'estre hay en soy-mesme, ains au contraire est digne d'un amour souverain. Non, cette hayne ne se peut trouver qu'au cœur des hommes qui sont forcenés de desespoir et de rage à cause des vehementes douleurs qu'ils souffrent, et cela fait qu'ils laissent Dieu, et sont tout à fait incapables de l'aymer. Mais pour le regard des Juifs, lesquelz crucifierent nostre Seigneur, le peché qu'ilz commirent fut un monstre de meschanceté; et neanmoins nostre doux Sauveur avoit des pensées d'amour pour eux, prevoyant les moyens qu'il leur devoit donner pour tirer fruit de sa passion : et cecy appartient à la seconde fleur que nous avons prise à odorer, qui est la patience, patience qu'il prattiqua à un degré si eminent que cela ne se peut dire; car jamais l'on n'entendit aucune parolle de plainte sortir de sa divine bouche, ny ne rendit aucun tesmoignage, comme nous faisons nous autres dans nos peines, de la grandeur de ses souffrances, afin d'esmouvoir ceux qui estoient presens à compassion sur luy, quoy que ses douleurs fussent extremes et insupportables, estant attaché avec des clouds sur la croix,

navré dés la teste jusques aux pieds, en telle sorte qu'il n'avoit qu'une seule playe, qui tenoit tout le long de son sacré corps, ses os estant tous disloqués : et quant aux douleurs interieures, elles estoient encore sans comparayson plus grandes.

Or cette parolle qu'il dit à son Pere eternel, dont nous parlons maintenant, ne fut nullement dite pour se plaindre; ains seulement pour nous enseigner comme au fort de nos peines interieures, delaissemens et abandonnemens spirituels, nous nous devons addresser à Dieu, et ne nous plaindre qu'à luy, qui seul doit voir nostre affliction, ne souffrant pas que les hommes s'en apperçoivent, que le moins qu'il se peut.

Mais quelle fut la douleur de nostre Maistre, oyant ces detestables blasphemes que ses ennemis vomissoient contre luy et contre son Pere celeste, voyant que la rage de leur cœur ne se pouvoit assouvir à force de le tourmenter? Sans doute que cela luy outreperçoit le cœur plus sensiblement que les clouds ne perçoient ses pieds et ses mains tresbenistes. Mais encore quel devoit estre l'attendrissement que luy causoit la douleur de sa tres-beniste Mere qui l'aymoit si cherement? Le cœur du Fils et celuy de la Mere s'entre-regardoient avec une compassion non pareille, mais aussi avec une generosité et une constance admirable : car ils ne se plaignoient point, ny ne destournoient point leur veuë l'un de dessus l'autre, pour rendre leur douleur moins sensible; ains ils se regardoient fixement.

Bref, il n'est pas en nostre pouvoir de dire, ny mesme d'imaginer quelles furent les peines que nostre Maistre souffrit en sa Passion; et cependant il ne se plaignit jamais. Il dit bien vrayement qu'il avoit soif, *sitio;* mais bien qu'il fust tres-vray qu'il avoit soif, il ne demandoit toutesfois pas à boire : car c'estoit du salut des ames qu'il avoit soif. Il manifesta neanmoins sa necessité tout simplement, si vous le voulés prendre en ce sens, pour nostre instruction; apres

quoy il fit un acte de tres-grande sousmission, dautant que quelques-uns luy ayant tendu au bout d'une lance un morceau d'esponge trempée dans du vinaigre pour le desalterer, il le succa avec ses saintes levres. Chose estrange! il n'ignoroit pas que c'estoit un breuvage qui augmenteroit sa peine; neanmoins il le prit tout simplement, sans rendre nul tesmoignage qu'il ne l'eust pas trouvé bon : pour nous apprendre avec quelle sousmission nous devons prendre ce qui nous est ordonné quand nous sommes malades, mesme quand nous serions en doute que cela pourroit accroistre nostre mal. Ainsi devons-nous prendre les viandes qui nous sont presentées, sans rendre tant de tesmoignages que nous sommes degoustés et ennuyés.

Helas! si nous avons tant soit peu de mal, nous faysons tout au contraire de ce que nostre tres-doux Maistre nous a enseigné : car nous ne cessons de nous lamenter et de nous plaindre; nous ne trouvons pas, ce semble, assés de personnes pour leur raconter toutes nos douleurs par le menu; nostre mal, pour petit qu'il soit, est à nostre dire incomparable, et celuy que les autres souffrent n'est rien en comparaison; nous sommes plus chagrins et impatiens qu'il ne se peut dire : nous ne trouvons rien qui aille comme il faut pour nous contenter. Enfin il y a grande compassion de voir combien nous sommes peu imitateurs de la patience de nostre Sauveur, lequel s'oublioit de ses souffrances, et ne taschoit point de les faire remarquer par les hommes; se contentant que son Pere celeste, par l'obeyssance duquel il les enduroit, les considerast, afin qu'il appaisast son courroux envers la nature humaine pour laquelle il souffroit.

Je passe outre, et remarque la troisieme vertu que nostre Seigneur nous presenta sur la croix, comme une fleur tres-aggreable et suave à odorer, laquelle est la tres-sainte perseverance : vertu sans laquelle nous ne saurions estre dignes du fruit de sa mort et passion; car ce n'est pas tout de bien

commencer, si l'on ne persevere jusques à la fin, estant chose asseurée que l'estat auquel nous serons à la fin de nos jours, lors que Dieu coupera le fil de nostre vie, sera celuy dans lequel nous demeurerons pour toute l'eternité.

Bienheureuse donc l'ame qui perseverera à bien vivre, et à faire ce à quoy elle est obligée en imitant nostre Seigneur, lequel ayant perseveré en la pratique de toutes les vertus, a esté (comme dit S. Paul) obeyssant jusques à la mort de la croix : *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis ;* c'est pourquoy il dit enfin tres-veritablement : *Consummatum est,* Tout est consommé.

O que ce fut une parolle admirable que celle-cy ! Tout est consommé, c'est à dire il ne reste plus rien à faire de ce qui m'a esté commandé.

O que les Religieux et Religieuses seront heureux, si à la fin de leur vie ils peuvent dire veritablement à l'exemple de nostre Seigneur : *Consummatum est,* Tout est consommé, j'ay accomply tout ce qui m'a esté commandé soit par les regles et constitutions, ou par les ordonnances des superieurs ; j'ay perseveré fidelement en tous mes exercices, il ne me reste plus rien à faire !

Mais plus excellente que toute autre fut la quatrieme vertu que nostre Seigneur nous presenta à odorer en sa Passion, laquelle est la sainte indifference : car elle est la créme de la charité, l'odeur de l'humilité, le merite, ce semble, de la patience, et le fruit de la perseverance. Grande certes est cette vertu, et seule digne d'estre prattiquée des plus chers enfans de Dieu.

Mon Pere, dit nostre tres-doux Sauveur, apres avoir dit la sixieme parolle, je remets mon esprit entre vos mains : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Il est vray, vouloit-il dire, que tout est consommé, et que j'ay accomply tout ce que vous m'aviés commandé ; mais pourtant, si c'est vostre volonté que je demeure davantage sur cette croix

pour souffrir plus long-tems, j'en suis content; je remets mon esprit entre vos mains, vous en pouvés faire tout ainsi qu'il vous plaira. Nous devrions faire de mesme, mes cheres Seurs, en toutes sortes d'occasions, soit quand nous souffrons, ou quand nous jouyssons. Mon Pere, devrions-nous dire, je remets mon esprit entre vos mains; faites de moy tout ce qu'il vous plaira : nous laissant ainsi conduire à la volonté divine, sans jamais nous preoccuper de nostre volonté particuliere.

Nostre Seigneur ayme d'un amour extremement tendre ceux qui sont si heureux que de s'abandonner totalement à son soin paternel, se laissant gouverner par sa divine providence tout ainsi qu'il luy plaist, sans s'amuser à considerer si les effets de cette providence leur sont utiles, profitables ou dommageables, estant tres-asseurés que rien ne nous sçauroit estre envoyé de ce cœur paternel et tres-aymable, ou qu'il ne sçauroit permettre que rien nous arrive, de quoy il ne nous fasse tirer du bien et de l'utilité, pourveu que nous ayons mis toute nostre confiance en luy, et que de bon cœur nous luy disions : Je remets mon esprit entre vos mains : *In manus tuas commendo spiritum meum;* et non seulement mon esprit, mais encore mon ame, mon corps, et tout ce que j'ay, afin que vous en faciés tout ainsi qu'il vous plaira : et en cecy sera verifié que tres-veritablement nostre Seigneur est notre Roy, qui est la troisieme qualité que Pilate luy donna. Mais il veut, ce divin Roy de nos cœurs, que nous demeurions sousmis absolument et sans reserve à ses saintes volontés.

Il expose son ame, c'est à dire sa vie, à la cruauté des hommes ses ennemis, pour nous deffendre de tous malheurs, et nous donner la paix que nous avions perduë pour jamais par le peché; et pour cela il a pris sur soy les coups de la justice divine, pour nous restablir en sa grace, et nous rendre dignes de sa misericorde : justice qui se devoit exercer sur

nous, qui estions ceux contre qui elle estoit justement irritée, et non sur luy qui estoit innocent.

Considerons donc si tres-justement il ne doit pas estre appellé nostre Roy, ayant eu un tel soin de garantir son pauvre peuple de tous malheurs, l'ayant deffendu et delivré des mains de ses ennemis. Or, puis qu'il est nostre Roy, il nous faut sousmettre tout ce que nous avons pour son service, luy donnant nos corps, nos cœurs et nos esprits, afin qu'il en fasse comme de chose sienne, et que jamais nous ne nous en servions que pour son honneur, et non pour contrevenir à ses divines loix.

Mais quelles sont-elles, me dirés-vous, les loix de nostre Roy? Ce sont, mes cheres Seurs, toutes les vertus que je viens de dire, qu'il a prattiquées en operant nostre salut, par lesquelles il nous a donné l'exemple de ce qu'il veut que nous fassions pour son saint amour.

Exerçons-nous donc en la pratique de la sainte humilité, generosité, patience, constance, perseverance, et enfin en la tres-aymable et excellente vertu d'indifference : vertus lesquelles il veut particulierement que nous apprenions de luy en la consideration de sa mort et passion, et en la prattique desquelles il veut que nous lui tesmoignions nostre amour et nostre fidelité, puis que ç'a esté en les prattiquant qu'il nous a tesmoigné l'excellence et l'ardeur du sien envers nous, qui en estions tres-indignes; amour qui luy a fait donner sa vie pour nous acquerir la grace et la gloire.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## POUR LE MARDY DE PASQUES[1].

*Pax vobis.* S. Luc, XXIV.

Paix vous soit.

La joye fut sans doute bien grande en l'arche de Noë, quand la colombe peu auparavant sortie, comme pour espier l'estat auquel estoit le monde, revint enfin portant en son bec le rameau d'olive, signal bien asseuré de la cessation des eaux, et que Dieu avoit redonné au monde le bonheur de sa paix.

Mais, ô Dieu! de quelle joye, de quelle feste, de quelle allegresse fut ravie la troupe des Apostres, quand ils virent revenir entr'eux la sainte humanité du Redempteur apres la resurrection, portant en sa bouche l'olive d'une sainte et aggreable paix, leur disant : *Pax vobis,* Paix vous soit; et leur monstrant les marques et signes indubitables de la reconciliation des hommes avec Dieu, *et ostendit eis manus et pedes!* Sans doute que leurs ames furent alors pleinement trempées de consolation : *Gavisi sunt discipuli viso Domino.* Mais cette joye ne fut pas le principal fruit de cette sainte veuë; car leur foy vacillante fut affermie, leur esperance espouvantée fut rasseurée, et leur charité presque esteinte fut rallumée. C'est le discours que j'ay entrepris, mais que je ne puis bien faire, ny vous bien escouter, si le saint Esprit ne nous assiste. Invoquons-le donc, et pour mieux l'invoquer, employons-y l'entremise de la sainte Vierge. *Ave Maria.*

[1] Ecrit de la main de S. François de Sales (Edit. de 1641).

*Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc : major autem horum est charitas :* Maintenant demeurent ces trois choses : foy, esperance et charité ; mais la plus grande d'icelles est la charité [1].

La foy pour l'entendement, l'esperance pour la memoire, la charité pour la volonté. La foy honnore le Pere, car elle s'appuye sur la toute puissance ; l'esperance honnore le Fils, car elle est fondée sur sa redemption ; la charité honnore le saint Esprit, car elle embrasse et cherit la bonté.

La foy nous montre la felicité ; l'esperance nous y fait aspirer ; la charité nous en met en possession. Elles sont toutes trois necessaires, mais maintenant ; car au ciel il ne demeure que la charité. La foy n'y entre point, car on y voit tout ; l'esperance encore moins, car on y possede tout ; mais la seule charité y a lieu pour aymer en tout, par tout, et du tout nostre Dieu. Elie laisse tomber son manteau [2] : le manteau de la foy et le voile de l'esperance ne montent point au ciel ; mais ils demeurent en terre, où ils sont necessaires. Nostre Seigneur ne fait autre chose que nous bien enseigner ces trois leçons, comme il faut croire, esperer et aymer ; mais sur tout en ces quarante jours esquels il conversa apres sa resurrection avec ses Apostres, et plus particulierement en l'apparition recitée aujourd'huy. Et pour commencer, les disciples estoient assemblés en un cenacle, et avoient fermé les portes sur eux, *propter metum Judæorum* (pour la crainte qu'ils avoient des Juifs) ; le Sauveur entre, les saluë, et leur monstre ses pieds.

Pourquoy cela? 1. pour establir leur foy. Helas ! que leur foy estoit esbranlée ! la pauvre Magdelene le va cherchant parmi les morts pour l'embaumer, et craint qu'on l'aye desrobé. Les Apostres sont tels, que *visa sunt illis deliramenta, et non crediderunt illis* (cela leur parut du delire, et ils ne crurent point), c'est à dire, aux dames qui l'avoient

[1] I Cor., XIII. — [2] IV Reg., II.

appris des anges. Les deux pelerins disent : *Sperabamus* (nous esperions); le grand S. Thomas crie : *Non credam* (je ne croiray point). Pour donc estayer cette foy, laquelle menaçoit sa ruine, il vient, et leur dit : *Pax vobis*, et leur monstre son corps. Mais comme se peut-il faire qu'ils croyent, puis qu'ils ont veu et touché? Le sens a fait comme le fourrier qui loge un autre en un lieu et n'y demeure pas; car il a logé la foy dans le cœur des Apostres et dans les nostres, et neanmoins n'y demeure plus en credit : car la foy estant arrivée, le sens cesse, comme l'esguille introduit la soye, etc.

Mais quels articles sont establis?

1. De l'identité des corps en la resurrection : *Et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum*[1] .... *Quia ego ipse sum*[2]. O article admirable, et lequel estant bien creu, nous sommes bons chrestiens! car nous en tirerons aisement ces consequences : Donc je ne prophaneray pas ce corps; donc, *in ictu oculi, in novissima tuba resurgemus*[3]. Pourquoy, *in prima tuba,* ne comparoistra le mesme corps? etc. *Si Christus non resurrexit, inanis est fides nostra,* etc.

2. De la qualité des corps qui suivront les mouvemens de l'ame comme les vestemens. Le corps aggrave l'ame; l'ame rendra l'esprit leger. Le bon David ne savoit se remuër dans les armes de Saül. Pendant que nostre ame est chargée du corps mondain, elle ne se peut bien mouvoir. Voyez : *Existimabant se spiritum videre,* etc. Il se fait tout à tous : avec la Magdelene, jardinier; avec les pelerins, pelerin; avec les pescheurs, pescheur. Tantost il est veu, tantost il entre les portes fermées, etc.

*Seminatur corpus animale, resurget spirituale,* I. Cor., XV, etc. Comme l'aigle, *quæ volare non potest, sed ubi renovavit juventutem suam,* etc.

Les rabbins, Genebrard, *ad eum locum, Quid facient qui*

[1] Job, XIX. — [2] S. Luc, XXIV. — [3] I Cor., XV.

*baptizantur pro mortuis? ut quid baptizantur pro illis? ut quid et nos periclitamur omni hora? Quotidie morior per vestram gloriam, quam habeo in Christo Jesu Domino nostro. Si ad bestias pugnavi Ephesi, quid mihi prodest, si mortui non resurgunt? Manducemus, bibamus, cras moriemur.*

2. Pour affermir leur esperance. Helas! leur esperance estoit foible, *sperabamus.* Ils craignoient : l'esperance est contraire à la crainte : *Lugentibus et flentibus,* dit S. Marc. C'est grand cas que d'estre separé de Dieu; on est timide, on perd la force : tels estoient les Apostres, telle la Magdelene.

Comme un navire, emmy l'orage et la tempeste sans nocher ny pilote, s'en va au bris où le vent le porte, telle estoit cette pauvre barque sans esperance : *Factus est Ephraim velut columba seducta non habens cor.* O je ne voudrois pas que nous fussions sans esperance, mais je voudrois bien que nous pleurassions quand nous perdons Dieu! Le cerf, etc.

Mais nostre Seigneur vient apporter le secours en cette place assiegée de crainte : *Videte manus meas et latus meum.* Avés-vous besoin de force, voicy mes mains; avés-vous besoin de cœur, voicy le mien; estes-vous colombelle, voicy des trous; estes-vous malade, voicy la medecine : *Et absorpta est mors in victoria. Estis captivi, en redemptio :* Estes-vous captifs, voicy le rachapt.

Ah! comme pourrions-nous craindre? *Ecce iste venit prospiciens per cancellos, respiciens per fenestras.*

3. Pour perfectionner leur charité : *Si mulier oblivisci potest filii ventris sui, sed etsi oblita fuerit, non obliviscar tui : ecce enim in manibus meis descripsi te*[1]. *Fert nostras miserias, et eas nobilitat; apponit miseriam cordi suo, ostendit latus.*

*Sed eum redamemus; alioquin qui præ amore ostendit vulnera, semel ostendet præ ira et indignatione, ut imagines*

[1] Isa., XLIX.

*quæ ad dextram fœminam, ad lævam mortem, ad dextram agnum, ad lævam leonem; ut apes quæ mel faciunt, et acriter pungunt. En videte, illusores,* moqueurs, gausseurs, impudens, *videte manus,* etc. *Videbunt in quem transfixerunt, et plangent super se tribus.* Apoc., I, etc.

*Fac, o bone Jesu! ut pacem quam offers, accipiamus, videamusque vulnera tua, ut quandoquidem manent fides, spes, charitas, fide radicati, spe gaudentes, et charitate ferventes, expectemus beatam spem et adventum tuum, ita ut in illo te agnum ad dextram, non leonem ad sinistram videamus, ac pro fide visionem, pro spe possessionem, et pro charitate imperfecta perfectam habeamus, in qua gaudebimus in sæcula sæculorum. Amen.*

# AUTRE SERMON

## POUR LE TROISIEME JOUR DE PASQUES[1].

*Pax vobis, ego sum, nolite timere.* Luc, XXIV.

La paix soit avec vous, ne craignés point, c'est moy.

Les Apostres de nostre Seigneur, comme des enfans sans pere, et des soldats sans capitaine, s'estant retirés dans une maison tous craintifs, nostre Seigneur s'apparut à eux pour les consoler en leur affliction, et leur dit : *Pax vobis,* Paix vous soit; comme s'il eust voulu dire : Qu'y a-t'il, mes Apostres, que vous estes si craintifs et affligés? si c'est le doute que vous avés que ce que je vous ay promis de ma resurrection n'arrive pas : *Pax vobis,* demeurés en paix, la paix soit faite en vous, car je suis ressuscité; voyés mes mains et mes pieds, touchés mes playes, ce suis-je bien moy-mesme; ne craignés donc plus ; la paix soit en vous : *Pax vobis, ego sum, nolite timere.* Sur lesquelles parolles je traitteray de trois sortes de paix dont il fit present à ses Apostres.

La premiere est la paix du saint Evangile et de la sainte Eglise; car l'Evangile et la sainte Eglise ne sont que paix, que douceur et tranquillité; hors de l'Evangile, et de l'obeyssance à la sainte Eglise, ne se trouve que guerre, que trouble et inquietude, ainsi que nous dirons tantost.

La seconde sorte de paix est celle que les Peres ont distinguée en trois parties : la paix avec Dieu, la paix les uns avec les autres, et la paix avec nous-mesmes.

La troisieme sorte de paix est celle que nous possederons

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643)

en la vie eternelle. Si j'ay du tems, je traitteray de toutes ces diverses sortes de paix, mais du moins parleray-je des deux premieres.

Les Israëlites ayant quitté l'observance des commandemens de Dieu, et s'estant despartis de sa loy, Dieu, justement indigné contre eux, les laissa en punition de leurs pechés tomber entre les mains des Madianites, leurs ennemis jurés, et partant il leur osta sa paix, en laquelle il les avoit tousjours maintenus tandis qu'ils luy avoient esté fideles. Grande certes est la punition que Dieu tire de nous lors qu'il nous laisse entre les mains de nos ennemis, et qu'il nous retire son secours divin, et ne nous tient plus en sa tres-sainte protection ; car quand il nous laisse à l'abandon, c'est un tres-grand indice de nostre perte, parce qu'indubitablement les Madianites, c'est à dire nos ennemis spirituels, auront prise sur nous, et nous demeurerons vaincus.

Les Madianites donc ayant resolu de brusler les Israëlites à petit feu, comme l'on dit, venoient troupes à troupes dans leurs villages au tems de la cueillette et de la moisson, et leur emportoient et ravissoient tous leurs bleds, de sorte qu'ils ne leur laissoient rien pour vivre.

Or la bonté de Dieu, qui est incomparable envers les hommes, les ayant laissés ainsi en la puissance de leurs ennemis par l'espace de sept ans, se resolut enfin d'avoir pitié d'eux, et envoya un ange annoncer à Gedeon, qu'il vouloit que les Israëlites fussent restablis en leur premiere paix et liberté, et que ce fust par son moyen ; si que l'ange l'ayant trouvé dans un lieu où il battoit du bled, il luy parla en cette sorte : O tres fort entre les hommes, le Seigneur est avec toy : *Dominus tecum, virorum fortissime;* puis il luy fit entendre que Dieu vouloit qu'il quittast son occupation, et qu'il prist les armes contre les Madianites, et que sans faute il remporteroit la victoire, et terrasseroit ses ennemis : *Vade in hac fortitudine tua, et liberabis Israel de manu Madian :*

Va, luy dit-il, en ta force, et tu delivreras Israël de la puissance de Madian. Parolles desquelles Gedeon demeura bien estonné : Hé ! ce dit-il à l'ange, comment est-il possible que ce que vous dites soit vray? Vous dites que le Seigneur est avec moy; si cela estoit, comment se pourroit-il faire que je fusse saisi et environné de tant d'afflictions? Le Seigneur est le Dieu de paix, et je ne suis qu'en guerre et en trouble.

Grand cas de la tromperie et de l'abus des hommes, qui croyent que là où est nostre Seigneur, l'affliction ny la peine n'y peut estre, ains que la consolation y abonde tousjours. Or cela n'est pas; ains au contraire, lors que nous sommes dans l'affliction et dans les tribulations, nostre Seigneur se tient plus pres de nous, dautant qu'alors nous avons plus besoin de sa protection et de son secours. Le Seigneur, dit l'Ange, est avec toy, ô homme tres-fort, nonobstant que tu sois si affligé. Helas! dit Gedeon, comment osés-vous m'appeller fort, veu que je suis si foible?

Remarqués, je vous prie, que c'est le propre de l'ennemy de nous faire sembler foibles, nous faysant croire que nous n'avons nulle force, afin de nous décourager. Vous me dites, poursuit-il, que je prenne les armes, et que je demeureray victorieux; hé! ne sçavés-vous pas que je suis le moindre de tous les hommes? C'est tout un, dit l'Ange; Dieu veut que ce soit toy qui delivre les Israëlites de l'affliction en laquelle ilz sont. Bien, dit Gedeon, je croy bien ce que vous me dites; mais afin d'en estre plus certain, je voudrois bien qu'il vous pleust me donner quelque signe par lequel je puisse connoistre que veritablement il arrivera ainsi que vous me dites : *Si inveni gratiam coram te, da mihi signum quod tu sis qui loqueris ad me.* Lors l'ange condescendant à son desir, luy dit : Va, prend un chevreau, et dresse un sacrifice, et l'ayant preparé, presente-le au Seigneur. Ce que Gedeon fit promptement; et ayant tué et apresté le chevreau, pris de la farine, et fait des tourtes cuites sous la cendre, il

revint et dressa le sacrifice, lequel estant prest, l'Ange le toucha du bout d'une baguette, *summitate virgæ. Ascendit ignis de petra,* Et soudain le feu du ciel monta de la pierre, qui le consomma, puis l'Ange disparut; ce que voyant Gedeon : Ha! dit-il, je suis mort, car j'ay veu l'ange du Seigneur face à face : *Heu mihi! Domine Deus, quia vidi Angelum Domini facie ad faciem.*

C'estoit l'opinion du vulgaire, quoy que fausse, dautant que l'experience l'avoit desja fait voir en plusieurs, qu'un homme vivant ne pouvoit voir un Ange sans mourir. Or Gedeon s'estant un peu rasseuré, il reprit cœur et fit ce qui luy estoit commandé par l'Ange, lequel jusques alors il avoit tenu pour quelque prophete passager, et depuis il fit eslever un autel au lieu où l'Ange luy avoit parlé, lequel il nomma *Domini pax*, la paix du Seigneur, parce que la paix luy avoit esté annoncée de la part du Seigneur en ce lieu-là.

Il n'y a point de doute, mes cheres Ames, que la croix nous represente merveilleusement bien cet autel sur lequel fut fait ce sacrifice de la paix, et qui fut nommé *Domini pax,* la paix du Seigneur; ou que plustost le sacrifice de Gedeon et son autel ne fust la figure du sacrifice qu'offrit nostre Seigneur et nostre Maistre sur l'autel de la croix, puis que ce sacrifice a esté appellé le sacrifice d'accoisement et de pacification, les hommes ayant esté pacifiés avec Dieu, et receu la paix en eux-mesmes, par le moyen de la grace que nostre Seigneur leur a acquise par sa mort et passion, en laquelle mort et passion il fut pour nous fait peché, ainsi que dit S. Paul, c'est à dire qu'il fut fait, luy qui estoit impeccable, comme pecheur devant la face de Dieu son Pere, ayant par une bonté non ouye, pris tous nos pechés sur luy, afin de satisfaire pour nous à la justice divine : en quoy il fut offert comme un chevreau rosti.

En l'ancienne loy il n'estoit pas si expressement commandé qu'on celebrast la Pasque en mangeant un aigneau, qu'on

ne pust prendre un chevreau au lieu d un aigneau; si que les uns se servirent de l'un, et les autres de l'autre. Mais en cette Pasque ou en ce sacrifice que celebra nostre Seigneur au jour de sa Passion, il s'offrit luy-mesme en sacrifice, non seulement comme un aigneau innocent, tout doux, tout benin, tout gracieux et plein de pureté, ains aussi comme un chevreau qui represente le pecheur, parce qu'alors il fut fait peché pour nous.

Le sacrifice de Gedeon estant dressé, l'Ange le toucha d'une baguette, par le moyen de laquelle le feu monta de la pierre, ou plustost descendit du ciel et le consomma : de mesme, le sacrifice de la croix estant dressé, le Pere eternel, et non un Ange, le toucha de la baguette de son amour infiny, et soudain le feu de sa tres-sainte charité survint qui consomma le sacrifice. Et tout ainsi que par ce signe Gedeon demeura confirmé en l'esperance de l'evenement de la paix, selon que l'ange luy avoit dit, et de la victoire qu'il devoit remporter sur les Madianites; de mesme le sacrifice de la croix estant consommé, et nostre Seigneur ayant dit : Mon Pere, je recommande mon esprit entre vos mains : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum;* Tout est consommé, *Consummatum est;* soudain les hommes furent confirmés en l'esperance que les prophetes leur avoient par tant de siecles donnée, que la paix seroit un jour faite en eux, et que l'ire de Dieu estant appaisée par le moyen de ce sacrifice, qui est un sacrifice de pacification, ils seroient rendus victorieux et triomphans de tous leurs ennemis.

Et c'est ce que vouloit dire nostre Seigneur à ses Apostres, quand il leur dit : *Pax vobis,* la paix soit avec vous; Voyez mes pieds et mes mains, c'est moy, *Videte manus meas, et pedes, quia ego ipse sum,* leur monstrant un signe certain que la paix leur estoit donnée par le moyen de ses playes, comme s'il eust voulu dire : Qu'avés-vous, mes Apostres? Je voy bien que vous estes tous craintifs et paoureux; mais

desormais vous n'en avés plus aucun sujet ; car je vous ay acquis la paix que je vous donne ; non seulement mon Pere me la doit comme à son Fils bien-aymé, ains il me la doit encore, parce que je l'ay acquise au prix de mon sang et de ces playes que je vous monstre. Ne soyés donc plus desormais coüards et paoureux ; car la guerre est finie ; vous avés eu quelque rayson de craindre ces jours passés, quand vous m'avés veu foüetté, ou du moins vous l'avés oüy dire, dautant que tous m'ont abandonné, excepté l'un d'entre vous qui m'a esté fidelle : vous avés donc sceu que j'ay esté battu, couronné d'espines, navré depuis la teste jusques aux pieds, attaché à la croix, et souffert toutes sortes d'opprobres, de derisions et d'ignominies ; et qu'enfin tous mes ennemis s'estant bandés contre moy, m'ont fait endurer toutes sortes de tourments. Mais à cette heure ne craignés plus, la paix soit en vos cœurs ; car je suis demeuré victorieux, j'ay terrassé vos ennemis, j'ay vaincu le diable, le monde et la chair. N'ayés donc plus de peur ; car j'ay fait la paix entre mon Pere celeste et les hommes, et ç'a esté par ce sacrifice que je luy ay offert sur l'arbre de la croix, que je vous ay reconciliés avec luy. Jusques à cette heure je vous ay en diverses fois donné la paix ; mais maintenant je vous monstre comme je vous l'ay acquise au prix de mon sang. Je suis pauvre de biens temporels ; car je n'ay rien possedé, et vous n'ignorés pas que ma grandeur ne consiste point en la possession des biens de la terre, dautant que je n'en ay point eu tout le tems de ma vie, vous le sçavés ; mais pour toute richesse j'ay la paix, laquelle est le legs que je vous fis en me departant de vous, et lequel je vous reconfirme encore, dautant que tout ce que je donne à mes plus chers, c'est la paix ; c'est pourquoy, *Pax vobis*, paix vous soit et à tous ceux qui croiront en moy.

Allés, leur avoit-il dit auparavant, et annoncés aux hommes les choses que je vous ay apprises ; et entrant és mai-

sons, dites : La paix soit ceans, *Pax huic domui :* comme s'il eust voulu dire : Annoncés d'abord, en entrant és maisons, que vous n'y allés point pour y mettre la guerre, ains pour y annoncer la paix de ma part, et quiconque vous recevra demeurera en paix; où au contraire quiconque vous rejettera aura indubitablement la guerre, ainsi que je diray bientost.

Vous voyés donc comme le saint Evangile et comme la sainte Eglise n'est que paix. L'Evangile a esté commencé par la paix, et par apres il ne presche que la paix. Voyons-nous pas qu'en l'Evangile qui se dit en la Nativité de nostre Seigneur, les Anges ont chanté : Gloire à Dieu és lieux tres-hauts, et paix en terre aux hommes de bonne volonté; *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis?* Je vous laisse ma paix, dit nostre Seigneur à ses Apostres avant sa passion, et en leur personne à tous les enfans de son Eglise; je vous donne ma paix; mais je ne vous la donne point comme le monde la donne, ains comme mon Pere l'a donnée : *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis; non quomodo mundus dat, ego do vobis :* comme s'il eust voulu dire : Le monde ne donne point ce qu'il n'a pas, quoy qu'il promette : car c'est un trompeur; il amadouë les hommes, leur promettant beaucoup, et puis enfin il ne leur donne rien; se mocquant d'eux apres qu'il les a ainsi trompés. Mais moy, je ne vous promets pas seulement la paix, ains je la vous donne, et non pas une paix telle quelle, mais telle que je l'ay receuë de mon Pere, par laquelle vous surmonterés vos ennemis et en demeurerés victorieux. Il vous feront vrayement bien la guerre; mais nonobstant leurs assauts vous conserverés la tranquillité et le repos en vous-mesmes. En somme le saint Evangile ne traite presque partout que de la paix, et comme il commence par la paix, de mesme il finit par la paix, pour nous enseigner que c'est l'heritage que le Seigneur Dieu nostre Maistre a laissé à ses enfans, qui sont en la subjection de

la sainte Eglise nostre mere, et son espouse tres-chere.

Mais comme cette paix est un peu bien generale, il nous faut traitter de la seconde, qui est celle qui nous pacifie avec Dieu, le prochain et nous-mesmes.

Quant au premier poinct, nous avons desja dit, que c'est par le moyen de la mort et passion de nostre Seigneur que nous avons esté reconciliés avec Dieu le Pere. Mais comme depuis nous nous sommes rendus tant de fois rebelles et desobeyssans à ses divins commandemens, ayant perdu cette paix que nostre Seigneur nous avoit acquise, autant de fois que nous sommes tombés en peché, nous avions besoin d'un nouveau moyen de reconciliation. Or c'est à cette fin que nostre cher Maistre a estably le tres-saint et tres-auguste Sacrement de l'autel, afin que comme nostre paix avoit esté faite avec son Pere celeste par le sacrifice qu'il luy offrit de luy-mesme sur la croix, il fust semblablement appaisé par ce divin sacrifice de l'Eucharistie, autant de fois qu'il nous arriveroit d'irriter sa divine justice : moyen que nul homme ne peut avoir sinon les enfans de l'Eglise, pour se reconcilier avec Dieu, à faute duquel ils demeurent tousjours enfans d'ire et de perdition. Nostre Seigneur disoit donc bien justement à ses Apostres : *Pacem meam do vobis,* Je vous donne ma paix, puis qu'il se donnoit luy-mesme, qui est nostre vraye paix; *Ipse enim est pax nostra,* dit l'Apostre.

La paix n'appartient qu'aux enfans de l'Eglise, il est vray; car tous les autres n'ont point les moyens efficaces de reconciliation que nostre doux Sauveur nous a donnés pour nous remettre en la grace de Dieu son Pere et en la sienne, autant de fois qu'il nous arriveroit de la perdre, bien que veritablement nous la perdions par nostre faute, la guerre n'estant entre les Chrestiens, sinon en tant qu'ils ne sont pas en grace; car estant en grace, le diable, le monde et la chair n'ont nul pouvoir sur eux. Hé! ne le voyés-vous pas, puisque nostre Seigneur a juré à ses Apostres qu'il vient

en paix, ayant terrassé par le moyen de ses playes et de ses tourmens tous leurs ennemis, et abattu toutes leurs forces.

Imaginés-vous un prince qui revient de la guerre, en laquelle il a battu à dos et à ventre ses ennemis et les a fait passer par le fil de l'espée, n'en ayant laissé aucun en vie, sinon quelques fugitifs ausquelz il a par compassion donné la vie ; et considerés comme apres cette victoire il s'en revient tout triomphant dans la principale ville de son royaume, tout chargé neanmoins de playes ; et rencontrant ses sujets, leur dit : Courage, mes amis ; voila les playes avec lesquelles je vous ay acquis la paix ; demeurés en repos, ne craignés plus rien, j'ay terrassé vos ennemis. J'ay bien de vray donné la vie à quelques goujats, lesquelz vous pourront donner quelque importunité ; mais ne craignés rien, car ilz n'auront nul pouvoir sur vous, et ne vous pourront nuire, bien qu'ilz vous ennuyent. Ainsi nostre Seigneur et nostre Maistre, qui est appellé par Isaye Prince de paix, *Princeps pacis*[1], revenant de la guerre en laquelle il avoit receu veritablement quantité de playes, mais playes non point dignes de mespris, ains dignes d'un honneur incomparable, et desquelles il fait trophée, et en merite une eternelle loüange, s'adresse premierement à ses Apostres, comme à son peuple bien-aymé, et les leur monstre. Touchés, leur dira-t'il dimanche, je veux dire, à saint Thomas : *Infer digitum tuum huc, et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis ;* Voyés les playes de mes pieds et de mes mains ; mettés, si bon vous semble, toute vostre main dans mon costé, et voyés que je suis bien moy-mesme ; ce qu'ayant fait, ne soyés plus incredule, ains fidele, et sçachés que je les ay receues en terrassant vos ennemis, lesquels j'ay desconfits et exterminés. Il en est bien resté encore quelques-uns en

[1] Isaïe, IX.

vie; mais ne craignés point, car ils n'auront nul pouvoir sur vous : au contraire, vous aurés pleine authorité sur eux; et partant, demeurés en paix.

Venons au second poinct, et parlons maintenant de la paix que nous devons avoir les uns avec les autres, dautant que le defaut de cette paix est la source d'où procedent tous les malheurs, afflictions et miseres qu'on void en ce monde parmi les hommes : Et d'où pensés-vous, je vous prie, que provienne tant de pauvreté que plusieurs souffrent, sinon des malheureuses pretentions que quelques-uns ont d'accroistre leurs biens et leurs richesses, quoy que ce soit aux despens du prochain? Qu'est-ce qui ruine la paix, sinon les procés et les ambitions que les uns ont sur les autres, et les desirs des honneurs, dignités et preeminences? Si la paix estoit entre les hommes, l'on n'y verroit point tous ces malheurs. Bref, rien ne fait tant la guerre à l'homme que l'homme mesme. Il n'y a rien qui ne puisse estre dompté et gouverné par l'homme, que le seul homme; car si bien le pouvoir absolu que Dieu avoit donné à Adam au paradis terrestre sur tous les animaux a receu quelque dechet par le peché, si est-ce pourtant que l'homme peut dompter les bestes les plus farouches par l'entremise de la rayson que Dieu luy a donnée, ainsi que l'experience nous fait voir tous les jours; et si les hommes vivoient en paix les uns avec les autres, rien ne pourroit troubler leur tranquillité. Que craindroient-ils, je vous prie? de quoy auroient-ils peur des lyons? nullement; car ils auroient suffisamment de l'industrie en eux-mesmes pour eviter leurs rages, et celles de tous les autres animaux, pour cruels qu'ils puissent estre.

C'est pourquoy nostre Seigneur sçachant bien la grande necessité que les hommes avoient de cette paix, n'a rien tant presché, et ne nous a rien tant recommandé que de nous aymer les uns les autres; et nous voyons qu'il n'inculque rien tant en l'Evangile que le commandement de l'amour du

prochain : et pour nous monstrer combien il ayme l'union, il visite ses Apostres, mais c'est quand ils sont tous ensemble, et qu'ils sont tous en paix les uns avec les autres, vivant en une sainte concorde et union. Et si bien il s'apparut aux deux disciples qui alloient en Emaüs, et qui estoient sortis de la ville de Hierusalem, qui represente la paix, estant appellée maison de paix, ou vision de paix, nous ne devons pourtant pas croire que ce qu'il a fait pour ces deux disciples, il le veüille faire pour plusieurs autres ; car ne voyés-vous pas que S. Thomas ne receut point cette grace qu'il ne fust retourné en l'assemblée des Apostres ? De mesme, si nous ne vivons en paix et en union les uns avec les autres, nous ne devons pas attendre de recevoir la grace de voir nostre Seigneur ressuscité.

La troisieme paix que nous devons avoir est avec nous-mesmes et en nous-mesmes. Et pour mieux entendre cecy, il faut que nous sçachions ce que dit le grand Apostre, que nous avons deux parties en nous lesquelles se font une guerre perpetuelle, à sçavoir l'esprit et la chair [1] ; car la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit a ses loix tout à fait contraires à celles de la chair : *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur, ut non quæcumque vultis, illa faciatis :* Et une chacune de ces parties a ses adherans, c'est à dire des inclinations contraires l'une à l'autre, ainsi que l'experience nous l'apprend tous les jours, et que le mesme Apostre l'a experimenté : *Video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ* [2]. La chair a la partie concupiscible et certaines facultés et sens communs de l'ame, lesquels guerroyent en sa faveur contre l'esprit ; l'esprit n'ayant pour toutes ses forces que trois soldats qui combattent pour luy, et lesquelz encores font à tous propos des faux-bonds et des cheutes en la fidelité qu'ilz doivent à leur capitaine,

[1] Gal., V. — [2] Rom., VII.

se rangeant du costé de la chair, afin de combattre pour elle contre l'esprit, qui est leur maistre. Or si ces soldats estoient fidelles, l'esprit n'auroit nulle crainte, ains il se mocqueroit de tous ses ennemis, ainsi que font ceux qui se trouvent au donjon d'une forteresse qui est imprenable, ayant des munitions suffisantes pour vivre, bien que les ennemis soient jusques aux fauxbourgs, ou mesme que la ville fust prise.

Que nous represente ce donjon? Rien autre, certes, que la partie superieure de nostre ame; et pourveu qu'elle soit accompagnée de ses trois soldats, qui sont l'entendement, la memoire et la volonté, elle ne craint rien; car l'esprit aura tousjours le dessus, quoy que le diable, le monde et la chair ayent bandé toutes leurs forces contre luy : tout cela ne sera nullement capable de le troubler ny espouvanter. Ilz broüilleront bien quelque chose, se servant des sens et facultés inferieures de l'ame; mais pourtant ilz ne sçauroient luy nuire en la vertu de la paix que nostre Seigneur nous a acquise; et si l'esprit demeure fermement attaché aux verités de la foy, et qu'il soit de bonne intelligence avec ses trois soldats, il se mocquera de tous ses ennemis, et en demeurera vainqueur.

Les plus puissantes armes que les Chrestiens puissent avoir pour resister à leurs ennemis, c'est la paix de l'esprit; et s'ilz taschent de conserver cette paix, indubitablement ilz demeureront victorieux dans les combats; mais si la paix leur manque, et que cette intelligence entre l'esprit, l'entendement, la memoire et la volonté, vienne à deffaillir, tout est perdu, l'homme perira.

Lors que l'entendement se tient ferme en la croyance des verités que nostre Seigneur nous a apprises, et que la foy nous enseigne, il a une force incomparable au dessus de la chair : mais quand il vient à escouter les raysons et les harangues qu'elle luy represente pour le destourner de l'attention des verités de la foy, incontinent tout est perdu : l'ex-

perience nous le fait voir tous les jours en la pluspart des hommes.

Nul ne peut douter que nostre Seigneur n'ayt dit, que les pauvres d'esprit et ceux qui souffrent persecution sont bienheureux; et l'entendement, au lieu de demeurer fermement attentif à cette verité, va recevoir les suggestions de la chair, laquelle luy represente qu'il faut avoir des biens et beaucoup, afin de luy donner toutes ses ayses et commodités, et voila quant et quant la guerre. La chair dicte miserablement à l'entendement, que ceux qui sont pauvres ne sont pas estimés; il escoute cette proposition, et le voila perdu. En somme, tout ce que la chair desire est tout à fait contraire à l'esprit, lequel estant esclairé de la lumiere celeste, ne se peut empescher de voir que toutes ces raysons sensuelles et impertinentes sont tout à fait contraires à la rayson; de sorte que n'osant les approuver, il souffre une guerre tres-grande, voyant l'un de ses soldats presque gaigné, et lequel veut quitter son party : ce qu'il ne fait que trop souvent.

Or si nous disons que nous avons la foy, nous la devons monstrer par les œuvres : et si nous voulons avoir la paix de l'esprit parmi la guerre de la chair, il faut tenir l'entendement fermement attaché aux verités que nostre Seigneur nous a apprises et enseignées, et le priver de recevoir toutes les raysons de l'amour propre, ne donnant jamais la liberté à nostre esprit d'escouter les malheureuses suggestions qu'il nous propose; car c'est de là d'où a procedé la perte des anges et des hommes.

Les anges apostats, pour avoir escouté cette fausse opinion qu'ils devoient estre comme Dieu, se perdirent en leurs pensées; mais S. Michel ayant entrepris de resister à leur temerité : Miserables, leur dit-il, *Quis ut tu Deus?* qui est comme Dieu? Et au son de cette parolle, ils furent tous precipités dans le profond des enfers, et malheureux pour iamais. Mais soudain que le diable vit que son orgueil et son

ambition outrecuidée l'avoit perdu, il le fut presenter à nostre pauvre mere Eve, luy disant qu'elle ne mourroit point, bien que Dieu l'eust dit, ains qu'elle luy seroit semblable en mangeant du fruit deffendu : *Nequaquam morte moriemini : scit enim Deus, quod in quocumque die comederitis ex eo, aperientur oculi vestri, et eritis sicut dii, scientes bonum et malum* [1]. Et au lieu de se tenir ferme en la parolle que Dieu luy avoit dite, elle escouta ce malheureux esprit, et consentit à cette perverse et detestable proposition, qui fut cause qu'elle se perdit et son mary avec elle. Il luy eust bien mieux valu, et à nous aussi, qu'elle eust respondu à l'ennemy : Miserable! laisse-nous demeurer en la bassesse et humilité en laquelle nous avons esté creés, et en la sousmission et obeyssance que nous devons à Dieu, plustost que de nous proposer un eslevement, duquel tu as esté precipité.

O que le pauvre Adam eust esté heureux de demeurer seul sans estre marié, dautant qu'il n'eust pas encouru l'indignation de Dieu en contrevenant à son commandement!

Nos entendemens sont ordinairement si pleins de raysons, d'opinions et de considerations que l'amour propre nous suggere, que cela cause une grande guerre en l'ame ; car au lieu de nous arrester et attacher en toutes choses aux parolles de nostre Seigneur, nous nous servons des raysons que la prudence humaine nous fournit, disant qu'il faut bien estre discret et moderer un peu les choses, afin que tout aille bien, et cependant c'est tout au contraire : car c'est afin que tout aille mal, et certes pour l'ordinaire l'on ne sait de quel biais prendre ces personnes qui se servent de cette fausse prudence, parce que faute de simplifier leur entendement, ils ne veulent pas recevoir les avis qu'on leur donne, apportant cent raysons contraires pour soustenir leur opinion, quoy que mauvaise, de maniere que lors qu'ils s'y sont une fois attachés,

[1] Gen., III.

on ne sçait plus que faire avec eux. *Estote prudentes* [1], soyés prudens, dit nostre Seigneur en l'Evangile, servés-vous de la prudence, car elle est bonne; mais servés-vous en rarement et seulement pour la gloire de Dieu, et en sorte que vous la rendiés sousmise à la simplicité.

Nostre Seigneur donc, voyant ses Apostres entortillés en diverses considerations et doutes de l'accomplissement de sa promesse, n'ayant pas la patience que le jour fust venu, se monstre à eux, et leur donne sa paix : *Pax vobis,* leur dit-il; que vos entendemens soient pacifiés par le rejet de tant de considerations qui vous causent de la deffiance; voyés mes playes, et ne soyés pas mescroyans. O que la foiblesse de l'esprit humain est grande! Nostre Seigneur a dit : Tout ce que vous demanderés au Pere en mon nom, il vous sera donné; *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* [2] : mais pource qu'il ne nous donne pas toujours ce que nous demandons, ou que nous ne le recevons pas sitost que nous voudrions, incontinent nous sommes chancelans en la foy de cette promesse. J'ay desja tant demandé à Dieu une telle vertu (dira quelqu'un), et cependant je ne l'ay pas encore. O! patience, le jour n'est pas passé, vous n'estes qu'au matin, et vous doutés? attendés au soir de cette vie mortelle; car indubitablement, si vous perseverés à la demander, vous l'obtiendrés.

Les Apostres donc n'estant pas encore confirmés en la foy, et ne voyant pas nostre Seigneur ressuscité si promptement qu'ils desiroient, en entrerent en perplexité, et commencerent à douter, disant en eux-mesmes : O que nous eussions esté heureux si nous eussions eu un maistre qui eust esté immortel! et plusieurs autres raysons qu'ils pensoient, par lesquelles ils monstroient bien qu'ils estoient en doute de l'effet de la promesse de nostre Seigneur; et partant il leur dit pour les accoiser : *Pax vobis,* La paix soit avec vous,

[1] S. Matth., X. — [2] S. Jean, X.

C'est assés dit sur ce sujet : car vous voyés bien maintenant que ce qui cause la guerre en nos ames et qui en chasse la paix, ne provient d'autre chose sinon que nous manquons de foy et d'asseurance és parolles de nostre Seigneur, et que nous escoutons les raysons de la prudence humaine.

Le second soldat de nostre esprit est la memoire, la fidelité duquel venant à faillir, le trouble se fait grand en l'ame; dautant que la memoire est le siege de l'esperance et de la crainte. Or je sçay bien que l'esperance est en la volonté; mais pour m'expliquer, je veux dire ainsi maintenant, et nous devons doncques sçavoir que la pluspart des troubles que nous avons, viennent dequoy l'imagination des sens et de la chair represente frequemment des ressouvenirs mondains et terrestres à l'imagination de l'esprit, lesquels estant receus par la memoire, elle commence d'entrer en deffiance; et au lieu de s'occuper à se ressouvenir des promesses de nostre Seigneur en faysant des actes d'esperance, et demeurant ferme en cette confiance que nous devons avoir en Dieu, que tout perira plustost que ses promesses viennent jamais à manquer, il arrive que nous nous laissons aller à des vaines craintes de n'avoir pas assés de cecy ou de cela, et partant les inquietudes arrivent; la chair employe toutes ses forces contre l'esprit, attirant de son costé l'entendement et la memoire pour [illegible]tre pour elle; et puis c'est grand'pitié du degast que ce manquement de paix fait en l'ame.

Au lieu que, si la memoire demeuroit ferme aux promesses de Dieu, sans varier, s'asseurant sur la verité de ses parolles, se confiant en sa bonté, qui est si grande, que non seulement il se rend fidele aux ames qui se confient en luy, ains encore il en prend un soin tendre et amoureux : ô qu'heureuses seroient celles qui auroient ainsi logé en Dieu toutes leurs esperances! ô que nous serions heureux, mes cheres ames, si nous occupions bien nostre memoire à nous ressouvenir des promesses que nous avons faites au baptesme, par lesquelles nous avons

renoncé au diable. au monde et à la chair; promesses que les Religieux et Religieuses reconfirment par le moyen de leurs vœux, par lesquels ils s'obligent non seulement de garder les commandemens de Dieu, ains encore de suivre ses conseils, afin de se rendre tousjours plus aggreables à ses yeux! ô que nous serions heureux, si nous nous ressouvenions bien de ces saintes promesses, et que nous fussions fidelles à les garder! car sans doute nostre Seigneur viendroit à nous, et nous diroit, *Pax vobis,* Paix vous soit, comme il fit à ses Apostres.

Le troisieme soldat de nostre esprit, et le plus fort de tous, est la volonté; dautant que nul ne peut surmonter la liberté de la volonté de l'homme. Dieu mesme qui l'a creée ne veut en façon quelconque la forcer ny violenter: et neanmoins elle est si lasche, que bien souvent elle se laisse gaigner aux persuasions de la chair, se rendant à ses suggestions, bien qu'elle sçache qu'elle est le plus grand ennemy que l'homme aye, et qu'elle ressemble à cette felonne Dalila qui trompa meschamment ce pauvre Samson duquel elle estoit si cherement aymée [1]. La chair a des ruses nompareilles pour vaincre l'esprit, et l'attirer à ses brutalles inclinations. Mais nostre volonté a encore un autre ennemy qui luy cause beaucoup de peines, et luy fait souvent quitter l'esprit, qui est comme son tres-cher espoux : cet ennemy n'est autre que la multitude des desirs que nous avons de cecy et de cela; car nostre volonté est d'ordinaire si pleine de pretentions et de desseins, que bien souvent elle ne fait rien que s'amuser à les regarder l'un apres l'autre, au lieu de s'occuper à en faire reüssir quelques-uns des plus profitables.

Combien avés-vous de desirs en vostre volonté? dira-on à quelqu'un. Je n'en ay que deux. C'est trop; car il n'en faut avoir qu'un ; nostre Seigneur nous l'a luy-mesme enseigné :

[1] XVI des Juges.

*Porro unum est necessarium; Maria optimam partem elegit*[1] *:* Une seule chose est necessaire, dit-il; Marie a choisi la meilleure part, c'est à dire qu'elle a choisi cet Un necessaire tout seul. Mais quel est-il, cet un necessaire? c'est Dieu, mes cheres Seurs, qu'il faut choisir, et rien autre; certes, qui ne se contente pas de Dieu, qui est tout, merite de n'avoir rien.

Mais, me dirés-vous, ne faut-il pas aymer le prochain, ny les exercices spirituels? puis que vous dites qu'il ne faut aymer que Dieu, et ne vouloir que luy seul, pourquoy donc tant de livres, de predications, et choses semblables?

Un exemple vous fera entendre cecy : vous regardés cette muraille qui est blanche, et je vous demande qu'est-ce que vous voyés? Je voids, dirés-vous, cette muraille. Mais ne voyés-vous point l'air qui est entre vous et elle? Non, parce que je ne regarde que la muraille, et bien que ma veuë traverse et passe parmi l'air qui est d'icy là, neanmoins je ne le voids pas, dautant que je n'y arreste pas ma veuë. De mesme pourriés-vous dire : En aymant Dieu je rencontre plusieurs autres choses, comme les livres, les predications, l'orayson, le prochain, que j'ayme vrayement bien; mais mon dessein principal estant de n'aymer que Dieu, fait que j'ayme toutes ces choses et que je m'en sers; mais ce n'est qu'en passant, pour m'exciter davantage à l'aymer plus parfaitement : car tel en est mon vouloir.

En fin finale, si nous voulons avoir la paix en nous-mesmes, il ne faut avoir qu'une seule volonté, et qu'un seul desir, imitant le grand saint Paul, qui ne vouloit sçavoir ny prescher qu'une seule chose, à sçavoir, nostre Seigneur Jesus-Christ, et iceluy crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum :* c'estoit toute sa doctrine, en cela consistoit toute sa science; c'estoit en cette mort precieuse de nostre divin

[1] S. Luc, X.

Sauveur, qu'il occupoit toute sa memoire; c'estoit en ce seul amour du crucifix qu'il avoit arresté tous ses desirs et toutes ses volontés. Ainsi puissions-nous faire, mes cheres Ames; car nous possederons comme luy la vraye paix, si nous ramassons bien toutes nos puissances et facultés interieures, afin de les occuper toutes en l'amour de nostre doux Sauveur, lequel sans doute ne manquera pas de nous visiter, afin de nous donner cette paix qu'il donna aujourd'huy à ses Apostres bien-aymés. Ah! mon Dieu, que cette paix est differente de celle que le monde donne à ses favoris! les mondains se vantent quelquesfois qu'ils possedent la paix; mais pour l'ordinaire c'est une paix fausse, et laquelle est enfin suivie d'une tres-grande guerre.

Imaginés-vous, je vous prie, de voir deux barques ou navires qui voguent sur la mer, dont l'une soit celle de nostre Seigneur et nostre Maistre avec ses Apostres, en laquelle il dort doucement; et voyés que pendant son sommeil les vents s'eslevent, la tourmente devient si grande, et les vagues si impetueuses, qu'elles semblent devoir à tout moment faire perir le navire : et considerés comme les Apostres, esmeus du present danger, courent de proüe en poupe, et de poupe en proüe : enfin, voyant qu'ils ne peuvent resister à cet orage, ils réveillent nostre Seigneur, luy disant : *Domine, salva nos, perimus*[1], Maistre, nous perissons, si vous ne nous secourés. O pauvres gens ! de quoy vous troublés-vous? n'avés-vous pas avec vous celuy qui pacifie toutes choses? *Quid timidi estis, modicæ fidei?* que craignés-vous, gens de petite foy? leur dit nostre Seigneur; n'ayés point de peur. *Tunc surgens imperavit ventis, et mari, et facta est tranquillitas magna :* et incontinent se levant il commanda aux vents et à la mer de s'accoiser, et le calme se fit soudainement à la parolle de nostre divin Maistre; apres quoy il persevera en la paix avec laquelle il dormoit, qui

[1] S. Matth., VIII.

estoit une paix procedante de la pureté et candeur de son ame : en quoy il fut apres suivy de son grand Apostre saint Pierre, lequel dormoit fort tranquillement, quand l'Ange le vint tirer de la prison, la nuict mesme devant le jour auquel on le devoit faire mourir : car c'est chose certaine que les vrais amis de Dieu sont tousjours tranquilles, et conservent tousjours la paix que nostre Seigneur leur a acquise par sa mort, dans les tribulations et afflictions, pour grandes qu'elles puissent estre.

L'autre barque de laquelle je veux parler, et qui represente naïvement bien la paix des enfans du monde, est celle dans laquelle Jonas estoit; car les vents s'estant eslevés exciterent en la mer une si grande tourmente, que les mathelots ne sçachant plus que faire pour eviter le peril imminent de la mort, auquel ils se voyoient presque reduits, le patron s'en va au fond du navire, *ad interiora navis*, où trouvant le pauvre Jonas qui dormoit, *qui dormiebat sopore gravi*, non d'un sommeil de paix, ains d'un sommeil de destresse, luy dit : Quoy, miserable, tu dors en l'extreme affliction où nous sommes; leve-toy, et invoque ton Dieu, *Et accessit ad eum gubernator, et dixit ei : Quid tu sopore deprimeris? surge, et invoca Deum tuum.* Lors quelques-uns de ceux qui estoient dans le navire s'estant enquis de Jonas d'où il estoit, et où il alloit : Helas! dit-il, je suis un pauvre homme hebrieu, qui fuy de devant la face de Dieu justement indigné et irrité contre moy; ce qu'ayant entendu, ils le jetterent dans la mer.

O que cet exemple nous represente merveilleusement bien les hommes pecheurs, lesquelz pensant fuyr l'ire de Dieu, se vantent de dormir un doux repos, comme s'ils possedoient la paix : mais enfin ils se trouvent bien trompés à leur reveil, c'est à dire, à l'heure de la mort, où ils sont environnés de mille troubles qui sont prets de les precipiter dans la mer des tourmens eternels, s'ils ne se repentent, et ne se retournent

du costé de la divine bonté, pour implorer sa misericorde sur eux, afin qu'ils puissent par le moyen de leur contrition recouvrer la grace laquelle ils ont perduë dans leur fausse paix, qui doit plustost estre appellée trouble que tranquillité, puisqu'elle se termine enfin en une inquietude insupportable.

Vous voyés doncques bien maintenant que la vraye paix ne se trouve que parmi les enfans de Dieu et de l'Eglise, lesquels vivent selon sa volonté et en l'observance de ses commandemens : mais que beaucoup plus grande est celle que possedent ceux qui ne vivent pas seulement en l'observance des commandemens, ains encore des conseils evangeliques; dautant qu'en la parfaite mortification de soy-mesme se trouve la vraye paix. C'est pourquoy les enfans de la paix font une continuelle guerre à leur chair; resistant si fidellement à toutes ses attaques, pour violentes qu'elles soient, qu'elle n'a nul pouvoir de troubler leur repos, non plus que le diable et le monde, ainsi que nous avons dit. Neanmoins il faut qu'un chacun de nous sçache qu'il ne doit pas demeurer en une paix accompagnée de faineantise, car il faut tousjours combattre. Nous pouvons bien affoiblir cet ennemy; mais pourtant nous ne le pouvons pas abattre ny precipiter tout à fait, parce que c'est l'un de ces goujats que Dieu a laissés en vie pour nous exercer, bien qu'il ne nous puisse nuire, si nous ne le voulons.

La chair fait sa demeure dans nostre sein, cela veut dire que nous la portons avec nous; c'est pourquoy elle inquiete quelquesfois nos cœurs, dautant qu'elle a des ruses estranges pour dresser des embusches à l'esprit : mais toutesfois si nous nous tenons fermes dans nostre donjon, accompagnés des trois soldats que nous avons dit, nous serons tousjours les plus forts, et possederons la vraye paix, laquelle nous rendra tousjours contens dans les persecutions, parmi les injures, mespris, afflictions et contradictions, et enfin en tout ce qui nous arrivera contraire à la nature.

Et puis qu'il vient à mon propos, je vous rapporteray sur ce sujet une histoire que je lisois, il y a quelque tems, dans la vie des Peres du desert, d'un jeune homme, lequel estant touché de l'esprit de Dieu, eut desir d'entrer en religion ; et pour accomplir son dessein, il s'en alla trouver un bon pere qui estoit dans l'un des monasteres de la Thebayde, auquel il raconta son dessein, le suppliant avec beaucoup d'humilité, en luy faysant une harangue digne de sa ferveur, de le vouloir recevoir pour son disciple : Mon Pere, luy dit-il, je viens à vous, afin qu'il vous plaise m'enseigner comment je pourray faire pour estre bientost parfait. Car absolument il le vouloit estre, et encore que ce fust bien tost, le bon Pere l'entendant ainsi parler, loüa fort son dessein, et luy respondit : Mon fils, quant à vous enseigner la voye de vous perfectionner, je le feray de bon cœur ; mais que vous soyés si tost parfait que vous le desirés, je ne le vous puis pas promettre, dautant qu'en cette maison, pas plus qu'ailleurs, nous n'avons point de la perfection toute faite, ains il faut que chacun fasse la sienne. Ce pauvre jeune homme, qui pensoit que la perfection luy seroit donnée comme l'on donne l'habit de Religion, fut bien estonné ; car ce bon Pere, poursuivant son propos, luy dit : Mon fils, la perfection ne s'acquiert pas, comme vous pensés, tout d'un coup : l'on n'y sçauroit parvenir si promptement ; il faut passer tous les degrés, commençant par le plus bas, pour monter jusques au plus haut : ne voyés-vous pas qu'en l'eschelle de Jacob il y avoit des eschellons lesquels il falloit monter l'un apres l'autre pour parvenir jusques au haut et sommet d'icelle, auquel on rencontroit la poitrine du Pere celeste ; mais sçachés toutesfois qu'il falloit, pour aller succer ces divines mammelles, monter tous les degrés de cette eschelle, ce qui nous represente que la perfection ne se trouve pas toute faite, ains qu'il la faut acquerir avec beaucoup de travail, et partant si vous la voulés avoir, je vous enseigneray bien

comment elle s'acquiert, pourveu, mon fils, que vous ayés bon courage, et que vous fassiés fidellement ce que je vous diray.

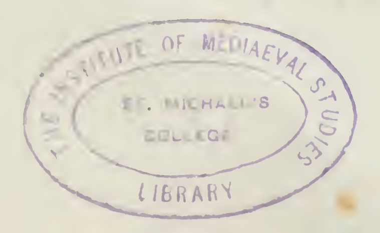
Ce jeune homme, qui avoit un grand desir de se perfectionner, luy promit qu'il feroit tout ce qu'il luy diroit; lors le bon Pere luy dit : Mon fils, il faut que trois ans durant, outre la generale prattique de toutes les vertus, vous entrepreniés encore de soulager tous les freres du monastere, de sorte que si vous rencontrés le cuisinier qui va puiser de l'eau, ou qui va querir ou fendre du bois, vous y alliés pour luy; puis en rencontrant d'autres chargés, vous preniés leur charge et les soulagiés en la portant pour eux; bref, que vous vous rendiés le valet de tous en les servant generalement en toutes choses, sans vous espargner en rien. Aurés-vous bien le courage de faire cela? Ce bon novice ayant entendu cette proposition, s'y sousmit humblement, luy demandant si au bout de ces trois ans il seroit parfait. De cela, dit le Pere, je ne le puis pas sçavoir; faites bien seulement cette pratique, et puis nous verrons ce qui en sera. Or les trois ans estant expirés, il s'en revint trouver son maistre pour sçavoir s'il estoit parfait : Mon Pere, luy dit-il, me voicy au bout de mon terme. Ce n'est pas tout, mon fils, dit le bon Pere; il faut entreprendre encore un autre exercice pour trois ans, si vous voulés acquerir la perfection. Vous avés bien et fidellememt fait ce que je vous avois recommandé ces trois années, il est vray; mais il ne faut pas s'arrester là. O Dieu! dit le pauvre novice, quoy! n'est-ce pas encore fait? faut-il derechef recommencer? est-il requis de faire si souvent des noviciaux? trois ans ne suffisent-ils pas? Helas! je pensois estre parfait en le voulant, et cependant il y a encore tant à faire! Apres qu'il eut bien fait toutes ses plaintes, son bon maistre, ne s'en estonnant pas beaucoup, commença à l'encourager, luy disant que, puis qu'il avoit desja tant fait, il falloit poursuivre; que la per-

fection estoit une chose d'un si grand prix, et laquelle apportoit tant de bien aux ames qui la possedoient, qu'il ne falloit pas plaindre sa peine, ny le tems qu'on employe à l'acquerir. Enfin le pauvre novice fut si bien persuadé, qu'il promit de faire encore ces trois années ce qu'il luy diroit. La pratique donc que le bon Pere luy recommanda fut qu'il receust si bien les mortifications, mespris, corrections et humiliations, que jamais il ne manquast de faire quelque service, ou quelque present à ceux qui les luy feroient, le plus promptement qu'il pourroit, et s'il n'avoit rien autre à donner, qu'il fist des boucquets pour leur presenter, ou des nattes, ou telles semblables choses : ce qu'il promit d'accomplir, et le fit fort fidellement, bien qu'il ne manquast pas d'exercice ; dautant que le bon Pere donna le mot du guet aux Religieux, lesquels l'esprouverent comme il falloit, si qu'à tous propos il estoit en peine de faire des presens ; car les mespris, humiliations, mortifications et espreuves, ne luy manquoient point.

Or ce second noviciat estant derechef parachevé, il vint rendre compte à son maistre, plein de desir de sçavoir s'il avoit acquis la perfection. Mais le Pere luy dit : Mon fils, il n'appartient qu'à Dieu de juger si vous estes parfait ou non : si vous voulés neanmoins, nous en ferons bien encore une petite espreuve. Le Pere donc le fit tout barboüiller, et le mena ainsi dans une ville qui estoit tout proche de là, à la porte de laquelle il y avoit des soldats qui n'avoient autre chose à faire qu'à regarder les passans, et prendre d'eux sujet de rire; de maniere qu'aussitost qu'ils virent ce pauvre jeune homme ainsi fait, ils commencerent à se mettre apres luy ! qui le broquardoit de parolles ; qui venoit jusques aux coups; autres l'injurioient; bref, ilz s'en joüoient tout ainsi que s'il eust esté fol, et ce qui leur faysoit croire qu'il le fust, c'estoit que tandis qu'ilz le traittoient de la sorte, il avoit une joye telle dans son cœur, qu'elle paroissoit mesme sur

sa face; car à mesure qu'on luy disoit plus d'injures, il parroissoit plus content et joyeux; ce qui satisfaysoit grandement le bon Pere, qui le regardoit pendant cette espreuve. Mais d'un autre costé cela estonnoit merveilleusement les assistans; de maniere que l'un des soldats retournant enfin son esprit sur la contenance de ce pauvre novice, plein d'estonnement commença à l'interroger, et luy demander comment il pouvoit rire, ne pouvant comprendre comme un homme pouvoit estre si insensible aux injures comme il sembloit qu'il fust. Surquoy vous remarquerés en passant, que nostre Seigneur permet tousjours que les vertus de ses vrays serviteurs soient reconnuës par quelqu'un. Lors le bon novice luy respondit : O certes, il me semble que j'ay bien sujet de rire et d'estre content, dautant que je possede la paix en mon ame parmi toutes les mocqueries et les attaques que vous me faites; mais de plus n'ay-je pas un grand sujet d'estre content? car en verité vous m'estes bien plus doux que ne m'a esté mon maistre que vous voyés là, et lequel m'a icy amené, dautant qu'il m'a tenu trois ans en telle subjection, qu'il falloit tousjours que je fisse quelque present à ceux qui me maltraittoient, pour recompense de l'offense qu'ils m'avoient faite; et cependant vous autres, qui taschés de me tourmenter et affliger, vous ne m'obligés point à vous en recompenser.

Considerés un peu, mes cheres filles, combien grande estoit la paix que ce jeune homme possedoit en son ame, puisque les injures, les mespris et risées d'une trouppe de desbauchés ne l'esmouvoient aucunement. Or c'est cette vraye paix que je vous desire, laquelle se conserve et s'accroist emmy la guerre, et les tourbillons des vents, des persecutions, humiliations, mortifications et contradictions que nous rencontrons en cette vie mortelle : afflictions et peines qui seront enfin suyvies d'un repos eternel et de tres-douces consolations, pourveu que nous les ayons souffertes, à l'imi-



tation de ce bon Religieux, avec la paix interieure de l'esprit; paix laquelle ne s'acquiert en cette vie que par l'union de l'entendement, de la memoire et de la volonté avec l'esprit, et de l'esprit avec Dieu, ainsi que nous vous avons monstré; paix laquelle ne se peut trouver hors la sainte Eglise, ainsi que l'experience nous l'enseigne tous les jours; paix enfin finale, qui ne se rencontrera jamais qu'en l'obeyssance du saint Evangile, puis qu'il n'y a point de salut hors de là. C'est pourquoy je vous exhorte, mes cheres Ames, de vous attacher fidellement à cette sainte doctrine, afin que vous puissiés recevoir la benediction du Pere, du Fils, et du saint Esprit. Amen.

DIEU SOIT BENY.

# SERMON

## DES TRADITIONS

### POUR LE QUATRIEME DIMANCHE D'APRES PASQUES [1].

*Adhuc multa habeo vobis dicere, sed non potestis portare modo : cùm autem venerit Spiritus ille veritatis, docebit vos omnem veritatem, etc.* JOAN., c. XVI.

J'ay encore plusieurs choses à vous dire, mais vous n'estes pas capables de les comprendre maintenant : quand le saint Esprit sera venu, il vous enseignera toute verité, etc.

C'est un vieil axiome entre les philosophes que tout homme desire de sçavoir : *Omnis homo natura scire desiderat,* dit Aristote : en quoy l'esprit humain est si ardant, que l'ennemy ne sceut trouver tentation plus grande pour decevoir nos premiers parens, que de leur proposer : *Eritis sicut Dii scientes bonum et malum* [2], vous serés comme des dieux, sçachant le bien et le mal. C'est ce grand desir qui apprivoisa l'homme avec son ennemy capital par les arts divinatoires, et qui baille credit à tant de pronostiqueurs. Ce fut ce desir qui fit sortir d'Athenes, et tant courir ce grand Platon, comme dit S. Hierosme [3], qui fit aller dés le bout de France et d'Espagne à Rome vers Tite-Live. Ce fut ce desir qui fit renoncer ces anciens philosophes à leurs commodités corporelles, etc. Et c'est ce desir naturel de l'homme, auquel nostre Seigneur a egard aujourd'huy, quand pour consoler ses Apostres de son absence, il leur promet le tres-saint Esprit, pour leur apprendre toute verité, et afin de leur aiguiser ce desir, il leur dit : *Adhuc multa,* etc.; puis pour

[1] Ecrit de la main de S. François de Sales (Edit. de 1641).
[2] Gen., III. — [3] Epist. ad Paulinum Presbyterum.

les combler d'une certaine et magnifique esperance et consolation, il leur dit : *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis,* etc. Et puis, parce que la science peut nuire à qui l'a, s'il ne la rapporte à bonne fin, il leur adjouste : *Ille me clarificabit, quia de meo accipiet.* Mais cependant nostre Seigneur monstre par ces parolles que personne ne peut estre capable de la celeste doctrine, sinon par la faveur du saint Esprit. Ainsi le faut-il croire sans doute; et partant, voulant aujourd'huy vous monstrer avec ces parolles un des premiers et plus importans fondemens de la doctrine chrestienne, je vous supplie, demandons à ce celeste consolateur son ayde, laquelle pour mieux obtenir, il nous y faut employer l'intercession de tous les Saints, particulierement de la glorieuse Vierge, à laquelle pour ce sujet nous presenterons l'*Ave Maria.*

L'histoire escrite au VI<sup>e</sup> chapitre du III<sup>e</sup> des Roys, de l'admirable fabrique du temple de Salomon, raconte qu'il n'y avoit qu'une entrée en l'oracle qui estoit dans iceluy : mais cette entrée avoit deux huys de bois l'olive, il y avoit cinq posteaux, et sur les huys estoient peints des cherubins, des palmes, entaillés et relevés d'ouvrages; au parsus tout y estoit doré : certes c'estoit une riche et bien magnifique entrée. Ainsi le second peuple, ou la seconde maison, qui est l'Eglise evangelique, n'a qu'une entrée en son oracle; mais cette entrée a deux portes, non moins riches que ces anciennes. J'appelleray pour ce coup icy l'oracle du christianisme la sainte doctrine evangelique, ou l'Evangile : car de fait l'oracle n'estoit autre, sinon le lieu d'où Dieu monstroit ses volontés au peuple. Et comme sommes-nous enseignés, sinon par la foy, laquelle peut estre appellée oracle, parce qu'en icelle on oit Dieu : *Fides ex auditu,* etc. [1] ? Mais l'unique entrée de cet oracle, c'est la parolle de Dieu; car

[1] Rom., X.

nous ne pouvons pas entrer en cet auditoire de Dieu, que ce ne soit *per verbum Dei*. Mais cette entrée a deux portes, à sçavoir, l'Escriture et la tradition; elles sont encores de bois d'olive, parce qu'elles portent la grace de Dieu. En icelle sont les cherubins, c'est à dire, la plenitude de sçavoir, les palmes, la victoire, et la force contre les tentations : *Assumitte gladium spiritus, quod est verbum*[1]*; Virtus enim Dei est ad salutem omni credenti*[2] (Prenés le glaive de l'esprit, qui est la parolle; car elle est la vertu de Dieu pour le salut à tous ceux qui croyent). Il y a de beaux ouvrages qui s'advancent, parce que cette parolle tend aux saintes œuvres. Tout y est couvert d'or; cette couverture sont les œuvres de charité, parce que la foy sans la charité est morte : *Si linguis hominum loquar, charitatem autem non habuero, nihil sum*, etc.[3]. Voila doncques le moyen d'entrer en l'oracle de la foy chrestienne; c'est d'entendre la parolle escrite et la tradition; et c'est ce que nostre Seigneur vouloit dire en ces parolles que j'ay prises à interpreter; car il dit : *Adhuc habeo :* c'est signe qu'il avoit beaucoup dit de choses, quand il dit qu'il en a encores beaucoup à leur dire, et puis que nous n'avons point ces choses-là en escrit, c'est signe qu'il y a beaucoup plus de parolles dites, que d'escrites.

Mais parce qu'en cette doctrine nous ne sommes pas d'accord avec les adversaires, j'en diray sommairement quelque chose, qui confirmera l'interpretation et la foy catholique, en cet ordre, premierement qu'il y a des saintes traditions en l'Eglise; 2. qu'elles y sont necessaires; 3. l'authorité qu'elles ont sur les chrestiens; 4. comme il les faut cognoistre; 5. une briefve resolution contre toutes les objections des adversaires.

Quant au premier poinct, j'auray bientost fait; car comme les traditions donnent authorité à l'Escriture, ainsi que je monstreray bientost, de mesme les Escritures donnent au-

[1] Ephes., XVI; Rom., I. — [2] Rom., I. — [3] I Cor., XIII.

thorité aux traditions, comme deux huys qui s'entrejoignent, comme les deux cherubins qui s'entre-regardoient au propitiatoire.

1. *Multa habeo vobis dicere,* etc. Or de cela nous n'avons que bien peu, *Joan., ult.* Tout le monde ne pourroit comprendre ce que nostre Seigneur a fait, *Act.,* I : *Per dies quadraginta apparens eis, et loquens de regno Dei.* On me dira qu'il n'est pas necessaire ; il suffit qu'il soit utile comme l'Epistre *ad Philemonem.* Puis, ou nostre Seigneur le leur devoit dire pour eux, ou pour l'Eglise : si pour l'Eglise, donc nous l'avons encore ; si pour eux seulement, donc en l'Evangile n'y est pas tout ce qui est necessaire à un chacun.

I Cor., XI : *Laudo autem vos, fratres, quod per omnia mei memores estis, et sicut tradidi vobis, præcepta mea tenetis. De modo orandi,* etc. *Si quis autem videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, nec Ecclesia Dei.* Puis : *Ego enim accepi a Domino* : *cætera cum venero disponam.* II Thess., II : *Itaque, fratres, tenete traditiones quas accepistis, sive per sermonem, sive per Epistolam nostram :* autant l'un que l'autre. II Tim., II : *Formam habe sanorum verborum quæ a me audisti, in fide et in dilectione in Christo Jesu : Bonum depositum custodi, per Spiritum sanctum qui habitat in nobis.* Cap. II : *Tu ergo, fili mi, confortare in gratia, quæ est in Christo Jesu, et quæ audisti a me per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus qui idonei erunt et alios docere.* II Joan. : *Plura habens vobis scribere, nolui per chartam et atramentum; spero enim me futurum apud vos, et os ad os loqui.*

*Eusebius,* lib. III, cap. 36 *Historiæ; Dionysius Areopag.,* cap. 1 *Eccles. Hierarchiæ ; Hegesippus,* lib. IV, cap. 8 ; *Eusebius,* 5. lib., *comprehendit traditiones apostolicas,* lib. V, cap. 20. *Polycarpus referebat verba Domini, quæ ab Apostolis audierat ; Irenæus ea scribebat in corde. Idem,* lib. V, cap. 1, il parle de la commixtion de l'eau avec le vin.

Mais, lib. III, cap. 2, 3 et 4, il en parle tout au long. Entre autres choses, il dit qu'en l'Eglise, comme en un riche depositaire, les Apostres ont conferé tout ce qui est de la verité : *Ut omnis quicumque velit, sumat ex ea aquam vitæ, hæc est vitæ introitus ; omnes autem reliqui fures sunt et latrones, quæ autem sunt Ecclesiæ cum magna diligentia diligere. Et post : Quid autem si neque Apostoli scripta quidem reliquissent, nonne oportebat sequi ordinem traditionis quem tradiderunt iis quibus committebant Ecclesias?* etc. Il dit que plusieurs nations sans escrit gardent l'ancienne tradition escrite dans leur cœur.

*Tertullian.*, lib. *De corona militis, etc.* Il parle des ceremonies du baptesme, du signe de la croix, du sacrifice anniversel *pro defunctis*, et dit : *Si legem expostules Scripturarum, nullam invenies; traditio tibi prætenditur auctrix, consuetudo confirmatrix, fides observatrix.*

*Cyprianus*, lib. II, *Epist.* 3 : *Admonitos nos scio, ut in calice offerendo Dominica traditio servetur, nec aliud fiat a nobis, quam quod pro nobis Dominus prior fecit, ut calix qui in ejus commemorationem offertur, mixtus vino offeratur.* S. Augustin ne dispute quasi autrement, *contra Donatistas de Baptismo.*

Que diray-je des adversaires? Combien ont-ils de traditions? Le dimanche, par tout l'observation d'iceluy; Pasques, l'Ascension en quelques lieux; le baptesme des petits enfans, les parrains, l'imposition des noms, donner la cene le matin, se marier devant le ministre. Voila quant au premier poinct.

Quant au deuxieme, je dis les traditions estre necessaires, 1. pour authentiquer l'Escriture; car qui nous a dit qu'il y a des livres canoniques? L'Alcoran dit bien qu'il a esté envoyé du ciel; mais qui le croit? qui nous a dit l'Evangile de S. Marc, etc., plustost que celuy de S. Thomas et de S. Barthelemy? Pourquoy ne reçoit-on l'Epistre qui porte le tiltre *ad Laodicenses*, puis que S. Paul aux Colossiens, *cap. ult.*,

atteste leur avoir escrit, plus tost que celle aux Hebreux? Pourquoy croiray-je que l'Evangile de S. Marc est de S. Marc, celuy qu'on monstre maintenant?

Calvin, livre premier de son Institution, chapitre 7, dit que le saint Esprit, etc. Mais quelle folie! c'est pourquoy S. Basile a eu raison de dire, lib. *De Spiritu sancto,* cap. 27: *Si traditiones negligantur, fore ut Evangelium detrimentum patiatur.* Et S. Augustin, *contra epistolam fundamenti, dicit se Evangelio non crediturum, nisi Ecclesia præciperet.*

2. Pour le sens de l'Escriture: *Putasne intelligis quæ legis?* Act., VIII. On peut s'opiniastrer par tout, etc.

3. Pour le nombre des sacremens; car qui m'a dit que le lavement des pieds que fit nostre Seigneur ne fust pas sacrement, et le baptesme le fust? et qui m'a dit qu'il falloit mettre du vin au calice? etc.

4. Nous avons plusieurs articles de foy par là, comme que le baptesme des heretiques est bon. 2. La descente de nostre Seigneur aux enfers. 3. La virginité de nostre Dame. Ce n'est donc pas merveille si Irenée a dit: *Qui successionem habent ab Apostolis, cum Episcopatus successione charisma veritatis certum secundum placitum patet accepisse,* lib. IV, cap. 43.

Et nostre Seigneur: *Cum autem venerit Spiritus sanctus, docebit vos omnem veritatem,* de quoy l'Eglise a besoin, *contra novas hæreses exorientes. In Græco,* il y a *deducet in omnem.*

(Quant au troisieme poinct): *Auctoritatem habent a Christo et ab Ecclesia,* bon gré mal gré tous les adversaires. *In omni scripto ut recipiatur, debet constare de veritate testificantis et testificationis. A Christo immediate, ut sacramentorum forma, et quod vino aqua sit admiscenda, ut Justinus testatur,* Apolog. II. *Mediate per Spiritum sanctum in Ecclesia præsidentem per Apostolos, ut jejunium Quadragesimæ, et alia multa. Vel per Ecclesiam,* comme

*

il y en a beaucoup, et ont la mesme authorité que les loix escrites. *Diuturnæ ff. de n. e. consuetudo D. l.*

(Quant au quatrieme) : *Modus cognoscendi petendus est ab Ecclesia generaliter; quæ quoniam decrevit aliqua quæ in Scripturis explicite non sunt, signum est esse tradita. Sic Mariæ virginitas, numerus lib. canonicorum.*

2. *Quando Ecclesia universa aliquid agit, quod non posset agere nisi mandato Christi, ut baptizare parvulos, et non rebaptizare hæreticos.* Dont S. Augustin a bien dit, *Epist.* 118 : *Affirmare non recte fieri, quod universa Ecclesia facit, insolentissimæ est insaniæ.*

3. *Quando Ecclesia aliquid semper egit, et si ipsa potuerit instituere, ut Quadragesima, quæ usque ad tempus Ignatii ad Philipp. producitur. Sic minores Ordines, in Epistola ad Antiochenses.*

4. *Quando in Concilio, vel seorsim omnes Doctores idem dicunt, ut in concilio Nicæno, II act. ultima, imagines venerari. Sic ceremoniæ in baptismo,* Basil., Tertull., Dionys.

(En cinquieme lieu) : pour resoudre briefvement tous les arguments, voicy les regles : premierement, se souvenir que les traditions sont parolles de Dieu comme l'Evangile, et non jamais contraires à l'Escriture, et par ce moyen s'en vont à neant tous ces passages que nos adversaires ont accoustumé de nous objecter : *Non addetis ad verbum, quod ego præcipio vobis,* Deuter., IV et XII. *Sed licet nos, aut Angelus de cœlo evangelizet vobis, præter quam quod evangelizavimus vobis,* etc. Galat., I.

2. Que tout ce qui est necessaire à l'Eglise, est contenu en l'Escriture, *non explicite,* mais bien *radicaliter.* Ce qui est *explicite,* est suffisant pour sauver les particuliers, mais non pour l'instruction de tout le corps; ainsi est refuté ce passage qu'on objecte : *Hæc scripta sunt ut credatis,* etc., *et ut credentes vitam habeatis.*

3. Que nos traditions ne sont pas humaines, mais divines.

ainsi est refuté ce passage, *Isai.*, XXIX : *In vanum colunt me docentes mandata, et doctrinas hominum,* et tous les livres qu'on a faits *adversus humanas traditiones.*

Quant aux Peres, il y a deux regles, l'une, qu'on se garde de la fallace *a particulari affirmativa ad negativam simpliciter,* et qu'on se souvienne de la regle : *Ex puris particularibus nihil sequitur, sicut Irœneus ait. Evangelium prœdicaverunt, postea scripserunt : ergo nihil de Evangelio prœdicaverunt, quod non scripserint ;* ainsi : *Scriptura est fundamentum et columna fidei,* doncques, etc.

La seconde, c'est de les lire.

# SERMON

## POUR LE JOUR DE L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX[1].

*Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Ad GAL., VI.

Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ, par lequel le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde.

Si le prophete Jonas se consola tant au lierre que Dieu luy avoit preparé, que l'Escriture dit : *Et lœtatus est Jonas super hedera lœtitia magna* (que Jonas fut grandement joyeux de ce lierre) ; quelle doit estre l'allegresse des chrestiens en la sainte croix de nostre Seigneur, sous laquelle ils sont bien plus à l'ombre que Jonas n'estoit sous le lierre ! ils sont bien mieux deffendus et contre-gardés par ce bois sacré, que Jonas ne fut par le lierre : *Absit mihi, etc.* (Donc jà n'advienne que nous nous glorifiions sinon en la croix). Or disons donc : Que Jonas se resjouisse au lierre ; qu'Abraham fasse festin aux anges sous l'arbre[2] ; qu'Ismaël soit exaucé sous l'arbre au desert[3] ; qu'Helie soit nourry sous le genevre en la solitude[4] : quant à nous, nous ne voulons point d'autre ombre que celle de la croix, ny d'autre festin que celuy qui nous y est preparé ; nous y voulons addresser nos pleurs et nos cris, nous ne voulons d'autre nourriture que les fruits de la croix : *Absit mihi gloriari, etc.* (Jà n'advienne donc que nous nous glorifiions en aucune autre chose). Et de vray, qu'est-ce se glorifier en une chose ? C'est se priser, estimer, tenir heureux et grand en icelle : *In iis,* dit doctement le docteur angelique S. Thomas, *unusquisque gloriatur, in*

[1] Ecrit de la main de saint François de Sales (Edit. de 1641).
[2] Gen., XVIII. — [3] Ibid., XXI. — [4] III Reg., XIX.

*quibus se magnum existimat* (Chacun se glorifie en ce en quoy il s'estime grand).

Or les biens esquels nous nous estimons grands sont de trois sortes, à sçavoir : de l'ame, du corps et de fortune. Qui se glorifie en son sçavoir ; qui en sa santé, force et beauté ; qui en sa qualité, degré et richesse. Mais quoy ! *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* [1] (Vanité des vanités, toutes choses sont vanité). *In imagine pertransit homo* (L'homme passe comme une ombre). Quant au sçavoir : *Comparatus est jumentis insipientibus* (Il est comparé au cheval qui est sans entendement). Quant au corps : *Pulvis est* (Il n'est que poudre). Quant aux richesses et aux biens de fortune : *Mundus transit et concupiscentia ejus* (Le monde et sa convoitise passe). Jà n'advienne donc qu'on s'y glorifie, et qu'on s'estime grand pour si peu de chose. Mais en la croix de nostre Seigneur, ô quelle gloire! si celuy-là qui estoit si grand qu'il estoit Dieu, y constitue son exaltation, sa clarification, s'il l'appelle la porte de sa gloire ; que vous reste-t'il à faire, et que me reste-t'il à dire, sinon que vous ayés le mesme sentiment en vous par imitation, qui a esté en Jesus-Christ? lequel combien qu'il fut Dieu, et qu'il n'aye point estimé faire tort à son Pere eternel de s'esgaler à luy, il s'est neanmoins aneanty luy-mesme, et pour ce Dieu l'a exalté, etc. : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu, qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est se esse æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit, propter quod, etc.* [2].

Mais voyons un peu quelle sorte de gloire nostre Seigneur a prise par la croix. Lisés de grace en cette croix, et vous y apprendrés la gloire que nostre Seigneur a prise en icelle. Et ne treuvés pas estrange que je vous renvoye à ce livre pour y apprendre vostre leçon, car c'est le plus excellent livre de tous ceux qui jamais furent composés : et partant,

[1] Eccl., I. — [2] Philip., II.

qui desire la gloire de la science, qu'il s'approche avec une sainte pensée, et qu'il lise ce saint livre, il y apprendra la plus profonde doctrine qui fut oncques; car que diray-je jamais de plus admirable que ce que je vay dire, que nostre Seigneur mesme a appris en ce livre une chose qu'il n'avoit jamais sceue par experience, une leçon qu'il n'avoit jamais apprise en toute son eternité? et c'est cette leçon dont parle l'apostre S. Paul aux Hebreux : *Didicit ex iis, quæ passus est, obedientiam* (qu'il a appris l'obeyssance par les tourmens qu'il a endurés). Si donc on se veut glorifier en sçavoir, que ce soit en la science de ce livre du nouveau Testament. S. Paul racontant aux Hebreux comme l'ancien Testament fut dedié, dit que Moyse ayant leu tous les commandemens de la loy, prenant le sang des veaux et des boucs, avec l'eau et la laine pourprine, et l'hysope, *ipsum quoque librum et omnem populum aspersit* (il aspergea le livre et tout le peuple); mais toutes ces choses ne contenoient que la figure de ce qui se devoit faire au nouveau Testament : *Omnia in figuris contingebant illis.* Or où est le livre que nostre Seigneur a aspergé de son sang au nouveau Testament, sinon la croix en laquelle ayant leu tous les commandemens de la loi qui n'est autre sinon : *Diliges Dominum, etc.* Tu aymeras le Seigneur ton Dieu, etc.); *Mandatum novum do vobis, ut diligatis vos invicem* (Je vous donne un nouveau commandement, qui est que vous vous aymiés les uns les autres); il crie à haute voix : *Pater, ignosce illis* (Mon Pere, pardonnés-leur). *In manus tuas, etc.* (Je remets mon esprit entre vos mains). Enfin il asperge tout le monde de son sang par l'institution des saints sacremens, particulierement de celuy de l'autel.

La croix est le vray livre du chrestien, et je vous prends à tesmoin, ô glorieux S. Bernard, tres-doux et devot docteur; car où avés-vous repeu vostre entendement de la tres-douce et tres-soüefve doctrine, dont vous nous avés laissé les

saintes instructions, sinon en ce livre, quand vous disiés : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi* (Mon bien-aymé m'est un faisceau de myrrhe)? Je vous appelle à garant, ô grand S. Augustin, qui constitué entre les deux mysteres de la Nativité et de la Passion, pouvés dire : d'un costé le sein de la mere m'offre son lait pour m'abreuver; de l'autre les playes salutaires m'offrent du sang pour me nourrir : *Hinc lactor ab ubere, hinc pascor a vulnere.* Je vous prends à garant, ô seraphique S. François, si jamais vous avés appris les saints et admirables traits de vos sermons et conversations, sinon en ce saint livre. Je m'en remets à vostre tesmoignage, ô angelique S. Thomas, qui n'escrivistes jamais qu'apres avoir eu recours au crucifix; et vous, ô mon tres-saint et seraphique docteur Bonaventure, qui me semblés n'avoir eu autre papier que la croix, autre plume que la lance, autre encre que le sang de mon Sauveur, quand vous avés escrit vos divins opuscules. O quel trait est le vostre quand vous vous escriés : O qu'il fait bon avec le crucifix? j'y veux faire trois tabernacles, l'un en ses mains, l'autre en ses pieds, et le troisieme en la playe de son costé; là je veux reposer, je veux veiller, je veux lire, je veux parler. Là a appris ses saintes leçons la devote sainte Magdeleine, qui puis apres les annonça aux Provençaux. Là a esté instruite la devote sainte Catherine Siennoise, qui puis apres nous en a laissé ses devots memoires.

Mais que nous sert-il de produire tant de tesmoins en une chose si claire? Nostre Seigneur ne veut pas que nous apprenions aucune chose plus particulierement que la debonnaireté ou l'humilité; où voulés-vous donc aller, sinon en la croix pour l'apprendre? Dont S. Paul, un des plus savans hommes qui furent oncques, s'escrie, qu'il a estimé n'avoir point d'autre science que celle de Jesus-Christ crucifié, *Arbitratus sum me nihil scire nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* Je me suis un peu estendu sur cette premiere glorification que

nous devons avoir en la croix, pour vous conjurer d'y penser et repenser tous les jours le plus souvent que vous pourrés, et parmi la nuict toutes les fois que vous vous esveillerés. Lisés donc ce livre divin qui vous enseigne la science de salut, et où Jesus-Christ luy-mesme a appris l'obeyssance qui est deuë à Dieu. C'est là le premier sujet que nous avons de nous glorifier en la croix.

Voicy maintenant la seconde glorification, c'est que nostre salut y est attaché : c'est là où nostre Seigneur nous a sauvés ; car combien que toutes les actions de sa vie, jusques aux plus petites, ayent esté infiniment suffisantes pour operer nostre salut, neanmoins la volonté de Dieu son Pere et la sienne a esté de ne l'accomplir qu'en la croix. O quel sujet à nous de nous glorifier ! *Absit mihi gloriari, etc.* Là encore nous avons esté rendus grands en la santé, force et beauté de l'ame et du corps ; car nostre mortalité et resurrection en depend.

Derechef donc lisés ce livre, et vous y treuverés le nom de Jesus, qui veut dire Sauveur, et Sauveur *qui salvat populum suum a peccatis eorum. Nazarenus,* Nazareen, qui signifie *floridus,* fleury, qui est encore un autre tres-grand sujet de glorification ; car par la croix nostre ame a esté parée des belles et saintes fleurs de tant de vertus, de tant d'aureoles si odoriferantes. C'est là où nostre Seigneur s'est rendu rose de martyre, violette de mortification, lys de pureté ; estant non seulement pur luy-mesme, mais encore purifiant. Nostre lict est tout jonché et parsemé de fleurs, dit l'ame devote, *Lectulus noster floridus.* O bel aubespin, sur vos branches se perchent les oiseaux du ciel ecclesiastique par meditation, et là gazoüillent doucement en saintes loüanges. *Absit mihi, etc.* (Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ) ; car si on se peut glorifier en la beauté, ô quelle beauté m'est acquise par la croix ! ô certes j'y ay treuvé une eau qui me rend non seulement blanc et

net, mais encore qui m'esclaire : *In quo est vita, salus, et resurrectio nostra* (Et en qui est nostre vie, nostre salut et nostre resurrection).

Enfin vous y lirés : *Rex Judæorum* (Roi des Juifs). Tous les Chrestiens sont Juifs et enfans d'Abraham selon l'esprit : *Qui filii sunt promissionis, æstimantur in semine* [1]. Or ce royaume luy est acquis naturellement et par merite sur l'arbre de la croix : *Propter quod et Deus exaltavit illum, etc.* (Et parce qu'il est mort en icelle, Dieu l'a exalté). *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur* (Afin qu'au nom de Jesus tout genoüil flechisse au ciel, en la terre et aux enfers, etc.) A cause de quoy à sa mort tout l'univers se revest de deüil, et proteste que son roy est mort. Ce qui fut predit par David, quand il dit : *Commoveatur a facie ejus universa terra* (Que toute la terre soit esmeuë à sa presence). Et ailleurs il adjouste : *Dicite in gentibus quia Dominus regnavit a ligno* (Dites aux nations que Dieu a regné par le bois). O saint royaume ! *Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum* (Si je suis eslevé de la terre, j'attireray tout à moy), dit nostre Seigneur. *Nunc princeps mundi hujus ejicietur foras* (Maintenant le Prince du monde sera chassé dehors), dit-il en un autre lieu de l'Evangile. Et aux Actes des Apostres, il est dit, qu'il s'est acquis l'Eglise par le sang qu'il a respandu sur la croix, *Ecclesiam quam acquisivit sanguine suo.*

Quelle gloire donc pour nous, auditoire chrestien, que par la croix et en la croix nous ayons esté transferés du royaume d'enfer en celuy du ciel ; que nostre Seigneur, le meilleur Roy du monde, nous aye esté donné : mais quelle gloire que nous-mesmes soyons faits roys et heritiers du royaume celeste ! Luy est le Christ, mais nous sommes les Chrestiens, qui devons estre heritiers de Dieu, et coheritiers de Jesus-Christ : *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.*

[1] Rom., IX.

O Chrestiens, si je vous avois jamais deffendu de vous glorifier, je m'en desdis; soyés desormais glorieux d'estre appellés à cet heritage. Vous sentés-vous point adoucir le cœur quand on vous dit que vous estes roys ? S'il vous plaist, dites donc : O toutes les richesses du monde ne sont en rien comparables à cette royauté : car elles perissent, et on n'en peut jouyr longuement; mais celles-là sont purement nostres. Jà n'advienne donc que je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ. Cette grande gloire de la croix l'a rendue honnorable à un chacun; et partant Dieu la fit chercher par Helene, mere du grand Constantin, qui alla exprés en Hierusalem pour la treuver, et l'ayant treuvée, elle fut incontinent mise en grand honneur parmi toute l'Eglise; et de fait, qui n'honnoreroit un si grand reliquaire, une si signalée marque de la charité du Fils de Dieu.

Je vous proposerois volontiers une belle doctrine de saint Bonaventure touchant cette veneration de la croix; mais je veux finir. Il suffit de sçavoir que nous n'adorons pas la croix pour l'amour d'elle, mais pour l'amour de celuy à qui elle appartient. Cette estime qu'on fait de la croix plaist infiniment au Crucifix; et jamais nous ne l'honnorons qu'en intention d'honnorer le Crucifix; et vous conseille pour vostre consolation, que quand vous verrés la croix, vous regardiés tousjours le Crucifix en icelle. Ainsi cet arbre vous sera bien plus venerable, quand vous y considererés son excellent fruit pendu; ainsi ces espines vous seront plus precieuses, quand vous y verrés cette belle rose; ainsi cet aubespin vous paroistra plus beau, quand vous y verrés ce celeste rossignol qui y habite. Au reste, laissés dire les adversaires : *Multi ambulant, quos sæpe dicebam vobis inimicos crucis Christi* (Plusieurs cheminent parmi nous, lesquels, comme j'ay dit souvent, sont ennemis de la croix de Jesus-Christ). Tout ce qui me met en memoire de nostre Seigneur, je l'honnore, tout signe de croix se doit tenir en reverence.

Disons donc que ce saint bois de la croix est singulierement venerable; car s'il est escrit és Psalmes : *Adorabo in loco ubi steterunt pedes ejus* (J'adoreray le lieu où ses pieds se sont arrestés), comment n'honnorerons-nous pas la croix où tout son corps s'est reposé : *Ubi stetit totum corpus.* Et partant il s'ensuit : *Surge, Domine, in requiem, etc.* (Levés-vous, Seigneur, pour entrer en vostre repos). Et si on faysoit, dit S. Hierosme, tant d'honneur au tabernacle où reposoit l'arche, combien plus au bois de la croix, sur lequel a esté estendu le corps de Dieu incarné, qui a esté arrousé, teint et penetré de son sang precieux?

Sainte donc est la coustume des Chrestiens d'honnorer la croix, et S. Chrysostome en une homelie dit ces parolles : *Tanta veneratione lignum illud habetur, quod Christus sit Deus, ut qui partem ex illo habere possunt, auro includant et cervicibus imponant* (Ce bois sacré est en si grande veneration à cause que Jesus-Christ lequel y a reposé est Dieu, que ceux qui en peuvent avoir quelque petite parcelle l'enchassent dans l'or et la posent sur leur teste par honneur).

Je reviens à Helene, l'honneur des princesses, qui a cherché et treuvé ce saint bois avec tant de soins, de travaux et de peines. Elle vint au mont Calvaire, où les Gentils avoient mis la statuë de Venus. Regardés la contrarieté : au lieu de la cresche, ils y avoient mis Adonis, et au sepulchre Jupiter : mais Helene renversa tout cela, et remit en honneur ces saints lieux. Regardons si en nostre mont de Calvaire, c'est à dire en nostre cerveau et entendement, nous y avons laissé la foy fervente de la croix qui nous y fut mise au baptesme, ou si nous n'avons point eslevé une idole de Venus en nostre imagination; si en nostre memoire où la sainte esperance fut mise, nous n'y avons point remis Adonis, et si en nostre volonté où Dieu avoit mis la charité, nous n'y avons point mis la vanité et l'amour des choses de la terre. Et à l'imitation de cette sainte princesse, ostons, ostons ces figures maudites

du monde, ces impressions vaines, et y relevons la croix, disant avec le grand Apostre : *Absit mihi gloriari, etc.* (Jà n'advienne que jamais je me glorifie, sinon en la croix de Jesus-Christ) ; car c'est là notre secours. Quand Constantin alla à la guerre, il ouït une voix qui luy disoit : *In hoc signo vinces* (Tu vaincras en ce signe). Ainsi Dieu veut que nous vainquions par ce signe : *Filii tui armis triumphare jussisti* (Vous nous avés ordonné, ô mon Dieu, que si nous voulons triompher de nos ennemys, nous nous servions des armes de vostre Fils bien-aymé). Le jour nous invite, le lieu nous appelle, la saison nous y porte, nos afflictions ne sont pas encore finies ; donc : *Absit mihi gloriari, etc.* (Donc jà n'advienne que nous nous glorifiions, sinon en la croix de nostre Seigneur Jesus-Christ, en laquelle est nostre vie, nostre salut et nostre resurrection.)

VIVE JESUS.

# SERMON

## POUR LA FESTE DE SAINT JEAN PORTE-LATINE [1].

*In illo tempore, accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo, qui dixit ei : Quid vis? Ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.* MATTH., XX.

En ce tems-là, la mere des enfans de Zebedée s'en vint treuver Jesus avec ses deux fils, et se prosternant, et l'adorant, luy demanda quelque chose. Jesus luy dit : Que demandés-vous ? Ordonnés, luy dit-elle, que mes deux fils, qui sont icy, soient assis l'un à vostre dextre, et l'autre à vostre senestre, en vostre royaume.

La sainte Eglise celebre aujourd'huy l'une des festes du bien-aymé disciple de nostre Seigneur, le glorieux S. Jean, en laquelle je remarque que l'Evangile semble raconter l'une de ses plus grandes tares et imperfections, qui est son ambition, au lieu de raconter ses perfections, graces, vertus et excellences; en quoy j'admire la simplicité des Evangelistes qui l'ont escrit.

Lorsque les personnes du monde veulent loüer ceux qu'elles ayment, elles racontent tousjours leurs vertus, perfections et excellences, leur donnant tous les tiltres et qualités qui les peuvent rendre plus honnorables, et taschent de cacher et couvrir leurs pechés et imperfections, mettant en oubly tout ce qui les pourroit rendre abjects et mesprisables. Mais nostre mere la sainte Eglise fait tout au contraire; car bien qu'elle ayme uniquement ses enfans, neanmoins lorsqu'elle les veut loüer et exalter, elle raconte exactement les pechés qu'ils ont commis avant leur conversion, afin de rendre plus d'honneur

[1] Publié pour la première fois en 1643, ou du moins ce sermon ne se trouve pas dans l'édition de 1641.

et de gloire à la majesté de celuy qui les a sanctifiés, en faysant reluire sur eux son infinie misericorde par laquelle il les a relevés de leurs miseres et de leurs pechés, les comblant par apres de ses graces, et leur donnant son saint amour, par le moyen duquel ils sont arrivés à la sainteté.

Certes, nostre bonne mere l'Eglise, en racontant ou escrivant les pechés des Saints, n'a eu autre intention sinon de nous monstrer qu'elle ne veut pas que nous nous estonnions ou mettions en peine de ce que nous avons esté, ny des pechés que nous avons commis autresfois, ny de nos miseres presentes, pourveu que nous ayons une ferme et inviolable resolution d'estre tout à Dieu, et d'embrasser genereusement la perfection, et tous les moyens qui nous peuvent faire avancer en l'amour sacré, faysant en sorte que cette resolution soit efficace et produise des œuvres. Certes, nos miseres et foiblesses, pour grandes qu'elles soient, ne nous doivent pas descourager, mais bien nous doivent humilier, et faire jetter entre les bras de la divine misericorde, laquelle sera dautant plus glorifiée en nous, que plus nos miseres seront grandes, si nous venons à nous en relever : ce que nous devons esperer de faire moyennant la grace de nostre Seigneur.

Le grand S. Chrysostome, parlant de S. Paul, le loüe le plus pertinemment qu'il se peut, et en parle avec tant d'honneur et d'estime, que c'est chose admirable de voir comme il raconte les vertus, perfections, excellences, prerogatives et graces, desquelles Dieu avoit orné et enrichy l'ame de ce saint Apostre ; mais apres cela ce mesme Docteur, pour faire voir que tous ces dons et toutes ces graces ne venoient pas de luy, ains de la bonté infinie de Dieu, il parle de ses defauts, et raconte fort exactement ses pechés et imperfections. Voyés, dit-il, ce cruel persecuteur de l'Eglise, comme Dieu en a fait un vaisseau d'election, et comme il a changé ce grand pecheur, en ayant fait d'un loup un agneau ; voyés de combien de graces il a remply cet opiniastre et ambitieux,

le rendant si humble, qu'il dit de soy : *Ego sum minimus Apostolorum*[1] (qu'il est le moindre des Apostres et le plus grand des pecheurs), et si charitable, qu'il s'est fait tout à tous pour les gagner tous : *Omnia omnibus factus sum, ut omnes facerem salvos*[2]. Qui est malade (dit ce grand Apostre) avec lequel je ne sois malade? qui est triste, avec lequel je ne sois triste? qui est joyeux, avec lequel je ne me resjouysse? qui est scandalizé, avec lequel je ne sois scandalizé? Certes, les anciens Peres qui escrivoient la vie des Saints, estoient grandement exacts à raconter leurs defauts et pechés, afin d'exalter et magnifier la bonté de nostre Seigneur, qui s'est voulu glorifier en eux, faysant voir l'efficace de sa grace, par le moyen de laquelle ils se sont convertis.

Or quant à nostre glorieux et tout aymable S. Jean, il avoit certes fort peu de tares et d'imperfections, estant extremement innocent, pur et chaste, et il estoit encore fort jeune, lorsqu'il fut preoccupé avec son frere S. Jacques de cette ambition de vouloir estre assis, l'un à la dextre, et l'autre à la senestre de nostre Seigneur. Il est à croire qu'ils consulterent ensemble comme ils feroient pour parvenir à cette dignité ; car ils ne la vouloient pas demander ouvertement, dautant que ce n'est pas la coustume des ambitieux de demander eux-mesmes ce qu'ils recherchent, de peur d'estre estimés tels. Ils treuverent donc un expedient qui fut de s'addresser à leur bonne mere, pour faire leur demande à nostre Seigneur, s'asseurant que, pour l'affection qu'il leur portoit, il leur accorderoit cette faveur. Il est vray que nostre Seigneur les aymoit grandement, specialement S. Jean, lequel pour sa grande pureté et douceur estoit extremement aymable. Doncques, pour obtenir plus facilement ce qu'ils desiroient, ils s'addresserent à leur bonne mere, laquelle toute desireuse du bien et de l'honneur de ses enfans, s'en alla treuver nostre Seigneur leur bon maistre : *Adorans et petens*

[1] I Cor., XV. — [2] Ibid., IX.

*aliquid ab eo;* se prosternant à ses pieds avec de grandes humiliations pour gaigner ses bonnes graces, afin qu'il luy octroyast ce qu'elle luy vouloit demander; mais ce divin Sauveur la voyant : *Quid vis?* Que demandés-vous? luy dit-il. Une chose ay-je à vous demander, Seigneur, luy respondit-elle.

Voyés un peu, je vous prie, combien cette bonne femme faysoit de tours et retours. O Dieu! elle n'alloit pas simplement; c'estoit l'amour-propre qui luy faysoit faire tout cela: elle n'avoit garde de luy dire ouvertement : Seigneur, je veux une telle chose, octroyés-moy cette grace. O non, certes! l'amour propre est plus subtil et discret que cela; il fait faire des preambules et harangues bien composées, avec une humilité feinte et fausse, afin que l'on pense que nous sommes bien sages et prudens.

O que c'est une chose dangereuse et qui nous porte de dommage que l'amour propre, dautant qu'il nous empesche d'aller simplement et rondement en toutes nos actions, nous faysant rechercher nostre propre interest et satisfaction en toutes choses; et il s'en treuve fort peu, voire mesme entre les plus spirituels, qui regardent purement Dieu, sans se rechercher eux-mesmes, et qui marchent en simplicité de cœur, quoy que nostre Seigneur aye tant recommandé cette vertu: *Estote simplices sicut columbæ*[1]. Soyés simples comme des colombes, disoit-il à ses Apostres. Certes, il n'y a point de vertu que Dieu ayme tant, ny qui aye plus de pouvoir pour l'attirer dans une ame que la simplicité.

Mais pour entendre ce que c'est que simplicité, il faut sçavoir qu'il y a trois vertus qui ont une telle ressemblance l'une à l'autre, qu'il semble qu'il n'y aie point de difference, à sçavoir, la verité, la pureté et la simplicité. La verité nous fait monstrer tels à l'exterieur que nous sommes en l'interieur; comme au contraire le mensonge est de dire ou faire

1. Matth., X.

quelque chose contraire à nostre sentiment interieur. La pureté a un grand rapport avec la verité, dautant qu'elle ne peut souffrir dans nos cœurs aucun peché, pour petit qu'il soit, ny aucune intention soüillée ou impure, qui ne tende pas à glorifier Dieu. Mais la simplicité surpasse ces deux vertus, en ce qu'elle n'a qu'un seul regard, qui va droit à Dieu. Ce que l'Espoux des Cantiques nous fait entendre par ces parolles : *Vulnerasti cor meum, Soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui*[1] : Ma seur et mon espouse, dit ce divin amant à sa bien-aymée, tu as blessé mon cœur par l'un de tes yeux et par l'un de tes cheveux. Il est vray, veut-il dire, que tu m'as autresfois regardé avec deux yeux, meslant ton interest avec ma gloire ; mais maintenant tu as fermé l'œil gauche, avec lequel tu regardois les recompenses eternelles, pour ne plus regarder que moy, et par cette unité de regards et de pensées, tu as navré mon cœur.

Or, pour reprendre l'histoire de l'Evangile, nostre Seigneur qui ayme uniquement la simplicité, et qui n'aggreoit pas tant de detours : *Quid vis?* Qu'est-ce que vous demandés? dit-il à cette femme. *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo ;* Seigneur, dit-elle, je vous demande que l'un de mes enfans soit assis à vostre dextre, et l'autre à vostre senestre en vostre royaume. A quoy ses enfans qui estoient avec elle adjousterent (ainsi que rapporte un autre evangeliste) : Seigneur, nous desirons que tout ce que nous vous demanderons, vous nous l'accordiés. Voyés, je vous prie, que nostre misere est grande : nous desirons que Dieu fasse nostre volonté, et nous ne voulons pas faire la sienne, sinon lorsqu'elle se treuve conforme à la nostre. Certes, si nous nous examinons bien, nous treuverons que la plupart de nos demandes sont grandement impures et imparfaittes, et ne tendent qu'à nostre

[1] Cant., IV.

propre satisfaction. Par exemple, si nous sommes à l'orayson, nous voulons tout aussi-tost que nostre Seigneur nous parle, qu'il nous vienne visiter et consoler; nous luy disons qu'il fasse cecy, et qu'il nous donne cela, et s'il ne le fait pas, quoy que pour nostre plus grand bien, nous nous en inquietons et troublons.

Nostre ame a deux enfans, l'un desquels est le propre jugement, et l'autre la propre volonté, lesquels veulent tous deux estre assis, le jugement à la dextre, et la volonté à la senestre; car nostre jugement veut tousjours gaigner et tenir le dessus, ne se voulant point sousmettre aux autres, et nostre propre volonté ne veut point obeyr. Il est vray qu'il se treuve plusieurs personnes qui obeyssent exterieurement, mais extremément peu qui sousmettent leur jugement. Il s'en treuve beaucoup qui s'humilient en apparence, se mortifient, portent la haire, font de grandes penitences et austerités, et qui prient et font orayson : mais d'en treuver qui sousmettent entierement leur propre jugement et renoncent parfaittement à leur propre volonté, cela est fort rare.

O ! si la sainte volonté de Dieu regnoit en nous, que nous serions heureux ! nous ne commettrions jamais aucun peché, et n'aurions garde de vivre selon nos humeurs et inclinations desordonnées, parce qu'elle est la regle de toute bonté et sainteté. Enfin c'est cette propre volonté, comme dit saint Bernard, qui bruslera eternellement en enfer; que c'est elle qui ruine et gaste tout où elle se treuve. Si elle est au ciel, on l'en met dehors; car les anges n'en furent chassés que parce qu'ils avoient une propre volonté et vouloient estre semblables à Dieu, et pour cela ils furent precipités aux enfers. Si elle est au monde, elle fait perdre la grace à l'homme, et l'assujettit à la mort, comme elle a fait nos premiers parens au paradis terrestre. Bref, elle n'apporte que du malheur; et partant, lorsque nous treuvons

quelque chose en nous qui n'est pas conforme à la volonté de Dieu, nous nous devons prosterner devant luy, et luy dire que nous detestons et desavouons nostre volonté propre, et tout ce qui est en nous qui luy peut desplaire et qui est contraire à son saint amour, luy promettant de ne jamais rien vouloir que ce qui sera conforme à son bon playsir.

*Respondens autem Jesus dixit : Nescitis quid petatis* (Vous ne sçavés ce que vous demandés), dit nostre Seigneur à cette femme et à ses deux enfans. O Dieu, il est vray qu'ils ne sçavoient ce qu'ils demandoient, puisqu'au ciel il n'y a point de senestre, dautant que la senestre est le lieu que l'Escriture sainte destine pour les damnés qui seront à jamais privés de la presence de Dieu, et que la dextre est pour les bienheureux qui jouyront eternellement de la claire vision de l'essence divine, qui les comblera de toutes sortes de contentement et de felicité. Ah ! nous ne sçavons ce que nous demandons, lorsque nous disons à nostre Seigneur qu'il fasse nostre volonté, et qu'il nous donne ce que nous desirons : ô non, certes, mes cheres Ames ; car tout nostre bonheur consiste et dépend d'estre entierement abandonnés à sa divine Providence, ne recherchant que son bon playsir par une parfaitte sousmission à sa tres-sainte volonté, nous resjouyssans de la voir accomplir en nous et en toutes creatures, quoy que ce soit parmi les afflictions, souffrances et humiliations. Nous avons quelquesfois affection à la prattique des vertus qui sont selon nostre volonté : par exemple, une personne qui sera malade, si on luy represente que les peines et souffrances prises avec patience et sousmission au bon playsir de Dieu, sont uniquement aggreables à sa divine Majesté : Il est vray, respondra-t'elle ; mais je voudrois bien aller au chœur pour prier Dieu, et avoir des forces pour pouvoir faire des penitences et mortifications, et prattiquer les actions de vertu que font les autres. Voyés-vous pas comme elle voudroit servir Dieu en l'action, et cependant il

veut qu'elle le serve en patissant et souffrant pour son saint amour.

Or ce divin Sauveur dit à ses Apostres sur le sujet de la demande de ces deux Saints : Ne pensés pas que pour avoir des preeminences et dignités en mon royaume vous ayés pour cela plus de gloire et d'amour, vous autres que j'ay choisis, afin que vous fussiés assis sur des trosnes pour juger le monde au jour du jugement avec moy ; vous n'en serés pas plus eslevés, et n'aurés pas plus de gloire pour cela, ains seulement si vous beuvés mon calice, et participés à mes souffrances. Ma Mere n'a jamais esté eslevée dans les dignités de la terre, et neanmoins elle ne laissera pas d'avoir infiniment plus de gloire et d'amour au ciel que vous, ny qu'aucune autre creature, parce qu'il n'y en a eu et n'y en aura jamais qui participe tant à mes souffrances qu'elle. Et comme il y a deux sortes de martyres, l'un affectif, et l'autre effectif ; de mesme le calice de nostre Seigneur se peut boire en deux manieres. Et quant à saint Jean, il fut martyr affectif ; car Dieu ne permit pas qu'il souffrist effectivement le martyre, ains seulement de volonté et d'affection, faysant que l'huyle boüillante qu'on avoit preparée pour le mettre et dedans laquelle on le mit, ne luy fist aucun mal, ains luy fust aussi douce que si c'eust esté un bain tres-aggreable. Mais saint Jacques fut martyr, non seulement affectif, ains encore effectif, parce que Dieu luy fit la grace de mourir pour son amour et pour la gloire de son nom, quoy que saint Jean ne laissast pas d'avoir la recompense et la couronne du martyre effectif.

Nostre Seigneur donc dit à ces deux Saints : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum* (Pouvés-vous boire le calice qui m'est preparé, et que je boiray) ? *Quia descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus, qui misit me, ut opus ejus perficiam* (Car je suis descendu du ciel, non point pour faire ma volonté, mais pour

accomplir celle de celuy qui m'a envoyé, afin de parachever son œuvre). *Possumus* (Nous le pouvons), respondirent-ils. Mais sçavés-vous bien ce que c'est que boire mon calice? dit nostre Seigneur; ne pensés pas que ce soit d'avoir des dignités, honneurs, preeminences et consolations. O non, certes, ce n'est point cela; mais boire mon calice c'est participer à ma Passion, à mes peines, à mes souffrances, à mes cloux et à mes espines; c'est boire du fiel et du vinaigre, et enfin mourir sur une croix avec moy. O que c'est une grande faveur! et que nous devons estimer à grand bonheur de porter la croix, et estre crucifiés avec nostre doux Sauveur.

Les martyrs beuvoient ce calice sacré en peu de tems; car quelques-uns le beuvoient tout d'un coup, d'autres le beuvoient en une heure, les autres en deux ou trois jours, et d'autres en un mois : mais nous autres pouvons estre martyrs et boire ce calice, non en deux ou trois jours, ains durant tout le cours de nostre vie mortelle, nous mortifiant continuellement, comme font et doivent faire tout les Religieux et Religieuses, que Dieu a specialement appellés en la Religion pour porter sa croix et estre crucifiés avec luy. Hé! n'est-ce pas un grand martyre de ne faire jamais sa propre volonté, de sousmettre continuellement son jugement, escorcher son cœur et le vuider de toutes sortes d'affections impures, et de tout ce qui n'est point Dieu, pour ne plus vivre selon les inclinations et humeurs, mais selon la rayson et selon la volonté divine? Certes, c'est là un martyre dautant plus excellent, qu'il est fort long, et qu'il doit durer toute nostre vie ; mais si nous perseverons avec fidelité, nous obtiendrons à la fin d'icelle une grande couronne, apres nous estre crucifiés avec nostre Seigneur, en retranchant fidellement tout ce qui est en nous qui luy peust déplaire : et pour nous y exciter et encourager, il veut que nous voyions qu'il est mort d'amour pour nous.

Lorsqu'il meurt quelque prince ou grand seigneur d'une

mort inopinée, l'on a accoustumé d'ouvrir promptement son corps pour sçavoir de quelle maladie il est mort. Nostre Seigneur estant mort, mais d'une mort d'amour, sur l'arbre de la croix, il voulut que son costé fust ouvert pour nous faire voir qu'il estoit veritablement mort, et que sa mort ne provenoit point d'autre maladie que du grand amour qu'il avoit pour nous, afin que par cette connoissance nous fussions excités à l'aymer : et pour nous monstrer que c'estoit l'amour qui luy ostoit la vie, et non les tourmens, voulant expirer, il dit, mais d'une voix si haute, si esclatante et si ferme : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (Mon Pere, je recommande mon esprit entre vos mains), qu'il ne sembloit pas qu'il deust sitost mourir : de sorte que pour sçavoir s'il estoit vrayement mort, l'un des soldats luy donna un coup de lance, et luy ouvrit le costé à l'endroit de son cœur, et son costé estant ouvert l'on vid qu'il estoit vrayement mort, mais de la maladie de son cœur, c'est à dire de l'amour de son cœur.

Il y a plusieurs raysons pour lesquelles nostre Seigneur voulut et permit que son costé fust ouvert apres sa mort; mais je n'en diray que deux. La premiere est afin que nous vissions les pensées de son cœur, qui ne sont que des pensées d'amour et de dilection pour tous les hommes. *Ego cogito cogitationes pacis et non afflictionis :* Mes pensées, dit-il par son prophete, sont des pensées de paix, et non d'affliction. Il voulut donc que son costé fust ouvert, afin que nous connussions le grand desir qu'il a de nous donner les graces et benedictions de son divin cœur et son cœur mesme, comme il fit à sainte Catherine de Sienne, luy faysant cette grace incomparable de changer de cœur avec elle ; de sorte que cette Sainte, laquelle auparavant d'avoir receu cette faveur luy disoit : Seigneur, je vous recommande mon cœur, luy disoit depuis : Seigneur, je vous recommande vostre cœur. O quel bonheur pour cette Sainte d'avoir ainsi changé

son cœur avec celuy de son divin Sauveur ! Certes, elle pouvoit bien dire comme le grand Apostre : *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus* (Je vis mais non pas moy, ains c'est mon Jesus qui vit en moy), puisque le cœur de nostre Seigneur estoit le sien. O ! certes, les ames devotes ne doivent point avoir d'autre cœur que celuy de Dieu, point d'autre esprit que le sien, point d'autre volonté que la sienne, point d'autres affections que les siennes, ny d'autres desirs que les siens : en somme, elles doivent estre toutes à luy sans reserve quelconque.

La seconde raison pour laquelle nostre Seigneur voulut qu'on luy ouvrist le costé nous est signifiée par ces parolles du Cantique des Cantiques [1], qu'il dit à l'ame devote : *Veni, columba mea, in foraminibus petræ, in caverna maceriæ* (Venés, ma toute belle, venés, ma bien-aymée, vous retirer comme une chaste colombe dans les trous de la mazure et dans les pertuis de la pierre) : parolles par lesquelles il nous convie d'aller à luy avec toute confiance, pour nous cacher et reposer dans son divin costé, c'est à dire dans son cœur qui est ouvert pour nous y recevoir avec un amour et une benignité nompareille, afin de nous servir de refuge et de retraite asseurée en toutes nos tribulations, pourveu que nous nous donnions tout à luy, et que nous nous abandonnions entierement à sa sainte providence.

Vous me demanderés peut-estre pourquoy les cœurs des hommes sont si cachés qu'on ne les peut voir. Je vous diray que pour deux raysons il est expedient qu'il soit ainsi. La premiere est, à cause des meschans et grands pecheurs, d'autant que si leur cœur estoit ouvert on y verroit des choses si sales et si abominables, qu'on en auroit horreur, ainsi que nous lisons de sainte Catherine de Sienne, laquelle avoit receu ce don de Dieu de voir les consciences et connoistre les pechés les plus secrets des personnes, de quoy

[1] Cant., I.

elle avoit tant d'horreur qu'il falloit qu'elle se detournast pour s'empescher de les voir. Le bienheureux S. Philippe de Nery avoit aussi receu cette mesme grace de Dieu ; ce qui faysoit que lorsqu'il alloit par les ruës, et qu'il rencontroit des personnes en peché mortel, il se bouchoit le nez, ne pouvant supporter la grande puanteur qui sortoit de leur conscience.

La seconde rayson pour laquelle il n'est pas à propos qu'on voye les cœurs des hommes est, crainte que les bons ne tombent en vanité et complaysance d'eux-mesmes, et que cela ne donne de l'envie et de la jalousie aux autres. Mais pour nostre Seigneur, il n'y avoit rien à craindre que l'on vist son cœur, parce qu'il n'y avoit rien en luy qui pust donner de l'horreur, puisqu'il estoit la pureté et la sainteté mesme : il ne pouvoit aussi tomber en vanité, luy qui estoit autheur de la gloire. Il voulut doncques que son cœur fust ouvert, afin que nous vissions en iceluy l'amour qu'il nous porte, et que par cette connoissance nous fussions excités à l'aymer et à boire son calice avec luy.

*Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum* (Pouvés-vous boire le calice que je boiray) ? dit nostre Seigneur à ces deux apostres. *Possumus* (Nous le pouvons), respondirent-ils, poussés du sentiment de ferveur dans lequel ils estoient. Lorsque nous avons de la ferveur et des bons sentimens en l'orayson, il nous semble que nous ferons des merveilles ; mais aux plus petites occasions nous chopons et donnons du nez en terre, et si l'on nous touche tant soit peu, nous nous retirons aussitost, et ne pouvons souffrir qu'on nous dise une petite parolle qui ne soit pas à nostre gré, que soudain nous nous en offençons, et faysons comme les soldats d'Ephrem, lesquelz pensoient faire de grands exploits de guerre, et avoient tant de courage en imagination, qu'ils croyoient massacrer tous leurs ennemis : mais, comme remarque l'Escriture sainte, quand ce vint à donner la bataille,

ils furent si lasches, qu'ils perdirent courage, et tournerent le dos par une fuite honteuse : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli*[1]. Le mesme nous arrive souvent : car nous faysons de beaux exploits et de belles resolutions en pensées, nous imaginant que nous ferons des merveilles pour Dieu, tandis que la ferveur nous dure ; mais quand ce vient aux occasions, nous tournons le dos, et manquons de courage et de fidelité, et ressemblons à S. Pierre qui faysoit tant le courageux, entendant parler nostre Seigneur de sa Passion, et qui luy disoit : *Domine, tecum paratus sum, et in carcerem, et in mortem ire* (Seigneur, je suis prest de vous suivre en la prison et de mourir avec vous plutost que de vous abandonner), et qui apres cela ne laissa pas neanmoins, à la seule voix d'une servante, de le renier par trois fois. O ! certes, lorsque nous sentons des desirs de faire de grandes choses pour Dieu, nous devons alors plus que jamais nous approfondir en l'humilité et deffiance de nous-mesmes, nous confiant en Dieu, et nous jettant entre ses bras, reconnoissant que sans luy nous n'avons nul pouvoir d'effectuer nos resolutions et bons desirs, ny de faire chose quelconque qui luy soit aggreable ; mais qu'en luy et avec sa grace toutes choses nous seront possibles, disant avec S. Paul[2] : *Omnia possum in eo qui me confortat* (Je puis toutes choses en celuy qui me fortifie).

Celuy-là seroit estimé despourveu d'esprit, qui voulant faire quelque grand bastiment et edifice, ne considereroit pas auparavant s'il a de quoy pour payer et satisfaire à cela : de mesme, nous qui voulons achepter le ciel, et eslever ce grand edifice de la perfection chrestienne, manquons de jugement, lorsque nous ne considerons pas si nous avons de quoy payer ce qu'il faut pour venir à chef de nostre entreprise, et faute de cette consideration nous demeurons courts en chemin. Or la monnoye avec laquelle il faut achepter cette perle de la

[1] Psal. LXXVII. — [2] Philip., IV.

perfection, n'est autre que nous-mesmes, et nostre propre volonté, qu'il faut quitter entierement et nous defaire de nos mauvaises inclinations et humeurs, estans certains que nous ne l'acquerrons jamais par autre voye, que par le renoncement entier de nous-mesmes. Il faut donc nous resoudre, à l'imitation de ce marchand dont il est parlé dans l'Evangile, de vendre tout pour avoir cette precieuse perle de l'amour sacré, que Dieu nous veut donner, si nous nous rendons fidelles à travailler pour l'acquerir.

O qu'heureuses sont les ames qui pour l'acquerir boivent courageusement le calice des souffrances avec nostre Seigneur, qui se mortifient, portent leur croix, et qui souffrent et reçoivent amoureusement de sa divine main toutes sortes d'evenemens avec soumission à son bon playsir! Mais, mon Dieu, qu'il s'en treuve peu qui fassent ces choses comme il faut! L'on rencontre assés souvent des ames qui desirent de souffrir et porter la croix, et je sçay qu'il y en a plusieurs qui demandent à Dieu des afflictions; mais c'est avec cette condition qu'il les visite et console souvent en leurs peines et souffrances, et qu'il leur tesmoigne qu'il a aggreable, et se plaist de les voir souffrir pour son amour, et qu'il les recompensera d'une gloire immortelle. Il y en a aussi plusieurs qui desirent comme ces deux disciples, de sçavoir le degré de gloire qu'ils auront au ciel. Certes, ce desir est impertinent; car nous ne devons jamais en façon quelconque nous enquerir de cela, ains nous occuper tousjours à servir sa divine Majesté le plus fidellement que nous pourrons, observant ses divins commandemens, ses conseils et ses volontés le plus exactement, et avec le plus de perfection, de pureté et d'amour qu'il nous sera possible; laissant le soin du reste à son infinie bonté, qui ne manquera pas, si nous faysons nostre devoir, de nous recompenser d'une gloire immortelle et incomprehensible, en se donnant soy-mesme à nous, tant il fait d'estat de ce que nous faysons pour luy. En somme,

c'est un bon maistre : il nous faut seulement tascher de luy estre serviteurs et servantes bien fidelles, et il ne manquera pas de nous estre fidel remunerateur. O ! si nous sçavions quel bonheur c'est de servir fidellement ce divin Sauveur de nos ames, et boire avec luy son calice, ô que nous embrasserions de bon cœur les peines et souffrances, à l'exemple de la grande sainte Catherine de Sienne, qui prefera la couronne d'espines à celle d'or ! Ainsi devons-nous faire, mes cheres Seurs ; car enfin le chemin de la croix et des afflictions est un chemin asseuré, et qui nous conduit droit à Dieu et à la perfection de son amour. Doncques si nous sommes fidelles à boire courageusement dans son calice, nous crucifiant avec luy en cette vie, sa divine bonté ne manquera pas de nous glorifier eternellement en l'autre, où nous conduise le Pere, le Fils, et le saint Esprit. *Amen.*

---

# SERMON

## DE L'ORAYSON [1],

### POUVANT SE RAPPORTER AU V[e] DIMANCHE APRES PASQUES.

*Oratio est mentis ad Deum ascensus.* S. Jean DAMAS., l. III de la Foy Orth., c. XIV.

L'Orayson est une eslevation de nostre ame à Dieu.

Saint Bernard, duquel la memoire est douce à ceux qui ont à parler de l'orayson, escrivant à un evesque, luy mandoit que deux choses luy estoient necessaires, dont la premiere estoit de bien dire, s'entend d'enseigner la parolle de Dieu, et la deuxieme de bien faire et donner bon exemple : et moy, addressant cecy à tous les chrestiens, j'adjousteray qu'il est encore necessaire de bien faire l'orayson, et diray contre l'opinion de certains heretiques de nostre tems, qui tiennent que l'orayson est inutile, qu'elle est tellement utile et necessaire, que sans icelle nous ne saurions parvenir à aucun bien. Ce que je ne dy pas pour suivre l'advis de quelques-uns, qui ont voulu dire que l'orayson seule estoit suffisante pour nostre justification : mais suivant la doctrine des saints Peres, je dy que par le moyen de l'orayson, nous sommes enseignés à bien faire nos actions, et mieux disposés pour recevoir la grace. J'ay donc approuvé le desir qui m'est venu de parler de l'orayson, quoy que ce ne soit pas mon dessein d'expliquer le nom de chacune, parce qu'on en sçait plus par experience qu'il ne s'en peut dire; aussi importe-t'il peu d'en sçavoir les noms, et je voudrois que jamais on ne le

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Sainte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643.)

demandast, ny quelle orayson l'on a; car ilest vray, comme dit S. Antoine, que l'orayson en laquelle on s'apperçoit qu'on prie, est imparfaitte, aussi celle qu'on fait sans refleschir sur soy-mesme pour voir ce que l'on fait, monstre que l'ame est fort occupée en Dieu, et par consequent est fort bonne.

Nous traitterons donc aujourd'huy, et dimanche prochain, de la cause finale de l'orayson, et de la cause efficiente, de son objet, et des conditions requises pour la bien faire, et enfin des diverses sortes d'oraysons. Mais avant que de parler de l'orayson il faut que je dise trois ou quatre petites choses, qu'il est bon de sçavoir pour mieux entendre ce discours, qui est qu'à nostre entendement appartiennent quatre actes, à sçavoir la simple pensée, l'estude, la meditation et la contemplation.

Or la simple pensée est lorsque nous allons courant sur une grande diversité de choses, sans aucune fin, comme font les mouches qui se vont posant sur les fleurs, sans pretendre d'en tirer aucun suc, ains elles s'y posent seulement parce qu'elles s'y rencontrent : ainsi nostre entendement passant d'une pensée à l'autre, bien que ses pensées soient de Dieu, si elles n'ont une bonne fin, tant s'en faut qu'elles soient bonnes, qu'au contraire elles sont inutiles et nuisibles, et apportent un grand empeschement à l'orayson.

Le deuxieme acte de nostre entendement est l'estude, et cecy se fait lorsque nous considerons les choses seulement pour les bien sçavoir et bien entendre, ou pour en pouvoir bien parler, sans avoir autre fin que de remplir le ventre de nostre memoire; et en cela nous ressemblons aux hanetons, qui se vont posant sur les roses, non à autre fin que pour se saouler et remplir. Or de ces deux actes de nostre entendement, nous n'en dirons pas davantage, parce qu'ils ne sont pas bons.

Venons au troisieme acte, qui est la meditation. Pour sçavoir ce que c'est que meditation, il faut entendre les parolles

du roy Ezechias, lorsque la sentence de mort luy fut prononcée par le prophete Isaye, laquelle apres fut revoquée par sa penitence. Je crieray, dit-il, comme le poussin de l'arondelle, et mediteray comme la colombe au plus fort de ma douleur : *Sicut pullus hirundinis, sic clamabo; meditabor ut columba*[1]. Il vouloit dire, qu'alors que le petit de l'arondelle est tout seul, et que sa mere est allée querir l'herbe chelidoine pour luy faire recouvrer la veuë, il crie, il piole, dautant qu'il ne sent plus sa mere proche de luy, et qu'il ne void goutte. Ainsi moy, ayant perdu ma mere, qui est la grace, et ne voyant venir personne à mon secours, je crieray et mediteray comme la colombe.

Et pour comprendre cecy, il faut sçavoir que tous les oyseaux ont accoustumé, lorsqu'ils chantent ou gazoüillent, d'ouvrir tout le bec, horsmis la colombe, laquelle fait son petit chant ou gemissement, retenant sa respiration au dedans d'elle, et par le groulement et retour qu'elle fait de son haleine dans son gosier sans la laisser sortir, en reüssit son chant. Ainsi la meditation se fait lorsque nous arrestons nostre entendement sur la consideration d'un mystere, duquel nous pretendons tirer de bonnes affections; car si nous n'avions cette intention, ce ne seroit plus meditation, ains estude : car la meditation se fait pour esmouvoir les affections, et particulierement celle de l'amour de Dieu; aussi la meditation est-elle appellée mere de l'amour de Dieu, et la contemplation fille de l'amour de Dieu.

Outre ce que j'ay dit, il faut encore sçavoir, qu'entre la contemplation et la meditation, il y a une petition, qui se fait apres que nous avons medité la bonté de nostre Seigneur, son amour infiny et sa toute puissance; car alors nous entrons en confiance de luy demander, et le prier de nous donner les choses necessaires pour nostre salut. Il y a trois sortes de demandes, lesquelles se font differemment : la premiere

[1] Isaïe, XXXVIII.

se fait par devoir, la seconde par authorité, et la troisieme par grace.

La demande qui se fait par devoir, ne se peut pas appeller priere; aussi voit-on que si une personne qui a beaucoup d'authorité sur nous, comme sont les peres, seigneurs ou maistres, use du mot de priere, nous leur disons incontinent : Vous pouvés commander, et vos prieres me servent de commandement. Mais la priere qui se fait par grace, c'est lorsque nous demandons une chose qui ne nous est pas deuë, et que nous la demandons à un qui est sureminent par dessus nous, comme Dieu.

Le quatrieme acte de nostre entendement est la contemplation, laquelle n'est autre chose que se complaire au bien de celuy que nous avons connu en la meditation, et que nous avons aymé par le moyen de cette connoissance; et en cette complaysance sera nostre felicité là haut au ciel. Parlons maintenant de la cause finale de l'orayson.

Premierement, nous devons sçavoir que toutes les creatures raisonnables sont creées pour l'orayson, et lorsque Dieu crea l'ange et l'homme, il les crea afin qu'ils le loüassent eternellement là haut au ciel; et ce sera la derniere chose que nous ferons, si derniere se peut appeller celle qui est eternelle. Nous voyons d'ordinaire que, quand on veut faire quelque chose, on regarde tousjours à la fin, premier qu'à l'œuvre. Par exemple, si nous faisons bastir une eglise, et qu'on nous demande pourquoy nous la faisons faire, nous respondons que c'est pour nous y retirer quand elle sera faite, afin d'y chanter les loüanges de Dieu; et neanmoins ce sera la derniere chose que nous ferons.

Une autre similitude vous fera mieux entendre cecy. Si vous entrés en la chambre d'un prince, vous y verrés une voïiere bien colorée, remplie de divers petits oyseaux qui sont enfermés dedans; si vous voulés sçavoir la fin pourquoy on les a mis là, c'est pour luy donner du playsir et le recreer

par leur chant. Et si apres vous allés regarder en un autre lieu, vous y verrés des esperviers et faulcons lesquels sont chaperonnés, et ceux-là sont pour prendre la perdrix et autres oyseaux de proye, pour nourrir delicatement le prince. Mais Dieu qui n'est point carnassier, ne tient point de ces oyseaux de proye, ains seulement de petits oyselets, qui sont enfermés dans des volieres pour luy donner du playsir : et par ces petits oyseaux on entend specialement les Religieux et Religieuses, qui se sont volontairement renfermés dans des monasteres pour chanter les loüanges de sa divine majesté ; aussi leur principal exercice doit estre l'orayson, et d'obeyr à cette parolle de nostre Seigneur, qui nous recommande en l'Evangile de prier sans cesse : *Oportet semper orare, et non deficere.*

Les premiers Chrestiens dont parle S. Luc aux Actes des Apostres, estoient si assidus à l'orayson, que pour cela plusieurs des anciens Peres les surnommoient les supplians ; d'autres les appelloient medecins, dautant que par le moyen de l'orayson ils trouvoient remede à tous leurs maux ; et les appelloit-on encore moynes, parce qu'ils estoient fort unis ensemble, et que ce nom de moyne signifie unique.

Or les anciens philosophes parlant de l'homme, ont dit qu'il estoit un arbre renversé, qui a ses racines en haut et ses branches en bas ; et comme nous voyons que si l'arbre ne tire continuellement les influences du ciel par le moyen de ses racines pour se nourrir, il ne peut subsister longuement en vie, de mesme en est-il de l'homme, lequel ne peut semblablement subsister longuement en la vie de la grace, s'il ne fait une speciale et particuliere attention aux choses celestes par le moyen de l'orayson, puisqu'elle est apres les sacremens un des plus efficaces et puissans moyens qu'il y ayt non seulement pour conserver la grace, mais encore pour l'acquerir ; aussi l'orayson, comme disent la pluspart des Peres, n'est autre qu'une eslevation et attention d'esprit aux

choses celestes et divines, ou bien une demande, selon l'opinion de plusieurs ; ce qui ne se contrarie point, dautant qu'en eslevant nostre esprit à Dieu, nous luy pouvons demander ce que nous croyons nous estre necessaire pour nostre salut[1].

Or la principale demande que nous devons faire à Dieu, c'est l'union de nostre volonté à la sienne ; et en cela consiste nostre perfection. Certes, la cause finale de l'orayson doit estre de ne vouloir que Dieu, et d'estre tout à luy ; aussi est-ce la perfection de la vie chrestienne, dit le bienheureux P. Gilles, compagnon de S. François, à un certain personnage qui luy demandoit ce qu'il pourroit faire pour estre bientost parfait : Donne, dit-il, l'une à l'un, c'est-à-dire : tu n'as qu'une ame, et il n'y a qu'un Dieu ; donne-luy toute ton ame, et il se donnera tout à toy.

La cause finale de l'orayson ne doit donc pas estre, comme vous voyés, de vouloir les tendretés et consolations que nostre Seigneur y donne quelquesfois, puisque l'union ne consiste pas en cela, ains à avoir nostre volonté unie et conforme à la sienne.

Et pour parler de la cause efficiente de l'orayson, il faut sçavoir ce que c'est, et qui doit prier. La question seroit bientost resoluë, si nous disions que tous les hommes peuvent prier, et que tous le doivent faire : mais afin de satisfaire un peu mieux les esprits, nous traitterons cette matiere plus au long.

Premierement, il faut que nous sçachions que Dieu ne peut prier, puisque la priere est une demande qui se fait par grace : or Dieu ne peut rien demander par grace, ains tout d'authorité. C'est donc une chose toute asseurée, que Dieu ne peut et ne doit prier, parce que la priere exige de nous une reconnoissance que nous avons besoin de quelque chose : car l'on n'a pas accoustumé de demander ce que l'on possede

[1] S. Jean Damas., liv. III de la Foy, ch. XXIV.

*

desja. Dieu ne peut avoir aucun besoin, dautant qu'il possede toutes choses, et que tout luy appartient.

Il y a plusieurs des anciens Peres, et mesme S. Gregoire Nazianzene, qui semblent dire, que nostre Seigneur ne peut non plus prier en tant qu'homme, parce qu'il est un mesme Dieu avec son Pere, et peut-estre fondent-ils leur opinion sur les parolles qu'il dit à ses Apostres avant sa Passion : Je ne vous dy point que je prieray mon Pere pour vous : *Et non dico vobis quia ego rogabo Patrem de vobis ;* et puis qu'il a dit qu'il ne priera pas son Pere, pourquoy nous autres le dirons-nous, disent-ils? Mais l'autre partie des Peres asseurent que nostre Seigneur prie, se fondant sur ce que son bien-aymé disciple S. Jean a dit de luy, que nous avions un advocat aupres du Pere eternel : *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum.*

Mais les uns et les autres ne se contrarient pas, bien que leur opinion soit diverse ; car il est certain que nostre Seigneur Jesus-Christ ne doit point prier, ains peut demander à son Pere eternel tout ce qu'il veut par justice, comme font les advocats lorsqu'ils demandent quelque chose ; car ils n'ont pas accoustumé de le demander par grace, ains selon la justice des droits desquels ils traitent. De mesme fait nostre Seigneur, et pour cela il montre ses playes à son Pere, quand il luy veut faire quelque demande. C'est pourtant une chose toute asseurée, que combien que nostre Seigneur demande à son Pere eternel ce qu'il veut par justice, il ne laisse pas neanmoins, comme homme, de s'abaisser grandement en sa presence, en luy parlant avec une extreme reverence, et avec des actes d'une plus profonde humilité, que jamais aucune autre creature n'a sceu ny pù faire, si que sa demande se peut appeller priere.

Mais outre ce que j'ay dit de nostre Seigneur, nous trouverons aussi en quelques endroits de l'Escriture, que le saint Esprit prie, et qu'il fait orayson ; et S. Paul en l'Epistre aux

Romains dit, qu'il fait des demandes pour nous avec des souspirs qui ne se peuvent exprimer : *Sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Ce qui toutesfois ne se doit pas entendre que le saint Esprit prie, ou aye prié ; car il ne le peut faire, ayant la mesme divinité que le Pere et le Fils, et leur estant en tout egal : mais cela veut dire qu'il a inspiré aux hommes de faire telle ou telle priere, et que c'est par son inspiration que nous prions.

Or quant aux pures creatures, il est certain que les Anges prient, et cela nous est monstré en plusieurs endroits de l'Escriture sainte : mais des hommes qui sont au ciel, nous n'en avons pas tant de tesmoignages, dautant que devant que nostre Seigneur fust mort, ressuscité, et monté au ciel, il n'y en avoit point encore en paradis, ains ils estoient tous au sein d'Abraham dans les limbes. C'est pourtant une chose toute asseurée, que les Saints, je veux dire les hommes qui sont en paradis, prient, puisque les Anges avec lesquels ils sont, prient ; car ils ont tous esté creés pour loüer Dieu, ainsi que nous avons dit.

Voyons maintenant si tous les hommes doivent prier et faire orayson. Cette difficulté sera bientost resoluë ; car je dy et asseure qu'oüy, et que pas un ne s'en peut excuser, voire mesme les heretiques. L'exemple du centenier Corneille, rapporté par S. Luc aux Actes des Apostres, nous donne un suffisant tesmoignage de cela ; car estant encore dans le paganisme, il fit une orayson telle, qu'elle merita d'estre presentée devant le thrône de la divine Majesté, et Dieu luy fit la grace de luy envoyer le grand S. Pierre, affin de l'instruire en la foy, et depuis il fut grand Saint entre les Chrestiens. Il est vray neanmoins que les grands pecheurs ont beaucoup de difficulté à prier et faire orayson. Certes, on peut dire qu'ils ressemblent à ces petits oyseaux, lesquels d'eux-mesmes, dés qu'ils ont un peu de plumage, se guindent en l'air pour voler ; mais n'ayant pas assés de force pour

continuer leur vol, ils tombent soudain, et se viennent poser sur la glu qu'on leur a preparée pour les prendre, de sorte que cette humeur visqueuse leur serre si fort les aisles, qu'apres ils ne peuvent plus voler. De mesme en arrive-t'il au pecheur, lequel, quoy qu'il ayt quelque desir de s'eslever à Dieu par le moyen de la priere et de l'orayson, il se laisse neanmoins tellement emporter à ses mauvaises habitudes, que n'ayant pas assés de resolution pour se retirer du vice, il vient incontinent à se poser sur cette humeur visqueuse du peché, par laquelle il se laisse tellement serrer, qu'il ne peut apres se guinder au ciel par l'orayson, qu'avec une tres-grande difficulté; mais pourtant, en tant qu'il est capable de la grace, il peut et doit prier, et faire orayson, et n'y a que le diable seul qui ne la puisse faire, dautant qu'il n'y a que luy seul qui soit incapable d'amour.

Il nous reste maintenant à declarer quelles sont les conditions qu'il faut avoir pour bien faire l'orayson. Je sçay que les anciens Peres qui traitent de cette matiere, en rapportent beaucoup; que quelques-uns en comptent quinze, et d'autres huict; mais puisque le nombre de trois est si reveré par tout, je m'y arresteray.

La premiere condition qu'il faut avoir pour bien faire l'orayson est, qu'il faut estre petit en humilité; la seconde, qu'il faut estre grand en esperance; et la troisieme qu'il faut estre appuyé sur Jesus-Christ crucifié.

L'humilité n'est autre chose qu'une mendicité spirituelle, de laquelle parlant nostre Seigneur à ses Apostres, il dit : *Beati pauperes spiritu; quoniam ipsorum est regnum cœlorum*[1] : Bienheureux sont les mendians d'esprit, car à eux appartient le royaume des cieux. Je sçay bien que la pluspart des Peres qui interpretent ces paroles, disent Bien heureux sont les pauvres d'esprit; mais ces deux interpretations ne sont neanmoins pas contraires, parce que tous les pauvres

[1] S. Matth., V.

sont mendians, s'ils ne sont glorieux, et tous les mendians sont pauvres, s'ils ne sont avaricieux.

Il faut donc, pour bien faire orayson, que nous reconnoissions que nous sommes pauvres, et que nous nous humiliions grandement: et comme nous voyons qu'un tireur d'arbaleste, quand il veut décocher un grand trait, plus il veut tirer haut, et plus il tire la corde de son arc en bas, ainsi faut-il que nous fassions, quand nous voulons que nostre priere aille jusques au ciel : il faut que nous nous approfondissions fort par la connoissance de nostre neant. David nous advertit de le faire par ces parolles : Quand tu voudras faire orayson, dit-il, approfondis-toy tellement dans l'abysme de ton neant, que tu puisses par apres sans difficulté décocher ton orayson comme une sagette jusques dans les cieux [1].

Et ne voyons-nous pas que les grands princes, lorsqu'ils veulent faire monter une fontaine au plus haut de leur chasteau, vont prendre la source de l'eau en quelque lieu fort haut, puis la conduisent par des tuyaux, en la faysant descendre au bas comme ils veulent qu'elle monte; car autrement l'eau ne monteroit jamais : et si vous leur demandés comment ils l'ont fait monter, ils vous diront que ç'a esté en la faysant descendre. Tout de mesme en est-il de l'orayson; car si on demande comment elle peut monter au ciel, on doit respondre, qu'elle y monte par la descente de l'humilité.

L'Espouse au Cantique des Cantiques fait esmerveiller les Anges, et leur fait dire par estonnement [2] : *Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi, ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et universi pulveris pigmentarii?* Qui est celle-cy qui vient du desert, et qui monte comme une petite verge de fumée odoriferante, composée de myrrhe, d'encens, et de toute sorte de bonnes odeurs du parfumeur, et qui est appuyée sur son bien-aymé, *innixa super dilectum suum* [3]?

[1] Psal. CXXIX. — [2] Cant., III. — [3] Cant., VIII.

Parolles qui se peuvent tres-bien appliquer à l'ame humble, et qui s'exerce en la vertu d'humilité : car bien qu'elle soit tres-fructueuse en bonnes œuvres, toutesfois le bas sentiment qu'elle a d'elle-mesme fait qu'elle ne les void point, ains croit tousjours de ne rien faire, et luy semble qu'elle est comme un desert sterile, où n'habitent les oyseaux, ny mesme les bestes sauvages, et qui n'a point d'arbres fruitiers, parce qu'elle ne void en elle aucune vertu : et dautant que par cette humilité l'ame s'esleve à Dieu, cela fait dire aux Anges : Qui est celle qui monte du desert ?

Passons maintenant à l'esperance, qui est la seconde condition qu'il faut avoir pour bien faire l'orayson. L'Espouse venant du desert monte comme un rejetton ou verge de fumée odoriferante, composée de la myrrhe. Cecy nous represente l'esperance; car bien que la myrrhe jette une odeur fort suave, elle est pourtant tres-amere à gouster. Ainsi quoy que l'esperance soit suave, parce qu'elle nous promet de joüir un jour de ce que nous desirons, elle est aussi amere, dautant que nous ne sommes pas encores en la possession de ce que nous aymons. L'encens est bien plus proprement le symbole de l'esperance ; car comme l'encens ne peut, s'il n'est mis sur le feu, jetter sa fumée en haut, ainsi faut-il que l'esperance, pour monter au ciel, soit mise sur le feu de la charité et bonté de Dieu, et qu'elle soit encores appuyée sur les merites de Jesus-Christ, qui est la troisieme condition necessaire pour bien faire l'orayson ; car autrement ce ne seroit pas esperance, ains presomption.

Or quoy que l'esperance monte jusques à la porte du ciel, elle n'y peut neanmoins entrer, dautant qu'elle est une vertu toute de la terre. Et comme l'Espouse montant du desert est appuyée sur son bien-aymé, aussi avons-nous dit que la troisieme condition necessaire pour bien faire l'orayson est, qu'il nous faut estre appuyés sur nostre Seigneur Jesus-Christ crucifié, puisque c'est par sa mort

que nous avons accés au Pere eternel, que nous avons esté reconciliés avec luy, et que nous obtenons ce que nous demandons à sa divine Majesté.

L'Espoux voulant loüer son Espouse, luy dit, qu'elle est comme un lys entre les espines : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.* Et elle par contr'eschange de loüange le compare à un pommier[1] : *Sicut malus inter ligna sylvarum, sic dilectus meus inter filios ;* mon bien-aymé, dit-elle, est entre les enfans des hommes comme un pommier entre les haliers et les arbres des forests ; il est tout chargé de feüilles, de fleurs, et de fruits. Je me reposeray à son ombre, et recevray les fruits qui tomberont sur mon giron, je les mangeray, et les ayant maschés, je les gousteray en mon gosier, où je les trouveray tres-doux et tres-suaves ; *Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo.* Mais quel est ce pommier dont parle l'Espouse, sinon la croix du Sauveur ? et en quel verger le trouverons-nous? c'est sans doute sur le mont de Calvaire où son Espouse l'appelle, quand elle dit : Que mon bien-aymé vienne en son jardin, *Veniat dilectus meus in hortum suum*[2]*;* car c'est en ce lieu où cet arbre divin a esté planté, et où nous le devons chercher, pour nous nourrir de ses fruits, et nous tenir sous son ombre. Mais quelles sont les feüilles de cet arbre? c'est l'esperance que nous avons de nostre salut, par le moyen de la mort du Sauveur : ses fleurs sont les prieres qu'il faysoit pour nous à son Pere eternel, et ses fruits sont les merites de sa mort et Passion. Demeurons donc à l'ombre et aux pieds de cét arbre, je veux dire de cette croix : rassasions-nous de ses fruits, et n'en partons point que nous ne soyons tout détrempés du sang qui en découle.

Sainte Catherine de Sienne eut une fois un accés en meditant la mort et Passion de nostre Seigneur, où il luy fut advis qu'elle estoit dedans un bain, qui estoit fait de son

[1] Cant., II. — [2] Cant., V.

precieux sang ; et quand elle fut revenüe à elle, elle vid que sa robe en estoit toute rougie. Or rapportant cela à mon sujet, je dis que nous ne devons point aller à l'orayson, que ce ne soit pour nous arrouser de ce precieux sang ; au moins s'en faut-il arrouser le matin à sa premiere priere.

S. Paul en l'Epistre aux Romains, chapitre XIII, escrivant à ses enfans spirituels, leur enjoignit, qu'ils se revestissent de nostre Seigneur Jesus-Christ, c'est à dire de son sang : *Induimini Dominum Jesum Christum* [1]. Mais qu'est-ce qu'estre revestu de ce sang ? Pour vous faire mieux entendre cecy, il faut que je me serve d'une comparaison. Vous verrés un homme revestu d'un habit d'escarlate : l'habit est fait de laine, mais ce qui luy donne sa valeur, c'est qu'il est teint du sang d'un poisson appellé Escarlate. Or maintenant appliquant cela à nous, je dy qu'encores que nous soyons revestus de laine, c'est à dire, que nous fassions de bonnes œuvres, entant qu'elles sont de nous, elles n'ont aucun prix ny valeur, si elles ne sont teintes dedans le sang de nostre Sauveur Jesus-Christ, le merite duquel les rend aggreables au Pere eternel.

Nous lisons en la Genese, que lorsque Jacob [2] voulut avoir la benediction de son pere Isaac, sa mere luy fit apprester un chevreau à la saulce de la venaison, selon qu'Isaac l'aymoit, et de plus luy fit mettre dans ses mains des gands de poil, à cause qu'Esaü, à qui appartenoit la benediction, estoit tout velu ; mais outre cela, elle luy fit encore mettre la robbe parfumée destinée pour l'aisné de la maison, puis le mena ainsi à son mary, qui estoit aveugle ; et Jacob demandant la benediction à son pere, Isaac se print à luy toucher les mains, puis s'escria : Ah ! que je suis en grande peine ! la voix que j'entends est la voix de mon fils Jacob, mais les mains que je touche sont les mains d'Esaü : *Vox quidem, vox Jacob est, sed manus, manus sunt Esaü.*

[1] Rom., XIII. — [2] Gen., XXVII

Neanmoins ayant senti sa robbe parfumée, il en receut tant de complaysance, qu'il dit : La bonne odeur que je sens donne tant de suavité à mon odorat, qu'elle me contraint de donner la benediction à mon fils. Ainsi nous autres, ayant apresté cet agneau sans macule, et l'ayant presenté au Pere eternel pour rassasier son goust, en luy demandant sa benediction, il nous dira semblablement, s'il nous treuve revestus de sa robbe, c'est à dire de son sang : La voix que j'entens est la voix de Jacob, mais les mains, qui signifient nos œuvres, sont les mains d'Esaü ; toutesfois, à cause de la suavité que j'ay à sentir la bonne odeur de la robbe parfumée de mon fils, je vous donne ma benediction : benediction qui nous comblera de grace en ce monde, et nous fera parvenir à la gloire en l'autre. *Amen.*

# AUTRE SERMON

## SUR L'ORAYSON [1],

### POUVANT SE RAPPORTER AU VI[e] DIMANCHE APRES PASQUES.

*Orate sine intermissione.* I THESSAL., c. V.

Priés sans cesse.

Nous avons monstré en l'exhortation precedente comme la fin de l'orayson doit estre l'union de nostre ame avec Dieu, et comme tous les hommes qui sont en la voye de salut peuvent et doivent prier; mais il nous est demeuré une difficulté, qui est, de sçavoir si les prieres des pecheurs sont exaucées; car nous voyons que l'aveugle né, duquel parle S. Jean au neuvieme chapitre de son Evangile, et que nostre Seigneur illumina, dit à ceux qui l'interrogeoient, que Dieu n'exauce point les pecheurs : *Scimus, quia peccatores Deus non audit.* Mais laissons-le dire; car il parle encores comme aveugle.

Il nous faut premierement entendre qu'il y a trois sortes de pecheurs, à sçavoir, les pecheurs impenitens, les pecheurs penitens, et les pecheurs justifiés. Or c'est une chose asseurée, que les pecheurs impenitens ne sont point exaucés, dautant qu'ils veulent croupir et perseverer en leur peché, et leurs oraysons sont en abomination devant Dieu, ainsi qu'il le fait entendre par son prophete Isaye. A ceux qui luy disoient : Nous avons jeusné et affligé nos ames, et vous n nous avés point regardés : *Jejunavimus, et non aspexisti;*

[1] Fidellement recueilly par les Religieuses de la Visitation Saincte Marie d'Annessy (Edit. de 1641 et de 1643).

*humiliavimus animas nostras, et nescisti*[1] ; Dieu respond, et leur dit : Vos jeusnes, vos prieres, vos afflictions et vos festes me sont en abomination, dautant qu'avés vos mains ensanglantées : *Calendas vestras, et solemnitates vestras odivit anima mea, et cum multiplicaveritis orationem, non exaudiam ; manus vestræ plenæ sanguine sunt*[2]. C'est donc chose certaine, que les prieres du pecheur impenitent ne peuvent estre exaucées, et nul ne peut dire Jesus, sinon en la vertu du saint Esprit, ny appeller Dieu Pere, qu'il ne soit adopté pour son Fils. Or le pecheur qui veut perseverer en son peché ne peut appeller Dieu Pere, ny prononcer le nom souverain de nostre Seigneur, puisqu'il n'a pas le saint Esprit en luy, car il n'habite point au cœur soüillé de peché ; nul ne peut aussi avoir accés vers le Pere eternel, ny estre exaucé de luy que par la vertu et au nom de son Fils, comme luy-mesme le dit en plusieurs lieux de l'Evangile : *Nemo venit ad Patrem, nisi per me.* Il est donc certain que les prieres du pecheur impenitent ne sont point aggreables à Dieu, et ne peuvent estre exaucées, puisqu'il veut perseverer en son peché.

Venons au pecheur penitent. Certes, on luy fait tort de l'appeller pecheur; car il ne l'est plus, puisqu'il deteste desja son peché, et bien que le saint Esprit ne soit pas encore en son cœur par residence, il y est neanmoins par assistance. Hé ! qui est-ce à votre advis qui luy donne ce repentir d'avoir offensé Dieu, sinon le saint Esprit, puisque nous ne sçaurions avoir une bonne pensée pour nostre salut, s'il ne nous la donne? Mais ce pauvre homme n'a-t'il rien fait de son costé? si a certes. Considerés David : quand Dieu luy eut fait recognoistre son iniquité, ô qu'il pouvoit bien dire : Vous m'avés regardé, Seigneur, lorsque j'estois dans la fondriere de mon peché ; vous m'avés ouvert le cœur, et je ne l'ay pas refermé ; vous m'avés tiré, et je me suis laissé aller ; vous m'avés

[1] Isaïe, LVIII. — [2] Isaie, I.

poussé, et je n'ay pas reculé; vous m'avés fait voir la grandeur de mon crime, et je l'ay detesté. Je pourrois prouver par plusieurs exemples de l'Escriture, que les prieres des pecheurs penitens sont aggreables à Dieu, et qu'il les exauce; mais je me contenteray maintenant de vous rapporter celle du publicain, lequel monta au temple pecheur, et en sortit justifié, par le merite de l'humble priere qu'il fit : ce qui nous fait voir que les prieres des pecheurs penitens sont exaucées de Dieu.

Parlons maintenant de la matiere de l'orayson et de son objet. Il faut premierement sçavoir que la matiere de l'orayson est de demander à Dieu les biens qui nous sont necessaires : or ces biens sont de deux sortes, à sçavoir les biens spirituels et les biens temporels.

L'Espouse au Cantique des Cantiques, voulant loüer son bien-aymé, luy disoit qu'il avoit les levres blanches comme un lys qui distille la myrrhe : *Labia ejus lilia distillantia myrrham primam*[1]; et son Espoux luy dit en contr'eschange que ses levres sont comme des rais de miel distillant, et qu'elle a le miel et le laict sous sa langue : *Favus distillans labia tua sponsa, mel et lac sub lingua tua*[2]. Je sçay bien que l'on interprete ces parolles en ce sens, sçavoir est, que les predicateurs preschant au peuple la parolle de Dieu, ont le miel dessus la langue, et parlant à Dieu par les prieres qu'ils luy font pour le peuple, ils ont le laict dessous la langue : et encore en cette façon, que les predicateurs parlant de l'humanité de nostre Seigneur unie à la divinité, ils ont le miel dessous la langue.

Plusieurs se trompent grandement, en ce qu'ils pensent que le miel soit fait seulement du suc des fleurs : le miel est une liqueur qui descend du ciel parmi la rosée, laquelle tombant dessus les fleurs, prend le goust d'icelles, comme font tous les vaisseaux dans lesquels on met quelque liqueur,

[1] Cant., V. — [2] Ibid., IV.

qui en prennent tousjours quelque sorte de goust. C'est donc tres à propos que le miel, comme une liqueur celeste, represente les perfections divines, ou la divinité de nostre Seigneur, qui est descenduë du ciel ; et le laict, qui vient de la terre, represente sa tres-sainte humanité. Ou bien on peut encore dire qu'ils ont le laict dessous la langue, lorsqu'ils preschent les vertus de douceur, de mansuetude et de misericorde de nostre Seigneur, en tant qu'homme.

Or appliquant ces parolles de l'Espoux à nostre orayson, suivant ce que nous avons dit, qu'il y a deux sortes de biens que nous pouvons demander à Dieu, je diray que les biens spirituels sont signifiés par le miel, et les biens temporels par le laict. Mais il faut encore sçavoir, qu'entre les biens spirituels il y en a de deux sortes, les uns qui sont necessaires pour nostre salut, et les autres qui ne le sont pas. Quant à ceux qui sont necessaires pour nostre salut, nous les devons demander à Dieu absolument et sans condition, dautant qu'il nous les veut donner. Mais les autres biens, quoy que spirituels, qui ne sont pas necessaires pour nostre salut, nous ne les devons jamais demander que sous les mesmes conditions que les biens temporels, sçavoir est, si c'est la volonté de Dieu, et si c'est pour sa plus grande gloire ; et sans ces conditions, nostre orayson est imparfaitte.

Or ces biens spirituels necessaires pour nostre salut, signifiés par le miel que l'Espouse a dessous la langue, sont la foy, l'esperance et la charité, et les autres vertus qui accompagnent celles-là. Les autres biens spirituels, qui ne sont point necessaires à nostre salut, sont les lumieres, douceurs, consolations, et semblables biens, que Dieu donne quelquesfois à ceux qui le servent, lesquelz nous ne luy devons jamais demander que sous condition, parce qu'ils ne sont aucunement necessaires pour nostre salut.

Il y en a aussi qui pensent que, s'ils avoient le don de sapience, ils seroient bien plus capables d'aymer Dieu; en quoy

certes ilz se trompent grandement, car cela n'est pas, comme vous pourrés voir par ce qui arriva à un Religieux de saint François, qui s'en alla un jour treuver S. Bonaventure, et luy dit : O que vous estes heureux, mon pere, d'estre si sçavant, dautant que vous pouvés beaucoup plus aymer Dieu, que nous autres qui sommes ignorans ! A quoy S. Bonaventure respondit, que la science n'estoit point requise pour aymer Dieu, et qu'une simple femme le pouvoit autant ou plus aymer que luy, et que les plus grands docteurs du monde, et que la science n'estoit point necessaire pour avoir l'amour. Mais qui ne void encore la tromperie de ceux qui sont tousjours apres leurs peres spirituels, pour se plaindre de quoy ils n'ont point de consolations en leurs oraysons ? Hé ! ne voyés-vous pas que si vous en aviés, vous ne pourriés eschaper la vaine gloire, et ne pourriés empescher que vostre amour propre ne s'y complust, en sorte que vous vous amuseriés plus aux dons qu'au donateur ? C'est donc une grande misericorde que Dieu vous fait, de ne vous en point donner, et ne faut pas perdre courage pour cela, puisque la perfection ne consiste pas à avoir des consolations en l'orayson, ains à avoir nostre volonté unie à celle de Dieu, et c'est ce que nous devons demander à sa divine majesté sans condition.

Tobie estant desja vieil, et voulant donner ordre à ses affaires, commanda à son fils de s'en aller en Ragés, pour retirer quelque argent qui luy estoit deu ; et pour ce faire plus facilement, il luy bailla une cedule, par laquelle on ne luy pouvoit refuser son argent. Ainsi faut-il que nous fassions, quand nous voulons demander au Pere eternel son paradis, l'agrandissement de nostre foy et son amour. Toutes lesquelles choses il nous veut donner, pourveu que nous portions une cedule de la part de son Fils, c'est à dire que nous luy demandions au nom et par les merites de nostre Seigneur, le quel nous a bien monstré l'ordre qu'il nous faut tenir en nos demandes, en nous ordonnant de dire le *Pater,* où elles sont

toutes comprises en ces parolles : *Sanctificetur nomen tuum : adveniat regnum tuum : fiat voluntas tua*[1] (que vostre nom soit sanctifié ; que vostre royaume nous advienne ; que vostre volonté soit faite).

Mais remarqués qu'il nous ordonne de demander premierement que son nom soit sanctifié, c'est à dire, qu'il soit reconnu et adoré par tous les hommes. Apres quoy, nous demandons ce qui nous est plus necessaire, à sçavoir, que son royaume nous advienne, et que nous puissions estre des habitans du ciel, et puis que sa volonté soit faite. Et apres ces trois demandes, nous adjoustons : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie :* Donnés-nous aujourd'huy nostre pain quotidien. Il dit : Donnés-nous nostre pain, parce que dessous ce nom de pain sont compris tous les biens temporels : or pour ceux-là, nous devons estre grandement sobres à les demander, et devrions beaucoup craindre en les demandant, parce que nous ne sçavons pas si nostre Seigneur ne nous les donnera point en son ire et en son courroux. C'est pourquoy ceux qui prient avec perfection demandent fort peu de ces biens, ains demeurent devant Dieu comme des enfans devant leur pere, mettant en luy toute leur confiance, ou bien comme des serviteurs fideles qui servent bien leur maistre ; car ilz ne vont pas demandant tous les jours leur nourriture, mais leurs services demandent assés pour eux. Et voilà pour ce qui est de la matiere de l'orayson.

Les anciens Peres qui ont traitté de l'orayson, disent qu'il y en a de trois sortes : à sçavoir, l'orayson vitale, l'orayson mentale, et l'orayson vocale. Parlons premierement de la vitale, puis nous dirons quelque chose de la vocale et mentale.

Toutes les actions de ceux qui vivent en la crainte de Dieu sont de continuelles prieres, et tout ce qu'ilz font se peut appeller orayson vitale. Et pour vous expliquer cela, les Evan-

[1] S. Matth., VI.

gelistes remarquent que S. Jean-Baptiste estant dans le desert, ne mangeoit que des locustes et sauterelles, ou des cigales, et qu'il ne mangeoit point de raisins, ny ne beuvoit point de cervoise, ny chose aucune qui pust enyvrer. Mais mon dessein n'est pas de m'arrester sur tout cela, ains seulement sur ce qu'il est dit qu'il ne mangeoit que des locustes ou cigales. L'on ne sçait si les cigales sont celestes ou terrestres, dautant qu'elles vont continuellement s'eslançant du costé du ciel, ne touchant la terre que fort peu, et ne se nourrissent que de la rosée qui tombe du ciel, et vont tousjours chantant, et leur chant n'est autre chose qu'un retentissement ou gazoüillement qui se fait dans leurs intestins.

C'est donc tres à propos qu'il est dit que le bienheureux S. Jean se nourrissoit de cigales, puisqu'il estoit luy-mesme une cigale mystique, et son orayson estoit si continuelle, qu'on ne sçavoit s'il estoit celeste ou terrestre : car si bien aucune fois il touchoit la terre pour prendre ses necessités, soudain il se relançoit du costé du ciel, où il avoit logé son cœur et ses affections, se nourrissant plus de viandes celestes que terrestres. Il chantoit aussi presque continuellement les loüanges de Dieu; ce qu'il tesmoigne luy-mesme, disant qu'il n'estoit qu'une voix : bref, sa vie et toutes ses actions estoient une continuelle priere. De mesme peut-on dire que ceux qui ont tousjours leur intention dressée à Dieu, qui donnent l'aumosne, qui visitent les prisonniers ou les malades, et qui s'exercent en telles et semblables bonnes œuvres, font orayson, et ces bonnes actions demandent à Dieu recompense, et se peuvent appeller orayson vitale.

Parlons maintenant de l'orayson vocale, et disons que ce n'est pas faire orayson que de marmoter quelque chose entre ses levres, si l'attention du cœur n'y est jointe; car pour parler à Dieu, il faut premierement avoir conceu en son intention ce qu'on luy veut dire. Il y a deux sortes de parolles, la vocale et l'interieure : or c'est la vocale, laquelle fait en-

tendre ce que l'interieure a premierement conceu et dit, et puisque la priere n'est autre chose que parler à Dieu, il est certain que de le faire sans estre attentif à luy, et à ce qu'on luy dit, est une chose qui luy est fort desaggreable : et quand nous le faysons, nous commettons une grande incivilité, et ressemblons en cela aux perroquets, qui parlent sans sçavoir ce qu'ils disent.

Un saint personnage raconte qu'une fois l'on avoit appris à l'un de ces oyseaux à dire l'*Ave Maria,* lequel apres s'estant eschappé, et pris le vol, il y eut un esprevier qui vint fondre sur luy, et le perroquet se prenant à dire l'*Ave Maria,* l'esprevier le laissa aller. Or ce n'est pas à dire que Dieu exauça le perroquet ; non, car il est incapable de prier, c'est un oyseau immonde ; aussi n'estoit-il pas bon pour les sacrifices : mais il permit peut-estre que cela arrivast de la sorte, pour monstrer combien cette orayson luy estoit aggreable. Quoy qu'il en soit, c'est neanmoins chose certaine que les prieres de ceux qui, comme des perroquets, prient sans attention ou intention, sont en abomination devant Dieu, qui regarde plus au cœur et à l'intention de celuy qui prie, que non pas aux parolles qu'il dit.

Mais avant que passer outre, il est bon que nous sçachions que les oraysons vocales sont de trois sortes : les unes qui nous sont commandées, les autres recommandées, et les autres de bonne volonté. Celles qui nous sont commandées, et qu'il ne faut jamais obmettre, est le *Pater* et le *Credo*, que nous devons dire tous les jours : ce que nostre Seigneur mesme nous fait entendre, quand il nous fait dire : Donnés-nous aujourd'huy nostre pain quotidien ; car cela nous monstre qu'il nous le faut demander tous les jours, c'est à dire, qu'il faut prier tous les jours. Et si vous me dites que vous n'avés pas prié aujourd'huy, je vous diray que vous ressemblés aux bestes, et que vous n'avés pas fait vostre devoir. Les prieres qui nous sont encores commandées sont

les offices à nous autres qui sommes d'Eglise, et si nous en laissons à dire quelque notable partie, nous pechons. Celles qui sont seulement recommandées sont les *Pater* du Rosaire, et semblables, qui sont ordonnées pour gagner les indulgences, et laissant à les dire, nous ne pechons pas : mais nostre bonne mere l'Eglise, pour monstrer qu'elle desire que nous les disions, donne des indulgences à ceux qui les recitent.

Celles qui sont de bonne volonté sont toutes celles qu'on fait outre celles que nous venons de dire, et quoy qu'elles soient bonnes, celles qui sont recommandées sont beaucoup meilleures, parce que la sainte vertu de la souplesse y entrevient; car c'est comme si nous disions : Nostre bonne mere l'Eglise me recommande ces prieres, et bien qu'elle ne me les commande pas, je suis neanmoins bien aise de les dire pour la contenter, et cela est tres-bon.

Mais les prieres qui sont de commandement sont d'un prix tout autre, à cause de l'obeyssance qui y est attachée, et c'est sans doute qu'il y a aussi plus de charité. Or entre ces prieres, les unes sont communes, et les autres particulieres. Les communes sont les messes, offices, et les prieres qui se font en tems de calamité. O que nous y devrions venir avec une grande reverence, et tout autrement preparés que pour les prieres particulieres, parce qu'és prieres particulieres nous ne traittons avec Dieu que de nos affaires, ou si nous prions pour l'Eglise, nous le faysons par charité; mais en ces prieres communes, nous parlons pour tous en general! S. Augustin raconte, qu'estant encore Manicheen, il entra un jour dans une eglise, où S. Ambroise faysoit chanter l'office alternativement de chœur en chœur, comme l'on fait maintenant; de quoy il fut tellement ravy et hors de soy, de voir l'ordre et la reverence qu'on y gardoit, qu'il pensoit estre en paradis; et plusieurs saints asseurent, que souventesfois ils ont veu venir les Anges en grande troupe,

pour assister à ces divins offices. Avec quelle attention et reverence n'y devrions-nous donc pas assister nous autres, puisque les Anges y sont presens, et repetent là haut en l'Eglise triomphante ce que nous disons ça bas en la militante? Mais peut-estre dirons-nous, que si nous avions veu une fois les Anges assister à nos offices, nous y assisterions apres avec plus d'attention et reverence. O certes, pardonnés-moy, il n'en seroit rien; quand bien mesme nous aurions esté ravis avec S. Paul jusques au troisieme ciel, voire si nous avions demeuré trente ans en paradis, si la foy ne nous le fait faire, cela y serviroit fort peu. Et pour vous le monstrer, je vous diray une chose que j'ay souventesfois pesée et considerée, qui est que S. Jacques et S. Pierre, apres avoir demeuré trois ans avec nostre Seigneur, et vu la gloire de sa transfiguration sur la montagne de Thabor, ne laisserent pas pourtant de le quitter et abandonner en sa mort et Passion.

Or il est vray que nous ne devons jamais assister, ny venir à ces offices, principalement nous autres qui les disons au chœur, que nous ne fassions des actes de contrition, en demandant l'assistance du saint Esprit avant que de les commencer, nous estimant bienheureux de faire çà bas en terre ce que nous ferons eternellement au ciel.

Il me faut maintenant declarer la division qu'il y a en l'orayson tant mentale que vocale; et monstrer comme nous allons à Dieu en deux façons pour le prier, suivant ce que nous enseigne et ordonne nostre sainte mere l'Eglise; car elle nous fait quelquefois prier Dieu immediatement, et d'autres fois mediatement : comme quand nous disons les antiennes de nostre Dame, le *Salve Regina,* et les autres antiennes qui s'addressent aux Saints. Or quand nous prions Dieu immediatement, nous exerçons la sainte confiance qui est fondée sur la foy, l'esperance et la charité; mais quand nous prions Dieu mediatement, et par l'entremise de quel-

que autre, nous prattiquons la sainte humilité, qui provient de la connoissance de nous-mesmes.

Quand nous allons immediatement à Dieu, nous protestons de sa bonté et de sa misericorde, en laquelle nous mettons toute confiance ; mais quand nous prions mediatement, et que nous implorons l'assistance de nostre Dame et des Saints, afin d'estre mieux receus de sa divine Majesté, alors nous protestons que nous reconnoissons sa grandeur infinie, sa toute-puissance, et la reverence que nous luy devons porter : et c'est le sujet pour lequel nostre bonne mere l'Eglise nous marque toutes les postures qu'elle veut que nous tenions en disant l'office ; car tantost elle nous veut debout, et puis assis, ou à genoux, tantost couverts, puis descouverts, et toutes ces façons et postures ne sont autre chose que prieres. Toutes les ceremonies de la sainte Eglise sont pleines de tres-grands mysteres, et les ames qui sont humbles, simples et devotes, ont une grande consolation à les voir.

Mais que pensés-vous, mes cheres Seurs, je vous prie, que signifie le rameau que nous portons aujourd'huy en nos mains? certes, rien autre, sinon que nous demandons à Dieu qu'il nous rende victorieux de nos ennemis par le moyen de la victoire que nostre Seigneur remporta par sa mort sur l'arbre de la croix. Et pour ne pas sortir de mon sujet, je dy que quand nous sommes aux offices, il faut que nous observions de nous tenir en la posture qui nous est marquée dans nos messels, et cela avec le plus de soin qu'il nous est possible.

Mais en nos oraysons particulieres, quelle reverence y devons-nous garder? O certes, elle doit estre tres-grande, puisque nous sommes tousjours devant Dieu, bien qu'aux communes nous y devions avoir un soin plus special, à cause de l'edification du prochain, et il est certain que la reverence exterieure apporte beaucoup à l'interieure. Nous avons

plusieurs exemples des Saints sur ce sujet. Escoutés S. Paul en l'Epistre aux Ephesiens : *Flecto genua ad Patrem Domini nostri Jesu Christi*[1] *:* Je plie, dit-il, les genoux vers le Pere de nostre Seigneur Jesus-Christ. Et ne voyés-vous pas que nostre Seigneur mesme priant son Pere eternel, se prosternoit la face en terre, nous monstrant avec quelle reverence nous devons nous tenir devant Dieu ?

Le grand S. Paul, premier hermite, demeura plusieurs dizaines d'années dans le desert, et S. Antoine l'estant une fois allé voir, le treuva à genoux, les yeux eslevés au ciel, qui faysoit orayson ; apres laquelle il luy parla, puis se retira ; et l'estant venu revoir pour la seconde fois, il le treuva encore en la mesme posture qu'il avoit fait la premiere, la teste levée, les yeux bandés contre le ciel, les mains jointes, et planté sur deux genoux. S. Antoine croyant qu'il fust en orayson, apres avoir longtems attendu, voyant qu'il ne l'entendoit point souspirer comme il avoit accoustumé, il leva les yeux, et le regardant à la face, il treuva qu'il estoit mort, et sembloit que son corps, qui avoit tant prié pendant sa vie, prioit encore apres sa mort. Ezechias parlant de l'attention qu'il faysoit à la priere, dit que toute sa face prioit, que ses yeux estoient tellement attentifs à regarder Dieu, qu'il en avoit la veuë toute attenuée, et sa bouche bâillante comme un oyselet qui attend que sa mere le vienne rassasier : *Attenuati sunt oculi mei suspicientes in excelsum*[2]. Mais en tout cas, la posture qui nous apporte plus d'attention est la meilleure. Oüy mesme la posture d'estre gisant est bonne, et semble que d'elle-mesme elle prie. Et ne voyés-vous pas le saint homme Job couché sur son fumier, faire une priere si excellente, qu'il merite que Dieu l'escoute ?

Parlons maintenant de l'orayson mentale, et pour l'expliquer, je vous monstreray comme en l'ame il y a quatre estages, par la comparayson du temple de Salomon. En ce

[1] Ephes., III. — [2] Isaye, XXXVIII.

temple, il y avoit premierement un porche, lequel estoit destiné pour les gentils, afin que personne ne pust s'excuser d'y venir adorer Dieu, et c'est en quoy ce temple estoit plus aggreable à sa divine Majesté, dautant qu'il n'y avoit nulle sorte de nations qui ne pust venir l'adorer en ce lieu. Le second estage estoit destiné pour les Juifs, tant hommes que femmes, bien que par apres on fit une separation, pour eviter les scandales qui pouvoient arriver d'estre ainsi meslés. Apres cela, allant tousjours en remontant, il y avoit une autre place pour les prestres; et puis, en fin finale, l'estage destiné pour les cherubins, où reposoit l'arche d'alliance, et là où Dieu manifestoit ses volontés, qui s'appelloit le *Sancta Sanctorum*. Et rapportant cela à nous, je dy qu'en nos ames il y a un premier estage, lequel est une connoissance grossiere que nous avons par le moyen des sens, comme par nos yeux nous connoissons que cela est noir, rouge ou jaune. Mais apres il y a un autre degré ou estage qui est desja un peu plus haut, une connoissance que nous avons par le moyen de la rayson, et de la consideration que nous faysons sur les choses : comme, par exemple, un homme qui aura esté maltraitté en un lieu, cherchera par le moyen de la consideration comme il pourra faire pour n'y pas retourner. Le troisieme estage, beaucoup plus relevé que les autres, est celuy où reside la connoissance que nous avons de la foy par une lumiere surnaturelle. Et le quatrieme, qui est le *Sancta Sanctorum,* est la fine pointe de l'ame où se font les acquiescemens, et que nous appellons esprit; et pourveu que cette fine pointe regarde tousjours à Dieu, nous ne nous devons pas troubler, ny mettre en peine.

Les navires qui sont sur la mer ont tous une esguille marine, laquelle estant touchée de l'aymant regarde tousjours l'estoile polaire, et encore que la barque s'en aille du costé du midy, l'esguille marine ne laisse pas pourtant de regarder tousiours son nord. Ainsi il semble quelquesfois que l'ame

s'en aille du costé du midy, tant elle est agitée de distractions, et neanmoins la fine pointe de l'esprit regarde tousjours à Dieu, qui est son nord. Les ames qui sont plus avancées en la perfection experimentent quelquesfois de si grandes tentations, mesme sur la foy, qu'il leur semble que toute l'ame y consente en si grand trouble elle est, n'y ayant que cette fine pointe de l'esprit qui resiste, et c'est cette partie de l'ame qui fait l'orayson mentale; car bien que toutes les autres puissances et facultés de l'ame soient remplies de distractions, si elles ne sont volontaires, cette fine pointe de l'esprit ne laisse d'estre unie à Dieu.

Or en l'orayson mentale il y a quatre parties, dont la premiere est la meditation, la seconde la contemplation, la troisieme les eslancemens, et la quatrieme la simple presence de Dieu.

Quant à la premiere, qui se fait par voye de meditation, elle se fait de cette sorte : Nous prenons un mystere, par exemple, nostre Seigneur crucifié, puis nous l'estant ainsi representé, nous considerons les vertus qu'il a pratiquées, et comme l'amour qu'il nous a porté, et l'obeyssance qu'il a renduë à son Pere eternel, luy a fait souffrir la mort de la croix, plustost que de luy desplaire, ou pour mieux dire, afin de luy complaire : puis nous considerons par le menu sa grande douceur, son humilité, et la patience avec laquelle il souffrit tant et tant d'injures, de tourmens et d'ignominies; et enfin sa grande charité à l'endroit de ceux qui le mirent à mort, priant pour eux parmi ses plus grandes douleurs. Et ayant consideré toutes ces choses, nous venons à avoir nostre affection esmeuë d'un ardent desir de l'imiter en ses vertus, puis nous passons à prier le Pere eternel qu'il nous rende conformes à son Fils.

Et pour mieux entendre cecy, l'on peut dire que la meditation se fait comme les abeilles font et cueillent le miel; car elles le vont cueillant de la rosée qui descend du ciel

dessus les fleurs, tirant un peu de suc des mesmes fleurs qu'elles convertissent en miel, puis le portent dans leurs ruches. Ainsi nous allons picorant par la meditation sur les actions de nostre Seigneur, les considerant l'une apres l'autre, pour en composer le miel des saintes vertus, et en tirer l'affection d'une sainte imitation.

Dieu à la creation du monde medita ; car ne voyés-vous pas qu'apres qu'il eut creé le ciel, il dit qu'il estoit bon ? et tout de mesme fit-il apres avoir creé la terre, les animaux, et puis enfin l'homme : il treuva tout bon, les regardant piece à piece; mais apres, voyant tout ce qu'il avoit fait ensemble, il dit que tout estoit tres-bon : *Et erant valde bona* [1].

L'Espouse au Cantique des Cantiques [2], apres avoir loüé le chef, les yeux, les levres de son bien-aymé, bref tous ses membres l'un apres l'autre, dit enfin, par une sainte complaysance : O que mon bien-aymé est beau ! ô que je l'ayme ! il est mon tres-cher; pour nous monstrer qu'elle avoit passé de la meditation à la contemplation. Ainsi voyons-nous souvent, qu'à force de considerer combien Dieu est bon, mystere apres mystere, nous venons à faire comme les cordons des bateaux, lesquelz, quand on rame fortement, s'eschauffent tellement, que si on ne les mouilloit, le feu s'y prendroit. Ainsi nos ames viennent tellement à s'eschauffer et embraser par la meditation en l'amour de celuy qu'elles reconnoissent estre tant aymable, que pour recevoir quelque raffraischissement en l'ardeur des affections que la meditation allume en leur volonté et dans leur cœur, elles viennent apres à le regarder en la contemplation, et à se complaire de voir en celuy qu'elles ont consideré, tant de beauté et de bonté.

L'Espoux au mesme lieu du Cantique, dit ces parolles qui nous representent merveilleusement bien la differen(

[1] Gen., I. — [2] Cant., IV.

qu'il y a entre la meditation et la contemplation : J'ay cueilly ma myrrhe avec mes parfums, j'ay mangé mon miel avec mon bornal, et j'ay beu mon vin avec mon laict; mangés, mes amis, beuvés et enyvrés-vous, mes tres-chers : *Messui myrrham meam cum aromatibus meis, comedi favum cum melle meo, bibi vinum cum lacte meo; comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi* [1]. Ces parolles nous representent tres-bien les mysteres que nous allons celebrer ces jours suivans de la passion, resurrection, et ascension de nostre Seigneur, lorsqu'il dit : J'ay cueilly ma myrrhe avec mes parfums, *Messui myrrham cum aromatibus meis;* ce fut en sa mort et passion, lorsqu'il offrit ce sacrifice sanglant de luy-mesme à son Pere eternel en odeur de suavité. Et quand il dit : J'ay mangé mon miel avec mon bornal, *Comedi favum cum melle meo,* ce fut lorsqu'il reünit sa tres-sainte ame avec son corps en sa glorieuse resurrection. Et quand il dit : J'ay beu mon vin avec mon laict, *Bibi vinum cum lacte meo,* par le vin il nous represente la joye de sa triomphante ascension, et par le laict, la douceur de sa tres-sainte conversation pendant les quarante jours qu'il demeura sur la terre apres sa resurrection, visitant ses Apostres, leur faysant toucher ses playes, et mangeant avec eux. Mais quand il dit : Mangés, mes amis, *Comedite, amici,* il veut dire, medités et considerés ces mysteres. Vous sçavés que pour rendre la viande capable d'estre avalée, il la faut premierement mascher et amenuiser avec les dents, et la jetter tantost d'un costé de la bouche, et tantost de l'autre : ainsi faut-il que nous fassions des mysteres de la foy pour les comprendre; car il faut que nous les maschions et roulions plusieurs fois dans nostre entendement par la meditation, afin d'eschauffer nostre volonté en l'amour de Dieu, avant que de passer à la contemplation. C'est pourquoy, apres ces parolles : Mangés, mes amis, *Comedite,*

[1] Cant., V.

*amici,* il dit ensuite : Beuvés et enyvrés-vous, mes tres-chers, *Et bibite, et inebriamini, charissimi.* Or vous n'ignorés pas qu'on n'a pas accoustumé de mascher le vin, ains l'on ne fait que l'avaler sans peine ny difficulté ; ce qui nous represente la contemplation, laquelle se fait non avec peine, comme la meditation, ains avec plaisir, facilité et suavité.

Voicy donc ce que le divin Espoux veut dire à son Espouse, s'entend à l'ame devote : Vous avés assés medité et consideré que je suis bon, regardés-moy maintenant, et vous delectés à voir que je le suis.

L'on rapporte en la vie de S. François, qu'il passa une fois toute une nuit à dire ces paroles : Vous estes mon tout ; ce qu'il disoit estant en contemplation, comme voulant dire : Je vous ay consideré piece à piece, mon Dieu, et j'ay treuvé que vous estiés tres-aymable ; maintenant donc je vous regarde, et voy que vous estes mon tout. S. Bruno se contentoit de dire à nostre Seigneur : O bonté ! Et S. Augustin disoit : O beauté ancienne et nouvelle, vous estes ancienne, parce que vous estes eternelle ; mais vous estes nouvelle, parce que vous apportés une nouvelle suavité à mon cœur : et toutes ces parolles estoient des parolles de contemplation.

Venons à la troisieme partie de l'orayson mentale, qui se fait par des eslancemens d'esprit en Dieu. Certes, pour celle-cy, personne ne s'en peut excuser, parce qu'elle se peut faire allant et venant, et vaquant à ses occupations. Vous me dirés que vous n'avés pas le tems de faire deux ou trois heures d'orayson ; qui vous en parle ? recommandés-vous à Dieu le matin, offrés-luy tout vostre estre, protestés que vous ne voulés point l'offenser, et puis vous en allés où vostre devoir vous appelle : mais resolvés-vous pourtant de faire le long de la journée plusieurs eslevations d'esprit, voire mesme parmi les compagnies. Et qui vous empeschera de parler à Dieu au fond de vostre cœur, puisqu'il n'importe pas de luy parler mentalement ou vocalement ? Dites-luy

donc des parolles courtes, mais ferventes. Celle que disoit S. François est excellente, bien que ce soit une parolle de contemplation. Il est vray que de dire à Dieu : Vous estes mon tout, et vouloir quelque autre chose que luy, cela ne seroit pas bien, parce qu'il faut que les parolles soient conformes au sentiment du cœur; mais de dire à Dieu : Je vous ayme de tout mon cœur, encore que nous n'ayons pas un grand sentiment d'amour en la partie inferieure, nous ne devons pas laisser de le dire, parce que nous voulons et avons un grand desir de l'aymer en la partie superieure de nostre ame.

Or un bon moyen pour nous accoustumer à faire ces eslancemens, est de prendre le *Pater* de suite, en prenant une sentence à chaque fois. Par exemple, si vous avés pris au commencement de vostre journée ces parolles : *Pater noster qui es in cœlis,* vous dirés la premiere fois : Mon Pere qui estes au ciel, si vous estes mon Pere, quand seray-je parfaittement votre fille? et dans un quart d'heure apres, vous dirés : O mon Dieu ! que vostre nom soit sanctifié par toutes les creatures. Quelque tems apres : Que vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel; faites-moy la grace, ô mon Dieu ! que je l'accomplisse tousjours en toutes choses. Et ainsi vous irés continuant de quart d'heure à autre vostre orayson, poursuivant le *Pater* ou repetant, si vous voulés, les mesmes parolles.

Les saints Peres qui vivoient au desert, ces anciens et parfaits Religieux estoient si soigneux de faire ces oraysons et eslancemens d'esprit en Dieu, que S. Hierosme raconte que, quand on alloit au desert pour les visiter, l'on entendoit l'un qui disoit : Vous estes, ô mon Dieu ! tout ce que je desire; l'autre disoit : Quand seray-je tout vostre, ô mon Dieu ! et l'autre disoit : *Deus, in adjutorium meum intende* (ô Dieu ! venés à mon aide). Enfin l'on entendoit une sainte harmonie de la diversité de leurs voix fort aggreable.

Mais, me dirés-vous, si l'on dit ces parolles vocalement, pourquoy l'appellés-vous orayson mentale? Parce qu'elle se fait aussi mentalement, et qu'elle part premierement du cœur. Et c'est ce que nous veut faire entendre l'Espoux sacré au Cantique des Cantiques, lorsqu'il dit que sa bien-aymée luy a ravy le cœur par un de ses yeux, et par un des cheveux qui pend dessus son col : *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum, et in uno crine colli tui*[1]. L'on pourroit tirer de ces parolles plusieurs tres-belles et aggreables interpretations ; mais dautant qu'il faut finir, je n'en diray qu'une. Vous verrés un mary et une femme qui ont des affaires en leur mesnage qui les font separer : quand il arrive par hazard qu'ils se rencontrent, ils se regardent un peu en passant ; mais ce n'est que d'un œil, parce que ne se voyant que de costé, ils ne le peuvent bonnement faire des deux. Ainsi cet Espoux veut dire : Quoy que ma bien-aymée soit fort occupée, si ne laisse-t'elle pas de me regarder d'un œil, me protestant par ce regard qu'elle est toute mienne ; elle m'a ravy le cœur par un des cheveux qui pend dessus son col, c'est à dire, par une pensée qui descend du costé de son cœur.

Concluons ce discours. Nous ne parlerons pas maintenant de la derniere partie de l'orayson mentale, qui est la simple presence de Dieu.

O que nous serons heureux, si nous parvenons un jour au ciel ! car nous y mediterons eternellement, regardant et considerant toutes les œuvres de Dieu, et nous les trouverons toutes tres-bonnes, et par cette bonté que nous y descouvrirons, nous nous eslancerons continuellement en luy par une sainte complaisance, pour l'aymer, l'adorer, le loüer et le benir eternellement. Dieu nous fasse la grace d'y parvenir. *Amen.*

[1] Cant., IV.

FIN DU TOME PREMIER DES SERMONS.

# TABLE

DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER DES SERMONS.

